DOSSIER LE FANTÔME DE L'OPÉRA À L'ÉCRAN ★ INTERVIEW CARRIÈRE PAUL SCHRADER

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

THE MACHINIST
L'EMPREINTE DE LA MORT
LA RAGE DU TIGRE
LE CHÂTEAU AMBULANT
G.O.R.A.
ALEXANDRE

SPÉCIAL ZOMBIES

L'ANNÉE DES MORTS-VIVANTS

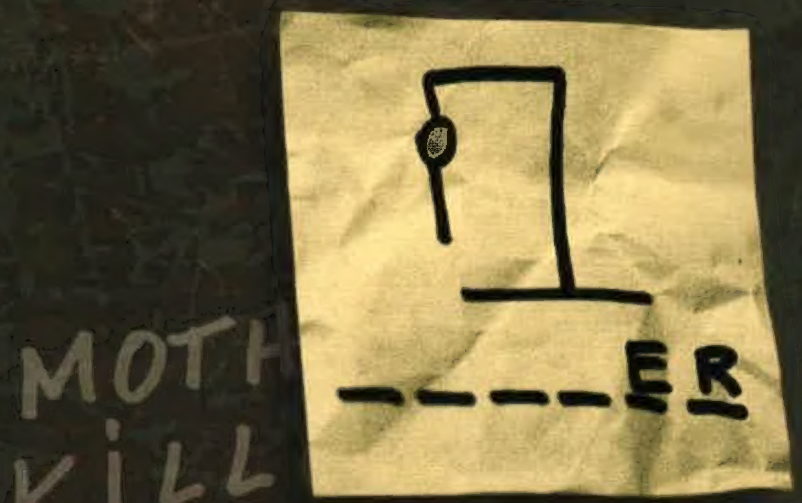
RETURN OF THE LIVING DEAD 4 : NECROPOLIS
RETURN OF THE LIVING DEAD 5 : RAVE FROM THE GRAVE
DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM ★ CHOCKING HAZARD

M 02016 - 171 - F: 4,30 €

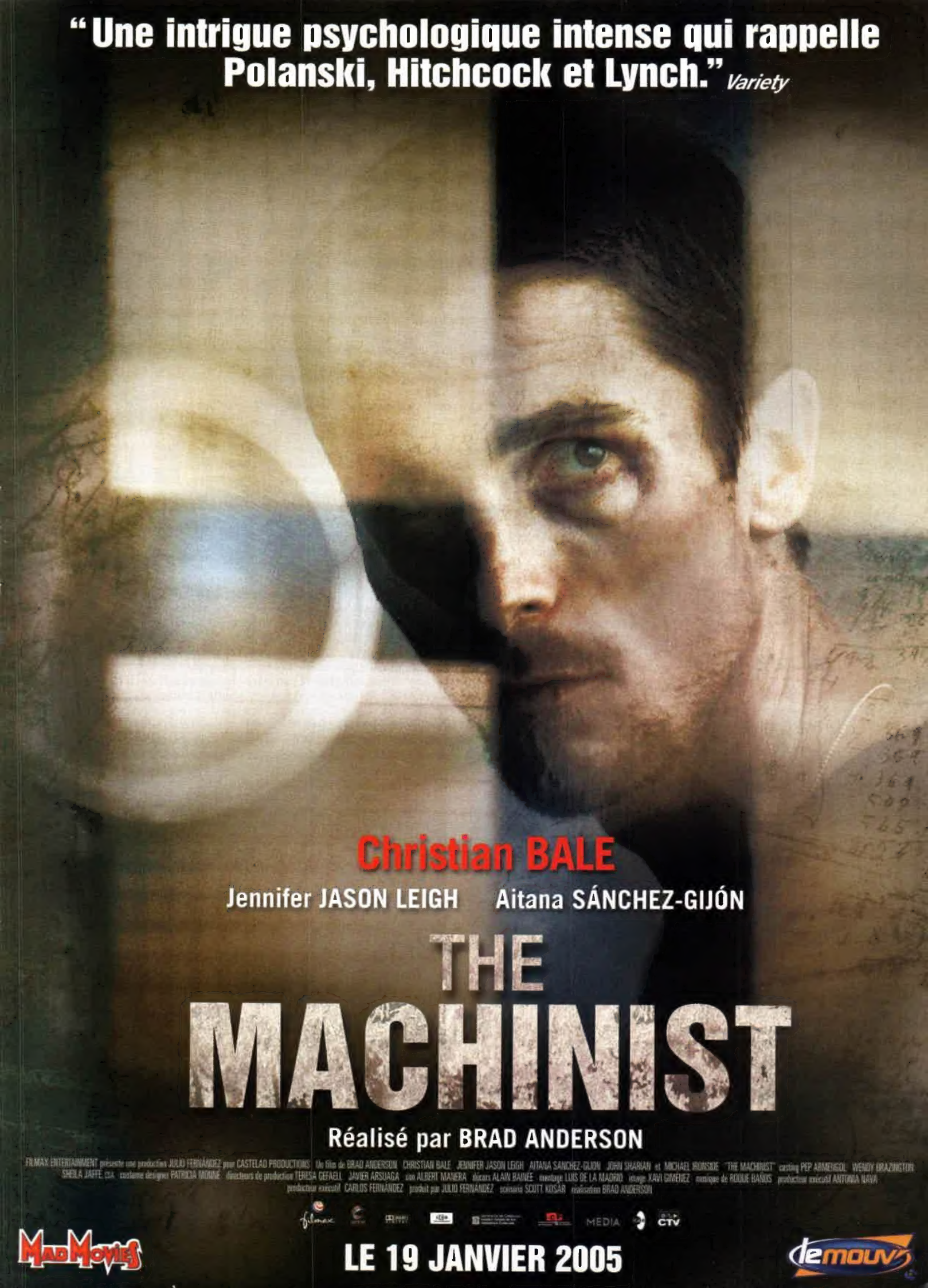
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN 2004

FESTIVAL DE SUNDANCE 2004

SITGES 04
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE CATALOGNE



IL EST À QUATRE LETTRES DE LA VÉRITÉ


"Une intrigue psychologique intense qui rappelle Polanski, Hitchcock et Lynch." Variety
Christian BALE
Jennifer JASON LEIGH
Aitana SÁNCHEZ-GIJÓN
THE MACHINIST
Réalisé par BRAD ANDERSON
FILMAX ENTERTAINMENT présente une production JULIO FERNÁNDEZ pour CASTELAO PRODUCTIONS Un film de BRAD ANDERSON CHRISTIAN BALE JENNIFER JASON LEIGH AITANA SANCHEZ-GIJON JOHN SHARIAN et MICHAEL IRONSIDE "THE MACHINIST" casting PEP ARMENGOL WENDY BRAZINGTON SHEILA JAFFE CSA costume designer PATRICIA MONNÉ directeurs de production TERESA GEFAELL JAVIER ARSUAGA son ALBERT MANERA décors ALAIN BAINÉE montage LUIS DE LA MADRID image JAVI GIMENEZ musique de ROQUE BAÑOS productrice associée ANTONIA NAVA productrice exécutif CARLOS FERNÁNDEZ produit par JULIO FERNÁNDEZ scénario SCOTT KOSAR réalisation BRAD ANDERSON
MEDIA
CTV
MAD MOVIES
LE 19 JANVIER 2005
demouv

À LA COOL...

Vous avez bien vu la tronche du gars en couv'? On avait à peu près la même, le soir du bouclage, au 6 rue Rodier. Surtout Fausto le petit nouveau, qui n'a pas fermé l'œil depuis 72 heures, en plus de n'avoir presque rien mangé et de ne pas s'être rasé. « C'est bon les gars, y'a un moment, on n'a même plus sommeil en fait » qu'il nous sort tout stressé à force d'avoir enquillé les cafés. Depuis, à chaque sonnerie de téléphone, il frôle l'infarctus. Et quand je pense qu'on doit le renvoyer à ses parents demain pour les fêtes. On va se faire écharper (bah ouais, faut pas déconner avec les Siciliens... un pet de travers, et hop, tu te retrouves comme un gland avec un contrat sur la tête). Pendant ce temps, Isabel piétine dans mon dos en attendant qu'on lui balance des textes à mettre en pages (le truc trop énervant, et comme elle a des kickers, elle piétine beaucoup). « Bon, Dam, il vient cet édito, oui ou merde ! » qu'elle me balance soudainement d'un ton très énervé. « Oh la, reste tranquille poulette. Va falloir me parler meilleur. Non mais, c'est qui le boss ici ! » que je m'empresse de lui rétorquer d'un ton avenant malgré mon retard évident. Surtout que quand on me met la pression, je fais preuve d'une mauvaise foi à toute épreuve. Mais la vérité, c'est que je n'arrivais pas à me concentrer, très inquiet de l'absence de Stéphane, qui nous avait pourtant juré craché qu'il passerait nous filer un coup de main. Le truc, c'est qu'il était tellement à l'Ouest qu'il s'est pointé à l'ancienne adresse, rue Mansart, où une jeune femme donne désormais des cours de piano. Le temps qu'il réalise, on avait déjà bien avancé. Surtout qu'Arnaud, pris de remords d'être parti à Perpignan avant l'heure, n'arrêtait pas de nous appeler, d'abord pour nous raconter qu'il avait fait un très mauvais voyage (de vous à moi, on en a rien à carrer), puis, enfin, pour nous suggérer des titres et malgré tout essayer de nous aider. Mais en fait, à force de nous déranger toutes les cinq minutes, il nous a fait perdre plus de temps qu'autre chose le père Bordas ! Comme Sévéon, qui m'envoyait des mails du Japon à une cadence infernale pour m'apprendre que quantité de stars japonaises que lui seul connaît s'entraînaient dans la même salle de gym que la sienne. Bah arrête les abdos et sort l'enregistreur mon coco ! De son côté, le pourtant très professionnel Julien Dupuy me fait passer un courrier ministériel de plusieurs pages pour s'excuser de ne pas pouvoir être parmi nous en cette dure journée car il aimerait finir de monter son dernier court-métrage très gore pour l'offrir à ses parents pour Noël. « Je suis vraiment désolé les gars. Je sais, j'assure pas, mais c'est pour une bonne cause. Demandez à Dahan de venir me remplacer... ». En même temps, avec sa tête tout enfumée, je vois pas trop en quoi il aurait pu nous être utile le Yannick ! Suite à tous ces évènements, je ne trouvais toujours pas une seule seconde pour me mettre sur l'édito malgré les gros yeux d'Isabel. Je décidais alors d'aller m'isoler au sous-sol quand Bustillo fit son entrée fracassante (fracassante avant tout parce qu'il se prend souvent les pieds dans le tapis en franchissant la porte d'entrée). « Eh les mecs, vous avez le temps d'aller prendre un verre ? ». Même si c'est pas très sérieux, on a quand même accepté, persuadés que ça nous détendrait un bon coup. Ça nous a tellement détendu, qu'il nous a fallu une bonne heure pour cuver les 12 Pastis qu'on s'est joyeusement envoyés en 20 minutes (montre en main). De retour à mon bureau, les idées pas franchement claires et un poil dans la main, je me mets illico devant mon ordinateur et fait semblant de taper tout un tas de mots (du genre, jfsjyyutr fbn vbfdghdgq jcdkfgtd ky jxsdhsg) pour montrer l'exemple. C'est ça d'être rédac' chef. Mais voilà, ça faisait à peu près dix minutes qu'on me foutait la paix, que je commençais enfin à vous pondre un truc sérieux quand Gérard se pointe et me demande d'un ton grave : « Dis-moi Damien, je n'arrive pas à me décider. Pour mon dîner demain soir, je prends une bûche au chocolat ou au café ?...». Bah ouais, vous voyez, en période de fêtes, ça bosse dur à Mad !

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Fausto Fasulo **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Alexandre Bustillo, Marie-Gwénaëlle Chuit, Manuel Colombier, Yannick Dahan, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Fausto Fasulo, Olivier Galliano, Maël Le Mée, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure:** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, BCG, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Myriam Bruguière, Michel Burstein, Agence Cat's, Carole Chomand, Ana Clavell, Anne Crozat, Marquita Doassans, Sylvie Forestier, Anatoly Fradis, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Olivier Guigues, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Etienne Lerbret, Emilie Maison, Olivia Matka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Murielle Montclair, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Taurus Entertainment, Aude Thomas, François Vila, Jean-Pierre Vincent, John Vulich.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Gorgo en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 14,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

Imprimé en France/Printed in France

VOUS EN AVEZ LONGTEMPS ENTENDU PARLER.
VOUS ALLEZ ENFIN LE VOIR !

AU CINÉMA LE 26 JANVIER

www.laragedutigre-lefilm.com

cine cinema 6 CHAINES ET TOUT LE CINEMA

Ciné Live LE MAGAZINE DU CINÉMA

les Inrockuptibles hebdo > culture, télé, société

MAD MOVIES

OUI 102.3 FM

© 2004 Celestial Pictures ltd. Tous droits réservés

SOMMAIRE 171

The Machinist

L'Empreinte de la mort

La Rage du tigre

54 LA RAGE DU TIGRE
Quand il s'agit de crier haut et fort à quel point ce film de Chang Cheh est un chef-d'œuvre impérissable du genre et que sans lui, les Ang Lee et autres Zhang Yimou ne seraient rien, le petit Sévéon répond toujours présent à l'appel. Le voilà donc qui se lance dans un poème long de 4 pages.

58 DOSSIER LE FANTÔME DE L'OPÉRA
Y'a qu'Arnaud Bordas pour aller se taper les chochotteries de Joel Schumacher sans mollir et revenir par la suite en proposant un dossier sur le Fantôme de l'Opéra au cinéma. Allez, si vous n'êtes pas dégoûtés par la sucrerie pour mamies de Tonton Schumi, faîtes lui plaisir, lisez son excellent récapitulatif qui vous prouvera que cette âme en peine a connu des temps meilleurs dans les salles obscures !

30 RETURN OF THE LIVING DEAD 4 ET 5
Julien Dupuy n'aime pas que les films de monstres, il aime aussi les films de zombies. Ce n'est pas tant un processus d'identification cette fois-ci (pourtant, on ne comprend pas, il est plutôt beau gosse le cochon !), mais plutôt une profonde tendresse pour Alexandre Bustillo, l'homme qui a sauté sur une mine au Viêt-Nam pour sauver sa peau. Bien que celui-ci revienne lui rendre parfois visite sous une forme assez morbide (ils jouent ensemble aux jeux vidéo dans une cabane au fond du jardin), Julien a décidé de lui dédier son texte de preview sur **Return of the Living Dead 4 & 5**, suites retardataires mais attendues des films de Dan O'Bannon, Ken Wiederhorn et Brian Yuzna.

38 DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM
Vous commencez à le connaître le père Granger, non ? Si on vous dit qu'il attend plus cette suite bizarro-Z du chef-d'œuvre de Romero que **Land of the Dead**, le prochain opus du maître en question, ça ne vous étonne pas, si ? Toujours est-il que l'asticot nous revient avec des propos de la coréalisatrice de la chose, Ana Clavell, et une preview endiablée. Mais dis donc, ça fait deux previews de films de zombies à la suite là, non ?

42 CHOKING HAZARD/BLOODY BILL
Et là paf, l'évidence nous frappe lorsque le père Bustillo rentre en scène pour nous proposer un double programme fatal avec les films **Choking Hazard** et **Bloody Bill**. On ne serait pas en train de faire un numéro spécial zomblards là ? Ah, c'est précisé sur la couv' ? Désolé, j'avais pas lu. Toujours est-il que le père Bustillo se lâche encore avec ces pourritures déconfites préférées, qu'il s'agisse d'un film tchèque ou d'une bonne grosse production ricaine des familles. Il est quand même un peu monomaniaque celui-là !

44 THE MACHINIST
Bon, Christian Bale n'est pas tout à fait un zombie dans **The Machinist**, mais c'est tout comme quand on voit la touche qu'il se paye. Fi de ces considérations, Fausto a apprécié les références littéraires du film de Brad Anderson, pendant que Dupuy et Moïssakis ont pu rencontrer en personne le réalisateur du film pour le soumettre à la question, voire même à la torture. Une vraie bande de sadiques ceux-là !

50 L'EMPREINTE DE LA MORT
Bon, **The Machinist** et ses références à Dostoïevski, c'est bien gentil, mais le Fausto il aime bien aussi quand ça débourre dans tous les coins ! Pour cela, rien de tel qu'un bon Van Damme pour commencer l'année. Ça tombe bien d'ailleurs, parce que selon lui, **L'Empreinte de la mort** rentre dans la catégorie des « bons films » de Jean-Claude, d'autant que celui-ci fait de nombreux efforts pour se remettre en question. En bonus, une interview de Philippe Martinez, le réalisateur du film.

62 LE CHÂTEAU AMBULANT
Miyazaki est de retour et selon Julien Dupuy, il signe carrément son meilleur film, ce qui n'est quand même pas rien, on l'admettra ! Il a quatre pages pour vous en convaincre, mais au fond de vous-même, vous savez déjà que vous mourrez d'envie de voir ce nouvel opus du papa de Totoro et de la princesse Mononoké, non ?

66 ALEXANDRE
Aussi grec soit-il, Stéphane Moïssakis n'en a rien à foutre des attaques faîtes contre Oliver Stone et le traitement bisexuel qu'il aurait accordé à Alexandre le Grand. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est de savoir si le cinéaste a réussi à transposer la figure mythique du plus grand conquérant que la Terre n'ait jamais porté. De ce côté là quéquette, même s'il reste dans **Alexandre** quelques beaux moments et une Rosario Dawson complètement dévêtue qui l'a fortement marqué... Le petit cochon va !

68 G.O.R.A.
Après les Grecs, les Turcs ! Julien Sévéon, adepte de la pacification à grand coups de panard dans la gueule (en général, c'est lui qui se fait pacifié en même temps), opte donc pour la réconciliation entre les deux pays et nous parle de **G.O.R.A.**, space-opéra turc diffusé dans une salle parisienne depuis le mois de novembre dernier. De quoi assouvir sa soif de cinéma pas américain pour un sou ! Dis voir Juju, il marche dans une crotte le Jar Jar turc ????

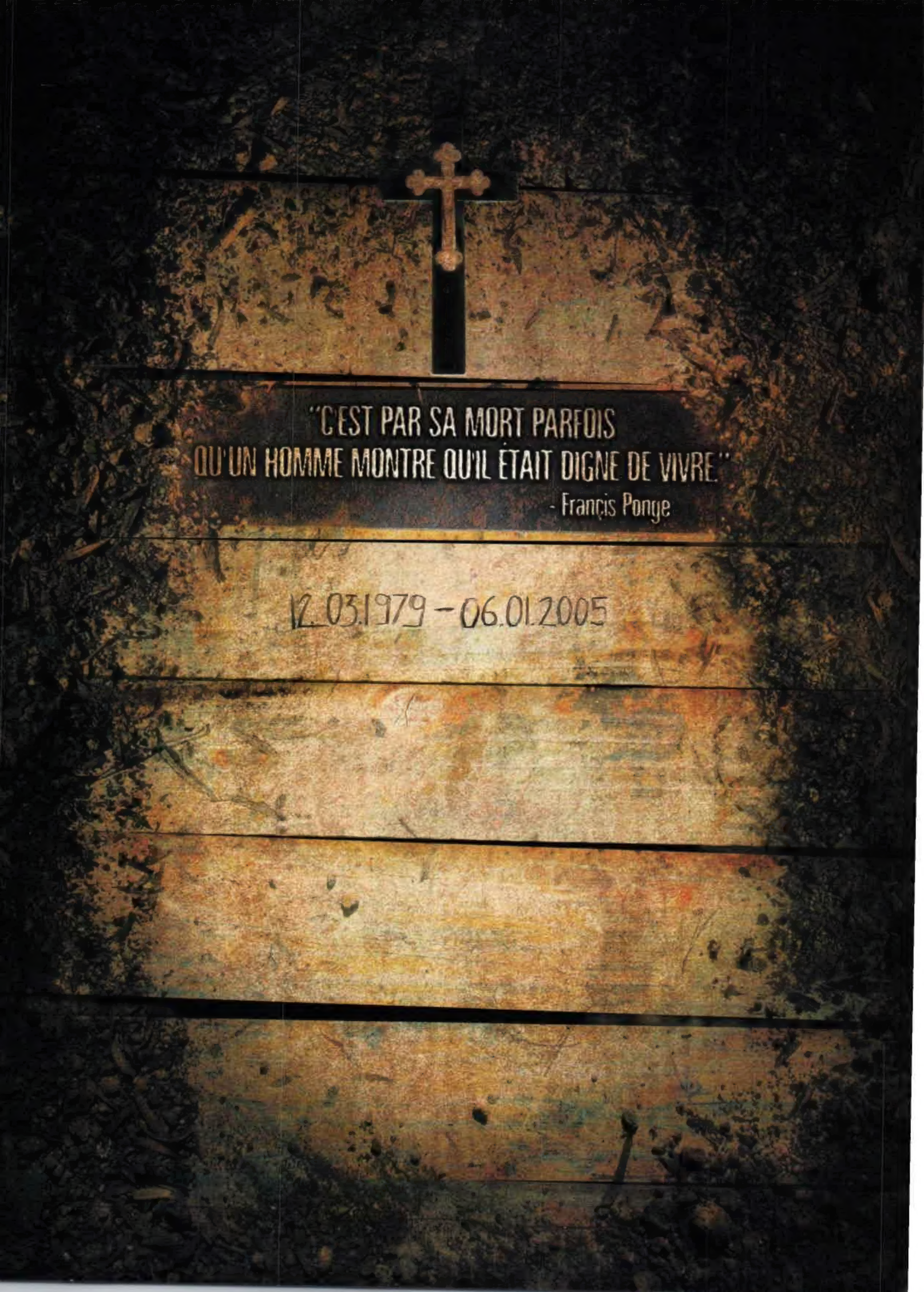
70 INTERVIEW CARRIÈRE : PAUL SCHRADER - 1ÈRE PARTIE
Comme vous vous en doutez en voyant le terme « première partie » accolé à la fin du titre de l'interview carrière, ce long entretien avec le cinéaste Paul Schrader a été concocté par... on vous le donne en mille : Fathi Beddiar ! Tout à fait, c'est le grand retour de la star de Mad Movies, toujours aussi portée sur la question qui se finit par un point d'exclamation ! Et c'est reparti pour un one man show endiablé sur six pleines pages...

76 SITES 2004
Malgré les menaces d'un homme armé d'un godemiché, d'une machine à vannes foireuses et d'un insatiable mangeur de thon à la tomate, Moïssakis et Dupuy sont quand même revenus de Sitges avec le sourire aux lèvres, content d'avoir pu assister à un festival aussi riche et varié. Compte-rendu enjoué d'un festival qui propose aussi bien des grosses machines que des petits films indépendants et des films d'horreurs survoltés. Viva España !

112 FILM DÉCRYPTÉ : QUATERMASS
Et comme le père Bordas a de la suite dans les idées, il vous propose ici un film décrypté en trois parties, entièrement consacré à la saga des **Quatermass** de la Hammer. Allez, on embarque pour un voyage dans le passé vivifiant avec le fan de bal musette maison. Qui ça ? Ben Bordas on a dit, suivez un peu les gars !

RUBRIQUES

4 Édito
8 Courrier des lecteurs
10 Notules lunaires
16 Notules asiatiques
18 Festival
20 Dans les griffes du cinéphage
24 Bilan 2004
26 Abonnement
27 Avis chiffrés
83 Mad'Gazine
104 Anciens numéros
107 Fantastic Guide
114 Petites annonces


"C'EST PAR SA MORT PARFOIS
QU'UN HOMME MONTRE QU'IL ÉTAIT DIGNE DE VIVRE."
- Francis Ponge
12.03.1979 - 06.01.2005

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

VOUS VOYEZ, CONTRAIREMENT À CE QU'ON VOUS AVAIT ANNONCÉ AVEC HUMOUR DANS NOTRE PRÉCÉDENT NUMÉRO, ET CONTRAIREMENT À CE QUE PENSE FRÉDÉRIC, LE PREMIER LECTEUR À S'EXPRIMER CE MOIS-CI DANS CES COLONNES, ON AIME BIEN PUBLIER DES LETTRES QUI NOUS RENTRENT DEDANS ET QUI NOUS REMETTENT À NOTRE PLACE. TANT QUE C'EST FAIT GENTIMENT...

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

POUR BLADE : TRINITY

Salut à toute l'équipe de Mad,
Bien que n'étant pas convaincu que vous oserez diffuser cette lettre dans le courrier des lecteurs, je me donne tout de même la peine de prendre le clavier et taper les mots qui suivent... Je vous écris car je vous ai trouvé de mauvaise foi pour votre critique de **Blade : Trinity** dans le numéro de décembre 2004. Du coup, j'ai hésité avant d'aller le voir au ciné, pensant que ce troisième chapitre serait sans doute une merde. Finalement, j'ai été tenté par des extraits du film diffusés sur une chaine cinéma du câble.
Entre parenthèse, je suis toujours ravi de voir en live les chroniques de Yannick Dahan dans Opération Frisson sur Ciné-Cinéma-Frisson. Pour en revenir à **Blade : Trinity**, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un film nerveux, insolent, et même horrifique à certains moments. Bien sûr, il n'est pas gothique comme **Blade 2**, car cet aspect est avant tout dû à la vision de son réalisateur, et on ne peut tout de même pas reprocher à Goyer d'avoir un style différent (en fait, tu remarqueras qu'on lui reproche surtout de ne pas avoir de style, mais bon...). Tout de même, l'esprit de la série est toujours présent. Je prendrais pour exemple le passage où les autorités (tous des adeptes) demandent à un Blade enchaîné, lors d'un interrogatoire sous acide : *« Tu as toujours tes esprits ? Sais-tu où tu te trouves ? Tu sais qui est le président des Etats-Unis ? »*, et Blade répond *« Un gros con ! »*. No comment ! Une réplique en corrélation à une autre au début de **Blade 2** si vous vous souvenez bien, lorsque Blade pénètre dans le Q.G. des vampires, se tourne vers un adepte et lui demande : *« Vous êtes un vampire ? »*, et l'autre lui répond *« Je suis avocat ! »* (Alors en fait, dans la scène, Blade lui demande s'il est humain, et l'autre lui répond *« À peine, je suis avocat ! »*). No comment encore une fois ! On reconnaît bien l'esprit du scénariste David S. Goyer. Pardonnez-moi, mais dans la salle de ciné, une pensée abominable m'a traversé l'esprit à cet instant précis. Et si mon magazine préféré s'était fait vampiriser ? Quelle horreur ! En effet, depuis quelques temps, j'ai noté des signes étranges en parcourant vos pages... Par exemple, une critique excellente de **La Passion du Christ** ??? Gore, c'est vrai, mais cela n'a tout de même pas empêché le très puritain et censeur George W. Bush d'apprécier le film (Ben si tu veux tout savoir, on s'en contrefout complètement qu'il ait aimé le film hein !). Un film se voulant réaliste historiquement (Tu peux nous expliquer comment un film se veut réaliste historiquement lorsqu'il représente le diable ?) et qui pourtant fait dans la métaphore biblique mal dégrossie et surtout dans le ridicule. Exemple : lors de la crucifixion, soudain un corbeau se pose sur une croix et arrache les yeux d'un blasphémateur incroyant à coups de becs. J'imagine déjà les imbéciles à la sortie des salles (je n'ai vu le film qu'en DVD) se dire : *« Voilà, il l'a bien mérité ! »*, alors que le Christ est venu sur terre pour pardonner à tous les humains ! Il pardonne à ceux qui le torturent et le tuent, mais Dieu est impitoyable avec les blasphémateurs... Débile !
Et vous, à Mad, vous notez le film de Mel Gibson par des 4, des 5 et des 6 ??? Et **Blade : Trinity** alors, vous ne vous trouvez pas un peu injuste avec ce film ? En ce qui me concerne, je classerais la trilogie **Blade** avec les **Matrix** ou les **Star Wars**, dont j'attends avec impatience l'épisode 3, ne vous en déplaise (ah mais tu fais ce que tu veux avec ton petit corps hein !). Car quoi que l'on en dise, Lucas a au moins le mérite de dénoncer les dérives de son pays par le biais du fantastique et de la science-fiction (hein ???). En effet, tous ces films sont avant tout de bons divertissements décomplexés, mais ils sont à la fois des virus qui combattent le système de l'intérieur, ce qui est d'ailleurs le thème latent de la trilogie **Blade**, comme celui de **Matrix**. (...) Alors Mad Movies, « vampires » ou « adeptes » ? S.O.S, J.P.P, reviens ! Je vous embrasse tout de même, et attends votre prochain numéro en 2005.

Frédéric Chambon, Marseille.

CONTRE 36, QUAI DES ORFÈVRES

Salut Bande de Mad !!
Je sors à l'instant (ou presque) de la projo de **36, Quai des orfèvres**. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après avoir lu votre critique et pris connaissance de vos avis chiffrés, je me pose des questions... Vous auriez dû garder le champagne pour le réveillon, hein !! Pour résumer, Depardieu joue les alcoolos (rôle de composition, donc !) *(Je sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il y a là un ton ironique, non ?)*, Auteuil la joue façon Al Pacino du pauvre, et Marchal se prend pour Michael Mann. Non mais faut arrêter là quand même, vous avez vraiment pété un câble pour encenser une telle daube !! Ah, on me signale dans mon oreillette qu'un accord de partenariat vient d'être trouvé entre la rédac' de Mad et celle de... TF1 ! Ah ben ça explique tout alors !! Allez, je vous laisse cuver et vous dis à l'année prochaine, en meilleure forme j'espère !! À tchao !!

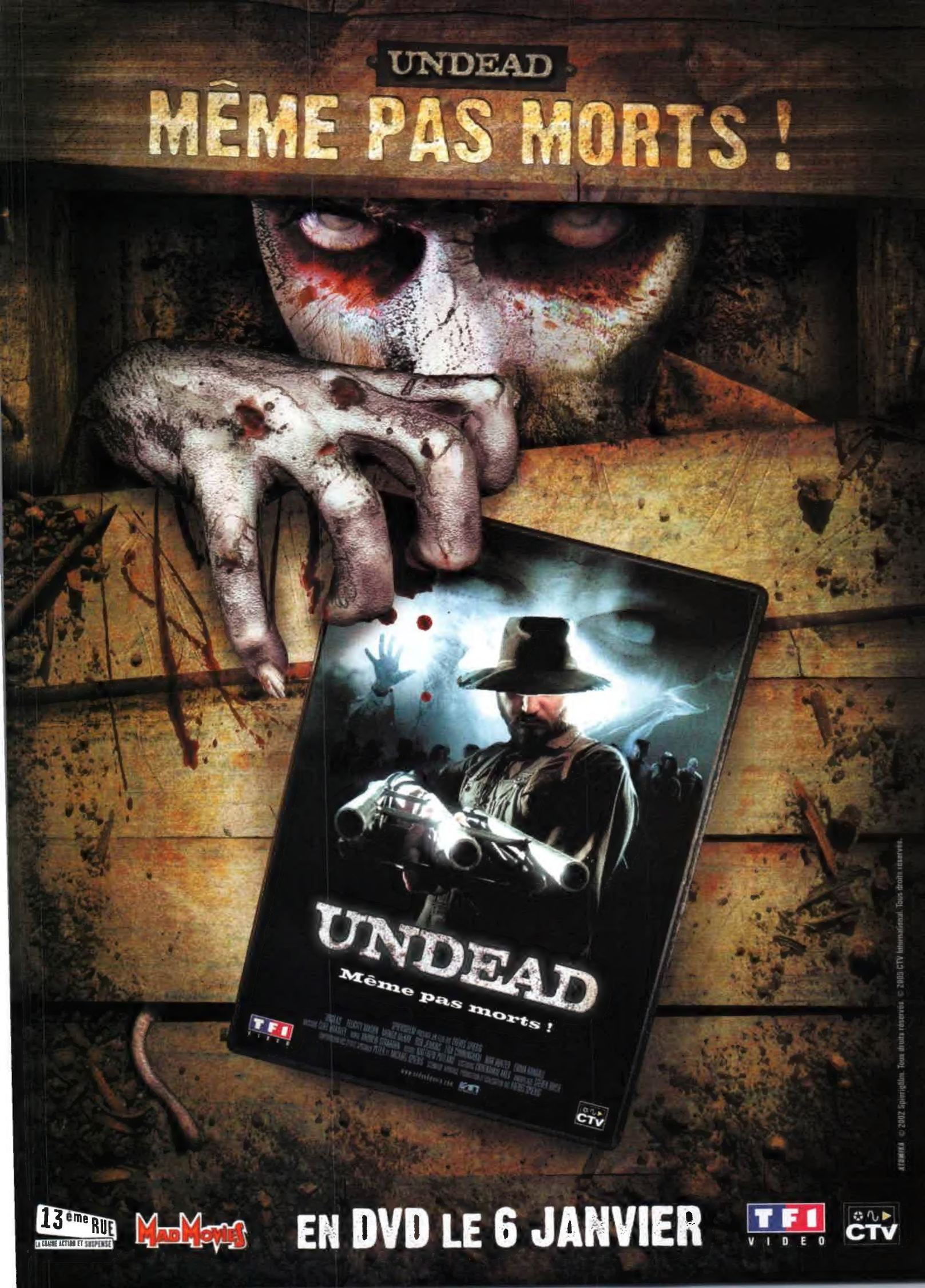
Sylvain Diruy, Levallois-Perret.

Allez hop, on commence l'année par se faire entartrer par nos lecteurs, y'a rien de tel ! Bon, concernant **Blade : Trinity**, *on campe bien évidemment sur nos positions, et ce n'est pas parce que Blade sort une petite réplique contestataire à l'emporte-pièce et que Whistler fait un doigt à une bande de flics qu'on va pardonner à Goyer d'avoir torché son scénario entre deux révisions de* **Batman Begins**, *sans pour autant se soucier de son propre film. Tu nous excuseras, mais même sans invoquer les deux premiers* **Blade**, *ce troisième opus prend l'eau de partout, et comble de tout, il y manque même les détails propres à la saga (Blade récupérant ses lunettes par exemple). On savait d'entrée que Goyer n'allait pas s'imposer face aux films de Stephen Norrington et*

Guillermo Del Toro, mais ce n'est pas pour autant une raison pour lui pardonner un tel affront fait au chasseur de vampire (quant au rapport avec **La Passion du Christ**, *on le cherche encore !). Pour l'anecdote, Del Toro nous racontait à Sitges sa version éventuelle d'un* **Blade 4** *(sorte de croisement entre les légendes Arthuriennes et* **Mad Max 2**) *et on peut dire que ça sonnait autrement plus dans le ton d'un épisode du Daywalker que cet actioner pathétique et faisandé... Concernant* **36, Quai des orfèvres**, *il est certain qu'Olivier Marchal n'est pas encore Michael Mann et que les deux têtes d'affiches n'ont pas forcément le charisme débordant du couple Al Pacino/Robert De Niro dans* **Heat**. *Maintenant, ce n'est pas pour autant que le film ne possède pas d'indéniables qualités et un style propre que quelques défauts ne parviennent à entacher. Par exemple, il est difficile de reprocher au film ses ambitions (assez rares dans le domaine du polar français, il faut bien le dire !) pour la plupart respectés et une écriture sans fioritures. En ce qui nous concerne, il ne reste plus qu'à Olivier Marchal de se parfaire dans les techniques de mise en scène pour éviter quelques grossières erreurs et il est certain que le bonhomme sera capable de faire un film encore meilleur. Sinon, mon petit Sylvain, on doit avouer qu'on t'a également vu en meilleure forme (et un peu plus bavard) dans ces colonnes... Le foie gras ne passe pas ou quoi ?*

UNDEAD

MÊME PAS MORTS !



ATOMIRA © 2002 Spiritgallia. Tous droits réservés © 2005 CTV International. Tous droits réservés.

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

MAD MOVIES

EN DVD LE 6 JANVIER

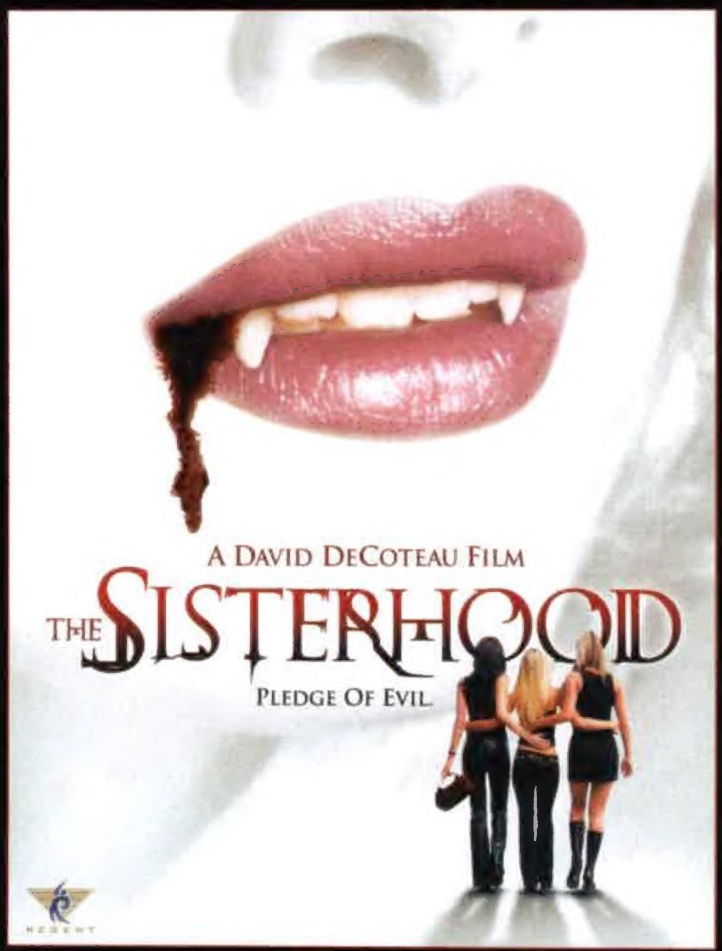
TF1 VIDEO

CTV

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ On a beaucoup parlé du cinéma de DeCoteau depuis son coming-out, un cinoche ouvertement gay donc soûlant pour beaucoup, mais là, il faut bien admettre que la muse de Damien Granger surprend son monde avec **The Sisterhood**, où les habituels éphèbes aux torses imberbes (Fausto? Mais qu'est-ce que tu fais là?) sont relégués au second plan par trois midinettes aptes à faire rugir de plaisir les vikings que nous sommes. Douée de pouvoirs de télékinésie, Christine (Michelle Borth, **The Hillside Strangler**) décide d'infiltrer la confrérie secrète des Bats, confrérie constituée de blondasses avides de sexe et de pouvoir, suspectées de pratiquer la magie noire et la torture. Rapidement tentée par toute cette moite luxure, cette grosse dépravée de Christine utilise rapidement ses pouvoirs non pas pour sa mission, mais pour arracher les strings de Sarah Michelle Ben Av (**Malibu Spring Break**), de Brenda Blade (**Found**) et de la légendaire Barbara Crampton (**Re-Animator**). Granger traque déjà le DVD sur le Net, quant à nous, on attend patiemment les deux prochaines fournées du maître, beaucoup plus prometteuses: **Witches of the Caribbean** et **Killer Bash**. À chacun son trip.



THE BROTHERS GRIMM
LA DERNIÈRE FOLIE DE TERRY GILLIAM

Son dernier film, **Las Vegas Parano**, remontant quand même à 1998, Terry Gilliam est donc de retour avec une superproduction budgétée à 80 millions de dollars et tournée en République Tchèque. **The Brothers Grimm** est en fait une fiction prenant pour héros les deux célèbres conteurs allemands Jacob et William Grimm (*Cendrillon*, *La Belle au bois dormant*) et les mettant en scène dans une histoire hautement fantaisiste. Les deux frères sont donc de jeunes aventuriers un peu escrocs sur les bords parcourant l'Allemagne du XIX[e] siècle. Allant de village en village, ils proposent aux habitants de les débarrasser des créatures maléfiques qui les harcèlent, jusqu'au jour où ils finissent par tomber sur une authentique sorcière... Un pitch qui fait penser très fort à celui de **Fantômes contre fantômes** et que l'on doit au scribouillard Ehren Kruger (**Scream 3**, **Piège fatal**, **Le Cercle**). Néanmoins, on peut compter sur Terry Gilliam pour y injecter sa folie coutumière. Doté d'un casting confortable (Heath Ledger et Matt Damon dans les deux rôles-titres, plus Monica Bellucci, Jonathan Pryce et Peter Stormare), de décors impressionnants et de nombreux effets spéciaux (on annonce plus de 750 plans en CGI), **The Brothers Grimm** s'annonce comme un conte gothique flamboyant et loufoque, en tout cas le projet le plus structurellement ambitieux du cinéaste depuis **Les Aventures du Baron de Munchausen**. Programmé pour une sortie américaine en février 2005, le film a finalement été repoussé en juin puis en novembre. Gilliam, déjà affairé sur son prochain long (**Tideland**, avec Jeff Bridges et Jennifer Tilly, à nouveau un conte gothique sur une gamine qui se crée un monde fantasmagorique pour échapper à la réalité), tourne en semaine et monte **The Brothers Grimm** le week-end. Apparemment, l'avortement de son **Don Quichotte** a boosté ce bon vieux Terry.

Arnaud BORDAS

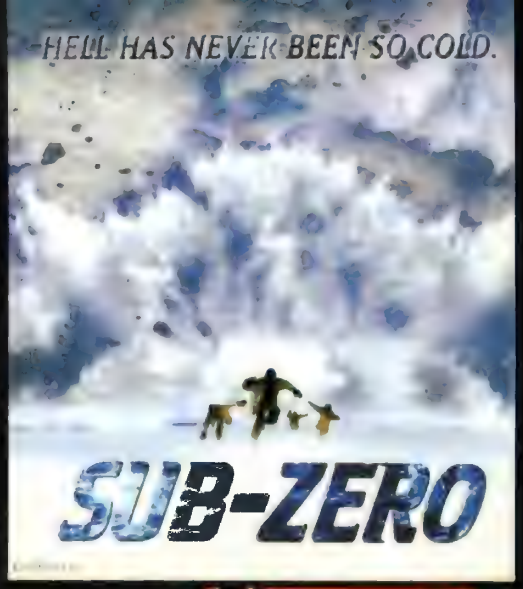
■ **Tekken**: un jeu mythique par excellence. Après **Mortal Kombat** et **Street Fighter**, c'est donc au tour de ce légendaire soft de baston de connaître les honneurs d'une adaptation au cinéma. Écrit par Michael Colleary, déjà derrière les scripts de **Volte/Face** (hummm, tu m'excites...) et de **Tomb Raider** (écoute, j'suis crevé, j'y vais), et réalisé par Charles Stone III (le drame **Paid in Full** et la comédie **Mr. 3000** avec Bernie Mac), **Tekken: Ze Movie** colle aux baskets de Jim, un jeune cogneur à la recherche de ses origines qui décide de s'inscrire à une compétition d'ultimate fighting parrainée par la Tekken Corporation, une société secrète dirigée par le redoutable Heihachi Mishima. Évidemment, l'affrontement entre les deux hommes est inévitable, Mishima étant responsable de la mort du père de Jim. Ça risque de bastonner sévère sur le ring et ça nous changera donc des galipettes sur tatami de Sévéon.

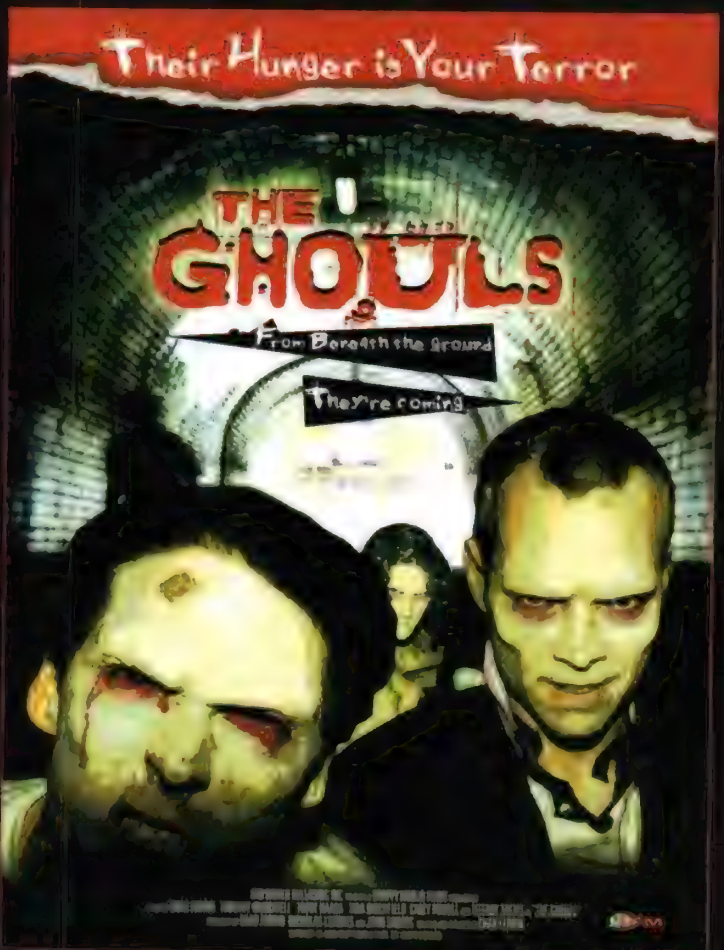
■ C'est au Luxembourg, sous la tutelle du réalisateur Andy Armstrong (coordinateur de cascades à la base), que débute ce mois-ci le tournage de **Dog Soldiers: Fresh Meat**, séquelle du film de Neil Marshall toujours produite par David E. Allen (**Boo**, **Cemetery Gates**) pour un peu plus de cinq millions de dollars et dont la sortie est prévue pour octobre 2005 outre-Atlantique. Sévéon ayant bien trippé le premier (voir des mecs en treillis boire du thé, il adore ça), on va donc lui faire plaisir en pitchant cette suite: errant dans la lande, Cooper (Kevin McKidd reprend son rôle), seul troufion ayant survécu au carnage, tombe sur un commando de ricains, eux aussi en entraînement. Rapidement soupçonné de meurtre par des boys armés jus-

qu'aux dents, Cooper peut compter sur l'aide d'un autre survivant, un soldat appartenant à l'unité du capitaine Ryan décimée elle aussi dans le premier opus (faut suivre les mecs). À eux deux, ils arrivent à convaincre leurs nouveaux copains de chambrée que la forêt avoisinante pullule de loups-garous friands de bidasses. Va donc falloir bien lacer ses rangers pour cavaler le plus vite possible, sinon…

■ Nouvelle égérie gothique de la série Z américaine, Melantha Blackthorne (déjà à l'affiche de **The Night They Returned**, un bien beau film évoqué dans cette même rubrique il y a quelques mois… Putain, faut tout vous dire ou quoi?!) se lance dans la coréalisation avec **Sinners and Saints**, en compagnie de son pote Jason Cavalier, un mec polyvalent puisque quelquefois acteur (même Kasso n'a pas vu qu'il jouait dans **Gothika**, en même temps avec les yeux rouges…), mais aussi coordinateur de cascades (**Decoys**, voir Mad 170). Tourmenté par des rêves prémonitoires, le père Charmichael Drake (Jason Cavalier, un mec polyvalent puisque… Ah, ben non) se voit obligé de combattre les forces du Mal menées par Necrotia (Melantha Blackthorne, décidément…) après le meurtre sauvage de la sœur Merrick (la newbie Elizabeth Faure), son unique alliée. Mouais, reste plus qu'à voir maintenant si nos deux zouaves ont réussi à exploiter au maximum leur tout petit budget de 15 000 dollars, car l'histoire ne nous donne pas vraiment envie de basculer du côté obscur…

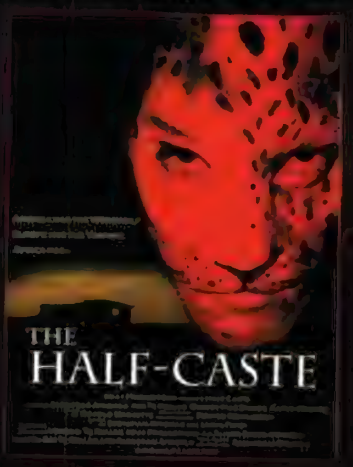
C'est la panique chez CineTel Films (**Cerberus**, **Komodo Vs. King Cobra**) avec pas moins de trois films, tous motivés par le succès (relatif diront certains) du **Jour d'après** de notre ami Roland. Jim Wynorski (**Project Viper**, **Garqoyles**) vient tout juste de finir le premier, **Subzero**, d'après un script de William Langlois (**Sea Ghost**). Pour l'occasion, Wynorski nous emmène faire un tour sur le K2, où un satellite militaire contenant des données ultra confidentielles vient de se crasher. Jonas Quastel (**Ripper 2**), Alistair Abell (**Snakehead Terror**, **Freddy contre Jason**), Mike Dopud (**Rollerball**, **Turbulences 3**), Peter Graham-Gaudreau (**Devil Winds**) et Kiara Hunter (**Bordello of Blood**) sont prêts à se prendre un tas d'avalanches sur le coin de la gueule pour la bonne cause. La température monte d'une centaine de crans avec **Solar Strike**, actuellement en pré-production. Après la chute d'un satellite russe rasant pas moins qu'un quartier entier de Seattle, la Nasa constate avec effroi que la couche d'ozone a rendu l'âme, ne filtrant donc plus les rayons du soleil. Et la nappe gazeuse hautement explosive qui s'amasse dans l'atmosphère ne risque pas de calmer le jeu. Quant à **Heat Stroke**, dernier chef-d'œuvre lui aussi en préparation, il semble vouloir mixer le film catastrophe au monster-movie avec son commando de parachutistes en rade sur une île déserte ravagée par d'incessantes tempêtes et hantée par une créature sanguinaire. **Twister Vs. Predator**? Ils en sont capables…

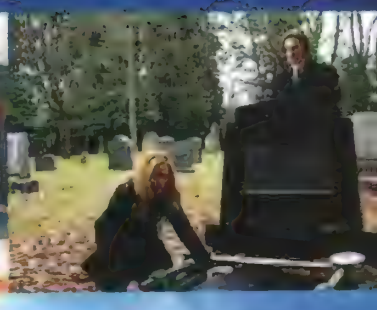


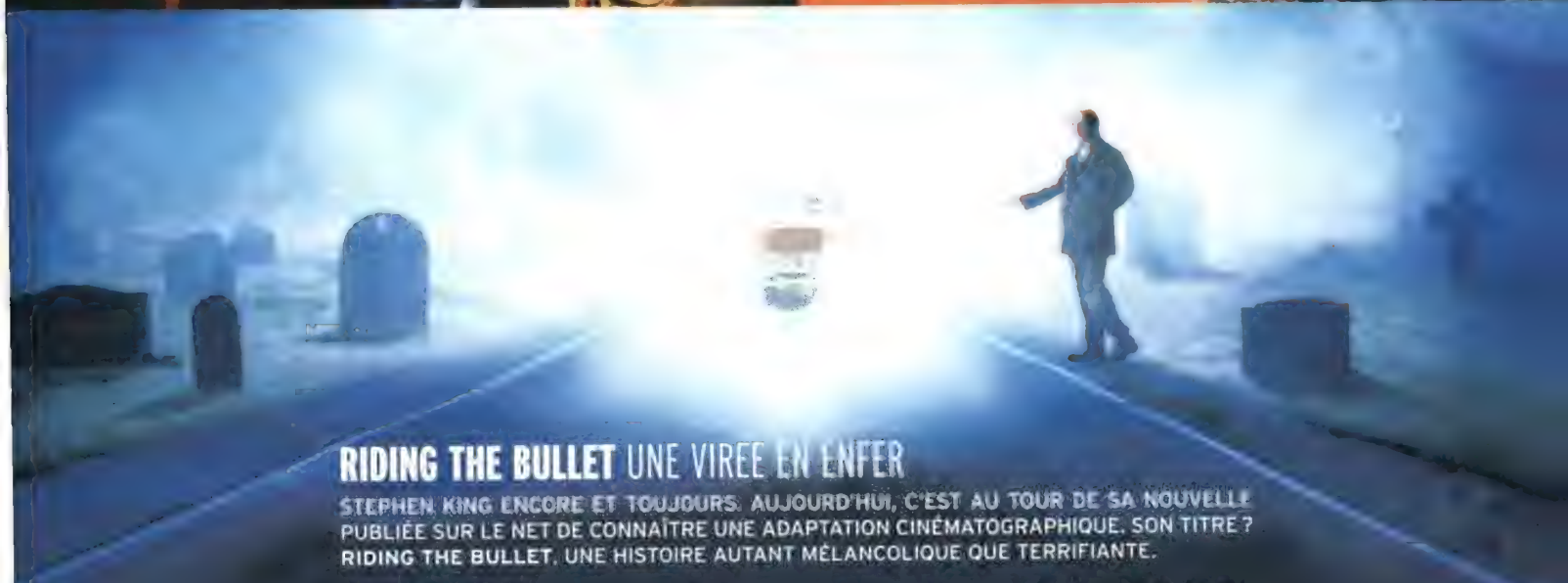


■ Dans le registre *« On n'a pas de thunes mais on fait quand même des films et on vous emmerde! »*, **The Ghouls** se pose là avec son budget d'à peine 9000 dollars. Rodé à ce genre d'exercice sur la série *Troma's Edge TV*, le réalisateur/scénariste Chad Ferrin nous emmène dans les bas-fonds les plus crasseux de la Cité des anges, qu'arpente caméra au poing le reporter Eric Hayes (Timothy Muskatell, **Virus**) dans le but de démasquer le ou les responsables d'une vague d'assassinats sans précédent. Bon allez, on vous le dit : il s'agit là ni plus ni moins d'une meute de SDF devenus cannibales, voire zombies pour certains. Tina Birchfield (**Unspeakable**), Stephen Blackheart (**Retro Puppet Master**), Tiffany Shepis (Tiffany Helving depuis deux mois) et l'inénarrable James Gunn (acteur dans plein de Troma mais aussi scénariste des deux **Scooby-Doo** et de **L'Armée des morts**) viennent se faire tartiner de ketchup par Heather Mages (responsable des FX sur **2001 Maniacs** et **Cemetery Gates**) dans un film nous rappelant étrangement un projet abandonné par Ruggero Deodato.

■ *« America has the Werewolf, Europe has the Vampire, Africa has… the Half Caste. »* Nous voilà prévenus, il ne fait pas bon s'aventurer dans certains coins d'Afrique du Sud sous







RIDING THE BULLET UNE VIREE EN ENFER

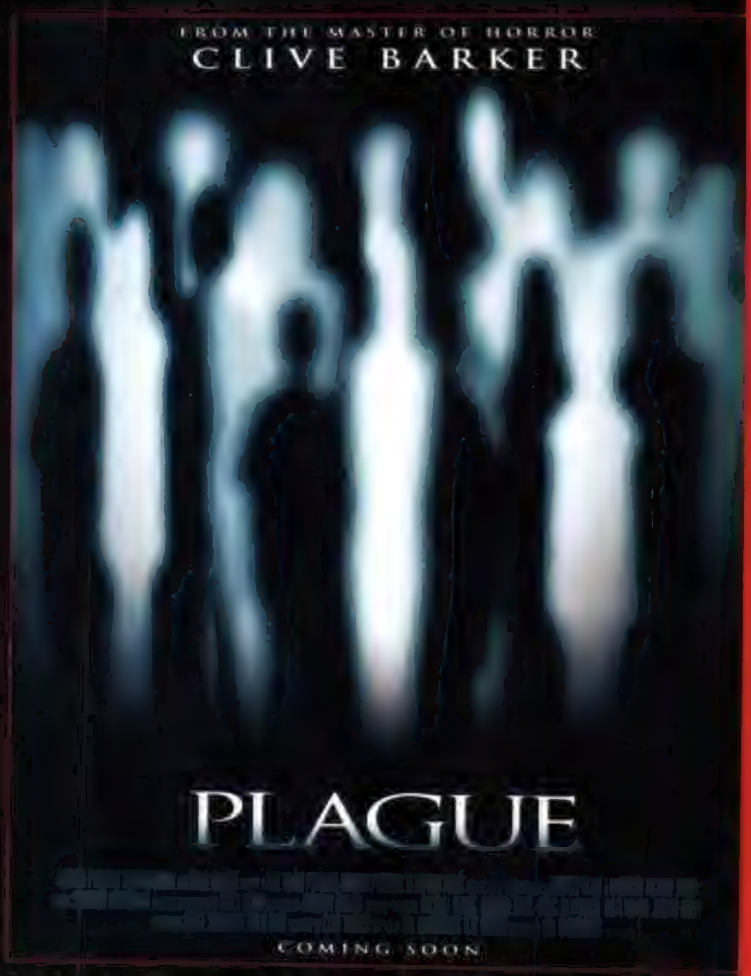
STEPHEN KING ENCORE ET TOUJOURS. AUJOURD'HUI, C'EST AU TOUR DE SA NOUVELLE PUBLIÉE SUR LE NET DE CONNAÎTRE UNE ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE. SON TITRE ? RIDING THE BULLET, UNE HISTOIRE AUTANT MÉLANCOLIQUE QUE TERRIFIANTE.

En 2000, Stephen King innova en publiant directement sur le Net la nouvelle *Riding the Bullet*, disponible par paiement en ligne pour deux dollars. Pas moins de 500 000 internautes la téléchargèrent. Ressortie depuis sur papier en France (seule chez Albin Michel, sous le titre *Un tour sur le bolid'*) puis dans le recueil *Tout est fatal, Riding the Bullet* est l'une des plus belles histoires écrites par le King. En route pour l'hôpital où sa mère qu'il aime plus que tout se meure, le jeune étudiant Alan Parker décide de faire de l'auto-stop. Aux abords d'un cimetière brumeux, il croise une puissante Mustang. A son bord, un certain George Staub, fantôme de son état, revenu d'entre les morts pour confronter Alan à une décision des plus cruciales: choisir entre sa vie ou celle de sa mère… Souvent déçu par les films tirés de ses œuvres (comme beaucoup de ses lecteurs d'ailleurs), King fait ici appel à son yes-man favori, Mick Garris. **La Nuit déchirée**, *Le Fléau*, *Shining*… Garris connaît parfaitement l'univers du maître, ce qui s'avèrera fort utile pour le scénario qu'il décide d'écrire lui-même. Si les grandes lignes directrices de la courte nouvelle sont respectées, elles sont amplifiées par de nouvelles scènes (encore tenues secrètes), par une délocalisation dans les années 60 et par un traitement approfondi des personnages (Alan serait suicidaire, ce qui pourrait bouleverser considérablement la donne). Rayon casting, David Arquette (la trilogie **Scream**) endosse la défroque de George Staub, tandis que Jonathan Jackson (**Tuck Everlasting**) revêt celle d'Alan. Matt Frewer (**Le Cobaye 2**, **L'Armée des morts**) et Barbara Hershey (**La Dernière tentation du Christ**) complètent le générique de ce film dont les quelques débordements sanglants (concernant surtout George Staub, de plus en plus décrépi au fur et à mesure de l'histoire) ont été confiés aux pros de KNB. Apparemment satisfait du résultat, King vient tout juste de donner son accord à Garris pour qu'il puisse s'atteler à l'adaptation de l'un de ses romans-fleuves les plus terrifiants : *Désolation*. Pas près d'être distancé par la concurrence le binoclard du Maine…

Alexandre BUSTILLO

peine de se faire croquer le joufflu par l'Homme-léopard. Ça, les trois touristes retrouvés par le flic Bobby Cortez l'ignoraient et sont désormais bons pour un retour au pays dans un sac à viande. Bobby, qui n'est pas une flippette, se lance aux trousses d'un monstre particulièrement vicelard puisque capable de s'infiltrer dans les esprits afin de rendre folles ses futures victimes. C'est Sebastian Apodaca qui réalise ce **Half-Caste**, production d'Afrique du Sud où se côtoient du beau monde : Robert Pike Daniel (doubleur dans de nombreux jeux vidéo), Kim Te Roller (**Going Down**), Kathy Wagner (**Poltergeist 2**) et Greg Good (**The Patriot**). C'est quand même pas de la merde ! Comment ça si ? Vous êtes durs... En même temps, l'Homme-léopard devrait tous les bouffer assez rapidement, donc tout va bien.

■ Nouvelle production de la boîte Hollywood Wizard (**Phobic**, **Killer Vibes**, **Halfway House**), **Backslash** devrait exciter le neurone de l'autre décérébré de Bustillo qui, ne l'oublions pas, considère **Souviens-toi... l'été dernier** comme l'un des plus grands slashers de l'histoire (quelle tache !). Réalisé par un certain Kevin Campbell, **Backslash** ne semble pas parti pour révolutionner le genre. Dans une université quelconque, un salopard masqué et adepte de l'arme blanche s'amuse à décimer méthodiquement des donzelles, toutes listées sur le Web comme étant les plus grosses chaudasses du campus, dans des scènes de meurtres qu'il n'hésite pas à filmer et à projeter au bonheur de ses futures conquêtes. Une dinde brune (Laura Bruner) et une dinde blonde (Gretchen Akers) mènent donc mollement l'enquête, craignant de se faire zigouiller vu qu'elles sont toutes les deux sur la fameuse liste. Ah ben ouais, fallait réfléchir à deux fois avant de s'envoyer en l'air avec le prof de bio...



■ Aux abonnés absents du cinoche depuis des lustres (on attend toujours le film **Tortured Souls**...), notre poto Clive Barker (**Hellraiser**, **Le Maître des illusions**, pour ceux

Flashes

● À croire que les exécutifs savent s'adresser aux bonnes personnes comme le prouve le choix très discutable de confier l'adaptation d'*Iron Man* à Nick Cassavetes, réalisateur de **She's So Lovely** et de l'excellent film de super-héros **John Q** (mais non, ne courez pas l'acheter !)

● Toujours dans le domaine du comic-book, Paul Greengrass se chargera quant à lui de l'adaptation des *Watchmen*, la bédé ultra culte d'Alan Moore et Dave Gibbons. David Hayter (**X-Men 1** et **2**, **Le Roi scorpion**) se chargera du scénario et enchaînera ensuite avec celui de... **Iron Man** ! Quel bosseur ce Hayter !

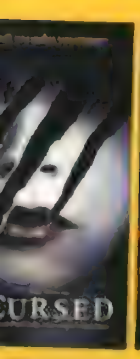
● Harlin reloaded ! Quand on parle de l'homme du Nord et de sa finesse légendaire, signalons la mise en chantier d'un projet jubilatoire : **Full Moon Fever**, l'adaptation d'un graphic novel de Joe Casey (*X-Men Superman*), où une poignée d'ouvriers envoyés sur une base lunaire désertée affronteront des loups garous de l'espace, vénères d'être dérangés par de la tripaille à deux pattes. Connaissant le padre Renny, ça va être coloré !

● C'est Chris Colombus qui se chargera de l'adaptation du comic-book *Namor The Sub-Mariner* écrite par David Self (le grand **Hantise**, **13 jours**, **Les Sentiers de la perdition**) et dont le casting reste pour l'instant inconnu. Enfin, rien ne presse non plus...

● Keanu Reeves rejoint le casting de **The Night Watchman**, le prochain Spike Lee adapté d'un scénar de James « Da dog » Ellroy, où un flic (Reeves) se retrouve au centre d'un complot mené par des pontes de la police. Une association détonante pour un polar qu'on attend la main sur le holster.

CURSED COMME SON TITRE L'INDIQUE...

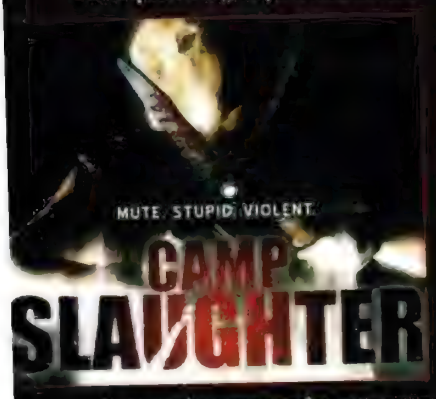
« *À l'instar du slasher avec* **Scream**, *Wes Craven et Kevin Williamson vont réinventer le film de loup-garou avec* **Cursed**. » claironnait haut et fort Robert Weinstein lorsque cette nouvelle production Miramax fut mise en chantier. Ayant mis son remake de **Kaïro** de côté, Craven se jeta donc corps et âme dans cette histoire de lycanthropes, sans savoir une seule seconde que son titre (**Cursed** signifiant maudit, pour ceux qui sècheraient un peu trop les cours d'anglais) allait bientôt avoir une résonance bien particulière, voire clairvoyante. Alors que le tournage touchait à sa fin, Dimension (la branche fantastique de Miramax) le stoppa net à la vue des premiers rushes, constatant avec effroi que les effets spéciaux ne tenaient pas la route (signés Rick Baker quand même, parti depuis sur **Le Cercle 2**) et, comble de l'ironie, que l'histoire n'était qu'une vague relecture flemmarde de **Scream** (scène d'ouverture à l'identique, loups-garous fonctionnant en binôme, bref la totale). Craven fut donc gentiment prié de retourner pas moins de 90 % de son film et Williamson de revoir sa copie. Le budget enfle sévère, certains acteurs disparaissent du générique (Omar Epps, Skeet Ulrich), d'autres arrivent (Michael Rosenbaum), et KNB est chargé de sauver les meubles en créant de nouvelles créatures. L'histoire est désormais tenue secrète (un agent de pub interprété par Christina Ricci essaye de démasquer le loup-garou l'ayant mordu, elle et son frère) mais ce renflouage de dernière minute n'aurait apparemment pas suffi selon certains privilégiés invités à une première projection qui s'avéra catastrophique. À tel point que l'avenir de Dimension serait gravement compromis ainsi que, effet papillon oblige, le remake de **La Colline a des yeux** d'Alexandre Aja. Et là tout de suite, c'est moins drôle...



Alexandre BUSTILLO

qui n'auraient toujours pas dessoûlé depuis le 31) revient sur le devant de la scène, tel un vieux crooner dans le feu des projecteurs (mais qu'est-ce qu'il m'arrive? Eddy Mitchell, sors de mon corps!) pour nous présenter **Plague**, sa toute nouvelle production réalisée par le quasi inconnu Hal Mosenberg, un assistant de production avant surtout bossé pour Full Moon. Attention, l'histoire fout la bave aux lèvres: s'apprêtant à le réveiller comme tous les jours pour l'emmener à l'école, un jeune père s'aperçoit avec horreur que son gamin est plongé dans un coma profond. Déboulant aux urgences, il ne tarde pas à comprendre que tous les mômes de la planète âgés de moins de six ans sont dans le même état que son fils. Troublant. Treize années passent et là, soudainement, toute cette marmaille maintenue artificiellement en vie se réveille... et attaque tout ce qui bouge! Pourquoi? Va falloir patienter pour le savoir les gars. Viiite!!

■ Un petit slasher suédois, ça vous dit? Allez, faites pas la fine bouche, ça peut être drôle, surtout que ce **Camp Slaughter** s'acharne à copier ses illustres aînés ricains (**Vendredi 13** et **Massacre au camp d'été** en tête) avec une application qui force le respect. Un groupe d'amis décide



de passer les vacances dans un camp d'été fermé pour cause de malédiction. Surgit alors un meurtrier attifé comme le Jason du chapitre 2, armé d'un sécateur comme le Cropsy de **Carnages** et répondant au doux nom de Bunnyman. C'est bien foutu hein? Bon, c'est Martin Munthe (**Typhoon**, **Trio**) qui réalise ce slasher budgété à 350 000 dollars, interprété par Annika Marklund (une pop star locale), Erica Carlson (**Fucking Amal**), Fred Anderson (**Typhoon**), Christian Magdu (**Hotet**) et Viktor Friberg (**Kopps**). Au fait, comment on dit - *Téhi! Téhi! Téhi! Ah! Ah! Ah!* - en suédois??

■ Comme son nom ne l'indique pas, Tommy Brunswick est une femme et **Lurking Terror** est son premier film, parrainé pour l'occasion par le scénariste/producteur Todd Brunswick. Fuyant un bien sombre passé (un peu comme Fausto, parti étrangement de Nice comme un voleur, en même temps Nice...), la jeune et belle Betty (Angela Ransdell, déjà vue dans **The Passage**... Pffff, qui a dit avec Delon? Tu sors!) débarque dans une petite ville perdue du genre craignos (Nice?), dont les habitants semblent craindre une force diabolique tapie dans les bois, infâme matérialisation d'une malédiction vieille de 200 ans visant essentiellement les membres fondateurs de la ville et leurs descendants, dont fait évidemment partie Betty. On espère juste que la jeune fille ne fera pas une syncope de rire devant la fameuse créature en question, qui, selon les premières photos, semble être un nain intermittent alcoolique engoncé dans une grosse fourrure synthétique. Ça risque d'être bien fendard **Lurking Terror**.

■ Nouvelle production signée Wood Entertainment (une boîte dirigée par Tara Wood, spécialisée dans des films d'horreur aux budgets assez confortables), **Side FX** ne laisse filtrer que très peu d'infos concernant son casting et son équipe technique. Concernant l'histoire, on en sait toutefois un peu plus. Décidé à fêter Halloween dans une ferme abandonnée, un groupe d'étudiants s'y retrouve, prêt à se défoncer la tête avec une nouvelle drogue baptisée AYCE. Effectivement, la came leur ravage le cerveau au point de les transformer en cannibales affamés. Une came ancestrale puisque ses dérives furent constatées dès le Moyen-Âge. Ahlala, puisqu'on vous dit depuis toujours que rien ne vaut un petit pet pour décompresser. Tiens d'ailleurs, faut que je passe voir Dahan moi...

San HELVING

AEON FLUX
ARMÉE ET DANGEREUSE

2400 : la population terrestre a été décimée par un virus mortel et le peu de survivants ont tous été réunis dans une cité emmurée nommée Bregna et gouvernée uniquement par des scientifiques. Aeon Flux, la mercenaire la plus efficace de la rébellion Monican, est chargée de pénétrer la ville en forme de forteresse et d'éliminer le chef du gouvernement. Mais comme dans toute intrigue politique, rien n'est jamais très simple. Aeon Flux va découvrir lors de sa mission que les scientifiques ne sont pas forcément les seuls responsables de la catastrophe qui a plongé le monde dans les ténèbres.

Intéressée par le potentiel de ce dessin animé MTV, créé par Peter Chung (**Matriculated**, le dernier segment du collectif **Animatrix**), Paramount réunit plusieurs talents propices à mener à bien le projet d'adaptation, dont Charlize Theron pour incarner le rôle-titre et la réalisatrice Karyn Kusama, qui devrait marquer l'essai après un **Girlfight** (qui a révélé Michelle Rodriguez) de bonne mémoire. Tourné à Berlin, dans les Studios Babelsberg (ceux de Metropolis, excusez du peu!), **Aeon Flux** se voit nanti d'un budget de 55 millions de dollars, une somme relativement modeste comparée à ses ambitions. Après quelques périples particuliers (arrêt du tournage dû au fait que Charlize Theron se soit foulée la cheville), le tournage s'est achevé en décembre dernier, et il reste encore quelques mois de post-production intense avant la sortie prévue pour août prochain aux États-Unis et le 12 octobre prochain chez nous. Wait and see...

Stéphane MOÏSSAKIS

THE POSSESSED ROCK N' ROLL NIGHTMARE

NOUVELLE PRODUCTION CREATIVE LIGHT, THE POSSESSED POURRAIT BIEN SE DÉMARQUER DU LOT AVEC SON HISTOIRE DE FANTÔME QUI TOURNE AU SLASHER BRUTAL ET SATURÉ. RIEN DE MIEUX QUE LES ROTARDS À FOND POUR COUVRIR LES CRIS DE SES VICTIMES...

Fondée en 1995 par son ami Carlton Light Wobbride s'est spécialisé dans la mise en chantier des productions et distributeurs indépendants qui ne savent plus où donner de la production. Fort d'un catalogue large de 7 années au titre explicites (**Galaxy Hunter**, **Night Hunt**, **Matrix Hunter**, **Demon Town**), Creative Light nous propose aujourd'hui **The Possessed**, nouveau long-métrage de Corby [illegible] un retour de seconde zone (**Unseen Evil 2**, **Devil's Rejects**, quelques réalisations **A Crack in the Floor**, **The [illegible]**). Écrit par Adam Hurlbrink (**A Gathering**), **The Possessed** nous [illegible] de la belle Cassidy (Kacia Brady, vue [illegible] dans **Devil's Highway**), chanteuse d'un groupe de rock, [illegible] par son ambition qui l'incitait en [illegible] de la plus [illegible] par Neal, son copain [illegible] Dave, **Glory Days**, la [illegible] de [illegible] une dernière [illegible] Tout naît par Neal, [illegible] des autres [illegible] composée par [illegible] **Dark Walker** Small et [illegible] **Who's your Daddy?** [illegible] rend visite au Dr. Meso [illegible] **Beach Babes 2**, spécialiste de l'occultisme nantie de [illegible] pratiques, lui aura donné quelques réponses à des questions [illegible] — *Bon, quand même enregistrer notre [illegible]* — La réponse est évidemment *non* - et Cassidy [illegible] quelques anciens collègues en prenant possession [illegible] afin de les exterminer méchamment les uns après les autres. Orgueilleuse entre autres par Timbrook himself et le [illegible] David S. Sterling (**Evil Unleashed**, **Death Factory**, **Creepies**, **[illegible] Blood**, **[illegible] 2**). Courez les à vous mais ne les prêtez pas, quelle [illegible] **The Possessed** semble bien parti pour écumer les différents [illegible]. Ce n'est pas que quelqu'un l'achète pour la

Alexandre BUSTILLO

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Un petit tour presque complet de l'Extrême-Orient dans ces notules, avec les Philippines, le Japon, la Corée du Sud, l'Inde, Hong Kong et la Thaïlande. Et pour finir en beauté, rien de mieux qu'un film sportivo-historico-social sur le catch.

■ Après le succès rencontré par son jouissif **Gagamboy** (on remarquera une nouvelle fois que les Bretons ont comme d'habitude d'excellents goûts, vu qu'ils lui ont attribué le Prix du Public lors des dernières Utopiales…), Erik Matti est de retour avec un film d'horreur bien saignant **Pasyam** (le nom d'un rituel de prières qui dure neuf jours lors des enterrements traditionnels philippins) est un film de fantômes et de maison hantée, dans lequel des frères et sœurs se retrouvent réunis lors du deuil de leur mère qu'ils n'avaient pas vu depuis des années. Bien entendu, vu le genre, les enfants sont rapidement confrontés à des apparitions surnaturelles qui ne tardent pas à les décimer un par un. Matti a à sa disposition un joli casting, composé de la belle Aubrey Miles (message personnel : Aubrey, j'ai perdu ton numéro de téléphone, merci de me recontacter) dans le rôle d'un personnage autiste, ainsi que Maricar de Mesa, Cherrie Pie Picache (!) et Ernie Concepcion. On attend le film avec impatience et l'on espère très fort que l'ami Matti réussira de nouveau à nous surprendre et à nous enthousiasmer avec ce dernier opus.

■ Pour tous les amoureux transis d'Ava Ueto, l'héroïne d'**Azumi** sachez qu'elle vient de boucler **Azumi 2 : Death or Love**, tournée cette fois-ci par Shusuke Kaneko et que, par ailleurs, elle est actuellement à l'affiche d'**Install**. Dans ce film réalisé par le chippeux Kiyotaka Ueto joue le rôle d'une lycéenne qui, désenchantée par son environnement, se renferme petit à petit sur elle. Un jour, elle rencontre un garçon de 10 ans (qui s'occupe d'un chat érotique !) lui proposant de venir travailler en sa compagnie sur Internet. La jeune fille découvre alors un monde qui lui est totalement inconnu… Ne retenez pas votre souffle plus longtemps, **Install** n'a d'érotique que son pitch et Aya ne dévoile rien dans le film. Ça y est, vous vous êtes calmés ?

■ Vous connaissez tous Osamu Tezuka. Mais saviez-vous que le bonhomme avait un fils réalisateur ? Makoto Tezuka, dont le **Hakuchi** était sorti il y a maintenant quelques années en France, a fini **Synchronicity**, dans lequel un mannequin assiste à un meurtre dans un love hotel. Elle est alors convaincue que quelqu'un en veut à sa colocataire… Ne vous fiez pas à ce court résumé, vu le passé cinématographique du fils Tezuka, il y a fort à parier que **Synchronicity** n'ait rien d'un simple slasher (c'est quasiment sûr) et nous réserve donc de nombreuses surprises, aussi bien visuelles que scénaristiques.
À noter que Makoto Tezuka a par ailleurs tourné un court-métrage pour un projet nommé **Cyber Deka Matsuri** (auquel ont aussi participé des gens comme Kiyoshi Kurosawa ou Ryuichi Hiroki), dans lequel un flic du futur débarque dans notre présent (ou presque) pour essayer d'empêcher le joyeux feu d'artifice du 11 septembre. Problème : il arrive à la mauvaise date et la peute tête est déjà finie…

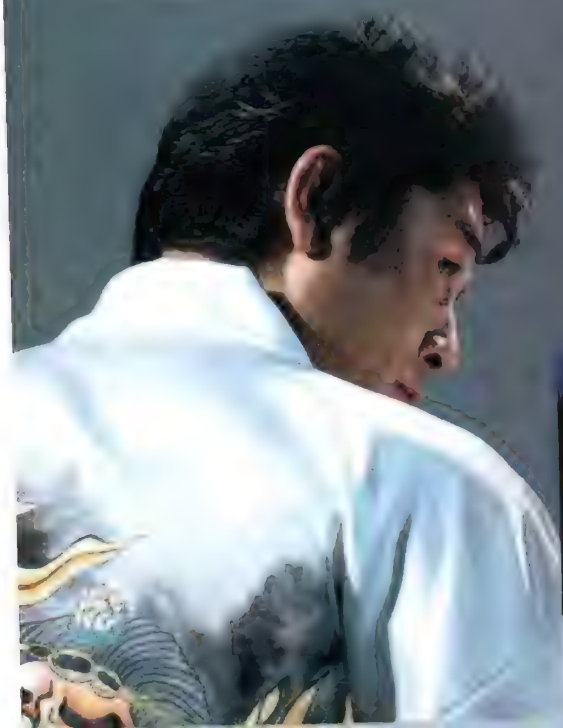
■ Comme on parle de Seol Kyung-Gu plus bas, on en profite pour signaler que l'acteur sera à l'affiche de la suite de **Public Enemy** (dans lequel il tenait le rôle du flic borderline), tout simplement titrée **Another Public Enemy**, et que réalise à nouveau Kang Woo-Suk.

■ Bon, il faut tout de même le dire, sachez qu'un film nommé **The Sperm** est actuellement en préparation en Thaïlande. Sortie prévue l'année prochaine. C'est sûr, l'attente va être dure (normal, puisqu'il est question de jus d'homme… Bon d'accord, c'est naze, mais quelle idée de pondre des titres pareils tout de même !)

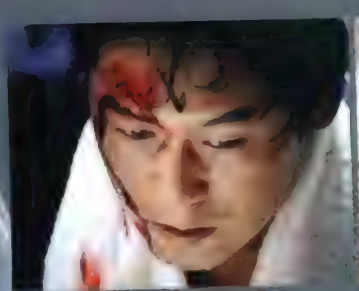
■ Direction Bollywood où un nouveau film d'horreur nommé **Ho Saktai Hai** ne va pas tarder à sortir. Réalisé par Wilson Louis, le film narre la confrontation dans un petit village entre un docteur partisan de

RIKIDOZAN

LORSQUE LE SPORT RENCONTRE L'HISTOIRE, DE TRÈS FORTES AVENTURES HUMAINES NAISSENT GÉNÉRALEMENT. C'EST LE CAS AVEC RIKIDOZAN, PÈRE DU PURORESU (LE PRO-WRESTLING EN TERMES ANGLO-SAXONS) ET CORÉEN DE NAISSANCE AYANT CACHÉ SA VÉRITABLE IDENTITÉ DURANT TOUTE SA VIE. LÉGENDE AU JAPON, ET PAS SEULEMENT CHEZ LES PLUS DE 50 ANS, RIKIDOZAN EST UNE FIGURE MAJEURE DU SPORT NIPPON, UN HOMME QUI LANÇA LE PRO-WRESTLING, LUI APPORTA POPULARITÉ ET SUCCÈS ET, D'UNE CERTAINE FAÇON, PERMIT BIEN PLUS TARD À DES ÉVÉNEMENTS MAJEURS DE COMBAT COMME LE PRIDE (LA PLUS IMPORTANTE COMPÉTITION MONDIALE DE COMBAT LIBRE) D'EXISTER.



Né en 1924 dans ce qui n'était pas encore appelé la Corée du Nord, Rikidozan se nomme en fait Kim Sin-Nak. Un nom bien difficile à porter au Japon, où le racisme anti-Coréens était (et est toujours) de rigueur. Kim, qui grandit au Japon, est victime durant toute sa jeunesse de railleries raciales et change donc de nom en adoptant celui de Mitsuhiro Momota, tout en s'inventant des origines du côté de Nagasaki. De ce moment précis jusqu'à la fin de sa vie, personne ne connaîtra ses racines coréennes. Des années après sa mort, des millions de Japonais découvriront enfin, abasourdis, que leur héros était en fait un Coréen…



Après une formation de sumotori, Rikidozan se lance dans le catch en 1951. Il obtient très rapidement un énorme succès car il fait ce que personne au Japon n'a été capable de faire : il fout la raclée aux Américains. Autant dire que dans le climat d'après-guerre (et de la cuisante défaite de l'Empire du soleil levant), les combats de Rikidozan revêtent un caractère qui dépasse les limites du sport. Il faut préciser qu'en plus, le lutteur n'hésite pas à en rajouter une couche et met complaisamment en boîte les catcheurs ricains. Les Japonais sont aux anges, le pays retrouve sa fierté perdue sous les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, et Rikidozan devient bien plus qu'un héros : il incarne dès lors l'esprit combattant et indomptable du Japon. Après de nombreuses autres victoires nationales et internationales (principalement contre des étrangers – des Américains en majorité), Rikidozan connaîtra une fin tragique en 1963. Alors qu'il est dans une boîte à Tokyo, une embrouille

la médecine moderne, un homme prétendant pouvoir lire l'avenir et une femme pratiquant la magie noire. Après la disparition de son frère et de sa belle sœur, le médecin se retrouve avec un neveu qui ne parle plus du tout. Tout cartésien qu'il est, le bonhomme est obligé d'admettre que certains événements peu naturels ont lieu dans son environnement..

■ Le très joliment nommé **Ocean Butterfly** devrait sortir en début d'année en Thaïlande. Sorte de **Splash** local, le film narre une histoire d'amour entre un garçon (humain) et une fille qui, elle, n'est pas tout à fait comme nous autres, bons vieux Terriens. C'est en effet une Merienne (si le Terrien habite la terre, le Merien habite la mer, logique non? Comment ça le terme n'existe pas?!) qui, lorsqu'elle ne se camouffle pas sous une apparence humaine, est toute bleue avec des nageoires et des ailerons sur le corps. Mais comme tout le monde le sait, l'amour rend aveugle

■ On vous parle depuis un petit moment de la montée en force de l'érotisme dans le cinéma indien. **Bold**, dont le titre est déjà tout un programme, est un rape and revenge dans lequel une ancienne Miss nommée Tanvi Varma joue le rôle d'une victime qui cherche à se venger (oui, un rape and revenge quoi...). Pour justifier ses apparitions topless dans le film, la nouvelle venue explique qu'un viol ne peut pas être pris au sérieux par le public si la victime ne montre pas ses seins... Dans le genre explication foireuse pour justifier un film d'exploitation, on doit tenir ici l'une des meilleures prétendantes!

■ On finira ces news par une triste nouvelle: le compositeur hongkongais James Wong Jim, l'un des plus célèbres compositeurs de l'ancienne colonie, vient de passer l'arme à gauche. Paix à son âme

LE 12 JANVIER EN DVD

Deux films angoissants, deux chefs-d'œuvre - Edition collector

CURE
Un film de Kiyoshi Kurosawa

THE HOLE
Un film de Tsai Ming-Liang

Le Monde

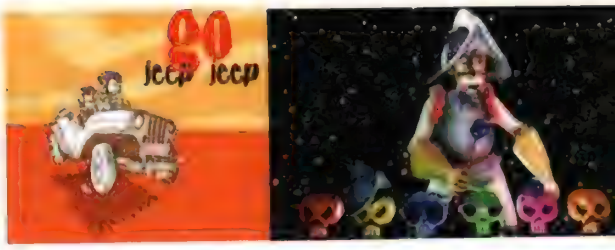
OUI 102.3 FM

mk2 éditions

la collection de référence en DVD VIDEO

E-MAGICIENS 2004

Depuis maintenant 6 ans, Valenciennes accueille les rencontres européennes de la jeune création numérique. Étudiants, pédagogues et professionnels à l'affût de nouveaux talents se sont retrouvés du 24 au 26 novembre dernier autour de conférences, ateliers, expositions et projections, avec la typographie comme thématique 2004 (après le Japon et les jeux vidéo).



Pas moins de 22 heures ont été consacrées à la projection de courts-métrages de fin d'études contenant de belles promesses et beaucoup de balbutiements. Touchante vitrine de savoir-faire diplômé en quête d'emploi, relevant parfois plus de la démonstration technique et esthétique que du projet d'auteur, on en retiendra néanmoins quelques titres marquants.

MESSAGES ANIMÉS

Dans la catégorie claque visuelle 3D, les motards robots de **True Color** (B. Bey, P. Ducos, Coup de Cœur Softimage) et l'escargot de **Loop** (J. Rancœur, V. Baertsoen, E. Boyard, C. Blanchard, Coup de Cœur Sacem « Création sonore et musicale ») caracolent en tête. Les premiers dans une cité-machine high-tech, d'un blanc rutilant, qu'ils polluent allègrement avec leurs pots d'échappement à longueur de journée, jusqu'à ce qu'un robot nettoyeur fasse une erreur de manip' et repeigne l'ensemble aux couleurs d'un arc-en-ciel explosif. Le second balade sa coquille hyperréaliste dans un feu d'artifice de formes géométriques en perpétuelle éclosion, d'abord jungle luxuriante, puis ville tentaculaire finissant par s'effondrer sur elle-même.
Rayon cartoon 2D, **Twin on Speed** (M. Sanlaville) nous offre une baston dopée aux hormones entre deux jumeaux chevauchant toutes sortes de véhicules surarmés et un monstre increvable. Du Tex Avery en street wear. Moins gratuit, **No Limits** (H. Wittlinger, A. Perl, M. Stolzenberg, Mention Spéciale de la Presse) suit une décapotable pilotée par un croquemitaine aux dents longues amateur de cigares, trimballant trois marmots enfumés à l'arrière, et traversant à toute blinde des montagnes gribouillées en mapping 3D. On comprend à la fin que ce sont en fait les gosses qui pédalent d'arrache-pied, dans ce spot contre l'exploitation des enfants.

TONS DIVERS

D'une poésie mi-naïve mi-second degré, disons « adulescente », **La Première fois** (A. Brien) nous plonge dans le questionnement existentiel d'un gars très à l'écoute de sa nouvelle machine à laver, considérée comme une jeune conquête à satisfaire et qui ne tarde pas à ne plus pouvoir se passer de la position essorage puissance maximale… **Poteline** (C. Miller) présente un lotissement de tours où des princesses s'ennuient graves en attendant leur prince charmant. Quant aux mamies bretonnes de **La Migration Bigoudenn** (E. Castaing, A. Heboyan, F. Togora, Coup de Cœur Canal +), elles font sauter des crêpes qui leur serviront de parachutes ascensionnels pour rejoindre une pleine lune aux allures de galette.
Moins joyeux, mais beaux, introspectifs et d'origine japonaise, les animes **Kamiya's Correspondence** (S. Sabakibara) et **A Boy Who Wanted To Be A Super Hero** (H. Murakami) avec son étrange 3D à base de photos retouchées, ont assuré le spectacle. Dans le premier, une fillette écrit une lettre à sa mère décédée, racontant son quotidien scolaire (ses copines qui sortent avec des hommes d'affaires pour un peu d'argent de poche, une relation prof-élève…) et domestique (son père moine plongé dans la prière, son petit frère schizophrène avec ses masques d'animaux et ses amis imaginaires…). Dans le second, le narrateur explique en voix-off comment il s'est sauvé lui-même en remontant le temps, affublé d'un costume de panda, pour redonner l'envie de vivre à son double préadolescent dépressif.
Très Tod Browning, **Five O'Clock Shadow** (M. Lamont, Coup de Cœur Newtek) fait dans l'animation de marionnettes, avec une femme à barbe courtisée par son voisin chauve. Finalement conquise, elle lui confectionnera une moumoute avec ses poils du menton.
Citons encore **1916** (F. Bedouel, Mention Spéciale SACEM), fait d'aplats bichromes 2D, terrible tranche de vie, ou plutôt de mort, durant la 1ère Guerre Mondiale, dédiée à l'arrière-grand-père du réalisateur, et **Hernando** (T. Bernos, J. Haupert, N. Lesaffre), scopitone 3D kitsch chorégraphiant pirates et conquistadors sur un tube 50's, avant de finir sur **Overtime** (O. Atlan, T. Berland, D. Ferré, Coup de Cœur Public et Presse), veillée funèbre d'un marionnettiste par une tripotée de clones couturés de Kermit. Cadre en noir et blanc somptueux façon **Nuit du chasseur**, clins d'œil à d'autres classiques comme **Gremlins**, animation du groupe fourmillant de détails hilarants, cadavre toiletté avec respect par les Muppets à vous en coller des frissons, **Overtime** est d'une maîtrise rare, la cohésion brillante entre tragédie à la limite du malsain et sketch délirant sur fond de musique yiddish. Un hommage poignant à Jim Henson. D'ailleurs, l'un de ses réalisateurs planche actuellement sur l'écriture d'un long-métrage. On a hâte de voir ça…

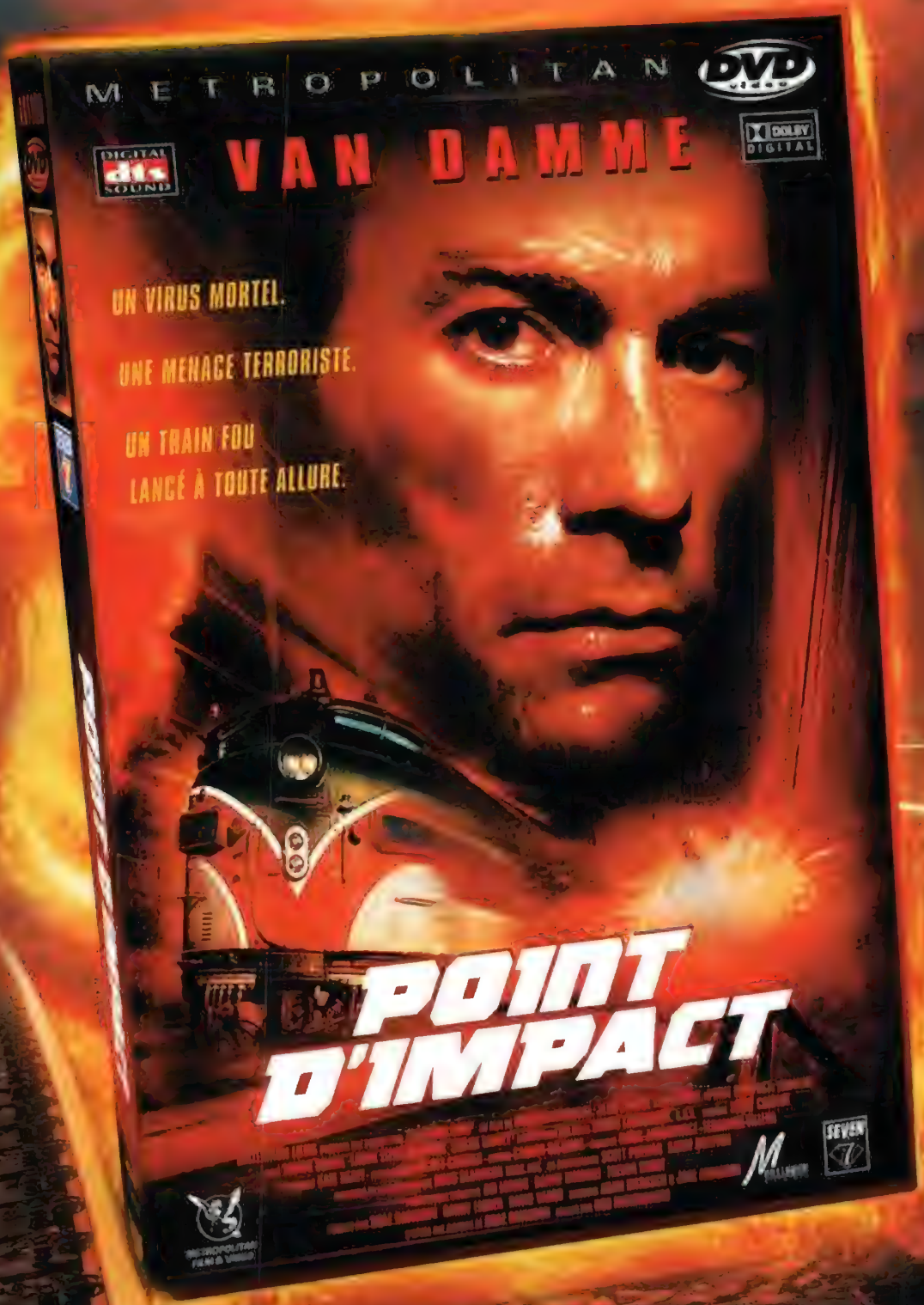
Mael LE MÉE

Ci-dessus, de gauche à droite : Twin on Speed, un cartoon en 2D que n'aurait pas renié Tex Avery, et les conquistadors de Hernando.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite : 1916, une très belle réflexion sur la 1ère Guerre Mondiale, le croquemitaine de No Limits, l'escargot de Loop et les motards robots de True Color.

LE NOUVEAU VAN DAMME

EN DVD



DISPONIBLE
LE 6 JANVIER 2005

SEVEN 7

AVIATOR

AND THE WINNER IS...

La guerre qui a opposé Martin Scorsese aux frères Weinstein sur **Gangs of New York** n'est un secret pour personne. Après s'être investi comme jamais dans ce projet qu'il rêvait de tourner depuis 20 ans, Scorsese a dû subir les diktats imbéciles de Miramax avant sa sortie. Aussi peut-on être surpris de le voir revenir aussitôt dans le giron de la firme, même si le projet **Aviator** ne lui est pas intime, car orchestré en amont par Leonardo DiCaprio et Michael Mann. C'est sans compter la franchise d'un Scorsese qui n'a plus rien à cacher, confiant sans détour son désir de réaliser un blockbuster à succès, un « assignment » comme il le qualifie lui-même, que l'on annonce déjà favori aux Oscars. Du coup, il y a deux films dans **Aviator**, pas forcément incompatibles, mais dont le déséquilibre atténue légèrement notre enthousiasme. D'un côté, un très grand film d'aventure glamour et trépidant, qui n'a pas besoin du nom d'Howard Hughes pour exister, et qui peut se targuer d'en mettre plein les yeux: mise en scène fastueuse, reconstitution impressionnante, photo incroyable de Robert Richardson (aux jeux de lumière inspirés de Vermeer), interprétation hallucinante (il faut voir Cate Blanchett en Katharine Hepburn pour le croire!) et la preuve que Scorsese peut composer à merveille avec les effets spéciaux (le magnifique ballet d'avions de **Hell's Angels**, mais surtout un crash inédit, qui reste l'un des plus intenses jamais filmés!). Une vision élégante, éminemment classique, d'un inventeur/producteur/artiste chevronné à la vie rocambolesque, dont les démons intérieurs sont dépeints avec intelligence, mais qui ne nuancent que sommairement la dimension profondément héroïque que Scorsese et DiCaprio ont choisi de donner au personnage, avec passion certes, mais sans discernement. Ce qui donne un second film presque obsolète, alors que c'était celui pour lequel nous nous déplacions: le biopic sur Howard Hughes par Martin Scorsese. Une association qui promettait une œuvre ample, brassant, à travers la vie d'un excentrique légendaire et ambigu, l'histoire du cinéma et celle de l'Amérique, Hughes étant l'incarnation de cette sphère fantasmatique et typiquement ricaine, où cinéma et politique s'accouplent dans le plus grand secret. Mais comme submergé par les impératifs commerciaux de cet « assignment », Scorsese n'égratigne jamais le mythe et se contente de le traiter superficiellement. Si la thématique du milliardaire aventurier, caressant les femmes comme il balaie de la main la carlingue de ses avions, est en soi rebattue, il en est de même des dérives du personnage, finalement pathétique et « respectable » dans sa paranoïa aigue et ses phobies incurables, quand bien même Hughes était aussi un vrai salaud, misogyne, raciste et anticommuniste notoire (qui balançait des missives secrètes à l'HUAC!), ce que le film n'évoque qu'imperceptiblement. Aussi virtuose soit-il, **Aviator** se refuse à la moindre prise de risque (même en termes visuels, Scorsese était déjà passé par là), ce à quoi le cinéaste, dont l'intégrité et les audaces imprégnaient encore le génial **Gangs of New York**, ne nous avait jamais habitué. Somptueux mais confortable, aussi luxueux qu'inoffensif, **Aviator**, candidat rêvé pour les Oscars, est de la belle ouvrage sans réels enjeux, la reliure opulente d'un livre qu'il survole et qui garde encore jalousement tous ses secrets...

Yannick DAHAN

THE AVIATOR. USA. 2004. RÉAL.: MARTIN SCORSESE. SCÉN.: JOHN LOGAN. DIR. PHOT.: ROBERT RICHARDSON. MUS.: HOWARD SHORE. PROD.: MICHAEL MANN, SANDY CLIMAN, GRAHAM KING, CHARLES EVANS JR. POUR FORWARD PASS, APPIAN WAY, IMF, INITIAL ET MIRAMAX. INT.: LEONARDO DICAPRIO, CATE BLANCHETT, KATE BECKINSALE, JOHN C. REILLY, ALEC BALDWIN, ALAN ALDA, JUDE LAW... DUR.: 2H45. DIST.: TFM. SORTIE LE 26 JANVIER 2005.

BRUCE LEE

EST KATO LE JUSTICIER MASQUÉ

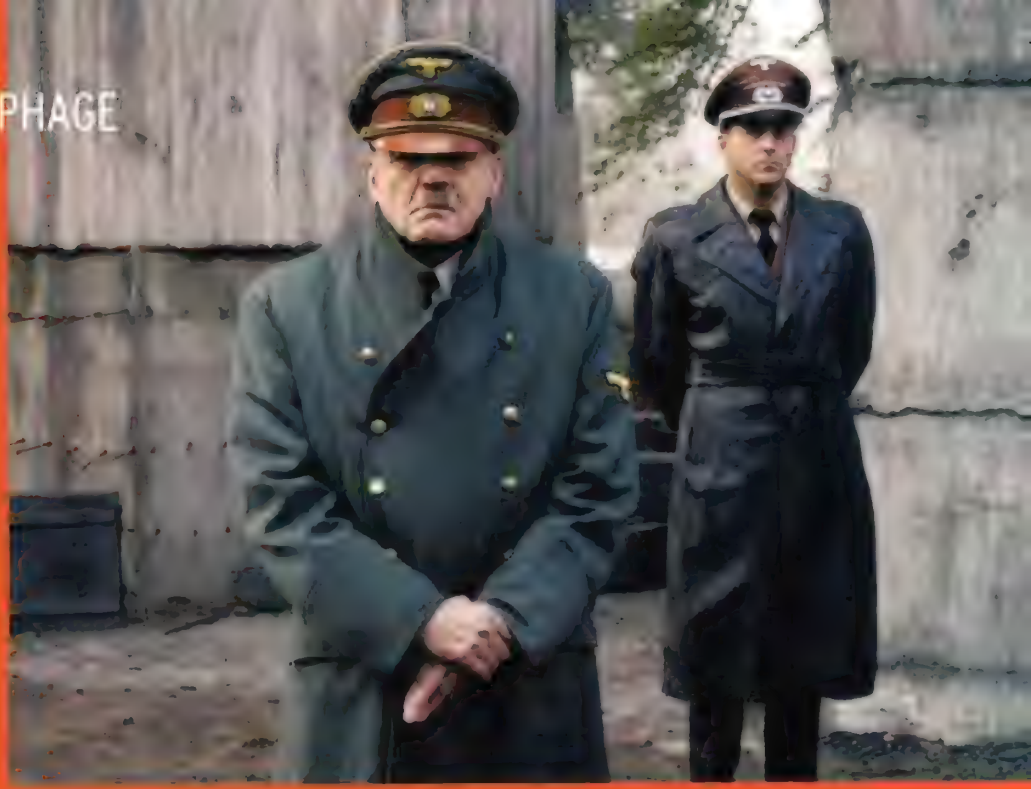
POUR LA PREMIÈRE FOIS EN DVD

LE PERSONNAGE CULTE QUI A RÉVÉLÉ BRUCE LEE

DISPONIBLE LE 6 JANVIER

13ème RUE
LA CRIME ACTION ET SUSPENSE

LA CHUTE
DESCENTE AUX ENFERS



Choisir un sujet couillu est une chose, le traiter intelligemment en est une autre. Pourtant, **La Chute** réunit ces deux qualités dont la cohabitation s'avère bien souvent difficile.

Berlin, avril 1945. Tandis que l'Armée Rouge est aux portes de la ville, Adolf Hitler et son état major, réfugiés dans un bunker, vivent leurs dernières heures sous le regard de Traudl Junge, une jeune et fidèle secrétaire embauchée par le Führer au dernier moment…

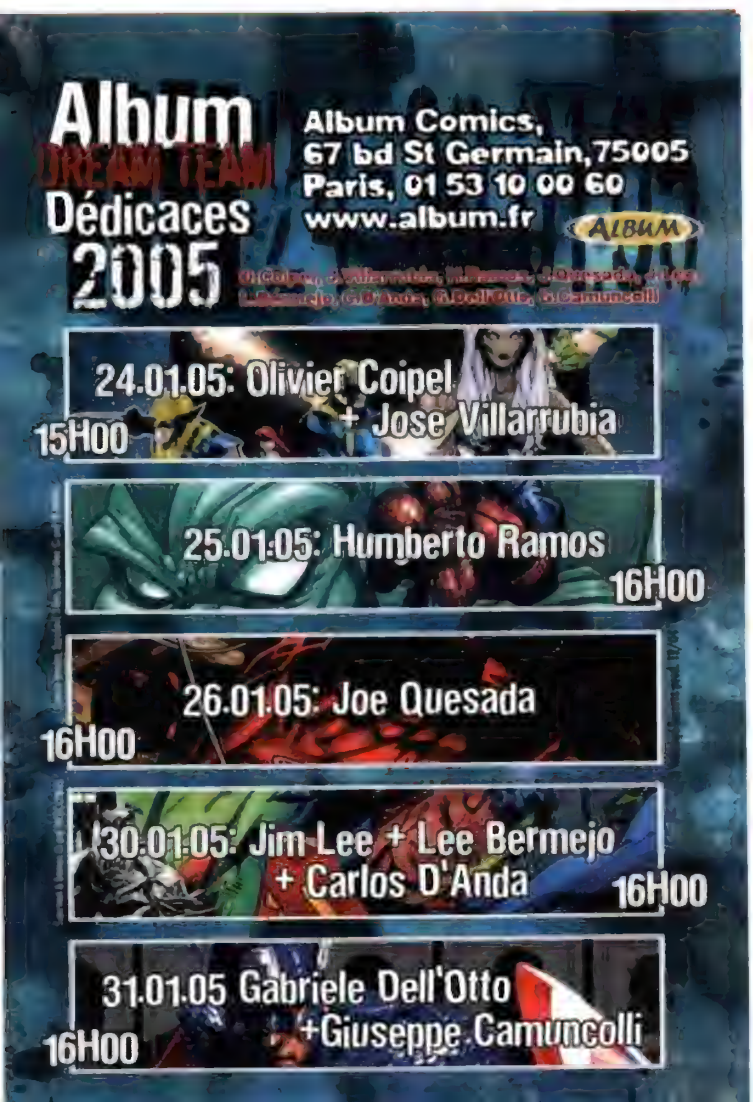
Dès le départ, la séquence du choix de la secrétaire par un Hitler bonhomme et attentionné impose une vision du personnage qui casse avec l'image de démon hirsute que se traîne le dictateur dans l'inconscient collectif. En montrant d'emblée l'horreur à visage humain et en se focalisant sur les derniers jours d'Hitler et de son entourage direct, Hirschbiegel et son producteur/scénariste choisissent courageusement de descendre dans la fosse aux lions et d'observer froidement la mécanique intime du désastre. À ce titre, la séquence où le couple Goebbels tue ses 6 enfants avant de se suicider est sans doute l'une des scènes les plus glaçantes qu'il ait été donné de voir sur un écran ces derniers temps. Ce sentiment d'avilissement inexorable prend même parfois des détours encore plus subtils, notamment lors des noces pré-mortem d'Hitler et Eva Braun, qui tournent à la farce grotesque lorsque l'officier célébrant demande au Führer s'il est bien de race arverne, comme le voulait la procédure de mariage nazi. Ici, le spectateur se prend à rire, mais le rire finit par s'étrangler et nous renvoie au sens réel et terrible de ce qui est en train de se dérouler sous nos yeux. Ce parti pris audacieux, certains n'ont pas voulu l'admettre. (1) Pourtant, Hirschbiegel compte constamment sur l'intelligence de son spectateur, tout d'abord par sa manière de filmer presque clinique (éclairages froids, caméra à l'épaule) qui offre le moins de recul possible, mais aussi par la façon qu'a le film de dresser le portrait d'un pays en perdition (voir le titre) à travers une petite communauté cadenassée dans son bunker comme dans sa subjectivité malade. Encore mieux, en envisageant le film entier à travers le regard d'une petite secrétaire innocente et dévouée, le réalisateur nous renvoie à la gueule notre propre comportement et questionne l'humanité de chaque spectateur. Rarement un film (qui plus est allemand) aura tenté de s'approcher autant de la Bête pour mieux nous donner le vertige. Tout simplement brillant.

Arnaud BORDAS

(1) Malgré (ou à cause de) ses 4,5 millions de spectateurs, le film a déclenché un petit scandale outre-Rhin sur le thème est-il bon pour un acteur de représenter Hitler de façon humaine. Wim Wenders, dans un article détruit et critique, a même tenté de comparer **La Chute** et **Resident Evil: Apocalypse** à l'avantage du second, qui lui, ne montrait la mort du méchant.

DER UNTERGANG. ALLEMAGNE. 2004. RÉAL.: OLIVER HIRSCHBIEGEL. SCÉN.: BERND EICHINGER D'APRÈS LES LIVRES DE JOACHIM FEST ET DE TRAUDL JUNGE. DIR. PHOT.: RAINER KLAUSMANN. MUS.: STEPHAN ZACHARIAS. PROD.: BERND EICHINGER POUR CONSTANTIN FILM ET DEGETO FILM. INT.: BRUNO GANZ, ALEXANDRA MARIA LARA, CORINNA HARFOUCH, ULRICH MATTHES, JULIANE KÖHLER, HEINO FERCH, THOMAS KRETSCHMANN... DUR.: 2H30. DIST.: TFM. SORTIE LE 5 JANVIER 2005.

Ci-dessus :
L'opportunité d'un rôle mémorable (et controversé) pour un Bruno Ganz habité. Rarement une figure dictatoriale aura trouvé si fort porteur.



OCEAN'S TWELVE
CONGÉS PAYÉS

Il faut le dire tout de suite, histoire de se soulager : **Ocean's Twelve** est une purge sans nom. Après un **Ocean's Eleven** qui transcendait le film de casse par un sens du glamour particulièrement classieux, cette suite sent le film de potes en vacances à plein nez. Mais un film de potes en vacances budgété à 110 millions de dollars, ça donne très vite une idée du projet. Les photos du tournage en Europe qui s'étalaient dans la presse people de cet été laissaient déjà entendre que nos amis les stars se la coulaient douce entre deux plateaux. **Ocean's Twelve** confirme donc le ratage pressenti et s'impose comme un grand n'importe quoi bourré de prétentions destinées à rattraper la sauce. Pas besoin de raconter l'histoire, il n'y en a pas. Soderbergh meuble ses deux heures avec des gags pas drôles, du second degré facile, des idées consternantes (comme le rôle à tiroirs de Julia Roberts et le caméo très long de Bruce Willis) et y rajoute quelques zooms en rafale, une caméra portée auteurisante et autres tics foireux destinés à faire passer la pilule. Les acteurs, eux, sont affligeants de médiocrité, avec mentions spéciales pour Clooney, inexistant, Damon, insupportable, et Roberts, sortie tout droit d'une sitcom. Cassel semble y croire mais il est bien le seul…

Arnaud BORDAS

USA. 2004. RÉAL.: STEVEN SODERBERGH. SCÉN.: GEORGE NOLFI. DIR. PHOT.: STEVEN SODERBERGH. MUS.: DAVID HOLMES. PROD.: JERRY WEINTRAUB POUR WARNER BROS., VILLAGE ROADSHOW PRODUCTIONS ET SECTION EIGHT. INT.: GEORGE CLOONEY, BRAD PITT, MATT DAMON, CATHERINE ZETA-JONES, ANDY GARCIA, JULIA ROBERTS, VINCENT CASSEL… DUR.: 2H05. DIST.: WARNER BROS. SORTI LE 15 DÉCEMBRE 2004.

Cette année, il n'y a pas vraiment de surprise pour le haut du panier, Spider-Man 2 remportant haut la main tous les suffrages puisqu'il est cité dans toutes les listes (sauf celle de Sévéon, mais c'est normal, il est Breton !). En même temps, il faut bien avouer que le film de Sam Raimi nous a cueillis comme des fleurs, même si on s'attendait quand même à un sacré morceau de cinéma !

BILAN 2004

Dans les pires, Catwoman se retrouve de toute évidence en tête de liste, talonnée de près par Resident Evil : Apocalypse et Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang, deux challengers de poids tellement faciles à déboulonner qu'il était logique de les retrouver en bonne position. L'un dans l'autre, 2004 marque une année assez spéciale dans le sens où la demi-mesure n'a pas vraiment eu droit de citer, les films étant soit très bons (Hellboy, Kill Bill), soit très nuls (AvP, Shrek 2) !

ARNAUD BORDAS

> Les meilleurs

1. Les Indestructibles
2. Spider-Man 2
3. Hellboy
4. Kill Bill Volume 2
5. La Passion du Christ
6. Steamboy
7. Collatéral
8. 800 balles
9. Open Range
10. 36, quai des orfèvres

> Les pires

1. Immortel (ad vitam)
2. Cabin Fever
3. Shrek 2
4. Ocean's Twelve
5. Resident Evil : Apocalypse
6. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
7. Les Revenants
8. Catwoman
9. The Punisher
10. L'Exorciste - au commencement

ALEXANDRE BUSTILLO

> Les meilleurs

1. May
2. Hellboy
3. Spider-Man 2
4. Massacre à la tronçonneuse
5. L'Armée des morts
6. Jeepers Creepers 2
7. Nikos the Impaler (direct-to-DVD)
8. Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban
9. Le Convoyeur
10. Cabin Fever

> Les pires

1. Open Water
2. Le Chat chapeauté
3. Catwoman
4. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
5. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
6. Visitors (direct-to-DVD)
7. Hypnotic
8. Resident Evil : Apocalypse
9. L'Effet papillon
10. Blade : Trinity

JULIEN DUPUY

> Les meilleurs

1. Old Boy
2. Les Indestructibles
3. Hellboy
4. Innocence : Ghost in the Shell 2
5. Spider-Man 2
6. Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban
7. Jeepers Creepers 2
8. 800 Balles
9. Kiki, la petite sorcière
10. Les Chroniques de Riddick

> Les pires

1. Big Fish
2. La Passion du Christ
3. Resident Evil : Apocalypse
4. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
5. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
6. Blade : Trinity
7. Spy Kids Mission 3 D
8. L'Exorciste - au commencement
9. Catwoman
10. Van Helsing

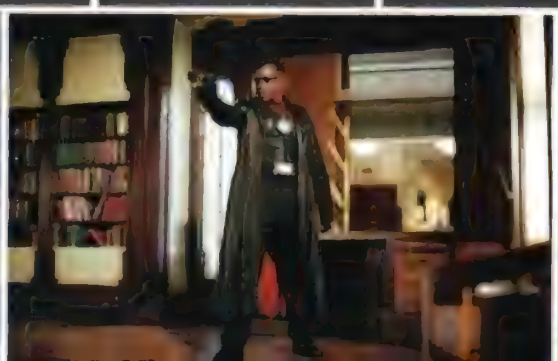
STÉPHANE MOÏSSAKIS

> Les meilleurs

1. Spider-Man 2
2. Hellboy
3. Les Indestructibles
4. Kill Bill Volume 2
5. Innocence : Ghost in the Shell 2
6. 800 Balles
7. Steamboy
8. Man on Fire
9. Jeepers Creepers 2
10. May

> Les pires

1. Shrek 2
2. Dead or Alive
3. Benjamin Gates et le trésor des templiers
4. Le Manoir hanté et les 999 fantômes
5. 30 ans sinon rien
6. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
7. Resident Evil : Apocalypse
8. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
9. L'Exorciste - au commencement
10. The Punisher



PALMARÈS DE LA RÉDACTION

› Les 10 meilleurs

1. Spider-Man 2
2. Hellboy
3. Old Boy
4. Kill Bill Volume 2
5. Les Indestructibles
6. Collateral
7. L'Armée des morts
8. May
9. Man on Fire
10. Ong-Bak

› Les 10 pires

1. Catwoman
2. Resident Evil : Apocalypse
3. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
4. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
5. Shrek 2
6. Blade : Trinity
7. L'Exorciste - au commencement (ex-aequo)
   Immortel (ad vitam) (ex-aequo)
9. The Punisher (ex-aequo)
   Alien Vs. Predator (ex-aequo)

DAMIEN GRANGER

› Les meilleurs

1. Spider-Man 2
2. May
3. Old Boy
4. Massacre à la tronçonneuse
5. Ong-Bak
6. L'Armée des morts
7. Les Chroniques de Riddick
8. Van Helsing
9. Man on Fire
10. Infernal Affairs

› Les pires

1. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
2. Catwoman
3. The Punisher
4. Resident Evil : Apocalypse
5. Blade : Trinity
6. Dead or Alive
7. Le Roi Arthur
8. Le Village
9. I Robot
10. Alien Vs. Predator

FAUSTO FASULO

› Les meilleurs

1. Kill Bill Volume 2
2. Collateral
3. Spider-Man 2
4. Old Boy
5. Hellboy
6. Le Convoyeur
7. Man on Fire
8. L'Armée des morts
9. May
10. Open Range

› Les pires

1. Catwoman
2. L'Exorciste - au commencement
3. Taking Lives destins violés
4. Instincts meurtriers
5. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
6. Alien Vs. Predator
7. Van Helsing
8. Le Secret des poignards volants
9. Wonderful Days
10. The Grudge

YANNICK DAHAN

› Les meilleurs

1. Collateral
2. Man on Fire
3. Spider-Man 2
4. Kill Bill Volume 2
5. Hellboy
6. 36, quai des orfèvres
7. 800 balles
8. Open Range
9. May
10. "Doom 3" (jeu vidéo)

› Les pires

1. Catwoman
2. Shrek 2
3. Immortel (ad vitam)
4. Blade : Trinity
5. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
6. RRRrrrr !
7. The Punisher
8. L'Exorciste - au commencement
9. Resident Evil : Apocalypse
10. Alien Vs. Predator

FATIH BEDDIAR

› Les meilleurs

1. Collateral
2. Man on Fire
3. Infernal Affairs
4. Memories of Murder
5. Old Boy
6. L'Armée des morts
7. Kill Bill Volume 2
8. Eternal Sunshine of a Spotless Mind
9. Gozu
10. Spider-Man 2

› Les pires

1. Gothika
2. Resident Evil : Apocalypse
3. Incident au Loch Ness
4. Torque
5. Alien Vs. Predator
6. Catwoman
7. Ballistic
8. Les Maîtres du Jeu
9. Wonderland
10. Paycheck

DIDIER ALLOUCH

› Les meilleurs

1. Kill Bill Volume 2
2. L'Armée des morts
3. Les Indestructibles
4. Old Boy
5. Eternal Sunshine of a Spotless Mind
6. May
7. Spider-Man 2
8. Ong-Bak
9. Collateral
10. Man on Fire

› Les pires

1. Resident Evil : Apocalypse
2. Et l'homme créa la femme
3. Godsend
4. Timeline
5. Van Helsing
6. Taking Lives : destins violés
7. Retour à Cold Mountain
8. Out of Time
9. Les Chroniques de Riddick
10. Ocean's Twelve

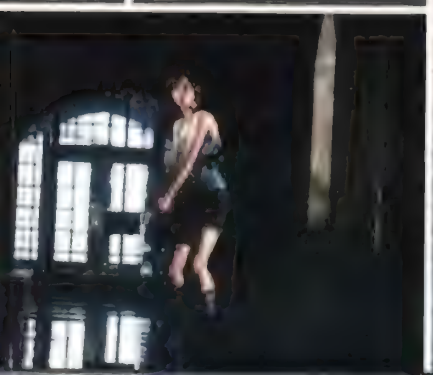
JULIEN SÉVÉON

› Les meilleurs

1. Ong-Bak
2. Dead or Alive 2
3. Infernal Affairs
4. Old Boy
5. Memories of Murder
6. Gozu
7. Deux sœurs
8. The Coast Guard
9. L'Armée des morts
10. Massacre à la tronçonneuse

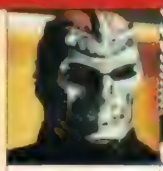
› Les pires

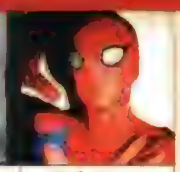
1. Le Village
2. Tarnation
3. Incident au Loch Ness
4. 2046
5. Le Secret des poignards volants
6. Scooby-Doo 2
7. Catwoman
8. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
9. Alien Vs. Predator
10. Hellboy



AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.





	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
11:14		4 Ingénieux et bien mené, voilà un p'tit thriller peut-être un poil démonstratif mais qui fait son effet.				4 Une comédie noire sans prétentions, rythmée et bien emballée.	4 Un film mineur qui ne fera pas date mais néanmoins très agréable.	4 Plutôt bien ficelé et agréable à suivre, bien que son auteur ne puisse s'empêcher de juger ses personnages...
36, QUAI DES ORFÈVRES		5 On attendait une production formatée et consensuelle, on a un grand polar solennel et habité. Étonnant.	5 Deux acteurs ressuscités, un polar habité, plus de doute, le Marchal est de retour en ville.	5 Une grande fresque policière, ample et bouleversante, par un réal qui connaît ses classiques. Je n'en reviens toujours pas !	3 Entre réalisme et stylistion à outrance, Marchal aurait du choisir.			5 Un grand film policier qui ne fait pas de concessions quant à son sujet. Vraiment excellent...
ALEXANDRE	1 Le foirage du siècle. Stone passe à côté. Angelina Jolie ressemble à Dalida, Colin Farrell aussi...	3 Malgré un sens de l'image parfois grisant, ça reste assez brouillon dans l'ensemble.		2 Hystérique, buveur, séducteur, obsédé, poète, angoissé, monomaniaque, c'est sûr. Conquérant, je sais pas...		5 Une putain de fresque énervée. Du Stone pur jus.		3 Oliver Stone est de toute évidence passé à côté du film de sa vie. Il n'en reste pas moins un ratage intéressant...
BLADE : TRINITY		1 Flinguer l'univers qu'on a créé en le traitant de façon aussi désinvolte et incohérente, cela s'appelle une lucasserie.	1 Les enfoirés, ils ont réussi à nous niquer Blade. Bon allez, on va se refaire le 2 pour se consoler.	0 Le syndrome Judge Dredd... en plus beauf !	0 Que la réalisation, les acteurs, l'action et les sfx soient une catastrophe, soit. Mais en plus, c'est hyper mal écrit !	3 Un côté Z et beauf plutôt plaisant. Mais foirage quand même...	1 Pour la première scène avec Blade, tout simplement la seule où le personnage n'est pas trahi.	1 Désolé, mais je ne peux pas mettre 0 à un film avec Blade.
LE CHÂTEAU AMBULANT		5 Un petit relâchement narratif de rien du tout pour Miyazaki mais ça reste quand même assez vertigineux.		6 Ça doit être épuisant d'aligner les chefs-d'œuvre !	6 Un film-Ovni qui tombe sous le coup de l'évidence. Encore un coup de maître !			5 Miyazaki ne cherche même plus à introduire son univers au spectateur, il le plonge dedans d'entrée. Baïèze !
L'EMPREINTE DE LA MORT		1 Le film est nul mais le gros Roger et son petit café m'ont occasionné un fou rire mémorable.		1 Navet qualité belge, tout le bon goût du tarpé...		4 Un vigilante movie efficace avec un JCVD on fire !	4 Un polar froid, sec, violent, bourrin... et un Van Damme au meilleur de sa forme.	1 Van Damme commence vraiment à avoir une gueule. Dommage que ce soit dans un film se la pète !
L'EXORCISTE - AU COMMENCEMENT	3 Z mais tellement drôle.	0 Renny Harlin en free style pour un grand moment de n'importe quoi.	2 Rien que pour la fausse Linda Blair qui se mange un mur invisible, ce somptueux navet débile mérite le détour.	0 Le moins drôle des Scary Movie...	1 Une heure et demi d'ennui mortel, pour vingt minutes de zèderies tordantes.	0 Un film d'une rare finesse.	2 Les fans de L'Exorciste vont certainement chialer. Les autres vont bien se marrer.	0 Nan mais partez pas, puisqu'on vous dit que le dernier quart d'heure est à se pisser de rire !
LES INDESTRUCTIBLES	6 Si vous aimez les super-héros, les films Pixar, Le Géant de fer, pleurer et rire au cinéma, voici votre film ultime.	6 Un dessin animé comme il en existe un par décennie.		5 Un idéal de geek ! Juste un chouïa trop long.	6 Un classique instantané.	5 Du grand spectacle intelligent et splendide.	5 Voilà un vrai bon film d'animation : beau, drôle et adulte.	6 Déjà, c'est le meilleur Pixar et en plus, ça pète un poil en dessous de Spider-Man 2. C'est dire si ça déchire !
THE GRUDGE	4 Sans doute déjà vu mais pourtant, curieusement, ça fout vraiment la trouille.	2 Un film d'horreur hybride dont le plus gros défaut reste son manque total d'originalité.	4 Un « I see dead people » movie des plus correct. Une mini-flippe, c'est toujours mieux que rien.	4 Beaucoup de maladresses mais une vraie atmosphère et des séquences bien flippantes !		2 Plus fort que le film de couloirs : le film d'escaliers !	3 Moins puissant mais plus compréhensible que l'original. Rien que pour le fantôme de la mère, ça vaut le détour.	1 Bon, quand est-ce qu'elle va se faire faire un shampoing la petite fille aux cheveux sales ?
INNOCENCE : GHOST IN THE SHELL 2	3 Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Voilà le credo de ce film magnifique visuellement mais trop gonflant.	3 Il m'a bien semblé apercevoir quelques images d'une fulgurante beauté entre deux ronflements.	2 Réservé à tous ceux qui ont un cerveau. Désolé, mais j'en ai pas et en plus, j'ai même pas vu le premier. Quel con !	6 Une œuvre cérébrale à la beauté envoûtante.	5 Aussi abscons, puissant et somptueux qu'un rêve.	3 Hermétiquement beau. Pour être plus clair : c'est grave chiant !	3 Déjà pas très fan du premier. C'est beau mais ça m'a royalement saoûlé.	6 Profond, mystique, indéchiffrable, bourrin, beau à en crever.... Quand l'action et la réflexion servent le même projet.
THE MACHINIST	4 Très inspiré de Dellamorte Dellamore mais incroyable performance de Bale.	4 Une histoire émouvante et un excellent casting compensent des références un peu trop appuyées.			2 Qui veut une belle part de flan ?	5 Un thriller référentiel, beau et sombre, hanté par son acteur principal.	4 Un film qui repose intégralement sur les épaules d'un Christian Bale tout simplement hallucinant.	2 Un faux film original qui se prend pour du Kubrick mais n'a même pas conscience d'être déjà daté !
LE PÔLE EXPRESS	3 Pas mal mais pourquoi le digital alors que ça aurait été bien plus beau en live ? Dommage.				4 Une petite fenêtre sur un champ de possibilités démentiel.	4 Un joli conte pour gosses plastiquement sublime. On attend de voir ce que Zemeckis fera avec son joli joujou.		2 Une révolution technique hallucinante certes, mais tout ça pour que Zemeckis continue à faire du Zemeckis...
LA RAGE DU TIGRE	5 Le souvenir d'un vrai choc à la première vision. Il y a plus de 20 ans. Putain, je suis vieux...	6 La sauvagerie et la beauté du Wu Xia Pian à leur sommet. Un must inaltérable.		6 Une œuvre d'utilité publique pour ceux qui nous trouvaient dur avec Zhang Yimou...	6 Malgré son grand âge, ce félin là n'a rien perdu de son mordant.	6 L'un des films les plus viscéraux de l'histoire du cinéma avec La Horde sauvage.	6 Un classique doublé d'un chef-d'oeuvre du ciné kung-fu. Et en plus il n'a pas pris une ride !	5 Le père de tous les films d'arts-martiaux que vous inquriitez depuis votre enfance : respect !

- Colin, tu te torches tous les soirs et tu reviens le matin bourré sur le plateau et après, tu te plains des tabloïds... Tu veux un journal qui ne dit pas de mal de toi ? Abonne-toi à Mad Movies ! - Hips !

1 DIGIPACK URBAN GOTHIC OFFERT AUX 30 PREMIERS ABONNÉS

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 % D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 % D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 % D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_|_|_| |_|_| |_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

NOUVEAU SITE DE COMICS / VENTE / FORUM / ACTUALITES /EVENEMENTS /NEWS ...

APPROVED BY THE TOYSTAR AUTHORITY

WWW.COSMIC COMICS.fr

12¢

PAIEMENT SECURISE 7/7 _ 24/24 !!!

NOUVEAUTES VO / VF CHAQUE SEMAINE !!!

SKETCHBOOKS ARTBOOKS TPB ETC...

ET EN PLUS...

ON VOUS LIVRE EN 48 H !!! *

WWW.LATVERIA.FR.ST

COSMIC COMICS

LE SITE : WWW.COSMICCOMICS.FR

COMMANDEZ _ PAR INTERNET : PAIEMENT SECURISE 7/7 - 24/24
_PAR TELEPHONE : 01.43.72.06.66.
_PAR COURRIER : 38 RUE DES ORMEAUX 75020 PARIS

FRAIS DE PORTS : 3 EUROS _ OFFERTS POUR TOUTE COMMANDE SUPERIEURE A 50 EUROS

LE MAGASIN : TOYSTAR / COSMIC COMICS

...DES MILLIERS DE REFERENCES SUR PLUS DE 300 M2 !!!
38 RUE DES ORMEAUX 75020 PARIS - 01.43.72.06.66

ACCES METRO - RER : _ METRO BUZENVAL LIGNE 9
_ METRO NATION LIGNE 6
_ NATION - RER A

OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 10H A 19H

* LES JOURS OUVRABLES ET DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES - LIVRAISON EN COLISSIMO SUIVI

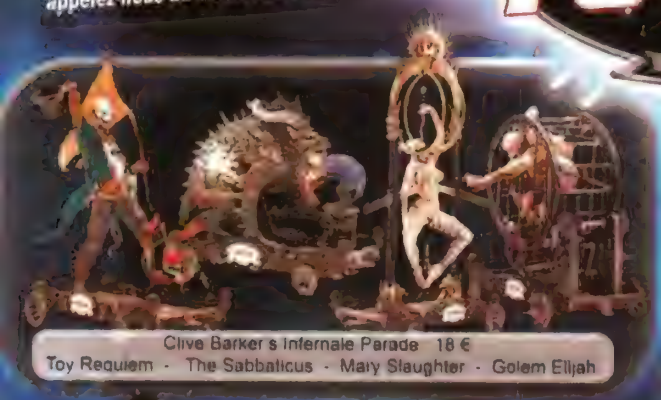
WWW.COSMICCOMICS.FR

LE PLUS GRAND MAGASIN DE PRODUITS DERIVES DE FRANCE

TOYSTAR

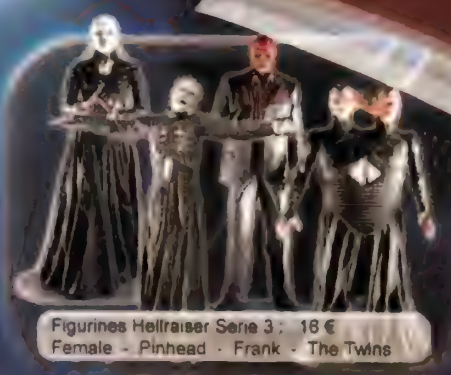
Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7
Plus de 2000 références
Pour recevoir notre catalogue gratuit appelez-nous au 01 43 72 06 66

OUVERTURE
TOYSTAR CORNER
A HONFLEUR
23 rue du dauphin 14600 Honfleur
tel : 02.31.89.47.30
7j/7 10h-12h30 - 15h-19h30

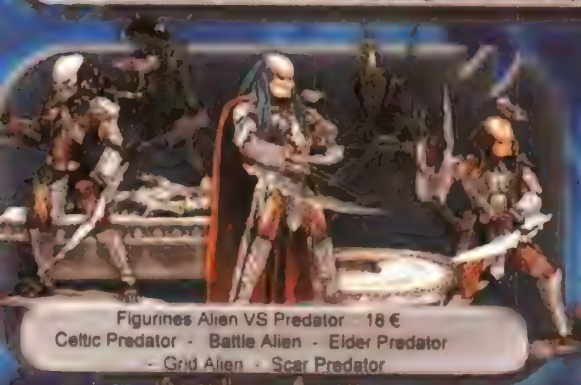


Clive Barker's Infernale Parade 18 €
Toy Requiem - The Sabbaticus - Mary Slaughter - Golem Elijah

Diorama Halloween 40 €
Michael Myers 40 cm 59 €



Figurines Hellraiser Serie 3 : 18 €
Female - Pinhead - Frank - The Twins



Figurines Alien VS Predator 18 €
Celtic Predator - Battle Alien - Elder Predator - Grid Alien - Scar Predator

Predator 35 cm : 49 €
Alien 35 cm : 49 €

Figurines Charmed : 15 €
Phoebe - Belthazor - Paige - Piper

Street Fighter : 25 €
Bison - Ryu - Sagat - Chun Li - Sodom

Leatherface 35 cm : 49 €
Movie Maniacs serie 7 : 18 €
Colonial Marine Hicks - Erin - Old Monty - Sheriff Hoyt - Leatherface - Robocop (uniquement disponible pour l'achat de la serie complete de 6 figurines a 80 €)

Figurines Conan Serie 1 : 18 €
Conan of Cimmeria - Svadun - Skifell - Belit - Conan the Indomitable - Fire Dragon

Buste Freddy & Jason 69 € l'unité
Bobbleheads DC heroes 18 €
Catwoman costume Violet - Wonder Woman - Catwoman black costume - Killer Croc
Batgirl - Robin - Penguin - Superman - Supergirl - Joker - Riddler

Buste Luke Xwing Pilot 89 € - Yoda Maquette 69 € - Buste Boask 89 €
Buste Bowen The Falcon 75 € - Ultron 75 € - The Watcher 85 €
Statue Bowen Logan 230 €

WWW.TOYSTAR.FR - 01 43 72 06 66

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 PARIS

Ouvert du lundi au samedi de 10H à 19H

M° BUZENVAL / RER NATION - A 400 METRES DE LA PLACE DE LA NATION

RETURN OF THE LIVING DEAD 4 : NECROPOLIS ET RETURN OF THE LIVING DEAD 5 : RAVE FROM THE GRAVE

D'ELLORY ELKAYEM

RELÈVE CARNASSIÈRE

Décidément, les morts n'en finissent pas de ressusciter ! Après le remake de Zombie, mais avant le quatrième opus de la saga de George Romero et le très attendu Shaun of the Dead, une autre franchise aux trépassés cannibales s'extirpe de la tombe pour une double suite qui s'annonce tour à tour flippante et réjouissante.

Sur cette page : Ressuscitée par le mogul Anatoly Fradis, la franchise du Retour des morts-vivants est de retour dans deux épisodes qui s'annoncent autant différents que terriblement excitants.

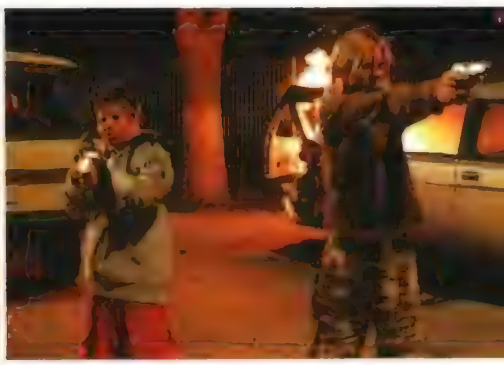
Il y a des franchises dont l'évolution semble échapper à toute logique. Amorcée par une série B de luxe (4 millions de dollars de budget en 1985) réalisée par un solide nom du fantastique (Dan **Alien, le 8e passager** O'Bannon), **Le Retour des morts-vivants** mêlait humour, rock, érotisme soft et gore crado dans un joyeux foutoir. Le succès très correct du film engendra un second opus plus onéreux, versant probablement trop dans la gaudriole sanglante et avec des gags pas toujours bienvenus. On se souvient notamment d'un hommage au clip **Thriller** carrément embarrassant… Comme pour contrebalancer le trop-plein d'humour de ce second chapitre, Brian Yuzna apporte sa pierre à cet édifice hétéroclite avec un troisième opus cette fois franchement noir et malsain. À cette rupture radicale de ton, répond un violent changement de standard de production, le film étant bouclé avec un budget ridicule, avant d'être relégué au marché de la vidéo. Une dégringolade financière telle, qu'on ne s'étonnait guère de la disparition de la franchise, d'autant que les droits semblaient perdus dans quelques obscures escarcelles. Quelle ne fut donc pas la stupeur des fantasticophiles de voir annoncée au marché du film du dernier Festival de Cannes la mise en chantier du retour de ces **Retours…**

BACK IN USSR

Celui qui est venu apporter la bonne nouvelle s'appelle Anatoly Fradis. Comme son nom le laisse entendre, Anatoly est Russe, et histoire de sacrifier aux clichés sur les producteurs et les Slaves, il accueille avec un enthousiasme communicatif les journalistes dans son immense yacht, amarré à la marina cannoise, paré de la panoplie du parfait argentier de l'Est. Chemise blanche ouverte, pieds nus, cigare cubain au bec, un verre de vodka toujours à portée de main, ce personnage plus vrai que nature justifie immédiatement son rattachement au monde du cinéma en dévoilant son curriculum vitae avec truculence et un très fort accent : *« Je suis dans le cinéma depuis mes cinq ans, car quand j'habitais en Russie, j'étais un enfant acteur. Ma famille elle-même fait partie du monde du spectacle : ma mère était monteuse, mon père était producteur exécutif, ma sœur est ingénieur du son. Dès ma naissance, j'ai baigné dans l'univers du septième art. Donc, quand je suis arrivé aux États-Unis, il m'a semblé logique de persister dans ce que je faisais déjà en Russie. Pourtant, j'ai débarqué en Amérique sans parler un seul mot d'anglais, et avec toutes mes économies en poche, qui s'élevaient exactement à 139 dollars ! ».* Suite à ces débuts difficiles, et après avoir produit quantité de direct-to-DVD (**Burial of the Rats**, **Haunted Symphony**, **Termination Man**, j'en passe et des meilleurs) durant une carrière en dents-de-scie, Anatoly Fradis passe donc dans la cour des grands en empoignant les rennes d'une franchise plutôt prestigieuse : *« J'ai toujours été fasciné par les films d'horreur, et plus spécialement les films d'horreur franchisés. Il m'a donc semblé logique de partir en quête d'une franchise correcte à reprendre. Un de mes amis m'a alors parlé d'une idée pour relancer la série du* **Retour des morts-vivants** *et j'ai aussitôt cherché le propriétaire des droits sans relâche. Après quelques mois, je suis enfin parvenu à mes fins grâce à mes nombreux contacts. ».*

D'UNE PIERRE, DEUX COUPS

Les droits en poche, Fradis doit rentabiliser son investissement au plus vite. Définitivement joueur et audacieux, il opte pour une solution diablement courageuse : produire non pas un,



« Selon Corman, toutes les quinze minutes, quelqu'un doit être tué, doit baiser

mais deux films simultanément, chacun étant nanti d'un budget pratiquement similaire, tournant autour de 12 millions de dollars. Le premier, **Return of the Living Dead : Necropolis** bénéficie d'un ton très sombre. William Butler, un habitué du genre puisqu'il a joué dans **Ghoulies II**, **Arena** et **Leatherface**, signe le script avec le coscénariste de son premier film en tant que réalisateur, **Madhouse** : Aaron Strongoni. On y suit l'entrepreneur scientifique Charles Garrison acheter des bidons de tryoxine camouflés par le gouvernement depuis des années. Garrison destine ce produit hautement radioactif à la transformation de morts plus ou moins frais en machines à tuer. Refrain connu : les bestioles vont rapidement échapper à leur créateur. *« L'histoire et le look du film sont des plus réalistes et des plus effrayants… »* promet William Butler. Second film à capitaliser sur la franchise fraîchement acquise, **Return of the Living Dead : Rave from the Grave**, est selon les propres termes de Fradis, un film d'Halloween. *« Nous avons conçu* **Rave from the Grave** *un peu comme un jeu Playstation… »* explique Butler, toujours en poste au scénario avec Aaron Strongoni. *« On y retrouve une construction similaire et surtout la même énergie, la même folie… ».* Le scénario promet en effet quelques quiproquos assez irrésistibles… Se déroulant en pleine célébration d'Halloween, **Rave from the Grave** voit un jeune crétin récupérer des bidons d'un produit chimique, la trioxyne, et s'en servir pour fabriquer des

ou doit pleurer. Sans cette règle, votre film ne fonctionne pas. » Anatoly Fradis

pilules d'ecstasy qu'il écoule dans une fête. Les effets secondaires de cette drogue un peu trop efficace deviennent rapidement dévastateurs, et la rave se transforme en carnage dégueulasse, où se mêlent faux zombies costumés et vrais morts-vivants affamés. Truffé d'humour noir et d'érotisme soft, cet opus doit répondre, selon Fradis, au système Roger Corman avec qui il a eu l'occasion de travailler à plusieurs reprises : « *Selon Corman, toutes les quinze minutes, quelqu'un doit être tué, doit baiser, ou doit pleurer. Et si cette règle d'or n'est pas respectée, votre film n'a aucune chance de fonctionner !* ».

Seulement, les films qui sont annoncés à grand renfort de promesses aguichantes à Cannes, et qui se perdent par la suite dans les limbes des problèmes de financement, sont légion. Et le montage financier des films semble d'autant plus déraisonnable, que Fradis doit parvenir à renchérir sur un titre ayant été dévalué aux rayons des vidéos clubs. Une gageure telle, qu'elle influence grandement la vision que le producteur porte sur les précédents épisodes de la série : « *Pour moi, le premier* **Retour des morts-vivants** *est un petit classique, LA référence. Le deuxième film était pas mal, mais je n'aime pas le trois, il est trop cheap. Ce n'est pas la faute de Brian* (Yuzna), *mais de Trimark Pictures, qui détenait alors les droits de la franchise et qui était aussi producteur. En plein milieu de tournage, alors qu'ils prévoyaient initialement de sortir ce troisième chapitre en salles, ils ont appelé Brian pour lui dire que le film sortirait finalement directement en vidéo. Ils ont alors coupé la moitié du budget et la moitié du temps de tournage. Brian a fait ce qu'il a pu pour recoller les morceaux, mais il ne fallait pas non plus espérer des miracles. Trimark ont eux-mêmes tué une franchise dont ils détenaient les droits. Allez comprendre ! Cette situation est pour nous problématique, parce que cette suite a déprécié une franchise exceptionnelle.* ». Autant dire que ses objectifs ne sont pas gagnés…

ZOMBIES ENRAGÉS

Et pourtant, le miracle a bien eu lieu. Au dernier American Film Market, l'équipe de **Necropolis** et de **Rave from the Grave** venait vanter les mérites des deux suites, avec en tête l'infatigable Anatoly Fradis. Tournés en Europe de l'Est (à l'exception de quelques plans de situation filmés aux États-Unis), et en grande partie en Roumanie et en Ukraine, la production des deux films s'est étalée sur six mois, dont dix semaines de préparation et treize semaines de tournage, avec un battement de six jours entre les prises de vue des deux films. Un rythme de travail intense, d'autant que pas moins de quatre équipes se partagent la réalisation des scènes, dont l'une est dirigée par le producteur. Après que les noms de Stuart Gordon et de Tobe Hooper aient été attachés au projet, c'est finalement à Ellory Elkayem qu'échoie la lourde tâche de chaperonner cette équipe besogneuse. Le met-

Sur cette page : Complètement décharnés ou fraîchement sortis de la tombe, les zombies passent à l'attaque. Miam, un bon gros morceau de joufflu en guise d'apéro...

Sur cette page : Éviscération façon Romero, hache en pleine gueule, cadavres démembrés, pas de doute, les deux films d'Elkayem risquent de faire date dans le livre d'or du cinéma gore.

teur en scène laconique et introverti d'**Arac Attack** et d'**Eclosion** s'est avéré être l'homme de la situation selon son producteur : *« Je trouve qu'Ellory est un bon réalisateur. J'ai regardé son film précédent,* **Arac Attack**, *et j'ai trouvé qu'il avait un très grand potentiel. Et il est de plus très apprécié des grands studios.* **Arac Attack** *avait d'ailleurs des similitudes avec nos deux films : on y retrouve la combinaison d'horreur, d'action et d'humour que nous recherchions. Je ne voulais pas suivre la voie traditionnelle, ou œuvrer dans la continuité des films de Tobe Hooper et de Stuart Gordon, que j'apprécie d'ailleurs énormément… Embaucher Ellory Elkayem était donc un choix non-conformiste, qui s'est révélé être excellent. »*. Et pourtant, même si Fradis ne tarit pas d'éloges sur Ellory Elkayem, ce n'est pas du côté du metteur en scène qu'il faut chercher la pierre angulaire de la réussite très probable des suites, mais plutôt du côté des effets spéciaux.

L'HOMME PROVIDENTIEL

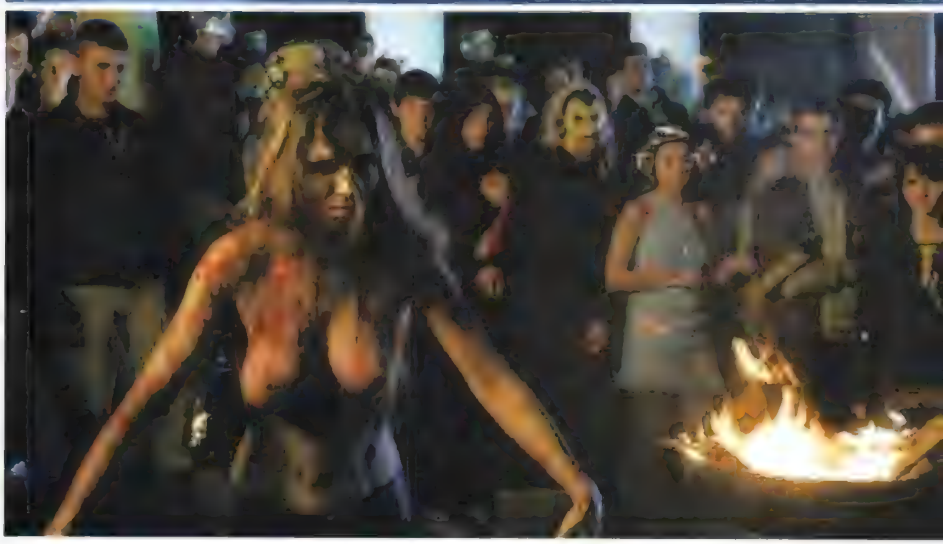
Après avoir envisagé l'emploi de spécialistes français, Anatoly Fradis a finalement accepté le devis de John Vulich, dirigeant de la société Optic Nerve. Peu connu du grand public et notablement en marge du système (il eut quelques démêlés avec les syndicats en 2004), Vulich est pourtant l'un des meilleurs maquilleurs en activité. De plus, ses expériences professionnelles semblaient le prédestiner à la prise en charge des effets spéciaux de ces deux films très ambitieux. Ancien assistant de Tom Savini, Vulich s'est fait connaître pour son fabuleux travail sur le remake de **La Nuit des morts-vivants**. Si la suite de sa carrière est sensiblement moins glorieuse, la qualité de son travail n'a cessé de surprendre en résistant aux conditions de production les plus ardues. Responsable du design de La Chose sur la version des **4 Fantastiques** produite par Roger Corman, il s'est aussi, et surtout, chargé des maquillages de plusieurs séries télé, comme ***Babylon 5*** et ***Buffy***, abattant un travail de titan malgré des délais et des budgets réduits à peau de chagrin. Bref, pour Anatoly Fradis, Vulich est l'homme providentiel : *« La contribution de John a été essentielle, il a presque entièrement conçu l'aspect visuel du film… »* déclare le producteur, ravi de cette collaboration.
Impliqué dès l'écriture du scénario, John Vulich a suggéré des idées, retiré des scènes qui lui semblaient impossibles à réaliser compte tenu du budget, et aidé à découper les séquences à

« Necropolis contient toute une variété de looks cadavériques, certains

effets spéciaux. Également réalisateur de l'une des équipes détachées sur le plateau, il a vu son rôle se poursuivre durant la post-production. Des prérogatives exceptionnelles pour un simple maquilleur, comme il le reconnaît volontiers : « *C'était formidable, parce que ça m'a donné la chance de suivre l'intégration de mon travail dans le processus de réalisation, et surtout de donner mon avis sur le montage. Cette étape de la conception d'un film est toujours un motif de discorde avec les réalisateurs. En découvrant le montage final, les maquilleurs d'effets spéciaux sont souvent enclin à râler : "Je sais qu'il y a un meilleur plan, pourquoi ne l'a-t-il pas mis ! ?". (rires) Mais là, je ne peux pas dire ça, car j'étais partie prenante du début à la fin. Anatoly et Ellory m'ont permis d'être impliqué au-delà des effets spéciaux. Ils m'ont fait confiance et j'ai pu donner mon opinion sur d'autres éléments des films.* ». En tout cas, l'implication hors du commun de Vulich ne semble faire que des heureux, le producteur assurant même que depuis leur collaboration, John Vulich est devenu l'un de ses meilleurs amis !

LES STAKHANOVISTES DU LATEX

On comprend Fradis : parmi les 160 techniciens et les centaines de figurants à avoir participé au tournage, Vulich et son équipe de neuf maquilleurs, dont deux assistants roumains, sont probablement ceux qui se sont le plus investis dans la longue et intense production des films. Enchaînant fréquemment plus de seize heures de travail par jour, enquillant un mois et demi de tournage nocturne, ces rois du latex devaient maquiller en moyenne une vingtaine de zombies quotidiennement, avec parfois des pointes qui s'élevaient à un millier de morts-vivants présents simultanément sur le plateau. On imagine la quantité de travail exigée, surtout quand on sait que chaque maquillage demandait environ trois heures de pose. Une tâche herculéenne qui aurait pu être rébarbative, si les deux films n'étaient pas si différents. Vulich nous en fait l'inventaire : « *Dans* **Necropolis**, *les zombies sont obtenus au sein d'infrastructures expérimentales, qui utilisent comme corps porteur pour leurs expérimentations des victimes d'accidents, ou des cadavres qui ont été extirpés de leur tombe à divers stades de décomposition.* **Necropolis** *contient donc toute une variété de looks cadavériques : pour certains des morts-vivants, leurs dents transparaissent au travers de la chair, alors que d'autres sont quasiment réduits à l'état de squelette. Les morts-vivants guerriers, que nous avons surnommés les « uber-zombies », sont, d'une certaine façon, plus raffinés et mieux conservés, puisqu'ils n'ont pas cet aspect décomposé. Il y a aussi des clones sous la forme de bébés zombies. À l'inverse, dans* **Rave from the Grave**, *les zombies sont des gamins qui ont utilisé la tryoxine comme une drogue. Les morts-vivants sont donc beaucoup plus frais et en moins mauvais état que ceux de* **Necropolis**. *Nous pouvions même nous contenter d'un peu de fard, de lentilles de contact et de dentiers pour la plupart d'entre eux. Certains ont tout de même un look un peu plus délirant. Mais d'une manière générale, ils ont un aspect plus subtil, plus naturel, car en fait aucun d'entre eux ne reste zombie plus de trois ou quatre heures. Ils se font dégommer trop rapidement !* (rires) ».

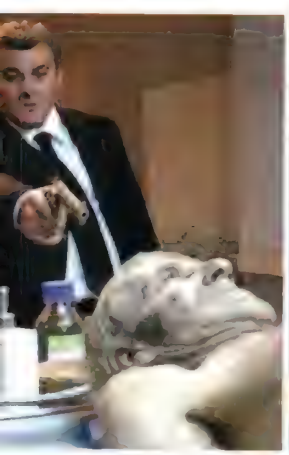


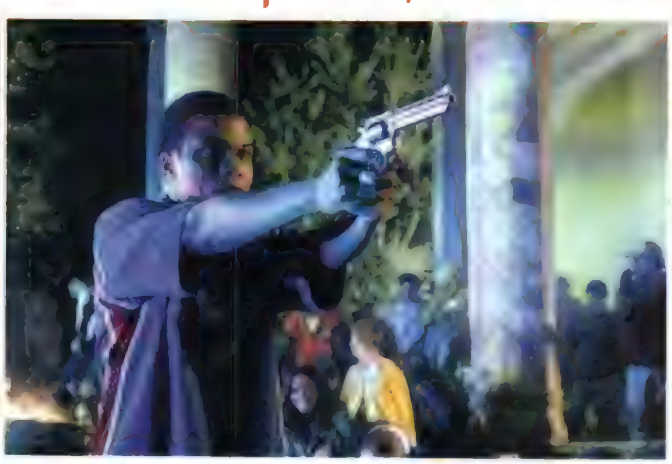
RUPTURE DE TON

Ces approches totalement divergentes de la zombification fonctionnent, bien entendu, de paire avec des ambiances bien distinctes pour chacun des films. Et ce n'est pas un hasard si **Necropolis** et **Rave from the Grave** bénéficient de deux directeurs de la photographie différents, alors que le réalisateur, le superviseur des SPFX, le producteur et l'acteur guest-star (à savoir cette sympathique trogne de Peter Coyote) sont restés les mêmes. Look glacial et rèche pour **Necropolis**, ambiance festive et colorée pour **Rave from the Grave**, les titres suivent sur ce point l'évolution logique (ou illogique !) de la franchise. « *Chaque film de la série du* **Retour des morts-vivants** *est indépendant de l'autre...* » explique le producteur. « *On ne peut les considérer comme des séquelles. Finalement, nous n'avons fait que suivre l'évolution de la franchise. D'ailleurs, nous avons cessé de numéroter* **Necropolis** *et* **Rave from the Grave**, *parce qu'il n'y a aucune raison à ce que l'un soit le quatrième chapitre et l'autre le cinquième. Ces deux épisodes sont totalement interchangeables. Ils sont, jusqu'à un certain point, uniquement liés par quatre personnalités masculines que l'on retrouve d'une histoire à l'autre. Mais si vous*

Sur cette page : après House of the Dead, les morts-vivants teufeurs remettent le couvert... Du moment qu'ils ne remettent pas leur t-shirt, sinon c'est la bastos directe dans la tête !

sont réduits à l'état de squelette, d'autres sous la forme de bébés. » John Vulich





regardez nos films dans n'importe quel ordre, vous ne verrez aucun lien temporel. ».

Reste que, si **Rave from the Grave** s'annonce jouissif (notamment grâce à un final « grand spectacle » faisant intervenir des hélicoptères !), **Necropolis** demeure le projet le plus excitant. C'est en effet sur ce titre que John Vulich a pu lâcher sa horde d'uber-zombies, des morts-vivants améliorés par les bons soins de scientifiques à l'éthique douteuse. Vulich précise par ailleurs : *« Nous ne voulions pas faire une copie de quelque chose existant déjà, comme les Terminators par exemple… Ce serait trop facile, trop évident. Nous nous sommes plus inspirés de la Deuxième Guerre Mondiale : nos zombies devaient ressembler à des tanks allemands sur pattes ! Je tenais également à ce qu'il y ait des plaques avec des petits nombres et des désignations partout. Si vous observez les équipements militaires, comme les mitrailleuses ou les cartouchières, elles avaient toutes un numéro de reconnaissance. Nous voulions obtenir ce niveau de réalisme. Dans les films de science-fiction, les choses sont souvent trop stylisées, ce qui leur ôte toute crédibilité. Or, pour* **Necropolis**, *je voulais conférer à mes maquillages ce caractère authentique et cru que l'on peut apprécier dans* **Aliens, le retour** *de James Cameron, par exemple. C'était un sacré pari, mais nous l'avons brillamment relevé grâce à un spécialiste responsable de cet aspect de la conception des zombies. Non seulement il a pour hobby de construire des maquettes de tanks allemands et russes, mais de plus, il a beaucoup travaillé pour Stan Winston sur* **Terminator 3 : le soulèvement des machines**, *et sur tous les robots d'***A.I**. *Nous avons eu beaucoup de chance de le découvrir, il a fait un travail impeccable. ».*

Sur cette page :
Le professeur Charles Garrison (Peter Coyote) fait bien de faire la moue : s'il est assuré de survivre à la fin de **Necropolis**, il n'en est pas de même pour le reste du casting qui va devoir se bastonner contre des soldats zombies aussi beaux que surarmés.

TRADITION ET INNOVATION

Bref, dans bien des cas, la passion a suppléé au manque de moyens sur ces productions conduites et tenues à bout de bras par des fans. Ravi de revenir aux sources mêmes du maquillage, Vulich a pu ainsi s'entourer de brillants transfuges des plus grands studios d'effets spéciaux californiens, dont le technicien en charge des bras articulés du Dr. Octopus sur **Spider-Man 2**, qui s'occupe de fabriquer des fausses mitrailleuses au gaz pour armer les uber-zombies, et un des membres du studio Cinovation de Rick Baker, qui sculpte, quant à lui, les faciès de bébés zombies. Et tous sautent avec joie sur l'opportunité de faire des zombies à l'ancienne. Cependant, Vulich contrebalance : *« Mais attention, ce n'est pas pour autant que nous étions réfractaires aux innovations. Par exemple,* **Rave from the Grave** *contient un nombre d'explosions de crânes jamais vu auparavant. C'est bien simple : ça n'arrête pas ! Or, normalement, deux éléments doivent fonctionner quasiment simultanément pour ce genre d'effet : une seringue pleine de sang sur le devant, et un minuscule explosif à l'arrière. Nous voulions nous passer des explosifs parce que, si vous ne faites pas attention, ce genre de système peut aller jusqu'à provoquer une commotion cérébrale. On a donc évité ce risque en concevant un appareil avec des petites bombes à air comprimé, que l'on plaçait à l'avant et à l'arrière de la tête des acteurs. C'était beaucoup plus efficace… et effectif ! ».* Reste que le tournage ne fut pas exempt de prises de risques. Il y avait par exemple cette scie mécanique fixée sur le bras d'un des uber-zombies, capable de découper des tuyaux d'aluminium. Une des comédiennes principales tomba également gravement malade, et dut être remplacée en plein milieu du tournage. On a même parlé d'une rixe violente ayant éclaté entre plusieurs membres de l'équipe cascade durant les prises de vue de **Rave from the Grave**. Tout cela reste pourtant du menu fretin comparé aux dangers encourus par les membres clefs du film pour obtenir l'ouverture de **Necropolis**.

RETOUR À TCHERNOBYL

Il est en effet stipulé dans le scénario de William Butler et Aaron Strongoni que la tryoxine utilisée par Peter Coyote et ses ouailles sur les cadavres dans **Necropolis** est restée cachée durant des années à Tchernobyl. Reste à trouver un décor possédant l'ambiance si particulière de cette ville devenue tristement célèbre suite à un terrible accident nucléaire. Qu'à cela ne tienne : la production se fend de quelques billets d'avion, et expédie une équipe réduite sur les lieux du crime. Toujours partant lorsqu'il s'agit de courir un risque, Vulich insiste même auprès de son boss pour être du voyage. Une requête atypique, à laquelle ce dernier acquiesce si le maquilleur accepte de jouer un petit rôle. *« Même s'il y a encore beaucoup de radiations à Tchernobyl, le problème reste surtout les particules que vous inhalez et que la peau absorbe. Mais l'ambiance du lieu valait cette prise de risques.*

« Pour les uber-zombies, nous nous sommes inspirés de la Deuxième Guerre Mondiale : on voulait qu'ils ressemblent à des tanks allemands sur pattes ! » John Vulich

Sur cette page : Mitrailleuse lourde, scie circulaire et sale gueule burinée, les zombies de Necropolis font figure d'exception dans un bestiaire beaucoup plus consensuel habituellement.

C'était un site où vivaient 160 000 personnes, qui ont été évacuées en une nuit. On leur avait promis qu'elles pourraient regagner leur foyer vingt-quatre heures plus tard, et elles ne sont jamais revenues. Il y a donc des immeubles et des maisons laissés à l'abandon, mais encore entièrement aménagés. C'est une immense ville fantôme, avec un centre commercial, un parc d'attractions, des jardins, des magasins de meubles… Les rues sont envahies par la végétation, il y a des arbres qui poussent à travers les fenêtres. C'est complètement surréaliste, digne de Kafka ! Nous n'aurions jamais pu reconstituer un tel décor. Et même si nous y avons tourné en été, alors que la végétation était verdoyante, l'ambiance de ce lieu demeure totalement incroyable. » déclare Vulich, visiblement marqué par cette expérience.

POLITIQUEMENT ENGAGÉ ?

Avec un rattachement dans une réalité si marquée, la question toujours sous-jacente de la satire politique dans les films de zombies ne manque pas de se poser. Dans le rôle de Charles Garrison, Peter Coyote cherche ainsi à imiter Donald Rumsfeld, figeant son visage d'un sourire permanent et totalement artificiel. John Vulich conçoit ses zombies guerriers en pensant aux militaires américains écrasant des peuples démunis de leur force de frappe. Et certains membres de l'équipe vont même jusqu'à comparer le final de **Necropolis**, faisant intervenir des tanks, à **La Liste de Schindler** ! *« Il y a bien un message politique dans chaque film, mais on ne l'a certainement pas inclus intentionnellement. Nous étions juste imprégnés par la situation internationale, et tout ceci a dû rejaillir bien malgré nous dans les films. Je tiens cependant à dire que ni* **Necropolis**, *ni* **Rave from the Grave** *ne sont des films pamphlétaires. J'entends par là, que le message qui peut être véhiculé dans ces métrages n'a jamais été une de nos priorités. »* explique Anatoly Fradis.

PARI GAGNÉ

Déjà acheté au Japon, où Gaga Films va diffuser les deux films presque simultanément, aux États-Unis, où une sortie en salles est plus que probable, **Necropolis** et **Rave from the Grave** semblent bien partis pour rapporter des bénéfices conséquents. Pari gagné, donc, pour Anatoly Fradis, qui est parvenu à ressusciter une franchise pourtant en piteux état. Malin, le producteur compte désormais sur les projections à Berlin et à Cannes des deux films, attendant patiemment que ses bébés prennent un peu plus de valeur avant de les céder aux pays européens : *« Vous savez, maintenant que les films sont terminés, nous ne sommes plus dans l'urgence, on peut attendre… »*. On aimerait pouvoir en dire autant !

Julien DUPUY

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par Agathe DUPUY

Quoi ? Un Day of the Dead 2 ? Sans Romero en plus ? Mais qu'est-ce qui se passe ? Calmos les dudes, on va tout vous expliquer. Intitulée Contagium, cette fausse suite au dernier volet de la trilogie du maître de Pittsburgh est coréalisée par James Dudelson et Ana Clavell, deux piliers de la société Taurus Entertainment, qui détient aujourd'hui les droits de plusieurs films de George Romero, dont Le Jour des morts-vivants justement. Ana Clavell a bien voulu répondre à nos questions pour nous en dire un peu plus sur ce DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM qui est en chantier depuis déjà plusieurs années. Grande amatrice de films d'horreur, Ana Clavell n'en est pas à son coup d'essai. Qu'elle soit scénariste, productrice ou réalisatrice, elle compte déjà à son tableau de chasse des titres tels que Morella, Horror 101 (et sa suite Horror 102) et Zombie Attack : Museum of the Dead. En attendant Creepshow 3...

DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM

DE JAMES DUDELSON ET ANA CLAVELL

DÉJÀ MORTS

INTERVIEW ANA CLAVELL - CORÉALISATRICE

Ci-dessus, de gauche à droite :
Les différents protagonistes de Day of the Dead 2 : Contagium, pas toujours très frais... ni très vivants.

Ci-contre :
Un des nombreux zombies de Day of the Dead 2 : Contagium, qui est également l'un des plus gore jamais vu au cinéma !

Pourquoi avoir décidé de faire* Day of the Dead 2 : Contagium *aujourd'hui, presque 20 ans après l'original ?

Ce projet était en discussion depuis six ans. Le premier traitement était satisfaisant, l'histoire nous plaisait, mais nous avons préféré attendre et la réécrire car c'était une copie trop conforme de l'original. L'idée de départ de **Day of the Dead 2 : Contagium** nous est venue alors que nous tournions **Horror 101** et **Horror 102** dans un asile psychiatrique. On nous a raconté tout un tas d'histoires, nous avons fait pas mal de recherches, et nous en sommes venus à nous demander qui étaient vraiment es fous : les patients de l'institut ou ceux qui sont censés en avoir la responsabilité ? Et lesquels sont vraiment morts ? Ceux qui sont enterrés au cimetière ou ceux qui déambulent l'air hagard dans les couloirs de l'asile ? C'est de là que tout est parti. Je me suis dit que ce serait intéressant de poursuivre cette réflexion au sein d'un film de zombies.

En quoi* Day of the Dead 2 : Contagium *est-il une suite au* Jour des morts-vivants *de George Romero ?

Je suis une grande fan de la trilogie. Je la regarde en boucle. Mais je ne voulais pas seulement imiter l'original, mais plutôt lui rendre hommage. Si vous aimez et connaissez la trilogie de Romero, vous saurez décoder tous les clins d'œil et les références que nous avons glissés dans **Day of the Dead 2** : le nom des personnages, les lieux... L'un de nos maquilleurs est même l'assistant de Tom Savini ! En fait, **Day of the Dead 2 : Contagium** est à la fois une préquelle, une séquelle et un univers alternatif. La partie qui se déroule en 1968 est à mettre en parallèle à l'action de **La Nuit des morts-vivants**, tandis que la partie actuelle du film se situe entre **Zombie** et **Le Jour des morts-vivants**. Ce film pourrait même être une tentative d'explication à ce qui se passe dans **Zombie**. J'adore la biologie, je suis complètement fascinée par les virus et leur mode de fonctionnement qui est, par ailleurs, assez similaire au nôtre. Il me semblait intéressant de voir dans le film comment les gens qui se nourrissent d'autres gens deviennent des « parasites », et comment cela entraîne une contamination à grande échelle. Étant d'origine latine, Le Jour des Morts a pour moi une double signification. Il y a l'idée du « Dia de los Muertos » que j'ai également effleurée dans un autre de mes films, **Zombie Attack : Museum of the Dead**. Il s'agit d'une grande fête latine, au moins aussi populaire et importante que peut l'être Halloween dans le monde anglo-saxon, une sorte de Jour du Jugement Dernier avec une notion d'immortalité. Je trouvais donc cette idée intéressante dans le sens où le virus de **Day of the Dead 2** pourrait très bien avoir été créé par l'homme. Nous nous infligeons la mort et nous la répandons. La science peut être utilisée à la fois dans notre intérêt comme contre nous. Ce sont tous ces différents aspects que je souhaitais aborder et étudier dans **Day of the Dead 2**.

« Day of the Dead 2 : Contagium est à la fois une préquelle, une séquelle et logie de Romero. Ce film pourrait même être une tentative d'explication à ce

Ci-dessus, de gauche à droite :
Une série de scènes toutes plus gore les unes que les autres pour un film qui n'en demande pas moins.

Page ci-contre, de haut en bas :
Les différents zombies de Day of the Dead 2 : Contagium. Une bonne galerie de sales tronches comme on les aime.

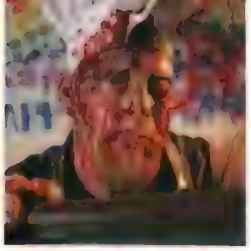
Ci-dessous, de gauche à droite :
Les responsables des effets spéciaux appliquent le maquillage d'Heller, un des zombies super-star de Day of the Dead 2 : Contagium.

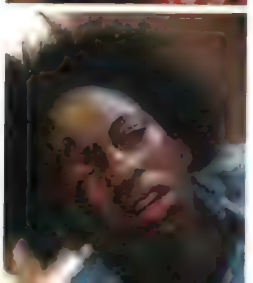
Vous avez réalisé plusieurs films d'horreur. Qu'est-ce qui vous attire et vous fascine dans ce genre ?
En fait, je ne suis pas attirée par tous les films d'horreur. J'aime ceux qui se démarquent de la réalité dans laquelle nous vivons, je les préfère à ceux qui dépeignent une violence graphique trop réaliste. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de décapiter des gens à la machette pour montrer les perversions dont l'homme est capable. On voit ça tous les jours aux infos et l'on peut tres bien le faire par le biais de monstres qui illustrent le propos. Par exemple, je n'aime pas du tout les films d'horreur qui mettent en scène des serials killers, à moins qu'il n'y ait une petite note fantastique qui vienne éloigner l'histoire de la réalité. Ce que j'aime, ce sont les zombies, les vampires, les requins géants qui deviennent fous furieux, les cénobites de Clive Barker... Si vous vous éloignez un minimum de la réalité, on ne peut pas vous taxer de pragmatisme et cela vous offre beaucoup plus de possibilités.

Que raconte exactement* Day of the Dead 2 *?
Le début de l'action se situe en 1968, dans un hôpital militaire en Pennsylvanie, soit aux prémices de la Guerre Froide et de la paranoïa ambiante de l'époque. Une étrange contamination virale se répand entre les murs du bâtiment. Une unité spéciale est alors envoyée pour tuer tous ceux qui y ont été exposés et détruire le matériel : tout sera brûlé, un vrai massacre en somme. Malheureusement pour le gouvernement, quelqu'un a volé une fiole contenant ce virus... Bond dans le futur : cet hôpital à présent démilitarisé est désormais un institut psychiatrique. Un groupe de patients, partageant la même chambre, trouve la fiole et l'ouvre. De fait, ils se trouvent exposés et développent une nouvelle forme du virus qui se propage rapidement entre eux. En fait, nos héros meurent dès le début du film, mais sans le savoir ! Ils commencent à perdre leurs dents, leurs cheveux, leur peau, leurs ongles, mais ne se rendent compte de rien. Ceux qu'ils mordent deviennent une autre sorte de zombie, à mi-chemin entre nos héros et les morts-vivants traditionnels. Les victimes des zombies deviennent des espèces de masses cancéreuses, d'horribles créatures mortes-vivantes avec une moitié de cerveau. Dans **Day of the Dead 2**, on se trouve au milieu d'un hôpital où plein de gens se dévorent, et nos héros sont confrontés au dilemme suivant : manger pour survivre ou se faire manger à son tour. La confrontation finale sera d'ailleurs des plus tragiques... Le film émet l'hypothèse d'une origine possible à la Guerre Froide : nous partons du postulat que c'était peut-être une expérience scientifique qui a mal tourné. Personne ne sait vraiment comment cela a commencé...

Vous savez ce que George Romero pense de ce projet ?
Je ne sais pas vraiment ce qu'il en pense étant donné qu'il n'a pas lu le scénario, ni vu le film d'ailleurs, mais il est bien sûr au courant de l'existence du projet. Dès que nous aurons finalisé **Day of the Dead 2**, nous nous attellerons d'ailleurs à **Creepshow 3**. Les différentes histoires que nous avons imaginées sont surprenantes. Le film sera à la fois drôle et effrayant. Ensuite, en partenariat avec George Romero, nous produirons une nouvelle anthologie, **Sharing Joy and Sorrow**, que réalisera Joseph Zito.

Day of the Dead 2 ***sera-t-il un film à dimension sociale comme ceux de Romero ?***
Oui, tout à fait. La dimension sociale des films de Romero est très importante et c'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons décidé d'utiliser l'influence de la Guerre Froide dans notre film. Je me souviens de mon enfance à Porto Rico et de la paranoïa qui régnait alors à propos de la bombe atomique. Mes parents, comme tout le monde, avaient peur que la fin du monde ne survienne en un instant par le lancement d'une bombe. C'est précisément ce qui m'avait le plus marqué dans **La Nuit des morts-vivants**. Lorsque vous repla-





un univers alternatif à la tri- qui se passe dans Zombie »

cez ce film dans le contexte social de son époque, que vous voyez tous ces gens morts soudainement revenir à la vie, vous ne pouvez vous empêcher de vous demander ce qui a bien pu foirer, ce que l'homme a bien pu faire pour en arriver là.

C'est en effet ce qui faisait toute la force de la trilogie de Romero : le fait qu'il ne s'agisse pas seulement de simples films d'horreur...

Bien sûr, ce sont des critiques sociales, même si George s'en défend un minimum. Je pense qu'il en a aujourd'hui un peu marre qu'on aborde ses films exclusivement sous cet angle. Mais ils reflètent en effet une bonne partie de ce qu'il a en tête, et l'on peut notamment le voir dans **Le Jour des morts-vivants**, particulièrement en ce qui concerne l'apprentissage de Bub, ce zombie que les personnages essayent d'apprivoiser. Et son premier souvenir concerne la mort du docteur qui l'a éduqué et qu'il considère comme son père. Il n'a donc qu'une envie : le venger. Il faut alors comprendre que, malgré tous les efforts mis en œuvre par ce bon docteur, les humains poussent Bub à régresser vers sa condition primaire. Dans **Day of the Dead 2**, nous prenons en considération la situation de malades mentaux : comment ils sont traités, quelles sont leurs chances d'insertion dans la société, etc. L'autre aspect très fort du film concerne le déroulement des événements : tout survient par un enchaînement d'erreurs qui mènent à la perte de l'humanité. Et ce parce qu'une personne trouve un objet à un instant précis et décide de l'utiliser. C'est alors une véritable boîte de Pandore qui s'ouvre. Les informations ne sont pas re ayées au bon moment, et les gens ne voient pas ce qui se passe autour d'eux. C'est donc la catastrophe. J'aime imaginer comment tout cela a pu commencer. Dans notre film, personne ne le sait vraiment puisque les Russes accusent les Américains et réciproquement. J'ai préféré laisser une porte ouverte, de manière à ce que les spectateurs puissent décider d'eux-mêmes.

En tant que fan de Zombie, qu'avez-vous pensé du remake ?

J'ai adoré. Je suis allée le voir au cinéma avec mon frère, et il nous a cloué sur notre siège. Peut-être parce que le cinéma était à l'intérieur d'un centre commercial ! J'ai beaucoup aimé les personnages, leur humanité, même si je pense cependant que certaines séquences dramatiques auraient mérité un peu plus de profondeur. On s'attend à retrouver le côté très humaniste de l'original, mais ce n'est pas vraiment le cas, sauf peut-être avec le personnage du sniper isolé sur le toit de son armurerie.

Les scènes d'action sont par contre très réussies. Peut-être que le réalisateur voulait faire un film plus dramatique mais vous savez comment ça se passe : on ne travaille jamais que pour soi, on doit rendre des comptes aux producteurs, aux studios et parfois une bonne idée ne dépasse malheureusement pas le stade de la salle de montage. Nous avons pris soin de ne pas occulter le côté humain et tragique des personnages qu'on retrouve dans l'histoire de **Day of the Dead 2**. Nos héros vont devoir faire un sacrifice dans l'espoir de sauver le monde. Mais ils ne mourront pas sans se battre contre ce virus qui les ronge et les pousse à se transformer en quelque chose qu'ils n'ont pas envie d'être. Ils ne se laisseront pas faire !

Vous signez* Day of the Dead 2 *avec James Dudelson. Quel était votre rôle en tant que coréalisatrice ?

Dès le début, nous savions que les maquillages et les différents effets spéciaux allaient nous prendre beaucoup de temps, surtout vu leur nombre. Dans ces conditions, il vaut mieux avoir 2 plateaux qui tournent en même temps, et c'est ce que nous avons fait. Dans un premier temps, j'étais affectée aux scènes gore et à l'action. Jim, quant à lui, s'occupait de la coordination des dialogues et des comédiens, et nous avons échangé nos postes respectifs au moment de la deuxième semaine. C'était la seule façon d'avoir une vue d'ensemble sur notre tournage, vu les délais très courts dont nous disposions, et sachant que nous rencontrerions forcément des problèmes, ce qui bien sûr arriva : le maquillage pas encore posé au moment de tourner, un problème par-ci, un autre par-là. Un jour, nous avons même manqué de sang. Il faut dire qu'on en a utilisé des quantités astronomiques ! Je serai d'ailleurs bien incapable de vous dire la quantité exacte en termes de litres tellement il y en avait. Il nous a fallu plus d'une semaine pour nettoyer tout le plateau, et il a même fallu y retourner par la suite : quelqu'un nous a appelé pour nous dire qu'il y avait encore du sang au plafond, et nous avons dû changer les dalles !

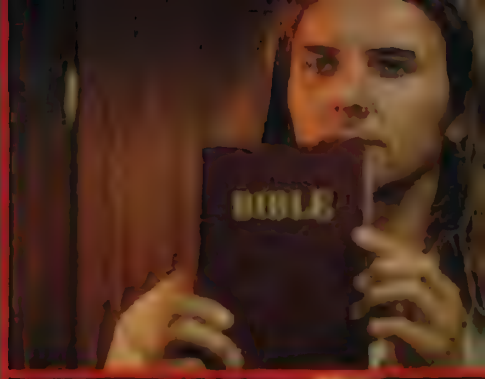
Il y a tant de zombies que ça dans* Day of the Dead 2 *?

Nous avons six zombies principaux, plus une cinquantaine de zombies secondaires, et encore un autre groupe de zombies que nous avons filmés pour les dupliquer ensuite en CGI. Mais je vous promets que vous ne verrez pas la différence entre les zombies traditionnels, présents physiquement sur le plateau et maquillés par Greg McDougall, notre responsable des effets spéciaux, et les zombies créés digitalement, en images de synthèse. Ils ne sont là que pour pallier à notre petit budget, du fait qu'il nous était tout simplement impossible de maquiller plusieurs centaines de zombies tout en restant dans les temps. Nous avions déjà une douzaine de maquilleurs qui bossaient toute la journée rien que pour notre petite cinquantaine de rejetons, alors vous imaginez si nous avions dû en maquiller 500 ! C'était impossible. Nous sommes un petit studio indépendant, pas Universal ! Nous allons utiliser ces zombies uniquement pour créer un sentiment de masse, d'invasion. Il y aura donc dans **Day of the Dead 2**, une scène similaire à celle de **L'Armée des morts**, lorsque cette marée de zombies attaque les bus des héros. Mais encore une fois, à cause de notre budget étriqué, notre scène ne représentera qu'un tiers de celle que vous pouvez voir dans le remake de **Zombie**, en tout cas, d'un point de vue logistique. Ce qui est déjà pas si mal !

Vos zombies sont-ils de l'ancienne génération, à savoir lents, ou est-ce que vous avez opté pour des zombies plus rapides, comme c'est le cas dans* House of the Dead *et* 28 jours plus tard *?

Les zombies infectés au début du film sont ceux qui se déplaceront le plus vite, mais la plupart seront de la vieille école, donc lents ! Ce sont ceux que je préfère. J'aime l'idée qu'ils représentent une véritable menace malgré leur lenteur. En plus, il faut garder à l'esprit qu'il s'agit de fous à la base : ils sont dans un asile, ce qui les rend particuliers à cet égard, et certains vont conserver leurs habitudes d'internés. La plupart sont donc lents, comme s'ils n'avaient pas encore le contrôle complet de leurs fonctions. Ils bougent comme s'ils apprenaient encore à marcher, comme s'il y avait un certain temps de réaction : ce ne sont pas encore de vraies machines à tuer.

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par Marie-Gwenaëlle CHUIT



On vous avait déjà parlé de Choking Hazard dans les notules, mais ce numéro spécial morts-vivants était l'occasion idéale pour en remettre une couche sur ce petit film d'horreur tchèque écrit et réalisé par deux mordus du genre. En attendant Hollywood, la gloire et les paillettes, préparez-vous à leur...

PREMIÈRE SALVE !

CHOKING HAZARD
DE MAREK DOBES

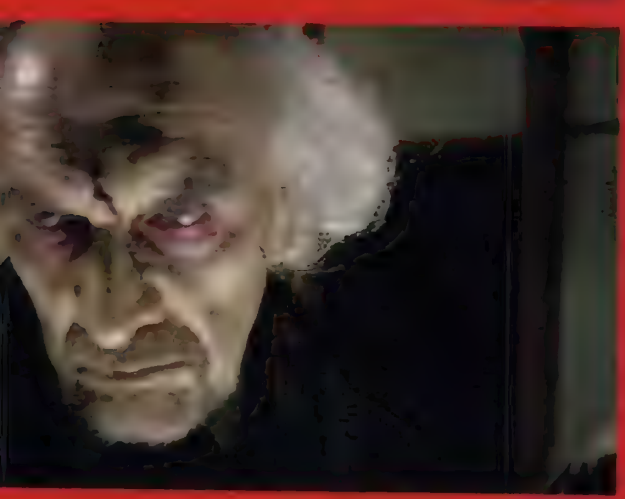
Piégé dans la sempiternelle maison perdue au fond des bois, un groupe d'étudiants et leur mentor aveugle se retrouvent à la merci de zombies affamés. Des États-Unis jusqu'à la République Tchèque, la recette ne change pas d'un poil...

Une chose est sûre, la République Tchèque n'est pas réputée pour ses films d'horreur. Certes, le pays accueille de plus en plus des tournages de blockbusters étrangers cherchant à économiser (**From Hell**, **Hellboy**...) mais il a énormément de mal à en financer lui-même. Ça, Marek Dobes (réalisateur) et Stepan Kopriwa (scénariste) le savent mieux que quiconque. Passionnés de cinoche, vouant un culte (comme beaucoup) à Peter Jackson, George Romero et Sam Raimi, ils comprennent rapidement que le système D sera la meilleure solution s'ils veulent un jour emboîter le pas à leurs glorieux aînés. Marek Dobes nous en dit un peu plus sur ces combinons de production très parculières : *« Il y a deux univers bien distincts dans l'industrie cinématographique de notre pays. Toutes les compagnies travaillant avec les studios américains ne mettent pas d'argent dans les films tchèques. Quant aux autres, elles ne veulent pas entendre parler des Américains, et encore moins de films d'horreur, un vrai genre est totalement méconnu ici. Reste la solution des producteurs indépendants, mais le résultat reste le même : la plupart étant des personnes très âgées qui ne savent même pas ce qu'est un zombie. Elles préfèrent investir dans des films disons plus artistiques, et non dans des comédies horriphiques avec des morts-vivants. »* Il ne leur reste donc plus que la solution d'économiser quelques deniers (gagnés en écrivant des soaps et des comédies), tout en misant sur l'apport initial de l'un de leurs amis, un patron d'une société d'informatique ravi de devenir producteur de cinéma. Avec pas moins de 100 000 dollars américains en poche, Marek Dobes et Stepan Kopriwa peuvent donc enfin se lancer dans le grand bain.

L'AVENTURE COMMENCE...

Choking Hazard (dont le titre a été repiqué par Dobes sur la mise en garde inscrite sur la boîte d'un jouet) voit donc rapidement le jour et semble s'inscrire dans la droite lignée de la trilogie **Evil Dead** et de **Bad Taste**, ultimes fleurons de la comédie gore. Pas étonnant lorsqu'on connaît le cursus et les influences du sieur Dobes... – *Je suis fan des films de zombies italiens. J'aime les scènes splatter de Fulci, comme celle où Olga Karlatos se fait éventrer dans* **L'Enfer des zombies**. *Mais j'adore tout autant les comédies. Lorsque j'étais plus jeune, mon film culte était* **SOS Fantômes**. *J'ai dû le voir pas moins de trente fois !* (chapeau bas ! – ndlr) *J'avais même acheté la bande originale alors que je n'avais même pas encore vu les CD. Mon premier court-métrage,* **I Was a Teenage Intellectual**, *était déjà une comédie horrifique. Un jeune lycéen, fan de comics, de films avec Schwarzy et de hamburgers, était mordu par un vampire extraterrestre et le devenait à son tour. La première phrase de sa mutation était vers l'abri, dans le style Batman, se transformant soudainement en une effigie de Kafka ! J'ai gagné quelques prix avec ce petit film devenu rapidement culte, ce qui m'a encouragé à persévérer dans cette voie.* – Mais revenons plutôt à **Choking Hazard**, dont l'histoire se déroule dans un motel perdu au milieu d'une bien sombre forêt. Là, un professeur aveugle (Jaroslav Dusek, un comique très populaire en République Tchèque) enseigne à un groupe d'étudiants les vraies valeurs de la vie, et logiquement, de la mort. Mais à la théorie, certains vous répondront que rien ne vaut la pratique. Et ça, les apprentis philosophes ne vont pas tarder à le comprendre avec l'arrivée d'une horde de zombies des bois (- woombies - comme les surnomment affectueusement Dobes et Kopriva) pas végétariens pour un sou. Fort d'un casting plutôt soigné (outre Jaroslav Dusek, on y trouve Dada Patrasova, une star déchue de l'ère communiste, Jan Dolansky, une sorte de Depardieu local et Roman Izaias, un acteur porno très populaire), d'un steadycamer professionnel et d'effets gore débridés (et ou, comme le confirme Dobes, la censure n'a plus aucune prise sur le cinéma dans son pays) réalisés par le jeune Petr Fadhons, **Choking Hazard** arrive à bon port et se verra tout prochainement distribué en DVD aux États-Unis sous la bannière de nos confrères de Fangoria. Dobes est alors l'homme le plus heureux du monde : – *Je suis actuellement en négociation avec de nombreux festivals pour montrer* **Choking Hazard**. *Quantité de distributeurs nous ont contactés après avoir lu un bon papier sur le film dans Variety. Les Polonais souhaiteraient carrément le sortir en salles...* – Fort de son succès, Dobes peut donc tranquillement enchaîner sur son second long-métrage au titre des plus évocateurs : **Adolf Hitler Doesn't Like Disco**. – *Avec Stepan, nous avons fini d'écrire le scénario et nous cherchons actuellement un financement. C'est l'histoire d'un clone d'Hitler qui s'échappe d'un laboratoire afin de répandre ses théories de dictature, mises à mal par les scientifiques qui l'ont créé lui ont fait croire pendant des années qu'il n'était qu'un enfant gitan.* – Une bien belle histoire qui plaira à coup sûr à Albert Pyun et Jim Wynorski, deux autres cinéastes idolâtrés par un Marek Dobes au bon goût définitif.

Alexandre BUSTILLO



BLOODY BILL

DE BYRON WERNER

LE SUD BRILLERA À NOUVEAU !

DES MORTS-VIVANTS DANS UN WESTERN ? NON, IL NE S'AGIT POINT LÀ D'UN HYPOTHÉTIQUE YOUNG GUNS 3 QUI RÉUNIRAIT TOUT SON CASTING D'ORIGINE, MAIS BIEN DE LA NOUVELLE PRODUCTION DE THE ASYLUM QUI, PRÈS DE QUINZE ANS APRÈS EMPIRE, COMPTE BIEN RELEVER LE DÉFI.

Pour leur premier scénario, les frangins John et Matt Juan ont eu la judicieuse idée de délocaliser l'action de leur pitch très classique dans un contexte rarement abordé par le genre : le western. Certes, l'idée n'est pas neuve. Dans les années 80, Dick Richards signait **La Vallée de la mort** (survival stressant où des jumeaux sapés comme des vachers pourchassaient une famille partie en vacances) et Charles Band, sous couvert de sa boîte de production Empire (ancêtre de Full Moon), misait quelques biffetons dans l'éminemment sympathique **Ville fantôme** que réalisa Richard Governor. Produit par The Asylum (**Evil Eyes**, **The Fanglys**, **Vampires Vs. Zombies**) et shooté par le newbie Byron Werner, **Bloody Bill** se déroule dans les rues poussiéreuses d'une ville fantôme où se retrouve une bande d'étudiants (on ne le demandera jamais assez : à quand un slasher avec des graduates ?. Personne ne peut courir, l'affaire est réglée en moins d'un quart d'heure !) après qu'un dealer ait dérobé leur bagnole. Dommage pour eux car la ville est le repaire de Bloody Bill, fantôme sudiste vexé d'avoir perdu la Guerre de Sécession, écumant à présent notre monde en compagnie de son armée de bouffeurs de chair humaine. Apparemment conscient des limites imposées par ce script très basique et un budget des plus minimalistes, Byron Werner (qui a failli stopper le tournage après l'accident d'un cascadeur qui perdit une jambe) file directement à l'essentiel en torchant ses scènes d'exposition en dix minutes afin de laisser libre cours à la folie de ses zombies. Le tout arrosé de death metal, potards à dix. Si nous, on approuve (ras-le-bol des séries Z bavardes), d'autres n'ont pas hésité à faire remarquer à Werner que son film était bourré d'incohérences, que les acteurs étaient à chier et que l'histoire ne tenait pas la route. En guise de réponse, le bonhomme se fendit d'un tonitruant – *It's a fucking horror movie, it's a fucking zombie movie. Who cares ?* – S'il le dit...

Alexandre BUSTILLO

CONTE DE LA FOLIE ORDINAIRE

THE MACHINIST
DE BRAD ANDERSON

Sous couvert d'une performance d'acteur mémorable, on oublierait presque que THE MACHINIST est aussi un film hanté, pas seulement par une silhouette squelettique troublante, mais aussi et surtout par des émotions réflexives questionnant les responsabilités de l'homme et pointant les issues, parfois fatales, d'un repli sur lui-même irréversible.

S'il y a bien une chose que la critique et le public ne manqueront pas de souligner à la sortie de **The Machinist**, c'est bien la étanisante prestation livrée par un Christian Bale, non pas méconnaissable, mais véritablement « déformé ». Il y est clair que passer sur une telle performance relèverait d'une pure hérésie, mais s'y attarder trop longuement éclipserait du coup les qualités intrinsèques du métrage de Brad Anderson. Ouvrier vivant seul et cherchant un certain réconfort chez les quelques personnes de son entourage qui le considèrent (une pute, Jennifer Jason Leigh, et une serveuse, Aitana Sánchez-Gijón), Trevor Reznik, insomniaque, se « métamorphose » de jour en jour et cherche, malgré lui, la où les réponses à cet état de délabrement physique et psychologique. Basé tel un puzzle mental sur la structure psychique du personnage de Trevor Reznik, avec autant de flashs et de réminiscences comme éléments de réponse aux questions soulevées par l'intrigue, **The Machinist** joue avec le déjà-vu et livre au compte-gouttes ses indices, à l'instar d'un Hitchcock ou encore d'un De Palma, deux cinéastes démiurges tirant les ficelles de leurs intrigues et manipulant ainsi le spectateur. Si Anderson profite de l'implication de Bale pour livrer un personnage suscitant forcément la pitié, il l'emploie de manière à souligner le caractère profondément humain de son histoire, celle d'un homme cherchant une stabilité sociale (Trevor Reznik est un ouvrier assidu) et affective (il cherche à construire quelque chose avec les deux seules femmes de sa vie : la prostituée qu'il fréquente et la serveuse qui le sert tous les soirs) mais qui, hanté par un profond traumatisme (encore) inconnu, ne trouvera satisfaction que dans une quête éperdue. Cet ancrage volontairement réaliste pourra effectivement décontenancer ceux qui s'attendaient à une pure œuvre « fantastique », car si Anderson joue avec certains codes du genre en question, c'est pour mieux s'en délaire à l'issu d'un twist touchant, reflet de la commisération qu'il peut avoir pour son personnage principal. Pour ne pas faillir à sa mission, et dépeindre avec le plus grand soin l'univers dans lequel Reznik s'enferme, Anderson recourt à une photographie (magnifique) voilée, renforçant l'aspect oppressant de l'environnement et donnant un cachet onirique à l'ensemble. Impossible de ne pas songer à ce que pourrait donner la représentation visuelle de l'univers d'un Kafka (il est d'ailleurs question ici de métamorphose ...), avec toute la tension qui peut découler d'un tel récit. Des influences littéraires, le film d'Anderson en regorge, ainsi, ce n'est pas un hasard si l'on voit Reznik lire *L'Idiot* de Dostoïevski (un écrivain à fortes revendications sociales ayant déjà abordé le thème du renfermement humain et de la folie), puisque Reznik lui-même, aurait pu être un personnage d'un de ses romans. Anderson va même jusqu'à reprendre une déficience physique de l'auteur russe, en l'occurrence son épilepsie, dans la caractérisation d'un des personnages de son film (le fils de la serveuse étant atteint des mêmes symptômes). Fort d'une distribution parfaite où l'on croise aussi le trop rare Michael Ironside (dans un rôle physiquement semblable à celui qu'il tenait dans **Starship Troopers** !) et le flippant John Sharian (vu, entre autres, dans **Romasanta**, une autre prod Filmax), **The Machinist** mérite amplement les louanges diverses qu'il écope depuis un moment dans sa tournée des marchés et autres festivals, et peut fièrement revendiquer son statut de meilleur film provenant de la firme ibérique jusqu'à présent. Les mauvaises langues diront effectivement que c'était là un défi pas spécialement difficile à relever…

Fausto FASULO

ESPAGNE. 2004. RÉAL. : BRAD ANDERSON. SCÉN. : SCOTT KOSAR. DIR. PHOT. : XAVI GIMÉNEZ. MUS. : ROQUE BAÑOS. PROD. : JULIO FERNÁNDEZ POUR CASTELAO PRODUCCIONES ET FILMAX GROUP. INT. : CHRISTIAN BALE, JENNIFER JASON LEIGH, AITANA SÁNCHEZ-GIJÓN, JOHN SHARIAN, MICHAEL IRONSIDE, LARRY GILLIARD... DUR. 1H42. DIST. : CTV INTERNATIONAL. SORTIE LE 19 JANVIER 2005.

INTERVIEW

BRAD ANDERSON
LE CONTE D'ANDERSON

TOTALEMENT DÉTACHÉ OU SIMPLEMENT FATIGUÉ ? MÉCHAMMENT CALCULATEUR OU SAINEMENT RAISONNÉ ? DIFFICILE DE CERNER EN QUELQUES MINUTES LA PERSONNALITÉ DE BRAD ANDERSON, JEUNE RÉALISATEUR INDÉPENDANT EN VUE DEPUIS LA SORTIE DE **SESSION 9** ET D'**ET PLUS SI AFFINITÉS.** À VOUS DE VOUS FAIRE VOTRE PROPRE OPINION, À TRAVERS DES PROPOS SOUVENT AMBIGUS...

Ci-dessous :
Brad Anderson dirige un Bale habité.

The Machinist est tout de même un projet atypique : il s'agit d'un script américain, réalisé par une équipe artistique américaine dont vous, Christian Bale et d'autres acteurs, mais le film a été tourné en Espagne et il est produit par Filmax. Comment en êtes-vous arrivé là ?

C'est vrai que c'est un mélange étrange. Mais avant que le film ne soit repris par les gens de Filmax, nous avons essayé d'obtenir de l'argent américain, notamment parce que le scénario de Scott Kosar se situe à Los Angeles. La plupart des producteurs hollywoodiens que nous avons rencontrés aimaient l'histoire mais la trouvaient beaucoup trop sombre et taciturne, ce qui a fini par les repousser. Ceux qui étaient vraiment intéressés voulaient tout de même modifier le script, ce que j'ai refusé obstinément de faire. On a alors rencontré les gens de Filmax, qui connaissaient mes précédents films, et qui étaient intéressés pour collaborer avec moi. Ils m'ont dit : *« Vous pouvez réaliser le film que vous voulez, on ne vous dira pas quoi faire. On vous donnera juste l'argent pour le faire ! »*. Une telle offre ne se refuse pas ! La seule condition imposée par Filmax était que le tournage se déroule à Barcelone, ce qui m'a semblé ridicule au départ, puisque l'histoire est censée se dérouler sur la côte Ouest américaine. Mais une fois sur place, on a beaucoup exploré la ville, et l'on a vite réalisé que les bas quartiers de n'importe quelle ville au monde sont susceptibles de ressembler aux bas quartiers californiens.

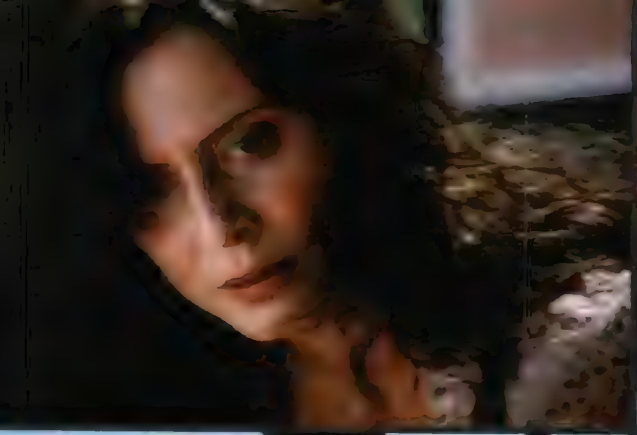
Est-ce que ce choix de production a modifié la vision que vous nourrissiez à l'origine pour cette histoire ?

Complètement. Si **The Machinist** avait été filmé à Los Angeles, il serait ancré dans une réalité bien définie, alors qu'en tournant à Barcelone, on a dû recréer entièrement ce quotidien américain. Du coup, le ton du film semble bien plus surréaliste puisque le spectateur ne peut définir avec précision l'emplacement de l'action. Les spectateurs américains, par exemple, sont en général incapables de dire où le film a été tourné, et je pense que cela confère une singularité au film qui sert grandement notre propos. Dans **The Machinist**, j'ai essayé de projeter le spectateur dans la tête de Trevor Reznik, pour qu'il puisse partager le monde étrange dans lequel ce personnage torturé évolue. Peu de films ont les capacités de le faire de manière efficace, et dans cette optique, cette délocalisation apporte un certain plus.

On a souvent dû vous poser la question, mais elle nous semble incontournable : comment avez-vous travaillé avec Christian Bale ? Par exemple, est-ce vous qui lui avez demandé de perdre autant de poids ?

Il a perdu une trentaine de kilos pour son rôle, mais je ne lui ai jamais demandé un tel sacrifice. Il était précisé dans le scénario que son personnage était très mince, donc je savais qu'il aurait à en perdre, mais c'est Christian qui a décidé de lui-même de maigrir autant. Il a ressenti le besoin de se transformer physiquement de façon aussi drastique, pour rentrer dans la peau de son personnage. J'ai d'ailleurs été choqué en le découvrant ainsi métamorphosé, il faisait vraiment peur à voir ! Mais c'était parfait parce que c'est ce qu'on recherchait pour Trevor Reznik, qui est un homme au seuil de la mort. Travailler avec Christian Bale était très facile parce que c'est quelqu'un de très calme. Il faut dire aussi qu'il n'avait pas beaucoup de force et d'énergie. Il faisait donc ce que je lui demandais et de ce point de vue-là, ce fut une expérience très agréable. Ceci dit, je vous rassure, nous n'avions pas peur qu'il meure ou quoi que ce soit, parce qu'il savait se ménager et ne se mettait donc pas en danger.

« Dans The Machinist, j'ai pour qu'il puisse partager



Avez-vous modifié le planning de tournage pour lui faciliter la tâche ?
Non. Nous avons tourné **The Machinist** comme la plupart des films se tournent, c'est-à-dire par séquences. Seule la séquence du flash-back, lorsque Christian Bale a récupéré son poids normal, a été tournée trois mois après la fin du tournage. Christian était rentré à Los Angeles et s'était remis à manger parce qu'il devait retrouver une masse musculaire importante avant de commencer le tournage de **Batman Begins**. Il est revenu à Barcelone, le temps de tourner cette séquence manquante.

Scott Kosar affirme que son script possède un aspect kafkaïen. Partagez-vous la même influence, et si ce n'est pas le cas, quelles ont été vos références ?
Quand j'ai lu le script de **The Machinist**, j'y ai effectivement décelé cette qualité kafkaïenne : un film parlant d'un homme devenant de plus en plus paranoïaque envers le monde qui l'entoure. Cela me rappelait *Le Procès*. Et j'aime cet aspect du script, le fait que les références soient plus littéraires que cinématographiques. L'autre référence, de mon point de vue, est Dostoïevski, car le film parle beaucoup de culpabilité et de mauvaise conscience, ce qui me ramenait sans cesse à *Crime et Châtiment*. À l'université, j'ai étudié la littérature russe et j'ai admiré cet aspect du scénario. Scott Kosar est quelqu'un de particulier : il est capable d'écrire le remake de **Massacre à la tronçonneuse** et des scripts de films d'horreur, mais il peut aussi imaginer des histoires comme celle de **The Machinist**, qui est en fait le premier scénario qu'il ait signé.

Il nous semble que* The Machinist *contient quand même des références cinématographiques. Pas forcément des citations d'ailleurs, mais de véritables influences, comme celles des frères Coen, de Terry Gilliam ou encore Roman Polanski...
C'est vrai que j'adore les films de Roman Polanski qui ont été, je dirais, une influence indirecte. Ses histoires contiennent souvent des thèmes similaires : un personnage pensant que l'on complote contre lui et voyant la conspiration partout. Vous citez les frères Coen, et c'est marrant parce qu'ils ont failli être producteurs exécutifs sur **The Machinist**. Ils ont été propriétaires du scénario pendant un temps, sûrement parce qu'ils en ont apprécié l'humour noir, avant de passer à d'autres projets. Quant à Terry Gilliam, j'aime ses films et je me suis d'ailleurs identifié à son calvaire sur le tournage de **L'Homme qui tua Don Quichotte**. Il a commencé à tourner ce film en Espagne, mais n'a jamais pu le terminer. Comme on le voit dans **Lost in La Mancha**, ce fut un réel combat.

Voulez-vous dire qu'il a été difficile de tourner* The Machinist *en Espagne ?
J'ai eu moi-même beaucoup de problèmes de santé. Je me suis déchiré un tendon au pied et j'ai passé la moitié du tournage sur des béquilles. Une fois que je n'ai plus eu besoin des béquilles, c'est mon dos qui a lâché et j'ai assuré la deuxième moitié du tournage allongé sur mon dos. C'était physiquement difficile.

Pensez-vous que cela a influencé le film ?
Peut-être bien ! J'étais sur le dos, face au moniteur... Ce qui m'a facilité la vie dans un sens, puisque je n'avais pas à courir partout.

Malgré cela, c'est une expérience que vous réitéreriez ?
Oh oui, je reviendrais volontiers tourner en Espagne. La seule différence est que là-bas, le rythme de vie est plus lent qu'aux États-Unis, où vous courez dans tous les sens. Les Espagnols prennent plus leur temps, ce qui est malgré tout appréciable parce que c'est bien plus relaxant. L'Amérique suit un rythme si effréné... Mais l'équipe espagnole fut fantastique, ainsi que tous les acteurs et Aitana Sánchez-Gijón en particulier. Certains d'entre nous étaient avantagés car ils ne parlaient pas espagnol, tout comme moi d'ailleurs. Et ça aide, surtout quand on ne comprend pas les nombreuses disputes qui ani-

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas :

Trevor Reznik (Christian Bale) et une machine infernale : les risques du métier...

La belle Marie (Aitana Sánchez-Gijón), serveuse habituelle de Trevor : une personne à qui parler.

Trevor et le fils de Marie : une réalité assurée ou un sentiment de déjà-vu ?

Trevor, halluciné, dans l'antre de sa folie.

Un tour de train fantôme qui tourne mal : l'attraction est parfois fatale...

essayé de projeter le spectateur dans la tête de Trevor Reznik, le monde étrange dans lequel ce personnage torturé évolue. »

Ci-dessous, de gauche à droite : Trevor Reznik face à Ivan (John Sharian), un personnage étrange et charismatique.

Trevor en pleine crise de rage, toujours face à Ivan.

Stevie (Jennifer Jason Leigh) : une femme brisée cherchant comme Trevor un repère affectif.

ment généralement un tournage. Du coup, quand les gens hurlaient qu'il leur manquait du temps ou de l'argent, c'était dans une langue que je ne comprenais pas, ce qui m'affranchissait totalement de ces remontrances. J'étais donc parfaitement détendu !

Est-ce qu'on peut considérer* The Machinist *comme un film noir ?
J'aime certains films noirs, mais je ne sais pas si je qualifierais **The Machinist** de film noir. C'est un film indubitablement sombre et certains de ses thèmes sont communs à ceux des films noirs, mais je ne sais pas trop à quelle catégorie il appartient. Certains le qualifient de film d'horreur, d'autres de thriller psychologique... Personnellement, je le vois plus comme un drame à suspense.

Est-ce qu'on peut classer votre précédent film,* Session 9*, dans la même catégorie ?
Je ne sais pas. En tant que réalisateur, je veux raconter plusieurs types d'histoires et travailler sur différents genres. J'aime les comédies romantiques et j'en ai d'ailleurs réalisé deux, ce qui fut une expérience très amusante. Mais elles n'ont rien à voir avec les films plus sombres, les films d'horreur psychologiques comme **Session 9** ou **The Machinist**. Personnellement, je trouve que les drames psychologiques sont plus visuels, donc plus intéressants. Mais j'aime toucher à tous les genres, cela me force à rester alerte en tant que réalisateur. Je ne peux pas utiliser encore et toujours les mêmes astuces. Je préfère être imprévisible que d'entendre quelqu'un dire : « *Oh ! C'est encore un film de Brad Anderson ! Toujours et encore le même film...* ». En faisant **Session 9** et **The Machinist** coup sur coup, je ne me suis pas fixé de but précis, mais je me suis juste dit que j'allais faire un petit détour du côté sombre.

Cela veut-il dire que votre prochain projet ne sera pas dans la même veine que* The Machinist *?
Oui, il s'agit d'un projet totalement différent : une comédie musicale intitulée **Non-stop to Brazil**. J'espère pouvoir le réaliser prochainement, d'autant que ce sera quelque chose de complètement nouveau pour moi. J'ai également écrit un thriller noir intitulé **Lucid**, qui sera produit par la Warner et qui sera probablement mon premier film de studios. C'est l'histoire d'une femme qui fait des rêves et commence à imaginer qu'elle a vraiment vu les meurtres dont elle a rêvés. C'est une histoire très commerciale, que j'ai écrite spécialement pour répondre aux besoins du studio system.

Qu'est-ce que vous entendez par « histoire commerciale » ?
Je ne sais pas... Les studios l'ont aimée, donc je suppose que le script a une certaine valeur commerciale...

D'accord, mais quelle est votre définition d'« histoire commerciale » ? C'est vous qui avez employé ce terme...
Oui, je sais. Peut-être me suis-je mal exprimé. Qu'est-ce qui est commercial ? Tout est question d'argent, à savoir combien d'argent rapportera un film. Les studios recherchent des films qui suivent une certaine formule ayant fait ses preuves. C'est pour cela qu'on voit toujours le même film, encore et toujours. Et quand on casse cette formule, quand on la change, ils ont peur car ils ne savent pas si ça va marcher. Mon but n'est pas de faire des films commerciaux, mais j'ai envie que le plus de gens possibles puissent voir mes œuvres. Mais si je faisais un film de studios, je ne suis pas sûr que ce serait gratifiant, car on rentre dans un système où l'on nous force la main. Dans ce genre de cas, on ne peut donc pas travailler avec le cœur. Enfin, on ne sait jamais, c'est peut-être amusant à faire, ça peut peut-être marcher...

Par opposition, vous vous définissez donc comme un cinéaste indépendant. Quel regard portez-vous sur vos confrères ?
Je trouve passionnant le fait que des réalisateurs comme Richard Linklater ou Doug Liman, qui ont commencé par faire des petits films indépendants comme ceux qu'on voit à Sundance, se retrouvent à faire des films comme **La Mémoire dans la peau** et **Rock Academy**. Certes, ce sont des films de studios, mais des films de studios intéressants, parce que ces réalisateurs sont capables de conserver leur esprit d'indépendance, leur singularité. C'est super que ça puisse arriver, mais il y en a tout autant qui se mettent à faire des mauvais films, des « vrais » films de studios pour le coup. Mais je ne suis pas complètement défaitiste, parce que je pense qu'il restera toujours de l'espoir tant que des réalisateurs indépendants comme moi représenteront la résistance face aux mauvais films des studios. À part nous, seuls les films étrangers peuvent constituer un rempart, même s'ils sont difficiles à voir aux États-Unis parce qu'ils restent très peu de temps à l'affiche. Pour **Lucid**, j'espère que je réussirais à maintenir ma vision personnelle, sans qu'elle soit détruite par les studios. Mais sait-on jamais !

Quand même, vous pouvez profiter du système, non ?
Oh oui, je peux me faire plein d'argent !

« En faisant The Machinist, je ne me suis pas fixé de but précis, je

Sans parler d'argent, il est quand même possible de s'adapter au système sans pour autant se renier, non ?

Oui, mais je pense que le seul moyen de renverser ce système est de le pénétrer. Non pas que je sois en train d'essayer de révolutionner le cinéma, mais ce serait super de pouvoir faire un film de studios en toute liberté. Le problème est qu'on peut tenter plein de choses, mais qu'au bout du compte, les dirigeants des studios finiront par obtenir le film pour lequel ils ont signé tout simplement parce que je n'ai pas le pouvoir d'imposer le film que je veux et que je suis donc à leur merci. Aujourd'hui, seul Steven Spielberg peut faire ses films de la manière dont il l'entend et peu de réalisateurs jouissent de cette liberté. Même Martin Scorsese, par exemple, devait rendre des comptes à Harvey Weinstein pendant la production de **Gangs of New York**. On doit toujours rendre des comptes à la personne plus haut placée que vous dans la hiérarchie des studios. La seule chose à espérer, c'est que cette personne soit plus intelligente que vous !

Propos recueillis par Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS au Festival de Sitges 2004 et traduits par Agathe DUPUY

Ci-dessus :
Trevor Reznik perdu dans un univers mental qui le dépasse.

me suis juste dit que j'allais faire un petit détour du côté sombre... »

JUSTICE SAUVAGE

L'EMPREINTE DE LA MORT

DE PHILIPPE MARTINEZ

Alors qu'un film du calibre d'In Hell se voit privé d'une sortie salles et que les foirages artistiques intégraux de The Order et Point d'impact assurent la rentabilité financière de la carrière de l'acteur, l'optique de revoir sur grand écran une bonne série B à l'ancienne avec notre kickeur préféré semblait s'éloigner. Et bien figurez-vous que le dernier opus du bonhomme répond à nos attentes, tout en dévoilant une face assez noire du personnage, déjà perçue chez un certain Ringo Lam...

Pendant que Seagal entretient sa bedaine à coups de direct-to-DVD pullulant dans les bacs et que le florilège d'action-star des 80's tombe dans un oubli quasi total, Van Damme tente, tant bien que mal, d'amener sa carrière sur des terrains plus glissants, du moins quand les scripts proposés lui permettent justement de jouer avec son image. **Replicant** et **In Hell** témoignaient de ce désir et s'imposaient par là même comme deux des meilleurs films de l'acteur. Si bien sûr le fait de retrouver le nom de Ringo Lam aux commandes de ces deux œuvres justifie clairement la qualité de l'ensemble, force est de constater que lorsque Van Damme a la possibilité de taper dans un registre plus dramatique sans nuire au concept de série B d'action, le résultat en demeure agréablement surprenant, comme c'est le cas ici avec **L'Empreinte de la mort**. Un temps prévu pour Ringo Lam, le projet tomba finalement dans les pattes de Philippe Martinez, producteur et réalisateur français exilé en Angleterre. Deuxième réalisation pour ce dernier qui, même s'il ne se dépatouille pas d'une esthétique clinquante et contemplative foncièrement ratée (on pense à ces vues urbaines gorgées de néons, aussi factices qu'inutiles au récit), s'en sort plutôt bien avec des scènes d'action nerveuses et violentes, n'égalant pas la rigueur technique d'un Lam, mais servant efficacement un script hard-boiled. Ce scénario usé à la corde, où Van Damme cherche à venger sa femme tuée par le cabot Simon Yam, fait figure de prétexte idéal à la conception d'un bon p'tit B dynamique et surtout sacrément violent. Car à vrai dire, c'est justement l'aspect frontal des scènes d'action qui donne ce cachet jouissif et radical au film. Ici, pas de chichis. Van Damme débonde cagoule fusil à pompe dans les mains (et éclate de surcroît la caboche d'un bad guy), fracasse un récalcitrant à la sortie d'une boîte de nuit, quand ce ne sont pas ses compères qui s'adonnent à une séance de torture avec énucléation incluse ! Le tout avec détails sanguinolents à l'appui, bien sûr. Devant cette déferlante aussi jouissive que gratuite, l'interprétation de Van Damme n'est pas en reste. Affichant dès les premières images glaçantes du film un visage buriné et un regard noir qui en dit long sur le passé du personnage, JCVD se permet même une sacrée performance dramatique dans une scène où il fond littéralement en larmes devant le corps inanimé de sa femme. Une séquence poignante prouvant une fois de plus que lorsqu'il s'en donne les possibilités (et qu'il est bien dirigé), Van Damme est loin d'être le kickeur écervelé que voient en lui ses détracteurs. À l'image du masochisme forcené d'un **Replicant** ou d'un **In Hell**, Van Damme impose de nouveau un personnage au caractère blessé par un profond traumatisme émergeant du passé. Ce trauma aura ainsi des incidences psychologiques (la nature instinctivement violente du personnage de JCVD/Ben Archer fait surface avant même le meurtre de sa femme, comme en témoigne la scène de la sortie du night club) et physiques (le visage ravagé des premières images) et permettra à l'acteur de jouer dans un registre de haine intériorisée, où seul l'éclat de rage libérateur (que l'on retrouve aussi dans les films de Lam) servira de moteur aux scènes d'action ultra violentes du film. Martinez couchat donc cet exercice de manière assez convaincante, se servant de l'icône vandammesque comme d'un punching-ball émotionnel humain, où encore une fois l'homme fort du passé en prend plein la gueule et cherche à se reconstruire coûte que coûte. Le chemin de cette reconstruction passera donc par une « déconstruction physique » et sera jalonné d'explosions meurtrières prétextes à un apaisement intérieur finalement jamais retrouvé. On espère que la carrière de JCVD gardera ce cap pertinent, tout en poursuivant cette escapade sombre et torturée témoignant d'un réel désir de montrer ce que l'homme a dans le ventre.

Fausto FASULO

WAKE OF DEATH GB, 2004. RÉAL ET SCÉN. PHILIPPE MARTINEZ. DIR. PHOT. EMMANUEL KADOSH. MUS. GUY FARLEY. PROD. STÉPHANIE MARTINEZ, ALAN LATHAM, LUC CAMPEAU, ANTON ERNST ET STEFAN JONAS POUR BAUER MARTINEZ STUDIOS ET LUCKY 7 PRODUCTIONS LLC. INT. JEAN-CLAUDE VAN DAMME, SIMON YAM, LISA KING, VALÉRIE TIAN, TONY SCHIENA, DANNY KEOGH. DUR. 1H26. DIST. LIMELIGHT. SORTIE LE 19 JANVIER 2005.

INTERVIEW PHILIPPE MARTINEZ - RÉALISATEUR
PREMIERS PAS DANS L'ACTION

DÉBARQUÉ SUR LE PROJET **AFTER DEATH** ALORS QU'IL DEVAIT ÊTRE RÉALISÉ PAR RINGO LAM, SUITE À SA FRUCTUEUSE COLLABORATION AVEC VAN DAMME SUR **REPLICANT** ET **IN HELL**, PHILIPPE MARTINEZ, QUI FAIT SES PREMIERS PAS DANS LE DOMAINE DE L'ACTIONER B, LIVRE AVEC **L'EMPREINTE DE LA MORT** UNE HONNÊTE ŒUVRE RÉJOUISSANTE, OÙ CE BON VIEUX JEAN-CLAUDE SE TRANSFORME EN VIGILANTE PAS CONTENT DU TOUT. RETOUR SUR L'INSTIGATEUR D'UNE AGRÉABLE SURPRISE...

Ci-dessus : Martinez dirige un Van Damme concentré.

Comment êtes-vous arrivé sur le projet* L'Empreinte de la mort *? La réalisation devait à la base être assurée par Ringo Lam...
Je suis arrivé au départ en tant que producteur. On avait signé Ringo Lam à la mise en scène, mais avec ce dernier, nous ne nous sommes pas mis d'accord. Je ne connais pas bien l'univers du cinéma d'action et nous n'avions pas la même vision du film. Jean-Claude m'a alors demandé d'assurer la mise en scène. J'avais déjà réalisé un film auparavant, un thriller politique qui s'appe le **Citizen Verdict**, et je craignais de ne pas être capable d'assumer les ambitions d'un vrai film d'action. J'ai donc traité l'histoire de manière simple, en me concentrant sur l'aspect jusqu'au-boutiste de la quête d'un homme qui a tout perdu. J'ai opté pour un ton réaliste, avec des scènes d'action rapides et incisives, sans chorégraphies martiales typiques dans ce genre de productions. J'ai avant tout voulu raconter une histoire et ensuite y incorporer des scènes de combats.

Lorsque le film était encore en pré-production, son titre original était* After Death. *Qu'avez-vous gardé du scénario original prévu pour Ringo Lam ?
Rien. Si ce n'est la petite fille qui tente d'échapper aux triades. À la base, dans l'histoire originale, la même petite fille était une voyante convoitée par Simon Yam, un baron de la drogue chinois qui désirait l'utiliser afin de contrôler le marché et le milieu en exploitant ses pouvoirs psychiques. C'était une histoire purement fantastique. Van Damme devait protéger la gamine durant tout le film, le scénario se concentrait d'ailleurs principalement sur les relations entre ces deux personnages. Cependant, je ne me sentais pas capable de faire le film avec une telle histoire, en tant que producteur comme en tant que réalisateur. Ce que je voulais avant tout, c'était montrer un Van Damme qui a 40 ans, qui a des rides, qui a pris des coups dans la vie, qui est fatigué, au bout du rouleau.

À l'instar de Ringo Lam dans* Replicant *et* In Hell, *vous explorez la même face noire du personnage interprété par Van Damme...
Je crois que Ringo Lam a été une vraie rencontre pour Van Damme. Dans **In Hell** plus que dans **Replicant** selon moi, il y a eu ce déclic où Van Damme s'est dit qu'il était capable de passer à autre chose, de jouer des personnages plus sombres, des rôles plus durs... La différence qu'il y a entre Lam et moi, c'est l'approche que l'on a de travailler avec l'acteur. Je viens pour ma part du théâtre, et mon but était que l'on ressente vraiment quelque chose pour le personnage de Ben Archer dans le film, que ses sentiments et ses réactions touchent le public.

On pense à cette scène où Van Damme éclate en sanglots devant le corps de sa femme, une scène véritablement poignante...
C'est la première scène que l'on a tournée avec Van Damme. Si à ce moment il ne me donnait pas ce que je souhaitais, j'aurais quitté le film et mis un yes-man à la réalisation. J'ai donc discuté avec Jean-Claude, on s'est isolés et on a parlé de sa femme, de son fils, de sa vie... Je lui ai alors dit brutalement que sa vraie femme était morte, et l'on a commencé à parler d'elle en ressassant des souvenirs... Il s'est alors mis à pleurer, même après la prise.

Van Damme déclare lui-même vouloir s'orienter vers des rôles plus dramatiques, viscéraux, intenses...
C'est quelque chose de normal : il en a les capacités. Avec **L'Empreinte de la mort** et les films de Ringo Lam, il a montré qu'il était sincère dans sa démarche. Il devrait arrêter de tourner des productions d'action pures et dures, où il ne fait que balancer des coups de pied, pour vraiment se concentrer sur ses capacités d'acteur.
C'est bien évidemment un risque, aussi bien financier qu'artistique, parce qu'on peut vite déstabiliser la cible habituelle des films de Van Damme.

Concernant la sortie en salles du film, c'est une chance pour celui-ci, les derniers opus de Van Damme n'ayant pas eu droit aux honneurs d'une sortie sur grand écran, surtout pour un film comme* In Hell, *qui en avait clairement les capacités...
L'Empreinte de la mort sort dans les salles en France, en Italie, au Japon, en Allemagne, en Angleterre, mais sauf aux États-Unis *(le film est déjà sorti en DVD là-bas - ndlr)* où notre distributeur Artisan s'est désisté lorsque les responsables de la boîte sont venus sur le tournage et se sont aperçus que l'on ne tournait pas un « vrai » film d'action. Ils ont débarqué lorsqu'on shootait la première scène du film, avec un Van Damme figé devant la caméra. Ils ont complètement halluciné et se sont dits : *« Mais il n'y a pas d'action, Van Damme ne se bat pas ! Où sont les combats ? ! Etc. »*. Du coup, Artisan s'est retiré et 30 % du budget avec...

« Ce que je voulais avant tout, c'était montrer un Van Damme au bout

Comment s'est passée votre collaboration avec Simon Yam ? Son statut de star en Asie n'a pas nuit au bon déroulement du tournage et aux relations avec l'équipe ?
Je ne peux dire que du bien de Simon Yam. C'est un grand acteur, avec qui j'ai travaillé très différemment qu'avec Van Damme. Il demandait moins d'attention que Jean-Claude, il a juste besoin de quelques indications pour tourner une scène. Comme Roy Scheider, que j'ai dirigé dans **Citizen Verdict**, c'est une machine bien huilée qui demande très peu d'entretien. Il est dommage qu'il ne tourne pas plus aux États-Unis, car là-bas, il aurait pu être une très grande star.

Le film est très violent, on sent clairement l'envie de dépeindre frontalement les scènes d'action ou de combats qui ponctuent l'histoire. On pense évidemment à cette scène de torture, où les deux acolytes de Ben Archer/Van Damme se livrent à l'énucléation d'un suspect...
(rires) C'est MA scène ! L'acteur qui joue Raymond dans le film *(le garde du corps de Van Damme dans l'histoire - ndlr)*, c'est mon oncle, qui n'est pas acteur à la base mais un « ancien » du milieu marseillais. Quand j'ai tourné la scène, j'avais ce mec en face de moi, attaché sur une chaise, et je ne savais pas encore ce que Max (le mentor) et Raymond allaient lui faire. J'ai fait sortir l'équipe de la pièce et je suis resté seul avec mon oncle. Je lui ai alors demandé ce qu'il ferait dans un cas pareil, pour faire parler le type. Il m'a alors dit : « Prends une perceuse et perce-le ! ». Sur le tournage de la scène, j'ai demandé à mon oncle de se lâcher complètement, tout le monde était hystérique, moi y compris ! (rires)

Il y a aussi une poursuite en voitures assez impressionnante... Votre manque d'expérience concernant les scènes d'action n'a-t-il pas trop handicapé la mise en boîte d'une séquence qui nécessite une logistique conséquente ?
Pour cela, j'ai fait venir Dominique et Rémy Julienne sur le tournage. Ils se sont occupés de tout concernant la mise en place de cette scène. Je leur ai donné quartier libre sur la séquence, Rémy et Dominique m'ont conseillé sur le placement des caméras et les mouvements à suivre. J'ai donc accepté toutes leurs propositions et j'ai suivi leurs conseils. J'ai juste demandé à ce que la scène soit la plus réaliste possible.

Envisagez-vous une nouvelle collaboration avec Van Damme dans l'avenir ?
Pas pour l'instant, mais si l'opportunité se présente, pourquoi pas ?

Propos recueillis par Fausto FASULO (Merci à François VILA)

**Ci-dessus :
Van Damme dans sa Ford Mustang : vigilante style !**

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Van Damme en famille, son acolyte Tony (Tony Schiena), son adversaire (Simon Yam), ses victimes qui s'enflamment, ses coups de pied qui font mal, sa petite protégée, son regard et son flingue.

du rouleau, qui a des rides, qui a pris des coups dans la vie... »

LE SANG D'UN HÉROS

LA RAGE DU TIGRE

DE CHANG CHEH

Oyez ! Oyez ! Le mythique LA RAGE DU TIGRE ressort sur les écrans français en VO et dans une copie restaurée miraculée. L'occasion de (re)découvrir un monument du cinéma de cape et d'épée chinois dans toute sa splendeur !

On pourra dire ce que l'on veut sur les retitrages des films de « karaté » (le terme les désignant à l'époque) durant les années 70 et 80 : qu'ils étaient abusés, hallucinés, voire complètement débiles. Mais certains avaient quand même de la gueule… Et honnêtement, **La Rage du tigre**, ça pète tout de même plus que **Le Nouveau sabreur manchot** (ce qu'aurait donnée la traduction française de **The New One-Armed Swordsman**). En France, ce film est considéré comme l'œuvre maîtresse de Chang Cheh, celle qui l'a révélé, qui a sorti le ciné kung-fu de son ghetto et lui a donné ses lettres de noblesse (plus que **Raining in the Mountain** de King Hu, qui ne contentera principalement que les critiques et n'attirera pas un très large public).

La Rage du tigre, qui sort en 71 à Hong Kong, fait suite au **One-Armed Swordsman** (alias **Un seul bras les tua tous**, pas mal comme titre dans son genre…), gros succès de 1967, et au **Return of the One-Armed Swordsman** (1969), deux films qui allaient propulser le nageur Jimmy Wang Yu vers une renommée mondiale et le coincer en même temps dans le rôle d'estropié tourmenté durant la décennie suivante. Dans ce troisième volet, ce n'est cependant pas Wang Yu qui endosse le rôle du sabreur manchot. Suite à un clash avec la Shaw Brothers, pour laquelle il travaillait, le jeune acteur claque la porte et part rejoindre la concurrence, en l'occurrence la Golden Harvest, fraîchement bâtie par un autre transfuge de la Shaw (là aussi suite à un clash) : Raymond Chow. Une compagnie où il perpétuera la « tradition » du héros sans bras, via sa série des **One-Armed Boxer** (**Le Roi du kung-fu attaque**), avant de partir voler de ses propres ailes, notamment à Taiwan.

Exit donc Wang Yu, enter le non moins charismatique et beau gosse David Chiang, qui reprend le flambeau du personnage pour la Shaw.

CHIANG, L'HÉRITIER

Le bel éphèbe Chiang tient donc le rôle de Lei Li, une célébrité du monde martial, particulièrement réputé pour ses techniques au double sabre. Une renommée qui n'est pas pour plaire à Lung (Ku Feng), une autre grande figure du combat, qui n'aime pas vraiment voir d'autres noms briller

Ci-dessus :
La fameuse scène du pont, un affrontement homérique gravé dans toutes les mémoires.

Au centre, de gauche à droite :
David Chiang au combat : l'intensité martiale à son paroxysme.

autant que le sien. Grâce à de sombres manigances, Lung se débrouille pour faire accuser Lei d'un crime qu'il n'a pas commis, lui donnant ainsi la possibilité de l'affronter. Un affrontement à l'issu duquel le vainqueur devra se couper un bras… Face à un adversaire plus fort, maniant le bâton à trois branches, Lei Li se fait battre et, fidèle à son engagement, se coupe un bras. Le temps passe, Lei travaille désormais comme serveur dans une auberge, et cherche à oublier son passé de guerrier. Un jour, un autre maître du double sabre, Fung (Ti Lung) passe dans les parages et rencontre Lei. Une très forte amitié naît alors entre les deux, à tel point que Lei va finir par sortir de sa vie d'ermite pour se confronter à nouveau à son passé.

Les traits plus doux que Jimmy Wang Yu, l'allure plus fluette, David Chiang peut apparaître comme un choix surprenant pour faire la transition entre le premier **One-Armed Swordsman** et cette nouvelle mouture. Chang Cheh utilise déjà le jeune Chiang depuis quelques films, notamment dans **Vengeance** et **The Singing Killer**, son physique adolescent n'étant pas sans déplaire tout particulièrement au réalisateur, qui peut ainsi sublimer les souffrances subies par le personnage à l'écran. Le masochisme exacerbé dans lequel Wang Yu s'épanouit, trouve avec Chiang une résonance différente mais tout aussi efficace. Si Wang Yu reste « mâle » durant les deux premiers **One-Armed** (on note notamment sa barbe de plusieurs jours), Chiang garde toujours une apparence nette, impeccable et juvénile, qui décuple d'une certaine façon l'intensité du chemin de croix qu'il parcourt. Habitué à créer des duos, Chang Cheh impose encore plus clairement avec ce film son tout premier couple au cinéma : Ti Lung et David Chiang, le grand et le petit, le fort et le faible, l'homme et la femme…

MISOGYNE ET GAY ?

Il est indéniable que **La Rage du tigre**, tout comme beaucoup d'autres films du réalisateur, surprend grandement par la façon dont l'amitié qui lie David Chiang à Ti Lung est mise en scène. Car le spectateur a plus l'impression d'assister à une histoire d'amour entre deux hommes qu'à des élans de franche et virile camaraderie…

Chang Cheh, sur ses vieux jours, bien conscient que certains critiques occidentaux abordaient ses films sous un angle analytique homosexuel, se fendit de quelques commentaires pour le moins cinglants sur l'homosexualité, condamnant clairement cette « pratique » et n'hésitant pas pour l'occasion à en parler dans des termes pour le moins réactionnaires. Selon lui, ce qu'il montrait à l'écran n'était que la représentation pure et innocente de l'amitié telle que les Chinois la concevaient. Effectivement, on ne peut pas nier que la description de l'amitié virile en Chine peut parfois surprendre les « gweilos » que nous sommes. On peut ainsi trouver des passages assez intenses chez l'écrivain martial Gu Long (dont le talentueux Chu Yuan fera de nombreuses adaptations), où des guerriers se réconfortent les uns les autres, n'hésitant pas à pleurer devant la gentillesse des uns ou à regarder des couchers de soleil côte à côte. Mais le célèbre auteur va aussi plus loin, et ne laisse parfois planer que très peu de doutes sur les véritables relations qui unissent ses personnages. Comme il l'écrit dans *Les Quatre brigands du Huabei* à propos de la façon dont un sabreur regarde son ami (par ailleurs tous deux héros du livre) : *« Pour se méprendre sur l'expression de son regard, il aurait fallu être un idiot doublé d'un aveugle. »*. Le même constat s'applique aussi au travail de Chang Cheh. Il n'est pas question ici de chasse aux sorcières, pour prouver si oui ou non Chang Cheh était homosexuel (refoulé ?) (1), mais mettre sous silence cet aspect de son travail, tout simplement parce qu'il reniait lui-même les faits, serait faire preuve d'aveuglement (et de bêtise, donc). Oui, il existe une dimension homosexuelle chez les personnages masculins de Chang Cheh, qui confirme par ailleurs le talent et la touche unique que le réalisateur savait apporter à ses films. Car, ne l'oublions pas, Chang Cheh est

bien le seul et unique metteur en scène chinois à donner une représentation aussi typée de ses héros. L'un de ses films les plus explicites dans le genre, **Iron Bodyguard**, sortira d'ailleurs quelques années plus tard, en 1973. Une scène en particulier de ce film résume tout ce qui vient d'être dit : Chang Cheh fait se rencontrer deux hommes pour la seconde fois, Yueh Hua et Chen Kuan-Tai. Chang Cheh filme le visage du premier, souriant, qui regarde son ami. Cut sur le visage de sa femme, qui commence à s'inquiéter. Cut sur le second, souriant toutes dents dehors et regardant toujours son ami intensément. Nouveau cut sur la femme qui là, est carrément mal à l'aise et s'inquiète comme pourrait le faire une épouse réalisant que son mari ne quitte pas des yeux une autre femme. Ajoutez à cela des dialogues comme *« Bien sûr que tu ne comprends rien, tu es une femme… »* que balance Yueh Hua à son épouse avant de partir avec son ami bras dessus, bras dessous, et vous ne pouvez décemment plus parler de simples « particularismes locaux ».

Le thème même de l'amputation chez un combattant n'est pas non plus sans renvoyer, dans l'œuvre de Chang Cheh, à l'image de la castration. On a souvent dit que le pistolet était une arme hautement phallique, qui éjaculait des balles mortelles. Que dire dès lors de l'épée (ainsi que de la lance, du sabre…) qui « pénètre » directement la chair ? Avec son bras en moins, Lei Li n'est plus véritablement un « mâle ». Et les assauts répétés de la belle Li Ching ne lui seront d'aucune aide pour récupérer ses attributs. À nouveau – la boucle est

bouclée – il faudra compter sur l'arrivée d'un autre homme pour que Lei redevienne un homme « complet ».
On sait que Chang Cheh était misogyne, à tel point que Cheng Pei-Pei refusa dans un premier temps de jouer dans **Golden Swallow**, ce qui explique facilement la place prépondérante accordée aux hommes dans ses films et la situation largement en retrait des femmes. Ici, Li Ching n'est qu'un apparat sans aucune épaisseur, un personnage vide qui ne sert qu'à resserrer les liens entre Chiang et Ti.

PSYCHOLOGIE DU MARTYRE

Chang Cheh aime placer ses personnages dans des situations douloureuses, où la souffrance se situe aussi bien sur un plan physique que mental. Dans **La Rage du tigre**, il ne fait pas qu'amputer son héros, il l'humilie constamment à partir du moment où il se retire du monde martial et travaille comme serveur. Il subit alors les insultes et les bousculades, voire les bastonnades, des clients sans broncher, alors qu'il pourrait facilement les réduire au silence. Le héros chez Chang Cheh doit souvent être traîné plus bas que terre afin d'évoluer, soit par la reprise en main de son existence (la série des **One-Armed**), soit par une mort d'une rare brutalité qui le purifie dès lors de toutes ses fautes ou erreurs. De fait, Chang Cheh passe beaucoup de temps à filmer la décrépitude et la descente aux enfers de sa figure centrale, n'hésitant pas à placer en retrait les combats. L'emphase sur l'apprentissage martial, qui était au cœur du premier film de la série, est ici complètement délaissée pour laisser plus de place à la peinture de la déchéance de Lei Li.
Les confrontations au fer sont, bien sûr, loin d'être négligées, et les vingt dernières minutes réservent une suite d'affrontements s'achevant sur un final apocalyptique. La collaboration entre les chorégraphes martiaux Tang Chia et Liu Chia-Liang se révèle à nouveau très efficace. L'hécatombe du pont, passage quasi fantastique où l'action semble soudainement glisser dans une autre dimension, est un morceau indémodable de wu xia pian, où la mise en scène martiale confère au sublime. *(Attention, spoiler dans la phrase qui suit)* David Chiang, tout habillé de blanc (la couleur de la mort en Chine), tranche autour de lui, espérant tout autant tuer ses ennemis que se faire tuer afin de rejoindre son ami dans l'au-delà. Son ballet mortel, dans un environnement qui n'est pas sans rappeler les villes fantômes des westerns (aucun signe de vie en dehors du pont, le vent, le silence…), est d'une beauté brutale et fascinante dont on a du mal à s'extraire.

LA RÉVOLUTION EST PASSÉE…

La Rage du tigre a longtemps été considéré en France comme l'une des œuvres les plus essentielles de Chang Cheh. S'il est clair que le film se révèle bien supérieur aux produits répétés sans fin qu'il réalisa durant les années 70, il ne faut cependant pas trop le surestimer, l'entière filmo du maître ayant connu une distribution calamiteuse (problème quasiment résolu aujourd'hui, via Celestial qui édite à Hong Kong la quasi totalité des productions SB). Il est donc très important de replacer **La Rage du tigre** dans le cadre de la série des **One-Armed Swordsman** dont il est, comme nous le disions plus haut, le troisième volet. Car c'est véritablement **The One-Armed Swordsman** (suivi de près par **Golden Swallow**) qui va marquer le pas et lancer une nouvelle vague de violence sur les écrans d'Asie. **La Rage du tigre** apporte certes de nouveaux éléments dans son sillon, mais il n'est pas le film révolutionnaire dont certains ont pu parler : la révolution ayant eu lieu quelques années auparavant…

Julien SÉVÉON

(1) Dans l'article sur Chang Cheh du Mad 145, à l'occasion de sa mort, je notais clairement que le réalisateur était homosexuel. Les informations étant contradictoires à ce sujet, je préfère aujourd'hui mettre cette affirmation entre parenthèses.

SAN DUK BEI DO. HONG KONG. 1971. RÉAL.: CHANG CHEH. SCÉN.: I KUANG. DIR. PHOT.: KUNG MU-TO. MUS.: WANG YUNG-HUA. PROD.: RUN RUN SHAW POUR SHAW BROTHERS. INT.: DAVID CHIANG, TI LUNG, KU FENG, WANG CHUNG, LEI CHENG… DUR.: 1H42. DIST.: WILD SIDE FILMS. SORTIE LE 26 JANVIER 2005.

En bas à droite : La pose du sabreur par excellence : la pureté juvénile de Chiang au service de la brutalité de Cheh.

Le bon gros foirage de Joel Schumacher constitue une bonne occasion de revenir sur les pérégrinations cinématographiques du Fantôme créé par Gaston Leroux, devenu depuis l'une des figures majeures du bestiaire fantastique.

SEUL ET SANS VISAGE

À la fin du XIX[e] siècle, une anecdote courait dans Paris : un certain Eric, assistant de l'architecte Charles Garnier, se serait retiré dans les souterrains de l'Opéra à l'issue des travaux pour y vivre en ermite. Le feuilletoniste Gaston Leroux (*Le Mystère de la chambre jaune*), friand de ce genre d'histoires, n'en fait qu'une bouchée et la régurgite sous la forme de son œuvre la plus célèbre : *Le Fantôme de l'Opéra*. Prenant comme canevas narratif le conte de *La Belle et la Bête*, Leroux invente l'histoire d'Eric, un ancien magicien défiguré hantant les sous-sols de l'Opéra Garnier, qui s'éprend d'une jeune chanteuse, Christine, pour qui il va écrire son plus bel opéra. Travaillant dans l'ombre au succès de sa muse, Eric va hélas être confronté à un rival de taille, le Vicomte Raoul de Chagny, qui fait la cour à Christine. Cette romance tragique ne pouvait qu'inspirer le cinéma, et ce dès l'époque du muet avec ce qui reste sans doute à ce jour la plus belle adaptation du roman de Leroux.

SANS PAROLES

La première adaptation, **Das Phantom der Oper**, réalisée par le chorégraphe allemand Ernst Matray, remonte à 1916 mais est hélas perdue. C'est cette disparition qui a semble-t-il imposé avec le temps **Le Fantôme de l'Opéra** de Rupert Julian et Edward Sedgwick comme la première adaptation officielle. Produit en 1925 par Carl Laemmle, le fondateur d'Universal, cette version met en vedette l'homme aux 1 000 visages, le grand Lon Chaney, qui réalisera lui-même le maquillage horrible du Fantôme. Le film comportait à la base plusieurs séquences en couleurs faisant appel à diverses méthodes de colorisation : hélas, seule la magnifique séquence en Technicolor bi-chrome du Bal de la Mort rouge est parvenue jusqu'à nous. Même s'il a pu pâtir de quelques problèmes de production (Laemmle et Chaney, en désaccord avec Julian, évinceront ce dernier et feront retourner certaines scènes par Sedgwick), **Le Fantôme de l'Opéra** reste un classique parmi les classiques : la prestation hallucinée de Chaney, les décors gigantesques du film (qui seront d'ailleurs réutilisés sur bon nombre de productions Universal) et l'énorme succès du film en feront une référence incontournable pour ses successeurs, leur imposant un cahier des charges visuel à respecter.

UNIVERSAL VS. HAMMER

La descendance la plus prestigieuse du film de Julian se résume à un passage de témoin significatif entre la Universal et la Hammer, la compagnie américaine et la firme britannique qui régnèrent respectivement sur le cinéma fantastique des années 30 et celui des années 60. Justement, en 1943, le filon du film de monstre exploité par Universal depuis le succès du **Dracula** de Tod Browning en 1931 est encore vivace. Décidant de remettre au goût du jour la figure du Fantôme en lui offrant une version parlante et en couleurs, et tout en profitant des décors encore intacts de la version de 1925, le producteur George Waggner (également réalisateur d'un **Loup-garou** pas très folichon deux ans plus tôt) confie son remake au faiseur Arthur Lubin et le rôle-titre à l'excellent Claude Rains (**L'Homme invisible**, **Le Loup-garou**). Le film prend des libertés avec l'histoire originale, livre une ou deux scènes convaincantes (comme celle de la chute du grand lustre) mais la sauce ne prend pas, la faute à une réalisation sans réel point de vue et un scénario mal foutu qui privilégie un esprit vaudevillesque plutôt incongru au détriment de la tragédie. Il faudra donc attendre presque vingt ans pour que le Fantôme revienne dans un grand film, sous la houlette de la Hammer, devant la caméra de Terence Fisher et sous les traits de Herbert Lom (**Spartacus**). Même si Fisher réalise ici l'une de ses œuvres les moins énergiques, son **Fantôme de l'Opéra**, dont l'action est transposée à Londres, a au moins le mérite de laisser au vestiaire les élucubrations lyrico-sentimentales de son prédécesseur

Ci-dessus :
Le grand Lon Chaney dans l'une de ses plus fameuses prestations pour Le Fantôme de l'Opéra de Rupert Julian.

pour regagner les rives du drame gothique et tourmenté, où l'accent est mis sur l'antagonisme entre le Fantôme et son rival.

RECYCLAGE

Le mythe fécond du Fantôme de l'Opéra aura engendré une multitude de déclinaisons plus ou moins officielles. La plus marquante reste incontestablement le **Phantom of the Paradise** de Brian De Palma, réalisé en 1974, au moment où le personnage du Fantôme semblait délaissé par le cinéma depuis plus d'une décennie. Relecture rock (voire glam-rock) de l'histoire originale (les auteurs connaîtront quelques problèmes juridiques avec Universal, détenteur des droits du personnage), mélangée à des éléments repris du *Portrait de Dorian Gray* et de *Faust*, **Phantom of the Paradise** est sans doute la réussite la plus accomplie qu'ait pu engendrer le roman de Gaston Leroux. Conte gothico-kitsch aux allures de show bariolé, le film de De Palma est aussi une œuvre bouleversante et visuellement extrémiste, qui ne laisse pas d'autre choix à son spectateur que de s'immerger dans ce maelström d'émotions en ébullition. La mort du Fantôme, génie sacrifié sur l'autel du spectacle, est encore aujourd'hui l'une des scènes les plus traumatisantes de la filmographie fantomesque. Mais **Phantom of the Paradise** n'est pas le seul à pirater l'image du Fantôme. Universal avait déjà montré la voie avec **The Climax**, en 1944, réalisé par un George Waggner opportuniste, qui, un an après le film de Lubin, tentait une fois de plus de faire fructifier les décors de 1925 avec ce drame de la folie où Boris Karloff interprète (dans son premier film en couleurs) un docteur dévoré par la jalousie qui conserve le corps de sa maîtresse dans les sous-sols de l'Opéra de Vienne. Même si l'on s'éloigne ici de l'adaptation pure, on retrouvera ainsi souvent l'imagerie rattachée au Fantôme dans de nombreux films. Dans **Masques de cire** (Michael Curtiz – 1933), l'utilisation du

Ci-dessus, de haut en bas : L'une des plus belles séquences du film de Julian, celle du Bal de la Mort rouge, filmée dans un magnifique Technicolor bi-chrome, comme ne le montre pas cette photo.

Claude Rains dans la version d'Arthur Lubin pour Universal.

Herbert Lom dans celle de Terence Fisher pour la Hammer.

Technicolor bi-chrome renvoie au film de Julian et la scène où l'héroïne arrache le masque de l'artiste et découvre son visage ravagé est un évident et très bel emprunt. De même, plus récemment, l'**Opéra** de Dario Argento (1987) et son histoire de chanteuse lyrique poursuivie par un psychopathe, le **Darkman** de Sam Raimi (1990) et son justicier masqué transi d'amour, ou encore le **Bruiser** de George A. Romero (2000) et son héros sans visage payent leur tribut au Fantôme en en récupérant les codes visuels ou narratifs. Preuve que le personnage créé par Leroux transcende les époques, comme d'ailleurs les cultures.

FANTÔME INTERNATIONAL

Si le cinéma anglo-saxon y a puisé un goût marqué pour les ambiances gothiques, la figure du Fantôme a également étendu le champ de son influence à d'autres contrées plus inattendues. Ainsi, dès 1937, le cinéma chinois livre une adaptation à gros budget avec **Ye Ban Gesheng** (plus connu sous le titre international de **Song at Midnight**), réalisé par Wei-Bang Ma Xu, un gros fan des films de monstres américains. Le héros est un chanteur d'opéra frayant avec les révolutionnaires et qui sera défiguré à l'acide pour être tombé amoureux de la fille d'un militaire. Très occidental dans sa confection, le film en profite tout de même pour intégrer à l'intrigue originale le contexte historique de l'époque. Malgré son insuccès, une suite lui sera donnée 4 ans plus tard avec **Yeban Gesheng Xuji**. Et deux remakes suivront : **Mid-Nightmare**, production Shaw Brothers de 1962, puis le **Phantom Lover** de Ronny Yu en 1995, drame en costumes flamboyant (le film se passe à l'époque de l'original) qui met en vedette Leslie Cheung dans le rôle du Fantôme. Tandis qu'en 1954, la très rigide Allemagne de l'Est produisait une adaptation solennelle avec Howard Vernon dans un second rôle (**Das Phantom des Großen Zeltes** de Paul May), l'Amérique du Sud, elle, recyclait le personnage de Leroux à travers deux adaptations pas très respectueuses : une parodie où le Fantôme côtoie Dracula et le monstre de Frankenstein (**El Fantasma de la Opereta** – Enrique Carreras – Argentine – 1954) et une autre parodie destinée à servir la soupe au comique local Tin-Tan (**El Fantasma de la Opereta** – Fernando Cortés – Mexique – 1960).

VU À LA TÉLÉ

Issu de la littérature feuilletonesque, le Fantôme se devait logiquement d'atterrir sur le petit écran. Un nombre assez important d'adaptations télévisuelles ont ainsi vu le jour depuis l'invention du médium. Les deux plus célèbres restent sans doute les téléfilms de Robert Markowitz (1983) et de Tony Richardson (1990). On passe rapidement sur le premier, où Maximilian Schell campe un fantôme assez falot dans une bête histoire de vengeance sans envergure et dans des décors au rabais, pour nous attarder sur le second, prestigieuse co-production américano-franco-italienne dont la particularité première est d'avoir été la seule adaptation tournée dans les murs de l'Opéra Garnier. Le casting est luxueux (Burt Lancaster, Charles Dance dans le rôle du Fantôme, Ian Richardson, Jean-Pierre Cassel…), les décors et les costumes impressionnants, mais hélas, la réalisation plan-plan de Richardson n'arrive pas à faire décoller le tout. En vrac, on trouve également au rayon des Fantômes télé une adaptation argentine par le spécialiste de l'horreur locale Narciso Ibáñez Menta (**El Fantasma de la Ópera** – 1960), une version américaine où le personnage-titre hante cette fois-ci des studios de cinéma (**The Phantom of Hollywood** – Gene Levitt – 1974), un téléfilm anglais en forme d'enquête où intervient Gaston Leroux en personne (**Le Secret du Fantôme de l'opéra** – John MacGreevy – 1988), une adaptation américaine pour les enfants située dans une salle de cinéma (**Le Fantôme du cinéma** – Blair Treu – 2000), un dessin-animé anglais pas très animé (**The Phantom of the Opera** – Al Guest et Jean Mathieson – 1987) et même un mini-feuilleton brésilien (**O Fantasma da Ópera** – Del Rangel, Álvaro Fugulin et Atílio Riccó – 1991). Pour ce héros populaire qu'est le Fantôme, de la culture de masse à la sous-culture, il n'y a qu'un pas, qu'il a d'ailleurs franchi sans problème.

DU SANG, DU SEXE ET DES LARMES

Comme tout monstre classique qui se respecte, le Fantôme était donc obligé d'atterrir un jour dans l'escarcelle du cinéma alternatif. Dès 1963, le film d'horreur italien s'accapare ainsi le personnage avec **L'Orgie des vampires** de Renato Polselli, un petit film d'épouvante en noir et blanc qui fait du Fantôme un vampire lubrique en manque de jeunes vierges. Au passage, à la fin des années 80, surfant sur la vague d'adaptations consécutive au triomphe de la comédie musicale d'Andrew Lloyd Webber, le cinéma porno américain récupèrera lui aussi le personnage à travers trois films cochons : **Panting at the Opera** de Monica Fitta, **The Phantom of the Cabaret** de Henri Pachard et **Phantom X** de Paul Thomas. Mais le fluide corporel que le Fantôme préfère reste incontestablement le sang.

Ci-dessous :
Le petit Julian Sands dans l'une de ses prestations les plus pourries pour Le Fantôme de l'Opéra de Dario Argento.

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite :
L'agonie déchirante et démentielle du Fantôme (William Finley) dans le Phantom of the Paradise de Brian De Palma.

Masques de cire de Michael Curtiz, bien que traitant d'un autre sujet, récupère l'imagerie propre au Fantôme de l'Opéra, notamment lors de cette scène finale où Fay Wray arrache le masque de Lionel Atwill, découvrant le visage défiguré du sculpteur fou.

Robert Englund campe un Fantôme hargneux et meurtrier dans la version très gore de Dwight H. Little.

Ainsi, en 1987, l'acteur/réalisateur espagnol Jacinto Molina (alias Paul Naschy of course !) revêt la défroque du musicien défiguré le temps d'une séquence de son **El Aullido del Diablo**. Deux ans plus tard, c'est au tour de Robert « Freddy » Englund d'incarner le personnage de Leroux dans **Le Fantôme de l'Opéra** de Dwight H. Little. De nos jours, à New York, une jeune chanteuse d'opéra, après avoir lu une vieille partition, se retrouve dans le Londres de la fin du XIX[e] siècle, où un personnage maudit va tout faire pour la transformer en star lyrique. Très très gore, notamment quand le Fantôme tue les critiques qui osent s'attaquer à sa muse ou quand il se fabrique un masque constitué de morceaux de chair humaine cousus à même la peau, cette version un peu cheap a au moins le mérite de restaurer le personnage dans son identité de meurtrier implacable et monstrueux, aspect que l'on avait quelque peu oublié depuis 1925. En 89 également, **Phantom of the Mall – Eric's Revenge** de Richard Friedman livre une variation horrifique et fauchée autour du thème et passe inaperçu. Autre adaptation aussi libre que pauvre, **The Phantom of the Ritz** d'Allen Plone, en 1992, donne dans l'horreur musicale orientée années 50, mais suscite d'avantage la rigolade involontaire en nous montrant un Fantôme défiguré parce qu'il roulait bourré. Versant lui aussi dans le registre de l'horreur graphique mais nanti par contre d'un gros budget, **Le Fantôme de l'Opéra** de Dario Argento (1998) reste sans doute à ce jour la pire adaptation du roman de Gaston Leroux. Incarné par un Julian Sands insipide et sans masque (!), le Fantôme apparaît comme un bellâtre (!!) idiot et élevé par des rats (!!!), avant de mourir au cours d'un climax hautement ridicule. Au final, une forte dose de gore (quelques meurtres bien sanglants) ne compense pas un film mortellement ennuyeux. Si l'on prend en compte la nouvelle version de Schumacher, c'est peu dire que le héros de Gaston Leroux n'a donc pas été très bien servi ces dernières années au cinéma. Peu importe finalement, ce genre de personnage a la peau dure et continuera de revenir éternellement, pour le meilleur ou pour le pire.

Arnaud BORDAS

LE FANTÔME DE L'OPÉRA
NAUFRAGE EN CHANSONS

Depuis sa création en 1986, la comédie musicale d'Andrew Lloyd Webber a engrangé plus de 3 milliards de dollars de recettes. C'est dire la popularité « titanesque » de cette pièce musicale pompeuse et formatée... Producteur, co-scénariste et adaptateur musical de ce film, Webber voulait depuis toujours confier la réalisation à Joel Schumacher, et ce dernier a choisi de donner le rôle-titre au fadasse Gerard Butler après avoir vu **Dracula 2001**. C'est dire le bon goût qui a présidé à la confection de ce nouvel affront fait à Gaston Leroux...
Ça commence donc à Paris dans les années 20, avec deux vieux qui se rendent à une vente aux enchères organisée par un Opéra Garnier délicquescent et filmée dans un noir et blanc granuleux par le père Schumacher. Le vieux croûton et la vieille peau assistent à la vente en se lançant des regards humides, jusqu'à ce que le commissaire-priseur ne fasse enlever le drap qui recouvre le grand lustre d'époque. À ce moment précis, le thème « primesautier » de Webber fait péter les enceintes tandis que la couleur recouvre peu à peu tous les éléments du décor, faisant revivre les dorures et les lumières de l'Opéra. Voici donc le seul parti pris de mise en scène dont fera preuve Schumacher en livrant cette note d'intention sacrément prétentieuse : en gros, le réal de **Batman Forever** vous annonce fièrement que son film va dépoussiérer le mythe et revivifier un personnage embaumé par plusieurs décennies de cinéma naphtaliné. Problème : durant les deux très longues heures qui suivent, Schumacher n'arrivera jamais à concrétiser cette déclaration inaugurale. Ayant fait preuve durant toute sa filmographie d'un gros complexe d'infériorité vis-à-vis de ses talentueux collègues (notamment à l'égard de son pote John McTiernan), Schumacher continue ici en tentant de réaliser son **Titanic** à lui. Du coup, la caméra virevolte n'importe comment dans les coulisses sans jamais arriver à faire ressentir une quelconque cartographie de l'Opéra, Schumacher raconte son histoire à coups de gros plans et en s'autorisant quelques plans larges (Christine à bord de la barque du Fantôme) qui ne sont que des vignettes empruntées à l'imagerie popularisée par les différents films qui ont précédé (c'est clair, ça dépoussière grave). En cours de film, un plan ridicule, en forme d'aveu, viendra pourtant stigmatiser l'échec flagrant de Schumacher : un zoom avant sur le Fantôme, debout à la « proue » du toit de l'Opéra, beuglant son texte à la face des spectateurs (rassurez-vous, il ne va pas jusqu'à crier *« Je suis le maître du monde ! »*). Schumacher a beau s'échiner à repomper les plus grands, il lui manquera toujours un vrai point de vue sur son matériau et une capacité à se dépasser visuellement.

Arnaud BORDAS

ANDREW LLOYD WEBBER'S THE PHANTOM OF THE OPERA USA/GB. 2004. RÉAL.: JOEL SCHUMACHER. SCÉN.: ANDREW LLOYD WEBBER ET JOEL SCHUMACHER D'APRÈS LA COMÉDIE MUSICALE D'ANDREW LLOYD WEBBER. DIR. PHOT.: JOHN MATHIESON. MUS.: ANDREW LLOYD WEBBER. PROD.: ANDREW LLOYD WEBBER POUR REALLY USEFUL FILMS ET SCION FILMS LIMITED. INT.: GERARD BUTLER, EMMY ROSSUM, PATRICK WILSON, MIRANDA RICHARDSON, MINNIE DRIVER, CIARAN HINDS... DUR.: 2H20. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 12 JANVIER 2004.

Ci-contre, à droite : Gerard Butler et Emmy Rossum, une Christine sans relief dans les bras d'un Fantôme falot et pas charismatique pour un sou. Merci Monsieur Schumacher...

Plus que jamais, la sortie en France dans le plus grand désordre des films de Miyazaki risque d'être préjudiciable au bon entendement de son dernier chef-d'œuvre. Avant d'entrer en salles, il serait pourtant bon de se souvenir du chemin parcouru depuis Nausicaä, une évolution exemplaire tributaire du fait que le réalisateur du CHÂTEAU AMBULANT soit un insatiable explorateur, doublé d'un éternel insatisfait.

LE CRÉATEUR DE MONDES

LE CHÂTEAU AMBULANT

DE HAYAO MIYAZAKI

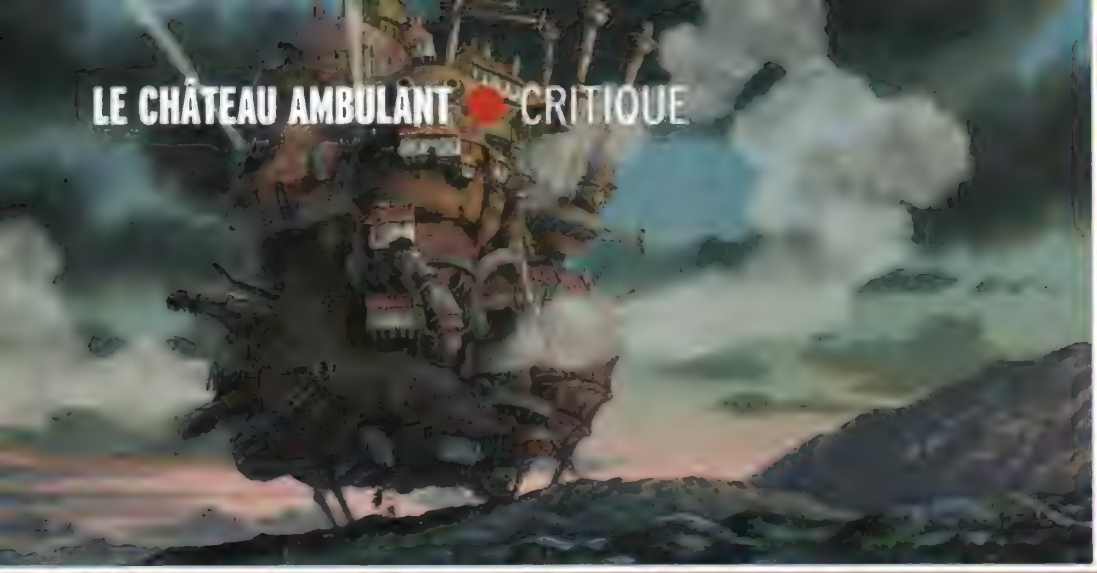
Sans jamais se couvrir des immenses accomplissements obtenus, Miyazaki n'a cessé de remettre ses acquis en jeu à chaque nouveau projet. Ses annonces systématiques et ensuite démenties, de départ en retraite depuis **Princesse Mononoké**, seraient donc fondées puisque Miyazaki semble reparti sur de nouvelles bases à chaque projet. Logiquement, ses films se sont donc construits en regard, et bien souvent en réaction à ses victoires précédentes. Ce constat assez élémentaire, voire évident lorsque l'on parle d'une œuvre d'envergure aussi importante, n'avait jusqu'ici pas vraiment d'influence sur l'appréciation de ses films. Ce n'est pas le cas avec **Le Château ambulant**. Car rétrospectivement, il semble évident que **Le Voyage de Chihiro** marque la première véritable rupture avec ses précédentes réalisations depuis ses débuts en tant que metteur en scène (productions TV comprises). Une des clefs du **Château ambulant** se cache ainsi dans l'écart qui sépare **Le Voyage de Chihiro** de **Princesse Mononoké**. Qu'entre ces deux titres soient sortis en salles en France **Le Château dans le ciel** et **Kiki, la petite sorcière** rend cette progression, pourtant cohérente, diablement enthousiasmante pour ceux qui ont découvert, comme il se doit, son œuvre sur grand écran. Cette inconséquence serait d'autant plus dommage, que **Le Château ambulant** est, si ce n'est son plus grand aboutissement, au moins son film le plus complexe, et sans aucun doute le plus ambitieux. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il est extrêmement difficile de résumer le scénario, sans se livrer à un inventaire chronologique de séquences.

LES MALHEURS DE SOPHIE

Employée sérieuse et discrète d'une chapelière, Sophie est une jeune femme de 18 ans. Contre ses concitoyens, elle assiste craintivement à l'inexorable glissement de son pays vers une guerre qui s'annonce d'autant plus meurtrière qu'elle mêle la force de frappe des technologies humaines aux pouvoirs des sorciers qui participent aux combats. Car la magie fait partie du quotidien des habitants de sa ville, pour le meilleur et pour le pire. Ainsi, alors que Sophie est pourchassée dans une ruelle par des hommes-caoutchoucs appartenant à une sorcière adipeuse, un mystérieux jeune homme vient l'extirper de ce traquenard en l'emmenant dans un voyage à travers les airs. En guise de représailles, la sorcière traque Sophie et, profitant qu'elle soit seule, lui envoie un terrible sortilège : la jeune femme se voit vieillir de cinq décennies. Honteuse, fuyant sa demeure et ses collègues, Sophie part dans la campagne qui l'a vue naître. Épouvantail auquel elle a porté secours, et également victime d'un mauvais sort, la conduit vers le mystérieux château ambulant. Sophie découvre alors un lieu à nul autre pareil, gouverné par Howl, son mystérieux sauveur.

FOYER ARDENT

Ainsi mise à plat, l'histoire du **Château ambulant** dénote illico quelques révolutions notoires dans les constantes de Miyazaki. Si l'on y retrouve un personnage féminin central, on remarque surtout que cette dernière, Sophie, est une femme. Conséquence directe de cette incarnation du protagoniste principal : la relation et les enjeux la concernant sont désormais totalement adultes. Ainsi, ses



Ci-dessus :
Le château ambulant de Howl : un impressionnant véhicule qui peut se déplacer sans même bouger.

rapports avec Howl tiennent du jamais vu chez Miyazaki. Loin des sentiments platoniques de **Kiki**, **Porco Rosso**, du **Voyage de Chihiro** ou même de **Princesse Mononoké**, l'amour se consomme dans **Le Château ambulant** dans une relation foncièrement charnelle. Dès l'envol du couple dans la première séquence ouvertement merveilleuse de l'histoire, l'érotisme est à peine sous-entendu, et est rendu encore plus prégnant, si besoin était, par un personnage indéniablement sexué : Witch of the waste. Caricature de maquerelle dégoulinante de chairs flasques, cette vieille magicienne semble avoir abusé de tous les plaisirs terrestres depuis des siècles. Il est aussi acquis très rapidement que l'un des enjeux de Sophie est la construction et surtout le maintien de son foyer, représenté ici physiquement à travers ce château en perpétuelle mutation. Ainsi, après un enjeu simple (la remise en état des lieux), Sophie va devoir se confronter à des défis de plus en plus complexes à mesure qu'elle comprend et explore le fonctionnement de cette structure alambiquée. On est en droit de repenser sur ce point à la superbe métaphore de la vie de Takashi et Matsuko, présentée dans le générique de **Mes voisins les Yamadas**, notamment lors d'un final où le château continue inéluctablement sa route tout en se délitant. Il n'est donc plus question ici d'amour naissant et d'approche de l'être aimé, mais bien de l'aventure que constituent la construction et le maintien d'un couple. En ce sens, la fusion en une seule héroïne de deux figures prépondérantes du cinéma de Miyazaki (la dame âgée et la jeune adulte) semble logique. Tous les âges de son héroïne sont désormais abordés comme des périodes transitoires, où la vie est conditionnée par des choix cruciaux et des combats nécessaires contre les dangers du quotidien.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite :
Calcifer, le feu qui alimente le château ambulant : il est lié au cœur de Howl.

Sophie s'occupe du ménage à bord du château ambulant.

Howl, un guerrier qui va découvrir l'amour avec Sophie.

L'adipeuse sorcière responsable de la transformation de Sophie.

Markl, le jeune assistant transformiste de Howl.

LE PRINCE ANARCHISTE

Ce qui se décrypte immédiatement à la lecture du scénario, c'est une formidable représentation de l'idéal anarchique des héros de Miyazaki. Ce qui était traité par des biais qui pouvaient friser le compromis, est ici clairement exposé à travers une superbe métaphore. Jusqu'à présent, Miyazaki avait employé de multiples louvoiements pour servir sa vision du monde à la fois désabusée et philanthrope à travers des figures de meneurs héroïques. Nausicaä était dépeinte comme un despote éclairé. Sheeta, dans **Le Château dans le ciel**, était un monarque déchu donc débarrassé de toute responsabilité décisionnaire. Mononoké, héroïne parmi les plus ambiguës et les plus hantées du réalisateur, était montrée comme un chef de guerre paria car étant l'ultime intermédiaire contre les forces antinomiques. De ce fait, le personnage était condamné à être dans l'adversité. Il ne serait donc pas exagéré d'affirmer que **Le Château ambulant** contient le premier dirigeant purement anarchique de Miyazaki, alors même que ce concept semble contradictoire. Pourtant, l'idée du château ambulant détaché des biens terrestres, mais conservant malgré tout sa spécificité et ses trésors, est très probablement l'une des plus belles allégories de cette idéologie. D'autant que le renoncement matériel du château est double, puisqu'il est affranchi des espaces terrestres et temporels des univers du film. Cette multiplicité, le château la nourrit d'ailleurs abondamment : structure constituée de bric et de broc, la demeure de Howl donne la vraie tonalité de ce film réellement « autre ». Une créature dont l'atypisme est d'ailleurs servi par les techniques adoptées. Avec le château, Miyazaki exploite les méthodes adoptées pour donner vie aux Ohmus de **Nausicaä**. On se souvient que ces rois insectes étaient animés avec la méthode du papier découpé et non pas par cellulo : chaque section de leur carapace étant déplacée entre chaque image. Le château bénéficie de l'extension digitale de cette technique : chaque section est ici animée par le biais du numérique. Un mélange de 2D (les différentes parties du château) et de 3D (leur mouvement) qui sème un peu plus le trouble sur ce fabuleux engin, qui n'est pas sans rappeler certaines œuvres cubistes. Et c'est bien cette création, à la fois inédite et pourtant totalement cohérente, constituée d'une quantité abyssale d'influences et formant pourtant un tout insécable, qui résume parfaitement ce qui fait le prix du **Château ambulant**.

UN CHEF-D'ŒUVRE VENU D'AILLEURS

Pour mesurer l'importance de ce film, nous pourrions nous limiter à une sentence radicale : le genre merveilleux, tel que nous le connaissions jusqu'à présent, pourrait bien ne pas se relever de ce chef-d'œuvre visionnaire. En effet, **Le Château ambulant** dévoile moins un univers imaginaire, qu'il semble directement issu d'un monde qui nous est totalement inconnu.

Ci-dessus, au milieu et à droite :
Sophie avant le sortilège : une jeune fille de 18 ans travaillant dans une chapellerie.

Sophie, vieillie par un sortilège, et Howl : une relation amoureuse et particulière.

Car si le film tient nettement avec ce que Miyazaki avait pu réaliser avant **Le Voyage de Chihiro**, il se distingue également de son avant-dernier film sur un point majeur : là où l'arrière du surnaturel et le basculement dans l'ailleurs de Chihiro étaient clairement tangibles à travers une scène d'introduction très claire (le réveil de la cité au moment du crépuscule), il n'y a dans **Le Château ambulant** aucune traversée du miroir. Regarder ce film revient à pénétrer directement le monde fantasmagorique du **Voyage de Chihiro** sans les quinze premières minutes réalistes, et surtout sans le cicerone qu'était involontairement Chihiro. Une démarche d'autant plus étonnante, que les inspirations réalistes du film sont tellement concassées et éparpillées, qu'il est impossible de s'y rattacher. Sur ce point, il suffit de comparer le traitement de la magie et son inclusion dans le fonctionnement d'une société dans **Le Château ambulant**, à celui de la saga *Harry Potter* de J.K. Rowling pour juger l'écart qui sépare les deux œuvres. La comparaison est plus justifiable qu'il peut n'y paraître au premier abord, les deux œuvres prenant leur source dans le folklore anglo-saxon : le roman dont s'inspire **Le Château ambulant** est lui aussi anglais, et se déroule également en Grande-Bretagne. Mais là où Rowling emploie quantité de biais pour bien délimiter son monde fantastique (la magie est cadrée dans un fonctionnement calqué sur l'univers des humains, et il s'agit d'une société cachée où les magiciens détiennent quantité de sorts leur permettant de camouffler leurs activités), **Le Château ambulant** mêle inextricablement le fantastique à une base plus réaliste dans un tout indivisible. Or, ce qui s'applique à l'intrigue, est également valable sur le fonctionnement narratif du film.

PRIVÉ DE REPÈRE !

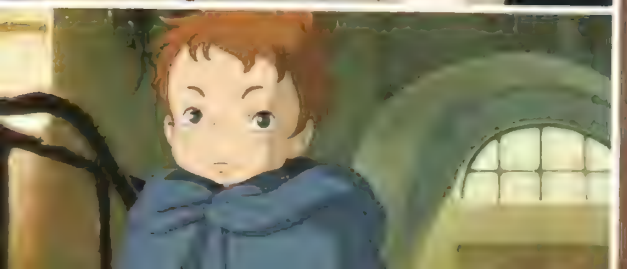
Approchant et traitant son monde sans aucune inhibition, Miyazaki propulse le spectateur au sein de cet univers étranger, sans jamais prendre le soin ni de le préparer, ni de le prévenir, et surtout sans expliquer quoi que ce soit. Il est ainsi impossible, avant les dix dernières minutes du film, de savoir quelles sont les forces antinomiques, qui a provoqué quoi, quels sont les buts ou les volontés des différentes puissances à l'œuvre et, surtout, quel est finalement l'enjeu de l'histoire ! Une seule exception confirme cette règle culottée : les bonnes intentions de Sophie ne sont jamais remises en cause. Une exception qui finalement n'en est pas vraiment une pour deux raisons. Sophie est un repère d'autant plus relatif qu'elle ne cesse de changer physiquement au cours du déroulement du film. Ensuite, même s'il est impossible de douter de sa bonté, le spectateur perd rapidement ses objectifs de vue. Ce personnage demeure pourtant dans des canons d'un classicisme achevé comparé aux autres personnages. Tous subissent d'une façon ou d'une autre une mutation physique, doublée très souvent d'un changement mental assez radical : prisonniers d'enveloppes qui ne leur appartiennent pas, changeant de camps ou d'opinions à tout bout de champ, ils contribuent tous à brouiller un peu plus les pistes déjà tortueuses d'un fil narratif sans cesse brisé et raccommodé.

Ce parti pris radical aurait de quoi effrayer. On pourrait en effet craindre que le film gagne en audace ce qu'il perd en accessibilité. Après tout, le cinéma a déjà vu naître ce genre de film émergeant en « génération spontanée », et dont le spectateur est bien souvent exclu. **Le Château ambulant** aurait pu sombrer dans un écueil similaire, s'il n'était le fruit d'une longue maturation. Il semble en effet qu'après avoir atteint le pinacle de la narration classique avec **Princesse Mononoké**, Miyazaki tente de retrouver une pureté similaire à travers un monde totalement débarrassé de référent historique et narratif. Si **Le Voyage de Chihiro** se contentait d'être baroque dans sa forme et dans sa peinture du fantastique, **Le Château ambulant** pousse ce principe jusqu'à appliquer cette forme à la totalité du film. L'accumulation de références esthétiques et thématiques est cependant digérée dans un amalgame étonnamment cohérent. Et c'est bien là que réside le grand accomplissement du **Château ambulant** : l'univers qu'il dépeint a beau nous être totalement étranger, et ne bénéficier d'aucune entrée évidente (un personnage l'explorant, une ligne narrative archétypale), il est non seulement d'une logique à toute épreuve, mais reste aussi et surtout entièrement accessible. Regarder **Le Château ambulant**, c'est un peu comme découvrir que l'on pouvait parler une langue étrangère en l'entendant pour la première fois. En cela, Miyazaki atteint un fabuleux idéal artistique : avoir créé un monde universellement intelligible.

LA PROMESSE

Pouvoir assister à un tel spectacle est manifestement un des plus beaux cadeaux que le cinéma puisse nous donner. Prendre conscience que la personne qui a réalisé ce chef-d'œuvre est toujours vivante et a de grandes chances par conséquent de surpasser un achèvement aussi total est une sensation céleste. Car finalement, la seule question que pose réellement à ses spectateurs **Le Château ambulant**, et que soulevaient déjà **Nausicaä**, **Le Château dans le ciel**, **Mon voisin Totoro**, **Porco Rosso**, **Princesse Mononoké** et **Le Voyage de Chihiro**, reste toujours la même : et après ?

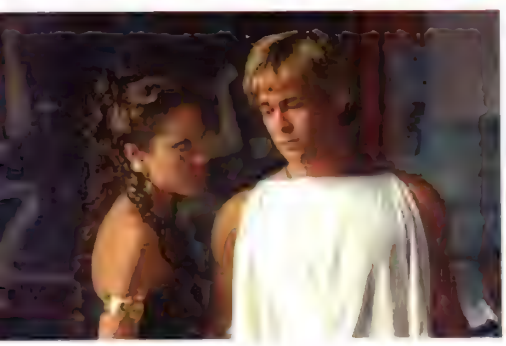
Julien DUPUY



HAURU NO UGOKU SHIRO. JAPON. 2004. RÉAL. : HAYAO MIYAZAKI. SCÉN. : HAYAO MIYAZAKI D'APRÈS LE LIVRE HOWL'S MOVING CASTLE DE DIANA WYNNE JONES. DIR. ANIM. : KATSUYA KONDO. MUS. : JOE HISAISHI (CHANSON « SEKAI NO YAKUSOKU » DE YOMI KIMURA). PROD. : TOSHIO SUZUKI. VOIX (VO) : CHIEKO BAISHO, TAKUYA KIMURA, AKIHIRO MIWA, TATSUYA GASHUIN, DAIJIRO HARADA, MITSUNORI ISAKI, RYUNOSUKE KAMIKI, HARUKO KATO, YO OIZUMI, AKIO OTSUKA... DUR. : 1H59. DIST. : BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 12 JANVIER 2005.

Alors qu'on attendait une fresque monumentale, dépeignant avec un souffle épique cette figure conquérante qu'est Alexandre, on se retrouve finalement avec un résultat tout autre, loin d'être médiocre, mais décevant par rapport à l'ampleur mythologique qu'un tel sujet impose de lui-même.

CONQUÊTE AVORTÉE



ALEXANDRE D'OLIVER STONE

Ci-dessus, de gauche à droite :
Alexandre (Colin Farrell) sous l'influence de sa mère Olympias (Angelina Jolie).

Alexandre durant sa première bataille contre les Perses : un des rares moments barbares du film.

Alexandre et Cassandre (Jonathan Rhys-Meyers) : une relation un peu tendue !

Même s'il reste un cinéaste prenant un malin plaisir à susciter la controverse, Oliver Stone a dû néanmoins être surpris par la réaction excessive d'un groupe de 25 avocats grecs ayant jugé, avant même de l'avoir visionné, que son film **Alexandre** ne devait pas sortir dans les salles en Grèce, sous le prétexte qu'il s'agît là d'une œuvre révisionniste, présentant le conquérant avant tout comme un bisexuel. *« Nous ne prétendons pas être anti homosexuels… »* précise le porte-parole du groupe, Yannis Varnakos. *« Nous affirmons juste que la production devrait faire en sorte de signaler aux spectateurs qu'il est question ici d'une œuvre de pure fiction et non d'un film retraçant la véritable vie d'Alexandre. En fait, même si le problème ne concernait pas uniquement l'homosexualité de cette figure historique, nous aurions tout de même réagi de la sorte car nous ne voulons pas que des faits historiques soient ainsi détournés. ».* Le groupe tenta évidemment une action légale d'interdiction, avant de se rétracter après que la Warner leur ait finalement projeté le film : *« Il y a cependant un baiser qui pourrait être interprété de diverses façons… Mais nous avons évité le pire… »* rajoute Varnakos. *« Le public peut donc aller voir le film sans crainte. ».* Que cette attaque provienne du pays ayant enfanté la démocratie laisse déjà pantoise, mais qu'en plus, celle-ci soit dirigée par un principe rétrograde refusant tout simplement les pratiques courantes, et avérées historiquement, de la Grèce antique relève pour le coup d'une vision véritablement révisionniste, bien plus effective que le film de Stone lui-même. Mais le problème majeur à l'origine du comportement de ce groupe d'avocats, dans leurs attaques comme dans leur retournement de veste, souligne malheureusement le traitement elliptique que le cinéaste a accordé à la transposition de la riche vie d'Alexandre le Grand.

UNE APPROCHE FUYANTE

En effet, qu'on apprécie ou non Oliver Stone, nul ne peut nier qu'il s'agit d'un réalisateur jusqu'au-boutiste. Abordant toujours ses sujets de manière frontale, Stone semblait être le candidat idéal à cette adaptation cinématographique de la vie d'Alexandre le Grand, conquérant macédonien et figure mythique par excellence. D'une part, Stone a toujours travaillé sur une approche mythologique de ses sujets, parfois avec succès (**JFK, L'Enfer du dimanche**), mais parfois à la lisière du ridicule (**Nixon**). D'autre part, le fait qu'il porte en lui cet **Alexandre** depuis plus de 15 ans (Val Kilmer et lui discutaient

Ci-contre :
Alexandre en Inde : la défaite n'est pas loin.

déjà de cette adaptation lors du tournage de **The Doors**) laissait penser qu'il avait en tête le traitement adéquat, imposé au fil des nombreuses réécritures générées par le développement du projet. Hélas, le début du film donne d'entrée le ton qui sera adopté par Oliver Stone tout au long d'**Alexandre**, lorsqu'un Ptolémée âgé (Anthony Hopkins en narrateur, c'est original !), ancien général sous les ordres du conquérant, raconte (et l'on insiste sur ce terme) la situation politique et stratégique de la Macédoine au moment de la naissance d'Alexandre. Doté d'un impressionnant budget de 150 millions de dollars (le plus élevé de sa carrière), Stone lésine sur la visualisation, préférant filmer le narrateur s'exprimant à ses disciples pendant une bonne dizaine de minutes, probablement dans le but de livrer une adaptation plus « théâtralisée ». Et il en sera de la sorte tout au long du métrage, le cinéaste se concentrant principalement sur les diverses relations complexes qu'entretient Alexandre, que ce soit au niveau familial, amical ou même sentimental, plutôt que sur ses actes de grandeur. On comprendra ainsi sans problème sa relation œdipienne face à ses parents Olympias et Philippe (Angelina Jolie et Val Kilmer), le désir impliqué dans son amitié troublante avec Héphaïstos (Jared Leto) ou encore les diverses intrigues politiques quasiment toutes traitées lors des nombreuses scènes de beuveries qui ponctuent le film. De fait, on peut comprendre la nécessité pour Oliver Stone de souligner ces aspects évidents pour donner corps à sa narration, si ce n'est que son film souffre d'un évident déséquilibre entre la légendaire conquête d'Alexandre et ses relations hésitantes avec son entourage. On compte ainsi deux véritables batailles (au demeurant excellentes, sans pour autant atteindre l'impressionnant niveau cinétique d'un match de **L'Enfer du dimanche**) concernant directement le sujet historique et relatant sa première victoire contre les Perses et sa défaite en Inde. Des moments évidemment forts, mais néanmoins frustrants puisqu'ils ne font qu'accentuer le regret de voir le cinéaste éviter quasi totalement les huit années de conquêtes, celles qui ont fait la réputation du personnage ici abordé. Quelques autres scènes intrigantes, certes réussies (une scène d'amour intense avec Roxane, interprétée par une Rosario Dawson plus animale que jamais, ou encore l'assassinat de Philippe), participent malheureusement à un portrait où le personnage d'Alexandre apparaît comme un homme influençable, et non comme la figure mythologique qui avait conquis la quasi totalité des territoires connus à son époque.

DE MEILLEURS LENDEMAINS

Peut-être qu'à force d'avoir mythifié une certaine réalité (le Viêt-Nam, l'assassinat de JFK, la mainmise des médias sur le phénomène des tueurs en série) sous le prisme de son point de vue inaltérable, chose qu'on lui a volontiers reprochée de façon détournée, Oliver Stone s'est retrouvé prisonnier de son propre système lorsqu'il a fallu s'attaquer à ce sujet plus grand que nature, d'essence véritablement mythologique pour le coup. Peut-être a-t-il pris peur face à l'ampleur du projet, ou tout simplement s'est-il dit que la meilleure façon de rendre hommage à la légende est de montrer l'homme qui se cache dans son ombre ? Toujours est-il que pour la première fois de sa carrière, notre homme n'a pas pris son sujet à bras le corps et offre malheureusement un film si timoré, et par ailleurs libéré de ses habituelles expérimentations (bonnes ou mauvaises), que les quelques pékins concernés par la soi-disant bonne morale historique n'y trouvent même plus rien à redire. Un comble pour Oliver Stone, mais nul ne doute que le cinéaste parviendra à se relever de cet échec relatif.

Stéphane MOÏSSAKIS

ALEXANDER. USA. 2004. RÉAL. : OLIVER STONE. SCÉN. : OLIVER STONE, CHRISTOPHER KYLE ET LAETA KALOGRIDIS. DIR. PHOT. : RODRIGO PRIETO. MUS. : VANGELIS. PROD. : MORITZ BORMAN, JON KILIK, THOMAS SCHÜHLY, IAIN SMITH ET OLIVER STONE POUR WARNER BROS/INTERMEDIA FILMS/PACIFICA FILMS/IMF. INT. : COLIN FARRELL, ANGELINA JOLIE, ROSARIO DAWSON, VAL KILMER, ANTHONY HOPKINS, JARED LETO, CHRISTOPHER PLUMMER... DUR. : 2 H 53. DIST. : PATHÉ DISTRIBUTION

Un pur film de SF turc qui vient illuminer nos mirettes de spectateurs français, c'est tellement incroyable qu'il fallait bien que l'on en parle. Oubliez le remake turc foireux (mais jouissif) de Star Wars, voici la véritable riposte de l'Empire ottoman !

L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE

G.O.R.A.
D'ÖMER FARUK SORAK

Avant de vous plongez dans cet article, abandonnez tous les préjugés et/ou toutes les idées préconçues que vous pouvez avoir sur le cinéma populaire turc (fauché, kitch, ridicule, halluciné…). Primo : même si certains films made in Turquie peuvent effectivement prêter à rire (**Süper Adam**, par exemple, une version locale de **Superman** qui transforme son acteur principal en poupée Big Jim suspendue à une ficelle dès qu'il prend son envol), la très large production bis qui a illuminé les écrans du pays (et qui reste presque entièrement à découvrir) est suffisamment riche et de qualité pour mériter le respect que l'on accorde au ciné populaire italien ou espagnol. Deuzio : **G.O.R.A.** n'a absolument, mais absolument rien à voir avec tout ce qui a pu être fait auparavant dans l'Empire ottoman. C'est bien simple, excepté la moustache « type » de l'acteur principal, on n'aurait jamais pu penser, tant le film est soigné et étincelant, que **G.O.R.A.** puisse être une production turque.

UN VÉRITABLE OVNI

Tout comme par la position unique du pays qui l'a vu naître (sur le continent asiatique, aux croisements de l'Orient et de l'Occident, et peut-être demain dans l'UE), **G.O.R.A.** est un film à part, à mi-chemin entre ce que l'on peut voir du côté des majors ricaines et des studios de Bollywood, une œuvre hybride qui emprunte autant au cinéma local qu'à l'esprit décalé de **La Folle histoire de l'espace**. Avec une telle comparaison, il n'est pas difficile de comprendre que **G.O.R.A.** est une comédie SF (ou un film de SF aux accents comiques si vous préférez) dans laquelle une sympathique frange de la culture B se retrouve mise en boîte.

Le film tourne autour du personnage d'Arif (Cem Yilmaz), un adepte du système D qui est à la fois vendeur de tapis, guide touristique et photographe d'OVNI. Si ses deux premières professions marchent plutôt bien, ses photos bidons de soucoupes volantes ne se vendent pas vraiment. Il faut dire que les assiettes rondes qu'il envoie et photographie dans les airs sont souvent un peu trop reconnaissables… La vie du petit arnaqueur Arif va pourtant prendre un tournant inattendu lorsque le Prince Charles (!) et une charmante demoiselle viennent visiter sa boutique de tapis. Il n'en faut alors pas plus au vantard pour se retrouver à bord d'un vaisseau spatial en direction de la planète G.O.R.A. : les deux clients n'étant en fait que de sournois extraterrestres en quête d'esclaves terriens pour le commandant Logar (Cem Yilmaz, de nouveau). Le vil leader voue en effet une haine sans limite envers la race humaine, depuis que son grand-père fut humilié lors de son arrivée sur Terre des décennies plus tôt, et que son robot se fit

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Luke Skywalker et son épée laser ? Non, Arif et un néon.

Le portable fléau intergalactique ! Quelle idée de parler au téléphone lorsqu'on est si bien entouré (en l'occurrence la princesse jouée par Özge Özberk).

Leçon de combat particulière pour Cem Yilmaz et ses deux acolytes, le robot n°216 et Bob Marley Faruk.

Le côté obscur de Cem Yilmaz : le Commandant Logar.

brutalement sodomiser par un paysan rageur de cette soudaine invasion… Arif se familiarise rapidement à sa nouvelle vie et devient ami avec Bob Marley Faruk (!) et un androïde mâle aux manières efféminées. Pendant ce temps, Logar, bien qu'il soit gay, tente d'épouser la fille de Maître Tocha, l'homme qui gouverne G.O.R.A., afin de pouvoir devenir Calife à la place du Calife. La belle en question refuse obstinément ce mariage et trouve bientôt chez Arif et ses deux amis l'aide dont elle a besoin pour lutter contre le tyrannique commandant…

UNE ŒUVRE RÉFÉRENTIELLE ET PERSONNELLE

G.O.R.A. est avant tout le bébé de Cem Yilmaz. Bien qu'il n'en soit pas le réalisateur (c'est un certain Ömer Faruk Sorak qui répond à cette fonction), Yilmaz a joué le rôle de scénariste et surtout celui de « racheteur » du film, après un scandale politico-financier qui coula le producteur et empêcha pendant près de deux ans la sortie du métrage. C'est à la suite d'enchères organisées par le gouvernement que Yilmaz mit son propre argent en jeu afin de permettre au film d'être enfin visible par tous. Vu le budget plus que conséquent de **G.O.R.A.**, on peut imaginer les retombées désastreuses sur l'industrie du cinéma local que sa non-distribution aurait pu avoir… Heureusement pour nous, il est aujourd'hui bel et bien visible (1).

À la différence de nombreux films misant à la fois la carte de l'humour et celle du cinéma bis, **G.O.R.A.** n'est pas qu'une simple accumulation de références à des œuvres célèbres du genre. Certes, on a bien le droit à quelques petits clins d'œil à **Star Wars**, **Mad Max 3**, **Matrix** ou encore **Kill Bill** (sans oublier le ciné kung-fu en général ou les délires space-opéra), mais Yilmaz et Sorak font bien plus que de compiler des scènes : ils cherchent avant tout à redonner à la Turquie un véritable cinéma populaire de genre. Ce n'est pas un hasard si le rasta turc Bob Marley Faruk se trouve être un ancien producteur d'Istanbul qui, après avoir produit des tonnes de films érotiques durant le grand boom du genre à la fin des années 70 et au début des années 80, tenta de tourner le tout premier film de SF du pays, mais ne réussit jamais à mener à bien son rêve. On retrouve aussi un clin d'œil au robot du film de super-héros **Yimayan Seytan**, ou encore à cette célébrité cinématographique locale, Turist Ömer, dont on connaît surtout la cultissime rencontre avec l'univers de ***Star Trek*** dans **Turist Ömer Uzay Yolunda**. **G.O.R.A.**, tout en jouant avec certaines conventions et règles du film de SF, se présente donc comme une œuvre rafraîchissante et souvent novatrice, où l'un de nos genres de prédilection se ressource dans une originalité typiquement turque. Et ce n'est pas triste du tout ! Cem Yilmaz, comique célèbre dans son pays, endosse avec style le rôle du viril et vantard héros tout comme celui de l'affreux méchant (ainsi que deux autres personnages au cours de l'histoire), exagérant à souhait leurs traits et les plongeant dans des situations pas possibles. Difficile de résister à cette scène (certes facile, mais que c'est bon !) où il apprend les arts martiaux grâce à une vieille cassette audio et prend par la suite des poses à la **Karaté Kid** ! Difficile aussi de rester insensible à la critique sous-jacente de l'impérialisme américain (le film débute avec les Goraïens qui parlent tous en anglais jusqu'à ce que le bras droit de Logar – dont la simple vision suffit à nous faire rire – demande s'il n'est pas possible, pour des raisons de compréhension, de passer en turc) et de la main-mise qu'ont les studios hollywoodiens sur le cinéma mondial et sur l'univers de la SF en particulier. Et oui ! Les Ricains ne sont pas les seuls capables de tourner de grandes fresques spatiales bourrées de SFX qui pètent aux yeux, et il est heureux de constater que c'est une production turque qui le rappelle à tous. Toutes les composantes du film, des costumes aux décors en passant par les effets numériques, sont d'un très haut niveau et tiennent sans problème la comparaison avec ce qui se fait de mieux dans le genre (on a dit de mieux, pas **Star Wars** !). Le futur du cinéma de genre se situerait-il en Turquie ? Même si l'histoire du cinéma bis local est riche, de là à dire que son avenir se trouve là-bas, il y a tout de même un grand pas que nous ne sommes pas près de franchir. Tout ce que l'on peut avancer avec certitude, c'est que **G.O.R.A.** est un film qui va indubitablement laisser une trace dans le paysage cinématographique ottoman et que, malgré une ou deux petites longueurs (sur 127 minutes, ça le fait quand même), on passe vraiment un bon moment devant cette débauche d'originalité. Si avec ce film le pays ne rentre pas dans l'Union Européenne, c'est à ne plus rien y comprendre…

Julien SÉVÉON

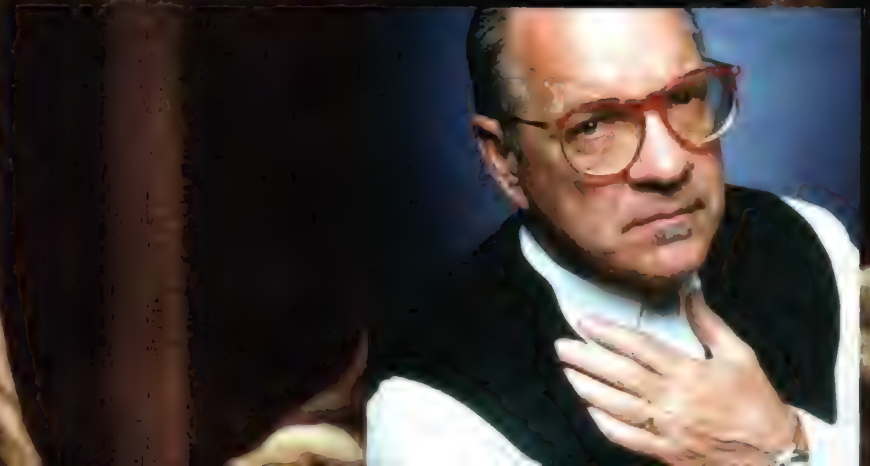
(1) : **G.O.R.A.** est sorti quasi simultanément dans plusieurs pays d'Europe et notamment en France, seulement deux jours après sa sortie turque.

TURQUIE. 2004. RÉAL.: ÖMER FARUK SORAK. SCÉN.: CEM YILMAZ. DIR. PHOT.: VELI KUZLU. MUS.: OZAN COLAKOGLU. PROD.: NECATI AKPINAR, NURI SEVIN, GOKHAN TUNCEL. INT.: CEM YILMAZ, ÖZGE ÖZBERK, OZAN GÜVEN, SAFAK SEZER, IDIL FIRAT, CEZMI BASKIN… DUR.: 2H07. DIST.: TOO COOL. SORTIE LE 17 NOVEMBRE 2004.

Ci-dessous :
Le Commandant Logar et ses hommes en pleine opération de chasse.

LE PÉNITENT DU CINÉMA

Dans l'ombre des géants du nouvel Hollywood, alors qu'une génération de golden boys se voyait couverte des louanges de la critique et du public, une figure à part se dessinait : Paul Schrader. Dépeignant un univers où la déchéance urbaine nourrit le caractère profondément existentialiste de ses personnages, l'auteur de Taxi Driver s'est imposé, et ce malgré son retrait évident du studio system, comme une personne clé du cinéma contemporain américain. Retour sur la carrière d'un homme trop souvent méprisé.



Ci-dessus, de haut en bas : Trois affiches de la série Showa Zankyo-Den réalisée à tour de rôle par Saeki Kiyoshi, Masahiro Makino et Kosaku Yamashita. Une plongée dans le monde impitoyable du crime organisé japonais avec un casting comprenant Takakura Ken, Tsuruta Koji et Ikebe Ryo. Véritable référence en la matière, la série Showa Zankyo-Den a servi de modèle à Paul et Leonard Schrader pour la rédaction du scénario de Yakuza. Sydney Pollack ira même jusqu'à embaucher sa star principale afin d'en préserver la filiation...

En considérant votre éducation religieuse stricte, est-ce que votre passion pour le cinéma est née de l'envie d'aller à l'encontre des interdits ?
(long silence) Oui, d'un certain point de vue. Mais ce serait simpliste de voir les choses dans ce sens, étant donné que tout le monde a le droit d'aller au cinéma.

Vous souvenez-vous du premier film qui vous ait marqué ?
Si mes souvenirs sont bons, je dirais que ce sont les films avec Elvis Presley. (pause) Mais en y repensant, je crois que c'est **Spartacus** de Stanley Kubrick qui m'a le plus profondément marqué. Je devais avoir 17 ans à l'époque, et **Spartacus** est le deuxième ou troisième film que j'ai dû voir, car je n'avais pas le droit d'aller au cinéma étant jeune. **Spartacus** m'a d'autant plus interpellé, car, comme j'ai été élevé dans un milieu où l'on étudiait la Bible quotidiennement, je pouvais comprendre les thèmes que Stanley Kubrick avait abordés dans son film, comme la crucifixion et la persécution des Chrétiens.

Après vous être émancipé du milieu calviniste, il paraît que vous étiez chargé de la programmation d'un cinéma de quartier...
Pas vraiment. En fait, j'ai participé à la création d'un ciné-club au lycée, car l'étude du cinéma n'était pas au programme scolaire. Par ce biais, je pouvais donc projeter certains films qui étaient encensés par la critique et qui avaient éveillé ma curiosité de cinéphile. C'était pour la plupart des films européens des années 60, comme ceux réalisés par Ingmar Bergman, Luis Buñuel, Michelangelo Antonioni ou Alain Resnais.

C'est votre passion pour le cinéma européen qui a amorcé votre envie de devenir critique de cinéma au L.A. Free Press ?
En partie. Mais ma carrière au L.A. Free Press est due, entre autres, à un heureux concours de circonstances. Alors que j'étais encore au lycée, j'ai rencontré Pauline Kael, qui était l'une des plus grandes critiques de cinéma, et nous avons sympathisé. Elle est ensuite devenue mon mentor. Grâce à elle, j'ai pu incorporer UCLA dans un premier temps, et devenir critique au L.A. Free Press. Pauline avait une grande influence dans le milieu universitaire et ce ui de la presse.

« Les deux films qui m'ont le plus influencé sont Pickpocket de Bresson et Le Conformiste de Bertolucci. »

Comment définiriez-vous votre relation avec Pauline Kael ?
Pour ne pas me répéter, je vous conseille de lire l'article que j'ai écrit sur Pauline Kael, paru dans le livre *Schrader on Schrader*, qui est toujours disponible dans le commerce. (rires)

Vous êtes-vous inspiré de votre relation avec Pauline Kael en installant la dynamique relationnelle entre Richard Gere et Nina Van Pallandt dans* American Gigolo, *ou encore celle entre Willem Dafoe et Susan Sarandon dans* Light Sleeper *?
Pour être honnête avec vous, je ne pourrais pas vous répondre concrètement... J'ai toujours admiré les femmes intellectuelles qui ont une forte personnalité, et Pauline Kael correspondait à cette description. J'ai dû probablement penser à elle lorsque j'ai créé les personnages féminins principaux d'**American Gigolo** et de **Light Sleeper**. Mais cela a dû être de façon inconsciente.

Durant vos jeunes années, vous avez écrit un essai titré* Cinéma transcendantal : Ozu, Bresson et Dreyer, *dans lequel vous faisiez un parallèle pertinent entre le cinéma et la religion. Pourquoi ne pas y avoir inclu Pier Paolo Pasolini ?
Mon essai était surtout basé sur un certain style esthétique, et celui-ci ne collait pas au cinéma de Pasolini. J'aurais pu faire une exception pour Roberto Rossellini, ou même Michelangelo Antonioni, mais pas pour Pier Paolo Pasolini.

Pourtant,* L'Évangile selon St Mathieu *porte les caractéristiques de ce que vous appelez le « cinéma transcendantal » : un film qui invite à la méditation et à la réflexion, tout en portant un regard pertinent sur la religion...
Je trouve **L'Évangile selon St Mathieu** plus marxiste que transcendantal. (rires) Le cinéma transcendantal doit impliquer un certain style contemplatif, et avoir un rythme posé, quasi statique. Je ne pense pas que Pasolini ait pu faire un film de la sorte.

Parmi vos autres cinéastes européens préférés, on retrouve le grand Jean-Pierre Melville, dont vous avez révélé les films à Martin Scorsese. Comment avez-vous découvert son cinéma ?
C'était il y a longtemps. J'avais découvert **Le Samouraï** dans une salle d'art et essai, et il m'a laissé une forte impression.

Est-ce le cinéma de Melville qui a déclenché votre intérêt pour la solitude urbaine ?
C'est plutôt le cinéma de Robert Bresson, et plus particulièrement **Pickpocket**, qui a déclenché cet intérêt. Même si j'aime beaucoup Jean-Pierre Melville, son cinéma, contrairement à celui de Bresson, ne tient pas aussi bien le coup aujourd'hui. Certains de ses films sont désormais trop datés, et d'autres, comme **Le Cercle rouge**, sont selon moi très surestimés...

Même si* Light Sleeper *se réfère ouvertement à Robert Bresson, il reste un film très « melvillien » dans son fond et dans sa forme. Il est même très proche de* Quand tu liras cette lettre *et de* Léon Morin, prêtre, *qui sont deux films qui traitent de solitude et de crise existentielle, mais aussi d'amour tragique.
Je ne pourrais pas vous répondre, car je n'ai, hélas, pas vu ces films-là. Il n'y a pas beaucoup de copies de films français disponibles aux États-Unis, et encore moins de copies sous-titrées. Les seuls films de Melville que j'aie pu voir aux États-Unis sont ses métrages les plus connus comme, entre autres, **Le Samouraï**, **Bob le flambeur**, **Le Cercle rouge**, et **Le Deuxième souffle**.

Dans un autre registre, est-ce le cinéma de Sam Peckinpah qui a déclenché votre attirance pour les personnages violents et dépressifs, dont la fin de parcours est provoquée par une pulsion suicidaire ?
(long silence) Peut-être. Lorsque j'étais journaliste, j'avais analysé ce volet thématique dans les films de Sam Peckinpah comme **La Horde sauvage** et **Coups de feu dans la Sierra**. Je connaissais bien Sam à l'époque, et j'avais même assisté à la projection de son montage de 3h30 pour **La Horde sauvage**. Même si je revendique en partie l'influence de Sam sur mon travail, les deux films qui m'ont le plus influencé dans ma carrière sont **Pickpocket** de Robert Bresson et **Le Conformiste** de Bernardo Bertolucci. Le premier pour sa thématique, le second pour son style formel.

Vous avez pourtant déclaré que l'une des choses les plus importantes que vous ayez apprise en tant que cinéaste venait de Sam Peckinpah : « Entrer dans votre subconscient, et extérioriser vos pulsions primaires afin de les faire éclater sur grand écran. ».
C'est vrai, mais ce que j'avais déclaré était plus nuancé. Sam m'a appris à prendre plus de recul pour traiter un certain type de matériau ; comme apprendre à raconter une histoire à la troisième personne et non à la première personne. C'est une chose qui vous apprend, par exemple, à faire la distinction entre faire un film sur le fascisme et faire un film fasciste. À titre d'exemple, **La Horde sauvage** est un film sur le fascisme, alors que **L'Inspecteur Harry** est un film fasciste. Il y a une différence capitale.

Parlons de* Pipeliner, *votre tout premier scénario, qui n'a pas été adapté. De quoi s'agissait-il ?
Pipeliner a été mon galop d'essai. C'est en écrivant ce scénario que j'ai vraiment appris à écrire et à organiser mon travail d'écriture. **Pipeliner** racontait l'histoire d'un homme qui apprend qu'il lui reste très peu de temps à vivre, et qui décide de laisser libre cours à ses

pulsions. Il se met à voler, à dire tout haut ce qu'il pense tout bas, et à avoir des relations sexuelles avec la femme de son meilleur ami. Il fait de la vie de ses proches un véritable enfer, et c'est à ce moment qu'il apprend qu'il y a eu une erreur de diagnostic et qu'il est en bonne santé. C'était un scénario très sombre, qui possédait un traitement proche de Robert Bresson. Mais je n'en garde pas un grand souvenir. Ça doit faire plus de 30 ans que je ne l'ai pas relu.

Parmi vos premiers scénarios inadaptés, il paraît que vous avez écrit un film de gangsters. De quoi parle-t-il exactement ?
Ce scénario-là est le seul dont je sois vraiment fier parmi ceux que j'ai écrits à la même période. Il était titré **Montréal**... ou **Québécois**, je ne m'en souviens plus, et l'histoire s'inspirait d'un fait réel : une guerre des gangs, entre la pègre française et la mafia italienne, qui avait ensanglanté Montréal au début des années 70. La pègre canadienne, d'origine française, avait la mainmise sur les différents trafics et rackets dans le pays, jusqu'au jour où plusieurs clans de La Cosa Nostra, venus de Détroit et de Buffalo, ont décidé de s'installer au Québec pour étendre les activités de plusieurs familles mafieuses italo-américaines. Cela avait provoqué un horrible bain de sang. Dans mon scénario, j'avais transformé cette guerre des gangs en une guerre des races, où les Français haïssaient les Italiens et les Canadiens haïssaient les Américains.

Cela ressemble un peu à un épisode de la série* Ankogukaï*, avec Takakura Ken et Tsuruta Koji, dans lequel un affrontement entre des clans de yakuzas, issus de Tokyo et d'Osaka, vire au conflit racial car l'un des clans est soutenu par les forces d'occupation américaines...
J'en ai repris en partie l'intrigue, je dois l'avouer. (rires) À cette époque, nous reprenions beaucoup d'intrigues de films étrangers pour créer une histoire. J'avais vu la série des **Ankogukaï** lorsque j'étais au Japon, avec mon frère Léonard. L'idée de cet épisode était intéressante et j'ai pensé qu'elle pouvait aisément être recyclée dans un film de gangsters américain.

Puisque nous y sommes, parlons de* Yakuza *de Sydney Pollack, dont vous avez écrit le scénario avec votre frère Léonard. Racontez-nous la genèse du projet...
Mon frère vivait au Japon à l'époque. Il m'envoyait de longues lettres dans lesquelles il ne cessait de parler des films de yakuzas qu'il venait de voir et il m'incitait vivement à les découvrir. Ce qui fut chose faite. Durant cette période, les films de Bruce Lee étaient très en vogue, et nous voulions surfer sur la vague de leur succès en écrivant un film d'action se déroulant en Asie. L'idée d'écrire un film de yakuzas est venue naturellement, car le genre était inédit en Amérique. Lorsque mon frère est revenu de Kyoto, nous nous sommes mis à la tâche et nous avons pu vendre le scénario de **Yakuza** à la Warner pour une somme astronomique. Néanmoins, le scénario original a été réécrit par Robert Towne, qui lui a donné une orientation plus légère en intensifiant les rapports amoureux entre Robert Mitchum et Keiko

Kishi. Notre version de **Yakuza** était beaucoup plus sombre et violente. C'était un vrai film de yakuzas dans la tradition de ceux de la Toei.

Vous n'aimez pas le film ?
Je dois beaucoup à **Yakuza**, car il a amorcé ma carrière de scénariste, mais je trouve le film trop déséquilibré. Il oscille entre plusieurs genres sans trouver ses marques. Au final, ce n'est ni un film de yakuzas, ni une histoire d'amour.

Il y a de très beaux restes malgré tout. C'est quand même un bon film de yakuzas !
Cela reste un film de Sydney Pollack.

Dans le registre des influences, le traitement de* Yakuza *est plus proche d'un Ninkyo* (film de yakuzas en costumes - ndlr) *issu des studios Toei, tendance* Showa Zanyo-Den *de Saeki Kiyoshi et* Nihon Kyokaku-Den *de Masahiro Makino, que des films de yakuzas contemporains, comme ceux réalisés par Seijun Suzuki ou Tokuzo Tanaka...
C'est vrai. Les films de la Toei étaient les plus grosses influences pour **Yakuza**. Je les préfère même à ceux de la Nikkatsu, qui sont un peu trop décalés, comme peuvent en témoigner les films de Seijun Suzuki. Les films de yakuzas issus de la Toei, et plus particulièrement ceux en costumes, sont plus élégiaques, donc plus prompts à une implication émotionnelle. On suivait généralement le parcours d'un personnage solitaire, fidèle au code d'honneur du milieu, qui se retrouve prisonnier de sa condition lorsqu'il se heurte à un conflit d'intérêt dans lequel est impliqué l'un de ses proches. À partir de là, la portée dramatique du récit était accentuée en mettant le héros dans la pire des situations. Cela se soldait généralement par un violent règlement de comptes, avant que le récit culmine par la scène classique où le héros doit se couper l'auriculaire pour sauver son honneur. Cette histoire est la même dans la plupart des films avec Takakura Ken, Tsuruta Koji, ou encore Fuji Junko, mais son traitement est toujours aussi efficace. Nous avons donc repris le même schéma pour **Yakuza**, mais en y incluant quelques touches faisant référence à la culture occidentale.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Tanaka Ken (Takakura Ken) sort le sabre face aux hommes de main du clan Tono. Un règlement de comptes final d'une violence extrême dans lequel les geysers de sang abondent.

Tanaka Ken : un vétéran de l'Armée Impériale japonaise et ancien yakuza, dont la soif de vengeance va l'enliser dans une redoutable folie meurtrière. Petite anecdote : pour son rôle de gangster froid et méthodique, Takakura Ken fut labellisé « le Clint Eastwood japonais » par la critique américaine.

Tanaka Ken et Harry Palmer (Robert Mitchum), ancien officier de la police militaire et vétéran du LAPD, trouvent un second souffle après avoir provoqué un carnage dans le QG d'un gang de yakuzas. La dynamique relationnelle du duo de Yakuza aura inspiré, entre autres, John Woo, qui, de son propre aveu, en a repris quelques composantes pour bâtir la relation entre Chow Yun-Fat et Danny Lee dans The Killer.

« J'aime beaucoup les films de yakuzas (...) J'ai repris pas mal d'éléments de ce genre pour le scénario de Yakuza... »

Ci-dessus, de haut en bas : Le chapitre du « Temple du pavillon d'or » dans Mishima. Un plan d'une incroyable beauté qui doit beaucoup aux talents de décorateur d'Ishioka Eiko et à la lumière de John Bailey. Un chef-d'œuvre sur lequel Paul Schrader s'attardera longuement dans la seconde partie de l'interview.

Mishima Yukio (Ogata Ken) : un poète aux idéologies extrêmes qui voue un culte démesuré aux préceptes du Bushido et à l'impérialisme japonais d'avant-guerre.

Ci-contre : Le Major Charles Rane (William Devane) et Melio (Pete Ortega) lors de l'insoutenable scène de torture dans Rolling Thunder. Un moment fort qui valut au film une classification X lors de son premier passage devant la censure.

J'aime beaucoup les films de yakuzas de la Toei, j'ai même certains de leurs thèmes chantés par Tsuruta Koji sur mon baladeur. (rires) D'ailleurs, j'ai repris l'un des acteurs de **Showa Zankyo-Den** dans **Mishima**, dont j'ai oublié le nom... Comment s'appelle-t-il déjà ?

C'est Ikebe Ryo (1). Et merci encore de l'avoir pris pour le rôle du commissaire de police dans* Mishima *!
Ikebe Ryo, c'est lui ! J'aime beaucoup cet acteur...

Le final de* Yakuza *se réfère ouvertement à deux films de yakuzas issus des studios Toei :* Gokudo *de Kosaku Yamashita, avec Tomisaburo Wakayama et Tsuruta Koji, et* Gendai Ninkyo-Shi *de Teruo Ishii, avec Takakura Ken et Noboru Ando. Ce sont des influences que vous revendiquez ?
C'est possible. Ma mémoire n'est plus aussi bonne et je ne me souviens plus, hélas, de tous les titres et réalisateurs, car ça fait longtemps que je n'ai plus revu de films de yakuzas. En tout cas, il est fort probable que je les aie vus, car je me souviens avoir repris pas mal d'éléments de plusieurs films de ce genre pour coucher sur papier le règlement de comptes final de **Yakuza**.

Vous dites que vous ne pensez à aucun acteur lorsque vous écrivez un scénario. Pourtant, le rôle de Tanaka Ken semble avoir été écrit sur mesure pour Takakura Ken. Vous reprenez même dans le film sa description faite par la critique japonaise de l'époque : « l'homme qui ne sourit jamais... ».
Je ne sais plus si j'ai écrit cette réplique, mais elle correspond également au mythe du héros solitaire dans la plupart des films d'action. Sinon, Takakura Ken est l'icône la plus représentative du film de yakuzas, et c'était difficile de ne pas s'y référer. Le rôle de Tanaka Ken lui ressemble, c'est vrai, mais personne n'est irremplaçable. Si Takakura Ken s'était fait renverser par une voiture la veille du tournage, il aurait été remplacé par un autre acteur japonais. (rires)

Masato Harada, le réalisateur de* Kamikaze Taxi *et de* Jubaku, *m'avait déclaré que vous auriez rêvé voir John Wayne dans le rôle tenu par Robert Mitchum...
Cela aurait été un choix idéal pour le rôle d'Harry Palmer, mais je ne me souviens plus si j'avais émis l'idée à la production. John Wayne n'était pas au top de sa cote de popularité à cette époque, à cause de ses prises de positions politiques, et il aurait nuit à ce type de film. (rires)

Cela aurait pu être quelque chose, d'autant plus que* Yakuza, *tout comme* Hardcore *également, est une libre relecture de* La Prisonnière du désert *de John Ford...
C'est typique du jeune scénariste que de reprendre les grandes lignes des films qu'il admire. Cela a été aussi le cas pour **Obsession**, qui reprenait en grande partie le scénario de **Sueurs froides** d'Alfred Hitchcock, ou même pour le film de gangsters canadiens dont vous avez remarqué la similitude avec **Ankokukaï**. Cela vous aide à avoir une vision plus concrète de ce que vous écrivez.

En parlant d'*Obsession, *vous avez déclaré que vous étiez déçu par l'adaptation de votre scénario par Brian De Palma. Que reprochez-vous au film exactement ?
Pour commencer, je trouve que les acteurs sont trop froids et trop distants à mon goût. La rigidité de leur jeu n'invite à aucune implication émotionnelle de la part du spectateur. Ensuite, Brian a été obligé de couper plusieurs parties du scénario pour coller à son budget. Et, pour conclure, je pense que j'aurais pu améliorer la fin du film. Je ne sais pas si cela aurait été une fin idéale, mais on aurait tout de même pu essayer.

Sinon, parlons d'une personnalité qui a eu une énorme influence sur vous : John Milius.
(rires gênés) Non...

S'il vous plaît. C'est quand même quelqu'un qui a beaucoup compté pour vous...
Lorsque j'étais un jeune scénariste, deux de mes amis m'avaient laissé une forte impression : John Milius et James Toback. Milius était le meneur d'hommes et Toback était le tombeur de femmes. Ils étaient tellement plus grands que nature et ils dégageaient une telle force de caractère, qu'il était difficile de ne pas tomber sous leur charme. J'étais jeune à l'époque et j'ai changé depuis. Par contre, Milius et Toback sont restés les mêmes malgré toutes ces années. Surtout John Milius ! Il est toujours coincé dans sa mentalité de baroudeur. C'est tout ce que j'ai à dire. (rires)

Parlons maintenant d'un film sur lequel vous vous exprimez très peu, voire pas du tout :* Rolling Thunder, *un western moderne coriace, réalisé par John Flynn, avec William Devane, Tommy Lee Jones, James Best et Luke Askew...
Rolling Thunder devait être mon premier film. Je devais le réaliser avec Tommy Lee Jones dans le rôle du Major Charles Rane. Mais à cette époque, je n'avais pas de véritable contrôle sur mes scénarios, et on me l'avait quasiment volé pour le faire réécrire par quelqu'un d'autre. Le scénario original de **Rolling Thunder** ressemblait un peu à celui de **Taxi Driver**. Le gros problème, avec la réécriture de **Rolling Thunder**, c'est qu'ils ont voulu rendre Rane attachant alors

que c'était un cul-terreux antipathique et raciste, qui tuait des Mexicains parce qu'il ne les aimait pas. C'est ridicule ! Ce serait comme rendre les agissements de Travis Bickle compris et acceptés de tous, et cela rendrait illogique l'existence même du personnage. Cela renvoie exactement à ce dont on a parlé avec l'enseignement de Sam Peckinpah. J'avais écrit un film sur le fascisme et ils l'ont transformé en film fasciste.

Vous n'aimez pas le film de John Flynn ?
Il doit rester quelques bons moments, mais ils ont dénaturé l'essence de mon scénario en rendant le personnage du Major Charles Rane sympathique. Ce serait comme guérir les maux psychologiques de Travis Bickle, tout en l'envoyant quand même faire un carnage, en espérant que le public soit derrière lui. Ça n'a aucun sens. Je n'ai pas revu le film depuis sa sortie et je n'ai pas vraiment envie de le revoir.

Pourquoi ?
Cela risque de provoquer une réaction que je ne souhaite pas. Chaque fois que je revois l'un de mes vieux films, soit je me dis : *« Oh, putain... Quelle daube ! Je croyais que j'avais un certain talent... »* ou alors *« C'est vraiment pas mal ! J'avais un talent que j'ignorais et que je n'ai plus aujourd'hui... »*. (rires)

Savez-vous ce qu'a pensé John Milius de* Rolling Thunder *? Le film lui ressemble beaucoup...
John Milius était un gros fan de **Rolling Thunder**. Il l'a même vu plusieurs fois. (rires)

Si vous aviez réalisé* Rolling Thunder, *aurait-il été le premier film d'une tétralogie consacrée à la solitude et aux maux existentiels d'une personne prisonnière de sa condition, avec* Taxi Driver, American Gigolo *et* Light Sleeper *?
Je ne sais pas. Le scénario original de **Rolling Thunder** était plus axé sur les maux de l'Amérique traumatisée par le conflit vietnamien, alors que **Taxi Driver** était un scénario axé sur les maux d'un Américain de retour du Vietnam. **Rolling Thunder** s'attardait plus sur la frustration d'un fasciste texan n'ayant pu tuer personne au Vietnam, et qui, lors de son retour au pays, se mettait à tuer tous ceux qui ne lui plaisaient pas.

En fait, le personnage de Johnny Vohden, qu'a finalement interprété Tommy Lee Jones, est celui qui se rapproche le plus de Travis Bickle. Contrairement au Major Charles Rane, qui est un homme qui ne vit que pour se venger, Johnny est une âme en peine, perdue dans sa recherche de la paix intérieure...
Je ne pourrais pas vous répondre concrètement, car je n'ai plus le souvenir de ce personnage. Mais sinon, vous avez bien défini Travis Bickle. C'est une âme en peine, perdue dans sa recherche de la paix intérieure.

Propos recueillis et traduits par **Fathi BEDDIAR**
(Remerciements à Agnès Wildenstein et à l'équipe de la Cinémathèque Française)

(1) : Avec plus de 80 films à son actif, Ikebe Ryo est l'un des seconds couteaux les plus populaires du cinéma japonais. Autant à l'aise dans le cinéma d'auteur que dans le cinéma de genre, Ikebe Ryo a traversé des films aussi divers que **Gorath** d'Inoshiro Honda, **Printemps précoce** de Yasujiro Ozu, **L'Amant** et **Tout sur moi** de Kon Ichikawa et la série culte **Showa Zankyo-Den** de Saeki Kiyoshi et Masahiro Makino. Son dernier rôle fut dans **See You** de Koreyoshi Kurahara aux côtés de Takakura Ken, Philippe Leroy-Beaulieu et Tomas Arana.

Ci-dessus, de haut en bas : Geneviève Bujold dans Obsession : l'issue de son calvaire passera par la quête désespérée de son époux, interprété par Cliff Robertson.

John Letour (Willem Dafoe) franchit le point de non-retour en faisant parler la poudre dans Light Sleeper.

Le Major Charles Rane (William Devane), un vétéran du Vietnam hanté par ses souvenirs de soldat, qui, après l'assassinat de son fils et de sa femme, prendra les armes pour se livrer à une application sans détour de la loi du Talion.

SITGES 2004

Du 2 au 11 décembre dernier, les spectateurs européens ont pu se repaître du programme alléchant du Festival du cinéma fantastique de Sitges, 37e du nom, cumulant moult films déjà plébiscités (Old Boy, Le Machiniste, Breaking News, Code 46 ou encore Le Château ambulant), grosses machines hollywoodiennes (Capitaine Sky et le monde de demain) et films d'horreur indépendants (Le Fils de Chucky) sur lesquels nous avons déjà disserté ou disserterons très bientôt. Mieux vaut donc parler des diverses tendances du festival, qui sont également celles d'un certain cinéma fantastique d'aujourd'hui.

Ci-dessus, de haut en bas : **Le Fil de la vie**, un film de marionnettes qui traite en substance de la guerre en Irak et **Team America : World Police**, le pamphlet très controversé des auteurs de **South Park**.

LES FILMS POST-11 SEPTEMBRE

Après les films directement touchés par les événements du 11 septembre (**Spider-Man**, **xXx**), 2004 aura vu poindre les films directement influencés par les mêmes événements, **Le Jour d'après** en tête. Malgré les différents genres dans lesquels ils ont été conçus, **Murder-Set-Pieces** de Nick Palumbo, **Team America : World Police** de Trey Parker et **Le Fil de la vie** de Anders Ronnow-Klarlund traitent tous de façon directe et évidente de l'Amérique d'aujourd'hui, comme de son rapport à la politique étrangère. Big Dam Granger nous parlait le mois dernier de l'aspect éminemment violent et barbare de **Murder-Set-Pieces**, chronique quotidienne d'un serial killer néo-nazi. Reste pourtant que l'un des plus grands malaises du film est de dépeindre une Amérique gangrenée par la peur, chaque endroit présenté dans le film, même le plus anodin, représentant un danger potentiel pour le citoyen lambda, de la gamine jouant à la balançoire à l'amateur de sex-shop. Et le réalisateur d'appuyer un discours type « le Mal attire le Mal » en présentant une image des deux tours en flammes au moment opportun. Pas toujours très fin, **Murder-Set-Pieces** reste néanmoins une œuvre déroutante qui peut faire mal par là où elle passe. Dans un registre plus consensuel, **Le Fil de la vie** traite, selon son auteur, de la guerre en Irak par le biais de marionnettes à l'imagerie heroic fantasy volontiers manichéenne. Brouillon et hésitant, le film rate tout autant sa thématique que son traitement, créant un univers fait de bric et de broc dont l'intrigue vise à ne froisser personne : **Le Fil de la vie**, œuvre royaliste prônant la guerre ou message de paix destiné aux enfants du monde entier ? Nul ne le sait vraiment en sortant du film, et encore moins son auteur ! Plus drôle dans un registre similaire, **Team America : World Police** tire à boulets rouges sur tout ce qui lui passe à portée de la main, de la production Bruckheimer bourrine à la politique mondiale américaine, en passant par les acteurs démocrates activistes, présentés comme des politiciens du dimanche et aussitôt décanillés par des salves de plombs en pleine poire. Cumulant une multitude de passages poilants jusqu'au trognon (la scène de vomi et la scène de cul en tête), le film de Trey Parker propose de plus un tour de force technique tellement impressionnant qu'il coule de source. Dire qu'on va y revenir longuement au moment de sa sortie en France est un doux euphémisme.

LE RETOUR DU SURVIVAL

Certes, la programmation du festival n'a pas marqué de véritable retour du survival à proprement parler, puisque de récentes productions (**Détour mortel**, le remake de **Massacre à la tronçonneuse**, **Haute tension**) ont déjà payé plus ou moins bien leur tribut au genre. Il n'empêche néanmoins que les découvertes simultanées de **Calvaire** du Belge Fabrice Du Welz et de **Creep** de l'Anglais Christopher Smith nous portent à constater qu'il est encore possible aujourd'hui de créer un suspense implacable en jouant sans relâche avec la topographie des décors et la nature vicieuse d'une bande de pouilleux dégénérés, ce que seul **Haute tension** nous avait pleinement démontré jusqu'à son fameux retournement de situation déstabilisateur. Ainsi, **Calvaire** prouve qu'il existe bel et bien des ploucs français enculeurs de cochons, comme va le constater le pauvre Marc Stevens (Laurent Lucas), chanteur itinérant coincé dans la cambrousse par des problèmes automobiles. Recueilli par un aubergiste a priori avenant (Jackie Berroyer), il se retrouve vite pris entre deux feux, lorsque celui-ci et les bouseux du village avoisinant le méprennent

pour la femme qui les a quittés quelques années auparavant. Bétonné de bout en bout, dans son casting (avec Philippe Nahon et Joe Prestia, forcément, faut longer les murs…) comme dans son approche naturaliste très travaillée, **Calvaire** risque bien de retourner quelques spectateurs avides de cinéma viscéral. On en reparle plus longuement lors de sa sortie en salles, prévue pour mars prochain. Question « sick fuck », **Creep** n'est pas en reste non plus, malgré des allures plus policées. Si on passe sur la première demi-heure du film, assez mal gérée et franchement quelconque, le film de Christopher Smith atteint son rythme de croisière lorsqu'il dévoile son boogeyman, un freaks (au look très proche du Yellow Bastard de Frank Miller, l'odeur des boulettes entre les doigts de pied en prime) hantant les couloirs du métro londonien et cherchant des noises à une jeune bourgeoise (Franka Potente) coincée en ces murs pour la nuit. Quelques idées barrées et bien vues, des meurtres saignants, une excellente gestion des multiples possibilités du décor et surtout un ton volontiers malsain et morbide pour une production avant tout mainstream, voilà les atouts indéniables de ce **Creep** mieux pensé et autrement plus jouissif qu'un **Détour mortel** consensuel. À ranger dans la même catégorie, en toutefois moins efficace, le festival a également gratifié son public d'une projection surprise du **Rottweiler** de Brian Yuzna. Terminé tout juste quelques jours avant d'être présenté au public, **Rottweiler**

Ci-dessus : le boogeyman de Creep, un freaks qui traque Franka Potente (en bas, à gauche) dans les couloirs du métro londonien.

Ci-contre : le survival Calvaire, une des meilleures surprises de Sitges.

passe paradoxalement à côté de son pitch (un chien poursuit un prisonnier, point barre) alors que celui-ci est pleinement exploité sur le papier, la faute à un réalisateur décidément peu enclin à prendre ses sujets à bras-le-corps. Comme d'habitude chez Yuzna, on retiendra quelques hors sujets étonnants (le prisonnier se fait violer par une mère de famille à qui il demande de l'aide) alors que le réal sous-exploite les principes purement B de son film (ceux qui sont alléchés par l'idée du Terminadog risquent de faire un caca nerveux !). En tout cas, les problèmes de production survenus sur ce film sont peut-être une sonnette d'alarme pour le réalisateur, qui devrait éventuellement retourner faire du cinéma aux États-Unis.

LA NOUVELLE ÉCOLE ESPAGNOLE

On ne répètera jamais assez à quel point le cinéma de genre espagnol est vivifiant, notamment dans l'acceptation évidente des éléments qui servent directement l'efficacité dudit genre. Le problème, c'est que le public comme les professionnels ibériques ne sont pas pour autant convaincus de la qualité de leur cinéma, leur préférant par exemple le nôtre, bien plus réflexif à leur goût. Et cela s'en ressent dans les quatre titres présentés cette année au Festival de Sitges : **The Birthday** d'Eugenio Mira, **El Habitante Incierto** de Guillem Morales, **Hipnos** de David Carreras et **Frágil** de Juanma Bajo Ulloa (ce dernier à ne pas confondre avec le prochain film de Jaume Balagueró, prévu pour 2005). Si chacun de ces titres se permet une forme très travaillée et indéniablement agréable à l'œil, on ne peut pas dire pour autant que les projets aient été pensés pour séduire un public potentiel, à l'exception peut-être de **Frágil**. Ainsi, **The Birthday** nous annonce que la fin du monde aura lieu le soir même, lors d'un anniversaire huppé. C'est en tout cas le point de départ d'une looooongue comédie qui se verrait bien originale, mais qui manque évidemment de recul quant à son sujet, annonçant le retournement apocalyptique au bout d'une heure de film ! Et le scénariste/réalisateur de combler l'attente (absolument pas récompensée, vu le peu de générosité du film) par des petites touches de surréalisme et le jeu « plus cabot tu meurs » du revenant Corey Feldman, ce qui ne fait pas vraiment un film, on en conviendra… Un peu plus crypto-ésotérique, **El Habitante Incierto** raconte le pétage de plombs d'un homme au bord du gouffre (sa femme le quitte quoi !), persuadé que son immense maison est visitée par une tierce personne se cachant dans le grenier, la salle de bains ou le placard à balais, avant de découvrir un passage qui le mène chez des voisins (attention, traversée du miroir !) étrangement familiers. On peut voir en Guillem Morales un disciple d'Alejandro Amenábar, la virtuosité en moins, si ce n'est que ce dernier s'est toujours préoccupé de ne pas larguer son public dans des délires trop abscons. Mais avec un peu de bonne volonté dans la branlette analytique, certains pourront y trouver leur compte et il y a d'ailleurs fort à parier que le film puisse un jour sortir en salles en France. **Hipnos** ne risque pas, quant à lui, de perdre son spectateur en chemin tant son intrigue est balisée sur des kilomètres : la jeune doctoresse

50 ANS, ET TOUTES SES DENTS

Lorsque le Festival de Sitges ouvrait ses portes, Kitamura et les pontes de la Toho présentaient **Godzilla Final Wars** au Grauman's Chinese Theatre de Los Angeles. Impossible pourtant d'importer le film en pays catalan, et ce même si les 50 ans du roi des monstres étaient célébrés par Sitges. Le festivalier amateur de kaiju eiga dut se contenter d'une bande-annonce assez décevante de l'ultime (enfin, il paraît) film de Godzilla et de plusieurs nuits proposant de revoir quelques beaux faits d'armes du saurien atomique, comme le **Godzilla** original de Ishiro Honda, **Les Envahisseurs attaquent**, **Godzilla vs. Megalon**, **Godzilla vs. Biollante** et **Godzilla, Mothra and King Ghidorah : Giant Monsters All-Out Attack.** À Mad, on se félicita surtout de la présentation de **GMK : Giant Monsters All-Out Attack.** Réalisé par l'équipe responsable de la démentielle dernière trilogie **Gamera** (Shuzuke Kaneko à la réalisation, Shinji Higuchi aux effets spéciaux), **GMK** est la grande réussite de la série initiée par le médiocre **Godzilla Millenium.** Sans atteindre l'hallucinante intensité de **Gamera 3 : Revenge of Iris** (enfermée dans son traditionalisme, la Toho a refusé d'adopter le même système de production), le film de Kaneko parvient à rendre Godzilla à nouveau hargneux (il est le bad guy du film), mêle intelligemment numérique et maquettes traditionnelles, et rend des hommages vibrants à ses prédécesseurs dans un joyeux foutoir réunissant quelques-uns des plus beaux monstres de la série. En attendant la probable sortie dans les salles françaises de **Final Wars**, **GMK** est un incontournable.

Beatriz Vargas (Cristina Brondo, pfiouuu !) débarque dans un hôpital psychiatrique pour étudier un cas assez particulier, avant de découvrir que les méthodes peu orthodoxes du médecin en chef (Féodor Atkine) et quelques événements troublants résonnent comme des résurgences de son passé. La forme du film est de toute évidence flatteuse, le fond beaucoup plus discutable tellement **Hipnos** récite parfaitement le petit dico de la psycho de comptoir. Avec un meilleur script en main, le réalisateur David Carreras sera certainement capable de tirer parti de ses capacités d'esthète. Mais le clou restera certainement la projection de **Frágil** en espagnol non sous-titré. Si les vingt premières minutes du film, quasi-muettes

(une jeune fille de la montagne tombe amoureuse d'un garçon qu'elle se jure de retrouver vingt ans après), clouent littéralement le bec du moindre cynique par une émotion à fleur de peau, le final remet le spectateur à sa place par un retournement de situation volontiers amoral et déstabilisant. De prime abord, on serait tenté d'être énervé par tant de virtuosité émotive mise au service d'un enculage de mouches, mais on demande à comprendre pleinement le film avant de pouvoir le juger promptement.

L'AUTRE AMÉRIQUE

Le cinéma indépendant américain a largement damé le pion aux studios, représentés uniquement par quelques avant-premières prestigieuses massées dans un cadre si rigide et protégé, qu'elles faisaient figure d'exception au sein du festival. Du côté des indépendants, le pire côtoyait le meilleur. Grand danger de cette frange soi-disant affranchie de tout diktat : la fausse originalité. Un écueil que ni **One Point 0**, ni **Prologue** ne parviennent à éviter. Avec sa distribution constituée d'habitués des réalisateurs auteurisants (Udo Kier, Deborah Kara Unger, Bruce Payne et Jeremy Sisto, également producteur), **One Point 0** accumule les trucs éculés du metteur en scène en manque de moyens et surtout d'inspiration. Agrémenté de louvoiements intempestifs, d'intrigues parallèles tortueuses et plombé par une construction rébarbative qui souhaiterait aller crescendo, le scénario participe largement de cet échec. Tourné dans des conditions quasi amateur, **Prologue** est une

LE CAS LÓPEZ

Promedio Rojo est un sympathique film de teen-agers, qui vaut surtout pour quelques séquences de rêveries faisant intervenir un super-héros adipeux et bondissant. Infatigable feu follet, son réalisateur, Nicolás López, sautille dans tous les coins, déconne à tout bout de champ et traîne dans son sillage son coproducteur épuisé. C'est sûr qu'il faut un sacré paquet d'énergie pour, à seulement 21 ans, être le seul mais tangible espoir de l'émergence d'un cinéma de genre chilien. Avec une passion communicative, ce jeune qui en veut revient sur son parcours.

« Je suis un gars élevé avec les films de Kevin Smith, Robert Zemeckis ou encore John Hughes. J'adore les comics, la SF, les séries B d'horreur, je suis un pur produit du cinéma des années 1980... Il est inimaginable pour le Chili de voir émerger un film comme ceux qui ont jalonné ma cinéphilie. Alors, j'ai décidé de forcer le système pour me faire ma place. J'ai produit trois films, je m'occupe d'un festival, j'ai écrit dans des magazines et avec ma première réalisation, **Promedio Rojo**, *j'ai mis en place une large campagne de promotion, qui allait des traditionnelles affiches et bandes-annonces aux produits dérivés. Je me suis défoncé sur le tournage, je savais que si je loupais mon coup, plus personne n'allait me donner l'occasion de refaire un film. Mes efforts ont été payants : au Chili,* **Promedio Rojo** *est sorti il y a un mois et c'est un énorme succès, c'est l'équivalent local de* **Titanic** *! Alors du coup, je suis déjà sur mon film suivant, qui racontera le quotidien de super-héros. »*

À suivre, donc.

chronique pesante du retour au foyer d'une victime d'un pervers, lui-même hanté par le souvenir de son crime. Le scénario aimerait être pudique, il n'est que fuyant ; la réalisation tend vers le réalisme, elle est misérabiliste. Véritablement originaux pour le coup, **Primer** et **Rhinoceros Eyes** redorent le blason des indépendants. Déjà récompensé à Sundance et présenté au dernier marché du film de Cannes, **Primer** suit les expérimentations de deux scientifiques. L'ancien ingénieur Shane Caruth n'a pas choisi la facilité pour son premier film tourné dans une pénurie de moyens totale (le budget s'élève en tout et pour tout à 7000 $!) et uniquement constitué de scènes dialoguées entre les deux mêmes personnages. Miracle : la réalisation ultra rythmée et l'interprétation nickel de ses héros cravatés rendent ce film d'anticipation scientifique captivant. **Rhinoceros Eyes**, lui, décrit l'amour pour une belle décoratrice d'un freaks employé chez un loueur d'accessoires de cinéma. Ponctué de superbes séquences en image par image et agrémenté d'une très belle lumière qui parvient à faire oublier le support vidéo haute définition, **Rhinoceros Eyes** est une émouvante romance fétichiste. On frôle le studio system avec **Final Cut**, produit dans un circuit qui n'a d'indépendant que le nom. Prévu pour une sortie très prochaine en France, **Final Cut** a des faux airs de Philip K. Dick, et ce même si son réalisateur, le très jeune Omar Naim, s'en défend. On y cause pourtant de souvenirs de défunts, embellis par les « cutters » des monteurs chargés de livrer une œuvre de mémoire révisionniste aux proches des décédés. Robin Williams y livre sa sempiternelle composition de gentil triste, et la SF y est définitivement secondaire. Omar Naim tient pourtant son sujet de bout en bout, en particulier dans une fin bien plus radicale qu'il n'y paraît.

MADE IN JAPAN

Toujours aussi productif, Takeshi Miike présentait pas moins de trois films à Sitges. Outre le film de sabre **Izo** (même ses fans ont déclaré forfait durant la projection !) et sa participation avec Fruit Chan et Park Chan-Wook au film omnibus **Three... Extremes** (l'auteur de **Old Boy** sort du lot en livrant de loin le meilleur sketch), on pouvait en effet y découvrir **Zebraman**, son hommage aux super-héros japonais. Grand amateur du genre, le héros du film, Shinishi, n'est dans la réalité qu'un petit professeur timoré et un père sans autorité. En cachette, il exorcise ses frustrations quotidiennes en revêtant le costume (qu'il s'est lui-même confectionné) d'un héros de son enfance : Zebraman. Mais lorsque de véritables monstres menacent ses concitoyens, Shinishu va se découvrir l'étoffe d'un véritable justicier aux pouvoirs hallucinants. **Zebraman** fera sans doute illusion auprès des néophytes en matière de « sentais ». Mais pour qui apprécie ce genre honteusement méconnu en France, le film devient vite insupportable. Dénué de la générosité et de l'habileté des artisans du genre, Miike ne livre qu'un exercice condescendant envers un domaine cinématographique qu'il maîtrise manifestement très mal. Le final est notamment d'une laideur et d'une platitude exaspérantes. On conseillera donc plutôt aux fans de sentais de visionner **Masked Rider 555 : Paradise Lost**, et aux amateurs d'auteurs nippons de s'attarder sur **Vital**, le dernier film du grand Shinya Tsukamoto, également présenté à Sitges. Histoire d'amour nécrophile, **Vital** s'inscrit dans la nouvelle veine introspective de son auteur. Après un accident de voiture, Hiroshi Takagi se réveille amnésique. Sa convalescence terminée, il se lance à corps perdu dans des études de médecine. Mais lors d'un cours

d'anatomie, il réalise que le corps qu'il doit disséquer est celui de son amour décédé. Si Tsukamoto semble avoir abandonné le tempo furieux de ses premières œuvres, c'est au bénéfice de l'intensité des émotions provoquées. Mélodrame agressif, romance coup de poing, **Vital** est aussi poignant qu'éprouvant. Sans aucun doute l'un des plus beaux moments du festival. Enfin, double événement pour l'un des films d'animation en compétition, et toujours en attente d'une sortie française : **Appleseed**. Ce blockbuster nippon est en effet l'adaptation du best-seller de Masamune Shirow, mais aussi le premier long-métrage japonais en images de synthèse avec un rendu cell shading. Techniquement très inégal, même si la 3D sied très bien aux méchas de Shirow, **Appleseed** est au final un ratage passionnant. L'image de synthèse fournit en effet une linguistique cinématographique beaucoup plus complète que l'animation traditionnelle, et force est de constater que la mise en scène gère ses nouveaux outils avec une maladresse assez touchante. Si la japanimation persiste à creuser ce sillon (ce qui est très probable au vu des résultats du film au box-office local), nul doute qu'elle devra apprendre à maîtriser ce nouveau medium avec autant d'efficacité que l'animation 2D. Ce qui, pour l'instant, est loin d'être le cas.

Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS

Page ci-contre : un des protagonistes d'El Habitante Incierto et Robin Williams dans Final Cut.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite : le sketch de Park Chan-Wook dans Three... Extremes, Appleseed et Vital, le dernier film de Shinya Tsukamoto.

PALMARÈS

Meilleur film : **Old Boy**
Meilleur réalisateur : Johnnie To pour **Breaking News**
Meilleur acteur : Christian Bale pour **Le Machiniste**
Meilleure actrice : Monica Lopez pour **El Habitante Incierto**
Meilleur scénario : Frank Cottrell Boyce pour **Code 46**
Meilleure Photographie : Xavi Giménez pour **Le Machiniste**
Meilleure bande-originale : Joshua Hyams et Mark Revel pour **Code 46**
Meilleurs effets spéciaux : **Izo**
Meilleurs effets spéciaux de maquillage : **Three... Extremes**
Meilleure direction artistique : Javier Alvariño et Daniel Izar pour **The Birthday**
Meilleur court-métrage : **The Ten Steps** de Brendan Muldowney
Prix spécial pour Hayao Miyazaki

Apprenez un vrai
métier créatif !

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

• Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques
• Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM Création & Maquillage PARIS

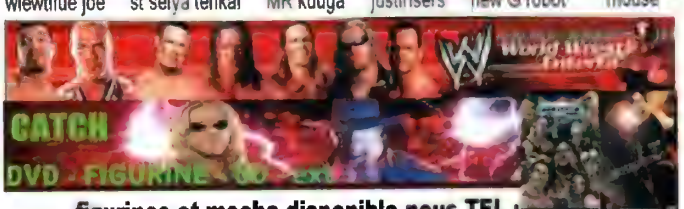
www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à : ITM* 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé
❑ M. ❑ Mlle Nom
Prénom
Adresse
Code Postal Ville
Année de naissance Tél.
E-mail
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage
Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.
MAD 015

NIBES vous souhaite une bonne année
NIBES spécialisé en DVD japanime VO - catch sentai
VENTE PAR CORRESPONDANCE
TEL : 04 94 06 53 96 ou 06 25 83 08 34
NIBES 30 chemin des jonquilles
83500 la seyne sur mer
frais de port 5 € en colissimo suivi
FILM ET LIVE

ANIME VO ET SENTAI
AUTRES TITRES DISPONIBLE NOUS TEL:



figurines et mecha disponible nous TEL :

LA SUITE APOCALYPTIQUE

"Il s'agit de se dresser devant les conflits mondiaux qui sacrifient les enfants au nom de la justice... "

Kinji Fukasaku

"J'ai dû recourir à des images fortes, des électrochocs visuels, pour interpeller le public."

Kenta Fukasaku

EDITION

PC team

MAD MOVIES

DE BATTLE ROYALE

BATTLE ROYALE 2

REQUIEM

JUGÉE TROP VIOLENTE POUR ÊTRE DIFFUSÉE
DANS LES SALLES FRANÇAISES

UNIQUEMENT EN DVD

DVD 1
VERSION FRANÇAISE
VERSION ORIGINALE SOUS TITRÉE FRANÇAIS
JAPON / COULEUR / 2H14MN / CHAPITRES / FORMAT 1.77 16/9 COMPATIBLE 4/3 / DVD 9 / DOLBY DIGITAL 5.1
Filmographie du réalisateur Kinji Fukasaku • Bande Annonce • Spots TV • Making of

DVD 2 LES BONUS
PRODUCTION : Essais en salle d'audition • Anecdotes de tournage • La succession
En souvenir du réalisateur • Scènes inédites • Enregistrement de la Bande Originale
PROMOTION : Film annonce I • Film annonce II • Promoreel • Avant Première
VERSION ORIGINALE SOUS TITRÉE FRANÇAIS / DVD 5 / DOLBY DIGITAL 2.0 / 1H23MN

5.1

DISPONIBLE EN DVD et EDITION COLLECTOR 2 DVD

20 JANVIER 2005

DISTRIBUTION Fravidis

Les super-héros sont-ils solubles dans le cinéma ?

La question est si complexe que deux rédactions se sont unies pour tenter de la résoudre...

132 PAGES !

HORS-SÉRIE
MAD MOVIES

SPÉCIAL COMICS

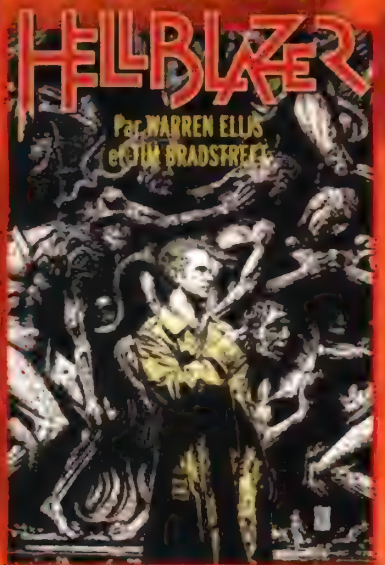
RÉALISÉ PAR L'ÉQUIPE DE COMIC BOX

FANTASTIC FOUR
CONSTANTINE
ELEKTRA
SUPERMAN
BATMAN
SIN CITY
IRON MAN
GHOST RIDER
FLASH
ETC.

LE POINT SUR LES FILMS EN COURS OU EN PROJET ET BIEN SÛR, TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LES COMICS D'AUJOURD'HUI !

COUVERTURE EXCLUSIVE SPIDER-MAN/FANTASTIC FOUR par Mike Mayhew

EN PRIME 22 PAGES DE BD INÉDITES



Avant le film Constantine avec Keanu Reeves, découvrez le comic-book par lequel tout a commencé !

Ultimate X-Men is ™ & © 2004 Marvel Characters, Inc.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Les galettes du Roi !

sommaire

#84 DVD
Bon, on est en janvier et vous vous demandez comment ça se fait que Mad parle du collector du **Retour du Roi**, de **Peter Pan** et d'**Harry Potter 3** ou encore du doublé **Dynamite Jones** alors que vous les avez commandés au Père Noël et que vous les avez reçus le 25 au petit matin. Et bien ça, c'est de la faute au père Moïssakis, qui s'y prend toujours au dernier moment pour concocter sa rubrique. Quel sagouin ce momo quand même !

#98 TÉLÉ MANIAC
On avait déjà Yannick Dahan pour nous parler en long et en large de ***Star Trek*** sous toutes ses sauces, mais voilà maintenant que l'amie Cyrille Giraud lui pique sa place dans le Télémaniac pour défendre le remake télé de ***Battlestar Galactica***, l'une de ses séries préférées de l'époque où elle suçait encore son pouce. On est vernis !

#100 PLAYMAD
Quand on arrive à décrocher Yannick de la télé (parce qu'il est vraiment accro), c'est pour qu'il nous sème dans sa chambre pour jouer à **World of Warcraft** pendant des heures ! Bon, vous me direz, il faut bien que jeunesse se passe, mais on aimerait quand même vous préciser que le monsieur a dépassé la trentaine !

#102 MÉLOMAD
Les fêtes sont finies et le petit Olivier Galliano a eu beaucoup de cadeaux sous le sapin, du moins de quoi remplir sa rubrique du mois ! Et qu'est-ce que le papa Noël lui a ramené ? Les B.O. de **Shrek 2**, **Benjamin Gates et le trésor des templiers** et **Alexandre** ! Quand on connaît le caractère un petit peu agressif d'Olivier (*« Mais il était si doux quand il avait 3 ans »* nous assure sa mère), on sait que le gros barbu en a ramassé plein la poire ! Heureusement, Olivier s'est calmé sur d'autres B.O. plus recommandables !

Le Retour du Roi
version longue édition spéciale
DE PETER JACKSON

IL Y AVAIT FORT À PARIER QUE LA VERSION LONGUE DU RETOUR DU ROI **ALLAIT CORRIGER LES MINCES SCORIES DE LA VERSION DU FILM SORTIE EN SALLES. C'EST EFFECTIVEMENT LE CAS DANS CETTE ÉDITION SPÉCIALE QUI PROPOSE UN MONTAGE PLUS RICHE DE 48 MINUTES, UNE PELLETÉE DE SUPPLÉMENTS ADÉQUATS ET L'ULTIME VOYAGE VERS LA TERRE DU MILIEU...**

Soyons clairs : la version longue du **Retour du Roi** s'impose d'emblée comme un nouveau standard en DVD, un modèle pour tous les autres, une sorte de rêve devenu réalité. Non seulement l'image et le son reproduisent à merveille la flamboyance de cette épopée monumentale, qui reste encore aujourd'hui si titanesque que personne n'a réellement mesuré l'ampleur logistique qui la précède, les sacrifices qui la conditionnent, et l'importance artistique qu'elle revêt dans l'histoire du cinéma, mais encore les scènes inédites et les suppléments finissent d'ajouter la grâce et la noblesse qui la rendent absolument unique.

Si les deux premiers chapitres étaient métamorphosés en versions longues tout en ne modifiant pas le sens et la nature du récit, **Le Retour du Roi** peut se targuer d'être littéralement un autre film. Et c'est a posteriori que l'on mesure à quel point la version cinéma, contrairement aux deux opus précédents, fut la victime de moult sacrifices, dont certains particulièrement douloureux. Étonnamment, ce ne sont pas les scènes les plus attendues qui surprennent. Si le face à face entre Gandalf et le Roi Sorcier d'Angmar, la mort de Saroumane, l'apparition (hilarante) de la bouche de Sauron, l'intermède « Peter Jackson en pirate », ou les ajouts concernant l'Armée des morts sont hallucinants et enrichissent substantiellement le récit, de nombreux passages en apparence anodins le dynamisent davantage, comblent des lacunes vitales, et surtout préparent avec subtilité le climax d'un film pensé comme une longue montée en crescendo. On pense bien sûr à la folie de Denethor, aux références à la lignée royale du Gondor (Sam et Frodon croisant la statue sans tête d'un ancien roi) qui soulignent le passage d'une ère (Minas Tirith et son antique gloire évoquée par Gandalf) à une autre (l'avènement d'Aragorn, bravant Sauron via le Palantir), et surtout au rôle prépondérant d'Eowyn, désormais confidente d'un Merry effrayé, guerrière farouche combattant le chef des Orques dans les champs de Pelennor, et amante éperdue dont on tombe littéralement amoureux. Une femme d'avenir à laquelle Philippa Boyens et Fran Walsh se sont identifiées et qui porte, dans la fragilité de son regard et la force rageuse de ses coups d'épée, le destin de tous les hommes. L'épaisseur qu'elle acquiert dans cette édition donne au film une orientation nouvelle, certes esquissée par Tolkien, mais qui témoigne de la sensibilité de deux scénaristes hors du commun, qui ont su transposer, avec une modernité et un aplomb stupéfiants, un roman « intouchable ».

Une sensibilité, une intégrité et une passion que l'on retrouve chez tous les intervenants, et qui donnent aux divers documentaires une chaleur, une humanité et un enthousiasme auxquels on ne peut rester indifférents. Mieux ! Cette édition donne le sentiment d'un énorme soulagement, d'un râle de satisfaction pour tous ceux qui ont travaillé d'arrache-pied pendant plus de 5 ans, comme s'ils venaient de mesurer le succès des films et l'importance des récompenses qui ont suivi. Et pendant plusieurs heures, on revit avec eux une aventure humaine sans précédent, un projet pharaonique sans commune mesure dans l'histoire du cinéma, une somme de toutes les expériences proprement vertigineuse, où une famille de techniciens et d'artistes privilégiés ont parcouru les plus beaux paysages, pratiqué les disciplines les plus exaltantes, repoussé les limites de la technologie et ressenti les plus intenses des émotions. Impossible de ne pas rêver face aux quelques plans toujours inédits égrenés çà et là (les épilogues concernant Legolas et Gimli) ou de ne pas verser une larme face aux adieux à répétitions d'artistes devenus des frères (incroyables images que celles de Jackson refusant de boucler la dernière scène d'Elijah Wood). **Le Seigneur des anneaux** n'est peut-être qu'une parenthèse dans leur vie, mais une parenthèse qui les aura changés à jamais, qui les aura contraints à tous les sacrifices, et ce dans un seul but : traduire avec génie la plus grande aventure jamais contée, donner au septième art une date de son histoire, mais avant tout offrir au spectateur un chef-d'œuvre impérissable qui le transporte, l'exalte, le grandit, bref, qui lui donne envie de devenir meilleur. Il est de rares instants où il faut savoir s'incliner par respect et admiration. Celui-ci en est un...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - CARTES INTERACTIVES - STORY-BOARDS - GALERIES - BANDES ANNONCES - BONUS CACHÉS.

L'EFFET PAPILLON
ÉDITION COLLECTOR
D'ERIC BRESS ET J. MACKYE GRUBER

Abordant la théorie du chaos de façon très libre, **L'Effet papillon** fait office de pétard mouillé n'exploitant jamais l'énorme potentiel de son sujet. En narrant comment un jeune homme capable de revivre son passé tente de corriger les traumas de son enfance, les réals nous offrent 50 minutes psychologiquement intenses, que l'élément fantastique (le retour dans le temps), amené avec la finesse d'un pachyderme, ruine dans la seconde partie du film. Un élément qui interpelle la théorie du chaos sous son aspect le plus simpliste, et qui contraint les cinéastes à apporter une résolution forcément paradoxale par rapport au sujet. Le Director's cut change diamétralement la fin du récit (les autres scènes ajoutées sont anecdotiques) et opte pour une logique sacrificielle audacieuse. Mais le résultat en revient conceptuellement au même avec ce besoin d'un retour à l'ordre (donc d'une nécessité de contrôle), sorte de happy end dissimulé qui va à l'encontre de l'essence même du chaos. Les multiples fins alternatives prouvent bien que les réals ne savaient pas comment conclure un film qui, justement, ne pouvait se terminer par un quelconque retour à l'ordre. Mais comme disait l'autre : *« Le chaos est la loi de la nature, l'ordre est le rêve de l'homme. »*.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - STORY-BOARDS - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES - COMMENTAIRE AUDIO (UNIQUEMENT SUR LE DIRECTOR'S CUT).

Frères de pellicules
(SPIDER-MAN 2 + LADYKILLERS)

Si le succès de Sam Raimi était jadis basé sur le plébiscite des fan-boys et celui des frères Coen sur l'enthousiasme de la critique, la donne a quelque peu changé ces derniers temps. Raimi a désormais prouvé sa capacité à donner dans le blockbuster fédérateur conciliant l'approbation du public et celle des chroniqueurs, mais du même coup, il a vu son public d'origine remettre en cause son intégrité artistique (voir son monteur, dans les bonus de **Spider-Man 2**, qui le défend bec et ongles contre certains fans ingrats). Par contre, les derniers films des frères Coen (surtout les comédies), produits par des grands studios, ont été bien souvent jugés mineurs par la critique alors qu'ils rencontraient un certain succès international. Et pourtant, **Ladykillers** et son observation poético-sardonique du Sud profond permet ainsi aux frangins d'investir le terrain du remake détourné ou du film de casse, tandis que **Spider-Man 2** donne l'occasion à Sam Raimi de refaire autrement ce qu'il a déjà fait, tout en retrouvant une expressivité formelle qu'on ne lui connaissait plus depuis **Mort ou vif**. Bref, voilà deux films qui partagent la particularité évidente de n'appartenir qu'à leur(s) auteur(s) sans jamais verser dans la redite. La marque des grands cinéastes quoi ! **Ladykillers** fera sans doute d'ici quelques années l'objet d'un collector plus fourni, mais en attendant, il faudra se contenter de machins comme cette featurette sur le luthier qui a fabriqué les instruments du film. Quant au double DVD de **Spider-Man 2**, c'est du lourd et du bon, avec notamment un making-of de plus de deux heures et un Sam Raimi en pleine forme (cf. bonus cachés).

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET BVHE. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET 2.0 (VO ET VF SUR **SPIDER-MAN 2**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - GALERIE - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES (SUR **SPIDER-MAN 2**) - CHANSONS (SUR **LADYKILLERS**) - FEATURETTES - BÊTISIER (SUR LES DEUX).

Adaptations féeriques
(PETER PAN + HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN)

Adaptations réussies et intègres, **Peter Pan** et le troisième **Harry Potter** font preuve de la même sensibilité vis-à-vis de ces contes de fées modernes. Les films parviennent en effet tous les deux à cerner les enjeux scénaristiques d'un tel récit, que ce soit l'éveil de l'imagination chez l'enfant ou encore sa prise de conscience de certaines difficultés inhérentes à la vie. Mais c'est au niveau de la forme qu'**Harry Potter** l'emporte, la vision d'Alfonso Cuarón étant beaucoup plus ample et généreuse que celle de P.J. Hogan. On décèle une présence magique, même discrète, dans chaque plan composé par le réalisateur mexicain, ce qui renforce grandement l'enchantement procuré par le film. De plus, Cuarón ne sacrifie jamais les aspects les plus sombres de l'histoire (vous n'oublierez pas de sitôt les « Détraqueurs », gardiens de la prison d'Azkaban) et livre incontestablement le meilleur opus de la série. Côté bonus, les deux DVD disposent de nombreux suppléments réservés en priorité aux enfants. Reste cependant un excellent documentaire sur J.K. Rowling, qui s'exprime sur la saga cinématographique d'**Harry Potter**.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET WARNER. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEW (SUR **HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN**) - FIN ALTERNATIVE (SUR **PETER PAN**) - SCÈNES COUPÉES - FEATURETTES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

Satire dans tous les coins

(DR. FOLAMOUR : ÉDITION 40ÈME ANNIVERSAIRE + BATTLE ROYALE DIRECTOR'S CUT)

Deux éditions définitives de chez définitives de deux satires politiques virulentes sortent simultanément dans les bacs. Tout d'abord, le fameux **Dr. Folamour** de Stanley Kubrick, monument d'humour absurde et satire glaçante de la course à l'armement. N'étant jamais aussi bon que lorsqu'il s'agit de forcer le trait, Kubrick donne à fond dans la caricature, le jeu déchaîné des acteurs (Peter Sellers, George C. Scott, Sterling Hayden) participant largement au délire ambiant, et termine son film sur l'un des climax les plus couillus de toute l'histoire du cinéma. Inutile de préciser que ce collector renvoie le précédent aux oubliettes, tant au niveau technique (ajout d'une piste DTS) qu'au niveau des bonus, avec entre autres un long making-of, une featurette captivante sur le génial Peter Sellers, et une interview de Robert McNamara (ancien Secrétaire d'État à la défense américaine, déjà « héros » de l'excellent doc d'Errol Morris, **The Fog of War**) qui permet de replacer le film dans son contexte historique. Par contre, pour couper à toute rumeur, la fameuse scène inédite de la bataille de tartes à la crème, bel et bien perdue, n'est présente ici que sous forme de quelques photogrammes. Si l'opus kubrickien tient de la satire politico-philosophique, le **Battle Royale** de Kenji Fukasaku, lui, relève davantage du pamphlet hargneux et vindicatif. En faisant s'entretuer une bande de jeunes sous le regard manipulateur des adultes, Fukasaku ne tente pas de convaincre ses compatriotes d'une quelconque décadence, il leur renvoie carrément à la gueule leur propre image surmontée d'un majeur bien tendu. Point barre. Après tout, le monsieur ne fait pas dans la finesse, comme le prouvera le complètement taré **Battle Royale 2**. Cette nouvelle édition, bien que techniquement inférieure (l'image est très mauvaise), rajoute à la précédente un pacson de bonus. On retiendra le making-of version longue (où Fukasaku dirige ses jeunes acteurs à coups d'éventail sur la tête), la featurette sur les effets spéciaux (les colliers explosifs), celle sur l'anniversaire du réalisateur célébré sur le tournage ou encore ce beau texte de Takeshi Kitano sur Kenji Fukasaku. Quant au nouveau montage, il ne présente pas de grosses différences avec celui sorti en salles : pas de scènes supprimées et quelques rajouts habilement disséminés, en fait des séquences de flash-backs comme celle où les élèves disputent une partie de basket enjouée et une autre où le personnage de Takeshi Kitano est traité un peu plus en profondeur.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET M6 VIDÉO. TRANSFERTS 1.66 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS : MAKING OF - FEATURETTES - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX) - INTERVIEWS - GALERIES (SUR **DR. FOLAMOUR**) - JEU **BATTLE ROYALE** - NOTES DE PRODUCTION - BONUS ÉCRITS - SPOTS TV - AVANT-PREMIÈRE DE **BATTLE ROYALE 2** (SUR **BATTLE ROYALE** DIRECTOR'S CUT).

EMBRASSE-MOI VAMPIRE

DE ROBERT BIERMAN

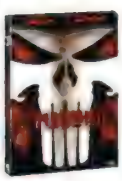
Réalisé en 1989 par Robert Bierman, cinéaste anglais dont la carrière américaine s'arrêta net suite au bide du film, **Embrasse-moi vampire** est une comédie très sombre qui suit la dérive névrotique d'un jeune cadre urbain (Nicolas Cage). Un patron autoritaire, et accessoirement tombeur de ces dames, qui au contact d'une chauve-souris, va progressivement se persuader d'être un vampire, au point de commettre des actes criminels. Porté par un Nicolas Cage génial, à la posture rigide et au regard halluciné, **Embrasse-moi vampire**, outre son incroyable photo en clair-obscur, doit beaucoup au mélange des genres qu'il opère avec finesse. Entre comédie noire et film fantastique, il s'inscrit toujours à la lisière des genres, sans jamais choisir son camp, provoquant un malaise teinté d'ironie qui déstabilise le spectateur. Drôle et audacieux...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

THE PUNISHER

DE JONATHAN HENSLEIGH



Même si je fais partie de ceux qui prennent un plaisir déviant à revoir l'adaptation avec Dolph Lundgren, il faut bien reconnaître que ce n'était pas difficile de faire mieux. Surtout si l'on est un scénariste talentueux qui prétend adorer les comics éponymes. Hélas, et **Blade : Trinity** vient d'en apporter une nouvelle preuve, un bon scénariste ne sait pas forcément tenir une caméra. Dans le cas de Jonathan Hensleigh (**Die Hard 3** quand même !), ça relève carrément du handicap, même si, à sa décharge, la prod lui a laissé une marge de manœuvre réduite. C'est ce que révèle le « journal de guerre » présent sur le DVD, making-of édifiant dont le principal atout est de dévoiler la personnalité affligeante d'un réalisateur imbu de lui-même, présentant sa mise en scène (molle, idiote et d'une laideur rare) comme un croisement entre du Sergio Leone et du Don Siegel : on croit rêver !!!

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - MAKING OF - FEATURETTE - CLIP VIDÉO.

LA MÉMOIRE DU TUEUR

D'ERIK VAN LOOY

Carton national en Belgique flamande, **La Mémoire du tueur** est un bon petit thriller lorgnant tranquillement du côté des USA tout en dépeignant un contexte social tendu que le pays a déjà malheureusement connu : les affaires de pédophilie impliquant des pontes de la politique et de la finance. Ambitieux visuellement, quoiqu'un peu démonstratif (malheureusement, le Scope a été recadré en 1.85), **La Mémoire du tueur** impose une ambiance néo-noir assez réussie et brosse le portrait touchant d'un hitman sur le retour (et atteint d'Alzheimer), bien décidé à foutre le bordel chez ses ex-employeurs impliqués dans une affaire pas jojo. Respectant les balises du polar ricain tout en gardant son identité nationale, le film d'Erik Van Looy assume ses références sans cynisme et fait même preuve d'une certaine pertinence dans l'aspect frontal avec lequel il aborde un sujet si glissant. Une agréable surprise.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - BANDES ANNONCES.

LE JOUR D'APRÈS

DE ROLAND EMMERICH

On peut condamner l'opportunisme de Roland Emmerich, jadis chantre stupide de l'americana, qui retourne sa veste avec ce film éloquent sur l'impact du 11 septembre sur Hollywood. On peut aussi saluer son scénario nettement progressiste et qui tranche avec la régression des idéologies américaines. Autrement dit : quelles que soient ses motivations, son discours reste louable. Dans les deux cas, il serait malhonnête de nier que **Le Jour d'après** est tout simplement un des meilleurs films catastrophe du genre, surpassant par ses thèmes (la décimation des différentes calamités météorologiques est originale et jamais redondante) et franchement impressionnant. Autant de qualités soutenues par une édition qui n'a pas usurpé son qualificatif de « spéciale », et dans laquelle les amateurs de technique pourront se repaître d'un véritable festin. En excellent artisan, Emmerich y dévoile ses méthodes cartées et s'efface (un peu trop) souvent devant deux porteurs : le directeur de la photo Ueli Steiger et l'énarrable Karen Goulekas, qui passe malheureusement sous silence ses frictions avec Digital Domain (pour nous en parler dans l'interview qui suit !). À noter des scènes coupées édifiantes sur les objectifs du film, qui rendent encore plus radicale (et pour le coup, bien trop manichéenne) l'attaque des dérives du capitalisme. Julien DUPUY

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO – FEATURETTES – SCÈNES COUPÉES – GALERIES – MODULES VUES GLOBALES – BANDES ANNONCES.

INTERVIEW KAREN GOULEKAS, SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX SUR LE JOUR D'APRÈS

Le nombre de sociétés à avoir travaillé sur Le Jour d'après a énormément augmenté vers la fin de la post-production. Pourquoi ?

Nous nous sommes retrouvés dans une situation où nous avions passé plus d'un an à travailler avec la même compagnie (1), et il nous restait moins de six mois avant la sortie du film. Même si leur travail était plutôt bon, ils n'avaient pas les épaules pour prendre en charge la totalité des plans truqués. Je pense qu'ils ont largement sous-estimé les ressources humaines et matérielles dont ils auraient besoin. Ils se sont contentés de regarder le nombre de plans truqués prévus, qui s'élevait à 416. C'est une quantité assez minime de nos jours, mais ils n'ont pas tenu compte du fait que ces plans allaient être spécialement compliqués à effectuer. Il est devenu évident que nous ne pourrions pas terminer notre travail dans les temps, en tout cas avec le niveau de qualité souhaité par Roland. J'ai alors commencé à chercher différentes compagnies susceptibles de rejoindre la production.

N'était-il pas plus facile pour vous de confier la totalité du travail à une seule compagnie, comme ILM par exemple ?

En théorie, oui. Cependant, suite à cette expérience, je crois que je n'opterai plus jamais pour cette solution. Le danger de perdre le contrôle sur votre travail et de gaspiller le temps qui vous est imparti est vraiment bien trop grand.

Cette situation a dû être cauchemardesque, non ?

C'était non seulement difficile, mais aussi effrayant. Ce choix était cependant la solution la moins risquée. Fort heureusement, nous avons joué un maximum de chance en découvrant de jeunes sociétés, comme The Orphanage, bourrées de talents et qui nous ont sortis de l'embarras. Roland et moi tenons à tous les remercier du fond du cœur. Sans eux, le film tel que vous le connaissez n'existerait pas.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

(1) : Il s'agit de Digital Domain. Au final, une quinzaine de compagnies ont travaillé sur le film, tandis que Digital Domain s'est concentré sur la tempête de Los Angeles.

DVD RAPIDO

TAKING LIVES - DESTINS VOLÉS

Dans **Taking Lives**, on se la joue à la **Se7en** : générique faussement glauque (et repompé quasiment au plan près sur son modèle), pluie battante, tueur intelligent mais quand même méchant, etc. En plus, il y a notre Olivier Martinez national (enfin, ça fait déjà un moment qu'on l'a refilé aux ricains, celui-là) qui fait des blagues sur les seins de la femme de Jean-Huques Anglade et parle anglais avec un accent du sentier. Que demander de plus ? Ah si, la jolie Angelina se fait culbuter chemisier ouvert par Ethan Hawke. Une raison de voir le film ? Absolument ! (Warner)

INSTINCTS MEURTRIERS

Dans le domaine chaudasse policière, après l'agent Jolie, parlons de l'inspecteur Ashley Judd. Grosse nympho se tapant à la chaîne des étalons trouvés aux comptoirs des bars (dommage, je n'y traînais pas...), mais quand même bon flic en service, la miss Judd enquête sur une série de meurtres louches sous la tutelle de ce bon vieux Garcia (Andy bien sûr, pas le fils de la concierge !) et de son mentor Samuel L. Jackson. Trauma de l'enfance et autres pathos de flicaille sont le ressort de ce polar réalisé par un Philip Kaufman fatigué. (M6 Vidéo)

WONDERFUL DAYS

Grosse bouillabaisse animée, vendue comme étant l'événement venu de Corée du Sud par une poignée d'intégristes aveugles du cinéma asiatique, **Wonderful Days** est un gros foirage référentiel aux ambitions graphiques certes louables, mais aux tenants scenaristiques aux abonnés absents. À cela s'ajoutent un character design raté et un rythme plus que soporifique. Allez les gars, avouez au moins que vous avez dormi pendant le film ! (FPE)

POINT D'IMPACT

Pour son Noël, le petit Bob (Misiorowski, le réalisateur de ce chef-d'œuvre) s'est vu recevoir un joli train électrique ainsi qu'un bel hélicoptère Playmobil. Bien décidé à utiliser ses magnifiques jouets, il eut l'idée d'y ajouter son Big Jim belge, un certain Jean-Claude Van Damme. Enfin, pour compléter tout ce petit monde, il piqua la Barbie brune de sa sœur (Laura Elena Harring) pour la foutre dans cette embrouille. Et hop, l'affaire est dans le sac, **Point d'impact** est né ! Magie du cinéma... (Metropolitan)

LE RETOUR

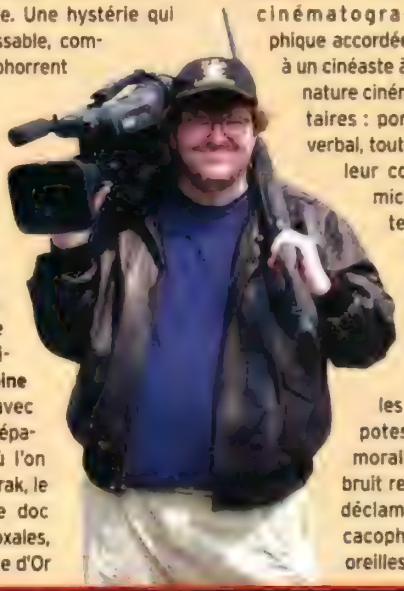
Moins rigolo, le drame d'Hal Ashby, portrait au vitriol d'une Amérique brisée par le conflit vietnamien, est un concentré d'émotions brutes servi par une distribution en béton armé et une B.O. rock faisant la part belle aux Rolling Stones. Nouvelle performance pour Jon Voight (qui à l'époque les enquille) en infirme blasé amoureux de la belle Jane Fonda. Un très grand film où le cadre de drame national est ramené à celui de drame intimiste poignant. Attention néanmoins, le DVD est scandaleusement recadré... (MGM)

Le bruit de la démocratie

(ROGER ET MOI + BOWLING FOR COLUMBINE : ÉDITION PRESTIGE + FAHRENHEIT 9/11)

Agitateur populaire qui a redéfini les acquis du documentaire en s'imposant au centre de l'image comme pivot ironique du projet, prisme identificateur, et vecteur engagé d'une démonstration aussi documentée que partisane, Moore se dévoile étonnamment par l'hystérie chaotique qu'il suscite. Une hystérie qui démontre combien il est insaisissable, combien ceux qui le vénèrent ou l'abhorrent ne savent pas par quel bout le prendre, combien sa personnalité aussi sincère et courageuse que populiste et publicitaire, signe le grand retour d'un contre-pouvoir populaire, que l'establishment politique et intellectuel, même solidaire, ne comprend pas et ne sait pas relayer. Preuve en est l'incroyable incohérence éditoriale des éditions DVD de **Bowling for Columbine** (vendu en édition prestige avec **Roger et moi**, également dispo séparément) et **Fahrenheit 9/11**, où l'on mélange confusément Cannes, l'Irak, le cinéma et la politique, chaque doc enchaînant les réflexions paradoxales, telle cette accusation d'une Palme d'Or politique et non cinématographique accordée à un cinéaste à qui l'on reproche par la suite la nature cinématographique de ses documentaires : portnawak ! Mais dans ce chaos verbal, toutes les opinions coexistent, et de leur confrontation naissent les prémices d'une vérité. Ces DVD restent donc indispensables pour tous ceux qui, même (et surtout) s'ils ne sont pas d'accord avec Moore, se targuent d'avoir une âme citoyenne. Dans un monde dominé par les terroristes de la pensée, où les croyances fanatiques des despotes le disputent aux logorrhées moralisatrices des néo-libéraux, ce bruit retrouvé de la démocratie, certes déclamatoire, rugissant, et parfois cacophonique, sonne doux à nos oreilles...

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : M6 VIDÉO, WARNER ET STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.33 ET 1.85 (16/9 ET 4/3). SON 5.1 (VO ET VF DE **FAHRENHEIT 9/11** ET VO DE **BOWLING FOR COLUMBINE**) ET 2.0 (VO ET VF DE **ROGER ET MOI** ET VF DE **BOWLING FOR COLUMBINE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (SUR **BOWLING FOR COLUMBINE** ET **ROGER ET MOI**) - DOCUMENTAIRES - INTERVIEWS (SUR **FAHRENHEIT 9/11** ET **BOWLING FOR COLUMBINE**) - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES (SUR **FAHRENHEIT 9/11**) - CLIP VIDÉO - DÉBAT (SUR **BOWLING FOR COLUMBINE**).

LA PANTHÈRE ROSE

DE FRIZ FRELENG

1963 : **La Panthère rose** mis en boîte, Blake Edwards est en plein montage et réfléchit quant à un générique d'ouverture drôle et enjoué, reflétant l'univers décalé et jouissif de son long-métrage. L'animation semble alors la solution adéquate, permettant ainsi au réalisateur de donner ses instructions et de déléguer son pouvoir de metteur en scène à d'autres créateurs, en l'occurrence Friz Freleng (réalisateur, dessinateur, scénariste et animateur de nombreux dessins animés de la Warner) ainsi qu'a David H. DePatie, producteur et ami du même Freleng. Bossant d'arrache-pied pour donner au maître « la panthère idéale », l'équipe de Freleng/DePatie livrera à Edwards la figure nonchalante et espiègle que ce dernier attendait. Résultat : le succès du personnage est tel qu'une série animée est mise en chantier par les studios United Artists. Avec son esprit burlesque et slapstick, son rythme jazzy et son humour pince-sans-rire, ***La Panthère rose*** jouit d'une cote d'amour inégalée avec le public et enchante toutes les générations par son côté décalé. Le célèbre épisode ***La Vie en rose***, véritable modèle d'humour chaplinien, restera un indéniable grand moment de comédie US, animée ou non. L'opportunité d'un tel coffret est donc du pain béni pour les fans (124 épisodes quand même). Quant aux autres, c'est l'occasion rêvée de plonger sans retenue dans l'univers « cool attitude » du félin rose.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF).

Black sista

(DYNAMITE JONES + DYNAMITE JONES ET LE CASINO D'OR)

Quand Max Julien (**The Mack** !) écrivit le personnage de Cleopatra Jones, un agent secret du gouvernement américain spécialisé dans la lutte anti-drogue, le règne de Pam Grier sur le terrain du film rôle-titre (avec moult personnages désormais culte – Foxy Brown, Coffy, Friday Foster...) allait marquer le genre. Jack Starrett, le réalisateur du sympathiquement couillu **Slaughter** avec Jim Brown, se chargea alors de mettre en boîte les aventures de cet agent pas comme les autres. Choisissant l'élégante Tamara Dobson (vue dans le WIP **Les Anges du mal**) pour revêtir la défroque de Cleo, Starrett réalise un bon p'tit polar urbain rythmé et drôle, où la bad girl de service n'est autre que l'hystérique Shelley Winters, matrone sadique et baronne de la came. La suite du film de Starrett, qui cette fois se déroule à Hong Kong, sera produite par le nabab Run Run Shaw. Si Dobson renquille, Starrett laisse sa place à Charles Bail, un habitué de la petite lucarne (il réalisa des épisodes de ***CHiPs***, ***K2000***, ***Manimal***...), qui trouve en la personne de Stella Stevens (qui jouait d'ailleurs dans **Slaughter**), le personnage idéal de méchante trafiquante de drogue lesbienne. Le côté « pseudo exotique » du film est cependant assez foiré, l'ancrage urbain du premier opus faisant la qualité du film de Starrett. Enfin, il reste quelques scènes assez funs, typiques du genre (fusillades, coups de savate et autres poursuites motorisées) qui raviront les amateurs d'action 70's.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF).

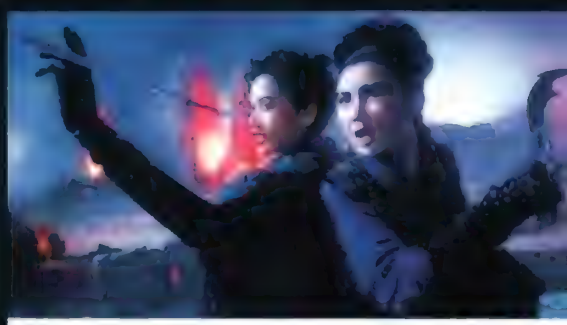
À la vie, à la mort !

(FRÈRES DE SANG + LE TRIO MAGNIFIQUE + DEUX HÉROS)

Entre HK qui sort les gros calibres et Wild Side qui enchaîne les plus beaux fleurons de la Shaw et un grand nombre de **Zatoichi**, on ne sait plus où donner de la tête. Ce mois-ci, ce sont trois Chang Cheh qui débarquent, et pas des moindres : le tragique **Frères de sang**, le bourrin **Deux héros**, et le chevaleresque **Trio magnifique**. Trois films qui illustrent parfaitement les différents courants qui animaient le cinéma d'exploitation de la Shaw. Incontestablement, **Le Trio magnifique** (1966), véritable fresque épique, est le plus beau des trois, en raison d'une photo irréprochable et d'un sens de l'espace inédit, qui donne déjà une idée des intentions futures de Chang Cheh en termes de mise en scène, alors qu'il ne s'agit que d'un de ses premiers films. Plus maîtrisés en termes de découpage, de rythme et de structure, mais moins « graphiques », **Deux héros** (1974) et **Frères de sang** (1973), œuvres cultes tournées rapidement à une époque où Chang Cheh sortait jusqu'à six films par an, correspondent à sa période la plus prolifique, durant laquelle il aborda le film martial sous tous les angles possibles, quitte à briser les règles d'or du wu xia pian. Si **Deux héros** est ultra fun parce que linéaire et bourrin, valorisant les différentes techniques martiales exposées, **Frères de sang** est un drame intimiste qui rompt avec de nombreuses traditions de la Shaw, questionnant la loyauté, l'honneur et la trahison à travers le parcours de trois personnages dont l'amitié indéfectible sera mise à rude épreuve. Une œuvre si puissante que John Woo, assistant réal sur le film, en reprendra la thématique dans **Une balle dans la tête**. À Hong Kong, tout est histoire de filiation...

Yannick DAHAN.

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOST). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE (SUR **FRÈRES DE SANG** ET **DEUX HÉROS**) - AFFICHES (SUR **LE TRIO MAGNIFIQUE**) - INTERVIEWS - GALERIES - BANDES ANNONCES (SUR TOUS).



COFFRET HEROIC TRIO / EXECUTIONERS

DE JOHNNIE TO

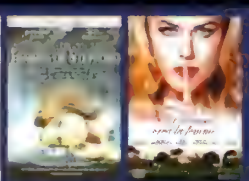
Dotés d'un casting qui réunit trois des plus charismatiques actrices de Hong Kong (Michelle Yeoh, Maggie Cheung et la regrettée Anita Mui, excusez du peu !), les films de Johnnie To constituent une tentative bienvenue et énergique pour imposer sur le marché de l'archipel trois icônes super héroïques. Du coup, Chin Siu-Tung se lâche et nous gratifie ainsi de certaines chorégraphies assez démentes, ponctuées de jets de motos et de voitures, et de coups de tatanes bien destructeurs ! Dommage cependant que la direction artistique manque singulièrement de tenue, hésitant entre les univers du wu xia pian, du comic-book et du film d'espionnage, la faute à un budget plus que modeste n'ayant pas permis au réalisateur de matérialiser un monde crédible à l'écran. Johnnie To explique d'ailleurs dans une interview qu'il a été obligé de tourner les deux films avec le budget d'un seul et que le marché hongkongais n'est définitivement pas près d'accueillir des films de super-héros. Puisse-t-il se tromper tant l'architecture de la ville et son atmosphère hautement cinégénique semblent être un terrain d'expérimentations rêvé pour le genre.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT SUR **EXECUTIONERS** ET VF D'**HEROIC TRIO**) ET 1.0 (VO D'**HEROIC TRIO**). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION - GALERIES PHOTOS - BANDES ANNONCES.

Vous, les femmes...

(LES FEMMES DE STEPFORD + ET L'HOMME CRÉA LA FEMME)



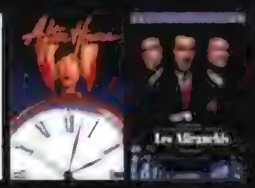
La sortie quasi simultanée des deux adaptations (1975 et 2004) du roman d'Ira Levin nous permet de faire le comparatif qui s'impose. Au-delà du traitement appliqué (le film de Bryan Forbes est un thriller de SF, celui de Frank Oz une comédie satirique), **Les Femmes de Stepford** et **Et l'homme créa la femme** tendent vers un idéal féministe dont la finesse varie selon les points de vue. Celui de Forbes (et surtout du scénariste William Goldman, véritable responsable de la réussite des **Femmes de Stepford**) a le mérite de s'imbriquer dans la trame dramatique du film qui culmine lors d'une révélation finale savamment distillée. Au contraire, celui de Frank Oz (dont on espère que la vision de la femme ne se borne pas à Miss Piggy, ce dernier interprétant sa voix, on le rappelle...) est assené avec une telle lourdeur qu'on le croirait sponsorisé par les chiennes de garde, si ce n'est qu'une autre révélation finale vient carrément contredire une satire anti-machiste prétendument féroce. Quant à la question *« Mais que viennent foutre ces films dans Mad ? »*, on serait simplement tenté de vous diriger vers le premier film (et uniquement celui-ci) pour le découvrir, de peur de trop en dévoiler...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PARAMOUNT ET DREAMWORKS. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **ET L'HOMME CRÉA LA FEMME**) ET 1.0 (VO ET VF SUR **LES FEMMES DE STEPFORD**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - SCÈNES INÉDITES - BÊTISIER (SUR ET **L'HOMME CRÉA LA FEMME**) - FEATURETTES - BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX).

MAD DVD

PAS UNE MINUTE À PERDRE
(AFTER HOURS + LES AFFRANCHIS)



Scorsese revient au cinéma et en DVD. En plus de ses moins connus **Who's That Knocking at my Door** et **Alice n'est plus ici**, Warner nous sort donc le collector tant attendu des **Affranchis** et une sympathique petite édition d'**After Hours**, les deux films les plus fiévreux du cinéaste new-yorkais. Qu'il s'agisse de la nuit éprouvante d'un petit col blanc paumé dans la Grosse Pomme ou la saga authentique d'un mafieux étalée sur trente ans, Scorsese choisit de traiter ses deux histoires sur un mode speed et syncopé, par le biais d'un montage réellement stupéfiant et de mouvements de caméra étourdissants. **Les Affranchis** est donc enfin disponible dans une édition DVD digne de ce nom, avec le film sur une seule face et des bonus sur un second disque. Des bonus certes pas époustouflants (DVD Warner oblige, pas de sous-titres sur les commentaires audio) mais qui se laissent visionner, comme cette featurette traitant de l'influence du film sur les réalisateurs américains actuels (avec des interviews de Frank Darabont, Joe Carnahan, ou encore des frères Hughes). Plus concise, l'édition d'**After Hours** va à l'essentiel et nous propose notamment quelques scènes inédites intéressantes.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO SUR **LES AFFRANCHIS**) ET 2.0 (VF SUR **LES AFFRANCHIS**, VO ET VF SUR **AFTER HOURS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - BANDE ANNONCE (SUR TOUS) - SCÈNES INÉDITES (SUR **AFTER HOURS**) - FEATURETTES (SUR **LES AFFRANCHIS**).

SHREK 2
D'ANDREW ADAMSON, KELLY ASBURY ET CONRAD VERNON

Le support DVD a cela d'intéressant qu'il permet parfois, au détour d'un commentaire audio, de cerner la personnalité d'un cinéaste et celle de son film. Ainsi, alors qu'il commente une scène de **Shrek 2** où un personnage est ridiculisé, l'un des réalisateurs se met à se foutre ouvertement de la gueule du personnage en question, avant que son collègue, gêné, ne le rappelle à l'ordre. Trop tard, l'espace d'un instant, la saga **Shrek** apparaît à visage découvert, révélant le mépris profond et l'opportunisme flagrant se cachant derrière l'esprit bon enfant et frondeur. Car, comme dans le premier opus, l'effronterie ne s'illustre ici qu'à travers une enfilade insupportable de parodies aussi vaines que prétentieuses (oui, Katzenberg continue de régler ses comptes avec le Grand Satan Disney) ainsi qu'une prédilection pour la flatulence comme discours contestataire et non comme plaisir régressif assumé. **Shrek 2** est en fait un film qui ne fonctionne que sur les apparences et qui ne se préoccupe que du confort de son spectateur, l'abreuvant de tubes FM ou de clins d'œil faussement complices pour mieux le rallier à sa cause (on a parfois l'impression d'être dans un meeting politique). Apparences aussi que cette morale crétine pour canettes de soda, qui prône à tout prix le fait d'être soi-même alors qu'on ne sait plus qui est l'autre (la princesse, trop gourde pour s'apercevoir que le Prince charmant n'est pas Shrek). Finalement, malgré son triomphe mondial hallucinant, **Shrek 2** est à l'image des starlettes de la télé-réalité qu'il parodie (mais pas trop) dans un bonus idiot baptisé « L'Idole de Fort Fort Lointain » : aujourd'hui célébré, demain ridicule.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : DREAMWORKS. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - BÊTISIER - PARODIES - LE JOURNAL DE FORT FORT LOINTAIN - JUKE-BOX - JEUX INTERACTIFS - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES.

CITY OF MEN
DE FERNANDO MEIRELLES

Après la claque **La Cité de Dieu**, voir débouler cette mini série initiée par les responsables du choc ciné de 2003 (dont l'auteur de la nouvelle originale, Paulo Lins, et le scénariste Bráulio Mantovani) relève d'un véritable bonheur, même si le DVD ici chroniqué n'est disponible qu'en Angleterre (en VOST anglais). Ni préquelle, ni séquelle au long de Meirelles, ***City of Men*** reprend les bases scénaristiques et sociologiques posées par **La Cité de Dieu** et dépeint le quotidien d'Acerola (Douglas Silva, le petit Dé de **La Cité de Dieu**) et Laranjinha, deux jeunes vivant au cœur d'une favela de Rio. Trafic de came, descentes de police et règlements de comptes entre dealers sont le lot habituel de cet havre de non-paix. Face à cette déferlante, les aléas de la vie des deux gamins ne se limitent pas qu'à la survie, mais également à l'épanouissement de leur adolescence et des expériences qui en découlent (amours, études, amitiés). Ce refus de misérabilisme est renforcé par le regard touchant que portent les différents réalisateurs (dont Kátia Lund, la coréalisatrice de **La Cité de Dieu**) et scénaristes sur leurs protagonistes. On retrouve dans les deux saisons proposées la fougue visuelle du long-métrage de Meirelles, croisement entre un Tony Scott (la mise en scène « topographique ») et un William Friedkin (le cadre nerveux, la caméra portée), qui donne à cette prod TV un cachet de très haute tenue. Diffusée lors de la semaine de l'enfance au Brésil à raison d'un épisode par jour, ***Cidade dos Homens*** (le titre original) fut un succès national. On espère qu'un éditeur français se penchera sur la question pour sortir cette bombe dans nos contrées.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 UK. ÉDITEUR : OPTIMUM HOME ENTERTAINMENT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST ANGLAIS).

PLAGA ZOMBIE ZONA MUTANTE

D'HERNAN SAEZ & PABLO PARÉS

Pablo Parés et Hernan Saez, 26 ans chacun, 23 films au compteur, ça laisse rêveur. Des titres ? **El Ultimo Gaucho Ninja**, **New York Cop**, **El Ataque del Vampiro Espacial** et **Plaga Zombie** en 1997 auquel ils donnèrent une suite en 2001, l'excellent et ici présent **Plaga Zombie Zona Mutante.** Testé en catimini par l'armée, un virus d'origine extraterrestre se répand dans une petite ville avoisinante, transformant tous ses habitants en morts-vivants, évidemment avides de chair fraîche (sinon ça donne **Les Revenants**, et l'on s'emmerde comme des rats). Trois rescapés plus débiles les uns que les autres (déjà présents dans le premier opus, et dont deux sont interprétés par les réals) décident de partir en guerre contre cette sombre menace, voire de sauver l'humanité tout entière si l'armée, désirant étouffer l'affaire, ne les réduit pas en charpie avant les zombies. Du taf en perspective pour nos zigotos aussi trouillards que téméraires. En dignes héritiers de Sam Raimi et de Peter Jackson, Pablo Parés et Hernan Saez emballent un film survolté : de la première à la dernière image, ça n'arrête pas. Même si certains maquillages des plus grossiers et quelques mate-paintings assez foireux viennent trahir un manque de budget flagrant, **Zona Mutante** affiche une note d'intention assez ambitieuse qu'une maîtrise technique sans faille viendra soutenir. Hystérique, indomptable, la caméra des deux Argentins colle à ces héros à qui rien ne sera épargné, rappelant ainsi le meilleur d'**Evil Dead** et de **Bad Taste.** Vous l'aurez compris, il s'agit bel et bien là du meilleur titre jamais sorti en DVD par Uncut Movies, DVD à l'interactivité passionnante et très complète. L'avenir appartient à Hernan Saez et Pablo Parés, alors n'hésitez pas à découvrir ce film avant qu'ils ne se retrouvent à leur tour adulés par la horde mainstream.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ARGENTINE. 2001. RÉAL. : HERNAN SAEZ ET PABLO PARÉS. INT. : HERNAN SAEZ, PABLO PARÉS, PAULO SORIA, BERTA MUNIZ... TRANSFERT 1.33 (4/3). SON STÉRÉO (VO). SUPPLÉMENTS : GALERIE DE PHOTOS, MAKING OF, SCÈNES COUPÉES, TEASER, TRAILER. DIST. : UNCUT MOVIES.

THE BONE SNATCHER

DE JASON WULFSOHN

Tourné pour 6 millions de dollars en Namibie, **The Bone Snatcher** est un petit inédit vidéo des plus sympathiques, arrivant sans peine à transcender son histoire faiblarde et plutôt bavarde (des chercheurs sont en proie à une horde de fourmis dévoreuses de chair humaine se cachant sous le sable d'un désert étouffant) par des effets gore plutôt crados (écorchés vifs en pagaille) et une créature inédite, assemblage d'os humains rappelant vaguement un chien, des plus réussies. Le minimum exigé est donc ici largement atteint.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL. : JASON WULFSOHN. INT. : SCOTT BAIRSTOW, RACHEL SHELLEY, PATRICK SHAI WARRICK GRIER... TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF).

THE WISHER

DE GAVIN WILDING

Attention, v'là **The Wisher**, un killer aux cheveux sales tout droit sorti d'un film d'horreur que va voir une bande d'attardés mentaux qui deviendra sa cible privilégiée, la jolie Mary (Liane Balaban) en tête. En dépit du peu de place qu'il m'est accordé, ne tournons pas autour du pot : ce film ne vaut pas tripette vu qu'il ne s'y passe absolument rien (deux meurtres softs à tout casser), que les acteurs font peine à voir et que le message véhiculé (*« les films d'horreur c'est pas sain ! »*) va à l'encontre de notre passion. Ah tiens, le responsable est le génie derrière **Christina's House.** Tout s'explique...

Alexandre BUSTILLO.

DVD INÉDIT USA. 2002. RÉAL. : GAVIN WILDING. INT. : LIANE BALABAN, RON SILVER... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF). DIST. : F.I.P.

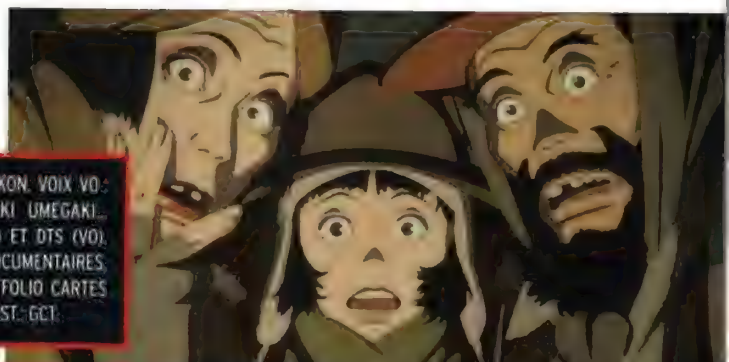
TOKYO GODFATHERS

DE SATOSHI KON

Et allez ! Encore un inédit de taille qui n'aura pas les faveurs d'une distribution en salles à laquelle il pouvait largement prétendre. Remake libre du **Fils du désert** de John Ford (avec un travelo en lieu et place de John Wayne !) entrepris par Satoshi Kon dans la foulée de son ambitieux (et toujours inédit) **Millenium Actress**, **Tokyo Godfathers** est un conte de Noël sur l'équipée rédemptrice à travers Tokyo d'un trio de clochards accompagné d'un nourrisson abandonné. Si la quête de nos trois rois mages d'opérette s'avère particulièrement émouvante et cocasse, au fur et à mesure que se déroule l'intrigue se dévoile le vrai projet du réalisateur de **Perfect Blue** : la recréation réaliste d'un univers urbain transfiguré par l'utilisation de l'animation. Employant les techniques de son médium dans le but de livrer un film qui approche le vérisme de la prise de vue réelle tout en le dépassant, Kon a ainsi accouché de l'une des plus belles hymnes qui soit à la capitale nippone. Cette superbe édition collector 2 disques, accompagnée d'excellents bonus sur la conception du film, est présentée dans un coffret et limitée à 5000 exemplaires. Qu'on se le dise.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 JAPON. 2003. RÉAL. : SATOSHI KON. VOIX VO : TORU EMORI, AYA OKAMOTO, YOSHIAKI UMEGAKI... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF, DOCUMENTAIRES, BANDES ANNONCES, STORY-BOARD, PORTFOLIO CARTES POSTALES, DESSIN ORIGINAL DÉDICACÉ. DIST. : GCTI.



INTERVIEW DE FRED OLEN RAY - RÉALISATEUR DE SCALPS

PLUS BESOIN, AUJOURD'HUI, DE PRÉSENTER FRED OLEN RAY. AVEC 100 FILMS AU COMPTEUR, IL S'EST IMPOSÉ COMME LE KING DE LA SÉRIE B ET Z CALIFORNIENNE DANS LES ANNÉES 80 ET 90. FAN ULTIME DES UNIVERSAL MONSTERS ET D'ABBOTT ET COSTELLO, FRED OLEN RAY FAIT SES PREMIERS PAS AU CINÉMA EN TANT QU'ACCESSOIRISTE SUR LE COMMANDO DES MORTS-VIVANTS **AVANT DE PASSER À LA RÉALISATION. REVENONS DONC SUR LE DÉBUT DE SA CARRIÈRE À L'OCCASION DE LA SORTIE EN DVD DE** SCALPS, **L'UN DE SES PREMIERS FILMS.**

Peut-on dire que* Scalps *est votre premier film professionnel ?

En quelque sorte, oui. Avant **Scalps**, j'avais réalisé **The Brain Leeches**, un film dont j'ai affreusement honte, tourné avec une caméra 16 mm noir et blanc, 298 dollars seulement et plusieurs fourmis en plastique achetées au bazar du coin. Puis, j'ai fait **Alien Dead** et **Halloween Planet**, un programme télé pour les enfants qui ne fut jamais diffusé. Même si **Alien Dead**, produit pour 12 000 dollars avec Buster Crabbe (Flash Gordon dans les serials) au générique, fut représenté par la Cannon dans les années 80, on peut en effet considérer que **Scalps** est mon premier vrai film.

Puis vous êtes parti tenter votre chance à Los Angeles...

En 1981, j'ai décidé de quitter la Floride avec mon frère John et mon fils Chris, qui avait alors 4 ans, pour aller m'installer en Californie. Si je voulais faire carrière dans le cinéma, d'autant plus en tant que réalisateur et producteur indépendant, il fallait que je sois sur place, là où tout se passe, c'est-à-dire à Hollywood. Mais lorsque je suis arrivé à Los Angeles, ce n'était pas facile. J'avais ni voiture ni boulot, juste 180 dollars en poche. J'ai décroché divers petits jobs par intérim, je construisais des bouts de décors ou des armes pour des films tels que **Vendredi 13** et **Dar l'invincible**. Toute ma famille en Floride s'inquiétait beaucoup pour moi. Ils essayaient

de me décourager et me disaient de rentrer. Ils avaient même contacté mon ancien employeur pour s'assurer que je pourrais reprendre mon poste si je revenais, et m'ont proposé de m'envoyer 600 dollars à condition que cet argent me serve à acheter un billet d'avion. En fait, à force d'essayer de me faire changer d'avis, ils n'ont fait que me conforter dans mon choix. J'ai toujours été assez désobéissant et borné. Heureusement, car cela a été payant.

Comment avez-vous eu l'idée de* Scalps *?

Un vieil ami à moi, T.L. Lankford, qui au fil des années resta un de mes plus fidèles collaborateurs, nous avait rejoint et ensemble, nous avons eu l'idée de **Scalps**. En fait, c'est mon frère qui a trouvé le concept de base du film, un soir en rentrant de son travail. Il est arrivé à la maison tout excité et m'a dit : *« Fred, on devrait faire un film très simple, donc peu coûteux, mais qui serait malgré tout très commercial parce qu'il surferait sur la vague des slashers. Il y aurait seulement six ados, une tente, quelques cavernes et surtout l'esprit vengeur d'un démon indien. On va faire un film très gore car c'est ce que les gens veulent voir actuellement. ».* J'étais en effet persuadé qu'on tenait l'idée du siècle. Ou plutôt l'idée qui me permettrait de faire mes preuves, de faire ce film moi-même, sans attendre qu'un producteur accepte de me donner de l'argent. Avec John, nous avons commencé à écrire le scénario pendant que T.L. essayait de réunir les 15 000 dollars nécessaires à la réalisation de **Scalps**, ce qui lui a pris moins d'un mois. Il avait tout simplement emprunté 100 ou 1000 dollars à tous les gens qu'il connaissait. Nous avions même réussi à obtenir la participation de deux stars : Kirk Alyn, qui incarnait Superman dans les serials des années 40 et avec qui j'avais déjà tourné **Halloween Planet**, et Carroll Borland, la partenaire de Bela Lugosi dans **Mark of the Vampire**, que Forrest J. Ackerman, l'éditeur du magazine Famous Monsters of Filmland, m'avait présentée quelques semaines plus tôt et qui n'avait pas fait de films depuis 35 ans. Le tournage de **Scalps** s'est quasiment déroulé sans accroche. C'est ensuite que les problèmes ont commencé à pleuvoir.

C'est-à-dire ?

Dans un premier temps, nous n'avions pas les moyens de faire développer notre film à Hollywood, donc nous avons envoyé tous les négatifs dans un laboratoire à Baltimore. Mais comme nous étions à l'autre bout du pays, il était tout simplement impossible de vérifier les rushes quotidiennement. Le labo nous envoyait des bouts de film tous les mois pour qu'on leur donne notre accord, ce qui en cas de problème ne nous permettait pas de retourner des scènes. Et ce que je redoutais le plus est fatalement arrivé. Comme notre directeur de la photographie était un débutant qui ne savait pas trop ce qu'il faisait, toutes les images étaient floues et surexposées. Nous avons donc coupé bon nombre de plans pourtant réussis d'un point de vue artistique pour monter le film comme on pouvait, avec le reste des plans utilisables. **Scalps** ne ressemble donc pas vraiment à ce que je souhaitais, mais au moins, on avait fait notre premier film. C'est alors que la société 21st Century Distribution est entrée dans la partie avec l'idée de sortir **Scalps** en salles. Nous étions totalement inexpérimentés mais très excités par le fait de voir notre film orner les devantures des cinémas, même si nous l'avions imaginé dès le départ comme un produit destiné au marché de la vidéo, qui était alors en plein essor. Les exécutifs nous proposaient de gonfler **Scalps** en 35 mm à leurs frais. On leur a donc donné le film sans se poser de questions. Très rapidement, on s'est rendus compte qu'on avait fait une grave erreur. Dans un premier temps, 21st Century Distribution refusa de nous donner une copie, même vidéo, de notre propre film. Il faut dire qu'ils l'avaient totalement remonté, en insérant des plans de la fin au début et que le film n'avait maintenant plus aucun sens. Ensuite, nous n'avons jamais reçu notre pourcentage sur les recettes tous les quatre mois, comme promis. J'appelais leur bureau à New York plusieurs fois par jour, sans résultat, jusqu'à ce que les notes de téléphone ne me permettent plus de continuer. Finalement, au bout d'un an et demi, on a enfin reçu un courrier de la part de 21st Century Distribution pour nous annoncer... qu'on leur devait 30 000 dollars ! C'était le monde à l'envers.

Quel regard portez-vous sur* Scalps *aujourd'hui ?

Même si je ne suis ni très satisfait ni très fier de ce film, et malgré tous les problèmes qu'on a rencontrés en post-production et lors de la distribution, je porte **Scalps** assez haut dans mon estime. C'est ce film qui m'a mis le pied à l'étrier et qui a lancé ma carrière. Pour bon nombre de fans, **Scalps** reste un véritable film culte aujourd'hui. Il a donc une valeur sentimentale très forte pour moi.

Propos recueillis et traduits par Damien GRANGER

SCALPS

DE FRED OLEN RAY

Dans le genre film mythique et quasi introuvable, **Scalps** fait figure de cas d'école. Quatrième film du très prolixe Fred Olen Ray (après **The Brain Leeches**, **Halloween Planet** et **Alien Dead**), **Scalps** fut longtemps interdit dans de nombreux pays. Evidemment, plus de 20 ans plus tard, le donne a considérablement changé, le film d'Olen Ray n'étant pas aussi gore et violent qu'on a bien voulu le dire. Ecrite par le vétéran T.L. Lankford (**Phantom Empire**, **Hollywood Chainsaw Hookers**), l'histoire nous emmène au beau milieu du désert californien, là où un groupe d'étudiants en archéologie effectue des recherches. A force de gratter le sol à la recherche du moindre petit bout de poterie, les apprentis Dr. Jones vont réveiller l'esprit d'un shaman revanchard. Armé de tout son attirail (arc, poignard et tomahawk), l'indien à la tronche en peau de fesses et visage se lance alors à la poursuite des zozos, bien décidé à leur faire payer de leur vie et de leurs scalps, vous n'en saurez point) cette intrusion sur son territoire. Beaucoup plus inspiré par la vague du survival initiée par **La Colline a des yeux** que par le déferlement du slasher qui balayait l'Amérique à cette époque, **Scalps** (présenté ici dans sa version longue) se regarde aujourd'hui comme le vestige d'une époque désormais révolue. A l'instar des reliques si convoitées par ses protagonistes, ce film n'a de valeur que celle attribuée par sa place dans l'histoire, sentiment renforcé par une copie assez sombre et granuleuse. N'y voyez donc pas là un fleuron du film d'horreur, mais plutôt une trace laissée par un homme devenu depuis un maître dans son domaine. Enfin, **Scalps** comporte son lot de décapitations et de crânes mis à nus, effets sanglants à mettre au crédit du grand et débutant d'alors Bart Mixon, qui depuis de **Killer Klowns à Hellboy**, en passant par **Massacre à la tronçonneuse 2** et **House of 1000 Corpses**, s'est taillé une réputation à toute épreuve.

Alexandre SUSTRAC

DVD INEDIT USA. 1983. RÉAL.: FRED OLEN RAY. INT.: KIRK ALYN, RICHARD HENCH... TRANSFERT 1.66. SON 1.0 (YOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : GALERIE DE PHOTOS, BANDE ANNONCE. DIST.: UNCUT MOVIES.

GORGO

D'EUGÈNE LOURIÉ

LES BRITANNIQUES AUSSI ONT LEUR GODZILLA : GORGO, UN DINOSAURE TITANESQUE QUI, À LA RECHERCHE DE SA PROGÉNITURE, EFFACE DE LONDRES QUELQUES-UNS DE SES PLUS BEAUX MONUMENTS. UN MONSTRE OUI, MAIS PRINCIPALEMENT MOTIVÉ PAR UN INSTINCT MATERNEL DONT LE RÉALISATEUR EUGÈNE LOURIÉ FAIT L'APOLOGIE...

Surtout connu pour avoir imaginé et construit les décors des plus grands films de Jean Renoir (**La Bête humaine**, **La Règle du jeu** et **Le Fleuve**), Eugène Lourié, né en Ukraine, puis détenteur de la nationalité française avant d'immigrer aux États-Unis au moment de l'Occupation, passe à la réalisation avec un film de monstre : **Le Monstre des temps perdus**, en 1953. Fort du succès d'une série B portée par les effets spéciaux de Ray Harryhausen, le cinéaste novice reste dans le créneau du gigantisme pour ses films suivants. Coup sur coup, il tourne **The Giant Behemoth**, dont Douglas Hickox partage la paternité, **The Colossus of New York** et enfin **Gorgo**, daté de 1961. Un cas d'autant plus unique qu'Eugène Lourié travaille à la télévision sur la série de science-fiction ***World of Giants***.

Quand Eugène Lourié aborde le genre fantastique, il agit de manière extrêmement classique. C'est ainsi que **Le Monstre des temps perdus**, agressif dinosaure sorti de son sommeil millénaire par une explosion atomique, rejoint finalement ses cousins du Jurassique sous l'effet du nucléaire. Une mort grandiose et pathétique, presque égale en intensité à celle de King Kong. Elle ne laisse justement personne insensible, ni Jean Renoir, ni la fille du réalisateur, alors âgée de six ans. À la disparition du dinosaure, la gamine fond en larmes : *« Papa, tu as tué le gentil grand monstre ! »* lui reproche-t-elle.

Sept ans plus tard, non sans être passé par trois autres projets liés aux créatures titanesques, Eugène Lourié se souvient encore de ces sanglots. Alors qu'il se prépare à refuser la proposition des producteurs Louis et Herman King, deux anciens truands, de tourner un quatrième film de monstre, considérant qu'il avait suffisamment exploité le filon, le cinéaste se reprend. Un nouveau film de monstre d'accord, mais à sa façon, dans une autre direction que celle des sentiers battus. Celle d'un spectacle où la créature vante les valeurs de la famille en portant secours à son rejeton capturé par les hommes. Une idée touchante, qui plaira aux frères King, si attachés à leur mère. Ces derniers envisagent d'abord de produire **Gorgo** avec une firme japonaise, coproduction légitimée par le succès international de **Godzilla**. Lorsque la société nippone en question retire ses billes, les King et Eugène Lourié demandent au scénariste Daniel James (caché sous le pseudo de Daniel Hyatt) de revoir sa copie. En clair, de déplacer l'action du Japon à la Grande-Bretagne. Opération relativement simple, même si la contribution de nouveaux scénaristes contrarie le réalisateur par *« des moments de violence pas vraiment nécessaires et quelques incohérences »* présents dans la nouvelle histoire. Il s'en accommode néanmoins, rodé par ses précédentes réalisations à l'illustration du cas d'une maman dragon sortant de ses abysses pour récupérer son bambin pêché par un équipage au large d'une île. Évidemment, dans l'expression de sa colère maternelle, le monstre adulte réduit à l'état de gravats les fameux monuments londoniens.

Les effets spéciaux de Ray Harryhausen demandant des délais très longs et un investissement substantiel, Eugène Lourié et les King misent sur une technique nettement plus abordable afin de projeter Gorgo mère et fils sur le devant de la scène. *« Nous avions deux exemplaires pour chaque monstre... »* raconte Herman King. *« À l'intérieur de la combinaison en caoutchouc de la mère, il y avait un cascadeur mesurant 1m90. Dans celle du bébé, un type de la taille d'un jockey. Nous disposions également d'une version des deux costumes bourrée de gadgets et de batteries qui permettaient aux yeux, aux membres et aux mâchoires de bouger. »* Rudimentaire mais tellement convaincant à l'époque que **Gorgo** est gratifié d'une nomination à l'Oscar pour ses effets spéciaux, orchestrés par Tom Howard, un artisan en fonction sur **2001, l'odyssée de l'espace**, **La Maison du Diable**, **Le Village des damnés** et **Quand les aigles attaquent**. Aucune distinction par contre pour les images fignolées de Freddie Young, chef-opérateur légendaire de **Lawrence d'Arabie** et du **Docteur Jivago**, à qui **Gorgo** doit non seulement de splendides couleurs chaudes, mais aussi une belle séquence de tempête. Une séquence sans trucage, car, bloqués au bout de la jetée du port de Dun Laoghaire, où l'équipe trouva un phare à sa convenance, le directeur de la photographie et ses techniciens attendirent une accalmie en filmant la mer démontée et ses vagues se fracassant contre l'édifice. Courageux, mais pas téméraire, Freddie Young refusa cependant, à la demande du réalisateur, de sortir du phare pour mieux cadrer un bateau ballotté par les flots. La scène se bouclera plus tard, en toute sécurité, dans le bassin d'un studio. On ne se refait pas.

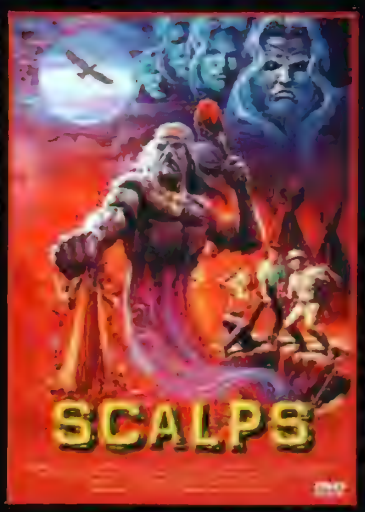
Marc TOULLEC

DVD INEDIT GRANDE-BRETAGNE. 1961. RÉAL.: EUGÈNE LOURIÉ. INT.: BILL TRAVERS, WILLIAM SYLVESTER, VINCENT WINTER, CHRISTOPHER RHODES, JOSEPH O'CONOR... FORMAT : 1.66. SON : 2.0 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE - MAKING OF.
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Issus de la génération montante du cinéma gore, Pablo Parés et Hernán Sáez nous offrent avec PLAGA ZOMBIE : ZONA MUTANTE un film grand-guignolesque aux scènes gore époustouflantes. Féroce, original, déjanté, aucun terme n'est assez fort pour décrire ce qui s'avère être l'un des meilleurs films de zombies jamais réalisé... DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



SCALPS a été censuré voire complètement interdit dans la quasi-totalité des pays dans lesquels il a été distribué jusqu'à ce jour. Jugé trop intense par la censure pour être vu par des peuples dits civilisés, SCALPS est présenté pour la première fois en Europe dans sa version intégrale contenant toutes les scènes chocs et gore qui ont fait sa renommée internationale. DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 15 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 25 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 6 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS	❑ THE DEAD NEXT DOOR	❑ THE NECRO FILES[1]	❑ PREMUTOS	❑ INFANTRY OF DOOM
❑ BACK FROM THE DEAD	❑ THE BURNING MOON	❑ REDNECK ZOMBIES	❑ SCRAPBOOK[1]	❑ ANGEL OF DEATH[1]
❑ BLACK PAST	❑ PSYCHOS IN LOVE	❑ FANTOM KILER[1]	❑ PARTS OF THE FAMILY	❑ SKINNED ALIVE
❑ FANTOM KILER 2[1]	❑ FLESH EATING MOTHERS	❑ THE DARKNESS BEYOND	❑ DEMONIUM	❑ I PISS ON YOUR GRAVE[2]
❑ TERROR TOONS	❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)	❑ DEATH FACTORY (DVD)	❑ UNHINGED (DVD)	❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
❑ FANTOM KILER 3[1] (DVD)	❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)	❑ ROSSA VENEZIA[3] (DVD)	❑ THE NECRO FILES 2[3] (DVD)	❑ GIRLS SCHOOL SCREAMERS (DVD)
❑ SLIME CITY (DVD)	❑ SCALPS (DVD)	❑ PLAGA ZOMBIE : ZONA MUTANTE (DVD)		

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

NEO publishing

ENCORE PLUS DE

LE MOULIN DES SUPPLICES

Si le cinéma populaire italien trouva en Mario Bava l'un de ses plus grands maîtres, celui-ci entraîna toute une vague de réalisateurs dont certains n'avaient que peu à envier au maestro. D'abord documentaliste réputé, Giorgio Ferroni est l'un de ces artisans qui oeuvra dans le cinéma de genre au sein de la glorieuse Cinecitta. « Le moulin des supplices » sera son premier vrai succès.

Ce classique de l'horreur gothique vous est ici présenté pour la première fois dans une copie restaurée au format respecté.
Ce DVD comporte également de quoi ravir les cinéphiles les plus exigeants en permettant de visionner, en plus de la version française, le très recherché montage italien.

Versions : française, anglaise et italienne
Bonus : bandes annonces, galerie photo, filmographies

BLUE HOLOCAUST

Malsain et poétique, la nécrophilie par Joe D'Amato.
Versions française et italienne.
Bonus : filmographies, biographies, films annonces

STARCRASH ÉDITION COLLECTOR 2DVD

Le space opera-culte de Luigi Cozzi avec un casting dément dont la légendaire Caroline Munro.
Versions française 5.1 Dolby/DTS, anglaise et italienne.
Edition collector 2 DVD : le film Starcrash en version remastérisée + le film Starcrash 2 + 2 heures de documentaire

LA NUIT DES MORTS VIVANTS

Le film-culte de George Romero avec, en jaquette, l'affiche d'origine et en bonus, le court-métrage «the night of the living bread»,
Versions française et anglaise
Bonus : bandes annonces, filmographies, court métrage

L'ENFER DES ZOMBIES ÉDITION COLLECTOR 2DVD

Découvrez ou redécouvrez l'œuvre qui a apporté ses lettres de noblesse aux films de zombies italiens. Le film le plus attendu de Lucio Fulci enfin en DVD zone 2 dans une version au son remasterisé et bourrée de bonus.
Bonus : plus de 2 heures de vidéo, commentaire audio, livret 16 pages, filmographies, fiches techniques, bande originale

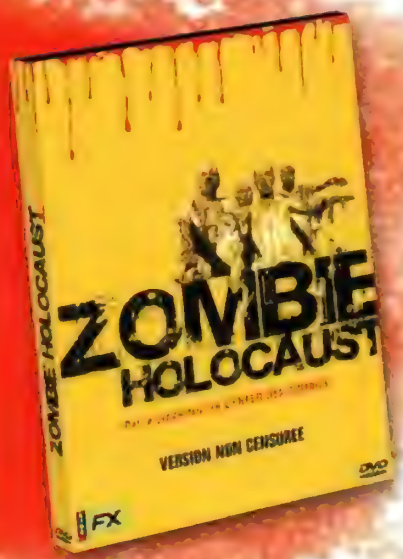
SANG SUR LA NEIGE

'AVION DE 'APOCALYPSE

ien avant « 28 jours lus tard », les zombies ambadaient déjà. Un rûlot gore ultra violent made in Lenzi ».

ersions française, anglaise italienne.

onus : filmographies, ographies, films annonces



ZOMBIE HOLOCAUST

Zombies vs cannibales : round 1 ! Une perle du cinéma d'exploitation qui vous réserve un festival d'atrocités.

Versions française et italienne.

Bonus : filmographies, biographies, films annonces

PACK FULCI EDITION COLLECTOR

Les plus grands films du maître du gore enfin réunis.
Des œuvres majeures qui ont projeté le bis dans la cour des grands, influence revendiquée par Burton et Tarantino entre autres.

www.neopublishing.com

BON DE COMMANDE

Neo Publishing - 18 rue Ficatier - 92400 Courbevoie - France

L'enfer des zombies (2 dvd) + livret	24,99	❑
Zombie Holocaust	11,99	❑
L'avion de l'Apocalypse	11,99	❑
Blue Holocaust	14,99	❑
Starcrash Edition Collector (2 dvd)	19,99	❑
Pack Lucio Fulci Collector (6 dvd)	75,00	❑
La nuit des morts vivants	09,99	❑
Le moulin des supplices	14,99	❑

Frais de port à rajouter sur le total de votre commande
- Envoi d'un ou deux DVD : 1,90 euros de frais de port
- Envoi de 3 DVD et plus : 5,20 euros de frais de port

+ Frais de port

TOTAL A PAYER

OUI, je commande et je joins mon règlement par chèque à l'ordre de Neo Publishing

Nom ____ Prénom ____

Adresse ____

Code postal ____ Ville ____

Téléphone ____ Email ____

NEO publishing

Photos non contractuelles

→ par Cyrille GIRAUD

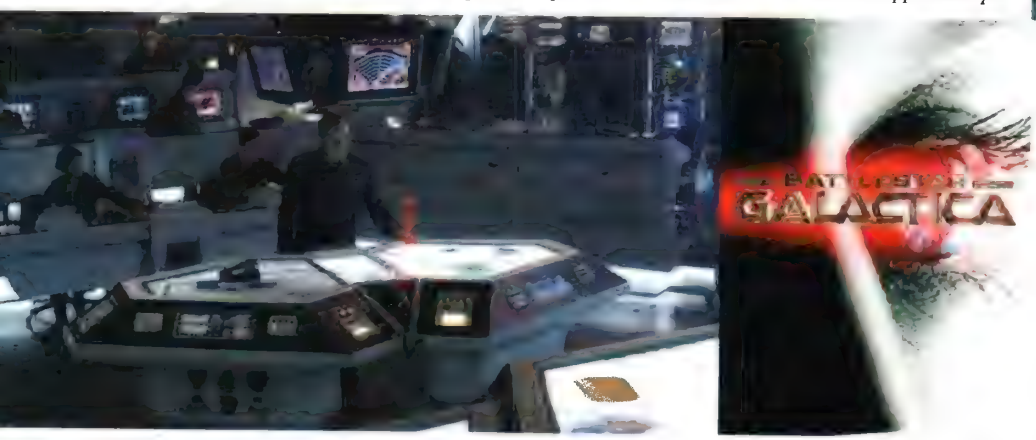
Nouvelle riposte

LE 19 ET LE 26 JANVIER SUR 13ÈME RUE, *BATTLESTAR GALACTICA* RENAÎT DE SES CENDRES, POUR UNE MINI SÉRIE DE DEUX FOIS UNE HEURE TRENTE CONFIÉE AUX BONS SOINS D'UN VÉTÉRAN DE *STAR TREK*. UN RETOUR CONVAINCANT, MARQUÉ PAR LES ATTENTATS DU 11 SEPTEMBRE ET LE DÉSIR ARDENT DE DÉBARRASSER LA SCIENCE-FICTION DE SES ORIPEAUX LES PLUS CLINQUANTS.

1977. George Lucas ne décolère pas. L'objet de son courroux : la série TV ***Galactica*** qu'il prétend pompée sur le premier épisode de **La Guerre des étoiles**, bien que celle-ci puise davantage dans l'univers de ***Star Trek***... Mais quelques éléments similaires au niveau des décors et des costumes le confortent dans la décision d'intenter un procès auprès de la 20th Century Fox, contre Glenn Larson et Universal. Plus encore que les emprunts à **La Guerre des étoiles**, c'est la participation de John Dykstra à la série qui titille sévère le gros George. Le même Dykstra justement à l'origine des effets spéciaux révolutionnaires de **La Guerre des étoiles**, avec qui Lucas se brouilla avant même que le film ne soit achevé.

En dépit de la guérilla juridique que lui livrèrent les avocats de la Fox et de Lucasfilm, Glenn Larson gagna son procès, en justifiant ses influences et en soulignant dans son scénario la présence du mythe des Treize Tribus d'Israël, de la notion de Terre Promise et de plusieurs éléments bibliques ou mythologiques. Et, à partir du 17 septembre 1978 sur ABC, les chasseurs Viper de Galactica de déployer leurs ailes dans 34 épisodes. Un succès relatif au début, mais qui avec le temps prendra de l'ampleur. Les téléspectateurs commencent alors à

s'attacher aux aventures des pilotes Starbuck et Apollo, bataillant contre les infâmes Cylons, le tout dans le cadre d'une confédération humaine tentant coûte que coûte de préserver la paix.
Peu à peu, à l'instar de nombreuses autres séries TV des seventies, ***Galactica*** prend les atours d'une icône kitsch de son temps. Un culte est né, certes pas aussi ardent et populaire que celui de ***Star Trek***, mais néanmoins vivace dans les conventions de science-fiction. Si vivace que les fans les plus fervents entreprennent une croisade pour le retour de la série à la télévision : pétitions sur Internet, courriers aux présidents de chaînes... La machine, aussi modeste soit-elle, est en marche. Aux commandes, Richard Hatch, l'interprète d'Apollo. Dans l'espoir d'une nouvelle version de ***Galactica***, il finance, coréalise et coécrit en 1999, **Battlestar Galactica : The Second Coming**, court-métrage auquel ne se rallie malheureusement pas Dirk Benedict, alias Starbuck.
Si ***Battlestar Galactica*** n'atteint pas son objectif – convaincre Universal de rappeler les survivants de l'ancienne équipe –, le studio ne néglige pas pour



autant l'éventualité d'un remake de la série. Tant et si bien qu'un ***Galactica*** nouveau est programmé pour 2001... pour être finalement annulé à la dernière minute, malgré l'intérêt que lui porte Bryan Singer, amené sur le projet par l'un de ses partenaires sur **X-Men**, le producteur Tom DeSanto.
Déçu, Richard Hatch ne lâche cependant pas prise. Si ***Galactica*** nouveau il y a, il veut être de la partie. Quand Universal et Sci-Fi Channel demandent à Ronald D. Moore, vétéran de ***Star Trek : Next Generation*** et de ***Star Trek : Deep Space Nine***, d'en prendre les rênes, il insiste pour le rencontrer. En vain, pas l'ombre d'un Richard Hatch dans le ***Battlestar Galactica*** programmé sur Sci-Fi Channel le 8 décembre 2003... Y avait-il de la place pour lui d'ailleurs ? La réponse tendrait plutôt vers la négative, tant le pilote se veut différent de la série des seventies, s'affirmant comme une « réinvention » clairement revendiquée par ses artisans. En somme, un retour aux sources avant que la série ne s'égare dans un immense entrepôt de quincaillerie futuriste. Très peu pour Ronald D. Moore qui, en dépit de son cursus, déclare : *« Plutôt que de créer un univers complètement différent du nôtre, et d'imaginer une culture étrangère qui nous dépasse, j'ai abordé les choses sous cet angle : comment vous et moi réagirions si, dans une navette spatiale, nous étions témoins de la destruction du monde ? En revoyant le pilote de la série originale, j'ai d'ailleurs été frappé par sa noirceur : on assiste à l' anéantissement presque total de la civilisation humaine, à l'image du 11 septembre et de ses événements tragiques. ».*
Et le producteur/scénariste de peindre le revival de ***Galactica*** aux couleurs sombres des attentats terroristes d'Al Quaida, les Cylons reprenant la fonction belliqueuse des fous de Dieu dans une attaque massive contre l'ensemble des colonies humaines.
À la manière d'un Pearl Harbor, sans préavis militaire, les Cylons balaient l'espèce humaine à grands coups de bombes thermo-nucléaires. Parallèlement, les vaisseaux des Cyclons paralysent la flotte humaine pour mieux la pulvériser. Une atmosphère de fin du monde que distille la sobre mise en scène de l'Australien Michael Rymer, fils de pub passé à la réalisation cinéma avec **La Reine des damnés** : *« Je suis un cinglé de science-fiction, particulièrement de* **2001, l'odyssée de l'espace**. *Mais pour moi,* ***Battlestar Galactica*** *n'appartient pas pour autant au genre, du moins pas totalement. C'est avant tout un film de guerre, un film politique. Les thèmes que nous illustrons sont profonds et ne se limitent pas aux restrictions d'un genre. ».* D'où, dès les premières minutes, un ton grave, une ambiance de plus en plus oppressante renforcée par la photo de Joel Ransom (***Band of Brothers***) et des décors plus dépouillés qu'à l'accoutumée. *« Je voulais, en tant que réalisateur, me raccrocher à des événements actuels, à la guerre en Irak par exemple. ».*
Même le thème musical de Stu Phillips se fait plus discret dans le pilote, n'intervenant que dans les séquences de batailles spatiales. En clair, ***Galactica 2004*** coupe les ponts avec ***Galactica 1978***.
Mais si les visages changent, les personnages, eux, restent. En premier lieu, le commander Adam, officier en chef du Galactica interprété par Edward James Olmos, acteur/réalisateur de **Sans rémission** et flic sardonique de **Blade Runner**. À ses côtés, toujours Apollo (Jamie Bamber en lieu et place de Richard Hatch) et Starbuck qui, au passage, change de sexe. *« Transformer Starbuck en femme compte parmi les premières idées qui me sont venues à l'esprit. »* précise Ronald D. Moore. *« Dans la série originale, Dirk Benedict l'incarnait avec un tel panache que les spectateurs l'ont immédiatement identifié à son personnage. Mieux valait ainsi s'en écarter au maximum, tout en préservant quelques-unes de ses caractéristiques, mais dans une optique radicalement différente... ».* En l'occurrence celle de la comédienne Katee Sackhoff, tête brûlée qui inflige à l'invasion Cylon ses plus sévères pertes...
Baltar (John Colicos) reprend lui aussi du service, aux côtés de l'acteur James Callis qui fait face au Cylon N°6 (Tricia Helfer, ancien mannequin pour la lingerie Victoria's Secret !), créature synthétique curieuse de la nature humaine. On peut alors constater une rupture brutale avec le manichéisme d'antan, comme c'est le cas pour le personnage de Laura Roslin (Mary McDonnell), 46ème membre d'un gouvernement exterminé et que les circonstances conduisent à la présidence de la Fédération et de ses 50 000 survivants. *« Mary apporte à Laura Roslin une profondeur, une complexité et une authenticité que je n'avais pas entrevues dans le scénario. »* déclare Michael Rymer. De la pommade promotionnelle ? Pour une fois non, tant la Présidente Roslin, par sa volonté farouche de survie et sa fragilité, façonne la série à son image, au carrefour de la résignation et de la résistance.
Bien que ses protagonistes commencent par s'y avouer vaincus (*« On a perdu la guerre »* reconnaissent-ils), constat défaitiste a priori intolérable sous l'administration Bush, ***Battlestar Galactica*** revu et corrigé obtint un beau succès à la TV. Satisfaite, la chaîne Sci-Fi vient de commander à Ronald D. Moore treize nouveaux épisodes. Des prolongations promises sur le même modèle.

➜ par Yannick DAHAN

World of Warcraft

APRÈS LA DÉFERLANTE DES FÊTES DE FIN D'ANNÉE, IL EST TEMPS DE DIGÉRER LE SURPLUS VIDÉOLUDIQUE QUE NOUS NOUS SOMMES PRIS EN PLEINE POIRE. ENFIN, PAS DE QUOI RESTER TROP LONGTEMPS SUR NOTRE FAIM NON PLUS, LA SORTIE ÉVÉNEMENT DE WORLD OF WARCRAFT **CONSTITUANT UNE BELLE OPPORTUNITÉ DE NE PAS LÂCHER LE PAD...**

L'événement du mois est la sortie du déjà culte **World of Warcraft**, première incursion du studio Blizzard, créateur des mythiques sagas **Starcraft** et **Diablo**, dans le jeu de rôle massivement multiplayer (MMORPG). Un jeu que tous les fans de la saga **Warcraft** imaginaient déjà comme un second souffle nécessaire à un genre en pleine émergence. Un genre déjà vieux de quelques années mais qui, depuis peu, prend un véritable essor, comme si les éditeurs venaient de percuter que l'avenir ne réside pas simplement dans le online (de plus en plus présent sur console, avec même l'apparition de chats via Wi Fi sur les nouvelles consoles portables) mais dans le concept de « communauté de joueurs ». Et rien de tel pour fédérer que de proposer à des milliers de gamers d'interagir en même temps, par le biais d'avatars herculéens, dans un monde fantastique aux possibilités infinies. **World of Warcraft**, qui débarque intelligemment après plusieurs grands noms du MMORPG, est en réalité la réponse la plus simple (donc la plus géniale) et la plus opportuniste à cette nouvelle donne. La plus simple parce que les gars de Blizzard n'ont pas cherché à révolutionner le genre. Sorte de croisement parfaitement réussi entre **Ultima Online** (pour les tradeskills), **Everquest** (pour le power levelling) et **Diablo** (pour la gestion de l'inventaire entre autres), **World of Warcraft** prend le meilleur de tous les mondes, en corrige les défauts ou les manquements (les plaintes des joueurs sur d'innombrables forums ont été épluchées) et le digère à la sauce Blizzard. En résulte un univers extrêmement cinématographique, à l'histoire solidement inscrite dans les précédents opus de la saga (et dont on trouve ici des stigmates magnifiques !), aux musiques épiques, aux décors d'heroic-fantasy fabuleux (tout en restant cartoon, ce qui allège le jeu en textures et accroît sa stabilité), et aux avatars dantesques, donnant aux joueurs un sentiment de puissance immédiat. Il faut voir plusieurs morts-vivants haineux (dont votre serviteur !), cracher des boules de feu sur des elfes de nuit capables de se métamorphoser en animaux sauvages, pour mesurer la puissance émotionnelle que procure ce jeu monstrueux !

Mais **World of Warcraft** est aussi opportuniste parce qu'il a bien compris que de nombreux MMORPG, comme **Anarchy Online** par exemple, étaient trop difficiles d'accès, trop complexes et nécessitaient des paramétrages incessants, limitant de facto leur cible potentielle. Du coup, ce qui distingue le chef-d'œuvre de Blizzard de ses concurrents est l'extrême simplicité de sa prise en main, le confort de son gameplay et le minimalisme de son interface. Les créateurs du jeu ne s'en cachent pas : **World of Warcraft** cherche avant tout à toucher un public plus vaste que celui des seuls hardcore gamers, en particulier les joueurs occasionnels, qui veulent pouvoir se connecter simplement 20 minutes par jour. Mais cette simplicité ne signifie pas que le jeu n'a aucune profondeur. Au contraire, **World of Warcraft** réussit avant tout à corriger les erreurs de ses aînés, et à maîtriser son évolution en fonction des réels souhaits des joueurs. Le meilleur exemple est l'excellent système de quêtes qui permet aux joueurs de toujours progresser, même seuls, sans être obligés d'attendre des plombes pour entrer dans une équipe et buter un certain type de monstre dans un lieu précis, comme c'est le cas (très énervant) dans **Final Fantasy Online** par exemple. L'idée est de laisser le joueur libre d'évoluer à sa guise, sans cette pression sociale propre aux autres MMORPG, et qui (comme dans la vie) ne tient pas compte du rapport intime que nous entretenons chacun les uns avec les autres. Et c'est cette prise en compte de notre rapport parfois difficile aux autres (timidité, frustration, etc.), ici traduite par le choix laissé au joueur d'évoluer en solitaire s'il le souhaite, qui fait toute la force de **World of Warcraft**. Qui a dit que les jeux vidéo n'étaient pas humains ?

notules ludiques

EVERQUEST 2 (PC)

Par manque de place, il nous est impossible de traiter tous les jeux qui sortent, surtout s'il s'agit de MMORPG (déjà qu'un seul dans le genre vous bouffe votre vie, ruine votre couple et vous engraisse comme une grosse otarie bourrée à la bière. Oui, c'est addictif à ce point !). Notons toutefois l'arrivée dans les bacs (enfin, depuis novembre dernier, mais les MMORPG n'ont pas de timing précis, c'est tout leur intérêt) de la suite du mythique Everquest, le jeu qui, aux côtés d'**Ultima Online**, posa les bases des MMORPG actuels. Encore plus beau que **World of Warcraft**, même si l'on ne peut pleinement en profiter aujourd'hui (car il parie sur la longevité du titre et se révélera vraiment sur des PC plus puissants), **Everquest 2** joue la carte du « bigger, better, louder » et enrichit à tout point de vue l'univers de la saga. Le hic, c'est qu'**Everquest 2** n'est pas un jeu PvP (joueur contre joueur). Et vous me direz : quel intérêt peut avoir un univers persistant brassant des milliers de joueurs bourrins si on ne peut pas se foutre sur la gueule entre nous ? Bonne question...

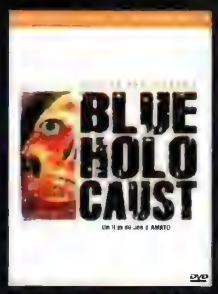
RATCHET ET CLANK 3 (PS2)

Incroyable finition, effets spéciaux à gogo, prise en main ultra intuitive, gestion parfaite des actions dans l'espace (ça pète dans tous les sens !), graphismes délirants et fun omniprésent, c'est clair, **Ratchet et Clank 3** est un somptueux actioner qui donne à une saga réellement évolutive une dimension d'autant plus épique que s'y ajoute enfin un mode multijoueurs (comme quoi, le online s'inscrit désormais sur tous les supports et dans tous les genres). À l'instar des **Spyro** qu'il développait sur PS1, le studio Insomniac sait renouveler l'intérêt de ses sagas à chaque nouvel opus. La classe !

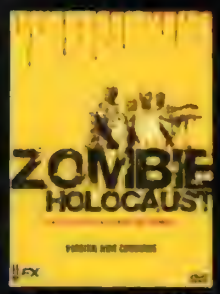
DVD ZONE 2 NEUFS

L'enfer des zombies Edition Collector 25 €

Opération peur 15 €



Blue Holocaust 15 €



Zombie Holocaust 12 €

Cannibal Ferox 15 €

Frayeurs 20 €

L'Au-delà Collector 20 €

La Maison... Collector 20 €

L'Avion de l'apocalypse 12 €

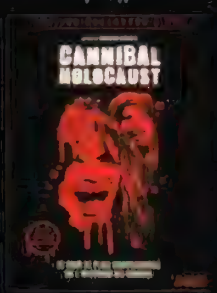
Le Moulin des supplices 15 €

Baron Vampire 20 €

Lisa et diable 20 €

Hache pour lune de miel 20 €

Lord of the strings 15 €



Cannibal Holocaust 20 €

MOVIES 2000

OFFRE NOËL : frais de port gratuits à partir de 3 DVD commandés.

DVD ZONE 1 NEUFS

Le Village 35 €

Alien Vs Predator 35 €

Resident Evil 2 35 €

Shaun of the Dead 30 €

Wake of Death 35 €

Exorcist : the begining 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

New Police Story 25 €

Breaking News 25 €

Chinese Ghost Story 25 €

Appleseed 2004 25 €

Ghost in the shell 2 25 €

BIENTÔT DISPONIBLE

Bientôt : import Belgique, Allemagne, Hollande, Italie, Espagne, Angleterre.

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

→ par Olivier GALLIANO

Shrek 2 / Benjamin Gates et le trésor des templiers

HARRY GREGSON-WILLIAMS / TREVOR RABIN - VARESE SARABANDE / HOLLYWOOD RECORDS

Ces deux scores sont parfaits pour se faire une idée générale de la qualité musicale que peut engendrer le studio MediaVenture. **Shrek 2** est un pur moment de bonheur (profitez-en, les compliments ne vont pas durer) dans la lignée du magnifique et épique score de **Sinbad** composé par Harry Gregson-Williams. Dommage que la musique soit limitée par les thèmes « héroïco-pouet-pouet » créés pour le précédent opus avec l'aide de John Powell. Le compositeur se lâche pour illustrer le Chat Botté, et nous pond un morceau complètement dément avec un mélange de sessions orchestrales et de guitare sèche. On fera l'impasse sur les quelques morceaux aux rythmiques désastreuses et convenues qui viennent entacher une belle surprise. Quant au score de **Benjamin Gates**, composé (enfin, je me comprends...) par un Trevor Rabin qui tire la bourre à un Eric Serra pour savoir lequel des deux fera le plus mauvais score, on peut dire que la barre est placée très haut dans la nullité. Tous les défauts du style mediaventurien sont synthétisés ici. Pour les masos uniquement. (41 min. & 39 min.)

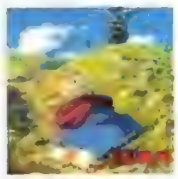
NEWS

- Hans Zimmer remplace Harry Gregson-Williams sur le dessin animé ignoble **Madagascar**. C'est bien dommage.
- Rayon oldies qui font du bien, Aleph Records va enfin concocter une sortie des scores de **Magnum Force** et de **L'Inspecteur ne renonce jamais**, mis en musique par Lalo Schifrin.
- Vampz nous a sorti une petite fournée de CD « club » [illegible] **The Agony and the Ecstasy** en édition « deluxe » (Alex North & Jerry Goldsmith), **Three Coins in the Fountain** (Victor Young), **Viva Maria !**, **Le Roi de cœur** (Georges Delerue) et **Sheena** (Richard Bartlett).

Le Château ambulant

JOE HISAISHI - IMPORT

Du chemin, Joe Hisaishi en aura parcouru énormément auprès d'Hayao Miyazaki. À l'époque de **Nausicaä**, une partie de la musique était faite à l'aide de synthés faute de moyens conséquents. Aujourd'hui, l'époque est complètement révolue, tout est orchestral excepté les maquettes musicales (que les Japonais éditent sous le nom d'« image album »). Mais il aura fallu le succès immense de **Chihiro** pour qu'Hisaishi fasse dorénavant l'image album avec un orchestre. C'est limite de la démence, mais on peut apprécier la musique à sa juste valeur avant de l'entendre totalement développée dans le film. L'image album est toujours structuré en suites, alors que le soundtrack est directement tributaire du film. Très appréciable pour toute personne qui s'intéresse au processus créatif d'une bande originale. Guère éloigné des scores du **Voyage de Chihiro** et du **Mécano de la General**, le score du **Château ambulant** est de plus en plus maîtrisé, les influences classiques se faisant de plus en plus présentes. On n'échappera pas au thème, magnifique comme d'habitude, et à une vingtaine de secondes démentes (une sorte d'invocation avec un chœur possédé) qui rappellent les chants d'enfants du **Château dans le ciel**. Pourtant, il manque indéniablement la fraîcheur qui caractérisait les premiers scores d'Hisaishi et qui les rendait inoubliables. Bon, on ne va pas bouder notre plaisir en commençant l'année avec cette B.O. à l'image du bonheur que procure la vision du dernier film de Miyazaki. (image album :



L'Enfant des loups

SERGE FRANKLIN - LYMPIA RECORDS

Attention, chef-d'œuvre ! Lympia Records, un tout nouveau label, réédite le score de Serge Franklin composé au début des années 90 pour un téléfilm en trois parties. Et ils n'ont pas bâclé le travail. Totalement remasterisé à partir des bandes stéréo d'origine (quelques défauts subsistent, mais rien de bien méchant), avec des morceaux inédits et un livret bourré d'infos, entre analyse et notes du compositeur : la claque est totale. L'orchestre symphonique Fysio de Prague (60 musiciens, 30 choristes), dirigé par Mario Klemens, donne une violence à l'ensemble de la musique, *« véritable opéra barbare »* pour reprendre le commentaire du livret. L'émotion que dégage la musique aux accents moyen-âgeux est presque palpable avec ses chœurs énergiques basés sur des textes liturgiques donnant une touche religieuse à l'ensemble. Une qualité orchestrale indéniable, qui se fait trop rare aujourd'hui devant l'invasion des bidouilles électroniques. Vangelis peut aller se rhabiller cash avec son score d'**Alexandre**. Un CD absolument indispensable, surtout qu'il est disponible depuis un bon moment (disponible ici : www.enfantdesloups.com). En souhaitant de tout cœur que Lympia continue sur sa lancée. (77 min.)

Alexandre

VANGELIS - SONY MUSIC

Si vous n'aimez pas Vangelis, ce n'est pas la peine d'essayer d'écouter ce score. Oliver Stone a complètement pété un boulon en engageant le compositeur grec connu surtout pour ses albums synthétiques et ses scores de **Blade Runner** et des **Chariots de feu** grâce auquel il a gagné un Oscar (devant **Les Aventuriers de l'arche perdue** de John Williams et **Le Dragon du lac de feu** d'Alex North, soit dit-en passant...). Directement dans l'esprit du score de **1492** et de son album *Mythodea*, Vangelis compose une musique mi orchestrale mi synthé pour illustrer les aventures du héros le plus « gay » de la Grèce. Les parties orchestrales sont un peu faiblardes et les sons électroniques de Vangelis donnent un cachet un peu daté. Quant au thème et autres mélodies, on se croirait revenu à l'époque de son album *Voices* (qui est par ailleurs l'un de ses meilleurs). À noter que le CD omet de nombreux thèmes présents dans le film, et se différencie du score altéré par les remontages, obligeant notre ami grec à utiliser plus de sons électroniques pour raccommoder. On ne peut pas s'empêcher de penser qu'Oliver Stone aurait dû engager un certain Basil Poledouris. Qui ça ? Ah oui, le compositeur de **Conan le barbare**... (56 min.)

Kansen & Yogen

KUNIAKI HAISHIMA & KENJI KAWAI - IMPORT

La vague de films horrifiques japonais lancée depuis **The Ring** tourne carrément en rond, et la musique suit exactement le même chemin. Sur ce CD, on a donc la partition de **Kansen** composée par Kuniaki Haishima, qui a déjà œuvré sur des animes tels que **Spriggan : The Movie** et la récente série ***Monster***. Plus que de la musique, Haishima nous balance tous les sons et autres samples de chœurs qui traînaient sur sa commode, et tente de faire flipper le spectateur avec une musique qui singe tant bien que mal ce que Kenji Kawai a instauré avec **The Ring** (puis avec **The Ring 2** et **Dark Water**...) et maintenant **Yogen**. N'allez pas croire que Kawai innove, ce score étant un total recyclage des B.O. précédemment citées. Une belle mélodie par-ci, des chœurs déshumanisés par-là, et des longues plages d'ambiance interminables propres à foutre la pétoche comme jamais. Le style de Kawai est immédiatement reconnaissable et appréciable (surtout quand vous venez d'écouter juste avant la purge qui remplit la première moitié du CD). Alors, si vous trippez sur la musique de **The Ring**, **Yogen** devrait vous combler. (66 min.)

LA COLLECTION "LE MEILLEUR DES B'MOVIES", SI VOUS AVEZ MANQUÉ LE DÉBUT

1. Patrick

2. Le Survivant d'un monde parallèle

3. Le Corps et le fouet

4. Creature

5. L'Île de l'épouvante

6. Le Cirque des vampires

7. Le Club des monstres

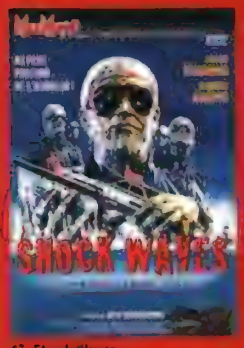
8. The Stuff

9. La fille de Jack l'éventreur

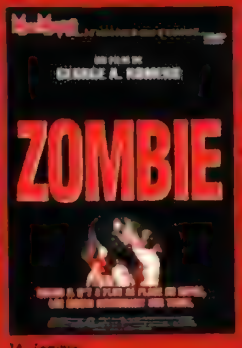
10. Mutations

11. La Vierge de Nuremberg

12. Le Retour de la créature du lagon



13. Shock Waves



14. Zombie

15. Rawhead Rex

16. Death Race 2000

17. Transmutations

18. Soif de sang

19. Harlequin

22. L'Horrible Docteur Orlof

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19. (Tél. : 01 44 84 85 29)

Je choisis le(s) DVD suivant(s) :

❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5 ❑ 6 ❑ 7 ❑ 8 ❑ 9
❑ 10 ❑ 11 ❑ 12 ❑ 13 ❑ 14 ❑ 15 ❑ 16 ❑ 17 ❑ 18
❑ 19 ❑ 20 ❑ 21 ❑ 22 ❑ 23 ❑ 24

Prix unitaire : 6€ (Frais de traitement et de port compris).
Prix spécial pour la collection des 24 DVD : 99€ (Frais de traitement et de port compris).
Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD ou pour la collection des 24 DVD. Offre valable jusqu'au 31/07/2005.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de Mad Movies/CPF par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_| (Mois/Année)

Date
Signature obligatoire :

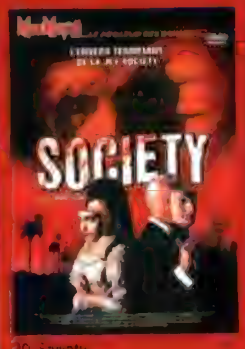
NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

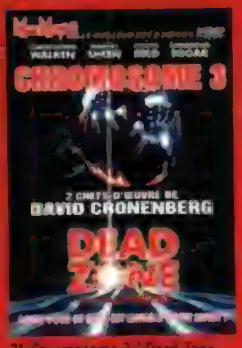
_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____



20. Society



21. Chromosome 3 / Dead Zone

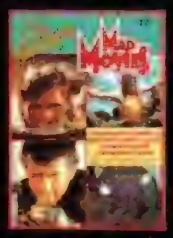
23. Le Sadique Baron Von Klaus

24. Les Maîtresses du Dr Jekyll

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...



33 Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 House / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton /** «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant /** int. Stuart Gordon...

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante

49 Hellraiser / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int. Paul Verhoeven...

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «Vendredi 13, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d'*Evil Dead 2*...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants...**

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg : interview et dossier...

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV *Freddy*...

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du Fantastique»...

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4...**

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker...**

65 Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava...

66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks* (série)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier **«La Malédiction» /** int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...**

76 Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...**

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3...**

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...**

82 Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte* / int. carrière de Joe Dante

83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...

84 Jurassic Park / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms...***

85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park /** int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie /** Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf /** tous les **Hurlements / Body Melt...**

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... /

Body Bags / The Crow / la saga des **Baby Cart...**

90 The Crow / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead...**

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...**

92 L'Etrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...**

94 Dellamorte Dellamorte / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom...

97 *X-Files* / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / *Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes...**

100 SPÉCIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. *X-Files* / Toy Story.

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...

102 N° SPÉCIAL *X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu....100 pages

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsui Hark...

104 *X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...**

106 Star Wars édition spéciale / **Le Maître des Illusions /** int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro **Godzilla /** int. Wes Craven...

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium*...

110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier...**

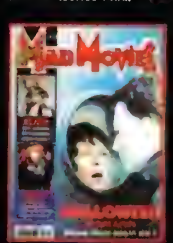
112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...

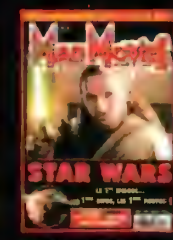
113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...

114 Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gore»...

116 Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy* / dossier «Séries TV»...





117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes...**

118 Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slashers»...

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouilles»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...**

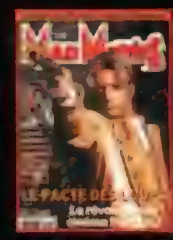
124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch...**

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini /** rétro **Hellraiser**

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kai* / «Hommage à la *Hammer*»...



129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «*Troma*»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster **Final Fantasy...**

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes /** Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko /** «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon / Rollerball / Monstres & Cie /** int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room /** «30 scènes inoubliables»

142 SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable / Femme Fatale...**

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2, Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / «L'esprit comic-book en 30 films»

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 nanars assumés»

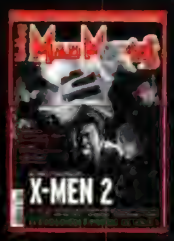
145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **cXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma thaïlandais / int. carrière Sergio Solima

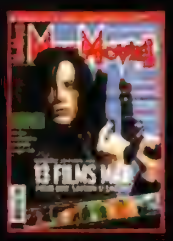
149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / int. carrière José Mojica Marins



150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** / **Animatrix** / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003



153 Dossier Les Événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**, **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Termiator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** / **Matrix Revolutions** / **Gothika** / **Zatoïchi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** / **Big Fish** / **Paycheck** / **Open Range** / **L'Hirondelle d'or** / Cheng Pei Pei / **Cannibal Holocaust** / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Aragami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** /

Screaming Dead / int. carrière Ruggero

163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / int. carrière James Ellroy (1ère partie)

165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Casshern** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film + le comic-book / **Wonderful Days** / int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

PAYS ____

☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date d'expiration : ☐☐/☐☐
Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN
143 COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166									

❑ Hors série n°1 John Carpenter
❑ Hors série n°2 Peter Jackson
❑ Hors série Cinémas d'Asie

☐ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case»

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque **mois**

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 59

COLOR ME BLOOD RED

1964. RÉAL. ET SCÉN.: HERSCHELL GORDON LEWIS. INT.: DON JOSEPH, SCOTT H. HALL, CANDI CONDER, JEROME EDEN, JIM JAEKEL, ELYN WARNER, PATRICIA LEE. PROD.: DAVID F. FRIEDMAN, HERSCHELL GORDON LEWIS, BOX OFFICE SPECTACULARS. USA.

En dépit de sa bande-annonce prometteuse et répétitive où l'on nous informe de l'horreur de la situation (« *Gardez bien cela en tête : ce n'est qu'un film, ce n'est qu'un film…* »), **Color Me Blood Red** n'est qu'une curiosité inoffensive inspirée du classique **Un baquet de sang** de Roger Corman. Pour rehausser l'éclat de ses tableaux, un peintre méconnu pense à utiliser du sang humain, d'un rouge si vif qu'on le croirait factice (et c'est bien le cas puisqu'il s'agit d'un film !). Pour une fois, Lewis ne tient pas ses promesses, s'attarde sur les conversations lénifiantes d'insupportables teenagers, se fourvoie dans de jolies vues quasi touristiques de la Floride, réduit les effets gore à leur strict minimum, et se contente de répéter des cadrages biscornus pour mieux souligner la démence de son héros. Une déception à la hauteur de nos vaines espérances.

Color Me Blood Red. Don Joseph, le peintre maudit, voit rouge !

LE COLOSSE DE HONG KONG

THE MIGHTY PEKING MAN, OU **GOLIATHON**. 1977. RÉAL.: HO MENG-HUA. INT.: KU FENG, DANNY LEE (LI HSIU HSIEN), EVELYNE KRAFT, HSIAO YAO, LIN WEI-TU, WU HANG-SHENG, CHEN PING. PROD.: RUNME SHAW, SHAW BROTHERS. HONG KONG.

Après **King Kong** en 1976, voici Hong Kong en 1977. Et ça démarre fort : un mastodonte tout poilu émerge des cimes, secoue la neige de sa fourrure et commence à faire son travail, c'est-à-dire écraser un maximum de choses, y compris quelques indigènes au passage. Puis, retour à la civilisation, où un narrateur nous explique qu'il veut s'emparer de la bestiole afin de l'exhiber aux quatre coins du monde et se remplir vite fait les poches. Une voix timide ayant osé arguer des difficultés inhérentes à un tel projet, l'homme trouve aussitôt le genre d'arguments qui terrasse l'incré-

Le Colosse de Hong Kong. Evelyne Kraft joue les Tarzanes.

dule : « *Nous l'attraperons avec ce que possède l'homme, mais qui manque encore à l'animal : l'intelligence.* » ! Très fort… De fait, **Le Colosse de Hong Kong** mélange le mythe de King Kong et de la tarzane, car l'animal protège une belle blonde assez potelée (Kraft, autrement dit la « Lady Dracula » d'un film homonyme tourné la même année), tandis que la confrontation entre le singe et la civilisation se double de la lutte non moins classique des bons et des méchants. Excédé par la fourberie des hommes, le colosse se cherche en plein Hong Kong un monument rappelant assez l'Empire State Building pour s'y faire abattre de toute urgence par quelques hélicoptères. On appelle ça le respect dû aux classiques ! (M46P.43).

LE COLOSSE DE NEW YORK

THE COLOSSUS OF NEW YORK. 1958. RÉAL.: EUGENE LOURIE. SCÉN.: THELMA SCHNEE, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE WILLIS GOLDBECK. INT.: OTTO KRUGER, ROBERT HUTTON, ED WOLFF, MALA POWERS, ROSS MARTIN, CHARLES HERBERT. PROD.: WILLIAM ALLAND PRODUCTIONS. USA

Surprenant récit d'anticipation traitant de la vie du cerveau après la mort du corps. Suite au décès de son fils scientifique, un père, savant lui aussi, récupère sa cervelle et la nourrit comme dans le *Donovan's Brain* de Curt Siodmak, puis la dispose dans une carcasse métallique aux allures de robot géant. Mais même si le transplanté développe à présent de nouveaux pouvoirs, il a aussi gardé ses souvenirs et des émotions. Ce n'est pas seulement Robocop, c'est aussi Murphy. Il rencontre son fils, qui l'appelle Mister Giant, surveille sa femme sur le point de succomber à un autre homme, et connaît toutes les souffrances du monstre mainte-

Le Colosse de New York. Un robot accro à l'héroïne !

nu en vie contre l'ordre naturel des choses. Réalisant l'incongruité de sa survie forcée (« *Without a soul, there's nothing but monstrousness !* » se lamente-t-il), l'androïde demande à son fils, futur savant lui aussi, n'en doutons pas, de l'aider à se détruire. Eugène Lourie, futur auteur d'un innovant **Gorgo** dans le registre jusqu'ici sans surprise du monstre géant ravageant la ville, brosse là une histoire assez curieuse, où la fable science-fictionnelle cède vite le pas au mélo lacrymal.

COLPI DI LUCE

1985. RÉAL.: ENZO G. CASTELLARI. SCÉN.: ENZO G. CASTELLARI, TITO CARPI. INT.: ERIK ESTRADA, MICHAEL PRITCHARD, LOUIS GENEVA, THOMAS MOORE (ENNIO GIROLAMI), PEGGY ROWE. PROD.: JUSO-MANZOTTI, FASO FILM/METRO FILM. ITALIE.

Entre **Tuareg** et **Striker**, Castellari livre ce petit produit limite science-fictionnel, plus connu sous son titre « export » de **Light Blast**. Les auteurs ne se foulent pas les neurones : Erik Estrada (un paquet de **CHiPs** à son actif) incarne le policier sur les traces du savant fou Saboda, menaçant de faire sauter San Francisco au moyen d'un rayon laser haute fréquence si on ne lui livre pas une certaine somme d'argent (bravo Saboda, ça c'est du vrai « sabodage » !). Heureusement, ça bouge pas mal, les poursuites de voitures se succèdent (le classique syndrome de **Bullitt** à Frisco !), et les caractères sont assez fous pour faire oublier les nombreuses références à des productions antérieures. Flop retentissant en Italie, mais de l'aveu même de Castellari à l'époque, ces films d'action italiens s'amortissaient uniquement sur le marché international. Dans cet esprit, l'équipe technique et artistique comprenait autant d'Italiens que d'Américains pour ce tournage effectué sur les lieux-mêmes de l'action.

IL COLTELLO DI GHIACCIO

OU **DETRAS DEL SILENCIO** (TITRE ESPAGNOL). 1972. RÉAL.: UMBERTO LENZI. SCÉN.: UMBERTO LENZI, ANTONIO TROISI. INT.: CARROLL BAKER, ALAN SCOTT, EDUARDO FAJARDO, JORGE RIGAUD, EVELYN STEWART, SYLVIA MONELLI, FRANCO FANTASIA, ROSA MARIA RODRIGUEZ. PROD.: TRITONE FILMINDUSTRIA, MUNDIAL FILM. ITALIE/ESPAGNE.

Carroll Baker, ex « **Baby Doll** » devenue reine du giallo (la reine-mère prétendaient même ses détracteurs vers la fin !) figure ici l'héroïne accablée par l'assassinat de ses proches. Déjà marquée à l'âge de 12 ans par le décès accidentel de ses parents, elle en resta muette depuis ce jour funeste (« yes ! » ajoutaient certains détracteurs… Bon, ça suffit les tracteurs, maintenant…). Après l'arrestation d'un vrai drogué faux coupable, le tueur poursuit son œuvre, ne laissant dans la nuit que la phosphorescence de ses yeux hallucinés. Umberto Lenzi, grand copieur devant l'éternel, s'inspire de pas mal de précédents titres, mais brosse quand même une atmosphère bien tendue, riche en suspense, incluant au passage quantité de références au genre fantastique : messe noire, adorateur du Diable, poupée vaudoue, nuits d'orage et sorcelleries diverses. Appelée **Knife of Ice**, ou **Silent Horror** aux USA, cette bande est également connue sous son titre espagnol, **Detras del Silencio** (voir affiche).

COMA

1994. RÉAL.: DENYS GRANIER-DEFERRE. SCÉN.: JACQUELINE CAROT, D'APRÈS FRÉDÉRIC DARD. INT.: RICHARD ANCONINA, ANNA KANAKIS, SERGE MERLIN, ISABELLE CANDELIER. PROD.: CINEMAX PARADISE PROD/INA/FASO FILMS. DISTR.: ARTEDIS. FRANCE/ESPAGNE.

Adaptation tardive d'un roman de Frédéric Dard publié en 1959 au Fleuve Noir, et plusieurs fois réédité depuis (Presse-Pocket, 1966, NéO, 1980...). Un scénariste venu repérer à Hambourg des lieux de tournage, rencontre dans le train une fascinante jeune femme, puis tombe sur le ballast, déséquilibré par la portière refermée sur lui. Soudain, le décor change. Notre personnage se retrouve blessé chez la passagère, soigné par elle et sa sœur, toutes deux suspendues à son chevet, semblant chacune vouloir l'attirer vers un destin différent. Les dernières pages nous révèlent que tout le récit, à partir de sa chute, reflète ses dernières pensées avant sa mort accidentelle. Granier-Deferre gâche le sujet, transpose l'action au Portugal, donne une autre signification à l'accident, ce qui décale le récit, puis verse dans la banalité, là où justement le suspense s'intensifiait dans le texte original. Frédéric Dard, disparu en juin 2000, et qui valait mieux que les tout derniers « San-Antonio » signés de sa main, supervisait autrefois les adaptations à l'écran de ses livres. Une certaine Jacqueline Carot s'en charge ici, carottant tout l'intérêt de l'intrigue.

LE COMA DES MORTELS

2003. RÉAL. ET SCÉN.: PHILIPPE SISBANE. INT.: ALEXANDRE CROSS, ROGER CAREL, FERNAND GUIOT, ALEXANDRE ZEFF, YVES ARNAUT, MARIE RIVA. PROD.: PHILIPPE SISBANE, AURÉLIEN GUÉGUAN. FRANCE.

« *Nul doute que l'on reparlera de Philippe Sisbane* » prévenait jadis un critique visionnaire dans le n°50 de Mad Movies (c'était peut-être bien moi, d'ailleurs !). Et que se passe-t-il à peine 120 numéros plus tard ? Bingo ! Consultée à ce sujet, une fameuse fameuse astrologue n'eut qu'un cri : « *Saperlipopette alors, ça me flanque sur le cul* (si, si ! Il s'agit d'Elizabeth Fessier...), *j'ai l'air nul maintenant avec mes à peu près-visions astrales* ! ». Au Théâtre de Paris, en septembre 87, se déroulait en effet le 4e Festival du Super 8 et 16 mm de Mad Movies, où le jeune Sisbane présentait deux courts-métrages en 16, **Les Gémeaux**, et **Mon père : Victor F.**, une déclinaison hyper esthétique du thème de Frankenstein. Seize ans plus tard, donc, sort ce **Coma des mortels** dont le titre calembour cache le sujet pathétique. Un savant récupère le cerveau d'un condamné, parvient à le ranimer et à rentrer en contact avec lui. Comme il s'agit par hasard de son frère jumeau, nous apprenons leur ancienne rivalité tout en mesurant la jalousie encore tenace du cerveau en survie. Amoureux de la belle image, Sisbane aborde ici de nombreux thèmes traduisant assez bien sa passion pour le fantastique traditionnel auquel il n'a jamais cessé de rendre hommage.

COMANDO DE LA MUERTE

1990. RÉAL.: ALFREDO GURROLA. SCÉN.: DAN GAZES, GARY BURAK, SOFIA DUCK. INT.: SERGIO GOYRI, JORGE LUKE, CESAR SOBREVALS, JANINA HIDALGO, ERNESTO YANEZ, GERARDO VIGIL. PROD.: ELLIOT MARGOLIS, IGNACIO GARCIA, PRODUCTORA CINEDOS. MEXIQUE.

Aventures post-apocalyptiques signées Alfredo Gurrola, déjà responsable d'un assez « gore » **El Trailer Asesino**, l'histoire d'un allumé, admirateur de **Mad Max**, qui vole un poids lourd et écrase tout sur son passage, de l'automobiliste trop lent à la mémé qui traverse hors des clous. Il s'agit cette fois de science-fiction... mexicaine, donc ! Après une longue période de guerre totale, toute civilisation a disparu, sauf une poignée de survivants empressés de s'en mettre à nouveau plein la tronche (les mecs qui n'ont rien compris !). Le héros doit lutter pour sa (sur) vie, affronter des primitifs, et même tout un couvent de nonnes devenues sorcières pour des raisons obscures. Avec les bien connus (surtout au Mexique !) Jorge **El Santo Officio, El Trono del Infiernio** Luke, et Cesar **El Puno de la Muerte, La Furia de los Karatecas** Sobrevals.

COMBAT D'AMOUR EN SONGE

2000. RÉAL. ET SCÉN.: RAOUL RUIZ. INT.: MELVIL POUPAUD, LAMBERT WILSON, CHRISTIAN VADIM, ELSA ZYLBERSTEIN, MARIE-FRANCE PISIER, DIOGO DORIA, ROGÉRIO SAMORA, DUARTE DE ALMEIDIA. PROD.: PAULA BRANCO, GÉMINI FILMS. DIST.: GÉMINI FILMS. FRANCE.

Un nouveau pas dans l'univers onirique de Raoul Ruiz, cinéaste visionnaire dont l'imagerie importe davantage que le discours narratif, tels ces poèmes de Léo Ferré (*La Mémoire et la mer*, notamment), quand la beauté vous frappe sans le recours à la compréhension rationnelle. Ce plaisir sémantique de jouer ainsi sur le fil du signifiant et du signifié nous vaut cette fois une galerie de saynètes à travers le temps et l'espace. Un homme et une femme adoptent diverses personnalités, pour se perdre, peut-être mourir, ou bien se retrouver. Les acteurs, parfois désemparés, cherchent le bon registre et déclament au hasard, dans cette étrange histoire où l'auteur semble passer en revue ses précédents films, comme autant de tableaux anthologiques (**Les Trois couronnes du matelot, La Ville des pirates, L'Île au trésor**, et surtout **L'Hypothèse du tableau volé**, où il montrait déjà sa fascination pour l'image et sa symbolique). En clair, Raoul Ruiz se regarde de plus en plus filmer et nous le donne à voir, avec ses paradoxes et sa distanciation habituelle.

Combat d'amour en songe. Elsa Zylberstein songe...

COMBAT SHOCK

OU **AMERICAN NIGHTMARES**. 1987. RÉAL. ET SCÉN.: BUDDY GIOVINAZZO. INT.: RICKY GIOVINAZZO, VERONICA STORK, MITCH MAGLIO, MICHAEL TIERNO, NICK NASTA, ASAPH LIVNI. PROD.: BUDDY GIOVINAZZO. TROMA/PRISM. USA.

Sur les traces d'**Eraserhead** (Lynch) et de **Basket Case** (Henenlotter), Giovinazzo décrit l'enfer au quotidien, d'abord au Vietnam face à la réalité des massacres, puis à New York, nous montrant une autre Amérique, misérable et désespérée. Le récit n'offre aucun recul, artistique ou humoristique, à brosser le portrait clinique de ce rescapé de guerre revenu détruit, qui sème la mort au hasard, puis

dans sa famille, avant de se tirer une balle dans la tête. Tour à tour sordide (la prostitution adolescente), insupportable (le bébé mutant et ses horribles cris), pathétique (le junkie sans seringue s'injectant sa dose en s'ouvrant la veine), morbide (la voix off du héros nous livrant ses pensées) ou répugnant (les taudis où grouille la vermine), **Combat Shock**, avec son outrance volontaire, reste une expérience unique dans le cinéma qui nous occupe ici. Tourné sur deux ans, en 16 mm, et pour un buget total de 40 000 dollars, le titre connut plusieurs montages, de 85 à 100 minutes, soit la version intégrale sortie chez nous en vidéo il y a une dizaine d'années (Haxan Film).

COME RUBAMMO LA BOMBA ATOMICA

1967. RÉAL.: LUCIO FULCI. SCÉN.: ALLESSANDRO CONTINENZA, ROBERTO GIANV TI, AMEDEO SOLLAZZO. INT.: FRANCO FRANCHI, CICCIO INGRASSIA, YOUSSEF WAHBY, JULIE MENARD, EUGENIA LITREL, LEDA PALMA, FRANCO BONVICINI. PROD.: FIVE-FONO ROMA. ITALIE.

Les comiques Franco et Ciccio, vite surnommés chez nous « Les deux Corniauds », parodièrent les succès fantastiques du moment, avec des **Lo Uccido, Tu Uccidi, Deux corniauds contre Hercule**, **Dos Cosmonautas a la Fuerza**, ou encore **Un Mostro e Mezzo**, parodie maousse du thème de Frankenstein. Mixe d'**Opération Tonnerre** et de **James Bond contre le Dr. No**, ce titre met en scène des espions incapables, Derek Flit (pour **Notre homme Flint**), Modesty Bluff (pour **Modesty Blaise**), et le célèbre James Bomb, tous à la recherche d'une nouvelle arme nucléaire échouée dans l'océan, au grand dam de la

Come Rubammo la Bomba Atomica. À gauche : Franchi et Ingrassia face au redoutable Dr. Si !

méchante organisation « Spectrale ». De son côté, le redoutable docteur Si (!) convoite le même engin, dans le but de ressusciter les momies d'Égypte grâce à l'énergie atomique (trop délire le plan !). Les deux acolytes, d'abord rivaux, s'allieront avant de récupérer l'engin, sur le point d'exploser lorsqu'approche le mot « fin » ! Franchi est décédé en 1991, son compère Ingrassia en 2003. Lucio Fulci, disparu lui aussi, se spécialisa un temps dans ce genre de comédies (avec le même duo, ou bien avec l'acteur Lando Buzzanca), virant parfois à l'érotisme (bien secondé par la belle et peu farouche Edwige Fenech), ce qui le rendit populaire en Italie, avant de devenir le grand spécialiste du gore que l'on sait.

THE COMEBACK

OU **THE DAY THE SCREAMING STOPPED**. 1978. RÉAL.: PETE WALKER. SCÉN.: MURRAY SMITH. INT.: JACK JONES, PAMELA STEPHENSON, DAVID DOYLE, HOLLY PALANCE, RICHARD JOHNSON, BILL OWEN. PROD.: PETE WALKER, HERITAGE LTD. GB.

Pete Walker donne d'abord dans la comédie érotique, puis sacrifie au thriller glaçant, bien marqué par deux de ses compatriotes : Hitchcock et... Agatha Christie ! Son milieu de carrière le place sous l'influence du giallo, avec tueurs déments et meurtres à l'arme blanche, jusqu'à trouver son propre style à la faveur de l'iconoclaste **House of Mortal Sin**, un audacieux réquisitoire envers la gent ecclésiastique. Mais **The Comeback** ne reflète pas son meilleur profil. Le script se réduit à une simple histoire de vengeance à l'encontre d'une

rock star (qui chante, hélas !), responsable involontaire du suicide d'une groupie terrassée par l'annonce de son mariage. Tueur masqué, meurtres sophistiqués et séquences hallucinatoires renvoient encore au giallo, montrant une fois de plus la docilité d'un cinéaste habitué à suivre les modes. Titré **Hallucinations**, ou **Bain de sang** à la vidéo, **The Comeback** traîna à peu près dans tous les festivals de l'époque : Sitges, Marché du Film de Cannes, Festival du Rex, etc.

COMEDIA FANTASTICA

1975. RÉAL. ET SCÉN.: ION POPESCU-GOPO. INT.: DEM RADULESCU, VASILIA TASTAMAN, CORNEL COMAN, GEORGE MIHAITA, HOREA POPESCU. PROD.: CASA DE FILME CINCI. ROUMANIE.

Récit d'anticipation qui trancha sévère sur la sélection du Festival de Berlin, en juillet 75. Il s'agit de fantastique roumain, et son auteur jusqu'ici signait des films d'animation et de gentillettes comédies science-fictionnelles : **Faust XX** (une histoire de transfert d'esprit), **Pasi Spre Luna** (voyage dans la Lune, rencontre avec les Dieux de l'Olympe), et même, un peu plus tard, **Povesta Dragosti**, annonciateur d'**E.T.** avec ce couple de paysans qui adopte un charmant petit extraterrestre. **Comedia Fantastica** relate la création d'un androïde en laboratoire, pourvu de toutes les connaissances possibles, sans pour autant souffrir des défauts de l'espèce humaine. Une créature de Frankenstein parfaite qui, bien sûr, finit par s'échapper pour se trouver des petits camarades. En parallèle à cette histoire, un robot dépêché par des Aliens parcourt la planète afin d'y détecter de nouvelles formes d'énergie. Le ton moralisateur du récit n'empêche pas l'humour sarcastique et un regard assez lucide sur la civilisation moderne.

THE COMEDY OF TERRORS

1963. RÉAL.: JACQUES TOURNEUR. SCÉN.: RICHARD MATHESON. INT.: VINCENT PRICE, PETER LORRE, LINDA ROGERS, BORIS KARLOFF, BASIL RATHBONE, BEVERLY HILLS, JOYCE JAMESON. PROD.: JAMES H. NICHOLSON, SAMUEL Z. ARKOFF, AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES. USA.

Une production AIP calquée sur le **Tales of Terrors** (chez nous, **L'Empire de la terreur**) signée Roger Corman, où déjà la comédie prenait le pas sur l'épouvante dans la série des œuvres inspirées d'Edgar Poe. Même si le script en l'occurrence n'a rien à voir avec l'écrivain maudit, ce film reflète à merveille la Corman's touch, dont on retrouve ici tous les artisans de l'époque : Matheson (scénario), Daniel Haller (décors), Floyd Crosby (photo), Les Baxter (musique), et à la production, le tandem habituel Arkoff/Nicholson. Vincent Price et Peter Lorre composent un savoureux duo d'entrepreneurs funéraires menacés par la faillite, qui assassinent leurs futurs (et involontaires) clients. Mais l'affaire se complique quand ils s'attaquent à leur bailleur de fonds venu réclamer son loyer (Basil Rathbone), lequel va se révéler littéralement « increvable ». Avec encore Boris Karloff dans le rôle d'un vieillard gâteux, et une jolie actrice au nom prédestiné, aperçue plus tard dans **Invasion of the Bee Girls**, **Brides of Blood** et **La Guerre des cerveaux** : Beverly Hills ! Sorti autrefois en vidéo chez RCV sous le titre **Le Croque-mort s'amuse**.

The Comedy of Terrors. Peter Lorre et Vincent Price en croque-morts : les affaires reprennent !

THE COMIC

1985. RÉAL. ET SCÉN.: RICHARD DRISCOLL. INT.: JEFF PIRIE, JOY LANE, BERDIA TIMINI, KIM STONE, STEVE MUNROE, BERNARD PLANT, BOB FLAG. PROD.: RICHARD DRISCOLL, WEIRD PRODUCTIONS. USA.

Richard Driscoll touche un peu à tout, et pas mal à Linnea Quigley ces derniers temps, pour laquelle il tourne avec un rare sens de l'opportunisme la belle tétralogie **Harry and the Wizard**, **Kannibal**, **Blade Hunter** et **Legend of the Rings**, tous évidemment calqués sur autant de succès incontournables ! En 1985, il produisait, écrivait, tournait et montait (mais pas avec n'importe qui !) ce **The Comic** au titre trompeur. Rien de comique, en effet, dans cette société future dictatoriale, où le héros comédien trucide un rival pour prendre sa place dans un cabaret branché, puis commet quelques méfaits avant son arrestation. Il revit alors son criminel parcours à travers diverses hallucinations, où, entre autres, lui apparaît le spectre de sa victime. Manifestement plongé sous l'influence d'**Orange mécanique** et du **1984** tourné l'année précédente,

The Comic (1985) et ses gags féroces !

l'auteur reçut en pleine poire cette flèche assassine d'un critique à peine remis de sa torpeur driscollienne : *« Rien ne se passe dans ce film, et le rien qui s'y passe n'est même pas intéressant ! »*. Vexé, Driscoll lâcha la camera durant une bonne quinzaine d'années. Le critique, quant à lui, court toujours…

THE COMIC

1969. RÉAL.: CARL REINER. SCÉN.: CARL REINER, AARON RUBEN. INT.: DICK VAN DYKE, MICKEY ROONEY, MICHELE LEE, CORNEL WILDE, PERT KELTON, STEVE ALLEN, FRITZ FELD, MANTON MORELAND. PROD.: CARL REINER, AARON RUBEN, COLUMBIA. USA.

Carl Reiner, père de Rob, mais aussi l'auteur du génial **L'Homme aux deux cerveaux**, aime à se pencher sur son passé à la faveur de comédies nous ramenant près de quarante ans en arrière : **Les Cadavres ne portent pas de costard**, ou encore ce titre, hommage aux films muets, mais surtout à ses acteurs, souvent restés dans l'ombre des Charlie Chaplin ou des Douglas Fairbanks. Dick Van Dyke incarne l'un d'eux, mélange de plusieurs artistes réels, hélas égaré par l'ambition et une vie privée dissolue qui compromettent sa carrière, jusqu'à son déclin final. Parmi de savantes compositions imitant les comédiens de l'époque (Mickey Rooney dans le rôle d'un Ben Turpin au strabisme inquiétant), le fantastique y trouve son compte lors d'une séquence où Van Dyke se livre à un pastiche de John Barrymore dans **Doctor Jekyll and Mister Hyde** (1920).

THE COMING

VID.: **SORCELLERIE**. 1980. RÉAL. ET SCÉN.: BERT I. GORDON. INT.: GUY STOCKWELL, SUSAN SWIFT, TISHA STERLING, BEVERLY ROSS, DAVID ROUDS, LAUREN DOWNING. PROD.: BERT I. GORDON, INTERNATIONAL FILMS. USA.

Bert I. Gordon, alias Mr. BIG, lâche ses monstres géants habituels pour une adaptation très approximative des *Sorcières de Salem* d'Arthur Miller. Le révérend Parris (un des rares personnages repris de la pièce originale) interroge de prétendus sorciers ou sorcières qui, sous la torture, avouent tout ce qu'on leur demande. Le père d'une fillette

condamnée au bûcher se transporte de 1692 en 1980 pour retrouver la réincarnation de son accusatrice et tenter d'annuler la sentence. En dépit de sa trame peu crédible, **The Coming** surprend agréablement, même si l'auteur livre là le moins « gordonnien » de ses films (ou peut-être pour cette raison-là, d'ailleurs), avec sa luxueuse photographie et de superbes vues de cimetière où le spectre de l'inquisiteur apparaît putréfié, comme s'il sortait du dernier Fulci alors à la mode. À voir surtout pour le double rôle de la jeune Susan Swift, déjà remarquée deux ans plus tôt dans l'inquiétant **Audrey Rose**.

The Coming. La fillette innocente échappera au bûcher : burnt to be alive !

COMMANDMENTS

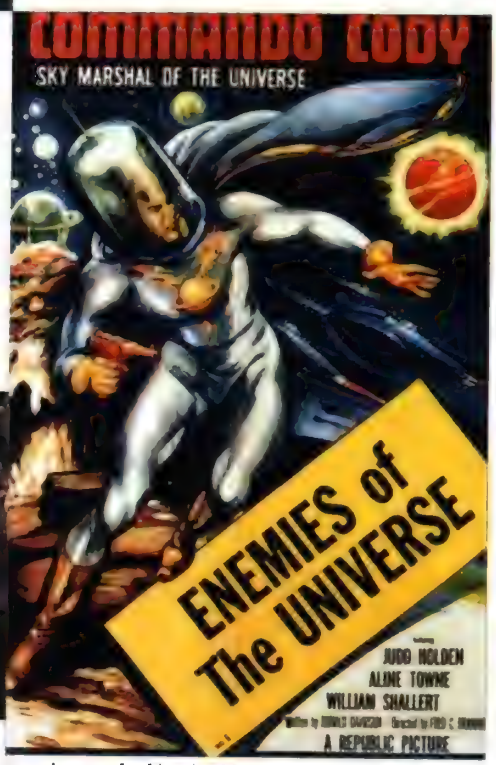
VID.: **COMMANDEMENTS**. 1999. RÉAL. ET SCÉN.: DANIEL TAPLITZ. INT.: AIDAN QUINN, ANTHONY LAPAGLIA, COURTENEY COX, PETER JACOBSON, PAMELA GRAY, PATRICK GARNER. PROD.: MICHAEL CHINICH, DANIEL GOLDBERG, JOE MEDJUCK, UNIVERSAL PICTURES. USA.

Métaphore biblique du destin de Job, malchanceux, pauvre et malade, mais réjoui quand même dans sa foi inébranlable (ne dit-on aussi bien *« Pauvre comme Job »* que *« Moi alors, j'ai un bon job »* ?). Réactualisé sous la forme d'une comédie spirituelle (aux deux sens du terme), cela nous vaut l'histoire de Seth (Aidan Quinn), ayant perdu tour à tour femme, travail et maison (et même son trousseau de clés, qui, par bonheur, ne lui est plus utile !). Au lieu de se lamenter sur son sort, il accepte l'épreuve, et part même à la rencontre de nouveaux ennuis en bravant les dix commandements dans une quête mystique où il finira par trouver sa rédemption. Taplitz signe là une œuvre atypique, contemplative et morale, riche en images esthétisantes, ou parfois fulgurantes (la tornade, l'apparition divine…), en tous cas bien éloignée de son inspiration ordinaire : **Black Magic**, **Nightlife**, etc.

COMMANDO CODY : SKY MARSHAL OF THE UNIVERSE

1953. RÉAL.: FRED C. BRANNON, HARRY KELLER, FRANKLYN ADREON. SÉRIE TV. SCÉN.: RONALD DAVIDSON, BARRY SHIPMAN. INT.: JUDD HOLDREN, WILLIAM SHALLERT, RICHARD CRANE, ALINE TOWNE, GLORIA PALL, PETER BROCCO, CRAIG KELLY. PROD.: FRANKLYN ADREON, HOLLYWOOD TELEVISION SERVICE. USA.

Série télévisée, suite des trois serials « Republic Pictures », **King of the Rocket Men** (1948), **Radar Men from the Moon**, et le génialement titré **Zombies of the Stratosphere** (1952). Dans le premier, un homme-fusée affronte le vilain Dr. Vulcan



qui tente de détruire New York au moyen d'un terrible engin : le Décimator ! Dès le suivant, le personnage de Commando Cody apparaît, dans la même panoplie d'homme-fusée, pour affronter quelques Sélénites envahisseurs, et dans le troisième, un nouveau Rocket Man, Larry Martin, s'oppose à des Aliens, comme par hasard complices du bloc communiste ! Car si les cœurs étaient chauds, la guerre, elle, restait froide… Cette quatrième mouture reprend le personnage de Cody, aux prises avec un extraterrestre belliqueux dont le but vise à envahir les planètes habitées. Tournée à l'économie, cette série utilise de nombreux stock-shots des précédents volets et mélange les genres au fil des 12 épisodes formant à chaque fois une histoire complète (à l'inverse des trois serials). Dave Stevens devait s'en inspirer pour ses comics de 1981, eux-mêmes adaptés à l'écran en 1991 sous le titre de **Rocketeer** ! Une œuvre périlleuse et périssable dont l'intérêt, outre la présence de Jennifer Connelly, se résume à cette simple question : *« Comment notre héros fait-il pour ne pas se brûler les fesses en plein vol ? »*.

Le Monstre

Durant trois numéros, Mad Movies revient sur l'une des sagas les plus essentielles du cinéma de science-fiction : la trilogie Quatermass. On commence ce mois-ci avec le premier épisode, qui a initié le succès d'une certaine firme nommée Hammer...

Sur ces deux pages, de gauche à droite et de haut en bas :
Le Docteur Gordon Briscoe (David King-Wood), l'associé de Quatermass, examine l'astronaute Carroon (Richard Wordsworth) sous les yeux de sa femme Judith (Margia Dean).

Victor Carroon, victime d'une mutation incontrôlable.

Judith et Victor, un couple marqué par le destin.

Le Professeur Quatermass (Brian Donlevy), Briscoe et l'inspecteur Lomax (Jack Warner), trois hommes qui essaient de comprendre...

L'inspecteur Lomax et le producteur de la BBC (Gordon Jackson), en direct de Westminster Abbey, assistent à des événements pour le moins étranges.

L'Angleterre du milieu des années 50 se passionne pour les dramatiques télé filmées en direct. C'est à cette époque que les sujets de sa Gracieuse Majesté se retrouvent chaque soir les yeux rivés sur leur petit écran pour suivre sur la BBC une série écrite par Nigel Kneale, ***The Quatermass Experiment***, racontant les enquêtes surnaturelles du scientifique Bernard Quatermass, interprété par le vétéran Reginald Tate (**Colonel Blimp**), dont ce sera d'ailleurs l'une des dernières prestations. Ce phénomène télévisuel ne passe pas inaperçu et une petite boîte indépendante alors peu connue, la Hammer Film Production Limited, conclut un deal avec la BBC et décide d'en tirer une adaptation cinématographique.

UN MONSTRE HUMAIN

La Hammer entrevoit alors le potentiel commercial d'un tel film mais ne pense pas avoir les reins assez solides pour se permettre de voir les choses en grand. Un tout petit budget est donc débloqué et la firme fait appel à Val Guest, un réalisateur qui s'est fait une certaine réputation avec quelques comédies à succès. Guest vient notamment de réaliser **Life with the Lyons** et **The Lyons in Paris**, un diptyque sur une famille d'Anglais loufoques inspiré d'un feuilleton radiophonique très populaire. La Hammer pense que le metteur en scène sera capable de réitérer le succès public avec un matériau de base sensiblement identique. De plus, histoire d'envisager une distribution outre-Atlantique, c'est le comédien américain Brian Donlevy (**Les Bourreaux meurent aussi**, **Le Carrefour de la mort**), réputé pour ses rôles de personnages autoritaires, qui est choisi pour incarner le pugnace Professeur Quatermass.
Tourné à la fin de l'année 1954 dans les studios de Bray, **Le Monstre** est donc une petite production qui mobilise les talents et les apports de tous ses participants. Ainsi, sur la suggestion du maquilleur Phil Leakey, Guest décide de donner à Carroon un look triste et tourmenté, faisant ainsi de la transformation qu'il est en train de subir un processus douloureux et involontaire qui va forcer l'empathie du public vis-à-vis de la créature. Cette volonté de montrer le caractère pathétique du personnage sera encore accentuée lors de sa rencontre avec une petite fille qui renvoie directement au **Frankenstein** de la Universal. De même, juste après la projection du premier « rough cut », la décision sera prise de rajouter in extremis un plan à effets spéciaux dans la scène finale représentant le monstre dans sa phase terminale. Le plan d'un œil humain perdu au milieu du magma de chairs visqueuses et informes, rehaussé sur la bande son d'un cri humain déchirant. Le propos est en fait de retrouver la pureté des films de monstres des années 30 et de s'éloigner des films de science-fiction américains belliqueux qui versent trop souvent dans la parabole politique bien lourdingue. Un discours certes pas militant mais bien présent dans le film, notamment lorsque Lomax, le sympathique inspecteur de police incarné par Jack Warner, dit à Quatermass : *« Il n'y a aucun gagnant dans une guerre froide. »*.
Ce retour vers un fantastique aux racines plus gothiques constituera les prémices d'une formule sur laquelle la Hammer bâtira par la suite sa renommée.

PETITS ARRANGEMENTS AVEC LA CENSURE

Val Guest, quant à lui, apporte au film son atout majeur : sa crédibilité. Insistant sur les détails scientifiques (un peu trop même, selon les critiques de l'époque), il tenta de rendre tangible chaque élément du script et de lui donner une véracité palpable. Ainsi, lors du tournage de la scène où Carroon se fait examiner, le réalisateur invita un vrai médecin sur le plateau afin de superviser les faits et gestes des acteurs. Comme il l'expliqua, sa hantise était d'entendre les spectateurs rire lors des premières projections : *« Cela m'inquiétait beaucoup. Je voulais faire preuve d'audace sur ce film et j'avais peur que mes partis pris rendent les personnages ridicules. Du coup, j'ai fait quelque chose qui se faisait rarement : j'ai réuni toute l'équipe et tout le casting et je leur ai demandé de se convaincre que cette histoire pouvait vraiment arriver. »*. Mais le cinéaste ne se contente pas d'haranguer ses collègues. Il travaille également en étroite collaboration avec son chef-opérateur Walter Harvey afin de créer des éclairages réalistes et décidera même de filmer certaines scènes caméra à l'épaule (notamment au début du film, lorsque les pompiers, les flics et les badauds découvrent la fusée crashée), conférant ainsi à ces séquences un aspect quasi documentaire susceptible d'immerger encore plus le spectateur dans l'histoire incroyable que raconte son film.

Peu avant sa sortie en salles, **Le Monstre** subira les foudres de la censure et écopera d'un infâmant X. Val Guest avait été averti dès le départ par un membre du comité de censure, qui, après avoir lu le scénario, le prévint : *« Si vous faites ce film, je serai obligé de le classer X. »*. Guest tint bon et fut même conforté par la Hammer, qui décida de titrer le film **The Quatermass Xperiment** et donc de détourner effrontément la marque de la censure à des fins commerciales. Annulant les craintes de Guest, le film fut un triomphe en salles et fit une grosse impression sur les spectateurs. **Le Monstre** sortit même aux États-Unis allégé de 4 minutes et rebaptisé de façon moins provocatrice **The Quatermass Experiment**. Pourtant, Val Guest se défendait d'avoir fait un film horrible : *« Par pitié, ne parlez pas de film d'horreur. Pour moi, il s'agit d'un film d'épouvante. Le monstre détruit la vie autour de lui certes, mais c'est contre sa volonté. On a pitié de lui à la fin. »*.

EN ROUTE POUR LA GLOIRE

Néanmoins, la pitié n'est pas la caractéristique première de Quatermass. Porté par la prestation énergique de Donlevy, le Professeur apparaît comme un scientifique implacable, qui ne vit que par sa soif de connaissance et sa détermination à affronter les pires horreurs. À la fin du film, interrogé par un jeune homme qui lui demande s'il peut faire quelque chose, Quatermass lui répond sèchement : *« Oui, je vais avoir besoin d'aide. »*. Et le dernier plan, en plongée, le montre en train de marcher vers l'horizon et vers de nouvelles aventures. C'est là aussi l'une des nombreuses qualités du film que d'avoir créé un héros presque antipathique et de l'inscrire à l'intérieur d'un métrage qui mobilise autant les émotions de son spectateur. Film atypique mais très gros succès commercial, **Le Monstre** a donc engendré une franchise remarquable en même temps qu'il permettait à la Hammer de débuter une longue série de films fantastiques qui allaient marquer l'histoire du genre.

Arnaud **BORDAS**

THE QUATERMASS XPERIMENT. GB. 1955. RÉAL.: VAL GUEST. SCÉN.: RICHARD LANDAU ET VAL GUEST D'APRÈS UNE HISTOIRE DE NIGEL KNEALE. DIR. PHOT.: WALTER J. HARVEY. MUS.: JAMES BERNARD. PROD.: ANTHONY HINDS ET ROBERT L. LIPPERT POUR HAMMER FILM PRODUCTION LIMITED. INT.: BRIAN DONLEVY, JACK WARNER, MARGIA DEAN, THORA HIRD, GORDON JACKSON, DAVID KING-WOOD, RICHARD WORDSWORTH... DUR.: 1H22. SORTIE ANGLETERRE LE 28 SEPTEMBRE 1955.

RÉSUMÉ :
Initiateur d'un programme spatial, le Professeur Bernard Quatermass (Brian Donlevy) voit l'une de ses fusées retomber sur Terre en catastrophe. Sur les trois astronautes faisant partie de la mission, seul Victor Carroon (Richard Wordsworth) a survécu, les deux autres ayant disparu mystérieusement. Le survivant, en état de choc et physiquement diminué, est immédiatement soumis à une batterie de tests dirigés par Quatermass, qui va vite s'apercevoir que le malheureux a été contaminé par une entité extraterrestre très dangereuse...

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vends VHS originales : polars italiens, post-apo, peplums, horreur, gialli, westerns spaghetti, wu xia pian... Liste sur demande à Philippe Chouvel, 27 rue Henri Cureyras, 03300 Cusset.

■ Vds DVD + K7 vidéos à prix raisonnable. Tous genres (comédie, horreur, western, comédies musicales...). Tél : 04 50 37 58 54. Demandez Mr. Tony après 20 h *(bonjour le nom de mafiosi !)*.

■ Vds fanzines, revues : Mad Movies *(traître !)*, E.F., Fangoria, Cinefex, Monster Bis, Ciné Zine Zone, Impact, Midi-Minuit Fantastique... Livres sur le gore, et sur les vampires. Affiches : **Mad Max, Street Trash, La Malédiction de Frankenstein, Caligula** + autres réjouissances *(mouiiii...)*. Mr. Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38320 Le Versoud.

■ Recherche tout sur la série *V* (DVD, posters, articles...) et sur Jane Badler. Contacter le 06 64 29 45 40.

■ Recherche K7 VIP à prix raisonnable. Vds/échange films rares K7 et DVD (fantastique anglais, HK Vidéo, Jess Franco, giallo, polars). Liste contre 1 timbre poste à Mr. Olivier Galanti, 60 rue Tronchet, 69006 Lyon.

■ Cherche à contacter T. Ledesma, D. Vanleene, N. Fougerolles, P. Hocquard et J. Monard (Belgique). Cherche films muets originaux pas ré-orchestrés *(même pas par André Rieu ?)*. Mr. Franz Gay, 106 Rue Charles III, 54000 Nancy. Tel : 06 74 45 47 91.

■ Vds beaucoup de DVD à 7,50 € ou 15 € l'unité. Et vends autoradio Pionner avec chargeur de 6 CD *(et ben, ça nous change ça...)*. Joindre un timbre pour la liste à Sébastien Tigoulet, 32 route de Lagny, Bordeaux 77410 Villevaudé.

■ Vds en DVD édition collector **Rossa Venezia** (porno gore). Prix : 20 €, port inclus. Demander Patrick au 06 12 33 09 75.

■ Recherche sous tous format le film belge **Le Sadique aux dents rouges** de Van Belle *(moi je l'ai, mais en format K7 audio raconté par Marlène Jobert, mais c'est la version de Van Morrison)*. Arnaud Juherian, 10 rue Lavoisier 75008 Paris. Tel : 06 22 50 10 70. Maijuherian@ifrance.com.

■ Recherche tout sur le film **Armageddon** *(aaah, enfin on parle de bon cinéma après tous ces westerns et polars italiens !)* avec Bruce Willis : document, poster, articles et photo dédicacée. Marlène Bonnet, 8 rue Chateaubriand, Queven 56530.

■ Vds nombreux DVD imports : films rares tous genres années 60 à 90 : bis italien, érotique (Tinto Brass, Russ Meyer + sexy comédies : E. Fenech...) + porno Italie/U.S. (D'amato, 35 mm U.S., Traci Lords, Tracy Adams...) *(J'achète !)*. À partir de 10 €, liste sur demande : Joël au 01 60 16 49 18.

■ Recherche E.F. n° 3, 6, 12 et Fantastyka n° 3, 4, 5, 7, 8, 9, 11, 12, 18. recherche aussi le livre 80 grands succès du cinéma fantastique n°2. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy. Tél : 01 60 46 31 72.

■ Vds en VHS et en VF : **Dynamite Jones, Les Baroudeurs, Kickangels** + en vost : **Le Bal des vampires, Day of the Animals**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue benquez, 65000 Tarbes.

■ Vds coffret 8 DVD, The Jess Franco Collection - Anchor Bay (**Ilsa, Bluerita, Love Camp**...) 150 € + port + d'autres DVD imports. Florent au 05 59 70 11 92.

■ Vds ou échange contre jeux PS2, DVD zone 2 : **Deux soeurs, Battle Royale 2, Suspiria, Le Lac des morts-vivants, La Compagnie des loups**, et plus encore. Vends K7 du documentaire **La Ferme des morts** et affiches de Godzilla (Honda). Tél. : 02 38 33 15 64.

■ Vends DVD zone 1 et 2, 10 et 15 € pièces, 400 affiches ciné de 1969 à 1995, 1 800 € le lot ou détail. Jeux photos, revues : Mad Movies *(vous êtes sans pitié les mecs...)*, Impact, EF, Cinénews, Studio, Clap Mag, DVD Vision, Lucas Film Mag et BD comics, divers. Liste contre 2 timbres à Mr Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny, Tél. : 06 68 37 00 68.

■ Vends (ou échange contre B.D) : affiches, photos d'exploitation, livres, revues (sur le cinéma et tous genres) + de 2000 références. Liste contre 2 timbres. Hibert Christian, 28, rue du sculpteur Abbal, 31390 Carbonne.

■ Recherche films bis européens (WIP, Nazisploitation, Nunsploitation, gore, zombies, cannibales), **Une Vierge chez les morts-vivants** (VHS Carrere) *(tu sais, on l'a sorti en DVD celui-là, en triple programme... C'est pas mal le DVD aussi...)*, **Camp 731, Zombi 90** (Andreas Schnaas) à prix raisonnables *(en même temps, une telle sélection, c'est pas très raisonnable quand même...)*. Guillaume au 06 13 92 49 57, après 20 h en semaine.

■ Vends grand nombre de VHS (tous genres, mais surtout fantastique/horreur) : **Apocalypse dans l'océan rouge, Contamination, Marathon Killer, Exterminator 2, Phenomena, Massacre au drive-in, La Malédiction du fond des temps** (très rare), **6 femmes pour l'assassin**, ainsi que des K7 X des années 70 et 80 (Marylin Jess, Ginger Lynn, Teresa Orlowsky, Sylvia Kristel...) + DVD **L'Au-Delà** collector (8 €) état quasi neuf. Propose également *(ouah, j'ai mal aux doigts à force de taper son annonce à rallonge !)* revues : EF numéro 104, 114, 69, 89 et du 73 au 81 (4 € pièce). Les VHS sont à des prix raisonnables, entre 4 et 6 €. Pour 6 VHS achetées, la 7ème est offerte. Ecrire à Rémy Delpodio, 20 impasse Croix de Regniers, 13004 Marseille *(Ouf !)*.

■ Fan de films d'horreur et de home-cinéma recherche passioné(e)s pour correspondance *(chéri, ce soir, on ne va pas faire l'amour, on va parler 5.1 et DTS !)*. Alain Mure, 12 boulevard A. Vovaldi, 42000 Saint-Etienne.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES** HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**
HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER
Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**
HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON
Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**
HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE
Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

PETER CHUNG (ANIMATRIX) RINTARO (METROPOLIS)

PRESENTENT

ALEXANDRE LE GRAND

UN ROI
UN HEROS
UNE LEGENDE

EN EDITION 3 DVD LE 8 DECEMBRE

BONUS : INTERVIEWS DU RÉALISATEUR, 1 LIVRET COLLECTOR
VERSION FRANÇAISE & VERSION ORIGINALE

DVD VIDEO

KAZE
www.kaze.fr

Peter Chung D'après l'oeuvre de : Hiroshi Aramata Production : Rintaro / Masao Maruyama «Alexander Commitee

ON Ne Choisit PAS SA FAMILLE...

GRAND PRIX
FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE GERARDMER 2004

"Un sommet du film d'angoisse.(...) Tel son homologue japonais RING, 2 SŒURS vous tient en haleine durant deux heures, entre machinations machiavéliques et évènements surnaturels."
STUDIO MAGAZINE

EN DVD ET DOUBLE DVD COLLECTOR

OUI FM 102.3

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

Comme au Cinema.com

Ciné Live
LE MAGAZINE DU CINEMA

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

OSSIER LE FANTÔME DE L'OPÉRA À L'ÉCRAN ★ INTERVIEW CARRIÈRE PAUL SCHRADER

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

THE MACHINIST
L'EMPREINTE DE LA MORT
LA RAGE DU TIGRE
LE CHÂTEAU AMBULANT
G.O.R.A.
ALEXANDRE

SPÉCIAL ZOMBIES

L'ANNÉE DES MORTS-VIVANTS

RETURN OF THE LIVING DEAD 4 : NECROPOLIS
RETURN OF THE LIVING DEAD 5 : RAVE FROM THE GRAVE
DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM ★ CHOCKING HAZARD

M 02016 - 171 - F: 4,30 €

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN 2004

FESTIVAL DE SUNDANCE 2004

SITGES 04

IL EST À QUATRE LETTRES DE LA VÉRITÉ

"Une intrigue psychologique intense qui rappelle Polanski, Hitchcock et Lynch." Variety
Christian BALE
Jennifer JASON LEIGH
Aitana SÁNCHEZ-GIJÓN
THE MACHINIST
Réalisé par BRAD ANDERSON
MEDIA
CTV
LE 19 JANVIER 2005

À LA COOL...

Vous avez bien vu la tronche du gars en couv'? On avait à peu près la même, le soir du bouclage, au 6 rue Rodier. Surtout Fausto le petit nouveau, qui n'a pas fermé l'œil depuis 72 heures, en plus de n'avoir presque rien mangé et de ne pas s'être rasé. « C'est bon les gars, y'a un moment, on n'a même plus sommeil en fait » qu'il nous sort tout stressé à force d'avoir enquillé les cafés. Depuis, à chaque sonnerie de téléphone, il frôle l'infarctus. Et quand je pense qu'on doit le renvoyer à ses parents demain pour les fêtes. On va se faire écharper (bah ouais, faut pas déconner avec les Siciliens... un pet de travers, et hop, tu te retrouves comme un gland avec un contrat sur la tête). Pendant ce temps, Isabel piétine dans mon dos en attendant qu'on lui balance des textes à mettre en pages (le truc trop énervant, et comme elle a des kickers, elle piétine beaucoup). « Bon, Dam, il vient cet édito, oui ou merde ! » qu'elle me balance soudainement d'un ton très énervé. « Oh la, reste tranquille poulette. Va falloir me parler meilleur. Non mais, c'est qui le boss ici ! » que je m'empresse de lui rétorquer d'un ton avenant malgré mon retard évident. Surtout que quand on me met la pression, je fais preuve d'une mauvaise foi à toute épreuve. Mais la vérité, c'est que je n'arrivais pas à me concentrer, très inquiet de l'absence de Stéphane, qui nous avait pourtant juré craché qu'il passerait nous filer un coup de main. Le truc, c'est qu'il était tellement à l'Ouest qu'il s'est pointé à l'ancienne adresse, rue Mansart, où une jeune femme donne désormais des cours de piano. Le temps qu'il réalise, on avait déjà bien avancé. Surtout qu'Arnaud, pris de remords d'être parti à Perpignan avant l'heure, n'arrêtait pas de nous appeler, d'abord pour nous raconter qu'il avait fait un très mauvais voyage (de vous à moi, on en a rien à carrer), puis, enfin, pour nous suggérer des titres et malgré tout essayer de nous aider. Mais en fait, à force de nous déranger toutes les cinq minutes, il nous a fait perdre plus de temps qu'autre chose le père Bordas ! Comme Sévéon, qui m'envoyait des mails du Japon à une cadence infernale pour m'apprendre que quantité de stars japonaises que lui seul connaît s'entraînaient dans la même salle de gym que la sienne. Bah arrête les abdos et sort l'enregistreur mon coco ! De son côté, le pourtant très professionnel Julien Dupuy me fait passer un courrier ministériel de plusieurs pages pour s'excuser de ne pas pouvoir être parmi nous en cette dure journée car il aimerait finir de monter son dernier court-métrage très gore pour l'offrir à ses parents pour Noël. « Je suis vraiment désolé les gars. Je sais, j'assure pas, mais c'est pour une bonne cause. Demandez à Dahan de venir me remplacer... ». En même temps, avec sa tête tout enfumée, je vois pas trop en quoi il aurait pu nous être utile le Yannick ! Suite à tous ces évènements, je ne trouvais toujours pas une seule seconde pour me mettre sur l'édito malgré les gros yeux d'Isabel. Je décidais alors d'aller m'isoler au sous-sol quand Bustillo fit son entrée fracassante (fracassante avant tout parce qu'il se prend souvent les pieds dans le tapis en franchissant la porte d'entrée). « Eh les mecs, vous avez le temps d'aller prendre un verre ? ». Même si c'est pas très sérieux, on a quand même accepté, persuadés que ça nous détendrait un bon coup. Ça nous a tellement détendu, qu'il nous a fallu une bonne heure pour cuver les 12 Pastis qu'on s'est joyeusement envoyés en 20 minutes (montre en main). De retour à mon bureau, les idées pas franchement claires et un poil dans la main, je me mets illico devant mon ordinateur et fait semblant de taper tout un tas de mots (du genre, jfsjyyutr fbn vbfdghdgq jcdkfgtd ky jxsdhsg) pour montrer l'exemple. C'est ça d'être rédac' chef. Mais voilà, ça faisait à peu près dix minutes qu'on me foutait la paix, que je commençais enfin à vous pondre un truc sérieux quand Gérard se pointe et me demande d'un ton grave : « Dis-moi Damien, je n'arrive pas à me décider. Pour mon dîner demain soir, je prends une bûche au chocolat ou au café ?...». Bah ouais, vous voyez, en période de fêtes, ça bosse dur à Mad !

Damien GRANGER

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Fausto Fasulo **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Alexandre Bustillo, Marie-Gwénaëlle Chuit, Manuel Colombier, Yannick Dahan, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Fausto Fasulo, Olivier Galliano, Maël Le Mée, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure:** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, BCG, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Myriam Bruguière, Michel Burstein, Agence Cat's, Carole Chomand, Ana Clavell, Anne Crozat, Marquita Doassans, Sylvie Forestier, Anatoly Fradis, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Olivier Guigues, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Etienne Lerbret, Emilie Maison, Olivia Matka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Murielle Montclair, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Taurus Entertainment, Aude Thomas, François Vila, Jean-Pierre Vincent, John Vulich.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Gorgo en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 14,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

Imprimé en France/Printed in France

VOUS EN AVEZ LONGTEMPS ENTENDU PARLER.
VOUS ALLEZ ENFIN LE VOIR !

AU CINÉMA LE 26 JANVIER

www.laragedutigre-lefilm.com

cine cinema 6 CHAINES ET TOUT LE CINEMA

Ciné Live LE MAGAZINE DU CINÉMA

Inrockuptibles

MAD MOVIES

OUI 102.2 FM

SOMMAIRE 171

The Machinist

L'Empreinte de la mort

La Rage du tigre

30 RETURN OF THE LIVING DEAD 4 ET 5

Julien Dupuy n'aime pas que les films de monstres, il aime aussi les films de zombies. Ce n'est pas tant un processus d'identification cette fois-ci (pourtant, on ne comprend pas, il est plutôt beau gosse le cochon !), mais plutôt une profonde tendresse pour Alexandre Bustillo, l'homme qui a sauté sur une mine au Viêt-Nam pour sauver sa peau. Bien que celui-ci revienne lui rendre parfois visite sous une forme assez morbide (ils jouent ensemble aux jeux vidéo dans une cabane au fond du jardin), Julien a décidé de lui dédier son texte de preview sur **Return of the Living Dead 4 & 5**, suites retardataires mais attendues des films de Dan O'Bannon, Ken Wiederhorn et Brian Yuzna.

38 DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM

Vous commencez à le connaître le père Granger, non ? Si on vous dit qu'il attend plus cette suite bizarro-Z du chef-d'œuvre de Romero que **Land of the Dead**, le prochain opus du maître en question, ça ne vous étonne pas, si ? Toujours est-il que l'asticot nous revient avec des propos de la coréalisatrice de la chose, Ana Clavell, et une preview endiablée. Mais dis donc, ça fait deux previews de films de zombies à la suite là, non ?

42 CHOKING HAZARD/BLOODY BILL

Et là paf, l'évidence nous frappe lorsque le père Bustillo rentre en scène pour nous proposer un double programme fatal avec les films **Choking Hazard** et **Bloody Bill**. On ne serait pas en train de faire un numéro spécial zomblards là ? Ah, c'est précisé sur la couv' ? Désolé, j'avais pas lu. Toujours est-il que le père Bustillo se lâche encore avec ces pourritures déconfites préférées, qu'il s'agisse d'un film tchèque ou d'une bonne grosse production ricaine des familles. Il est quand même un peu monomaniaque celui-là !

44 THE MACHINIST

Bon, Christian Bale n'est pas tout à fait un zombie dans **The Machinist**, mais c'est tout comme quand on voit la touche qu'il se paye. Fi de ces considérations, Fausto a apprécié les références littéraires du film de Brad Anderson, pendant que Dupuy et Moïssakis ont pu rencontrer en personne le réalisateur du film pour le soumettre à la question, voire même à la torture. Une vraie bande de sadiques ceux-là !

50 L'EMPREINTE DE LA MORT

Bon, **The Machinist** et ses références à Dostoïevski, c'est bien gentil, mais le Fausto il aime bien aussi quand ça débourre dans tous les coins ! Pour cela, rien de tel qu'un bon Van Damme pour commencer l'année. Ça tombe bien d'ailleurs, parce que selon lui, **L'Empreinte de la mort** rentre dans la catégorie des « bons films » de Jean-Claude, d'autant que celui-ci fait de nombreux efforts pour se remettre en question. En bonus, une interview de Philippe Martinez, le réalisateur du film.

54 LA RAGE DU TIGRE

Quand il s'agit de crier haut et fort à quel point ce film de Chang Cheh est un chef-d'œuvre impérissable du genre et que sans lui, les Ang Lee et autres Zhang Yimou ne seraient rien, le petit Sévéon répond toujours présent à l'appel. Le voilà donc qui se lance dans un poème long de 4 pages.

58 DOSSIER LE FANTÔME DE L'OPÉRA

Y'a qu'Arnaud Bordas pour aller se taper les chochotteries de Joel Schumacher sans mollir et revenir par la suite en proposant un dossier sur le Fantôme de l'Opéra au cinéma. Allez, si vous n'êtes pas dégoûtés par la sucrerie pour mamies de Tonton Schumi, faîtes lui plaisir, lisez son excellent récapitulatif qui vous prouvera que cette âme en peine a connu des temps meilleurs dans les salles obscures !

62 LE CHÂTEAU AMBULANT

Miyazaki est de retour et selon Julien Dupuy, il signe carrément son meilleur film, ce qui n'est quand même pas rien, on l'admettra ! Il a quatre pages pour vous en convaincre, mais au fond de vous-même, vous savez déjà que vous mourrez d'envie de voir ce nouvel opus du papa de Totoro et de la princesse Mononoké, non ?

66 ALEXANDRE

Aussi grec soit-il, Stéphane Moïssakis n'en a rien à foutre des attaques faîtes contre Oliver Stone et le traitement bisexuel qu'il aurait accordé à Alexandre le Grand. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est de savoir si le cinéaste a réussi à transposer la figure mythique du plus grand conquérant que la Terre n'ait jamais porté. De ce côté là quéquette, même s'il reste dans **Alexandre** quelques beaux moments et une Rosario Dawson complètement dévêtue qui l'a fortement marqué... Le petit cochon va !

68 G.O.R.A.

Après les Grecs, les Turcs ! Julien Sévéon, adepte de la pacification à grand coups de panard dans la gueule (en général, c'est lui qui se fait pacifié en même temps), opte donc pour la réconciliation entre les deux pays et nous parle de **G.O.R.A.**, space-opéra turc diffusé dans une salle parisienne depuis le mois de novembre dernier. De quoi assouvir sa soif de cinéma pas américain pour un sou ! Dis voir Juju, il marche dans une crotte le Jar Jar turc ????

70 INTERVIEW CARRIÈRE : PAUL SCHRADER - 1ÈRE PARTIE

Comme vous vous en doutez en voyant le terme « première partie » accolé à la fin du titre de l'interview carrière, ce long entretien avec le cinéaste Paul Schrader a été concocté par... on vous le donne en mille : Fathi Beddiar ! Tout à fait, c'est le grand retour de la star de Mad Movies, toujours aussi portée sur la question qui se finit par un point d'exclamation ! Et c'est reparti pour un one man show endiablé sur six pleines pages...

76 SITES 2004

Malgré les menaces d'un homme armé d'un godemiché, d'une machine à vannes foireuses et d'un insatiable mangeur de thon à la tomate, Moïssakis et Dupuy sont quand même revenus de Sitges avec le sourire aux lèvres, content d'avoir pu assister à un festival aussi riche et varié. Compte-rendu enjoué d'un festival qui propose aussi bien des grosses machines que des petits films indépendants et des films d'horreurs survoltés. Viva España !

112 FILM DÉCRYPTÉ : QUATERMASS

Et comme le père Bordas a de la suite dans les idées, il vous propose ici un film décrypté en trois parties, entièrement consacré à la saga des **Quatermass** de la Hammer. Allez, on embarque pour un voyage dans le passé vivifiant avec le fan de bal musette maison. Qui ça ? Ben Bordas on a dit, suivez un peu les gars !

RUBRIQUES

4 Édito
8 Courrier des lecteurs
10 Notules lunaires
16 Notules asiatiques
18 Festival
20 Dans les griffes du cinéphage
24 Bilan 2004
26 Abonnement
27 Avis chiffrés
83 Mad'Gazine
104 Anciens numéros
107 Fantastic Guide
114 Petites annonces

"C'EST PAR SA MORT PARFOIS
QU'UN HOMME MONTRE QU'IL ÉTAIT DIGNE DE VIVRE"
- Francis Ponge
12.03.1979 - 06.01.2005

COURRIER DES LECTEURS

VOUS VOYEZ, CONTRAIREMENT À CE QU'ON VOUS AVAIT ANNONCÉ AVEC HUMOUR DANS NOTRE PRÉCÉDENT NUMÉRO, ET CONTRAIREMENT À CE QUE PENSE FRÉDÉRIC, LE PREMIER LECTEUR À S'EXPRIMER CE MOIS-CI DANS CES COLONNES, ON AIME BIEN PUBLIER DES LETTRES QUI NOUS RENTRENT DEDANS ET QUI NOUS REMETTENT À NOTRE PLACE. TANT QUE C'EST FAIT GENTIMENT...

POUR BLADE : TRINITY

Salut à toute l'équipe de Mad,
Bien que n'étant pas convaincu que vous oserez diffuser cette lettre dans le courrier des lecteurs, je me donne tout de même la peine de prendre le clavier et taper les mots qui suivent... Je vous écris car je vous ai trouvé de mauvaise foi pour votre critique de **Blade : Trinity** dans le numéro de décembre 2004. Du coup, j'ai hésité avant d'aller le voir au ciné, pensant que ce troisième chapitre serait sans doute une merde. Finalement, j'ai été tenté par des extraits du film diffusés sur une chaine cinéma du câble.
Entre parenthèse, je suis toujours ravi de voir en live les chroniques de Yannick Dahan dans Opération Frisson sur Ciné-Cinéma-Frisson. Pour en revenir à **Blade : Trinity**, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un film nerveux, insolent, et même horrifique à certains moments. Bien sûr, il n'est pas gothique comme **Blade 2**, car cet aspect est avant tout dû à la vision de son réalisateur, et on ne peut tout de même pas reprocher à Goyer d'avoir un style différent (en fait, tu remarqueras qu'on lui reproche surtout de ne pas avoir de style, mais bon...). Tout de même, l'esprit de la série est toujours présent. Je prendrais pour exemple le passage où les autorités (tous des adeptes) demandent à un Blade enchaîné, lors d'un interrogatoire sous acide : *« Tu as toujours tes esprits ? Sais-tu où tu te trouves ? Tu sais qui est le président des Etats-Unis ? »*, et Blade répond *« Un gros con ! »*. No comment ! Une réplique en corrélation à une autre au début de **Blade 2** si vous vous souvenez bien, lorsque Blade pénètre dans le Q.G. des vampires, se tourne vers un adepte et lui demande : *« Vous êtes un vampire ? »*, et l'autre lui répond *« Je suis avocat ! »* (Alors en fait, dans la scène, Blade lui demande s'il est humain, et l'autre lui répond *« À peine, je suis avocat ! »*). No comment encore une fois ! On reconnaît bien l'esprit du scénariste David S. Goyer. Pardonnez-moi, mais dans la salle de ciné, une pensée abominable m'a traversé l'esprit à cet instant précis. Et si mon magazine préféré s'était fait vampiriser ? Quelle horreur ! En effet, depuis quelques temps, j'ai noté des signes étranges en parcourant vos pages... Par exemple, une critique excellente de **La Passion du Christ** ??? Gore, c'est vrai, mais cela n'a tout de même pas empêché le très puritain et censeur George W. Bush d'apprécier le film (Ben si tu veux tout savoir, on s'en contrefout complètement qu'il ait aimé le film hein !). Un film se voulant réaliste historiquement (Tu peux nous expliquer comment un film se veut réaliste historiquement lorsqu'il représente le diable ?) et qui pourtant fait dans la métaphore biblique mal dégrossie et surtout dans le ridicule. Exemple : lors de la crucifixion, soudain un corbeau se pose sur une croix et arrache les yeux d'un blasphémateur incroyant à coups de becs. J'imagine déjà les imbéciles à la sortie des salles (je n'ai vu le film qu'en DVD) se dire : *« Voilà, il l'a bien mérité ! »*, alors que le Christ est venu sur terre pour pardonner à tous les humains ! Il pardonne à ceux qui le torturent et le tuent, mais Dieu est impitoyable avec les blasphémateurs... Débile !
Et vous, à Mad, vous notez le film de Mel Gibson par des 4, des 5 et des 6 ??? Et **Blade : Trinity** alors, vous ne vous trouvez pas un peu injuste avec ce film ? En ce qui me concerne, je classerais la trilogie **Blade** avec les **Matrix** ou les **Star Wars**, dont j'attends avec impatience l'épisode 3, ne vous en déplaise (ah mais tu fais ce que tu veux avec ton petit corps hein !). Car quoi que l'on en dise, Lucas a au moins le mérite de dénoncer les dérives de son pays par le biais du fantastique et de la science-fiction (hein ???). En effet, tous ces films sont avant tout de bons divertissements décomplexés, mais ils sont à la fois des virus qui combattent le système de l'intérieur, ce qui est d'ailleurs le thème latent de la trilogie **Blade**, comme celui de **Matrix**. (...) Alors Mad Movies, « vampires » ou « adeptes » ? S.O.S, J.P.P, reviens ! Je vous embrasse tout de même, et attends votre prochain numéro en 2005.

Frédéric Chambon, Marseille.

CONTRE 36, QUAI DES ORFÈVRES

Salut Bande de Mad !!
Je sors à l'instant (ou presque) de la projo de **36, Quai des orfèvres**. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après avoir lu votre critique et pris connaissance de vos avis chiffrés, je me pose des questions... Vous auriez dû garder le champagne pour le réveillon, hein !! Pour résumer, Depardieu joue les alcoolos (rôle de composition, donc !) *(Je sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il y a là un ton ironique, non ?)*, Auteuil la joue façon Al Pacino du pauvre, et Marchal se prend pour Michael Mann. Non mais faut arrêter là quand même, vous avez vraiment pété un câble pour encenser une telle daube !! Ah, on me signale dans mon oreillette qu'un accord de partenariat vient d'être trouvé entre la rédac' de Mad et celle de... TF1 ! Ah ben ça explique tout alors !! Allez, je vous laisse cuver et vous dis à l'année prochaine, en meilleure forme j'espère !! À tchao !!

Sylvain Diruy, Levallois-Perret.

Allez hop, on commence l'année par se faire entartrer par nos lecteurs, y'a rien de tel ! Bon, concernant **Blade : Trinity**, *on campe bien évidemment sur nos positions, et ce n'est pas parce que Blade sort une petite réplique contestataire à l'emporte-pièce et que Whistler fait un doigt à une bande de flics qu'on va pardonner à Goyer d'avoir torché son scénario entre deux révisions de* **Batman Begins**, *sans pour autant se soucier de son propre film. Tu nous excuseras, mais même sans invoquer les deux premiers* **Blade**, *ce troisième opus prend l'eau de partout, et comble de tout, il y manque même les détails propres à la saga (Blade récupérant ses lunettes par exemple). On savait d'entrée que Goyer n'allait pas s'imposer face aux films de Stephen Norrington et*

Guillermo Del Toro, mais ce n'est pas pour autant une raison pour lui pardonner un tel affront fait au chasseur de vampire (quant au rapport avec **La Passion du Christ**, *on le cherche encore !). Pour l'anecdote, Del Toro nous racontait à Sitges sa version éventuelle d'un* **Blade 4** *(sorte de croisement entre les légendes Arthuriennes et* **Mad Max 2**) *et on peut dire que ça sonnait autrement plus dans le ton d'un épisode du Daywalker que cet actioner pathétique et faisandé... Concernant* **36, Quai des orfèvres**, *il est certain qu'Olivier Marchal n'est pas encore Michael Mann et que les deux têtes d'affiches n'ont pas forcément le charisme débordant du couple Al Pacino/Robert De Niro dans* **Heat**. *Maintenant, ce n'est pas pour autant que le film ne possède pas d'indéniables qualités et un style propre que quelques défauts ne parviennent à entacher. Par exemple, il est difficile de reprocher au film ses ambitions (assez rares dans le domaine du polar français, il faut bien le dire !) pour la plupart respectés et une écriture sans fioritures. En ce qui nous concerne, il ne reste plus qu'à Olivier Marchal de se parfaire dans les techniques de mise en scène pour éviter quelques grossières erreurs et il est certain que le bonhomme sera capable de faire un film encore meilleur. Sinon, mon petit Sylvain, on doit avouer qu'on t'a également vu en meilleure forme (et un peu plus bavard) dans ces colonnes... Le foie gras ne passe pas ou quoi ?*

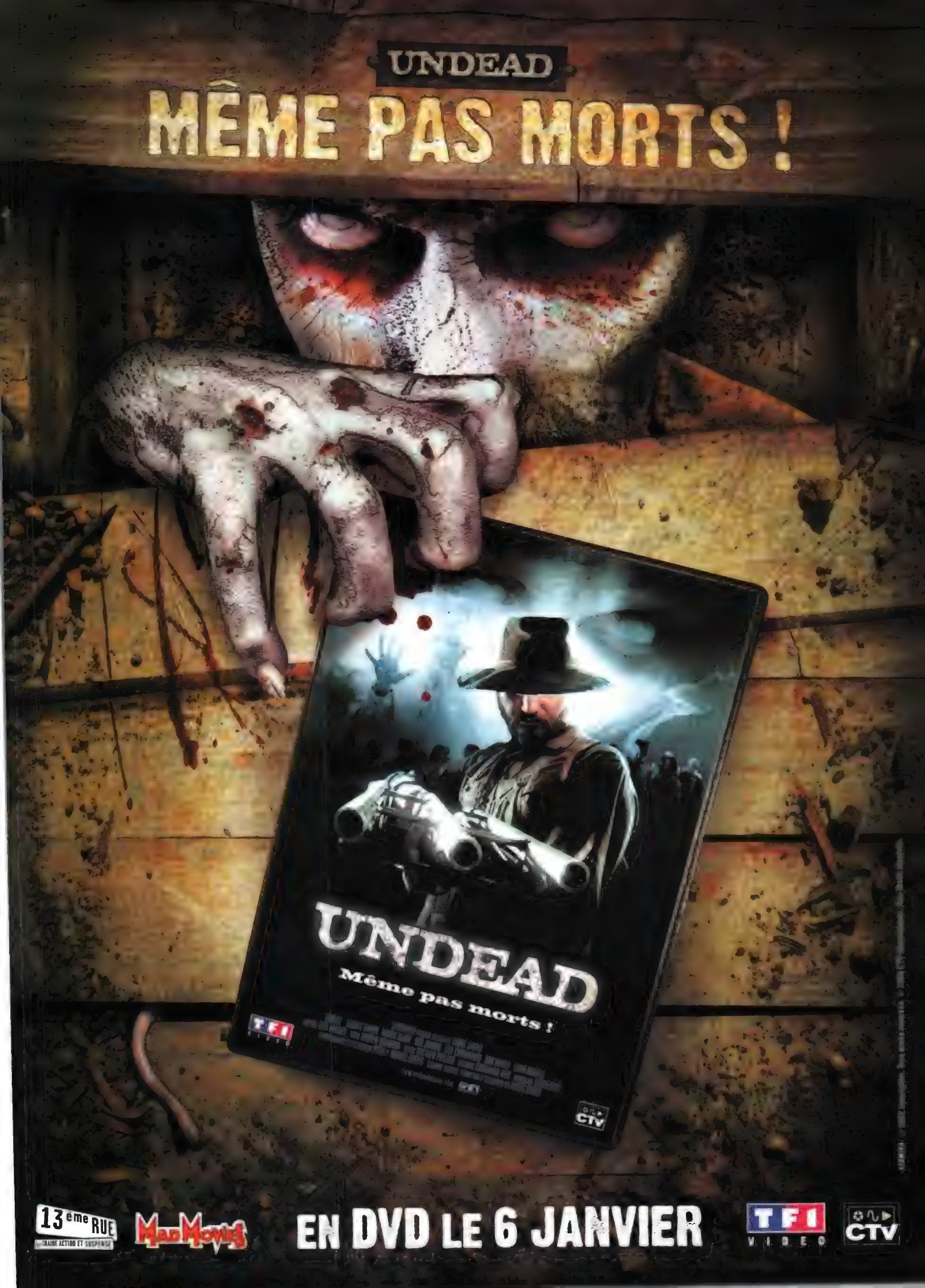
COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.


UNDEAD
MÊME PAS MORTS !
UNDEAD
Même pas morts !
13 eme RUE
MadMovies
EN DVD LE 6 JANVIER
TF1 VIDEO
CTV

NOTULES LUNAIRES

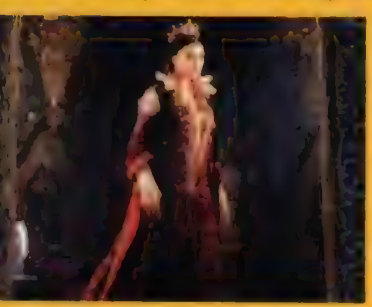
Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ On a beaucoup parlé du cinéma de DeCoteau depuis son coming-out, un cinoche ouvertement gay donc soûlant pour beaucoup, mais là, il faut bien admettre que la muse de Damien Granger surprend son monde avec **The Sisterhood**, où les habituels éphèbes aux torses imberbes (Fausto? Mais qu'est-ce que tu fais là?) sont relégués au second plan par trois midinettes aptes à faire rugir de plaisir les vikings que nous sommes. Douée de pouvoirs de télékinésie, Christine (Michelle Borth, **The Hillside Strangler**) décide d'infiltrer la confrérie secrète des Bats, confrérie constituée de blondasses avides de sexe et de pouvoir, suspectées de pratiquer la magie noire et la torture. Rapidement tentée par toute cette moite luxure, cette grosse dépravée de Christine utilise rapidement ses pouvoirs non pas pour sa mission, mais pour arracher les strings de Sarah Michelle Ben Ay (**Malibu Spring Break**), de Brenda Blade (**Found**) et de la légendaire Barbara Crampton (**Re-Animator**). Granger traque déjà le DVD sur le Net, quant à nous, on attend patiemment les deux prochaines fournées du maître, beaucoup plus prometteuses: **Witches of the Caribbean** et **Killer Bash**. À chacun son trip.

THE BROTHERS GRIMM
LA DERNIÈRE FOLIE DE TERRY GILLIAM

Son dernier film, **Las Vegas Parano**, remontant quand même à 1998, Terry Gilliam est donc de retour avec une superproduction budgétée à 80 millions de dollars et tournée en République Tchèque. **The Brothers Grimm** est en fait une fiction prenant pour héros les deux célèbres conteurs allemands Jacob et William Grimm (*Cendrillon*, *La Belle au bois dormant*) et les mettant en scène dans une histoire hautement fantaisiste. Les deux frères sont donc de jeunes aventuriers un peu escrocs sur les bords parcourant l'Allemagne du XIX^e^ siècle. Allant de village en village, ils proposent aux habitants de les débarrasser des créatures maléfiques qui les harcèlent, jusqu'au jour où ils finissent par tomber sur une authentique sorcière… Un pitch qui fait penser très fort à celui de **Fantômes contre fantômes** et que l'on doit au scribouillard Ehren Kruger (**Scream 3**, **Piège fatal**, **Le Cercle**). Néanmoins, on peut compter sur Terry Gilliam pour y injecter sa folie coutumière. Doté d'un casting confortable (Heath Ledger et Matt Damon dans les deux rôles-titres, plus Monica Bellucci, Jonathan Pryce et Peter Stormare), de décors impressionnants et de nombreux effets spéciaux (on annonce plus de 750 plans en CGI), **The Brothers Grimm** s'annonce comme un conte gothique flamboyant et loufoque, en tout cas le projet le plus structurellement ambitieux du cinéaste depuis **Les Aventures du Baron de Munchausen**. Programmé pour une sortie américaine en février 2005, le film a finalement été repoussé en juin puis en novembre. Gilliam, déjà affairé sur son prochain long (**Tideland**, avec Jeff Bridges et Jennifer Tilly, à nouveau un conte gothique sur une gamine qui se crée un monde fantasmagorique pour échapper à la réalité), tourne en semaine et monte **The Brothers Grimm** le week-end. Apparemment, l'avortement de son **Don Quichotte** a boosté ce bon vieux Terry.

Arnaud BORDAS



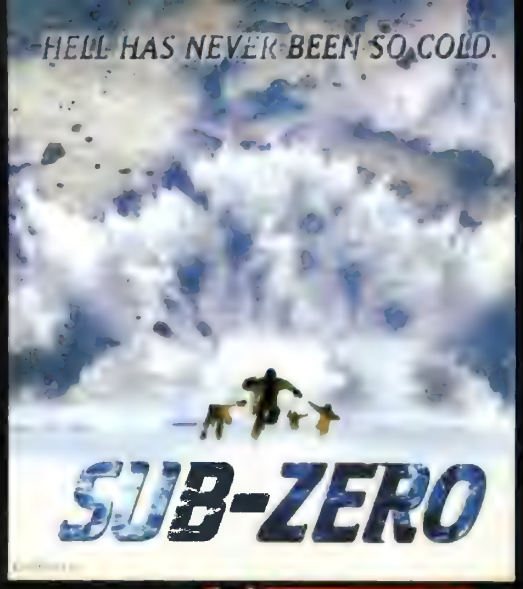
■ **Tekken**: un jeu mythique par excellence. Après **Mortal Kombat** et **Street Fighter**, c'est donc au tour de ce légendaire soft de baston de connaître les honneurs d'une adaptation au cinéma. Écrit par Michael Colleary, déjà derrière les scripts de **Volte/Face** (hummm, tu m'excites…) et de **Tomb Raider** (écoute, j'suis crevé, j'y vais), et réalisé par Charles Stone III (le drame **Paid in Full** et la comédie **Mr. 3000** avec Bernie Mac), **Tekken: Ze Movie** colle aux baskets de Jim, un jeune cogneur à la recherche de ses origines qui décide de s'inscrire à une compétition d'ultimate fighting parrainée par la Tekken Corporation, une société secrète dirigée par le redoutable Heihachi Mishima. Évidemment, l'affrontement entre les deux hommes est inévitable, Mishima étant responsable de la mort du père de Jim. Ça risque de bastonner sévère sur le ring et ça nous changera donc des galipettes sur tatami de Séléon.

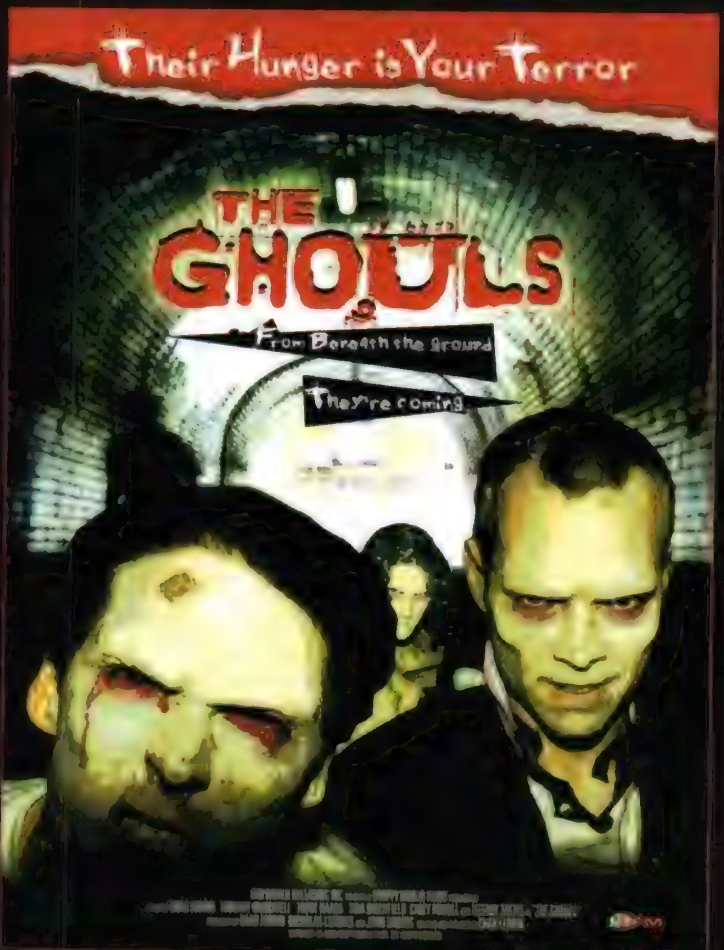
■ C'est au Luxembourg, sous la tutelle du réalisateur Andy Armstrong (coordinateur de cascades à la base), que débute ce mois-ci le tournage de **Dog Soldiers: Fresh Meat**, séquelle du film de Neil Marshall toujours produite par David E. Allen (**Boo**, **Cemetery Gates**) pour un peu plus de cinq millions de dollars et dont la sortie est prévue pour octobre 2005 outre-Atlantique. Séléon ayant bien trippé le premier (voir des mecs en treillis boire du thé, il adore ça), on va donc lui faire plaisir en pitchant cette suite: errant dans la lande, Cooper (Kevin McKidd reprend son rôle), seul troufion ayant survécu au carnage, tombe sur un commando de ricains, eux aussi en entraînement. Rapidement soupçonné de meurtre par des boys armés jus-

qu'aux dents, Cooper peut compter sur l'aide d'un autre survivant, un soldat appartenant à l'unité du capitaine Ryan décimée elle aussi dans le premier opus (faut suivre les mecs). À eux deux, ils arrivent à convaincre leurs nouveaux copains de chambrée que la forêt avoisinante pullule de loups-garous friands de bidasses. Va donc falloir bien lacer ses rangers pour cavaler le plus vite possible, sinon…

■ Nouvelle égérie gothique de la série Z américaine, Melantha Blackthorne (déjà à l'affiche de **The Night They Returned**, un bien beau film évoqué dans cette même rubrique il y a quelques mois… Putain, faut tout vous dire ou quoi?!) se lance dans la coréalisation avec **Sinners and Saints**, en compagnie de son pote Jason Cavalier, un mec polyvalent puisque quelquefois acteur (même Kasso n'a pas vu qu'il jouait dans **Gothika**, en même temps avec les yeux rouges…), mais aussi coordinateur de cascades (**Decoys**, voir Mad 170). Tourmenté par des rêves prémonitoires, le père Charmichael Drake (Jason Cavalier, un mec polyvalent puisque… Ah, ben non) se voit obligé de combattre les forces du Mal menées par Necrotia (Melantha Blackthorne, décidément…) après le meurtre sauvage de la sœur Merrick (la newbie Elizabeth Faure), son unique alliée. Mouais, reste plus qu'à voir maintenant si nos deux zouaves ont réussi à exploiter au maximum leur tout petit budget de 15 000 dollars, car l'histoire ne nous donne pas vraiment envie de basculer du côté obscur…

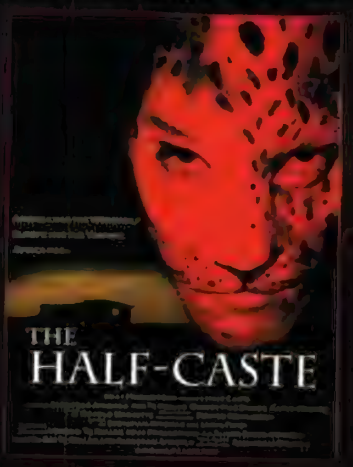
C'est la panique chez CineTel Films (**Cerberus**, **Komodo Vs. King Cobra**) avec pas moins de trois films, tous motivés par le succès (relatif diront certains) du **Jour d'après** de notre ami Roland. Jim Wynorski (**Project Viper**, **Garqoyles**) vient tout juste de finir le premier, **Subzero**, d'après un script de William Langlois (**Sea Ghost**). Pour l'occasion, Wynorski nous emmène faire un tour sur le K2, où un satellite militaire contenant des données ultra confidentielles vient de se crasher. Jonas Quastel (**Ripper 2**), Alistair Abell (**Snakehead Terror**, **Freddy contre Jason**), Mike Dopud (**Rollerball**, **Turbulences 3**), Peter Graham-Gaudreau (**Devil Winds**) et Kiara Hunter (**Bordello of Blood**) sont prêts à se prendre un tas d'avalanches sur le coin de la gueule pour la bonne cause. La température monte d'une centaine de crans avec **Solar Strike**, actuellement en pré-production. Après la chute d'un satellite russe rasant pas moins qu'un quartier entier de Seattle, la Nasa constate avec effroi que la couche d'ozone a rendu l'âme, ne filtrant donc plus les rayons du soleil. Et la nappe gazeuse hautement explosive qui s'amasse dans l'atmosphère ne risque pas de calmer le jeu. Quant à **Heat Stroke**, dernier chef-d'œuvre lui aussi en préparation, il semble vouloir mixer le film catastrophe au monster-movie avec son commando de parachutistes en rade sur une île déserte ravagée par d'incessantes tempêtes et hantée par une créature sanguinaire. **Twister Vs. Predator**? Ils en sont capables…

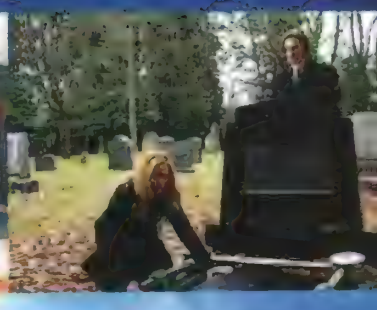


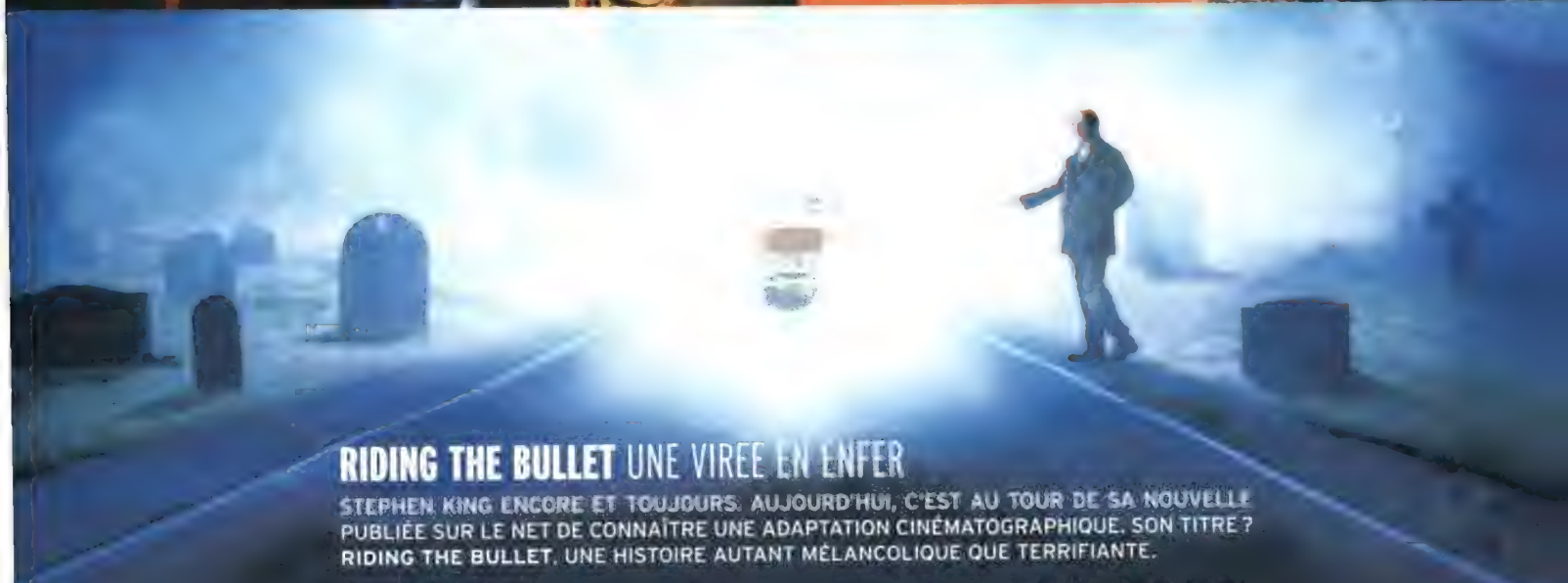


■ Dans le registre *« On n'a pas de thunes mais on fait quand même des films et on vous emmerde! »*, **The Ghouls** se pose là avec son budget d'à peine 9000 dollars. Rodé à ce genre d'exercice sur la série *Troma's Edge TV*, le réalisateur/scénariste Chad Ferrin nous emmène dans les bas-fonds les plus crasseux de la Cité des anges, qu'arpente caméra au poing le reporter Eric Hayes (Timothy Muskatell, **Virus**) dans le but de démasquer le ou les responsables d'une vague d'assassinats sans précédent. Bon allez, on vous le dit : il s'agit là ni plus ni moins d'une meute de SDF devenus cannibales, voire zombies pour certains. Tina Birchfield (**Unspeakable**), Stephen Blackheart (**Retro Puppet Master**), Tiffany Shepis (Tiffany Helving depuis deux mois) et l'inénarrable James Gunn (acteur dans plein de Troma mais aussi scénariste des deux **Scooby-Doo** et de **L'Armée des morts**) viennent se faire tartiner de ketchup par Heather Mages (responsable des FX sur **2001 Maniacs** et **Cemetery Gates**) dans un film nous rappelant étrangement un projet abandonné par Ruggero Deodato.

■ *« America has the Werewolf, Europe has the Vampire, Africa has… the Half Caste. »* Nous voilà prévenus, il ne fait pas bon s'aventurer dans certains coins d'Afrique du Sud sous







RIDING THE BULLET UNE VIREE EN ENFER

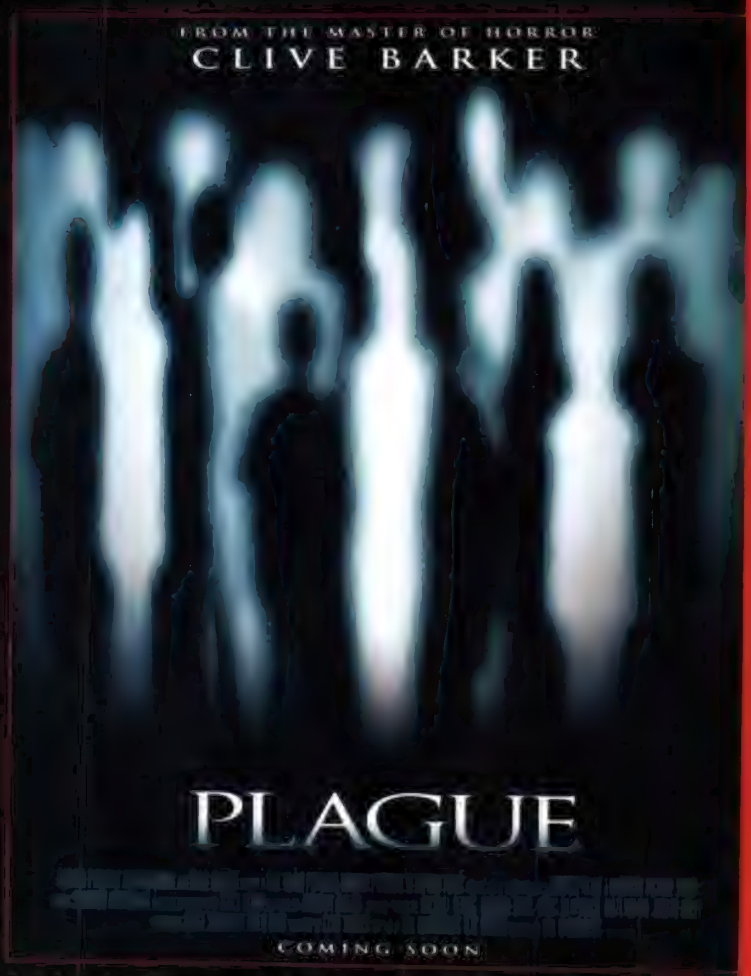
STEPHEN KING ENCORE ET TOUJOURS. AUJOURD'HUI, C'EST AU TOUR DE SA NOUVELLE PUBLIÉE SUR LE NET DE CONNAÎTRE UNE ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE. SON TITRE ? RIDING THE BULLET, UNE HISTOIRE AUTANT MÉLANCOLIQUE QUE TERRIFIANTE.

En 2000, Stephen King innova en publiant directement sur le Net la nouvelle *Riding the Bullet*, disponible par paiement en ligne pour deux dollars. Pas moins de 500 000 internautes la téléchargèrent. Ressortie depuis sur papier en France (seule chez Albin Michel, sous le titre *Un tour sur le bolid'*) puis dans le recueil *Tout est fatal, Riding the Bullet* est l'une des plus belles histoires écrites par le King. En route pour l'hôpital où sa mère qu'il aime plus que tout se meure, le jeune étudiant Alan Parker décide de faire de l'auto-stop. Aux abords d'un cimetière brumeux, il croise une puissante Mustang. A son bord, un certain George Staub, fantôme de son état, revenu d'entre les morts pour confronter Alan à une décision des plus cruciales: choisir entre sa vie ou celle de sa mère… Souvent déçu par les films tirés de ses œuvres (comme beaucoup de ses lecteurs d'ailleurs), King fait ici appel à son yes-man favori, Mick Garris. **La Nuit déchirée**, *Le Fléau*, *Shining*… Garris connaît parfaitement l'univers du maître, ce qui s'avèrera fort utile pour le scénario qu'il décide d'écrire lui-même. Si les grandes lignes directrices de la courte nouvelle sont respectées, elles sont amplifiées par de nouvelles scènes (encore tenues secrètes), par une délocalisation dans les années 60 et par un traitement approfondi des personnages (Alan serait suicidaire, ce qui pourrait bouleverser considérablement la donne). Rayon casting, David Arquette (la trilogie **Scream**) endosse la défroque de George Staub, tandis que Jonathan Jackson (**Tuck Everlasting**) revêt celle d'Alan. Matt Frewer (**Le Cobaye 2**, **L'Armée des morts**) et Barbara Hershey (**La Dernière tentation du Christ**) complètent le générique de ce film dont les quelques débordements sanglants (concernant surtout George Staub, de plus en plus décrépi au fur et à mesure de l'histoire) ont été confiés aux pros de KNB. Apparemment satisfait du résultat, King vient tout juste de donner son accord à Garris pour qu'il puisse s'atteler à l'adaptation de l'un de ses romans-fleuves les plus terrifiants : *Désolation*. Pas près d'être distancé par la concurrence le binoclard du Maine…

Alexandre BUSTILLO

peine de se faire croquer le joufflu par l'Homme-léopard. Ça, les trois touristes retrouvés par le flic Bobby Cortez l'ignoraient et sont désormais bons pour un retour au pays dans un sac à viande. Bobby, qui n'est pas une flippette, se lance aux trousses d'un monstre particulièrement vicelard puisque capable de s'infiltrer dans les esprits afin de rendre folles ses futures victimes. C'est Sebastian Apodaca qui réalise ce **Half-Caste**, production d'Afrique du Sud où se côtoient du beau monde : Robert Pike Daniel (doubleur dans de nombreux jeux vidéo), Kim Te Roller (**Going Down**), Kathy Wagner (**Poltergeist 2**) et Greg Good (**The Patriot**). C'est quand même pas de la merde ! Comment ça si ? Vous êtes durs... En même temps, l'Homme-léopard devrait tous les bouffer assez rapidement, donc tout va bien.

■ Nouvelle production de la boîte Hollywood Wizard (**Phobic**, **Killer Vibes**, **Halfway House**), **Backslash** devrait exciter le neurone de l'autre décérébré de Bustillo qui, ne l'oublions pas, considère **Souviens-toi... l'été dernier** comme l'un des plus grands slashers de l'histoire (quelle tache !). Réalisé par un certain Kevin Campbell, **Backslash** ne semble pas parti pour révolutionner le genre. Dans une université quelconque, un salopard masqué et adepte de l'arme blanche s'amuse à décimer méthodiquement des donzelles, toutes listées sur le Web comme étant les plus grosses chaudasses du campus, dans des scènes de meurtres qu'il n'hésite pas à filmer et à projeter au bonheur de ses futures conquêtes. Une dinde brune (Laura Bruner) et une dinde blonde (Gretchen Akers) mènent donc mollement l'enquête, craignant de se faire zigouiller vu qu'elles sont toutes les deux sur la fameuse liste. Ah ben ouais, fallait réfléchir à deux fois avant de s'envoyer en l'air avec le prof de bio...



■ Aux abonnés absents du cinoche depuis des lustres (on attend toujours le film **Tortured Souls**...), notre poto Clive Barker (**Hellraiser**, **Le Maître des illusions**, pour ceux

Flashes

● À croire que les exécutifs savent s'adresser aux bonnes personnes comme le prouve le choix très discutable de confier l'adaptation d'*Iron Man* à Nick Cassavetes, réalisateur de **She's So Lovely** et de l'excellent film de super-héros **John Q** (mais non, ne courez pas l'acheter !)

● Toujours dans le domaine du comic-book, Paul Greengrass se chargera quant à lui de l'adaptation des *Watchmen*, la bédé ultra culte d'Alan Moore et Dave Gibbons. David Hayter (**X-Men 1** et **2**, **Le Roi scorpion**) se chargera du scénario et enchaînera ensuite avec celui de... **Iron Man** ! Quel bosseur ce Hayter !

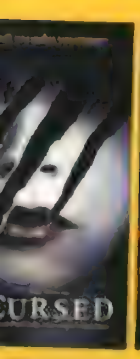
● Harlin reloaded ! Quand on parle de l'homme du Nord et de sa finesse légendaire, signalons la mise en chantier d'un projet jubilatoire : **Full Moon Fever**, l'adaptation d'un graphic novel de Joe Casey (*X-Men Superman*), où une poignée d'ouvriers envoyés sur une base lunaire désertée affronteront des loups garous de l'espace, vénères d'être dérangés par de la tripaille à deux pattes. Connaissant le padre Renny, ça va être coloré !

● C'est Chris Colombus qui se chargera de l'adaptation du comic-book *Namor The Sub-Mariner* écrite par David Self (le grand **Hantise**, **13 jours**, **Les Sentiers de la perdition**) et dont le casting reste pour l'instant inconnu. Enfin, rien ne presse non plus...

● Keanu Reeves rejoint le casting de **The Night Watchman**, le prochain Spike Lee adapté d'un scénar de James « Da dog » Ellroy, où un flic (Reeves) se retrouve au centre d'un complot mené par des pontes de la police. Une association détonante pour un polar qu'on attend la main sur le holster.

CURSED COMME SON TITRE L'INDIQUE...

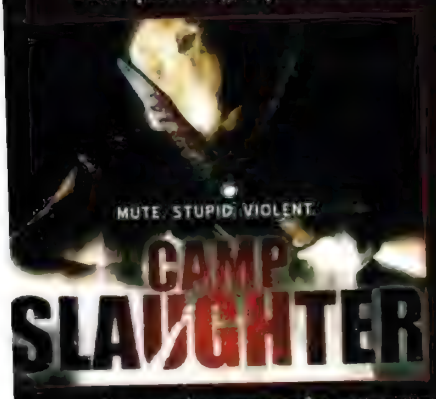
« *À l'instar du slasher avec* **Scream**, *Wes Craven et Kevin Williamson vont réinventer le film de loup-garou avec* **Cursed**. » claironnait haut et fort Robert Weinstein lorsque cette nouvelle production Miramax fut mise en chantier. Ayant mis son remake de **Kaïro** de côté, Craven se jeta donc corps et âme dans cette histoire de lycanthropes, sans savoir une seule seconde que son titre (**Cursed** signifiant maudit, pour ceux qui sècheraient un peu trop les cours d'anglais) allait bientôt avoir une résonance bien particulière, voire clairvoyante. Alors que le tournage touchait à sa fin, Dimension (la branche fantastique de Miramax) le stoppa net à la vue des premiers rushes, constatant avec effroi que les effets spéciaux ne tenaient pas la route (signés Rick Baker quand même, parti depuis sur **Le Cercle 2**) et, comble de l'ironie, que l'histoire n'était qu'une vague relecture flemmarde de **Scream** (scène d'ouverture à l'identique, loups-garous fonctionnant en binôme, bref la totale). Craven fut donc gentiment prié de retourner pas moins de 90 % de son film et Williamson de revoir sa copie. Le budget enfle sévère, certains acteurs disparaissent du générique (Omar Epps, Skeet Ulrich), d'autres arrivent (Michael Rosenbaum), et KNB est chargé de sauver les meubles en créant de nouvelles créatures. L'histoire est désormais tenue secrète (un agent de pub interprété par Christina Ricci essaye de démasquer le loup-garou l'ayant mordu, elle et son frère) mais ce renflouage de dernière minute n'aurait apparemment pas suffi selon certains privilégiés invités à une première projection qui s'avéra catastrophique. À tel point que l'avenir de Dimension serait gravement compromis ainsi que, effet papillon oblige, le remake de **La Colline a des yeux** d'Alexandre Aja. Et là tout de suite, c'est moins drôle...



Alexandre BUSTILLO

qui n'auraient toujours pas dessoûlé depuis le 31) revient sur le devant de la scène, tel un vieux crooner dans le feu des projecteurs (mais qu'est-ce qu'il m'arrive? Eddy Mitchell, sors de mon corps!) pour nous présenter **Plague**, sa toute nouvelle production réalisée par le quasi inconnu Hal Mosenberg, un assistant de production avant surtout bossé pour Full Moon. Attention, l'histoire fout la bave aux lèvres: s'apprêtant à le réveiller comme tous les jours pour l'emmener à l'école, un jeune père s'aperçoit avec horreur que son gamin est plongé dans un coma profond. Déboulant aux urgences, il ne tarde pas à comprendre que tous les mômes de la planète âgés de moins de six ans sont dans le même état que son fils. Troublant. Treize années passent et là, soudainement, toute cette marmaille maintenue artificiellement en vie se réveille... et attaque tout ce qui bouge! Pourquoi? Va falloir patienter pour le savoir les gars. Viiite!!

■ Un petit slasher suédois, ça vous dit? Allez, faites pas la fine bouche, ça peut être drôle, surtout que ce **Camp Slaughter** s'acharne à copier ses illustres aînés ricains (**Vendredi 13** et **Massacre au camp d'été** en tête) avec une application qui force le respect. Un groupe d'amis décide



de passer les vacances dans un camp d'été fermé pour cause de malédiction. Surgit alors un meurtrier attifé comme le Jason du chapitre 2, armé d'un sécateur comme le Cropsy de **Carnages** et répondant au doux nom de Bunnyman. C'est bien foutu hein? Bon, c'est Martin Munthe (**Typhoon**, **Trio**) qui réalise ce slasher budgété à 350 000 dollars, interprété par Annika Marklund (une pop star locale), Erica Carlson (**Fucking Amal**), Fred Anderson (**Typhoon**), Christian Magdu (**Hotet**) et Viktor Friberg (**Kopps**). Au fait, comment on dit - *Téhi! Téhi! Téhi! Ah! Ah! Ah!* - en suédois??

■ Comme son nom ne l'indique pas, Tommy Brunswick est une femme et **Lurking Terror** est son premier film, parrainé pour l'occasion par le scénariste/producteur Todd Brunswick. Fuyant un bien sombre passé (un peu comme Fausto, parti étrangement de Nice comme un voleur, en même temps Nice...), la jeune et belle Betty (Angela Ransdell, déjà vue dans **The Passage**... Pffff, qui a dit avec Delon? Tu sors!) débarque dans une petite ville perdue du genre craignos (Nice?), dont les habitants semblent craindre une force diabolique tapie dans les bois, infâme matérialisation d'une malédiction vieille de 200 ans visant essentiellement les membres fondateurs de la ville et leurs descendants, dont fait évidemment partie Betty. On espère juste que la jeune fille ne fera pas une syncope de rire devant la fameuse créature en question, qui, selon les premières photos, semble être un nain intermittent alcoolique engoncé dans une grosse fourrure synthétique. Ça risque d'être bien fendard **Lurking Terror**.

■ Nouvelle production signée Wood Entertainment (une boîte dirigée par Tara Wood, spécialisée dans des films d'horreur aux budgets assez confortables), **Side FX** ne laisse filtrer que très peu d'infos concernant son casting et son équipe technique. Concernant l'histoire, on en sait toutefois un peu plus. Décidé à fêter Halloween dans une ferme abandonnée, un groupe d'étudiants s'y retrouve, prêt à se défoncer la tête avec une nouvelle drogue baptisée AYCE. Effectivement, la came leur ravage le cerveau au point de les transformer en cannibales affamés. Une came ancestrale puisque ses dérives furent constatées dès le Moyen-Âge. Ahlala, puisqu'on vous dit depuis toujours que rien ne vaut un petit pet pour décompresser. Tiens d'ailleurs, faut que je passe voir Dahan moi...

San HELVING

AEON FLUX
ARMÉE ET DANGEREUSE

2400 : la population terrestre a été décimée par un virus mortel et le peu de survivants ont tous été réunis dans une cité emmurée nommée Bregna et gouvernée uniquement par des scientifiques. Aeon Flux, la mercenaire la plus efficace de la rébellion Monican, est chargée de pénétrer la ville en forme de forteresse et d'éliminer le chef du gouvernement. Mais comme dans toute intrigue politique, rien n'est jamais très simple. Aeon Flux va découvrir lors de sa mission que les scientifiques ne sont pas forcément les seuls responsables de la catastrophe qui a plongé le monde dans les ténèbres.

Intéressée par le potentiel de ce dessin animé MTV, créé par Peter Chung (**Matriculated**, le dernier segment du collectif **Animatrix**), Paramount réunit plusieurs talents propices à mener à bien le projet d'adaptation, dont Charlize Theron pour incarner le rôle-titre et la réalisatrice Karyn Kusama, qui devrait marquer l'essai après un **Girlfight** (qui a révélé Michelle Rodriguez) de bonne mémoire. Tourné à Berlin, dans les Studios Babelsberg (ceux de Metropolis, excusez du peu!), **Aeon Flux** se voit nanti d'un budget de 55 millions de dollars, une somme relativement modeste comparée à ses ambitions. Après quelques périples particuliers (arrêt du tournage dû au fait que Charlize Theron se soit foulée la cheville), le tournage s'est achevé en décembre dernier, et il reste encore quelques mois de post-production intense avant la sortie prévue pour août prochain aux États-Unis et le 12 octobre prochain chez nous. Wait and see...

Stéphane MOÏSSAKIS

THE POSSESSED ROCK N' ROLL NIGHTMARE

NOUVELLE PRODUCTION CREATIVE LIGHT, THE POSSESSED POURRAIT BIEN SE DÉMARQUER DU LOT AVEC SON HISTOIRE DE FANTÔME QUI TOURNE AU SLASHER BRUTAL ET SATURÉ. RIEN DE MIEUX QUE LES ROTARDS À FOND POUR COUVRIR LES CRIS DE SES VICTIMES...

Fondée en 1995 par son ami Carlton Light Wobbride s'est spécialisé dans la mise en chantier des productions et distributeurs indépendants qui ne savent plus où donner de la production. Fort d'un catalogue large de 7 années au titre explicites (**Galaxy Hunter**, **Night Hunt**, **Matrix Hunter**, **Demon Town**), Creative Light nous propose aujourd'hui **The Possessed**, nouveau long-métrage de Corby [illegible] un retour de seconde zone (**Unseen Evil 2**, **Devil's Rejects**, quelques réalisations **A Crack in the Floor**, **The [illegible]**). Écrit par Adam Hurlbrink (**A Gathering**), **The Possessed** nous [illegible] de la belle Cassidy (Kacia Brady, vue [illegible] dans **Devil's Highway**), chanteuse d'un groupe de rock, [illegible] par son ambition qui l'incitait en [illegible] de la plus [illegible] par Neal, son copain [illegible] Dave, **Glory Days**, la [illegible] de [illegible] une dernière [illegible] Tout naît par Neal, [illegible] des autres [illegible] composée par [illegible] **Dark Walker** Small et [illegible] **Who's your Daddy?** [illegible] rend visite au Dr. Meso [illegible] **Beach Babes 2**, spécialiste de l'occultisme nantie de [illegible] pratiques, lui aura donné quelques réponses à des questions [illegible] — *Bon, quand même enregistrer notre [illegible]* — La réponse est évidemment *non* - et Cassidy [illegible] quelques anciens collègues en prenant possession [illegible] afin de les exterminer méchamment les uns après les autres. Orgueilleuse entre autres par Timbrook himself et le [illegible] David S. Sterling (**Evil Unleashed**, **Death Factory**, **Creepies**, **[illegible] Blood**, **[illegible] 2**). Courez les à vous mais ne les prêtez pas, quelle [illegible] **The Possessed** semble bien parti pour écumer les différents [illegible]. Ce n'est pas que quelqu'un l'achète pour la

Alexandre BUSTILLO

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Un petit tour presque complet de l'Extrême-Orient dans ces notules, avec les Philippines, le Japon, la Corée du Sud, l'Inde, Hong Kong et la Thaïlande. Et pour finir en beauté, rien de mieux qu'un film sportivo-historico-social sur le catch.

■ Après le succès rencontré par son jouissif **Gagamboy** (on remarquera une nouvelle fois que les Bretons ont comme d'habitude d'excellents goûts, vu qu'ils lui ont attribué le Prix du Public lors des dernières Utopiales…), Erik Matti est de retour avec un film d'horreur bien saignant **Pasyam** (le nom d'un rituel de prières qui dure neuf jours lors des enterrements traditionnels philippins) est un film de fantômes et de maison hantée, dans lequel des frères et sœurs se retrouvent réunis lors du deuil de leur mère qu'ils n'avaient pas vu depuis des années. Bien entendu, vu le genre, les enfants sont rapidement confrontés à des apparitions surnaturelles qui ne tardent pas à les décimer un par un. Matti a à sa disposition un joli casting, composé de la belle Aubrey Miles (message personnel : Aubrey, j'ai perdu ton numéro de téléphone, merci de me recontacter) dans le rôle d'un personnage autiste, ainsi que Maricar de Mesa, Cherrie Pie Picache (!) et Ernie Concepcion. On attend le film avec impatience et l'on espère très fort que l'ami Matti réussira de nouveau à nous surprendre et à nous enthousiasmer avec ce dernier opus.

■ Pour tous les amoureux transis d'Ava Ueto, l'héroïne d'**Azumi** sachez qu'elle vient de boucler **Azumi 2 : Death or Love**, tournée cette fois-ci par Shusuke Kaneko et que, par ailleurs, elle est actuellement à l'affiche d'**Install**. Dans ce film réalisé par le chippeux Kiyotaka Ueto joue le rôle d'une lycéenne qui, désenchantée par son environnement, se renferme petit à petit sur elle. Un jour, elle rencontre un garçon de 10 ans (qui s'occupe d'un chat érotique !) lui proposant de venir travailler en sa compagnie sur Internet. La jeune fille découvre alors un monde qui lui est totalement inconnu… Ne retenez pas votre souffle plus longtemps, **Install** n'a d'érotique que son pitch et Aya ne dévoile rien dans le film. Ça y est, vous vous êtes calmés ?

■ Vous connaissez tous Osamu Tezuka. Mais saviez-vous que le bonhomme avait un fils réalisateur ? Makoto Tezuka, dont le **Hakuchi** était sorti il y a maintenant quelques années en France, a fini **Synchronicity**, dans lequel un mannequin assiste à un meurtre dans un love hotel. Elle est alors convaincue que quelqu'un en veut à sa colocataire… Ne vous fiez pas à ce court résumé, vu le passé cinématographique du fils Tezuka, il y a fort à parier que **Synchronicity** n'ait rien d'un simple slasher (c'est quasiment sûr) et nous réserve donc de nombreuses surprises, aussi bien visuelles que scénaristiques.
À noter que Makoto Tezuka a par ailleurs tourné un court-métrage pour un projet nommé **Cyber Deka Matsuri** (auquel ont aussi participé des gens comme Kiyoshi Kurosawa ou Ryuichi Hiroki), dans lequel un flic du futur débarque dans notre présent (ou presque) pour essayer d'empêcher le joyeux feu d'artifice du 11 septembre. Problème : il arrive à la mauvaise date et la peute tête est déjà finie…

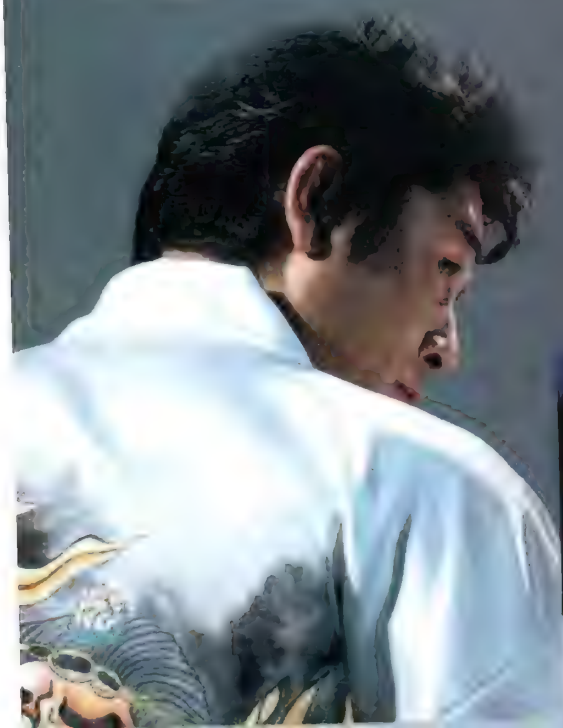
■ Comme on parle de Seol Kyung-Gu plus bas, on en profite pour signaler que l'acteur sera à l'affiche de la suite de **Public Enemy** (dans lequel il tenait le rôle du flic borderline), tout simplement titrée **Another Public Enemy**, et que réalise à nouveau Kang Woo-Suk.

■ Bon, il faut tout de même le dire, sachez qu'un film nommé **The Sperm** est actuellement en préparation en Thaïlande. Sortie prévue l'année prochaine. C'est sûr, l'attente va être dure (normal, puisqu'il est question de jus d'homme… Bon d'accord, c'est naze, mais quelle idée de pondre des titres pareils tout de même !)

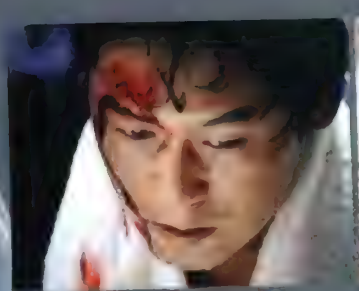
■ Direction Bollywood où un nouveau film d'horreur nommé **Ho Saktai Hai** ne va pas tarder à sortir. Réalisé par Wilson Louis, le film narre la confrontation dans un petit village entre un docteur partisan de

RIKIDOZAN

LORSQUE LE SPORT RENCONTRE L'HISTOIRE, DE TRÈS FORTES AVENTURES HUMAINES NAISSENT GÉNÉRALEMENT. C'EST LE CAS AVEC RIKIDOZAN, PÈRE DU PURORESU (LE PRO-WRESTLING EN TERMES ANGLO-SAXONS) ET CORÉEN DE NAISSANCE AYANT CACHÉ SA VÉRITABLE IDENTITÉ DURANT TOUTE SA VIE. LÉGENDE AU JAPON, ET PAS SEULEMENT CHEZ LES PLUS DE 50 ANS, RIKIDOZAN EST UNE FIGURE MAJEURE DU SPORT NIPPON, UN HOMME QUI LANÇA LE PRO-WRESTLING, LUI APPORTA POPULARITÉ ET SUCCÈS ET, D'UNE CERTAINE FAÇON, PERMIT BIEN PLUS TARD À DES ÉVÉNEMENTS MAJEURS DE COMBAT COMME LE PRIDE (LA PLUS IMPORTANTE COMPÉTITION MONDIALE DE COMBAT LIBRE) D'EXISTER.



Né en 1924 dans ce qui n'était pas encore appelé la Corée du Nord, Rikidozan se nomme en fait Kim Sin-Nak. Un nom bien difficile à porter au Japon, où le racisme anti-Coréens était (et est toujours) de rigueur. Kim, qui grandit au Japon, est victime durant toute sa jeunesse de railleries raciales et change donc de nom en adoptant celui de Mitsuhiro Momota, tout en s'inventant des origines du côté de Nagasaki. De ce moment précis jusqu'à la fin de sa vie, personne ne connaîtra ses racines coréennes. Des années après sa mort, des millions de Japonais découvriront enfin, abasourdis, que leur héros était en fait un Coréen…



Après une formation de sumotori, Rikidozan se lance dans le catch en 1951. Il obtient très rapidement un énorme succès car il fait ce que personne au Japon n'a été capable de faire : il fout la raclée aux Américains. Autant dire que dans le climat d'après-guerre (et de la cuisante défaite de l'Empire du soleil levant), les combats de Rikidozan revêtent un caractère qui dépasse les limites du sport. Il faut préciser qu'en plus, le lutteur n'hésite pas à en rajouter une couche et met complaisamment en boîte les catcheurs ricains. Les Japonais sont aux anges, le pays retrouve sa fierté perdue sous les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, et Rikidozan devient bien plus qu'un héros : il incarne dès lors l'esprit combattant et indomptable du Japon. Après de nombreuses autres victoires nationales et internationales (principalement contre des étrangers – des Américains en majorité), Rikidozan connaîtra une fin tragique en 1963. Alors qu'il est dans une boîte à Tokyo, une embrouille

la médecine moderne, un homme prétendant pouvoir lire l'avenir et une femme pratiquant la magie noire. Après la disparition de son frère et de sa belle sœur, le médecin se retrouve avec un neveu qui ne parle plus du tout. Tout cartésien qu'il est, le bonhomme est obligé d'admettre que certains événements peu naturels ont lieu dans son environnement..

■ Le très joliment nommé **Ocean Butterfly** devrait sortir en début d'année en Thaïlande. Sorte de **Splash** local, le film narre une histoire d'amour entre un garçon (humain) et une fille qui, elle, n'est pas tout à fait comme nous autres, bons vieux Terriens. C'est en effet une Merienne (si le Terrien habite la terre, le Merien habite la mer, logique non? Comment ça le terme n'existe pas?!) qui, lorsqu'elle ne se camouffle pas sous une apparence humaine, est toute bleue avec des nageoires et des ailerons sur le corps. Mais comme tout le monde le sait, l'amour rend aveugle

■ On vous parle depuis un petit moment de la montée en force de l'érotisme dans le cinéma indien. **Bold**, dont le titre est déjà tout un programme, est un rape and revenge dans lequel une ancienne Miss nommée Tanvi Varma joue le rôle d'une victime qui cherche à se venger (oui, un rape and revenge quoi...). Pour justifier ses apparitions topless dans le film, la nouvelle venue explique qu'un viol ne peut pas être pris au sérieux par le public si la victime ne montre pas ses seins... Dans le genre explication foireuse pour justifier un film d'exploitation, on doit tenir ici l'une des meilleures prétendantes!

■ On finira ces news par une triste nouvelle: le compositeur hongkongais James Wong Jim, l'un des plus célèbres compositeurs de l'ancienne colonie, vient de passer l'arme à gauche. Paix à son âme

LE 12 JANVIER EN DVD

Deux films angoissants, deux chefs-d'œuvre - Edition collector

CURE
Un film de Kiyoshi Kurosawa

THE HOLE
Un film de Tsai Ming-Liang

Le Monde

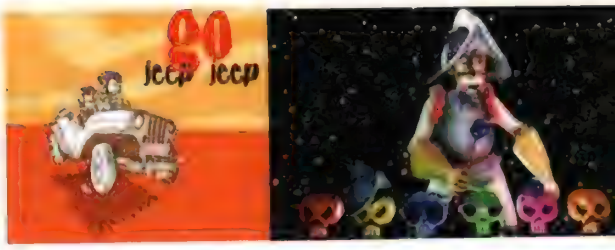
OUI 102.3 FM

mk2 éditions

la collection de référence en DVD VIDEO

E-MAGICIENS 2004

Depuis maintenant 6 ans, Valenciennes accueille les rencontres européennes de la jeune création numérique. Étudiants, pédagogues et professionnels à l'affût de nouveaux talents se sont retrouvés du 24 au 26 novembre dernier autour de conférences, ateliers, expositions et projections, avec la typographie comme thématique 2004 (après le Japon et les jeux vidéo).



Pas moins de 22 heures ont été consacrées à la projection de courts-métrages de fin d'études contenant de belles promesses et beaucoup de balbutiements. Touchante vitrine de savoir-faire diplômé en quête d'emploi, relevant parfois plus de la démonstration technique et esthétique que du projet d'auteur, on en retiendra néanmoins quelques titres marquants.

MESSAGES ANIMÉS

Dans la catégorie claque visuelle 3D, les motards robots de **True Color** (B. Bey, P. Ducos, Coup de Cœur Softimage) et l'escargot de **Loop** (J. Rancœur, V. Baertsoen, E. Boyard, C. Blanchard, Coup de Cœur Sacem « Création sonore et musicale ») caracolent en tête. Les premiers dans une cité-machine high-tech, d'un blanc rutilant, qu'ils polluent allègrement avec leurs pots d'échappement à longueur de journée, jusqu'à ce qu'un robot nettoyeur fasse une erreur de manip' et repeigne l'ensemble aux couleurs d'un arc-en-ciel explosif. Le second balade sa coquille hyperréaliste dans un feu d'artifice de formes géométriques en perpétuelle éclosion, d'abord jungle luxuriante, puis ville tentaculaire finissant par s'effondrer sur elle-même.
Rayon cartoon 2D, **Twin on Speed** (M. Sanlaville) nous offre une baston dopée aux hormones entre deux jumeaux chevauchant toutes sortes de véhicules surarmés et un monstre increvable. Du Tex Avery en street wear. Moins gratuit, **No Limits** (H. Wittlinger, A. Perl, M. Stolzenberg, Mention Spéciale de la Presse) suit une décapotable pilotée par un croquemitaine aux dents longues amateur de cigares, trimballant trois marmots enfumés à l'arrière, et traversant à toute blinde des montagnes gribouillées en mapping 3D. On comprend à la fin que ce sont en fait les gosses qui pédalent d'arrache-pied, dans ce spot contre l'exploitation des enfants.

TONS DIVERS

D'une poésie mi-naïve mi-second degré, disons « adulescente », **La Première fois** (A. Brien) nous plonge dans le questionnement existentiel d'un gars très à l'écoute de sa nouvelle machine à laver, considérée comme une jeune conquête à satisfaire et qui ne tarde pas à ne plus pouvoir se passer de la position essorage puissance maximale… **Poteline** (C. Miller) présente un lotissement de tours où des princesses s'ennuient graves en attendant leur prince charmant. Quant aux mamies bretonnes de **La Migration Bigoudenn** (E. Castaing, A. Heboyan, F. Togora, Coup de Cœur Canal +), elles font sauter des crêpes qui leur serviront de parachutes ascensionnels pour rejoindre une pleine lune aux allures de galette.
Moins joyeux, mais beaux, introspectifs et d'origine japonaise, les animes **Kamiya's Correspondence** (S. Sabakibara) et **A Boy Who Wanted To Be A Super Hero** (H. Murakami) avec son étrange 3D à base de photos retouchées, ont assuré le spectacle. Dans le premier, une fillette écrit une lettre à sa mère décédée, racontant son quotidien scolaire (ses copines qui sortent avec des hommes d'affaires pour un peu d'argent de poche, une relation prof-élève…) et domestique (son père moine plongé dans la prière, son petit frère schizophrène avec ses masques d'animaux et ses amis imaginaires…). Dans le second, le narrateur explique en voix-off comment il s'est sauvé lui-même en remontant le temps, affublé d'un costume de panda, pour redonner l'envie de vivre à son double préadolescent dépressif.
Très Tod Browning, **Five O'Clock Shadow** (M. Lamont, Coup de Cœur Newtek) fait dans l'animation de marionnettes, avec une femme à barbe courtisée par son voisin chauve. Finalement conquise, elle lui confectionnera une moumoute avec ses poils du menton.
Citons encore **1916** (F. Bedouel, Mention Spéciale SACEM), fait d'aplats bichromes 2D, terrible tranche de vie, ou plutôt de mort, durant la 1ère Guerre Mondiale, dédiée à l'arrière-grand-père du réalisateur, et **Hernando** (T. Bernos, J. Haupert, N. Lesaffre), scopitone 3D kitsch chorégraphiant pirates et conquistadors sur un tube 50's, avant de finir sur **Overtime** (O. Atlan, T. Berland, D. Ferré, Coup de Cœur Public et Presse), veillée funèbre d'un marionnettiste par une tripotée de clones couturés de Kermit. Cadre en noir et blanc somptueux façon **Nuit du chasseur**, clins d'œil à d'autres classiques comme **Gremlins**, animation du groupe fourmillant de détails hilarants, cadavre toiletté avec respect par les Muppets à vous en coller des frissons, **Overtime** est d'une maîtrise rare, la cohésion brillante entre tragédie à la limite du malsain et sketch délirant sur fond de musique yiddish. Un hommage poignant à Jim Henson. D'ailleurs, l'un de ses réalisateurs planche actuellement sur l'écriture d'un long-métrage. On a hâte de voir ça…

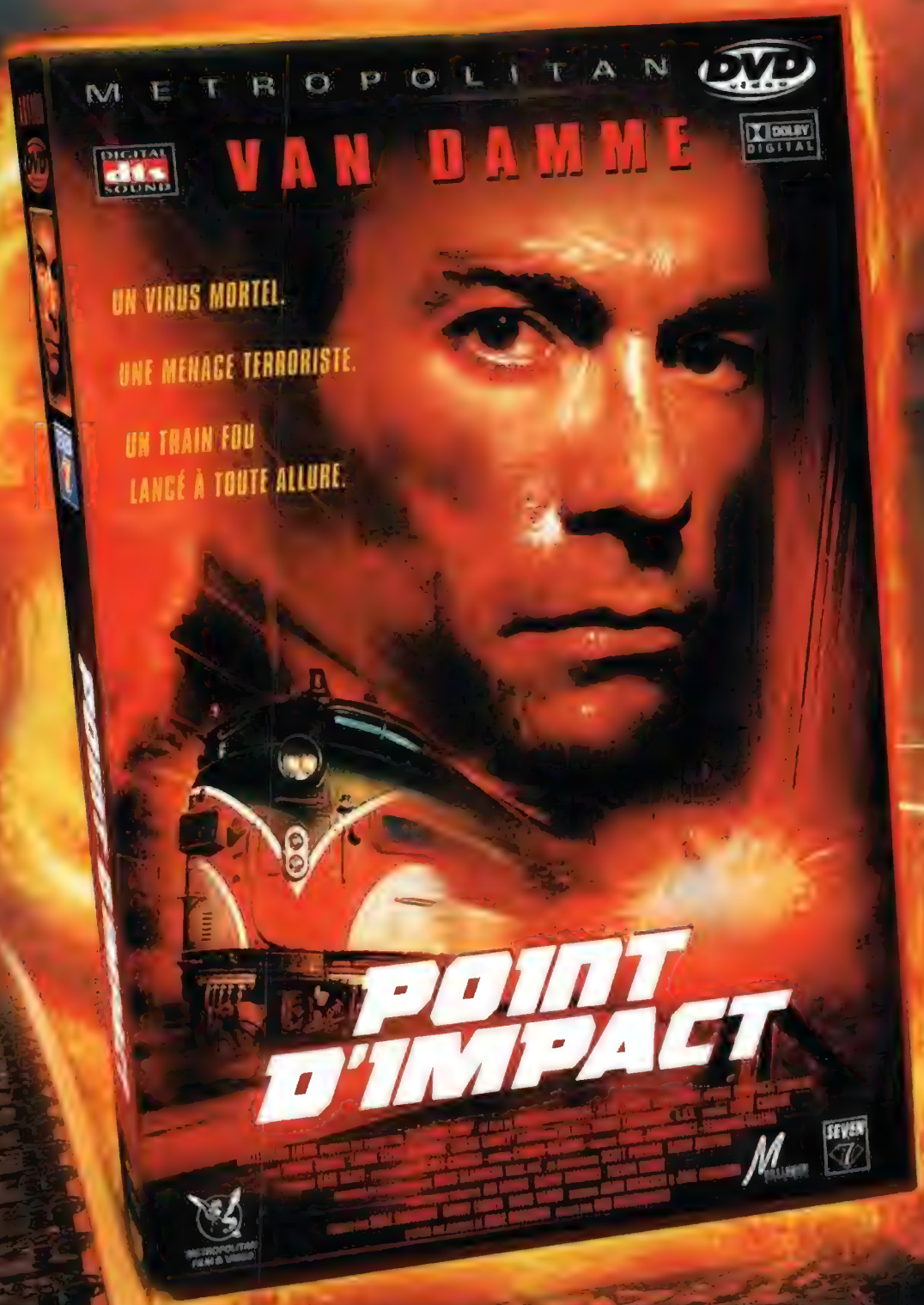
Mael LE MÉE

Ci-dessus, de gauche à droite : Twin on Speed, un cartoon en 2D que n'aurait pas renié Tex Avery, et les conquistadors de Hernando.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite : 1916, une très belle réflexion sur la 1ère Guerre Mondiale, le croquemitaine de No Limits, l'escargot de Loop et les motards robots de True Color.

LE NOUVEAU VAN DAMME

EN DVD



DISPONIBLE
LE 6 JANVIER 2005

SEVEN 7

AVIATOR

AND THE WINNER IS...

La guerre qui a opposé Martin Scorsese aux frères Weinstein sur **Gangs of New York** n'est un secret pour personne. Après s'être investi comme jamais dans ce projet qu'il rêvait de tourner depuis 20 ans, Scorsese a dû subir les diktats imbéciles de Miramax avant sa sortie. Aussi peut-on être surpris de le voir revenir aussitôt dans le giron de la firme, même si le projet **Aviator** ne lui est pas intime, car orchestré en amont par Leonardo DiCaprio et Michael Mann. C'est sans compter la franchise d'un Scorsese qui n'a plus rien à cacher, confiant sans détour son désir de réaliser un blockbuster à succès, un « assignment » comme il le qualifie lui-même, que l'on annonce déjà favori aux Oscars. Du coup, il y a deux films dans **Aviator**, pas forcément incompatibles, mais dont le déséquilibre atténue légèrement notre enthousiasme. D'un côté, un très grand film d'aventure glamour et trépidant, qui n'a pas besoin du nom d'Howard Hughes pour exister, et qui peut se targuer d'en mettre plein les yeux: mise en scène fastueuse, reconstitution impressionnante, photo incroyable de Robert Richardson (aux jeux de lumière inspirés de Vermeer), interprétation hallucinante (il faut voir Cate Blanchett en Katharine Hepburn pour le croire!) et la preuve que Scorsese peut composer à merveille avec les effets spéciaux (le magnifique ballet d'avions de **Hell's Angels**, mais surtout un crash inédit, qui reste l'un des plus intenses jamais filmés!). Une vision élégante, éminemment classique, d'un inventeur/producteur/artiste chevronné à la vie rocambolesque, dont les démons intérieurs sont dépeints avec intelligence, mais qui ne nuancent que sommairement la dimension profondément héroïque que Scorsese et DiCaprio ont choisi de donner au personnage, avec passion certes, mais sans discernement. Ce qui donne un second film presque obsolète, alors que c'était celui pour lequel nous nous déplacions: le biopic sur Howard Hughes par Martin Scorsese. Une association qui promettait une œuvre ample, brassant, à travers la vie d'un excentrique légendaire et ambigu, l'histoire du cinéma et celle de l'Amérique, Hughes étant l'incarnation de cette sphère fantasmatique et typiquement ricaine, où cinéma et politique s'accouplent dans le plus grand secret. Mais comme submergé par les impératifs commerciaux de cet « assignment », Scorsese n'égratigne jamais le mythe et se contente de le traiter superficiellement. Si la thématique du milliardaire aventurier, caressant les femmes comme il balaie de la main la carlingue de ses avions, est en soi rebattue, il en est de même des dérives du personnage, finalement pathétique et « respectable » dans sa paranoïa aigue et ses phobies incurables, quand bien même Hughes était aussi un vrai salaud, misogyne, raciste et anticommuniste notoire (qui balançait des missives secrètes à l'HUAC!), ce que le film n'évoque qu'imperceptiblement. Aussi virtuose soit-il, **Aviator** se refuse à la moindre prise de risque (même en termes visuels, Scorsese était déjà passé par là), ce à quoi le cinéaste, dont l'intégrité et les audaces imprégnaient encore le génial **Gangs of New York**, ne nous avait jamais habitué. Somptueux mais confortable, aussi luxueux qu'inoffensif, **Aviator**, candidat rêvé pour les Oscars, est de la belle ouvrage sans réels enjeux, la reliure opulente d'un livre qu'il survole et qui garde encore jalousement tous ses secrets...

Yannick DAHAN

THE AVIATOR. USA. 2004. RÉAL.: MARTIN SCORSESE. SCÉN.: JOHN LOGAN. DIR. PHOT.: ROBERT RICHARDSON. MUS.: HOWARD SHORE. PROD.: MICHAEL MANN, SANDY CLIMAN, GRAHAM KING, CHARLES EVANS JR. POUR FORWARD PASS, APPIAN WAY, IMF, INITIAL ET MIRAMAX. INT.: LEONARDO DICAPRIO, CATE BLANCHETT, KATE BECKINSALE, JOHN C. REILLY, ALEC BALDWIN, ALAN ALDA, JUDE LAW... DUR.: 2H45. DIST.: TFM. SORTIE LE 26 JANVIER 2005.

BRUCE LEE

EST KATO LE JUSTICIER MASQUÉ

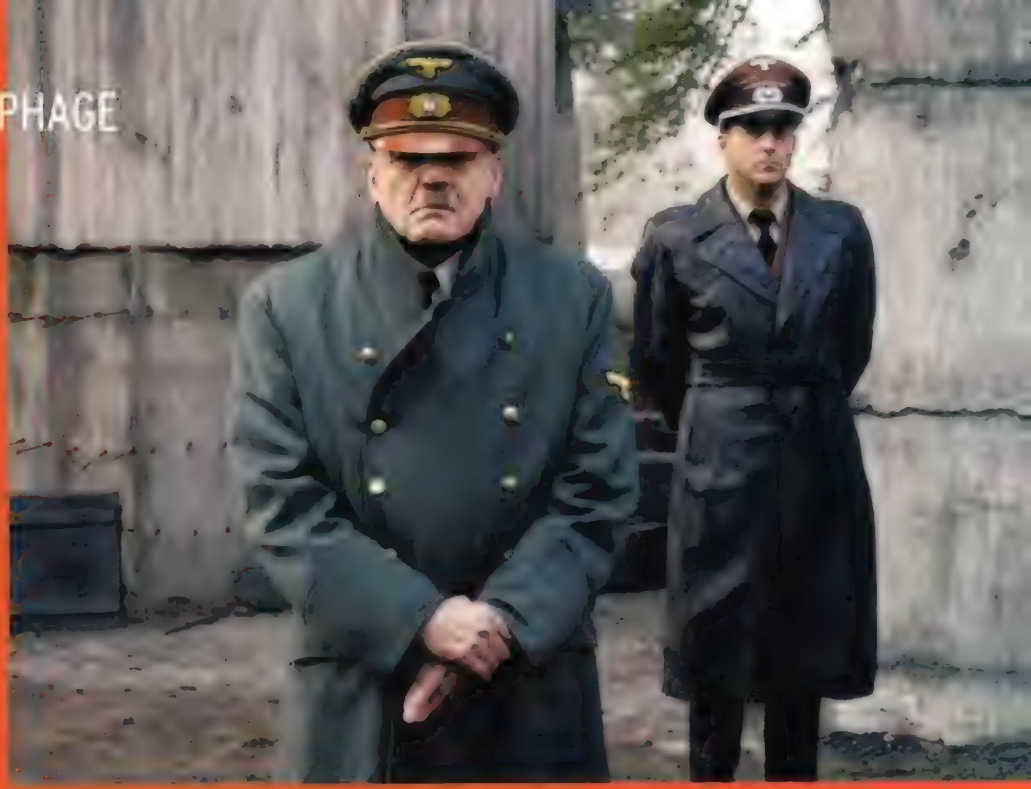
POUR LA PREMIÈRE FOIS EN DVD

LE PERSONNAGE CULTE QUI A RÉVÉLÉ BRUCE LEE

DISPONIBLE LE 6 JANVIER

13ème RUE
LA CRIME ACTION ET SUSPENSE

LA CHUTE
DESCENTE AUX ENFERS



Choisir un sujet couillu est une chose, le traiter intelligemment en est une autre. Pourtant, **La Chute** réunit ces deux qualités dont la cohabitation s'avère bien souvent difficile.

Berlin, avril 1945. Tandis que l'Armée Rouge est aux portes de la ville, Adolf Hitler et son état major, réfugiés dans un bunker, vivent leurs dernières heures sous le regard de Traudl Junge, une jeune et fidèle secrétaire embauchée par le Führer au dernier moment…

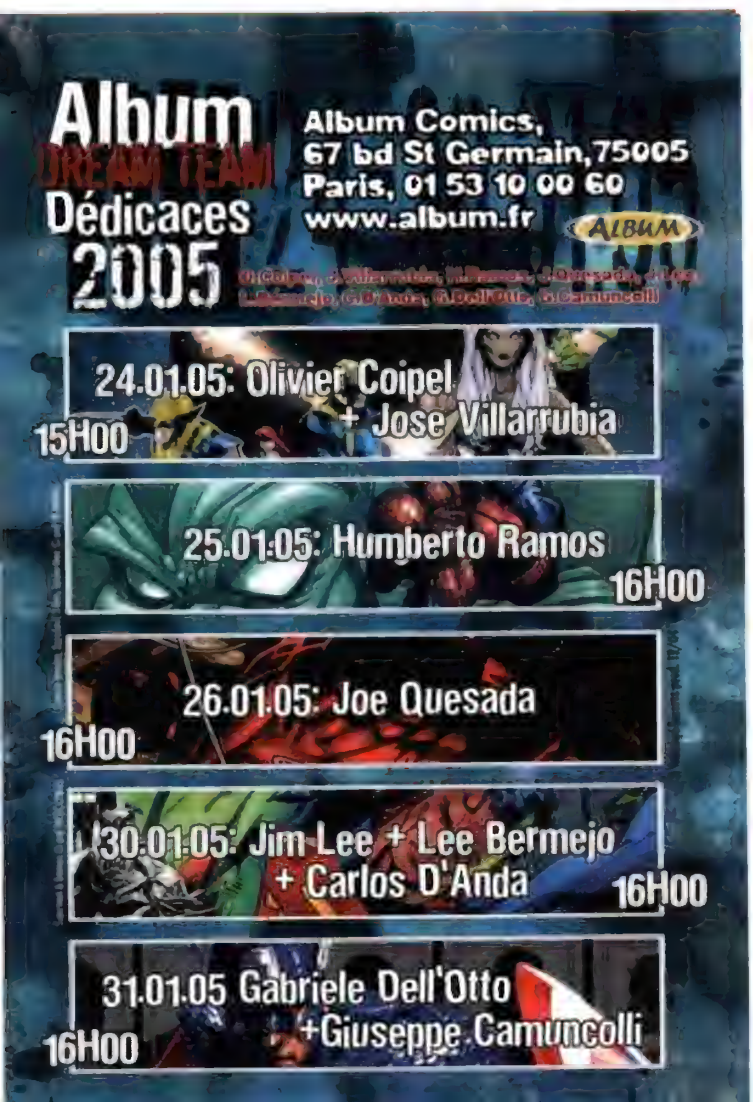
Dès le départ, la séquence du choix de la secrétaire par un Hitler bonhomme et attentionné impose une vision du personnage qui casse avec l'image de démon hirsute que se traîne le dictateur dans l'inconscient collectif. En montrant d'emblée l'horreur à visage humain et en se focalisant sur les derniers jours d'Hitler et de son entourage direct, Hirschbiegel et son producteur/scénariste choisissent courageusement de descendre dans la fosse aux lions et d'observer froidement la mécanique intime du désastre. À ce titre, la séquence où le couple Goebbels tue ses 6 enfants avant de se suicider est sans doute l'une des scènes les plus glaçantes qu'il ait été donné de voir sur un écran ces derniers temps. Ce sentiment d'avilissement inexorable prend même parfois des détours encore plus subtils, notamment lors des noces pré-mortem d'Hitler et Eva Braun, qui tournent à la farce grotesque lorsque l'officier célébrant demande au Führer s'il est bien de race arverne, comme le voulait la procédure de mariage nazi. Ici, le spectateur se prend à rire, mais le rire finit par s'étrangler et nous renvoie au sens réel et terrible de ce qui est en train de se dérouler sous nos yeux. Ce parti pris audacieux, certains n'ont pas voulu l'admettre. (1) Pourtant, Hirschbiegel compte constamment sur l'intelligence de son spectateur, tout d'abord par sa manière de filmer presque clinique (éclairages froids, caméra à l'épaule) qui offre le moins de recul possible, mais aussi par la façon qu'a le film de dresser le portrait d'un pays en perdition (voir le titre) à travers une petite communauté cadenassée dans son bunker comme dans sa subjectivité malade. Encore mieux, en envisageant le film entier à travers le regard d'une petite secrétaire innocente et dévouée, le réalisateur nous renvoie à la gueule notre propre comportement et questionne l'humanité de chaque spectateur. Rarement un film (qui plus est allemand) aura tenté de s'approcher autant de la Bête pour mieux nous donner le vertige. Tout simplement brillant.

Arnaud BORDAS

(1) Malgré (ou à cause de) ses 4,5 millions de spectateurs, le film a déclenché un petit scandale outre-Rhin sur le thème est-il bon pour un acteur de représenter Hitler de façon humaine. Wim Wenders, dans un article détruit et critique, a même tenté de comparer **La Chute** et **Resident Evil: Apocalypse** à l'avantage du second, qui lui, ne montrait la mort du méchant.

DER UNTERGANG. ALLEMAGNE. 2004. RÉAL.: OLIVER HIRSCHBIEGEL. SCÉN.: BERND EICHINGER D'APRÈS LES LIVRES DE JOACHIM FEST ET DE TRAUDL JUNGE. DIR. PHOT.: RAINER KLAUSMANN. MUS.: STEPHAN ZACHARIAS. PROD.: BERND EICHINGER POUR CONSTANTIN FILM ET DEGETO FILM. INT.: BRUNO GANZ, ALEXANDRA MARIA LARA, CORINNA HARFOUCH, ULRICH MATTHES, JULIANE KÖHLER, HEINO FERCH, THOMAS KRETSCHMANN... DUR.: 2H30. DIST.: TFM. SORTIE LE 5 JANVIER 2005.

Ci-dessus :
L'opportunité d'un rôle mémorable (et controversé) pour un Bruno Ganz habité. Rarement une figure dictatoriale aura trouvé si fort porteur.



OCEAN'S TWELVE
CONGÉS PAYÉS

Il faut le dire tout de suite, histoire de se soulager : **Ocean's Twelve** est une purge sans nom. Après un **Ocean's Eleven** qui transcendait le film de casse par un sens du glamour particulièrement classieux, cette suite sent le film de potes en vacances à plein nez. Mais un film de potes en vacances budgété à 110 millions de dollars, ça donne très vite une idée du projet. Les photos du tournage en Europe qui s'étalaient dans la presse people de cet été laissaient déjà entendre que nos amis les stars se la coulaient douce entre deux plateaux. **Ocean's Twelve** confirme donc le ratage pressenti et s'impose comme un grand n'importe quoi bourré de prétentions destinées à rattraper la sauce. Pas besoin de raconter l'histoire, il n'y en a pas. Soderbergh meuble ses deux heures avec des gags pas drôles, du second degré facile, des idées consternantes (comme le rôle à tiroirs de Julia Roberts et le caméo très long de Bruce Willis) et y rajoute quelques zooms en rafale, une caméra portée auteurisante et autres tics foireux destinés à faire passer la pilule. Les acteurs, eux, sont affligeants de médiocrité, avec mentions spéciales pour Clooney, inexistant, Damon, insupportable, et Roberts, sortie tout droit d'une sitcom. Cassel semble y croire mais il est bien le seul…

Arnaud BORDAS

USA. 2004. RÉAL.: STEVEN SODERBERGH. SCÉN.: GEORGE NOLFI. DIR. PHOT.: STEVEN SODERBERGH. MUS.: DAVID HOLMES. PROD.: JERRY WEINTRAUB POUR WARNER BROS., VILLAGE ROADSHOW PRODUCTIONS ET SECTION EIGHT. INT.: GEORGE CLOONEY, BRAD PITT, MATT DAMON, CATHERINE ZETA-JONES, ANDY GARCIA, JULIA ROBERTS, VINCENT CASSEL… DUR.: 2H05. DIST.: WARNER BROS. SORTI LE 15 DÉCEMBRE 2004.

Cette année, il n'y a pas vraiment de surprise pour le haut du panier, Spider-Man 2 remportant haut la main tous les suffrages puisqu'il est cité dans toutes les listes (sauf celle de Sévéon, mais c'est normal, il est Breton !). En même temps, il faut bien avouer que le film de Sam Raimi nous a cueillis comme des fleurs, même si on s'attendait quand même à un sacré morceau de cinéma !

BILAN 2004

Dans les pires, Catwoman se retrouve de toute évidence en tête de liste, talonnée de près par Resident Evil : Apocalypse et Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang, deux challengers de poids tellement faciles à déboulonner qu'il était logique de les retrouver en bonne position. L'un dans l'autre, 2004 marque une année assez spéciale dans le sens où la demi-mesure n'a pas vraiment eu droit de citer, les films étant soit très bons (Hellboy, Kill Bill), soit très nuls (AvP, Shrek 2) !

ARNAUD BORDAS

> Les meilleurs

1. Les Indestructibles
2. Spider-Man 2
3. Hellboy
4. Kill Bill Volume 2
5. La Passion du Christ
6. Steamboy
7. Collatéral
8. 800 balles
9. Open Range
10. 36, quai des orfèvres

> Les pires

1. Immortel (ad vitam)
2. Cabin Fever
3. Shrek 2
4. Ocean's Twelve
5. Resident Evil : Apocalypse
6. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
7. Les Revenants
8. Catwoman
9. The Punisher
10. L'Exorciste - au commencement

ALEXANDRE BUSTILLO

> Les meilleurs

1. May
2. Hellboy
3. Spider-Man 2
4. Massacre à la tronçonneuse
5. L'Armée des morts
6. Jeepers Creepers 2
7. Nikos the Impaler (direct-to-DVD)
8. Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban
9. Le Convoyeur
10. Cabin Fever

> Les pires

1. Open Water
2. Le Chat chapeauté
3. Catwoman
4. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
5. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
6. Visitors (direct-to-DVD)
7. Hypnotic
8. Resident Evil : Apocalypse
9. L'Effet papillon
10. Blade : Trinity

JULIEN DUPUY

> Les meilleurs

1. Old Boy
2. Les Indestructibles
3. Hellboy
4. Innocence : Ghost in the Shell 2
5. Spider-Man 2
6. Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban
7. Jeepers Creepers 2
8. 800 Balles
9. Kiki, la petite sorcière
10. Les Chroniques de Riddick

> Les pires

1. Big Fish
2. La Passion du Christ
3. Resident Evil : Apocalypse
4. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
5. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
6. Blade : Trinity
7. Spy Kids Mission 3 D
8. L'Exorciste - au commencement
9. Catwoman
10. Van Helsing

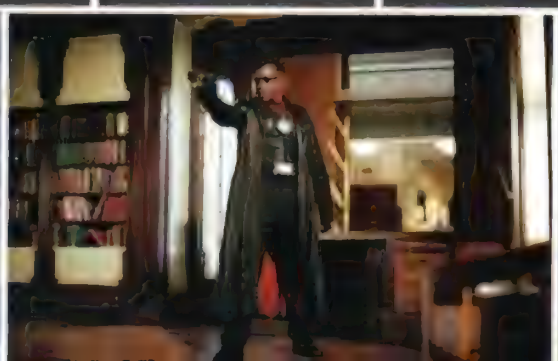
STÉPHANE MOÏSSAKIS

> Les meilleurs

1. Spider-Man 2
2. Hellboy
3. Les Indestructibles
4. Kill Bill Volume 2
5. Innocence : Ghost in the Shell 2
6. 800 Balles
7. Steamboy
8. Man on Fire
9. Jeepers Creepers 2
10. May

> Les pires

1. Shrek 2
2. Dead or Alive
3. Benjamin Gates et le trésor des templiers
4. Le Manoir hanté et les 999 fantômes
5. 30 ans sinon rien
6. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
7. Resident Evil : Apocalypse
8. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
9. L'Exorciste - au commencement
10. The Punisher



PALMARÈS DE LA RÉDACTION

› Les 10 meilleurs

1. Spider-Man 2
2. Hellboy
3. Old Boy
4. Kill Bill Volume 2
5. Les Indestructibles
6. Collateral
7. L'Armée des morts
8. May
9. Man on Fire
10. Ong-Bak

› Les 10 pires

1. Catwoman
2. Resident Evil : Apocalypse
3. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
4. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
5. Shrek 2
6. Blade : Trinity
7. L'Exorciste - au commencement (ex-aequo)
   Immortel (ad vitam) (ex-aequo)
9. The Punisher (ex-aequo)
   Alien Vs. Predator (ex-aequo)

DAMIEN GRANGER

› Les meilleurs

1. Spider-Man 2
2. May
3. Old Boy
4. Massacre à la tronçonneuse
5. Ong-Bak
6. L'Armée des morts
7. Les Chroniques de Riddick
8. Van Helsing
9. Man on Fire
10. Infernal Affairs

› Les pires

1. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
2. Catwoman
3. The Punisher
4. Resident Evil : Apocalypse
5. Blade : Trinity
6. Dead or Alive
7. Le Roi Arthur
8. Le Village
9. I Robot
10. Alien Vs. Predator

FAUSTO FASULO

› Les meilleurs

1. Kill Bill Volume 2
2. Collateral
3. Spider-Man 2
4. Old Boy
5. Hellboy
6. Le Convoyeur
7. Man on Fire
8. L'Armée des morts
9. May
10. Open Range

› Les pires

1. Catwoman
2. L'Exorciste - au commencement
3. Taking Lives destins violés
4. Instincts meurtriers
5. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
6. Alien Vs. Predator
7. Van Helsing
8. Le Secret des poignards volants
9. Wonderful Days
10. The Grudge

YANNICK DAHAN

› Les meilleurs

1. Collateral
2. Man on Fire
3. Spider-Man 2
4. Kill Bill Volume 2
5. Hellboy
6. 36, quai des orfèvres
7. 800 balles
8. Open Range
9. May
10. "Doom 3" (jeu vidéo)

› Les pires

1. Catwoman
2. Shrek 2
3. Immortel (ad vitam)
4. Blade : Trinity
5. Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang
6. RRRrrrr !
7. The Punisher
8. L'Exorciste - au commencement
9. Resident Evil : Apocalypse
10. Alien Vs. Predator

FATIH BEDDIAR

› Les meilleurs

1. Collateral
2. Man on Fire
3. Infernal Affairs
4. Memories of Murder
5. Old Boy
6. L'Armée des morts
7. Kill Bill Volume 2
8. Eternal Sunshine of a Spotless Mind
9. Gozu
10. Spider-Man 2

› Les pires

1. Gothika
2. Resident Evil : Apocalypse
3. Incident au Loch Ness
4. Torque
5. Alien Vs. Predator
6. Catwoman
7. Ballistic
8. Les Maîtres du Jeu
9. Wonderland
10. Paycheck

DIDIER ALLOUCH

› Les meilleurs

1. Kill Bill Volume 2
2. L'Armée des morts
3. Les Indestructibles
4. Old Boy
5. Eternal Sunshine of a Spotless Mind
6. May
7. Spider-Man 2
8. Ong-Bak
9. Collateral
10. Man on Fire

› Les pires

1. Resident Evil : Apocalypse
2. Et l'homme créa la femme
3. Godsend
4. Timeline
5. Van Helsing
6. Taking Lives : destins violés
7. Retour à Cold Mountain
8. Out of Time
9. Les Chroniques de Riddick
10. Ocean's Twelve

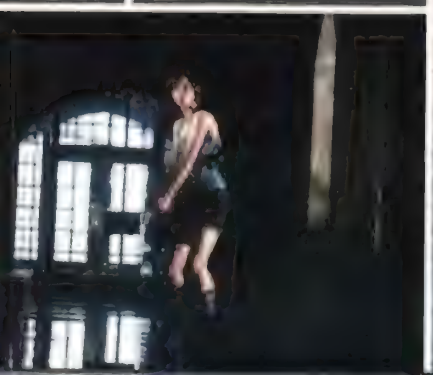
JULIEN SÉVÉON

› Les meilleurs

1. Ong-Bak
2. Dead or Alive 2
3. Infernal Affairs
4. Old Boy
5. Memories of Murder
6. Gozu
7. Deux sœurs
8. The Coast Guard
9. L'Armée des morts
10. Massacre à la tronçonneuse

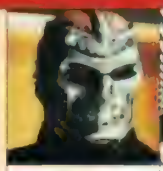
› Les pires

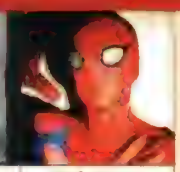
1. Le Village
2. Tarnation
3. Incident au Loch Ness
4. 2046
5. Le Secret des poignards volants
6. Scooby-Doo 2
7. Catwoman
8. Les Rivières pourpres 2 : les anges de l'Apocalypse
9. Alien Vs. Predator
10. Hellboy



AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.





	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
11:14		4 Ingénieux et bien mené, voilà un p'tit thriller peut-être un poil démonstratif mais qui fait son effet.				4 Une comédie noire sans prétentions, rythmée et bien emballée.	4 Un film mineur qui ne fera pas date mais néanmoins très agréable.	4 Plutôt bien ficelé et agréable à suivre, bien que son auteur ne puisse s'empêcher de juger ses personnages...
36, QUAI DES ORFÈVRES		5 On attendait une production formatée et consensuelle, on a un grand polar solennel et habité. Étonnant.	5 Deux acteurs ressuscités, un polar habité, plus de doute, le Marchal est de retour en ville.	5 Une grande fresque policière, ample et bouleversante, par un réal qui connaît ses classiques. Je n'en reviens toujours pas !	3 Entre réalisme et stylistion à outrance, Marchal aurait du choisir.			5 Un grand film policier qui ne fait pas de concessions quant à son sujet. Vraiment excellent...
ALEXANDRE	1 Le foirage du siècle. Stone passe à côté. Angelina Jolie ressemble à Dalida, Colin Farrell aussi...	3 Malgré un sens de l'image parfois grisant, ça reste assez brouillon dans l'ensemble.		2 Hystérique, buveur, séducteur, obsédé, poète, angoissé, monomaniaque, c'est sûr. Conquérant, je sais pas...		5 Une putain de fresque énervée. Du Stone pur jus.		3 Oliver Stone est de toute évidence passé à côté du film de sa vie. Il n'en reste pas moins un ratage intéressant...
BLADE : TRINITY		1 Flinguer l'univers qu'on a créé en le traitant de façon aussi désinvolte et incohérente, cela s'appelle une lucasserie.	1 Les enfoirés, ils ont réussi à nous niquer Blade. Bon allez, on va se refaire le 2 pour se consoler.	0 Le syndrome Judge Dredd... en plus beauf !	0 Que la réalisation, les acteurs, l'action et les sfx soient une catastrophe, soit. Mais en plus, c'est hyper mal écrit !	3 Un côté Z et beauf plutôt plaisant. Mais foirage quand même...	1 Pour la première scène avec Blade, tout simplement la seule où le personnage n'est pas trahi.	1 Désolé, mais je ne peux pas mettre 0 à un film avec Blade.
LE CHÂTEAU AMBULANT		5 Un petit relâchement narratif de rien du tout pour Miyazaki mais ça reste quand même assez vertigineux.		6 Ça doit être épuisant d'aligner les chefs-d'œuvre !	6 Un film-Ovni qui tombe sous le coup de l'évidence. Encore un coup de maître !			5 Miyazaki ne cherche même plus à introduire son univers au spectateur, il le plonge dedans d'entrée. Baïèze !
L'EMPREINTE DE LA MORT		1 Le film est nul mais le gros Roger et son petit café m'ont occasionné un fou rire mémorable.		1 Navet qualité belge, tout le bon goût du tarpé...		4 Un vigilante movie efficace avec un JCVD on fire !	4 Un polar froid, sec, violent, bourrin... et un Van Damme au meilleur de sa forme.	1 Van Damme commence vraiment à avoir une gueule. Dommage que ce soit dans un film se la pète !
L'EXORCISTE - AU COMMENCEMENT	3 Z mais tellement drôle.	0 Renny Harlin en free style pour un grand moment de n'importe quoi.	2 Rien que pour la fausse Linda Blair qui se mange un mur invisible, ce somptueux navet débile mérite le détour.	0 Le moins drôle des Scary Movie...	1 Une heure et demi d'ennui mortel, pour vingt minutes de zèderies tordantes.	0 Un film d'une rare finesse.	2 Les fans de L'Exorciste vont certainement chialer. Les autres vont bien se marrer.	0 Nan mais partez pas, puisqu'on vous dit que le dernier quart d'heure est à se pisser de rire !
LES INDESTRUCTIBLES	6 Si vous aimez les super-héros, les films Pixar, Le Géant de fer, pleurer et rire au cinéma, voici votre film ultime.	6 Un dessin animé comme il en existe un par décennie.		5 Un idéal de geek ! Juste un chouïa trop long.	6 Un classique instantané.	5 Du grand spectacle intelligent et splendide.	5 Voilà un vrai bon film d'animation : beau, drôle et adulte.	6 Déjà, c'est le meilleur Pixar et en plus, ça pète un poil en dessous de Spider-Man 2. C'est dire si ça déchire !
THE GRUDGE	4 Sans doute déjà vu mais pourtant, curieusement, ça fout vraiment la trouille.	2 Un film d'horreur hybride dont le plus gros défaut reste son manque total d'originalité.	4 Un « I see dead people » movie des plus correct. Une mini-flippe, c'est toujours mieux que rien.	4 Beaucoup de maladresses mais une vraie atmosphère et des séquences bien flippantes !		2 Plus fort que le film de couloirs : le film d'escaliers !	3 Moins puissant mais plus compréhensible que l'original. Rien que pour le fantôme de la mère, ça vaut le détour.	1 Bon, quand est-ce qu'elle va se faire faire un shampoing la petite fille aux cheveux sales ?
INNOCENCE : GHOST IN THE SHELL 2	3 Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Voilà le credo de ce film magnifique visuellement mais trop gonflant.	3 Il m'a bien semblé apercevoir quelques images d'une fulgurante beauté entre deux ronflements.	2 Réservé à tous ceux qui ont un cerveau. Désolé, mais j'en ai pas et en plus, j'ai même pas vu le premier. Quel con !	6 Une œuvre cérébrale à la beauté envoûtante.	5 Aussi abscons, puissant et somptueux qu'un rêve.	3 Hermétiquement beau. Pour être plus clair : c'est grave chiant !	3 Déjà pas très fan du premier. C'est beau mais ça m'a royalement saoûlé.	6 Profond, mystique, indéchiffrable, bourrin, beau à en crever.... Quand l'action et la réflexion servent le même projet.
THE MACHINIST	4 Très inspiré de Dellamorte Dellamore mais incroyable performance de Bale.	4 Une histoire émouvante et un excellent casting compensent des références un peu trop appuyées.			2 Qui veut une belle part de flan ?	5 Un thriller référentiel, beau et sombre, hanté par son acteur principal.	4 Un film qui repose intégralement sur les épaules d'un Christian Bale tout simplement hallucinant.	2 Un faux film original qui se prend pour du Kubrick mais n'a même pas conscience d'être déjà daté !
LE PÔLE EXPRESS	3 Pas mal mais pourquoi le digital alors que ça aurait été bien plus beau en live ? Dommage.				4 Une petite fenêtre sur un champ de possibilités démentiel.	4 Un joli conte pour gosses plastiquement sublime. On attend de voir ce que Zemeckis fera avec son joli joujou.		2 Une révolution technique hallucinante certes, mais tout ça pour que Zemeckis continue à faire du Zemeckis...
LA RAGE DU TIGRE	5 Le souvenir d'un vrai choc à la première vision. Il y a plus de 20 ans. Putain, je suis vieux...	6 La sauvagerie et la beauté du Wu Xia Pian à leur sommet. Un must inaltérable.		6 Une œuvre d'utilité publique pour ceux qui nous trouvaient dur avec Zhang Yimou...	6 Malgré son grand âge, ce félin là n'a rien perdu de son mordant.	6 L'un des films les plus viscéraux de l'histoire du cinéma avec La Horde sauvage.	6 Un classique doublé d'un chef-d'oeuvre du ciné kung-fu. Et en plus il n'a pas pris une ride !	5 Le père de tous les films d'arts-martiaux que vous inquriez depuis votre enfance : respect !

- Colin, tu te torches tous les soirs et tu reviens le matin bourré sur le plateau et après, tu te plains des tabloïds... Tu veux un journal qui ne dit pas de mal de toi ? Abonne-toi à Mad Movies ! - Hips !

1 DIGIPACK URBAN GOTHIC OFFERT AUX 30 PREMIERS ABONNÉS

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 % D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 % D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 % D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_|_|_| |_|_| |_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

NOUVEAU SITE DE COMICS / VENTE / FORUM / ACTUALITES /EVENEMENTS /NEWS ...

APPROVED BY THE TOYSTAR AUTHORITY

WWW.COSMIC COMICS.fr

12¢

PAIEMENT SECURISE 7/7 _ 24/24 !!!

NOUVEAUTES VO / VF CHAQUE SEMAINE !!!

SKETCHBOOKS ARTBOOKS TPB ETC...

ET EN PLUS...

ON VOUS LIVRE EN 48 H !!! *

WWW.LATVERIA.FR.ST

COSMIC COMICS

LE SITE : WWW.COSMICCOMICS.FR

COMMANDEZ _ PAR INTERNET : PAIEMENT SECURISE 7/7 - 24/24
_PAR TELEPHONE : 01.43.72.06.66.
_PAR COURRIER : 38 RUE DES ORMEAUX 75020 PARIS

FRAIS DE PORTS : 3 EUROS _ OFFERTS POUR TOUTE COMMANDE SUPERIEURE A 50 EUROS

LE MAGASIN : TOYSTAR / COSMIC COMICS

...DES MILLIERS DE REFERENCES SUR PLUS DE 300 M2 !!!
38 RUE DES ORMEAUX 75020 PARIS - 01.43.72.06.66

ACCES METRO - RER : _ METRO BUZENVAL LIGNE 9
_ METRO NATION LIGNE 6
_ NATION - RER A

OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 10H A 19H

* LES JOURS OUVRABLES ET DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES - LIVRAISON EN COLISSIMO SUIVI

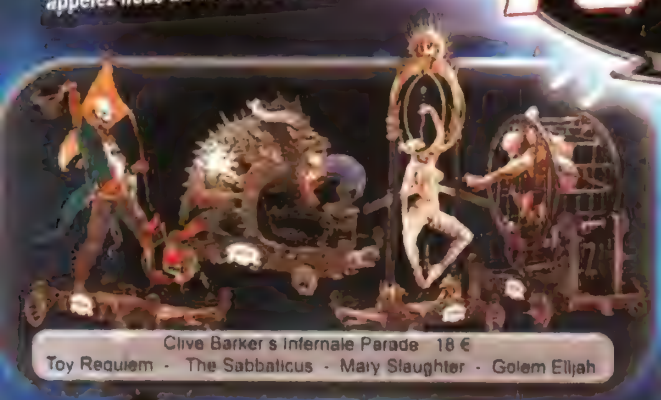
WWW.COSMICCOMICS.FR

LE PLUS GRAND MAGASIN DE PRODUITS DERIVES DE FRANCE

TOYSTAR

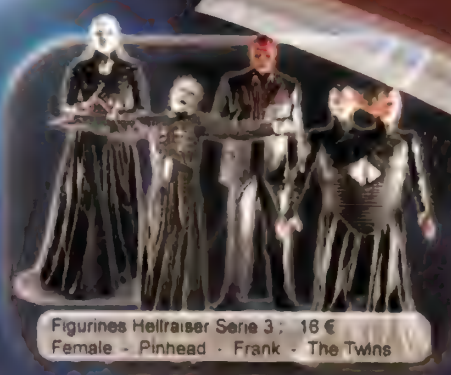
Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7
Plus de 2000 références
Pour recevoir notre catalogue gratuit appelez-nous au 01 43 72 06 66

OUVERTURE
TOYSTAR CORNER
A HONFLEUR
23 rue du dauphin 14600 Honfleur
tel : 02.31.89.47.30
7j/7 10h-12h30 - 15h-19h30

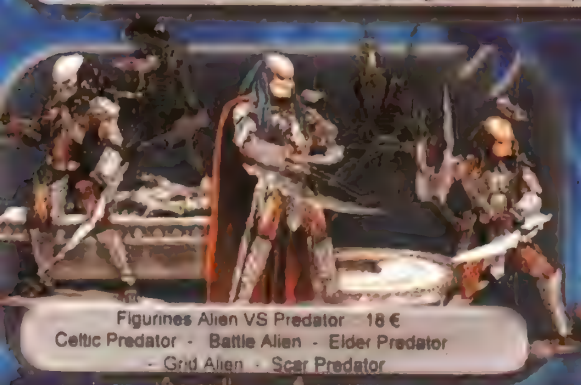


Clive Barker's Infernale Parade 18 €
Toy Requiem - The Sabbaticus - Mary Slaughter - Golem Elijah

Diorama Halloween 40 €
Michael Myers 40 cm 59 €



Figurines Hellraiser Serie 3 : 18 €
Female - Pinhead - Frank - The Twins



Figurines Alien VS Predator 18 €
Celtic Predator - Battle Alien - Elder Predator - Grid Alien - Scar Predator

Predator 35 cm : 49 €
Alien 35 cm : 49 €

Figurines Charmed : 15 €
Phoebe - Belthazor - Paige - Piper

Street Fighter : 25 €
Bison - Ryu - Sagat - Chun Li - Sodom

Leatherface 35 cm : 49 €
Movie Maniacs serie 7 : 18 €
Colonial Marine Hicks - Erin - Old Monty - Sheriff Hoyt - Leatherface - Robocop (uniquement disponible pour l'achat de la serie complete de 6 figurines a 80 €)

Figurines Conan Serie 1 : 18 €
Conan of Cimmeria - Svadun - Skifell - Belit - Conan the Indomitable - Fire Dragon

Buste Freddy & Jason 69 € l'unité
Bobbleheads DC heroes 18 €
Catwoman costume Violet - Wonder Woman - Catwoman black costume - Killer Croc
Batgirl - Robin - Penguin - Superman - Supergirl - Joker - Riddler

Buste Luke Xwing Pilot 89 € - Yoda Maquette 69 € - Buste Boask 89 €
Buste Bowen The Falcon 75 € - Ultron 75 € - The Watcher 85 €
Statue Bowen Logan 230 €

WWW.TOYSTAR.FR - 01 43 72 06 66

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 PARIS

Ouvert du lundi au samedi de 10H à 19H

M° BUZENVAL / RER NATION - A 400 METRES DE LA PLACE DE LA NATION

RETURN OF THE LIVING DEAD 4 : NECROPOLIS ET RETURN OF THE LIVING DEAD 5 : RAVE FROM THE GRAVE

D'ELLORY ELKAYEM

RELÈVE CARNASSIÈRE

Décidément, les morts n'en finissent pas de ressusciter ! Après le remake de Zombie, mais avant le quatrième opus de la saga de George Romero et le très attendu Shaun of the Dead, une autre franchise aux trépassés cannibales s'extirpe de la tombe pour une double suite qui s'annonce tour à tour flippante et réjouissante.

Sur cette page : Ressuscitée par le mogul Anatoly Fradis, la franchise du Retour des morts-vivants est de retour dans deux épisodes qui s'annoncent autant différents que terriblement excitants.

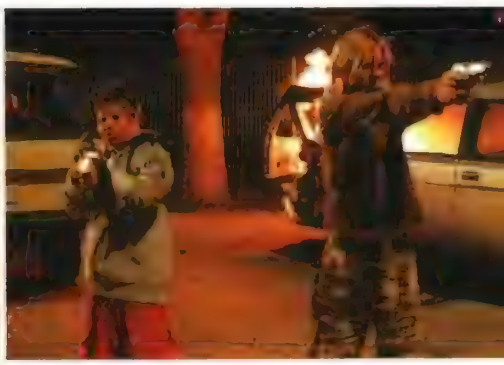
Il y a des franchises dont l'évolution semble échapper à toute logique. Amorcée par une série B de luxe (4 millions de dollars de budget en 1985) réalisée par un solide nom du fantastique (Dan **Alien, le 8e passager** O'Bannon), **Le Retour des morts-vivants** mêlait humour, rock, érotisme soft et gore crado dans un joyeux foutoir. Le succès très correct du film engendra un second opus plus onéreux, versant probablement trop dans la gaudriole sanglante et avec des gags pas toujours bienvenus. On se souvient notamment d'un hommage au clip **Thriller** carrément embarrassant… Comme pour contrebalancer le trop-plein d'humour de ce second chapitre, Brian Yuzna apporte sa pierre à cet édifice hétéroclite avec un troisième opus cette fois franchement noir et malsain. À cette rupture radicale de ton, répond un violent changement de standard de production, le film étant bouclé avec un budget ridicule, avant d'être relégué au marché de la vidéo. Une dégringolade financière telle, qu'on ne s'étonnait guère de la disparition de la franchise, d'autant que les droits semblaient perdus dans quelques obscures escarcelles. Quelle ne fut donc pas la stupeur des fantasticophiles de voir annoncée au marché du film du dernier Festival de Cannes la mise en chantier du retour de ces **Retours…**

BACK IN USSR

Celui qui est venu apporter la bonne nouvelle s'appelle Anatoly Fradis. Comme son nom le laisse entendre, Anatoly est Russe, et histoire de sacrifier aux clichés sur les producteurs et les Slaves, il accueille avec un enthousiasme communicatif les journalistes dans son immense yacht, amarré à la marina cannoise, paré de la panoplie du parfait argentier de l'Est. Chemise blanche ouverte, pieds nus, cigare cubain au bec, un verre de vodka toujours à portée de main, ce personnage plus vrai que nature justifie immédiatement son rattachement au monde du cinéma en dévoilant son curriculum vitae avec truculence et un très fort accent : *« Je suis dans le cinéma depuis mes cinq ans, car quand j'habitais en Russie, j'étais un enfant acteur. Ma famille elle-même fait partie du monde du spectacle : ma mère était monteuse, mon père était producteur exécutif, ma sœur est ingénieur du son. Dès ma naissance, j'ai baigné dans l'univers du septième art. Donc, quand je suis arrivé aux États-Unis, il m'a semblé logique de persister dans ce que je faisais déjà en Russie. Pourtant, j'ai débarqué en Amérique sans parler un seul mot d'anglais, et avec toutes mes économies en poche, qui s'élevaient exactement à 139 dollars ! ».* Suite à ces débuts difficiles, et après avoir produit quantité de direct-to-DVD (**Burial of the Rats**, **Haunted Symphony**, **Termination Man**, j'en passe et des meilleurs) durant une carrière en dents-de-scie, Anatoly Fradis passe donc dans la cour des grands en empoignant les rennes d'une franchise plutôt prestigieuse : *« J'ai toujours été fasciné par les films d'horreur, et plus spécialement les films d'horreur franchisés. Il m'a donc semblé logique de partir en quête d'une franchise correcte à reprendre. Un de mes amis m'a alors parlé d'une idée pour relancer la série du* **Retour des morts-vivants** *et j'ai aussitôt cherché le propriétaire des droits sans relâche. Après quelques mois, je suis enfin parvenu à mes fins grâce à mes nombreux contacts. ».*

D'UNE PIERRE, DEUX COUPS

Les droits en poche, Fradis doit rentabiliser son investissement au plus vite. Définitivement joueur et audacieux, il opte pour une solution diablement courageuse : produire non pas un,



« Selon Corman, toutes les quinze minutes, quelqu'un doit être tué, doit baiser

mais deux films simultanément, chacun étant nanti d'un budget pratiquement similaire, tournant autour de 12 millions de dollars. Le premier, **Return of the Living Dead : Necropolis** bénéficie d'un ton très sombre. William Butler, un habitué du genre puisqu'il a joué dans **Ghoulies II**, **Arena** et **Leatherface**, signe le script avec le coscénariste de son premier film en tant que réalisateur, **Madhouse** : Aaron Strongoni. On y suit l'entrepreneur scientifique Charles Garrison acheter des bidons de tryoxine camouflés par le gouvernement depuis des années. Garrison destine ce produit hautement radioactif à la transformation de morts plus ou moins frais en machines à tuer. Refrain connu : les bestioles vont rapidement échapper à leur créateur. *« L'histoire et le look du film sont des plus réalistes et des plus effrayants… »* promet William Butler. Second film à capitaliser sur la franchise fraîchement acquise, **Return of the Living Dead : Rave from the Grave**, est selon les propres termes de Fradis, un film d'Halloween. *« Nous avons conçu* **Rave from the Grave** *un peu comme un jeu Playstation… »* explique Butler, toujours en poste au scénario avec Aaron Strongoni. *« On y retrouve une construction similaire et surtout la même énergie, la même folie… ».* Le scénario promet en effet quelques quiproquos assez irrésistibles… Se déroulant en pleine célébration d'Halloween, **Rave from the Grave** voit un jeune crétin récupérer des bidons d'un produit chimique, la trioxyne, et s'en servir pour fabriquer des

ou doit pleurer. Sans cette règle, votre film ne fonctionne pas. » Anatoly Fradis

pilules d'ecstasy qu'il écoule dans une fête. Les effets secondaires de cette drogue un peu trop efficace deviennent rapidement dévastateurs, et la rave se transforme en carnage dégueulasse, où se mêlent faux zombies costumés et vrais morts-vivants affamés. Truffé d'humour noir et d'érotisme soft, cet opus doit répondre, selon Fradis, au système Roger Corman avec qui il a eu l'occasion de travailler à plusieurs reprises : « *Selon Corman, toutes les quinze minutes, quelqu'un doit être tué, doit baiser, ou doit pleurer. Et si cette règle d'or n'est pas respectée, votre film n'a aucune chance de fonctionner !* ».

Seulement, les films qui sont annoncés à grand renfort de promesses aguichantes à Cannes, et qui se perdent par la suite dans les limbes des problèmes de financement, sont légion. Et le montage financier des films semble d'autant plus déraisonnable, que Fradis doit parvenir à renchérir sur un titre ayant été dévalué aux rayons des vidéos clubs. Une gageure telle, qu'elle influence grandement la vision que le producteur porte sur les précédents épisodes de la série : « *Pour moi, le premier* **Retour des morts-vivants** *est un petit classique, LA référence. Le deuxième film était pas mal, mais je n'aime pas le trois, il est trop cheap. Ce n'est pas la faute de Brian* (Yuzna), *mais de Trimark Pictures, qui détenait alors les droits de la franchise et qui était aussi producteur. En plein milieu de tournage, alors qu'ils prévoyaient initialement de sortir ce troisième chapitre en salles, ils ont appelé Brian pour lui dire que le film sortirait finalement directement en vidéo. Ils ont alors coupé la moitié du budget et la moitié du temps de tournage. Brian a fait ce qu'il a pu pour recoller les morceaux, mais il ne fallait pas non plus espérer des miracles. Trimark ont eux-mêmes tué une franchise dont ils détenaient les droits. Allez comprendre ! Cette situation est pour nous problématique, parce que cette suite a déprécié une franchise exceptionnelle.* ». Autant dire que ses objectifs ne sont pas gagnés…

ZOMBIES ENRAGÉS

Et pourtant, le miracle a bien eu lieu. Au dernier American Film Market, l'équipe de **Necropolis** et de **Rave from the Grave** venait vanter les mérites des deux suites, avec en tête l'infatigable Anatoly Fradis. Tournés en Europe de l'Est (à l'exception de quelques plans de situation filmés aux États-Unis), et en grande partie en Roumanie et en Ukraine, la production des deux films s'est étalée sur six mois, dont dix semaines de préparation et treize semaines de tournage, avec un battement de six jours entre les prises de vue des deux films. Un rythme de travail intense, d'autant que pas moins de quatre équipes se partagent la réalisation des scènes, dont l'une est dirigée par le producteur. Après que les noms de Stuart Gordon et de Tobe Hooper aient été attachés au projet, c'est finalement à Ellory Elkayem qu'échoie la lourde tâche de chaperonner cette équipe besogneuse. Le met-

Sur cette page : Complètement décharnés ou fraîchement sortis de la tombe, les zombies passent à l'attaque. Miam, un bon gros morceau de joufflu en guise d'apéro...

Sur cette page : Éviscération façon Romero, hache en pleine gueule, cadavres démembrés, pas de doute, les deux films d'Elkayem risquent de faire date dans le livre d'or du cinéma gore.

teur en scène laconique et introverti d'**Arac Attack** et d'**Eclosion** s'est avéré être l'homme de la situation selon son producteur : *« Je trouve qu'Ellory est un bon réalisateur. J'ai regardé son film précédent,* **Arac Attack**, *et j'ai trouvé qu'il avait un très grand potentiel. Et il est de plus très apprécié des grands studios.* **Arac Attack** *avait d'ailleurs des similitudes avec nos deux films : on y retrouve la combinaison d'horreur, d'action et d'humour que nous recherchions. Je ne voulais pas suivre la voie traditionnelle, ou œuvrer dans la continuité des films de Tobe Hooper et de Stuart Gordon, que j'apprécie d'ailleurs énormément… Embaucher Ellory Elkayem était donc un choix non-conformiste, qui s'est révélé être excellent. »*. Et pourtant, même si Fradis ne tarit pas d'éloges sur Ellory Elkayem, ce n'est pas du côté du metteur en scène qu'il faut chercher la pierre angulaire de la réussite très probable des suites, mais plutôt du côté des effets spéciaux.

L'HOMME PROVIDENTIEL

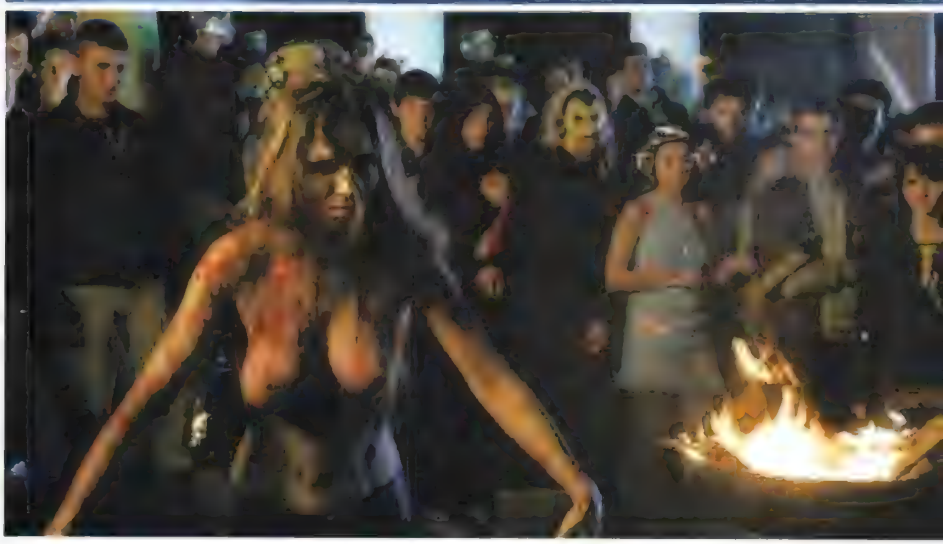
Après avoir envisagé l'emploi de spécialistes français, Anatoly Fradis a finalement accepté le devis de John Vulich, dirigeant de la société Optic Nerve. Peu connu du grand public et notablement en marge du système (il eut quelques démêlés avec les syndicats en 2004), Vulich est pourtant l'un des meilleurs maquilleurs en activité. De plus, ses expériences professionnelles semblaient le prédestiner à la prise en charge des effets spéciaux de ces deux films très ambitieux. Ancien assistant de Tom Savini, Vulich s'est fait connaître pour son fabuleux travail sur le remake de **La Nuit des morts-vivants**. Si la suite de sa carrière est sensiblement moins glorieuse, la qualité de son travail n'a cessé de surprendre en résistant aux conditions de production les plus ardues. Responsable du design de La Chose sur la version des **4 Fantastiques** produite par Roger Corman, il s'est aussi, et surtout, chargé des maquillages de plusieurs séries télé, comme ***Babylon 5*** et ***Buffy***, abattant un travail de titan malgré des délais et des budgets réduits à peau de chagrin. Bref, pour Anatoly Fradis, Vulich est l'homme providentiel : *« La contribution de John a été essentielle, il a presque entièrement conçu l'aspect visuel du film… »* déclare le producteur, ravi de cette collaboration.
Impliqué dès l'écriture du scénario, John Vulich a suggéré des idées, retiré des scènes qui lui semblaient impossibles à réaliser compte tenu du budget, et aidé à découper les séquences à

« Necropolis contient toute une variété de looks cadavériques, certains

effets spéciaux. Également réalisateur de l'une des équipes détachées sur le plateau, il a vu son rôle se poursuivre durant la post-production. Des prérogatives exceptionnelles pour un simple maquilleur, comme il le reconnaît volontiers : « *C'était formidable, parce que ça m'a donné la chance de suivre l'intégration de mon travail dans le processus de réalisation, et surtout de donner mon avis sur le montage. Cette étape de la conception d'un film est toujours un motif de discorde avec les réalisateurs. En découvrant le montage final, les maquilleurs d'effets spéciaux sont souvent enclin à râler : "Je sais qu'il y a un meilleur plan, pourquoi ne l'a-t-il pas mis ! ?". (rires) Mais là, je ne peux pas dire ça, car j'étais partie prenante du début à la fin. Anatoly et Ellory m'ont permis d'être impliqué au-delà des effets spéciaux. Ils m'ont fait confiance et j'ai pu donner mon opinion sur d'autres éléments des films.* ». En tout cas, l'implication hors du commun de Vulich ne semble faire que des heureux, le producteur assurant même que depuis leur collaboration, John Vulich est devenu l'un de ses meilleurs amis !

LES STAKHANOVISTES DU LATEX

On comprend Fradis : parmi les 160 techniciens et les centaines de figurants à avoir participé au tournage, Vulich et son équipe de neuf maquilleurs, dont deux assistants roumains, sont probablement ceux qui se sont le plus investis dans la longue et intense production des films. Enchaînant fréquemment plus de seize heures de travail par jour, enquillant un mois et demi de tournage nocturne, ces rois du latex devaient maquiller en moyenne une vingtaine de zombies quotidiennement, avec parfois des pointes qui s'élevaient à un millier de morts-vivants présents simultanément sur le plateau. On imagine la quantité de travail exigée, surtout quand on sait que chaque maquillage demandait environ trois heures de pose. Une tâche herculéenne qui aurait pu être rébarbative, si les deux films n'étaient pas si différents. Vulich nous en fait l'inventaire : « *Dans* **Necropolis**, *les zombies sont obtenus au sein d'infrastructures expérimentales, qui utilisent comme corps porteur pour leurs expérimentations des victimes d'accidents, ou des cadavres qui ont été extirpés de leur tombe à divers stades de décomposition.* **Necropolis** *contient donc toute une variété de looks cadavériques : pour certains des morts-vivants, leurs dents transparaissent au travers de la chair, alors que d'autres sont quasiment réduits à l'état de squelette. Les morts-vivants guerriers, que nous avons surnommés les « uber-zombies », sont, d'une certaine façon, plus raffinés et mieux conservés, puisqu'ils n'ont pas cet aspect décomposé. Il y a aussi des clones sous la forme de bébés zombies. À l'inverse, dans* **Rave from the Grave**, *les zombies sont des gamins qui ont utilisé la tryoxine comme une drogue. Les morts-vivants sont donc beaucoup plus frais et en moins mauvais état que ceux de* **Necropolis**. *Nous pouvions même nous contenter d'un peu de fard, de lentilles de contact et de dentiers pour la plupart d'entre eux. Certains ont tout de même un look un peu plus délirant. Mais d'une manière générale, ils ont un aspect plus subtil, plus naturel, car en fait aucun d'entre eux ne reste zombie plus de trois ou quatre heures. Ils se font dégommer trop rapidement !* (rires) ».

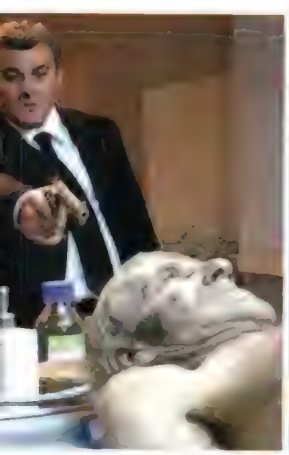


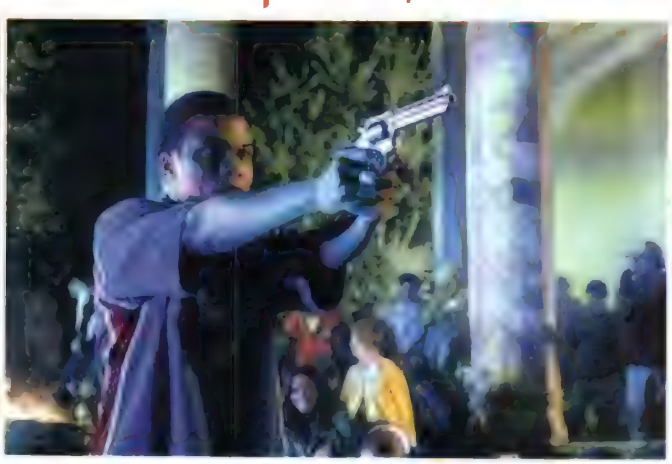
RUPTURE DE TON

Ces approches totalement divergentes de la zombification fonctionnent, bien entendu, de paire avec des ambiances bien distinctes pour chacun des films. Et ce n'est pas un hasard si **Necropolis** et **Rave from the Grave** bénéficient de deux directeurs de la photographie différents, alors que le réalisateur, le superviseur des SPFX, le producteur et l'acteur guest-star (à savoir cette sympathique trogne de Peter Coyote) sont restés les mêmes. Look glacial et rèche pour **Necropolis**, ambiance festive et colorée pour **Rave from the Grave**, les titres suivent sur ce point l'évolution logique (ou illogique !) de la franchise. « *Chaque film de la série du* **Retour des morts-vivants** *est indépendant de l'autre...* » explique le producteur. « *On ne peut les considérer comme des séquelles. Finalement, nous n'avons fait que suivre l'évolution de la franchise. D'ailleurs, nous avons cessé de numéroter* **Necropolis** *et* **Rave from the Grave**, *parce qu'il n'y a aucune raison à ce que l'un soit le quatrième chapitre et l'autre le cinquième. Ces deux épisodes sont totalement interchangeables. Ils sont, jusqu'à un certain point, uniquement liés par quatre personnalités masculines que l'on retrouve d'une histoire à l'autre. Mais si vous*

Sur cette page : après House of the Dead, les morts-vivants teufeurs remettent le couvert... Du moment qu'ils ne remettent pas leur t-shirt, sinon c'est la bastos directe dans la tête !

sont réduits à l'état de squelette, d'autres sous la forme de bébés. » John Vulich





regardez nos films dans n'importe quel ordre, vous ne verrez aucun lien temporel. ».

Reste que, si **Rave from the Grave** s'annonce jouissif (notamment grâce à un final « grand spectacle » faisant intervenir des hélicoptères !), **Necropolis** demeure le projet le plus excitant. C'est en effet sur ce titre que John Vulich a pu lâcher sa horde d'uber-zombies, des morts-vivants améliorés par les bons soins de scientifiques à l'éthique douteuse. Vulich précise par ailleurs : *« Nous ne voulions pas faire une copie de quelque chose existant déjà, comme les Terminators par exemple… Ce serait trop facile, trop évident. Nous nous sommes plus inspirés de la Deuxième Guerre Mondiale : nos zombies devaient ressembler à des tanks allemands sur pattes ! Je tenais également à ce qu'il y ait des plaques avec des petits nombres et des désignations partout. Si vous observez les équipements militaires, comme les mitrailleuses ou les cartouchières, elles avaient toutes un numéro de reconnaissance. Nous voulions obtenir ce niveau de réalisme. Dans les films de science-fiction, les choses sont souvent trop stylisées, ce qui leur ôte toute crédibilité. Or, pour* **Necropolis**, *je voulais conférer à mes maquillages ce caractère authentique et cru que l'on peut apprécier dans* **Aliens, le retour** *de James Cameron, par exemple. C'était un sacré pari, mais nous l'avons brillamment relevé grâce à un spécialiste responsable de cet aspect de la conception des zombies. Non seulement il a pour hobby de construire des maquettes de tanks allemands et russes, mais de plus, il a beaucoup travaillé pour Stan Winston sur* **Terminator 3 : le soulèvement des machines**, *et sur tous les robots d'***A.I**. *Nous avons eu beaucoup de chance de le découvrir, il a fait un travail impeccable. ».*

Sur cette page :
Le professeur Charles Garrison (Peter Coyote) fait bien de faire la moue : s'il est assuré de survivre à la fin de **Necropolis**, il n'en est pas de même pour le reste du casting qui va devoir se bastonner contre des soldats zombies aussi beaux que surarmés.

TRADITION ET INNOVATION

Bref, dans bien des cas, la passion a suppléé au manque de moyens sur ces productions conduites et tenues à bout de bras par des fans. Ravi de revenir aux sources mêmes du maquillage, Vulich a pu ainsi s'entourer de brillants transfuges des plus grands studios d'effets spéciaux californiens, dont le technicien en charge des bras articulés du Dr. Octopus sur **Spider-Man 2**, qui s'occupe de fabriquer des fausses mitrailleuses au gaz pour armer les uber-zombies, et un des membres du studio Cinovation de Rick Baker, qui sculpte, quant à lui, les faciès de bébés zombies. Et tous sautent avec joie sur l'opportunité de faire des zombies à l'ancienne. Cependant, Vulich contrebalance : *« Mais attention, ce n'est pas pour autant que nous étions réfractaires aux innovations. Par exemple,* **Rave from the Grave** *contient un nombre d'explosions de crânes jamais vu auparavant. C'est bien simple : ça n'arrête pas ! Or, normalement, deux éléments doivent fonctionner quasiment simultanément pour ce genre d'effet : une seringue pleine de sang sur le devant, et un minuscule explosif à l'arrière. Nous voulions nous passer des explosifs parce que, si vous ne faites pas attention, ce genre de système peut aller jusqu'à provoquer une commotion cérébrale. On a donc évité ce risque en concevant un appareil avec des petites bombes à air comprimé, que l'on plaçait à l'avant et à l'arrière de la tête des acteurs. C'était beaucoup plus efficace… et effectif ! ».* Reste que le tournage ne fut pas exempt de prises de risques. Il y avait par exemple cette scie mécanique fixée sur le bras d'un des uber-zombies, capable de découper des tuyaux d'aluminium. Une des comédiennes principales tomba également gravement malade, et dut être remplacée en plein milieu du tournage. On a même parlé d'une rixe violente ayant éclaté entre plusieurs membres de l'équipe cascade durant les prises de vue de **Rave from the Grave**. Tout cela reste pourtant du menu fretin comparé aux dangers encourus par les membres clefs du film pour obtenir l'ouverture de **Necropolis**.

RETOUR À TCHERNOBYL

Il est en effet stipulé dans le scénario de William Butler et Aaron Strongoni que la tryoxine utilisée par Peter Coyote et ses ouailles sur les cadavres dans **Necropolis** est restée cachée durant des années à Tchernobyl. Reste à trouver un décor possédant l'ambiance si particulière de cette ville devenue tristement célèbre suite à un terrible accident nucléaire. Qu'à cela ne tienne : la production se fend de quelques billets d'avion, et expédie une équipe réduite sur les lieux du crime. Toujours partant lorsqu'il s'agit de courir un risque, Vulich insiste même auprès de son boss pour être du voyage. Une requête atypique, à laquelle ce dernier acquiesce si le maquilleur accepte de jouer un petit rôle. *« Même s'il y a encore beaucoup de radiations à Tchernobyl, le problème reste surtout les particules que vous inhalez et que la peau absorbe. Mais l'ambiance du lieu valait cette prise de risques.*

« Pour les uber-zombies, nous nous sommes inspirés de la Deuxième Guerre Mondiale : on voulait qu'ils ressemblent à des tanks allemands sur pattes ! » John Vulich

Sur cette page : Mitrailleuse lourde, scie circulaire et sale gueule burinée, les zombies de Necropolis font figure d'exception dans un bestiaire beaucoup plus consensuel habituellement.

C'était un site où vivaient 160 000 personnes, qui ont été évacuées en une nuit. On leur avait promis qu'elles pourraient regagner leur foyer vingt-quatre heures plus tard, et elles ne sont jamais revenues. Il y a donc des immeubles et des maisons laissés à l'abandon, mais encore entièrement aménagés. C'est une immense ville fantôme, avec un centre commercial, un parc d'attractions, des jardins, des magasins de meubles… Les rues sont envahies par la végétation, il y a des arbres qui poussent à travers les fenêtres. C'est complètement surréaliste, digne de Kafka ! Nous n'aurions jamais pu reconstituer un tel décor. Et même si nous y avons tourné en été, alors que la végétation était verdoyante, l'ambiance de ce lieu demeure totalement incroyable. » déclare Vulich, visiblement marqué par cette expérience.

POLITIQUEMENT ENGAGÉ ?

Avec un rattachement dans une réalité si marquée, la question toujours sous-jacente de la satire politique dans les films de zombies ne manque pas de se poser. Dans le rôle de Charles Garrison, Peter Coyote cherche ainsi à imiter Donald Rumsfeld, figeant son visage d'un sourire permanent et totalement artificiel. John Vulich conçoit ses zombies guerriers en pensant aux militaires américains écrasant des peuples démunis de leur force de frappe. Et certains membres de l'équipe vont même jusqu'à comparer le final de **Necropolis**, faisant intervenir des tanks, à **La Liste de Schindler** ! *« Il y a bien un message politique dans chaque film, mais on ne l'a certainement pas inclus intentionnellement. Nous étions juste imprégnés par la situation internationale, et tout ceci a dû rejaillir bien malgré nous dans les films. Je tiens cependant à dire que ni* **Necropolis**, *ni* **Rave from the Grave** *ne sont des films pamphlétaires. J'entends par là, que le message qui peut être véhiculé dans ces métrages n'a jamais été une de nos priorités. »* explique Anatoly Fradis.

PARI GAGNÉ

Déjà acheté au Japon, où Gaga Films va diffuser les deux films presque simultanément, aux États-Unis, où une sortie en salles est plus que probable, **Necropolis** et **Rave from the Grave** semblent bien partis pour rapporter des bénéfices conséquents. Pari gagné, donc, pour Anatoly Fradis, qui est parvenu à ressusciter une franchise pourtant en piteux état. Malin, le producteur compte désormais sur les projections à Berlin et à Cannes des deux films, attendant patiemment que ses bébés prennent un peu plus de valeur avant de les céder aux pays européens : *« Vous savez, maintenant que les films sont terminés, nous ne sommes plus dans l'urgence, on peut attendre… »*. On aimerait pouvoir en dire autant !

Julien DUPUY

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par Agathe DUPUY

Quoi ? Un Day of the Dead 2 ? Sans Romero en plus ? Mais qu'est-ce qui se passe ? Calmos les dudes, on va tout vous expliquer. Intitulée Contagium, cette fausse suite au dernier volet de la trilogie du maître de Pittsburgh est coréalisée par James Dudelson et Ana Clavell, deux piliers de la société Taurus Entertainment, qui détient aujourd'hui les droits de plusieurs films de George Romero, dont Le Jour des morts-vivants justement. Ana Clavell a bien voulu répondre à nos questions pour nous en dire un peu plus sur ce DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM qui est en chantier depuis déjà plusieurs années. Grande amatrice de films d'horreur, Ana Clavell n'en est pas à son coup d'essai. Qu'elle soit scénariste, productrice ou réalisatrice, elle compte déjà à son tableau de chasse des titres tels que Morella, Horror 101 (et sa suite Horror 102) et Zombie Attack : Museum of the Dead. En attendant Creepshow 3...

DAY OF THE DEAD 2 : CONTAGIUM

DE JAMES DUDELSON ET ANA CLAVELL

DÉJÀ MORTS

INTERVIEW ANA CLAVELL - CORÉALISATRICE

Ci-dessus, de gauche à droite :
Les différents protagonistes de Day of the Dead 2 : Contagium, pas toujours très frais... ni très vivants.

Ci-contre :
Un des nombreux zombies de Day of the Dead 2 : Contagium, qui est également l'un des plus gore jamais vu au cinéma !

Pourquoi avoir décidé de faire* Day of the Dead 2 : Contagium *aujourd'hui, presque 20 ans après l'original ?

Ce projet était en discussion depuis six ans. Le premier traitement était satisfaisant, l'histoire nous plaisait, mais nous avons préféré attendre et la réécrire car c'était une copie trop conforme de l'original. L'idée de départ de **Day of the Dead 2 : Contagium** nous est venue alors que nous tournions **Horror 101** et **Horror 102** dans un asile psychiatrique. On nous a raconté tout un tas d'histoires, nous avons fait pas mal de recherches, et nous en sommes venus à nous demander qui étaient vraiment es fous : les patients de l'institut ou ceux qui sont censés en avoir la responsabilité ? Et lesquels sont vraiment morts ? Ceux qui sont enterrés au cimetière ou ceux qui déambulent l'air hagard dans les couloirs de l'asile ? C'est de là que tout est parti. Je me suis dit que ce serait intéressant de poursuivre cette réflexion au sein d'un film de zombies.

En quoi* Day of the Dead 2 : Contagium *est-il une suite au* Jour des morts-vivants *de George Romero ?

Je suis une grande fan de la trilogie. Je la regarde en boucle. Mais je ne voulais pas seulement imiter l'original, mais plutôt lui rendre hommage. Si vous aimez et connaissez la trilogie de Romero, vous saurez décoder tous les clins d'œil et les références que nous avons glissés dans **Day of the Dead 2** : le nom des personnages, les lieux... L'un de nos maquilleurs est même l'assistant de Tom Savini ! En fait, **Day of the Dead 2 : Contagium** est à la fois une préquelle, une séquelle et un univers alternatif. La partie qui se déroule en 1968 est à mettre en parallèle à l'action de **La Nuit des morts-vivants**, tandis que la partie actuelle du film se situe entre **Zombie** et **Le Jour des morts-vivants**. Ce film pourrait même être une tentative d'explication à ce qui se passe dans **Zombie**. J'adore la biologie, je suis complètement fascinée par les virus et leur mode de fonctionnement qui est, par ailleurs, assez similaire au nôtre. Il me semblait intéressant de voir dans le film comment les gens qui se nourrissent d'autres gens deviennent des « parasites », et comment cela entraîne une contamination à grande échelle. Étant d'origine latine, Le Jour des Morts a pour moi une double signification. Il y a l'idée du « Dia de los Muertos » que j'ai également effleurée dans un autre de mes films, **Zombie Attack : Museum of the Dead**. Il s'agit d'une grande fête latine, au moins aussi populaire et importante que peut l'être Halloween dans le monde anglo-saxon, une sorte de Jour du Jugement Dernier avec une notion d'immortalité. Je trouvais donc cette idée intéressante dans le sens où le virus de **Day of the Dead 2** pourrait très bien avoir été créé par l'homme. Nous nous infligeons la mort et nous la répandons. La science peut être utilisée à la fois dans notre intérêt comme contre nous. Ce sont tous ces différents aspects que je souhaitais aborder et étudier dans **Day of the Dead 2**.

« Day of the Dead 2 : Contagium est à la fois une préquelle, une séquelle et logie de Romero. Ce film pourrait même être une tentative d'explication à ce

Ci-dessus, de gauche à droite :
Une série de scènes toutes plus gore les unes que les autres pour un film qui n'en demande pas moins.

Page ci-contre, de haut en bas :
Les différents zombies de Day of the Dead 2 : Contagium. Une bonne galerie de sales tronches comme on les aime.

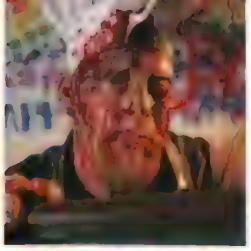
Ci-dessous, de gauche à droite :
Les responsables des effets spéciaux appliquent le maquillage d'Heller, un des zombies super-star de Day of the Dead 2 : Contagium.

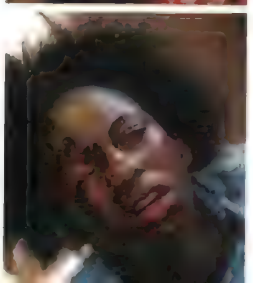
Vous avez réalisé plusieurs films d'horreur. Qu'est-ce qui vous attire et vous fascine dans ce genre ?
En fait, je ne suis pas attirée par tous les films d'horreur. J'aime ceux qui se démarquent de la réalité dans laquelle nous vivons, je les préfère à ceux qui dépeignent une violence graphique trop réaliste. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de décapiter des gens à la machette pour montrer les perversions dont l'homme est capable. On voit ça tous les jours aux infos et l'on peut tres bien le faire par le biais de monstres qui illustrent le propos. Par exemple, je n'aime pas du tout les films d'horreur qui mettent en scène des serials killers, à moins qu'il n'y ait une petite note fantastique qui vienne éloigner l'histoire de la réalité. Ce que j'aime, ce sont les zombies, les vampires, les requins géants qui deviennent fous furieux, les cénobites de Clive Barker... Si vous vous éloignez un minimum de la réalité, on ne peut pas vous taxer de pragmatisme et cela vous offre beaucoup plus de possibilités.

Que raconte exactement* Day of the Dead 2 *?
Le début de l'action se situe en 1968, dans un hôpital militaire en Pennsylvanie, soit aux prémices de la Guerre Froide et de la paranoïa ambiante de l'époque. Une étrange contamination virale se répand entre les murs du bâtiment. Une unité spéciale est alors envoyée pour tuer tous ceux qui y ont été exposés et détruire le matériel : tout sera brûlé, un vrai massacre en somme. Malheureusement pour le gouvernement, quelqu'un a volé une fiole contenant ce virus... Bond dans le futur : cet hôpital à présent démilitarisé est désormais un institut psychiatrique. Un groupe de patients, partageant la même chambre, trouve la fiole et l'ouvre. De fait, ils se trouvent exposés et développent une nouvelle forme du virus qui se propage rapidement entre eux. En fait, nos héros meurent dès le début du film, mais sans le savoir ! Ils commencent à perdre leurs dents, leurs cheveux, leur peau, leurs ongles, mais ne se rendent compte de rien. Ceux qu'ils mordent deviennent une autre sorte de zombie, à mi-chemin entre nos héros et les morts-vivants traditionnels. Les victimes des zombies deviennent des espèces de masses cancéreuses, d'horribles créatures mortes-vivantes avec une moitié de cerveau. Dans **Day of the Dead 2**, on se trouve au milieu d'un hôpital où plein de gens se dévorent, et nos héros sont confrontés au dilemme suivant : manger pour survivre ou se faire manger à son tour. La confrontation finale sera d'ailleurs des plus tragiques... Le film émet l'hypothèse d'une origine possible à la Guerre Froide : nous partons du postulat que c'était peut-être une expérience scientifique qui a mal tourné. Personne ne sait vraiment comment cela a commencé...

Vous savez ce que George Romero pense de ce projet ?
Je ne sais pas vraiment ce qu'il en pense étant donné qu'il n'a pas lu le scénario, ni vu le film d'ailleurs, mais il est bien sûr au courant de l'existence du projet. Dès que nous aurons finalisé **Day of the Dead 2**, nous nous attellerons d'ailleurs à **Creepshow 3**. Les différentes histoires que nous avons imaginées sont surprenantes. Le film sera à la fois drôle et effrayant. Ensuite, en partenariat avec George Romero, nous produirons une nouvelle anthologie, **Sharing Joy and Sorrow**, que réalisera Joseph Zito.

Day of the Dead 2 ***sera-t-il un film à dimension sociale comme ceux de Romero ?***
Oui, tout à fait. La dimension sociale des films de Romero est très importante et c'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons décidé d'utiliser l'influence de la Guerre Froide dans notre film. Je me souviens de mon enfance à Porto Rico et de la paranoïa qui régnait alors à propos de la bombe atomique. Mes parents, comme tout le monde, avaient peur que la fin du monde ne survienne en un instant par le lancement d'une bombe. C'est précisément ce qui m'avait le plus marqué dans **La Nuit des morts-vivants**. Lorsque vous repla-





un univers alternatif à la tri- qui se passe dans Zombie »

cez ce film dans le contexte social de son époque, que vous voyez tous ces gens morts soudainement revenir à la vie, vous ne pouvez vous empêcher de vous demander ce qui a bien pu foirer, ce que l'homme a bien pu faire pour en arriver là.

C'est en effet ce qui faisait toute la force de la trilogie de Romero : le fait qu'il ne s'agisse pas seulement de simples films d'horreur...

Bien sûr, ce sont des critiques sociales, même si George s'en défend un minimum. Je pense qu'il en a aujourd'hui un peu marre qu'on aborde ses films exclusivement sous cet angle. Mais ils reflètent en effet une bonne partie de ce qu'il a en tête, et l'on peut notamment le voir dans **Le Jour des morts-vivants**, particulièrement en ce qui concerne l'apprentissage de Bub, ce zombie que les personnages essayent d'apprivoiser. Et son premier souvenir concerne la mort du docteur qui l'a éduqué et qu'il considère comme son père. Il n'a donc qu'une envie : le venger. Il faut alors comprendre que, malgré tous les efforts mis en œuvre par ce bon docteur, les humains poussent Bub à régresser vers sa condition primaire. Dans **Day of the Dead 2**, nous prenons en considération la situation de malades mentaux : comment ils sont traités, quelles sont leurs chances d'insertion dans la société, etc. L'autre aspect très fort du film concerne le déroulement des événements : tout survient par un enchaînement d'erreurs qui mènent à la perte de l'humanité. Et ce parce qu'une personne trouve un objet à un instant précis et décide de l'utiliser. C'est alors une véritable boîte de Pandore qui s'ouvre. Les informations ne sont pas re ayées au bon moment, et les gens ne voient pas ce qui se passe autour d'eux. C'est donc la catastrophe. J'aime imaginer comment tout cela a pu commencer. Dans notre film, personne ne le sait vraiment puisque les Russes accusent les Américains et réciproquement. J'ai préféré laisser une porte ouverte, de manière à ce que les spectateurs puissent décider d'eux-mêmes.

En tant que fan de Zombie, qu'avez-vous pensé du remake ?

J'ai adoré. Je suis allée le voir au cinéma avec mon frère, et il nous a cloué sur notre siège. Peut-être parce que le cinéma était à l'intérieur d'un centre commercial ! J'ai beaucoup aimé les personnages, leur humanité, même si je pense cependant que certaines séquences dramatiques auraient mérité un peu plus de profondeur. On s'attend à retrouver le côté très humaniste de l'original, mais ce n'est pas vraiment le cas, sauf peut-être avec le personnage du sniper isolé sur le toit de son armurerie.

Les scènes d'action sont par contre très réussies. Peut-être que le réalisateur voulait faire un film plus dramatique mais vous savez comment ça se passe : on ne travaille jamais que pour soi, on doit rendre des comptes aux producteurs, aux studios et parfois une bonne idée ne dépasse malheureusement pas le stade de la salle de montage. Nous avons pris soin de ne pas occulter le côté humain et tragique des personnages qu'on retrouve dans l'histoire de **Day of the Dead 2**. Nos héros vont devoir faire un sacrifice dans l'espoir de sauver le monde. Mais ils ne mourront pas sans se battre contre ce virus qui les ronge et les pousse à se transformer en quelque chose qu'ils n'ont pas envie d'être. Ils ne se laisseront pas faire !

Vous signez* Day of the Dead 2 *avec James Dudelson. Quel était votre rôle en tant que coréalisatrice ?

Dès le début, nous savions que les maquillages et les différents effets spéciaux allaient nous prendre beaucoup de temps, surtout vu leur nombre. Dans ces conditions, il vaut mieux avoir 2 plateaux qui tournent en même temps, et c'est ce que nous avons fait. Dans un premier temps, j'étais affectée aux scènes gore et à l'action. Jim, quant à lui, s'occupait de la coordination des dialogues et des comédiens, et nous avons échangé nos postes respectifs au moment de la deuxième semaine. C'était la seule façon d'avoir une vue d'ensemble sur notre tournage, vu les délais très courts dont nous disposions, et sachant que nous rencontrerions forcément des problèmes, ce qui bien sûr arriva : le maquillage pas encore posé au moment de tourner, un problème par-ci, un autre par-là. Un jour, nous avons même manqué de sang. Il faut dire qu'on en a utilisé des quantités astronomiques ! Je serai d'ailleurs bien incapable de vous dire la quantité exacte en termes de litres tellement il y en avait. Il nous a fallu plus d'une semaine pour nettoyer tout le plateau, et il a même fallu y retourner par la suite : quelqu'un nous a appelé pour nous dire qu'il y avait encore du sang au plafond, et nous avons dû changer les dalles !

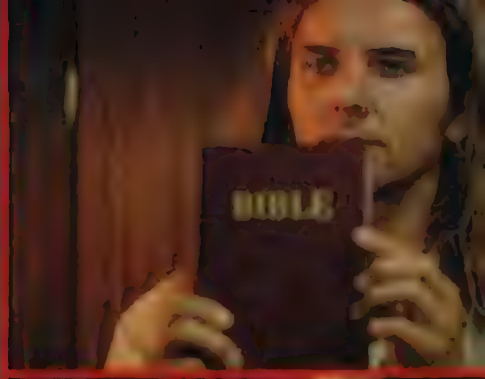
Il y a tant de zombies que ça dans* Day of the Dead 2 *?

Nous avons six zombies principaux, plus une cinquantaine de zombies secondaires, et encore un autre groupe de zombies que nous avons filmés pour les dupliquer ensuite en CGI. Mais je vous promets que vous ne verrez pas la différence entre les zombies traditionnels, présents physiquement sur le plateau et maquillés par Greg McDougall, notre responsable des effets spéciaux, et les zombies créés digitalement, en images de synthèse. Ils ne sont là que pour pallier à notre petit budget, du fait qu'il nous était tout simplement impossible de maquiller plusieurs centaines de zombies tout en restant dans les temps. Nous avions déjà une douzaine de maquilleurs qui bossaient toute la journée rien que pour notre petite cinquantaine de rejetons, alors vous imaginez si nous avions dû en maquiller 500 ! C'était impossible. Nous sommes un petit studio indépendant, pas Universal ! Nous allons utiliser ces zombies uniquement pour créer un sentiment de masse, d'invasion. Il y aura donc dans **Day of the Dead 2**, une scène similaire à celle de **L'Armée des morts**, lorsque cette marée de zombies attaque les bus des héros. Mais encore une fois, à cause de notre budget étriqué, notre scène ne représentera qu'un tiers de celle que vous pouvez voir dans le remake de **Zombie**, en tout cas, d'un point de vue logistique. Ce qui est déjà pas si mal !

Vos zombies sont-ils de l'ancienne génération, à savoir lents, ou est-ce que vous avez opté pour des zombies plus rapides, comme c'est le cas dans* House of the Dead *et* 28 jours plus tard *?

Les zombies infectés au début du film sont ceux qui se déplaceront le plus vite, mais la plupart seront de la vieille école, donc lents ! Ce sont ceux que je préfère. J'aime l'idée qu'ils représentent une véritable menace malgré leur lenteur. En plus, il faut garder à l'esprit qu'il s'agit de fous à la base : ils sont dans un asile, ce qui les rend particuliers à cet égard, et certains vont conserver leurs habitudes d'internés. La plupart sont donc lents, comme s'ils n'avaient pas encore le contrôle complet de leurs fonctions. Ils bougent comme s'ils apprenaient encore à marcher, comme s'il y avait un certain temps de réaction : ce ne sont pas encore de vraies machines à tuer.

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par Marie-Gwenaëlle CHUIT



On vous avait déjà parlé de Choking Hazard dans les notules, mais ce numéro spécial morts-vivants était l'occasion idéale pour en remettre une couche sur ce petit film d'horreur tchèque écrit et réalisé par deux mordus du genre. En attendant Hollywood, la gloire et les paillettes, préparez-vous à leur...

PREMIÈRE SALVE !

CHOKING HAZARD
DE MAREK DOBES

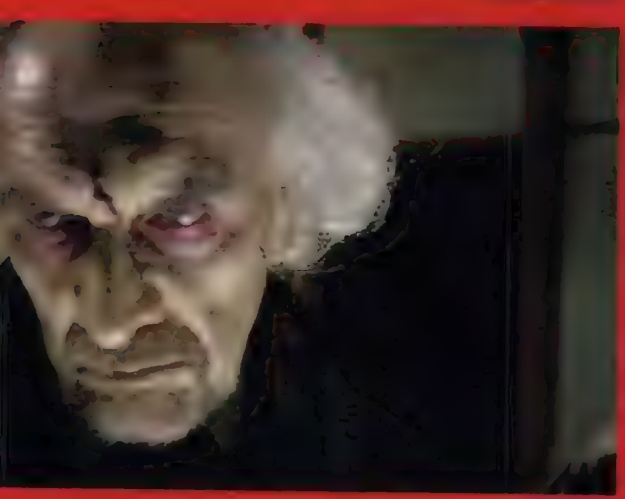
Piégé dans la sempiternelle maison perdue au fond des bois, un groupe d'étudiants et leur mentor aveugle se retrouvent à la merci de zombies affamés. Des États-Unis jusqu'à la République Tchèque, la recette ne change pas d'un poil...

Une chose est sûre, la République Tchèque n'est pas réputée pour ses films d'horreur. Certes, le pays accueille de plus en plus des tournages de blockbusters étrangers cherchant à économiser (**From Hell**, **Hellboy**...) mais il a énormément de mal à en financer lui-même. Ça, Marek Dobes (réalisateur) et Stepan Kopriwa (scénariste) le savent mieux que quiconque. Passionnés de cinoche, vouant un culte (comme beaucoup) à Peter Jackson, George Romero et Sam Raimi, ils comprennent rapidement que le système D sera la meilleure solution s'ils veulent un jour emboîter le pas à leurs glorieux aînés. Marek Dobes nous en dit un peu plus sur ces combinons de production très parculières : *« Il y a deux univers bien distincts dans l'industrie cinématographique de notre pays. Toutes les compagnies travaillant avec les studios américains ne mettent pas d'argent dans les films tchèques. Quant aux autres, elles ne veulent pas entendre parler des Américains, et encore moins de films d'horreur, un vrai genre est totalement méconnu ici. Reste la solution des producteurs indépendants, mais le résultat reste le même : la plupart étant des personnes très âgées qui ne savent même pas ce qu'est un zombie. Elles préfèrent investir dans des films disons plus artistiques, et non dans des comédies horriphiques avec des morts-vivants. »* Il ne leur reste donc plus que la solution d'économiser quelques deniers (gagnés en écrivant des soaps et des comédies), tout en misant sur l'apport initial de l'un de leurs amis, un patron d'une société d'informatique ravi de devenir producteur de cinéma. Avec pas moins de 100 000 dollars américains en poche, Marek Dobes et Stepan Kopriwa peuvent donc enfin se lancer dans le grand bain.

L'AVENTURE COMMENCE...

Choking Hazard (dont le titre a été repiqué par Dobes sur la mise en garde inscrite sur la boîte d'un jouet) voit donc rapidement le jour et semble s'inscrire dans la droite lignée de la trilogie **Evil Dead** et de **Bad Taste**, ultimes fleurons de la comédie gore. Pas étonnant lorsqu'on connaît le cursus et les influences du sieur Dobes... – *Je suis fan des films de zombies italiens. J'aime les scènes splatter de Fulci, comme celle où Olga Karlatos se fait éventrer dans* **L'Enfer des zombies**. *Mais j'adore tout autant les comédies. Lorsque j'étais plus jeune, mon film culte était* **SOS Fantômes**. *J'ai dû le voir pas moins de trente fois !* (chapeau bas ! – ndlr) *J'avais même acheté la bande originale alors que je n'avais même pas encore vu les CD. Mon premier court-métrage,* **I Was a Teenage Intellectual**, *était déjà une comédie horrifique. Un jeune lycéen, fan de comics, de films avec Schwarzy et de hamburgers, était mordu par un vampire extraterrestre et le devenait à son tour. La première phrase de sa mutation était vers l'abri, dans le style Batman, se transformant soudainement en une effigie de Kafka ! J'ai gagné quelques prix avec ce petit film devenu rapidement culte, ce qui m'a encouragé à persévérer dans cette voie.* – Mais revenons plutôt à **Choking Hazard**, dont l'histoire se déroule dans un motel perdu au milieu d'une bien sombre forêt. Là, un professeur aveugle (Jaroslav Dusek, un comique très populaire en République Tchèque) enseigne à un groupe d'étudiants les vraies valeurs de la vie, et logiquement, de la mort. Mais à la théorie, certains vous répondront que rien ne vaut la pratique. Et ça, les apprentis philosophes ne vont pas tarder à le comprendre avec l'arrivée d'une horde de zombies des bois (- woombies - comme les surnomment affectueusement Dobes et Kopriva) pas végétariens pour un sou. Fort d'un casting plutôt soigné (outre Jaroslav Dusek, on y trouve Dada Patrasova, une star déchue de l'ère communiste, Jan Dolansky, une sorte de Depardieu local et Roman Izaias, un acteur porno très populaire), d'un steadycamer professionnel et d'effets gore débridés (et ou, comme le confirme Dobes, la censure n'a plus aucune prise sur le cinéma dans son pays) réalisés par le jeune Petr Fadhons, **Choking Hazard** arrive à bon port et se verra tout prochainement distribué en DVD aux États-Unis sous la bannière de nos confrères de Fangoria. Dobes est alors l'homme le plus heureux du monde : – *Je suis actuellement en négociation avec de nombreux festivals pour montrer* **Choking Hazard**. *Quantité de distributeurs nous ont contactés après avoir lu un bon papier sur le film dans Variety. Les Polonais souhaiteraient carrément le sortir en salles...* – Fort de son succès, Dobes peut donc tranquillement enchaîner sur son second long-métrage au titre des plus évocateurs : **Adolf Hitler Doesn't Like Disco**. – *Avec Stepan, nous avons fini d'écrire le scénario et nous cherchons actuellement un financement. C'est l'histoire d'un clone d'Hitler qui s'échappe d'un laboratoire afin de répandre ses théories de dictature, mises à mal par les scientifiques qui l'ont créé lui ont fait croire pendant des années qu'il n'était qu'un enfant gitan.* – Une bien belle histoire qui plaira à coup sûr à Albert Pyun et Jim Wynorski, deux autres cinéastes idolâtrés par un Marek Dobes au bon goût définitif.

Alexandre BUSTILLO



BLOODY BILL

DE BYRON WERNER

LE SUD BRILLERA À NOUVEAU !

DES MORTS-VIVANTS DANS UN WESTERN ? NON, IL NE S'AGIT POINT LÀ D'UN HYPOTHÉTIQUE YOUNG GUNS 3 QUI RÉUNIRAIT TOUT SON CASTING D'ORIGINE, MAIS BIEN DE LA NOUVELLE PRODUCTION DE THE ASYLUM QUI, PRÈS DE QUINZE ANS APRÈS EMPIRE, COMPTE BIEN RELEVER LE DÉFI.

Pour leur premier scénario, les frangins John et Matt Juan ont eu la judicieuse idée de délocaliser l'action de leur pitch très classique dans un contexte rarement abordé par le genre : le western. Certes, l'idée n'est pas neuve. Dans les années 80, Dick Richards signait **La Vallée de la mort** (survival stressant où des jumeaux sapés comme des vachers pourchassaient une famille partie en vacances) et Charles Band, sous couvert de sa boîte de production Empire (ancêtre de Full Moon), misait quelques biffetons dans l'éminemment sympathique **Ville fantôme** que réalisa Richard Governor. Produit par The Asylum (**Evil Eyes**, **The Fanglys**, **Vampires Vs. Zombies**) et shooté par le newbie Byron Werner, **Bloody Bill** se déroule dans les rues poussiéreuses d'une ville fantôme où se retrouve une bande d'étudiants (on ne le demandera jamais assez : à quand un slasher avec des graduates ?. Personne ne peut courir, l'affaire est réglée en moins d'un quart d'heure !) après qu'un dealer ait dérobé leur bagnole. Dommage pour eux car la ville est le repaire de Bloody Bill, fantôme sudiste vexé d'avoir perdu la Guerre de Sécession, écumant à présent notre monde en compagnie de son armée de bouffeurs de chair humaine. Apparemment conscient des limites imposées par ce script très basique et un budget des plus minimalistes, Byron Werner (qui a failli stopper le tournage après l'accident d'un cascadeur qui perdit une jambe) file directement à l'essentiel en torchant ses scènes d'exposition en dix minutes afin de laisser libre cours à la folie de ses zombies. Le tout arrosé de death metal, potards à dix. Si nous, on approuve (ras-le-bol des séries Z bavardes), d'autres n'ont pas hésité à faire remarquer à Werner que son film était bourré d'incohérences, que les acteurs étaient à chier et que l'histoire ne tenait pas la route. En guise de réponse, le bonhomme se fendit d'un tonitruant – *It's a fucking horror movie, it's a fucking zombie movie. Who cares ?* – S'il le dit...

Alexandre BUSTILLO

CONTE DE LA FOLIE ORDINAIRE

THE MACHINIST
DE BRAD ANDERSON

Sous couvert d'une performance d'acteur mémorable, on oublierait presque que THE MACHINIST est aussi un film hanté, pas seulement par une silhouette squelettique troublante, mais aussi et surtout par des émotions réflexives questionnant les responsabilités de l'homme et pointant les issues, parfois fatales, d'un repli sur lui-même irréversible.

S'il y a bien une chose que la critique et le public ne manqueront pas de souligner à la sortie de **The Machinist**, c'est bien la étanisante prestation livrée par un Christian Bale, non pas méconnaissable, mais véritablement « déformé ». Il y est clair que passer sur une telle performance relèverait d'une pure hérésie, mais s'y attarder trop longuement éclipserait du coup les qualités intrinsèques du métrage de Brad Anderson. Ouvrier vivant seul et cherchant un certain réconfort chez les quelques personnes de son entourage qui le considèrent (une pute, Jennifer Jason Leigh, et une serveuse, Aitana Sánchez-Gijón), Trevor Reznik, insomniaque, se « métamorphose » de jour en jour et cherche, malgré lui, la où les réponses à cet état de délabrement physique et psychologique. Basé tel un puzzle mental sur la structure psychique du personnage de Trevor Reznik, avec autant de flashs et de réminiscences comme éléments de réponse aux questions soulevées par l'intrigue, **The Machinist** joue avec le déjà-vu et livre au compte-gouttes ses indices, à l'instar d'un Hitchcock ou encore d'un De Palma, deux cinéastes démiurges tirant les ficelles de leurs intrigues et manipulant ainsi le spectateur. Si Anderson profite de l'implication de Bale pour livrer un personnage suscitant forcément la pitié, il l'emploie de manière à souligner le caractère profondément humain de son histoire, celle d'un homme cherchant une stabilité sociale (Trevor Reznik est un ouvrier assidu) et affective (il cherche à construire quelque chose avec les deux seules femmes de sa vie : la prostituée qu'il fréquente et la serveuse qui le sert tous les soirs) mais qui, hanté par un profond traumatisme (encore) inconnu, ne trouvera satisfaction que dans une quête éperdue. Cet ancrage volontairement réaliste pourra effectivement décontenancer ceux qui s'attendaient à une pure œuvre « fantastique », car si Anderson joue avec certains codes du genre en question, c'est pour mieux s'en délaire à l'issu d'un twist touchant, reflet de la commisération qu'il peut avoir pour son personnage principal. Pour ne pas faillir à sa mission, et dépeindre avec le plus grand soin l'univers dans lequel Reznik s'enferme, Anderson recourt à une photographie (magnifique) voilée, renforçant l'aspect oppressant de l'environnement et donnant un cachet onirique à l'ensemble. Impossible de ne pas songer à ce que pourrait donner la représentation visuelle de l'univers d'un Kafka (il est d'ailleurs question ici de métamorphose ...), avec toute la tension qui peut découler d'un tel récit. Des influences littéraires, le film d'Anderson en regorge, ainsi, ce n'est pas un hasard si l'on voit Reznik lire *L'Idiot* de Dostoïevski (un écrivain à fortes revendications sociales ayant déjà abordé le thème du renfermement humain et de la folie), puisque Reznik lui-même, aurait pu être un personnage d'un de ses romans. Anderson va même jusqu'à reprendre une déficience physique de l'auteur russe, en l'occurrence son épilepsie, dans la caractérisation d'un des personnages de son film (le fils de la serveuse étant atteint des mêmes symptômes). Fort d'une distribution parfaite où l'on croise aussi le trop rare Michael Ironside (dans un rôle physiquement semblable à celui qu'il tenait dans **Starship Troopers** !) et le flippant John Sharian (vu, entre autres, dans **Romasanta**, une autre prod Filmax), **The Machinist** mérite amplement les louanges diverses qu'il écope depuis un moment dans sa tournée des marchés et autres festivals, et peut fièrement revendiquer son statut de meilleur film provenant de la firme ibérique jusqu'à présent. Les mauvaises langues diront effectivement que c'était là un défi pas spécialement difficile à relever…

Fausto FASULO

ESPAGNE. 2004. RÉAL. : BRAD ANDERSON. SCÉN. : SCOTT KOSAR. DIR. PHOT. : XAVI GIMÉNEZ. MUS. : ROQUE BAÑOS. PROD. : JULIO FERNÁNDEZ POUR CASTELAO PRODUCCIONES ET FILMAX GROUP. INT. : CHRISTIAN BALE, JENNIFER JASON LEIGH, AITANA SÁNCHEZ-GIJÓN, JOHN SHARIAN, MICHAEL IRONSIDE, LARRY GILLIARD... DUR. 1H42. DIST. : CTV INTERNATIONAL. SORTIE LE 19 JANVIER 2005.

INTERVIEW

BRAD ANDERSON
LE CONTE D'ANDERSON

TOTALEMENT DÉTACHÉ OU SIMPLEMENT FATIGUÉ ? MÉCHAMMENT CALCULATEUR OU SAINEMENT RAISONNÉ ? DIFFICILE DE CERNER EN QUELQUES MINUTES LA PERSONNALITÉ DE BRAD ANDERSON, JEUNE RÉALISATEUR INDÉPENDANT EN VUE DEPUIS LA SORTIE DE **SESSION 9** ET D'**ET PLUS SI AFFINITÉS.** À VOUS DE VOUS FAIRE VOTRE PROPRE OPINION, À TRAVERS DES PROPOS SOUVENT AMBIGUS...

Ci-dessous :
Brad Anderson dirige un Bale habité.

The Machinist est tout de même un projet atypique : il s'agit d'un script américain, réalisé par une équipe artistique américaine dont vous, Christian Bale et d'autres acteurs, mais le film a été tourné en Espagne et il est produit par Filmax. Comment en êtes-vous arrivé là ?

C'est vrai que c'est un mélange étrange. Mais avant que le film ne soit repris par les gens de Filmax, nous avons essayé d'obtenir de l'argent américain, notamment parce que le scénario de Scott Kosar se situe à Los Angeles. La plupart des producteurs hollywoodiens que nous avons rencontrés aimaient l'histoire mais la trouvaient beaucoup trop sombre et taciturne, ce qui a fini par les repousser. Ceux qui étaient vraiment intéressés voulaient tout de même modifier le script, ce que j'ai refusé obstinément de faire. On a alors rencontré les gens de Filmax, qui connaissaient mes précédents films, et qui étaient intéressés pour collaborer avec moi. Ils m'ont dit : *« Vous pouvez réaliser le film que vous voulez, on ne vous dira pas quoi faire. On vous donnera juste l'argent pour le faire ! »*. Une telle offre ne se refuse pas ! La seule condition imposée par Filmax était que le tournage se déroule à Barcelone, ce qui m'a semblé ridicule au départ, puisque l'histoire est censée se dérouler sur la côte Ouest américaine. Mais une fois sur place, on a beaucoup exploré la ville, et l'on a vite réalisé que les bas quartiers de n'importe quelle ville au monde sont susceptibles de ressembler aux bas quartiers californiens.

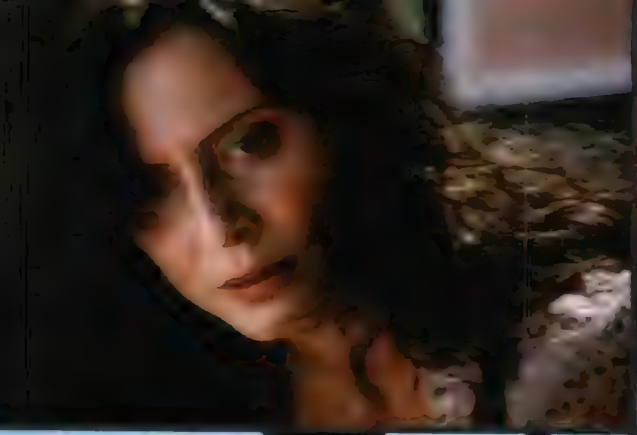
Est-ce que ce choix de production a modifié la vision que vous nourrissiez à l'origine pour cette histoire ?

Complètement. Si **The Machinist** avait été filmé à Los Angeles, il serait ancré dans une réalité bien définie, alors qu'en tournant à Barcelone, on a dû recréer entièrement ce quotidien américain. Du coup, le ton du film semble bien plus surréaliste puisque le spectateur ne peut définir avec précision l'emplacement de l'action. Les spectateurs américains, par exemple, sont en général incapables de dire où le film a été tourné, et je pense que cela confère une singularité au film qui sert grandement notre propos. Dans **The Machinist**, j'ai essayé de projeter le spectateur dans la tête de Trevor Reznik, pour qu'il puisse partager le monde étrange dans lequel ce personnage torturé évolue. Peu de films ont les capacités de le faire de manière efficace, et dans cette optique, cette délocalisation apporte un certain plus.

On a souvent dû vous poser la question, mais elle nous semble incontournable : comment avez-vous travaillé avec Christian Bale ? Par exemple, est-ce vous qui lui avez demandé de perdre autant de poids ?

Il a perdu une trentaine de kilos pour son rôle, mais je ne lui ai jamais demandé un tel sacrifice. Il était précisé dans le scénario que son personnage était très mince, donc je savais qu'il aurait à en perdre, mais c'est Christian qui a décidé de lui-même de maigrir autant. Il a ressenti le besoin de se transformer physiquement de façon aussi drastique, pour rentrer dans la peau de son personnage. J'ai d'ailleurs été choqué en le découvrant ainsi métamorphosé, il faisait vraiment peur à voir ! Mais c'était parfait parce que c'est ce qu'on recherchait pour Trevor Reznik, qui est un homme au seuil de la mort. Travailler avec Christian Bale était très facile parce que c'est quelqu'un de très calme. Il faut dire aussi qu'il n'avait pas beaucoup de force et d'énergie. Il faisait donc ce que je lui demandais et de ce point de vue-là, ce fut une expérience très agréable. Ceci dit, je vous rassure, nous n'avions pas peur qu'il meure ou quoi que ce soit, parce qu'il savait se ménager et ne se mettait donc pas en danger.

« Dans The Machinist, j'ai pour qu'il puisse partager



Avez-vous modifié le planning de tournage pour lui faciliter la tâche ?
Non. Nous avons tourné **The Machinist** comme la plupart des films se tournent, c'est-à-dire par séquences. Seule la séquence du flash-back, lorsque Christian Bale a récupéré son poids normal, a été tournée trois mois après la fin du tournage. Christian était rentré à Los Angeles et s'était remis à manger parce qu'il devait retrouver une masse musculaire importante avant de commencer le tournage de **Batman Begins**. Il est revenu à Barcelone, le temps de tourner cette séquence manquante.

Scott Kosar affirme que son script possède un aspect kafkaïen. Partagez-vous la même influence, et si ce n'est pas le cas, quelles ont été vos références ?
Quand j'ai lu le script de **The Machinist**, j'y ai effectivement décelé cette qualité kafkaïenne : un film parlant d'un homme devenant de plus en plus paranoïaque envers le monde qui l'entoure. Cela me rappelait *Le Procès*. Et j'aime cet aspect du script, le fait que les références soient plus littéraires que cinématographiques. L'autre référence, de mon point de vue, est Dostoïevski, car le film parle beaucoup de culpabilité et de mauvaise conscience, ce qui me ramenait sans cesse à *Crime et Châtiment*. À l'université, j'ai étudié la littérature russe et j'ai admiré cet aspect du scénario. Scott Kosar est quelqu'un de particulier : il est capable d'écrire le remake de **Massacre à la tronçonneuse** et des scripts de films d'horreur, mais il peut aussi imaginer des histoires comme celle de **The Machinist**, qui est en fait le premier scénario qu'il ait signé.

Il nous semble que* The Machinist *contient quand même des références cinématographiques. Pas forcément des citations d'ailleurs, mais de véritables influences, comme celles des frères Coen, de Terry Gilliam ou encore Roman Polanski...
C'est vrai que j'adore les films de Roman Polanski qui ont été, je dirais, une influence indirecte. Ses histoires contiennent souvent des thèmes similaires : un personnage pensant que l'on complote contre lui et voyant la conspiration partout. Vous citez les frères Coen, et c'est marrant parce qu'ils ont failli être producteurs exécutifs sur **The Machinist**. Ils ont été propriétaires du scénario pendant un temps, sûrement parce qu'ils en ont apprécié l'humour noir, avant de passer à d'autres projets. Quant à Terry Gilliam, j'aime ses films et je me suis d'ailleurs identifié à son calvaire sur le tournage de **L'Homme qui tua Don Quichotte**. Il a commencé à tourner ce film en Espagne, mais n'a jamais pu le terminer. Comme on le voit dans **Lost in La Mancha**, ce fut un réel combat.

Voulez-vous dire qu'il a été difficile de tourner* The Machinist *en Espagne ?
J'ai eu moi-même beaucoup de problèmes de santé. Je me suis déchiré un tendon au pied et j'ai passé la moitié du tournage sur des béquilles. Une fois que je n'ai plus eu besoin des béquilles, c'est mon dos qui a lâché et j'ai assuré la deuxième moitié du tournage allongé sur mon dos. C'était physiquement difficile.

Pensez-vous que cela a influencé le film ?
Peut-être bien ! J'étais sur le dos, face au moniteur... Ce qui m'a facilité la vie dans un sens, puisque je n'avais pas à courir partout.

Malgré cela, c'est une expérience que vous réitéreriez ?
Oh oui, je reviendrais volontiers tourner en Espagne. La seule différence est que là-bas, le rythme de vie est plus lent qu'aux États-Unis, où vous courez dans tous les sens. Les Espagnols prennent plus leur temps, ce qui est malgré tout appréciable parce que c'est bien plus relaxant. L'Amérique suit un rythme si effréné... Mais l'équipe espagnole fut fantastique, ainsi que tous les acteurs et Aitana Sánchez-Gijón en particulier. Certains d'entre nous étaient avantagés car ils ne parlaient pas espagnol, tout comme moi d'ailleurs. Et ça aide, surtout quand on ne comprend pas les nombreuses disputes qui ani-

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas :

Trevor Reznik (Christian Bale) et une machine infernale : les risques du métier...

La belle Marie (Aitana Sánchez-Gijón), serveuse habituelle de Trevor : une personne à qui parler.

Trevor et le fils de Marie : une réalité assurée ou un sentiment de déjà-vu ?

Trevor, halluciné, dans l'antre de sa folie.

Un tour de train fantôme qui tourne mal : l'attraction est parfois fatale...

essayé de projeter le spectateur dans la tête de Trevor Reznik, le monde étrange dans lequel ce personnage torturé évolue. »

Ci-dessous, de gauche à droite : Trevor Reznik face à Ivan (John Sharian), un personnage étrange et charismatique.

Trevor en pleine crise de rage, toujours face à Ivan.

Stevie (Jennifer Jason Leigh) : une femme brisée cherchant comme Trevor un repère affectif.

ment généralement un tournage. Du coup, quand les gens hurlaient qu'il leur manquait du temps ou de l'argent, c'était dans une langue que je ne comprenais pas, ce qui m'affranchissait totalement de ces remontrances. J'étais donc parfaitement détendu !

Est-ce qu'on peut considérer* The Machinist *comme un film noir ?
J'aime certains films noirs, mais je ne sais pas si je qualifierais **The Machinist** de film noir. C'est un film indubitablement sombre et certains de ses thèmes sont communs à ceux des films noirs, mais je ne sais pas trop à quelle catégorie il appartient. Certains le qualifient de film d'horreur, d'autres de thriller psychologique... Personnellement, je le vois plus comme un drame à suspense.

Est-ce qu'on peut classer votre précédent film,* Session 9*, dans la même catégorie ?
Je ne sais pas. En tant que réalisateur, je veux raconter plusieurs types d'histoires et travailler sur différents genres. J'aime les comédies romantiques et j'en ai d'ailleurs réalisé deux, ce qui fut une expérience très amusante. Mais elles n'ont rien à voir avec les films plus sombres, les films d'horreur psychologiques comme **Session 9** ou **The Machinist**. Personnellement, je trouve que les drames psychologiques sont plus visuels, donc plus intéressants. Mais j'aime toucher à tous les genres, cela me force à rester alerte en tant que réalisateur. Je ne peux pas utiliser encore et toujours les mêmes astuces. Je préfère être imprévisible que d'entendre quelqu'un dire : « *Oh ! C'est encore un film de Brad Anderson ! Toujours et encore le même film...* ». En faisant **Session 9** et **The Machinist** coup sur coup, je ne me suis pas fixé de but précis, mais je me suis juste dit que j'allais faire un petit détour du côté sombre.

Cela veut-il dire que votre prochain projet ne sera pas dans la même veine que* The Machinist *?
Oui, il s'agit d'un projet totalement différent : une comédie musicale intitulée **Non-stop to Brazil**. J'espère pouvoir le réaliser prochainement, d'autant que ce sera quelque chose de complètement nouveau pour moi. J'ai également écrit un thriller noir intitulé **Lucid**, qui sera produit par la Warner et qui sera probablement mon premier film de studios. C'est l'histoire d'une femme qui fait des rêves et commence à imaginer qu'elle a vraiment vu les meurtres dont elle a rêvés. C'est une histoire très commerciale, que j'ai écrite spécialement pour répondre aux besoins du studio system.

Qu'est-ce que vous entendez par « histoire commerciale » ?
Je ne sais pas... Les studios l'ont aimée, donc je suppose que le script a une certaine valeur commerciale...

D'accord, mais quelle est votre définition d'« histoire commerciale » ? C'est vous qui avez employé ce terme...
Oui, je sais. Peut-être me suis-je mal exprimé. Qu'est-ce qui est commercial ? Tout est question d'argent, à savoir combien d'argent rapportera un film. Les studios recherchent des films qui suivent une certaine formule ayant fait ses preuves. C'est pour cela qu'on voit toujours le même film, encore et toujours. Et quand on casse cette formule, quand on la change, ils ont peur car ils ne savent pas si ça va marcher. Mon but n'est pas de faire des films commerciaux, mais j'ai envie que le plus de gens possibles puissent voir mes œuvres. Mais si je faisais un film de studios, je ne suis pas sûr que ce serait gratifiant, car on rentre dans un système où l'on nous force la main. Dans ce genre de cas, on ne peut donc pas travailler avec le cœur. Enfin, on ne sait jamais, c'est peut-être amusant à faire, ça peut peut-être marcher...

Par opposition, vous vous définissez donc comme un cinéaste indépendant. Quel regard portez-vous sur vos confrères ?
Je trouve passionnant le fait que des réalisateurs comme Richard Linklater ou Doug Liman, qui ont commencé par faire des petits films indépendants comme ceux qu'on voit à Sundance, se retrouvent à faire des films comme **La Mémoire dans la peau** et **Rock Academy**. Certes, ce sont des films de studios, mais des films de studios intéressants, parce que ces réalisateurs sont capables de conserver leur esprit d'indépendance, leur singularité. C'est super que ça puisse arriver, mais il y en a tout autant qui se mettent à faire des mauvais films, des « vrais » films de studios pour le coup. Mais je ne suis pas complètement défaitiste, parce que je pense qu'il restera toujours de l'espoir tant que des réalisateurs indépendants comme moi représenteront la résistance face aux mauvais films des studios. À part nous, seuls les films étrangers peuvent constituer un rempart, même s'ils sont difficiles à voir aux États-Unis parce qu'ils restent très peu de temps à l'affiche. Pour **Lucid**, j'espère que je réussirais à maintenir ma vision personnelle, sans qu'elle soit détruite par les studios. Mais sait-on jamais !

Quand même, vous pouvez profiter du système, non ?
Oh oui, je peux me faire plein d'argent !

« En faisant The Machinist, je ne me suis pas fixé de but précis, je

Sans parler d'argent, il est quand même possible de s'adapter au système sans pour autant se renier, non ?

Oui, mais je pense que le seul moyen de renverser ce système est de le pénétrer. Non pas que je sois en train d'essayer de révolutionner le cinéma, mais ce serait super de pouvoir faire un film de studios en toute liberté. Le problème est qu'on peut tenter plein de choses, mais qu'au bout du compte, les dirigeants des studios finiront par obtenir le film pour lequel ils ont signé tout simplement parce que je n'ai pas le pouvoir d'imposer le film que je veux et que je suis donc à leur merci. Aujourd'hui, seul Steven Spielberg peut faire ses films de la manière dont il l'entend et peu de réalisateurs jouissent de cette liberté. Même Martin Scorsese, par exemple, devait rendre des comptes à Harvey Weinstein pendant la production de **Gangs of New York**. On doit toujours rendre des comptes à la personne plus haut placée que vous dans la hiérarchie des studios. La seule chose à espérer, c'est que cette personne soit plus intelligente que vous !

Propos recueillis par Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS au Festival de Sitges 2004 et traduits par Agathe DUPUY

Ci-dessus :
Trevor Reznik perdu dans un univers mental qui le dépasse.

me suis juste dit que j'allais faire un petit détour du côté sombre... »

JUSTICE SAUVAGE

L'EMPREINTE DE LA MORT

DE PHILIPPE MARTINEZ

Alors qu'un film du calibre d'In Hell se voit privé d'une sortie salles et que les foirages artistiques intégraux de The Order et Point d'impact assurent la rentabilité financière de la carrière de l'acteur, l'optique de revoir sur grand écran une bonne série B à l'ancienne avec notre kickeur préféré semblait s'éloigner. Et bien figurez-vous que le dernier opus du bonhomme répond à nos attentes, tout en dévoilant une face assez noire du personnage, déjà perçue chez un certain Ringo Lam...

Pendant que Seagal entretient sa bedaine à coups de direct-to-DVD pullulant dans les bacs et que le florilège d'action-star des 80's tombe dans un oubli quasi total, Van Damme tente, tant bien que mal, d'amener sa carrière sur des terrains plus glissants, du moins quand les scripts proposés lui permettent justement de jouer avec son image. **Replicant** et **In Hell** témoignaient de ce désir et s'imposaient par là même comme deux des meilleurs films de l'acteur. Si bien sûr le fait de retrouver le nom de Ringo Lam aux commandes de ces deux œuvres justifie clairement la qualité de l'ensemble, force est de constater que lorsque Van Damme a la possibilité de taper dans un registre plus dramatique sans nuire au concept de série B d'action, le résultat en demeure agréablement surprenant, comme c'est le cas ici avec **L'Empreinte de la mort**. Un temps prévu pour Ringo Lam, le projet tomba finalement dans les pattes de Philippe Martinez, producteur et réalisateur français exilé en Angleterre. Deuxième réalisation pour ce dernier qui, même s'il ne se dépatouille pas d'une esthétique clinquante et contemplative foncièrement ratée (on pense à ces vues urbaines gorgées de néons, aussi factices qu'inutiles au récit), s'en sort plutôt bien avec des scènes d'action nerveuses et violentes, n'égalant pas la rigueur technique d'un Lam, mais servant efficacement un script hard-boiled. Ce scénario usé à la corde, où Van Damme cherche à venger sa femme tuée par le cabot Simon Yam, fait figure de prétexte idéal à la conception d'un bon p'tit B dynamique et surtout sacrément violent. Car à vrai dire, c'est justement l'aspect frontal des scènes d'action qui donne ce cachet jouissif et radical au film. Ici, pas de chichis. Van Damme débonde cagoule fusil à pompe dans les mains (et éclate de surcroît la caboche d'un bad guy), fracasse un récalcitrant à la sortie d'une boîte de nuit, quand ce ne sont pas ses compères qui s'adonnent à une séance de torture avec énucléation incluse ! Le tout avec détails sanguinolents à l'appui, bien sûr. Devant cette déferlante aussi jouissive que gratuite, l'interprétation de Van Damme n'est pas en reste. Affichant dès les premières images glaçantes du film un visage buriné et un regard noir qui en dit long sur le passé du personnage, JCVD se permet même une sacrée performance dramatique dans une scène où il fond littéralement en larmes devant le corps inanimé de sa femme. Une séquence poignante prouvant une fois de plus que lorsqu'il s'en donne les possibilités (et qu'il est bien dirigé), Van Damme est loin d'être le kickeur écervelé que voient en lui ses détracteurs. À l'image du masochisme forcené d'un **Replicant** ou d'un **In Hell**, Van Damme impose de nouveau un personnage au caractère blessé par un profond traumatisme émergeant du passé. Ce trauma aura ainsi des incidences psychologiques (la nature instinctivement violente du personnage de JCVD/Ben Archer fait surface avant même le meurtre de sa femme, comme en témoigne la scène de la sortie du night club) et physiques (le visage ravagé des premières images) et permettra à l'acteur de jouer dans un registre de haine intériorisée, où seul l'éclat de rage libérateur (que l'on retrouve aussi dans les films de Lam) servira de moteur aux scènes d'action ultra violentes du film. Martinez couchat donc cet exercice de manière assez convaincante, se servant de l'icône vandammesque comme d'un punching-ball émotionnel humain, où encore une fois l'homme fort du passé en prend plein la gueule et cherche à se reconstruire coûte que coûte. Le chemin de cette reconstruction passera donc par une « déconstruction physique » et sera jalonné d'explosions meurtrières prétextes à un apaisement intérieur finalement jamais retrouvé. On espère que la carrière de JCVD gardera ce cap pertinent, tout en poursuivant cette escapade sombre et torturée témoignant d'un réel désir de montrer ce que l'homme a dans le ventre.

Fausto FASULO

WAKE OF DEATH GB, 2004. RÉAL ET SCÉN. PHILIPPE MARTINEZ. DIR. PHOT. EMMANUEL KADOSH. MUS. GUY FARLEY. PROD. STÉPHANIE MARTINEZ, ALAN LATHAM, LUC CAMPEAU, ANTON ERNST ET STEFAN JONAS POUR BAUER MARTINEZ STUDIOS ET LUCKY 7 PRODUCTIONS LLC. INT. JEAN-CLAUDE VAN DAMME, SIMON YAM, LISA KING, VALÉRIE TIAN, TONY SCHIENA, DANNY KEOGH. DUR. 1H26. DIST. LIMELIGHT. SORTIE LE 19 JANVIER 2005.

INTERVIEW PHILIPPE MARTINEZ - RÉALISATEUR
PREMIERS PAS DANS L'ACTION

DÉBARQUÉ SUR LE PROJET **AFTER DEATH** ALORS QU'IL DEVAIT ÊTRE RÉALISÉ PAR RINGO LAM, SUITE À SA FRUCTUEUSE COLLABORATION AVEC VAN DAMME SUR **REPLICANT** ET **IN HELL**, PHILIPPE MARTINEZ, QUI FAIT SES PREMIERS PAS DANS LE DOMAINE DE L'ACTIONER B, LIVRE AVEC **L'EMPREINTE DE LA MORT** UNE HONNÊTE ŒUVRE RÉJOUISSANTE, OÙ CE BON VIEUX JEAN-CLAUDE SE TRANSFORME EN VIGILANTE PAS CONTENT DU TOUT. RETOUR SUR L'INSTIGATEUR D'UNE AGRÉABLE SURPRISE...

Ci-dessus : Martinez dirige un Van Damme concentré.

Comment êtes-vous arrivé sur le projet* L'Empreinte de la mort *? La réalisation devait à la base être assurée par Ringo Lam...
Je suis arrivé au départ en tant que producteur. On avait signé Ringo Lam à la mise en scène, mais avec ce dernier, nous ne nous sommes pas mis d'accord. Je ne connais pas bien l'univers du cinéma d'action et nous n'avions pas la même vision du film. Jean-Claude m'a alors demandé d'assurer la mise en scène. J'avais déjà réalisé un film auparavant, un thriller politique qui s'appe le **Citizen Verdict**, et je craignais de ne pas être capable d'assumer les ambitions d'un vrai film d'action. J'ai donc traité l'histoire de manière simple, en me concentrant sur l'aspect jusqu'au-boutiste de la quête d'un homme qui a tout perdu. J'ai opté pour un ton réaliste, avec des scènes d'action rapides et incisives, sans chorégraphies martiales typiques dans ce genre de productions. J'ai avant tout voulu raconter une histoire et ensuite y incorporer des scènes de combats.

Lorsque le film était encore en pré-production, son titre original était* After Death. *Qu'avez-vous gardé du scénario original prévu pour Ringo Lam ?
Rien. Si ce n'est la petite fille qui tente d'échapper aux triades. À la base, dans l'histoire originale, la même petite fille était une voyante convoitée par Simon Yam, un baron de la drogue chinois qui désirait l'utiliser afin de contrôler le marché et le milieu en exploitant ses pouvoirs psychiques. C'était une histoire purement fantastique. Van Damme devait protéger la gamine durant tout le film, le scénario se concentrait d'ailleurs principalement sur les relations entre ces deux personnages. Cependant, je ne me sentais pas capable de faire le film avec une telle histoire, en tant que producteur comme en tant que réalisateur. Ce que je voulais avant tout, c'était montrer un Van Damme qui a 40 ans, qui a des rides, qui a pris des coups dans la vie, qui est fatigué, au bout du rouleau.

À l'instar de Ringo Lam dans* Replicant *et* In Hell, *vous explorez la même face noire du personnage interprété par Van Damme...
Je crois que Ringo Lam a été une vraie rencontre pour Van Damme. Dans **In Hell** plus que dans **Replicant** selon moi, il y a eu ce déclic où Van Damme s'est dit qu'il était capable de passer à autre chose, de jouer des personnages plus sombres, des rôles plus durs... La différence qu'il y a entre Lam et moi, c'est l'approche que l'on a de travailler avec l'acteur. Je viens pour ma part du théâtre, et mon but était que l'on ressente vraiment quelque chose pour le personnage de Ben Archer dans le film, que ses sentiments et ses réactions touchent le public.

On pense à cette scène où Van Damme éclate en sanglots devant le corps de sa femme, une scène véritablement poignante...
C'est la première scène que l'on a tournée avec Van Damme. Si à ce moment il ne me donnait pas ce que je souhaitais, j'aurais quitté le film et mis un yes-man à la réalisation. J'ai donc discuté avec Jean-Claude, on s'est isolés et on a parlé de sa femme, de son fils, de sa vie... Je lui ai alors dit brutalement que sa vraie femme était morte, et l'on a commencé à parler d'elle en ressassant des souvenirs... Il s'est alors mis à pleurer, même après la prise.

Van Damme déclare lui-même vouloir s'orienter vers des rôles plus dramatiques, viscéraux, intenses...
C'est quelque chose de normal : il en a les capacités. Avec **L'Empreinte de la mort** et les films de Ringo Lam, il a montré qu'il était sincère dans sa démarche. Il devrait arrêter de tourner des productions d'action pures et dures, où il ne fait que balancer des coups de pied, pour vraiment se concentrer sur ses capacités d'acteur.
C'est bien évidemment un risque, aussi bien financier qu'artistique, parce qu'on peut vite déstabiliser la cible habituelle des films de Van Damme.

Concernant la sortie en salles du film, c'est une chance pour celui-ci, les derniers opus de Van Damme n'ayant pas eu droit aux honneurs d'une sortie sur grand écran, surtout pour un film comme* In Hell, *qui en avait clairement les capacités...
L'Empreinte de la mort sort dans les salles en France, en Italie, au Japon, en Allemagne, en Angleterre, mais sauf aux États-Unis *(le film est déjà sorti en DVD là-bas - ndlr)* où notre distributeur Artisan s'est désisté lorsque les responsables de la boîte sont venus sur le tournage et se sont aperçus que l'on ne tournait pas un « vrai » film d'action. Ils ont débarqué lorsqu'on shootait la première scène du film, avec un Van Damme figé devant la caméra. Ils ont complètement halluciné et se sont dits : *« Mais il n'y a pas d'action, Van Damme ne se bat pas ! Où sont les combats ? ! Etc. »*. Du coup, Artisan s'est retiré et 30 % du budget avec...

« Ce que je voulais avant tout, c'était montrer un Van Damme au bout

Comment s'est passée votre collaboration avec Simon Yam ? Son statut de star en Asie n'a pas nuit au bon déroulement du tournage et aux relations avec l'équipe ?
Je ne peux dire que du bien de Simon Yam. C'est un grand acteur, avec qui j'ai travaillé très différemment qu'avec Van Damme. Il demandait moins d'attention que Jean-Claude, il a juste besoin de quelques indications pour tourner une scène. Comme Roy Scheider, que j'ai dirigé dans **Citizen Verdict**, c'est une machine bien huilée qui demande très peu d'entretien. Il est dommage qu'il ne tourne pas plus aux États-Unis, car là-bas, il aurait pu être une très grande star.

Le film est très violent, on sent clairement l'envie de dépeindre frontalement les scènes d'action ou de combats qui ponctuent l'histoire. On pense évidemment à cette scène de torture, où les deux acolytes de Ben Archer/Van Damme se livrent à l'énucléation d'un suspect...
(rires) C'est MA scène ! L'acteur qui joue Raymond dans le film *(le garde du corps de Van Damme dans l'histoire - ndlr)*, c'est mon oncle, qui n'est pas acteur à la base mais un « ancien » du milieu marseillais. Quand j'ai tourné la scène, j'avais ce mec en face de moi, attaché sur une chaise, et je ne savais pas encore ce que Max (le mentor) et Raymond allaient lui faire. J'ai fait sortir l'équipe de la pièce et je suis resté seul avec mon oncle. Je lui ai alors demandé ce qu'il ferait dans un cas pareil, pour faire parler le type. Il m'a alors dit : « Prends une perceuse et perce-le ! ». Sur le tournage de la scène, j'ai demandé à mon oncle de se lâcher complètement, tout le monde était hystérique, moi y compris ! (rires)

Il y a aussi une poursuite en voitures assez impressionnante... Votre manque d'expérience concernant les scènes d'action n'a-t-il pas trop handicapé la mise en boîte d'une séquence qui nécessite une logistique conséquente ?
Pour cela, j'ai fait venir Dominique et Rémy Julienne sur le tournage. Ils se sont occupés de tout concernant la mise en place de cette scène. Je leur ai donné quartier libre sur la séquence, Rémy et Dominique m'ont conseillé sur le placement des caméras et les mouvements à suivre. J'ai donc accepté toutes leurs propositions et j'ai suivi leurs conseils. J'ai juste demandé à ce que la scène soit la plus réaliste possible.

Envisagez-vous une nouvelle collaboration avec Van Damme dans l'avenir ?
Pas pour l'instant, mais si l'opportunité se présente, pourquoi pas ?

Propos recueillis par Fausto FASULO (Merci à François VILA)

**Ci-dessus :
Van Damme dans sa Ford Mustang : vigilante style !**

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Van Damme en famille, son acolyte Tony (Tony Schiena), son adversaire (Simon Yam), ses victimes qui s'enflamment, ses coups de pied qui font mal, sa petite protégée, son regard et son flingue.

du rouleau, qui a des rides, qui a pris des coups dans la vie... »

LE SANG D'UN HÉROS

LA RAGE DU TIGRE

DE CHANG CHEH

Oyez ! Oyez ! Le mythique LA RAGE DU TIGRE ressort sur les écrans français en VO et dans une copie restaurée miraculée. L'occasion de (re)découvrir un monument du cinéma de cape et d'épée chinois dans toute sa splendeur !

On pourra dire ce que l'on veut sur les retitrages des films de « karaté » (le terme les désignant à l'époque) durant les années 70 et 80 : qu'ils étaient abusés, hallucinés, voire complètement débiles. Mais certains avaient quand même de la gueule… Et honnêtement, **La Rage du tigre**, ça pète tout de même plus que **Le Nouveau sabreur manchot** (ce qu'aurait donnée la traduction française de **The New One-Armed Swordsman**). En France, ce film est considéré comme l'œuvre maîtresse de Chang Cheh, celle qui l'a révélé, qui a sorti le ciné kung-fu de son ghetto et lui a donné ses lettres de noblesse (plus que **Raining in the Mountain** de King Hu, qui ne contentera principalement que les critiques et n'attirera pas un très large public).

La Rage du tigre, qui sort en 71 à Hong Kong, fait suite au **One-Armed Swordsman** (alias **Un seul bras les tua tous**, pas mal comme titre dans son genre…), gros succès de 1967, et au **Return of the One-Armed Swordsman** (1969), deux films qui allaient propulser le nageur Jimmy Wang Yu vers une renommée mondiale et le coincer en même temps dans le rôle d'estropié tourmenté durant la décennie suivante. Dans ce troisième volet, ce n'est cependant pas Wang Yu qui endosse le rôle du sabreur manchot. Suite à un clash avec la Shaw Brothers, pour laquelle il travaillait, le jeune acteur claque la porte et part rejoindre la concurrence, en l'occurrence la Golden Harvest, fraîchement bâtie par un autre transfuge de la Shaw (là aussi suite à un clash) : Raymond Chow. Une compagnie où il perpétuera la « tradition » du héros sans bras, via sa série des **One-Armed Boxer** (**Le Roi du kung-fu attaque**), avant de partir voler de ses propres ailes, notamment à Taiwan.

Exit donc Wang Yu, enter le non moins charismatique et beau gosse David Chiang, qui reprend le flambeau du personnage pour la Shaw.

CHIANG, L'HÉRITIER

Le bel éphèbe Chiang tient donc le rôle de Lei Li, une célébrité du monde martial, particulièrement réputé pour ses techniques au double sabre. Une renommée qui n'est pas pour plaire à Lung (Ku Feng), une autre grande figure du combat, qui n'aime pas vraiment voir d'autres noms briller

Ci-dessus :
La fameuse scène du pont, un affrontement homérique gravé dans toutes les mémoires.

Au centre, de gauche à droite :
David Chiang au combat : l'intensité martiale à son paroxysme.

autant que le sien. Grâce à de sombres manigances, Lung se débrouille pour faire accuser Lei d'un crime qu'il n'a pas commis, lui donnant ainsi la possibilité de l'affronter. Un affrontement à l'issu duquel le vainqueur devra se couper un bras… Face à un adversaire plus fort, maniant le bâton à trois branches, Lei Li se fait battre et, fidèle à son engagement, se coupe un bras. Le temps passe, Lei travaille désormais comme serveur dans une auberge, et cherche à oublier son passé de guerrier. Un jour, un autre maître du double sabre, Fung (Ti Lung) passe dans les parages et rencontre Lei. Une très forte amitié naît alors entre les deux, à tel point que Lei va finir par sortir de sa vie d'ermite pour se confronter à nouveau à son passé.

Les traits plus doux que Jimmy Wang Yu, l'allure plus fluette, David Chiang peut apparaître comme un choix surprenant pour faire la transition entre le premier **One-Armed Swordsman** et cette nouvelle mouture. Chang Cheh utilise déjà le jeune Chiang depuis quelques films, notamment dans **Vengeance** et **The Singing Killer**, son physique adolescent n'étant pas sans déplaire tout particulièrement au réalisateur, qui peut ainsi sublimer les souffrances subies par le personnage à l'écran. Le masochisme exacerbé dans lequel Wang Yu s'épanouit, trouve avec Chiang une résonance différente mais tout aussi efficace. Si Wang Yu reste « mâle » durant les deux premiers **One-Armed** (on note notamment sa barbe de plusieurs jours), Chiang garde toujours une apparence nette, impeccable et juvénile, qui décuple d'une certaine façon l'intensité du chemin de croix qu'il parcourt. Habitué à créer des duos, Chang Cheh impose encore plus clairement avec ce film son tout premier couple au cinéma : Ti Lung et David Chiang, le grand et le petit, le fort et le faible, l'homme et la femme…

MISOGYNE ET GAY ?

Il est indéniable que **La Rage du tigre**, tout comme beaucoup d'autres films du réalisateur, surprend grandement par la façon dont l'amitié qui lie David Chiang à Ti Lung est mise en scène. Car le spectateur a plus l'impression d'assister à une histoire d'amour entre deux hommes qu'à des élans de franche et virile camaraderie…

Chang Cheh, sur ses vieux jours, bien conscient que certains critiques occidentaux abordaient ses films sous un angle analytique homosexuel, se fendit de quelques commentaires pour le moins cinglants sur l'homosexualité, condamnant clairement cette « pratique » et n'hésitant pas pour l'occasion à en parler dans des termes pour le moins réactionnaires. Selon lui, ce qu'il montrait à l'écran n'était que la représentation pure et innocente de l'amitié telle que les Chinois la concevaient. Effectivement, on ne peut pas nier que la description de l'amitié virile en Chine peut parfois surprendre les « gweilos » que nous sommes. On peut ainsi trouver des passages assez intenses chez l'écrivain martial Gu Long (dont le talentueux Chu Yuan fera de nombreuses adaptations), où des guerriers se réconfortent les uns les autres, n'hésitant pas à pleurer devant la gentillesse des uns ou à regarder des couchers de soleil côte à côte. Mais le célèbre auteur va aussi plus loin, et ne laisse parfois planer que très peu de doutes sur les véritables relations qui unissent ses personnages. Comme il l'écrit dans *Les Quatre brigands du Huabei* à propos de la façon dont un sabreur regarde son ami (par ailleurs tous deux héros du livre) : *« Pour se méprendre sur l'expression de son regard, il aurait fallu être un idiot doublé d'un aveugle. »*. Le même constat s'applique aussi au travail de Chang Cheh. Il n'est pas question ici de chasse aux sorcières, pour prouver si oui ou non Chang Cheh était homosexuel (refoulé ?) (1), mais mettre sous silence cet aspect de son travail, tout simplement parce qu'il reniait lui-même les faits, serait faire preuve d'aveuglement (et de bêtise, donc). Oui, il existe une dimension homosexuelle chez les personnages masculins de Chang Cheh, qui confirme par ailleurs le talent et la touche unique que le réalisateur savait apporter à ses films. Car, ne l'oublions pas, Chang Cheh est

bien le seul et unique metteur en scène chinois à donner une représentation aussi typée de ses héros. L'un de ses films les plus explicites dans le genre, **Iron Bodyguard**, sortira d'ailleurs quelques années plus tard, en 1973. Une scène en particulier de ce film résume tout ce qui vient d'être dit : Chang Cheh fait se rencontrer deux hommes pour la seconde fois, Yueh Hua et Chen Kuan-Tai. Chang Cheh filme le visage du premier, souriant, qui regarde son ami. Cut sur le visage de sa femme, qui commence à s'inquiéter. Cut sur le second, souriant toutes dents dehors et regardant toujours son ami intensément. Nouveau cut sur la femme qui là, est carrément mal à l'aise et s'inquiète comme pourrait le faire une épouse réalisant que son mari ne quitte pas des yeux une autre femme. Ajoutez à cela des dialogues comme *« Bien sûr que tu ne comprends rien, tu es une femme… »* que balance Yueh Hua à son épouse avant de partir avec son ami bras dessus, bras dessous, et vous ne pouvez décemment plus parler de simples « particularismes locaux ».

Le thème même de l'amputation chez un combattant n'est pas non plus sans renvoyer, dans l'œuvre de Chang Cheh, à l'image de la castration. On a souvent dit que le pistolet était une arme hautement phallique, qui éjaculait des balles mortelles. Que dire dès lors de l'épée (ainsi que de la lance, du sabre…) qui « pénètre » directement la chair ? Avec son bras en moins, Lei Li n'est plus véritablement un « mâle ». Et les assauts répétés de la belle Li Ching ne lui seront d'aucune aide pour récupérer ses attributs. À nouveau – la boucle est

bouclée – il faudra compter sur l'arrivée d'un autre homme pour que Lei redevienne un homme « complet ».
On sait que Chang Cheh était misogyne, à tel point que Cheng Pei-Pei refusa dans un premier temps de jouer dans **Golden Swallow**, ce qui explique facilement la place prépondérante accordée aux hommes dans ses films et la situation largement en retrait des femmes. Ici, Li Ching n'est qu'un apparat sans aucune épaisseur, un personnage vide qui ne sert qu'à resserrer les liens entre Chiang et Ti.

PSYCHOLOGIE DU MARTYRE

Chang Cheh aime placer ses personnages dans des situations douloureuses, où la souffrance se situe aussi bien sur un plan physique que mental. Dans **La Rage du tigre**, il ne fait pas qu'amputer son héros, il l'humilie constamment à partir du moment où il se retire du monde martial et travaille comme serveur. Il subit alors les insultes et les bousculades, voire les bastonnades, des clients sans broncher, alors qu'il pourrait facilement les réduire au silence. Le héros chez Chang Cheh doit souvent être traîné plus bas que terre afin d'évoluer, soit par la reprise en main de son existence (la série des **One-Armed**), soit par une mort d'une rare brutalité qui le purifie dès lors de toutes ses fautes ou erreurs. De fait, Chang Cheh passe beaucoup de temps à filmer la décrépitude et la descente aux enfers de sa figure centrale, n'hésitant pas à placer en retrait les combats. L'emphase sur l'apprentissage martial, qui était au cœur du premier film de la série, est ici complètement délaissée pour laisser plus de place à la peinture de la déchéance de Lei Li.
Les confrontations au fer sont, bien sûr, loin d'être négligées, et les vingt dernières minutes réservent une suite d'affrontements s'achevant sur un final apocalyptique. La collaboration entre les chorégraphes martiaux Tang Chia et Liu Chia-Liang se révèle à nouveau très efficace. L'hécatombe du pont, passage quasi fantastique où l'action semble soudainement glisser dans une autre dimension, est un morceau indémodable de wu xia pian, où la mise en scène martiale confère au sublime. *(Attention, spoiler dans la phrase qui suit)* David Chiang, tout habillé de blanc (la couleur de la mort en Chine), tranche autour de lui, espérant tout autant tuer ses ennemis que se faire tuer afin de rejoindre son ami dans l'au-delà. Son ballet mortel, dans un environnement qui n'est pas sans rappeler les villes fantômes des westerns (aucun signe de vie en dehors du pont, le vent, le silence…), est d'une beauté brutale et fascinante dont on a du mal à s'extraire.

LA RÉVOLUTION EST PASSÉE…

La Rage du tigre a longtemps été considéré en France comme l'une des œuvres les plus essentielles de Chang Cheh. S'il est clair que le film se révèle bien supérieur aux produits répétés sans fin qu'il réalisa durant les années 70, il ne faut cependant pas trop le surestimer, l'entière filmo du maître ayant connu une distribution calamiteuse (problème quasiment résolu aujourd'hui, via Celestial qui édite à Hong Kong la quasi totalité des productions SB). Il est donc très important de replacer **La Rage du tigre** dans le cadre de la série des **One-Armed Swordsman** dont il est, comme nous le disions plus haut, le troisième volet. Car c'est véritablement **The One-Armed Swordsman** (suivi de près par **Golden Swallow**) qui va marquer le pas et lancer une nouvelle vague de violence sur les écrans d'Asie. **La Rage du tigre** apporte certes de nouveaux éléments dans son sillon, mais il n'est pas le film révolutionnaire dont certains ont pu parler : la révolution ayant eu lieu quelques années auparavant…

Julien SÉVÉON

(1) Dans l'article sur Chang Cheh du Mad 145, à l'occasion de sa mort, je notais clairement que le réalisateur était homosexuel. Les informations étant contradictoires à ce sujet, je préfère aujourd'hui mettre cette affirmation entre parenthèses.

SAN DUK BEI DO. HONG KONG. 1971. RÉAL.: CHANG CHEH. SCÉN.: I KUANG. DIR. PHOT.: KUNG MU-TO. MUS.: WANG YUNG-HUA. PROD.: RUN RUN SHAW POUR SHAW BROTHERS. INT.: DAVID CHIANG, TI LUNG, KU FENG, WANG CHUNG, LEI CHENG… DUR.: 1H42. DIST.: WILD SIDE FILMS. SORTIE LE 26 JANVIER 2005.

En bas à droite : La pose du sabreur par excellence : la pureté juvénile de Chiang au service de la brutalité de Cheh.

Le bon gros foirage de Joel Schumacher constitue une bonne occasion de revenir sur les pérégrinations cinématographiques du Fantôme créé par Gaston Leroux, devenu depuis l'une des figures majeures du bestiaire fantastique.

SEUL ET SANS VISAGE

À la fin du XIX[e] siècle, une anecdote courait dans Paris : un certain Eric, assistant de l'architecte Charles Garnier, se serait retiré dans les souterrains de l'Opéra à l'issue des travaux pour y vivre en ermite. Le feuilletoniste Gaston Leroux (*Le Mystère de la chambre jaune*), friand de ce genre d'histoires, n'en fait qu'une bouchée et la régurgite sous la forme de son œuvre la plus célèbre : *Le Fantôme de l'Opéra*. Prenant comme canevas narratif le conte de *La Belle et la Bête*, Leroux invente l'histoire d'Eric, un ancien magicien défiguré hantant les sous-sols de l'Opéra Garnier, qui s'éprend d'une jeune chanteuse, Christine, pour qui il va écrire son plus bel opéra. Travaillant dans l'ombre au succès de sa muse, Eric va hélas être confronté à un rival de taille, le Vicomte Raoul de Chagny, qui fait la cour à Christine. Cette romance tragique ne pouvait qu'inspirer le cinéma, et ce dès l'époque du muet avec ce qui reste sans doute à ce jour la plus belle adaptation du roman de Leroux.

SANS PAROLES

La première adaptation, **Das Phantom der Oper**, réalisée par le chorégraphe allemand Ernst Matray, remonte à 1916 mais est hélas perdue. C'est cette disparition qui a semble-t-il imposé avec le temps **Le Fantôme de l'Opéra** de Rupert Julian et Edward Sedgwick comme la première adaptation officielle. Produit en 1925 par Carl Laemmle, le fondateur d'Universal, cette version met en vedette l'homme aux 1 000 visages, le grand Lon Chaney, qui réalisera lui-même le maquillage horrible du Fantôme. Le film comportait à la base plusieurs séquences en couleurs faisant appel à diverses méthodes de colorisation : hélas, seule la magnifique séquence en Technicolor bi-chrome du Bal de la Mort rouge est parvenue jusqu'à nous. Même s'il a pu pâtir de quelques problèmes de production (Laemmle et Chaney, en désaccord avec Julian, évinceront ce dernier et feront retourner certaines scènes par Sedgwick), **Le Fantôme de l'Opéra** reste un classique parmi les classiques : la prestation hallucinée de Chaney, les décors gigantesques du film (qui seront d'ailleurs réutilisés sur bon nombre de productions Universal) et l'énorme succès du film en feront une référence incontournable pour ses successeurs, leur imposant un cahier des charges visuel à respecter.

UNIVERSAL VS. HAMMER

La descendance la plus prestigieuse du film de Julian se résume à un passage de témoin significatif entre la Universal et la Hammer, la compagnie américaine et la firme britannique qui régnèrent respectivement sur le cinéma fantastique des années 30 et celui des années 60. Justement, en 1943, le filon du film de monstre exploité par Universal depuis le succès du **Dracula** de Tod Browning en 1931 est encore vivace. Décidant de remettre au goût du jour la figure du Fantôme en lui offrant une version parlante et en couleurs, et tout en profitant des décors encore intacts de la version de 1925, le producteur George Waggner (également réalisateur d'un **Loup-garou** pas très folichon deux ans plus tôt) confie son remake au faiseur Arthur Lubin et le rôle-titre à l'excellent Claude Rains (**L'Homme invisible**, **Le Loup-garou**). Le film prend des libertés avec l'histoire originale, livre une ou deux scènes convaincantes (comme celle de la chute du grand lustre) mais la sauce ne prend pas, la faute à une réalisation sans réel point de vue et un scénario mal foutu qui privilégie un esprit vaudevillesque plutôt incongru au détriment de la tragédie. Il faudra donc attendre presque vingt ans pour que le Fantôme revienne dans un grand film, sous la houlette de la Hammer, devant la caméra de Terence Fisher et sous les traits de Herbert Lom (**Spartacus**). Même si Fisher réalise ici l'une de ses œuvres les moins énergiques, son **Fantôme de l'Opéra**, dont l'action est transposée à Londres, a au moins le mérite de laisser au vestiaire les élucubrations lyrico-sentimentales de son prédécesseur

Ci-dessus :
Le grand Lon Chaney dans l'une de ses plus fameuses prestations pour Le Fantôme de l'Opéra de Rupert Julian.

pour regagner les rives du drame gothique et tourmenté, où l'accent est mis sur l'antagonisme entre le Fantôme et son rival.

RECYCLAGE

Le mythe fécond du Fantôme de l'Opéra aura engendré une multitude de déclinaisons plus ou moins officielles. La plus marquante reste incontestablement le **Phantom of the Paradise** de Brian De Palma, réalisé en 1974, au moment où le personnage du Fantôme semblait délaissé par le cinéma depuis plus d'une décennie. Relecture rock (voire glam-rock) de l'histoire originale (les auteurs connaîtront quelques problèmes juridiques avec Universal, détenteur des droits du personnage), mélangée à des éléments repris du *Portrait de Dorian Gray* et de *Faust*, **Phantom of the Paradise** est sans doute la réussite la plus accomplie qu'ait pu engendrer le roman de Gaston Leroux. Conte gothico-kitsch aux allures de show bariolé, le film de De Palma est aussi une œuvre bouleversante et visuellement extrémiste, qui ne laisse pas d'autre choix à son spectateur que de s'immerger dans ce maelström d'émotions en ébullition. La mort du Fantôme, génie sacrifié sur l'autel du spectacle, est encore aujourd'hui l'une des scènes les plus traumatisantes de la filmographie fantomesque. Mais **Phantom of the Paradise** n'est pas le seul à pirater l'image du Fantôme. Universal avait déjà montré la voie avec **The Climax**, en 1944, réalisé par un George Waggner opportuniste, qui, un an après le film de Lubin, tentait une fois de plus de faire fructifier les décors de 1925 avec ce drame de la folie où Boris Karloff interprète (dans son premier film en couleurs) un docteur dévoré par la jalousie qui conserve le corps de sa maîtresse dans les sous-sols de l'Opéra de Vienne. Même si l'on s'éloigne ici de l'adaptation pure, on retrouvera ainsi souvent l'imagerie rattachée au Fantôme dans de nombreux films. Dans **Masques de cire** (Michael Curtiz – 1933), l'utilisation du

Ci-dessus, de haut en bas : L'une des plus belles séquences du film de Julian, celle du Bal de la Mort rouge, filmée dans un magnifique Technicolor bi-chrome, comme ne le montre pas cette photo.

Claude Rains dans la version d'Arthur Lubin pour Universal.

Herbert Lom dans celle de Terence Fisher pour la Hammer.

Technicolor bi-chrome renvoie au film de Julian et la scène où l'héroïne arrache le masque de l'artiste et découvre son visage ravagé est un évident et très bel emprunt. De même, plus récemment, l'**Opéra** de Dario Argento (1987) et son histoire de chanteuse lyrique poursuivie par un psychopathe, le **Darkman** de Sam Raimi (1990) et son justicier masqué transi d'amour, ou encore le **Bruiser** de George A. Romero (2000) et son héros sans visage payent leur tribut au Fantôme en en récupérant les codes visuels ou narratifs. Preuve que le personnage créé par Leroux transcende les époques, comme d'ailleurs les cultures.

FANTÔME INTERNATIONAL

Si le cinéma anglo-saxon y a puisé un goût marqué pour les ambiances gothiques, la figure du Fantôme a également étendu le champ de son influence à d'autres contrées plus inattendues. Ainsi, dès 1937, le cinéma chinois livre une adaptation à gros budget avec **Ye Ban Gesheng** (plus connu sous le titre international de **Song at Midnight**), réalisé par Wei-Bang Ma Xu, un gros fan des films de monstres américains. Le héros est un chanteur d'opéra frayant avec les révolutionnaires et qui sera défiguré à l'acide pour être tombé amoureux de la fille d'un militaire. Très occidental dans sa confection, le film en profite tout de même pour intégrer à l'intrigue originale le contexte historique de l'époque. Malgré son insuccès, une suite lui sera donnée 4 ans plus tard avec **Yeban Gesheng Xuji**. Et deux remakes suivront : **Mid-Nightmare**, production Shaw Brothers de 1962, puis le **Phantom Lover** de Ronny Yu en 1995, drame en costumes flamboyant (le film se passe à l'époque de l'original) qui met en vedette Leslie Cheung dans le rôle du Fantôme. Tandis qu'en 1954, la très rigide Allemagne de l'Est produisait une adaptation solennelle avec Howard Vernon dans un second rôle (**Das Phantom des Großen Zeltes** de Paul May), l'Amérique du Sud, elle, recyclait le personnage de Leroux à travers deux adaptations pas très respectueuses : une parodie où le Fantôme côtoie Dracula et le monstre de Frankenstein (**El Fantasma de la Opereta** – Enrique Carreras – Argentine – 1954) et une autre parodie destinée à servir la soupe au comique local Tin-Tan (**El Fantasma de la Opereta** – Fernando Cortés – Mexique – 1960).

VU À LA TÉLÉ

Issu de la littérature feuilletonesque, le Fantôme se devait logiquement d'atterrir sur le petit écran. Un nombre assez important d'adaptations télévisuelles ont ainsi vu le jour depuis l'invention du médium. Les deux plus célèbres restent sans doute les téléfilms de Robert Markowitz (1983) et de Tony Richardson (1990). On passe rapidement sur le premier, où Maximilian Schell campe un fantôme assez falot dans une bête histoire de vengeance sans envergure et dans des décors au rabais, pour nous attarder sur le second, prestigieuse co-production américano-franco-italienne dont la particularité première est d'avoir été la seule adaptation tournée dans les murs de l'Opéra Garnier. Le casting est luxueux (Burt Lancaster, Charles Dance dans le rôle du Fantôme, Ian Richardson, Jean-Pierre Cassel…), les décors et les costumes impressionnants, mais hélas, la réalisation plan-plan de Richardson n'arrive pas à faire décoller le tout. En vrac, on trouve également au rayon des Fantômes télé une adaptation argentine par le spécialiste de l'horreur locale Narciso Ibáñez Menta (**El Fantasma de la Ópera** – 1960), une version américaine où le personnage-titre hante cette fois-ci des studios de cinéma (**The Phantom of Hollywood** – Gene Levitt – 1974), un téléfilm anglais en forme d'enquête où intervient Gaston Leroux en personne (**Le Secret du Fantôme de l'opéra** – John MacGreevy – 1988), une adaptation américaine pour les enfants située dans une salle de cinéma (**Le Fantôme du cinéma** – Blair Treu – 2000), un dessin-animé anglais pas très animé (**The Phantom of the Opera** – Al Guest et Jean Mathieson – 1987) et même un mini-feuilleton brésilien (**O Fantasma da Ópera** – Del Rangel, Álvaro Fugulin et Atílio Riccó – 1991). Pour ce héros populaire qu'est le Fantôme, de la culture de masse à la sous-culture, il n'y a qu'un pas, qu'il a d'ailleurs franchi sans problème.

DU SANG, DU SEXE ET DES LARMES

Comme tout monstre classique qui se respecte, le Fantôme était donc obligé d'atterrir un jour dans l'escarcelle du cinéma alternatif. Dès 1963, le film d'horreur italien s'accapare ainsi le personnage avec **L'Orgie des vampires** de Renato Polselli, un petit film d'épouvante en noir et blanc qui fait du Fantôme un vampire lubrique en manque de jeunes vierges. Au passage, à la fin des années 80, surfant sur la vague d'adaptations consécutive au triomphe de la comédie musicale d'Andrew Lloyd Webber, le cinéma porno américain récupèrera lui aussi le personnage à travers trois films cochons : **Panting at the Opera** de Monica Fitta, **The Phantom of the Cabaret** de Henri Pachard et **Phantom X** de Paul Thomas. Mais le fluide corporel que le Fantôme préfère reste incontestablement le sang.

Ci-dessous :
Le petit Julian Sands dans l'une de ses prestations les plus pourries pour Le Fantôme de l'Opéra de Dario Argento.

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite :
L'agonie déchirante et démentielle du Fantôme (William Finley) dans le Phantom of the Paradise de Brian De Palma.

Masques de cire de Michael Curtiz, bien que traitant d'un autre sujet, récupère l'imagerie propre au Fantôme de l'Opéra, notamment lors de cette scène finale où Fay Wray arrache le masque de Lionel Atwill, découvrant le visage défiguré du sculpteur fou.

Robert Englund campe un Fantôme hargneux et meurtrier dans la version très gore de Dwight H. Little.

Ainsi, en 1987, l'acteur/réalisateur espagnol Jacinto Molina (alias Paul Naschy of course !) revêt la défroque du musicien défiguré le temps d'une séquence de son **El Aullido del Diablo**. Deux ans plus tard, c'est au tour de Robert « Freddy » Englund d'incarner le personnage de Leroux dans **Le Fantôme de l'Opéra** de Dwight H. Little. De nos jours, à New York, une jeune chanteuse d'opéra, après avoir lu une vieille partition, se retrouve dans le Londres de la fin du XIX[e] siècle, où un personnage maudit va tout faire pour la transformer en star lyrique. Très très gore, notamment quand le Fantôme tue les critiques qui osent s'attaquer à sa muse ou quand il se fabrique un masque constitué de morceaux de chair humaine cousus à même la peau, cette version un peu cheap a au moins le mérite de restaurer le personnage dans son identité de meurtrier implacable et monstrueux, aspect que l'on avait quelque peu oublié depuis 1925. En 89 également, **Phantom of the Mall – Eric's Revenge** de Richard Friedman livre une variation horrifique et fauchée autour du thème et passe inaperçu. Autre adaptation aussi libre que pauvre, **The Phantom of the Ritz** d'Allen Plone, en 1992, donne dans l'horreur musicale orientée années 50, mais suscite d'avantage la rigolade involontaire en nous montrant un Fantôme défiguré parce qu'il roulait bourré. Versant lui aussi dans le registre de l'horreur graphique mais nanti par contre d'un gros budget, **Le Fantôme de l'Opéra** de Dario Argento (1998) reste sans doute à ce jour la pire adaptation du roman de Gaston Leroux. Incarné par un Julian Sands insipide et sans masque (!), le Fantôme apparaît comme un bellâtre (!!) idiot et élevé par des rats (!!!), avant de mourir au cours d'un climax hautement ridicule. Au final, une forte dose de gore (quelques meurtres bien sanglants) ne compense pas un film mortellement ennuyeux. Si l'on prend en compte la nouvelle version de Schumacher, c'est peu dire que le héros de Gaston Leroux n'a donc pas été très bien servi ces dernières années au cinéma. Peu importe finalement, ce genre de personnage a la peau dure et continuera de revenir éternellement, pour le meilleur ou pour le pire.

Arnaud BORDAS

LE FANTÔME DE L'OPÉRA
NAUFRAGE EN CHANSONS

Depuis sa création en 1986, la comédie musicale d'Andrew Lloyd Webber a engrangé plus de 3 milliards de dollars de recettes. C'est dire la popularité « titanesque » de cette pièce musicale pompeuse et formatée... Producteur, co-scénariste et adaptateur musical de ce film, Webber voulait depuis toujours confier la réalisation à Joel Schumacher, et ce dernier a choisi de donner le rôle-titre au fadasse Gerard Butler après avoir vu **Dracula 2001**. C'est dire le bon goût qui a présidé à la confection de ce nouvel affront fait à Gaston Leroux...
Ça commence donc à Paris dans les années 20, avec deux vieux qui se rendent à une vente aux enchères organisée par un Opéra Garnier délicquescent et filmée dans un noir et blanc granuleux par le père Schumacher. Le vieux croûton et la vieille peau assistent à la vente en se lançant des regards humides, jusqu'à ce que le commissaire-priseur ne fasse enlever le drap qui recouvre le grand lustre d'époque. À ce moment précis, le thème « primesautier » de Webber fait péter les enceintes tandis que la couleur recouvre peu à peu tous les éléments du décor, faisant revivre les dorures et les lumières de l'Opéra. Voici donc le seul parti pris de mise en scène dont fera preuve Schumacher en livrant cette note d'intention sacrément prétentieuse : en gros, le réal de **Batman Forever** vous annonce fièrement que son film va dépoussiérer le mythe et revivifier un personnage embaumé par plusieurs décennies de cinéma naphtaliné. Problème : durant les deux très longues heures qui suivent, Schumacher n'arrivera jamais à concrétiser cette déclaration inaugurale. Ayant fait preuve durant toute sa filmographie d'un gros complexe d'infériorité vis-à-vis de ses talentueux collègues (notamment à l'égard de son pote John McTiernan), Schumacher continue ici en tentant de réaliser son **Titanic** à lui. Du coup, la caméra virevolte n'importe comment dans les coulisses sans jamais arriver à faire ressentir une quelconque cartographie de l'Opéra, Schumacher raconte son histoire à coups de gros plans et en s'autorisant quelques plans larges (Christine à bord de la barque du Fantôme) qui ne sont que des vignettes empruntées à l'imagerie popularisée par les différents films qui ont précédé (c'est clair, ça dépoussière grave). En cours de film, un plan ridicule, en forme d'aveu, viendra pourtant stigmatiser l'échec flagrant de Schumacher : un zoom avant sur le Fantôme, debout à la « proue » du toit de l'Opéra, beuglant son texte à la face des spectateurs (rassurez-vous, il ne va pas jusqu'à crier *« Je suis le maître du monde ! »*). Schumacher a beau s'échiner à repomper les plus grands, il lui manquera toujours un vrai point de vue sur son matériau et une capacité à se dépasser visuellement.

Arnaud BORDAS

ANDREW LLOYD WEBBER'S THE PHANTOM OF THE OPERA USA/GB. 2004. RÉAL.: JOEL SCHUMACHER. SCÉN.: ANDREW LLOYD WEBBER ET JOEL SCHUMACHER D'APRÈS LA COMÉDIE MUSICALE D'ANDREW LLOYD WEBBER. DIR. PHOT.: JOHN MATHIESON. MUS.: ANDREW LLOYD WEBBER. PROD.: ANDREW LLOYD WEBBER POUR REALLY USEFUL FILMS ET SCION FILMS LIMITED. INT.: GERARD BUTLER, EMMY ROSSUM, PATRICK WILSON, MIRANDA RICHARDSON, MINNIE DRIVER, CIARAN HINDS... DUR.: 2H20. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 12 JANVIER 2004.

Ci-contre, à droite : Gerard Butler et Emmy Rossum, une Christine sans relief dans les bras d'un Fantôme falot et pas charismatique pour un sou. Merci Monsieur Schumacher...

Plus que jamais, la sortie en France dans le plus grand désordre des films de Miyazaki risque d'être préjudiciable au bon entendement de son dernier chef-d'œuvre. Avant d'entrer en salles, il serait pourtant bon de se souvenir du chemin parcouru depuis Nausicaä, une évolution exemplaire tributaire du fait que le réalisateur du CHÂTEAU AMBULANT soit un insatiable explorateur, doublé d'un éternel insatisfait.

LE CRÉATEUR DE MONDES

LE CHÂTEAU AMBULANT

DE HAYAO MIYAZAKI

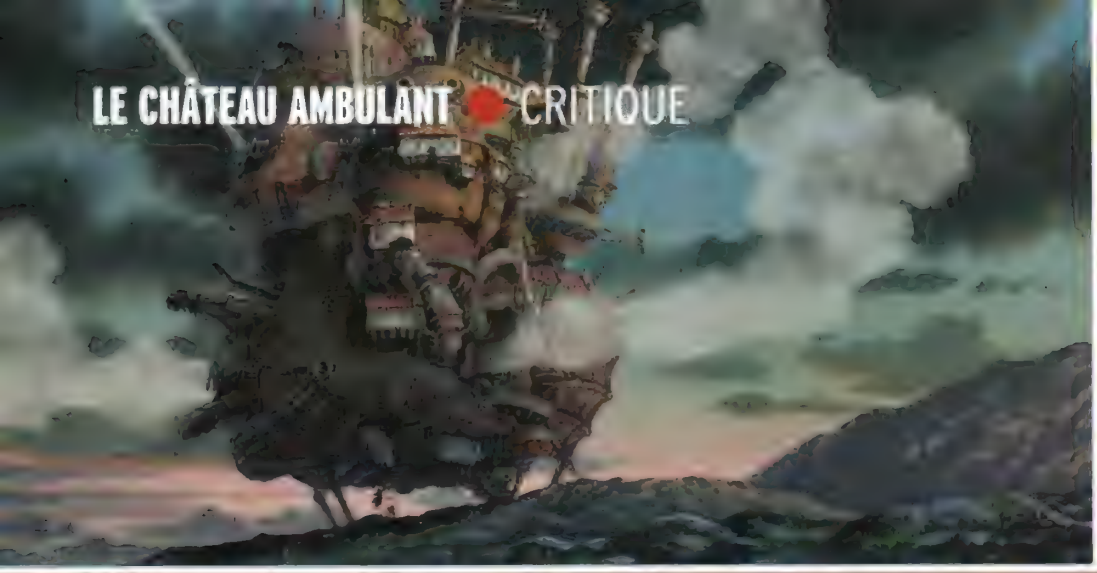
Sans jamais se couvrir des immenses accomplissements obtenus, Miyazaki n'a cessé de remettre ses acquis en jeu à chaque nouveau projet. Ses annonces systématiques et ensuite démenties, de départ en retraite depuis **Princesse Mononoké**, seraient donc fondées puisque Miyazaki semble reparti sur de nouvelles bases à chaque projet. Logiquement, ses films se sont donc construits en regard, et bien souvent en réaction à ses victoires précédentes. Ce constat assez élémentaire, voire évident lorsque l'on parle d'une œuvre d'envergure aussi importante, n'avait jusqu'ici pas vraiment d'influence sur l'appréciation de ses films. Ce n'est pas le cas avec **Le Château ambulant**. Car rétrospectivement, il semble évident que **Le Voyage de Chihiro** marque la première véritable rupture avec ses précédentes réalisations depuis ses débuts en tant que metteur en scène (productions TV comprises). Une des clefs du **Château ambulant** se cache ainsi dans l'écart qui sépare **Le Voyage de Chihiro** de **Princesse Mononoké**. Qu'entre ces deux titres soient sortis en salles en France **Le Château dans le ciel** et **Kiki, la petite sorcière** rend cette progression, pourtant cohérente, diablement enthousiasmante pour ceux qui ont découvert, comme il se doit, son œuvre sur grand écran. Cette inconséquence serait d'autant plus dommage, que **Le Château ambulant** est, si ce n'est son plus grand aboutissement, au moins son film le plus complexe, et sans aucun doute le plus ambitieux. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il est extrêmement difficile de résumer le scénario, sans se livrer à un inventaire chronologique de séquences.

LES MALHEURS DE SOPHIE

Employée sérieuse et discrète d'une chapelière, Sophie est une jeune femme de 18 ans. Contre ses concitoyens, elle assiste craintivement à l'inexorable glissement de son pays vers une guerre qui s'annonce d'autant plus meurtrière qu'elle mêle la force de frappe des technologies humaines aux pouvoirs des sorciers qui participent aux combats. Car la magie fait partie du quotidien des habitants de sa ville, pour le meilleur et pour le pire. Ainsi, alors que Sophie est pourchassée dans une ruelle par des hommes-caoutchoucs appartenant à une sorcière adipeuse, un mystérieux jeune homme vient l'extirper de ce traquenard en l'emmenant dans un voyage à travers les airs. En guise de représailles, la sorcière traque Sophie et, profitant qu'elle soit seule, lui envoie un terrible sortilège : la jeune femme se voit vieillir de cinq décennies. Honteuse, fuyant sa demeure et ses collègues, Sophie part dans la campagne qui l'a vue naître. Épouvantail auquel elle a porté secours, et également victime d'un mauvais sort, la conduit vers le mystérieux château ambulant. Sophie découvre alors un lieu à nul autre pareil, gouverné par Howl, son mystérieux sauveur.

FOYER ARDENT

Ainsi mise à plat, l'histoire du **Château ambulant** dénote illico quelques révolutions notoires dans les constantes de Miyazaki. Si l'on y retrouve un personnage féminin central, on remarque surtout que cette dernière, Sophie, est une femme. Conséquence directe de cette incarnation du protagoniste principal : la relation et les enjeux la concernant sont désormais totalement adultes. Ainsi, ses



Ci-dessus :
Le château ambulant de Howl : un impressionnant véhicule qui peut se déplacer sans même bouger.

rapports avec Howl tiennent du jamais vu chez Miyazaki. Loin des sentiments platoniques de **Kiki**, **Porco Rosso**, du **Voyage de Chihiro** ou même de **Princesse Mononoké**, l'amour se consomme dans **Le Château ambulant** dans une relation foncièrement charnelle. Dès l'envol du couple dans la première séquence ouvertement merveilleuse de l'histoire, l'érotisme est à peine sous-entendu, et est rendu encore plus prégnant, si besoin était, par un personnage indéniablement sexué : Witch of the waste. Caricature de maquerelle dégoulinante de chairs flasques, cette vieille magicienne semble avoir abusé de tous les plaisirs terrestres depuis des siècles. Il est aussi acquis très rapidement que l'un des enjeux de Sophie est la construction et surtout le maintien de son foyer, représenté ici physiquement à travers ce château en perpétuelle mutation. Ainsi, après un enjeu simple (la remise en état des lieux), Sophie va devoir se confronter à des défis de plus en plus complexes à mesure qu'elle comprend et explore le fonctionnement de cette structure alambiquée. On est en droit de repenser sur ce point à la superbe métaphore de la vie de Takashi et Matsuko, présentée dans le générique de **Mes voisins les Yamadas**, notamment lors d'un final où le château continue inéluctablement sa route tout en se délitant. Il n'est donc plus question ici d'amour naissant et d'approche de l'être aimé, mais bien de l'aventure que constituent la construction et le maintien d'un couple. En ce sens, la fusion en une seule héroïne de deux figures prépondérantes du cinéma de Miyazaki (la dame âgée et la jeune adulte) semble logique. Tous les âges de son héroïne sont désormais abordés comme des périodes transitoires, où la vie est conditionnée par des choix cruciaux et des combats nécessaires contre les dangers du quotidien.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite :
Calcifer, le feu qui alimente le château ambulant : il est lié au cœur de Howl.

Sophie s'occupe du ménage à bord du château ambulant.

Howl, un guerrier qui va découvrir l'amour avec Sophie.

L'adipeuse sorcière responsable de la transformation de Sophie.

Markl, le jeune assistant transformiste de Howl.

LE PRINCE ANARCHISTE

Ce qui se décrypte immédiatement à la lecture du scénario, c'est une formidable représentation de l'idéal anarchique des héros de Miyazaki. Ce qui était traité par des biais qui pouvaient friser le compromis, est ici clairement exposé à travers une superbe métaphore. Jusqu'à présent, Miyazaki avait employé de multiples louvoiements pour servir sa vision du monde à la fois désabusée et philanthrope à travers des figures de meneurs héroïques. Nausicaä était dépeinte comme un despote éclairé. Sheeta, dans **Le Château dans le ciel**, était un monarque déchu donc débarrassé de toute responsabilité décisionnaire. Mononoké, héroïne parmi les plus ambiguës et les plus hantées du réalisateur, était montrée comme un chef de guerre paria car étant l'ultime intermédiaire contre les forces antinomiques. De ce fait, le personnage était condamné à être dans l'adversité. Il ne serait donc pas exagéré d'affirmer que **Le Château ambulant** contient le premier dirigeant purement anarchique de Miyazaki, alors même que ce concept semble contradictoire. Pourtant, l'idée du château ambulant détaché des biens terrestres, mais conservant malgré tout sa spécificité et ses trésors, est très probablement l'une des plus belles allégories de cette idéologie. D'autant que le renoncement matériel du château est double, puisqu'il est affranchi des espaces terrestres et temporels des univers du film. Cette multiplicité, le château la nourrit d'ailleurs abondamment : structure constituée de bric et de broc, la demeure de Howl donne la vraie tonalité de ce film réellement « autre ». Une créature dont l'atypisme est d'ailleurs servi par les techniques adoptées. Avec le château, Miyazaki exploite les méthodes adoptées pour donner vie aux Ohmus de **Nausicaä**. On se souvient que ces rois insectes étaient animés avec la méthode du papier découpé et non pas par cellulo : chaque section de leur carapace étant déplacée entre chaque image. Le château bénéficie de l'extension digitale de cette technique : chaque section est ici animée par le biais du numérique. Un mélange de 2D (les différentes parties du château) et de 3D (leur mouvement) qui sème un peu plus le trouble sur ce fabuleux engin, qui n'est pas sans rappeler certaines œuvres cubistes. Et c'est bien cette création, à la fois inédite et pourtant totalement cohérente, constituée d'une quantité abyssale d'influences et formant pourtant un tout insécable, qui résume parfaitement ce qui fait le prix du **Château ambulant**.

UN CHEF-D'ŒUVRE VENU D'AILLEURS

Pour mesurer l'importance de ce film, nous pourrions nous limiter à une sentence radicale : le genre merveilleux, tel que nous le connaissions jusqu'à présent, pourrait bien ne pas se relever de ce chef-d'œuvre visionnaire. En effet, **Le Château ambulant** dévoile moins un univers imaginaire, qu'il semble directement issu d'un monde qui nous est totalement inconnu.

Ci-dessus, au milieu et à droite :
Sophie avant le sortilège : une jeune fille de 18 ans travaillant dans une chapellerie.

Sophie, vieillie par un sortilège, et Howl : une relation amoureuse et particulière.

Car si le film tient nettement avec ce que Miyazaki avait pu réaliser avant **Le Voyage de Chihiro**, il se distingue également de son avant-dernier film sur un point majeur : là où l'arrière du surnaturel et le basculement dans l'ailleurs de Chihiro étaient clairement tangibles à travers une scène d'introduction très claire (le réveil de la cité au moment du crépuscule), il n'y a dans **Le Château ambulant** aucune traversée du miroir. Regarder ce film revient à pénétrer directement le monde fantasmagorique du **Voyage de Chihiro** sans les quinze premières minutes réalistes, et surtout sans le cicerone qu'était involontairement Chihiro. Une démarche d'autant plus étonnante, que les inspirations réalistes du film sont tellement concassées et éparpillées, qu'il est impossible de s'y rattacher. Sur ce point, il suffit de comparer le traitement de la magie et son inclusion dans le fonctionnement d'une société dans **Le Château ambulant**, à celui de la saga *Harry Potter* de J.K. Rowling pour juger l'écart qui sépare les deux œuvres. La comparaison est plus justifiable qu'il peut n'y paraître au premier abord, les deux œuvres prenant leur source dans le folklore anglo-saxon : le roman dont s'inspire **Le Château ambulant** est lui aussi anglais, et se déroule également en Grande-Bretagne. Mais là où Rowling emploie quantité de biais pour bien délimiter son monde fantastique (la magie est cadrée dans un fonctionnement calqué sur l'univers des humains, et il s'agit d'une société cachée où les magiciens détiennent quantité de sorts leur permettant de camouffler leurs activités), **Le Château ambulant** mêle inextricablement le fantastique à une base plus réaliste dans un tout indivisible. Or, ce qui s'applique à l'intrigue, est également valable sur le fonctionnement narratif du film.

PRIVÉ DE REPÈRE !

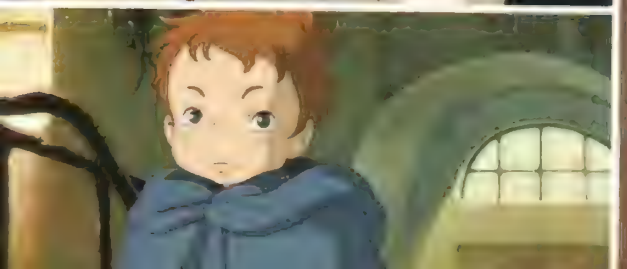
Approchant et traitant son monde sans aucune inhibition, Miyazaki propulse le spectateur au sein de cet univers étranger, sans jamais prendre le soin ni de le préparer, ni de le prévenir, et surtout sans expliquer quoi que ce soit. Il est ainsi impossible, avant les dix dernières minutes du film, de savoir quelles sont les forces antinomiques, qui a provoqué quoi, quels sont les buts ou les volontés des différentes puissances à l'œuvre et, surtout, quel est finalement l'enjeu de l'histoire ! Une seule exception confirme cette règle culottée : les bonnes intentions de Sophie ne sont jamais remises en cause. Une exception qui finalement n'en est pas vraiment une pour deux raisons. Sophie est un repère d'autant plus relatif qu'elle ne cesse de changer physiquement au cours du déroulement du film. Ensuite, même s'il est impossible de douter de sa bonté, le spectateur perd rapidement ses objectifs de vue. Ce personnage demeure pourtant dans des canons d'un classicisme achevé comparé aux autres personnages. Tous subissent d'une façon ou d'une autre une mutation physique, doublée très souvent d'un changement mental assez radical : prisonniers d'enveloppes qui ne leur appartiennent pas, changeant de camps ou d'opinions à tout bout de champ, ils contribuent tous à brouiller un peu plus les pistes déjà tortueuses d'un fil narratif sans cesse brisé et raccommodé.

Ce parti pris radical aurait de quoi effrayer. On pourrait en effet craindre que le film gagne en audace ce qu'il perd en accessibilité. Après tout, le cinéma a déjà vu naître ce genre de film émergeant en « génération spontanée », et dont le spectateur est bien souvent exclu. **Le Château ambulant** aurait pu sombrer dans un écueil similaire, s'il n'était le fruit d'une longue maturation. Il semble en effet qu'après avoir atteint le pinacle de la narration classique avec **Princesse Mononoké**, Miyazaki tente de retrouver une pureté similaire à travers un monde totalement débarrassé de référent historique et narratif. Si **Le Voyage de Chihiro** se contentait d'être baroque dans sa forme et dans sa peinture du fantastique, **Le Château ambulant** pousse ce principe jusqu'à appliquer cette forme à la totalité du film. L'accumulation de références esthétiques et thématiques est cependant digérée dans un amalgame étonnamment cohérent. Et c'est bien là que réside le grand accomplissement du **Château ambulant** : l'univers qu'il dépeint a beau nous être totalement étranger, et ne bénéficier d'aucune entrée évidente (un personnage l'explorant, une ligne narrative archétypale), il est non seulement d'une logique à toute épreuve, mais reste aussi et surtout entièrement accessible. Regarder **Le Château ambulant**, c'est un peu comme découvrir que l'on pouvait parler une langue étrangère en l'entendant pour la première fois. En cela, Miyazaki atteint un fabuleux idéal artistique : avoir créé un monde universellement intelligible.

LA PROMESSE

Pouvoir assister à un tel spectacle est manifestement un des plus beaux cadeaux que le cinéma puisse nous donner. Prendre conscience que la personne qui a réalisé ce chef-d'œuvre est toujours vivante et a de grandes chances par conséquent de surpasser un achèvement aussi total est une sensation céleste. Car finalement, la seule question que pose réellement à ses spectateurs **Le Château ambulant**, et que soulevaient déjà **Nausicaä**, **Le Château dans le ciel**, **Mon voisin Totoro**, **Porco Rosso**, **Princesse Mononoké** et **Le Voyage de Chihiro**, reste toujours la même : et après ?

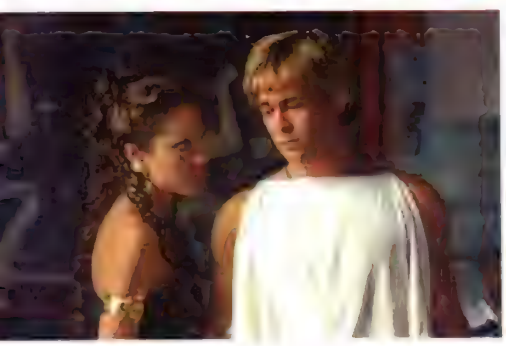
Julien DUPUY



HAURU NO UGOKU SHIRO. JAPON. 2004. RÉAL. : HAYAO MIYAZAKI. SCÉN. : HAYAO MIYAZAKI D'APRÈS LE LIVRE HOWL'S MOVING CASTLE DE DIANA WYNNE JONES. DIR. ANIM. : KATSUYA KONDO. MUS. : JOE HISAISHI (CHANSON « SEKAI NO YAKUSOKU » DE YOMI KIMURA). PROD. : TOSHIO SUZUKI. VOIX (VO) : CHIEKO BAISHO, TAKUYA KIMURA, AKIHIRO MIWA, TATSUYA GASHUIN, DAIJIRO HARADA, MITSUNORI ISAKI, RYUNOSUKE KAMIKI, HARUKO KATO, YO OIZUMI, AKIO OTSUKA... DUR. : 1H59. DIST. : BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 12 JANVIER 2005.

Alors qu'on attendait une fresque monumentale, dépeignant avec un souffle épique cette figure conquérante qu'est Alexandre, on se retrouve finalement avec un résultat tout autre, loin d'être médiocre, mais décevant par rapport à l'ampleur mythologique qu'un tel sujet impose de lui-même.

CONQUÊTE AVORTÉE



ALEXANDRE D'OLIVER STONE

Ci-dessus, de gauche à droite :
Alexandre (Colin Farrell) sous l'influence de sa mère Olympias (Angelina Jolie).

Alexandre durant sa première bataille contre les Perses : un des rares moments barbares du film.

Alexandre et Cassandre (Jonathan Rhys-Meyers) : une relation un peu tendue !

Même s'il reste un cinéaste prenant un malin plaisir à susciter la controverse, Oliver Stone a dû néanmoins être surpris par la réaction excessive d'un groupe de 25 avocats grecs ayant jugé, avant même de l'avoir visionné, que son film **Alexandre** ne devait pas sortir dans les salles en Grèce, sous le prétexte qu'il s'agît là d'une œuvre révisionniste, présentant le conquérant avant tout comme un bisexuel. *« Nous ne prétendons pas être anti homosexuels… »* précise le porte-parole du groupe, Yannis Varnakos. *« Nous affirmons juste que la production devrait faire en sorte de signaler aux spectateurs qu'il est question ici d'une œuvre de pure fiction et non d'un film retraçant la véritable vie d'Alexandre. En fait, même si le problème ne concernait pas uniquement l'homosexualité de cette figure historique, nous aurions tout de même réagi de la sorte car nous ne voulons pas que des faits historiques soient ainsi détournés. ».* Le groupe tenta évidemment une action légale d'interdiction, avant de se rétracter après que la Warner leur ait finalement projeté le film : *« Il y a cependant un baiser qui pourrait être interprété de diverses façons… Mais nous avons évité le pire… »* rajoute Varnakos. *« Le public peut donc aller voir le film sans crainte. ».* Que cette attaque provienne du pays ayant enfanté la démocratie laisse déjà pantoise, mais qu'en plus, celle-ci soit dirigée par un principe rétrograde refusant tout simplement les pratiques courantes, et avérées historiquement, de la Grèce antique relève pour le coup d'une vision véritablement révisionniste, bien plus effective que le film de Stone lui-même. Mais le problème majeur à l'origine du comportement de ce groupe d'avocats, dans leurs attaques comme dans leur retournement de veste, souligne malheureusement le traitement elliptique que le cinéaste a accordé à la transposition de la riche vie d'Alexandre le Grand.

UNE APPROCHE FUYANTE

En effet, qu'on apprécie ou non Oliver Stone, nul ne peut nier qu'il s'agit d'un réalisateur jusqu'au-boutiste. Abordant toujours ses sujets de manière frontale, Stone semblait être le candidat idéal à cette adaptation cinématographique de la vie d'Alexandre le Grand, conquérant macédonien et figure mythique par excellence. D'une part, Stone a toujours travaillé sur une approche mythologique de ses sujets, parfois avec succès (**JFK, L'Enfer du dimanche**), mais parfois à la lisière du ridicule (**Nixon**). D'autre part, le fait qu'il porte en lui cet **Alexandre** depuis plus de 15 ans (Val Kilmer et lui discutaient

Ci-contre :
Alexandre en Inde : la défaite n'est pas loin.

déjà de cette adaptation lors du tournage de **The Doors**) laissait penser qu'il avait en tête le traitement adéquat, imposé au fil des nombreuses réécritures générées par le développement du projet. Hélas, le début du film donne d'entrée le ton qui sera adopté par Oliver Stone tout au long d'**Alexandre**, lorsqu'un Ptolémée âgé (Anthony Hopkins en narrateur, c'est original !), ancien général sous les ordres du conquérant, raconte (et l'on insiste sur ce terme) la situation politique et stratégique de la Macédoine au moment de la naissance d'Alexandre. Doté d'un impressionnant budget de 150 millions de dollars (le plus élevé de sa carrière), Stone lésine sur la visualisation, préférant filmer le narrateur s'exprimant à ses disciples pendant une bonne dizaine de minutes, probablement dans le but de livrer une adaptation plus « théâtralisée ». Et il en sera de la sorte tout au long du métrage, le cinéaste se concentrant principalement sur les diverses relations complexes qu'entretient Alexandre, que ce soit au niveau familial, amical ou même sentimental, plutôt que sur ses actes de grandeur. On comprendra ainsi sans problème sa relation œdipienne face à ses parents Olympias et Philippe (Angelina Jolie et Val Kilmer), le désir impliqué dans son amitié troublante avec Héphaïstos (Jared Leto) ou encore les diverses intrigues politiques quasiment toutes traitées lors des nombreuses scènes de beuveries qui ponctuent le film. De fait, on peut comprendre la nécessité pour Oliver Stone de souligner ces aspects évidents pour donner corps à sa narration, si ce n'est que son film souffre d'un évident déséquilibre entre la légendaire conquête d'Alexandre et ses relations hésitantes avec son entourage. On compte ainsi deux véritables batailles (au demeurant excellentes, sans pour autant atteindre l'impressionnant niveau cinétique d'un match de **L'Enfer du dimanche**) concernant directement le sujet historique et relatant sa première victoire contre les Perses et sa défaite en Inde. Des moments évidemment forts, mais néanmoins frustrants puisqu'ils ne font qu'accentuer le regret de voir le cinéaste éviter quasi totalement les huit années de conquêtes, celles qui ont fait la réputation du personnage ici abordé. Quelques autres scènes intrigantes, certes réussies (une scène d'amour intense avec Roxane, interprétée par une Rosario Dawson plus animale que jamais, ou encore l'assassinat de Philippe), participent malheureusement à un portrait où le personnage d'Alexandre apparaît comme un homme influençable, et non comme la figure mythologique qui avait conquis la quasi totalité des territoires connus à son époque.

DE MEILLEURS LENDEMAINS

Peut-être qu'à force d'avoir mythifié une certaine réalité (le Viêt-Nam, l'assassinat de JFK, la mainmise des médias sur le phénomène des tueurs en série) sous le prisme de son point de vue inaltérable, chose qu'on lui a volontiers reprochée de façon détournée, Oliver Stone s'est retrouvé prisonnier de son propre système lorsqu'il a fallu s'attaquer à ce sujet plus grand que nature, d'essence véritablement mythologique pour le coup. Peut-être a-t-il pris peur face à l'ampleur du projet, ou tout simplement s'est-il dit que la meilleure façon de rendre hommage à la légende est de montrer l'homme qui se cache dans son ombre ? Toujours est-il que pour la première fois de sa carrière, notre homme n'a pas pris son sujet à bras le corps et offre malheureusement un film si timoré, et par ailleurs libéré de ses habituelles expérimentations (bonnes ou mauvaises), que les quelques pékins concernés par la soi-disant bonne morale historique n'y trouvent même plus rien à redire. Un comble pour Oliver Stone, mais nul ne doute que le cinéaste parviendra à se relever de cet échec relatif.

Stéphane MOÏSSAKIS

ALEXANDER. USA. 2004. RÉAL. : OLIVER STONE. SCÉN. : OLIVER STONE, CHRISTOPHER KYLE ET LAETA KALOGRIDIS. DIR. PHOT. : RODRIGO PRIETO. MUS. : VANGELIS. PROD. : MORITZ BORMAN, JON KILIK, THOMAS SCHÜHLY, IAIN SMITH ET OLIVER STONE POUR WARNER BROS/INTERMEDIA FILMS/PACIFICA FILMS/IMF. INT. : COLIN FARRELL, ANGELINA JOLIE, ROSARIO DAWSON, VAL KILMER, ANTHONY HOPKINS, JARED LETO, CHRISTOPHER PLUMMER... DUR. : 2 H 53. DIST. : PATHÉ DISTRIBUTION

Un pur film de SF turc qui vient illuminer nos mirettes de spectateurs français, c'est tellement incroyable qu'il fallait bien que l'on en parle. Oubliez le remake turc foireux (mais jouissif) de Star Wars, voici la véritable riposte de l'Empire ottoman !

L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE

G.O.R.A.
D'ÖMER FARUK SORAK

Avant de vous plongez dans cet article, abandonnez tous les préjugés et/ou toutes les idées préconçues que vous pouvez avoir sur le cinéma populaire turc (fauché, kitch, ridicule, halluciné…). Primo : même si certains films made in Turquie peuvent effectivement prêter à rire (**Süper Adam**, par exemple, une version locale de **Superman** qui transforme son acteur principal en poupée Big Jim suspendue à une ficelle dès qu'il prend son envol), la très large production bis qui a illuminé les écrans du pays (et qui reste presque entièrement à découvrir) est suffisamment riche et de qualité pour mériter le respect que l'on accorde au ciné populaire italien ou espagnol. Deuzio : **G.O.R.A.** n'a absolument, mais absolument rien à voir avec tout ce qui a pu être fait auparavant dans l'Empire ottoman. C'est bien simple, excepté la moustache « type » de l'acteur principal, on n'aurait jamais pu penser, tant le film est soigné et étincelant, que **G.O.R.A.** puisse être une production turque.

UN VÉRITABLE OVNI

Tout comme par la position unique du pays qui l'a vu naître (sur le continent asiatique, aux croisements de l'Orient et de l'Occident, et peut-être demain dans l'UE), **G.O.R.A.** est un film à part, à mi-chemin entre ce que l'on peut voir du côté des majors ricaines et des studios de Bollywood, une œuvre hybride qui emprunte autant au cinéma local qu'à l'esprit décalé de **La Folle histoire de l'espace**. Avec une telle comparaison, il n'est pas difficile de comprendre que **G.O.R.A.** est une comédie SF (ou un film de SF aux accents comiques si vous préférez) dans laquelle une sympathique frange de la culture B se retrouve mise en boîte.

Le film tourne autour du personnage d'Arif (Cem Yilmaz), un adepte du système D qui est à la fois vendeur de tapis, guide touristique et photographe d'OVNI. Si ses deux premières professions marchent plutôt bien, ses photos bidons de soucoupes volantes ne se vendent pas vraiment. Il faut dire que les assiettes rondes qu'il envoie et photographie dans les airs sont souvent un peu trop reconnaissables… La vie du petit arnaqueur Arif va pourtant prendre un tournant inattendu lorsque le Prince Charles (!) et une charmante demoiselle viennent visiter sa boutique de tapis. Il n'en faut alors pas plus au vantard pour se retrouver à bord d'un vaisseau spatial en direction de la planète G.O.R.A. : les deux clients n'étant en fait que de sournois extraterrestres en quête d'esclaves terriens pour le commandant Logar (Cem Yilmaz, de nouveau). Le vil leader voue en effet une haine sans limite envers la race humaine, depuis que son grand-père fut humilié lors de son arrivée sur Terre des décennies plus tôt, et que son robot se fit

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Luke Skywalker et son épée laser ? Non, Arif et un néon.

Le portable fléau intergalactique ! Quelle idée de parler au téléphone lorsqu'on est si bien entouré (en l'occurrence la princesse jouée par Özge Özberk).

Leçon de combat particulière pour Cem Yilmaz et ses deux acolytes, le robot n°216 et Bob Marley Faruk.

Le côté obscur de Cem Yilmaz : le Commandant Logar.

brutalement sodomiser par un paysan rageur de cette soudaine invasion… Arif se familiarise rapidement à sa nouvelle vie et devient ami avec Bob Marley Faruk (!) et un androïde mâle aux manières efféminées. Pendant ce temps, Logar, bien qu'il soit gay, tente d'épouser la fille de Maître Tocha, l'homme qui gouverne G.O.R.A., afin de pouvoir devenir Calife à la place du Calife. La belle en question refuse obstinément ce mariage et trouve bientôt chez Arif et ses deux amis l'aide dont elle a besoin pour lutter contre le tyrannique commandant…

UNE ŒUVRE RÉFÉRENTIELLE ET PERSONNELLE

G.O.R.A. est avant tout le bébé de Cem Yilmaz. Bien qu'il n'en soit pas le réalisateur (c'est un certain Ömer Faruk Sorak qui répond à cette fonction), Yilmaz a joué le rôle de scénariste et surtout celui de « racheteur » du film, après un scandale politico-financier qui coula le producteur et empêcha pendant près de deux ans la sortie du métrage. C'est à la suite d'enchères organisées par le gouvernement que Yilmaz mit son propre argent en jeu afin de permettre au film d'être enfin visible par tous. Vu le budget plus que conséquent de **G.O.R.A.**, on peut imaginer les retombées désastreuses sur l'industrie du cinéma local que sa non-distribution aurait pu avoir… Heureusement pour nous, il est aujourd'hui bel et bien visible (1).

À la différence de nombreux films misant à la fois la carte de l'humour et celle du cinéma bis, **G.O.R.A.** n'est pas qu'une simple accumulation de références à des œuvres célèbres du genre. Certes, on a bien le droit à quelques petits clins d'œil à **Star Wars**, **Mad Max 3**, **Matrix** ou encore **Kill Bill** (sans oublier le ciné kung-fu en général ou les délires space-opéra), mais Yilmaz et Sorak font bien plus que de compiler des scènes : ils cherchent avant tout à redonner à la Turquie un véritable cinéma populaire de genre. Ce n'est pas un hasard si le rasta turc Bob Marley Faruk se trouve être un ancien producteur d'Istanbul qui, après avoir produit des tonnes de films érotiques durant le grand boom du genre à la fin des années 70 et au début des années 80, tenta de tourner le tout premier film de SF du pays, mais ne réussit jamais à mener à bien son rêve. On retrouve aussi un clin d'œil au robot du film de super-héros **Yimayan Seytan**, ou encore à cette célébrité cinématographique locale, Turist Ömer, dont on connaît surtout la cultissime rencontre avec l'univers de ***Star Trek*** dans **Turist Ömer Uzay Yolunda**. **G.O.R.A.**, tout en jouant avec certaines conventions et règles du film de SF, se présente donc comme une œuvre rafraîchissante et souvent novatrice, où l'un de nos genres de prédilection se ressource dans une originalité typiquement turque. Et ce n'est pas triste du tout ! Cem Yilmaz, comique célèbre dans son pays, endosse avec style le rôle du viril et vantard héros tout comme celui de l'affreux méchant (ainsi que deux autres personnages au cours de l'histoire), exagérant à souhait leurs traits et les plongeant dans des situations pas possibles. Difficile de résister à cette scène (certes facile, mais que c'est bon !) où il apprend les arts martiaux grâce à une vieille cassette audio et prend par la suite des poses à la **Karaté Kid** ! Difficile aussi de rester insensible à la critique sous-jacente de l'impérialisme américain (le film débute avec les Goraïens qui parlent tous en anglais jusqu'à ce que le bras droit de Logar – dont la simple vision suffit à nous faire rire – demande s'il n'est pas possible, pour des raisons de compréhension, de passer en turc) et de la main-mise qu'ont les studios hollywoodiens sur le cinéma mondial et sur l'univers de la SF en particulier. Et oui ! Les Ricains ne sont pas les seuls capables de tourner de grandes fresques spatiales bourrées de SFX qui pètent aux yeux, et il est heureux de constater que c'est une production turque qui le rappelle à tous. Toutes les composantes du film, des costumes aux décors en passant par les effets numériques, sont d'un très haut niveau et tiennent sans problème la comparaison avec ce qui se fait de mieux dans le genre (on a dit de mieux, pas **Star Wars** !). Le futur du cinéma de genre se situerait-il en Turquie ? Même si l'histoire du cinéma bis local est riche, de là à dire que son avenir se trouve là-bas, il y a tout de même un grand pas que nous ne sommes pas près de franchir. Tout ce que l'on peut avancer avec certitude, c'est que **G.O.R.A.** est un film qui va indubitablement laisser une trace dans le paysage cinématographique ottoman et que, malgré une ou deux petites longueurs (sur 127 minutes, ça le fait quand même), on passe vraiment un bon moment devant cette débauche d'originalité. Si avec ce film le pays ne rentre pas dans l'Union Européenne, c'est à ne plus rien y comprendre…

Julien SÉVÉON

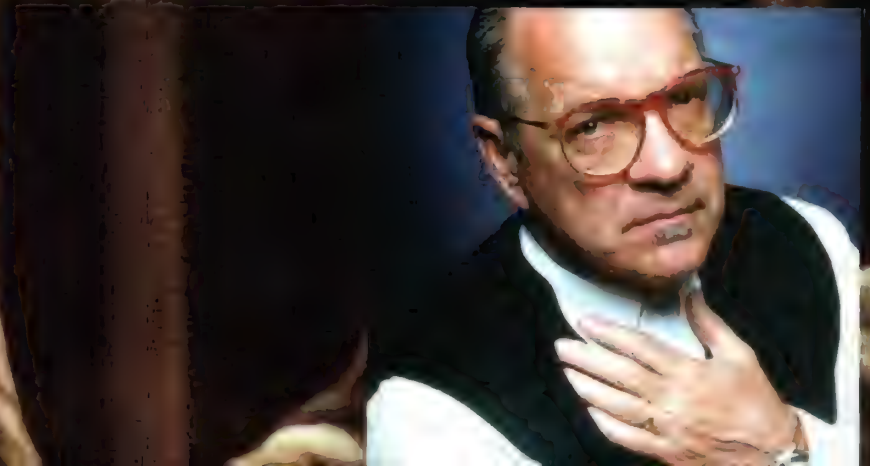
(1) : **G.O.R.A.** est sorti quasi simultanément dans plusieurs pays d'Europe et notamment en France, seulement deux jours après sa sortie turque.

TURQUIE. 2004. RÉAL.: ÖMER FARUK SORAK. SCÉN.: CEM YILMAZ. DIR. PHOT.: VELI KUZLU. MUS.: OZAN COLAKOGLU. PROD.: NECATI AKPINAR, NURI SEVIN, GOKHAN TUNCEL. INT.: CEM YILMAZ, ÖZGE ÖZBERK, OZAN GÜVEN, SAFAK SEZER, IDIL FIRAT, CEZMI BASKIN… DUR.: 2H07. DIST.: TOO COOL. SORTIE LE 17 NOVEMBRE 2004.

Ci-dessous :
Le Commandant Logar et ses hommes en pleine opération de chasse.

LE PÉNITENT DU CINÉMA

Dans l'ombre des géants du nouvel Hollywood, alors qu'une génération de golden boys se voyait couverte des louanges de la critique et du public, une figure à part se dessinait : Paul Schrader. Dépeignant un univers où la déchéance urbaine nourrit le caractère profondément existentialiste de ses personnages, l'auteur de Taxi Driver s'est imposé, et ce malgré son retrait évident du studio system, comme une personne clé du cinéma contemporain américain. Retour sur la carrière d'un homme trop souvent méprisé.



Ci-dessus, de haut en bas : Trois affiches de la série Showa Zankyo-Den réalisée à tour de rôle par Saeki Kiyoshi, Masahiro Makino et Kosaku Yamashita. Une plongée dans le monde impitoyable du crime organisé japonais avec un casting comprenant Takakura Ken, Tsuruta Koji et Ikebe Ryo. Véritable référence en la matière, la série Showa Zankyo-Den a servi de modèle à Paul et Leonard Schrader pour la rédaction du scénario de Yakuza. Sydney Pollack ira même jusqu'à embaucher sa star principale afin d'en préserver la filiation...

En considérant votre éducation religieuse stricte, est-ce que votre passion pour le cinéma est née de l'envie d'aller à l'encontre des interdits ?
(long silence) Oui, d'un certain point de vue. Mais ce serait simpliste de voir les choses dans ce sens, étant donné que tout le monde a le droit d'aller au cinéma.

Vous souvenez-vous du premier film qui vous ait marqué ?
Si mes souvenirs sont bons, je dirais que ce sont les films avec Elvis Presley. (pause) Mais en y repensant, je crois que c'est **Spartacus** de Stanley Kubrick qui m'a le plus profondément marqué. Je devais avoir 17 ans à l'époque, et **Spartacus** est le deuxième ou troisième film que j'ai dû voir, car je n'avais pas le droit d'aller au cinéma étant jeune. **Spartacus** m'a d'autant plus interpellé, car, comme j'ai été élevé dans un milieu où l'on étudiait la Bible quotidiennement, je pouvais comprendre les thèmes que Stanley Kubrick avait abordés dans son film, comme la crucifixion et la persécution des Chrétiens.

Après vous être émancipé du milieu calviniste, il paraît que vous étiez chargé de la programmation d'un cinéma de quartier...
Pas vraiment. En fait, j'ai participé à la création d'un ciné-club au lycée, car l'étude du cinéma n'était pas au programme scolaire. Par ce biais, je pouvais donc projeter certains films qui étaient encensés par la critique et qui avaient éveillé ma curiosité de cinéphile. C'était pour la plupart des films européens des années 60, comme ceux réalisés par Ingmar Bergman, Luis Buñuel, Michelangelo Antonioni ou Alain Resnais.

C'est votre passion pour le cinéma européen qui a amorcé votre envie de devenir critique de cinéma au L.A. Free Press ?
En partie. Mais ma carrière au L.A. Free Press est due, entre autres, à un heureux concours de circonstances. Alors que j'étais encore au lycée, j'ai rencontré Pauline Kael, qui était l'une des plus grandes critiques de cinéma, et nous avons sympathisé. Elle est ensuite devenue mon mentor. Grâce à elle, j'ai pu incorporer UCLA dans un premier temps, et devenir critique au L.A. Free Press. Pauline avait une grande influence dans le milieu universitaire et ce ui de la presse.

« Les deux films qui m'ont le plus influencé sont Pickpocket de Bresson et Le Conformiste de Bertolucci. »

Comment définiriez-vous votre relation avec Pauline Kael ?
Pour ne pas me répéter, je vous conseille de lire l'article que j'ai écrit sur Pauline Kael, paru dans le livre *Schrader on Schrader*, qui est toujours disponible dans le commerce. (rires)

Vous êtes-vous inspiré de votre relation avec Pauline Kael en installant la dynamique relationnelle entre Richard Gere et Nina Van Pallandt dans* American Gigolo, *ou encore celle entre Willem Dafoe et Susan Sarandon dans* Light Sleeper *?
Pour être honnête avec vous, je ne pourrais pas vous répondre concrètement... J'ai toujours admiré les femmes intellectuelles qui ont une forte personnalité, et Pauline Kael correspondait à cette description. J'ai dû probablement penser à elle lorsque j'ai créé les personnages féminins principaux d'**American Gigolo** et de **Light Sleeper**. Mais cela a dû être de façon inconsciente.

Durant vos jeunes années, vous avez écrit un essai titré* Cinéma transcendantal : Ozu, Bresson et Dreyer, *dans lequel vous faisiez un parallèle pertinent entre le cinéma et la religion. Pourquoi ne pas y avoir inclu Pier Paolo Pasolini ?
Mon essai était surtout basé sur un certain style esthétique, et celui-ci ne collait pas au cinéma de Pasolini. J'aurais pu faire une exception pour Roberto Rossellini, ou même Michelangelo Antonioni, mais pas pour Pier Paolo Pasolini.

Pourtant,* L'Évangile selon St Mathieu *porte les caractéristiques de ce que vous appelez le « cinéma transcendantal » : un film qui invite à la méditation et à la réflexion, tout en portant un regard pertinent sur la religion...
Je trouve **L'Évangile selon St Mathieu** plus marxiste que transcendantal. (rires) Le cinéma transcendantal doit impliquer un certain style contemplatif, et avoir un rythme posé, quasi statique. Je ne pense pas que Pasolini ait pu faire un film de la sorte.

Parmi vos autres cinéastes européens préférés, on retrouve le grand Jean-Pierre Melville, dont vous avez révélé les films à Martin Scorsese. Comment avez-vous découvert son cinéma ?
C'était il y a longtemps. J'avais découvert **Le Samouraï** dans une salle d'art et essai, et il m'a laissé une forte impression.

Est-ce le cinéma de Melville qui a déclenché votre intérêt pour la solitude urbaine ?
C'est plutôt le cinéma de Robert Bresson, et plus particulièrement **Pickpocket**, qui a déclenché cet intérêt. Même si j'aime beaucoup Jean-Pierre Melville, son cinéma, contrairement à celui de Bresson, ne tient pas aussi bien le coup aujourd'hui. Certains de ses films sont désormais trop datés, et d'autres, comme **Le Cercle rouge**, sont selon moi très surestimés...

Même si* Light Sleeper *se réfère ouvertement à Robert Bresson, il reste un film très « melvillien » dans son fond et dans sa forme. Il est même très proche de* Quand tu liras cette lettre *et de* Léon Morin, prêtre, *qui sont deux films qui traitent de solitude et de crise existentielle, mais aussi d'amour tragique.
Je ne pourrais pas vous répondre, car je n'ai, hélas, pas vu ces films-là. Il n'y a pas beaucoup de copies de films français disponibles aux États-Unis, et encore moins de copies sous-titrées. Les seuls films de Melville que j'aie pu voir aux États-Unis sont ses métrages les plus connus comme, entre autres, **Le Samouraï**, **Bob le flambeur**, **Le Cercle rouge**, et **Le Deuxième souffle**.

Dans un autre registre, est-ce le cinéma de Sam Peckinpah qui a déclenché votre attirance pour les personnages violents et dépressifs, dont la fin de parcours est provoquée par une pulsion suicidaire ?
(long silence) Peut-être. Lorsque j'étais journaliste, j'avais analysé ce volet thématique dans les films de Sam Peckinpah comme **La Horde sauvage** et **Coups de feu dans la Sierra**. Je connaissais bien Sam à l'époque, et j'avais même assisté à la projection de son montage de 3h30 pour **La Horde sauvage**. Même si je revendique en partie l'influence de Sam sur mon travail, les deux films qui m'ont le plus influencé dans ma carrière sont **Pickpocket** de Robert Bresson et **Le Conformiste** de Bernardo Bertolucci. Le premier pour sa thématique, le second pour son style formel.

Vous avez pourtant déclaré que l'une des choses les plus importantes que vous ayez apprise en tant que cinéaste venait de Sam Peckinpah : « Entrer dans votre subconscient, et extérioriser vos pulsions primaires afin de les faire éclater sur grand écran. ».
C'est vrai, mais ce que j'avais déclaré était plus nuancé. Sam m'a appris à prendre plus de recul pour traiter un certain type de matériau ; comme apprendre à raconter une histoire à la troisième personne et non à la première personne. C'est une chose qui vous apprend, par exemple, à faire la distinction entre faire un film sur le fascisme et faire un film fasciste. À titre d'exemple, **La Horde sauvage** est un film sur le fascisme, alors que **L'Inspecteur Harry** est un film fasciste. Il y a une différence capitale.

Parlons de* Pipeliner, *votre tout premier scénario, qui n'a pas été adapté. De quoi s'agissait-il ?
Pipeliner a été mon galop d'essai. C'est en écrivant ce scénario que j'ai vraiment appris à écrire et à organiser mon travail d'écriture. **Pipeliner** racontait l'histoire d'un homme qui apprend qu'il lui reste très peu de temps à vivre, et qui décide de laisser libre cours à ses

pulsions. Il se met à voler, à dire tout haut ce qu'il pense tout bas, et à avoir des relations sexuelles avec la femme de son meilleur ami. Il fait de la vie de ses proches un véritable enfer, et c'est à ce moment qu'il apprend qu'il y a eu une erreur de diagnostic et qu'il est en bonne santé. C'était un scénario très sombre, qui possédait un traitement proche de Robert Bresson. Mais je n'en garde pas un grand souvenir. Ça doit faire plus de 30 ans que je ne l'ai pas relu.

Parmi vos premiers scénarios inadaptés, il paraît que vous avez écrit un film de gangsters. De quoi parle-t-il exactement ?
Ce scénario-là est le seul dont je sois vraiment fier parmi ceux que j'ai écrits à la même période. Il était titré **Montréal**... ou **Québécois**, je ne m'en souviens plus, et l'histoire s'inspirait d'un fait réel : une guerre des gangs, entre la pègre française et la mafia italienne, qui avait ensanglanté Montréal au début des années 70. La pègre canadienne, d'origine française, avait la mainmise sur les différents trafics et rackets dans le pays, jusqu'au jour où plusieurs clans de La Cosa Nostra, venus de Détroit et de Buffalo, ont décidé de s'installer au Québec pour étendre les activités de plusieurs familles mafieuses italo-américaines. Cela avait provoqué un horrible bain de sang. Dans mon scénario, j'avais transformé cette guerre des gangs en une guerre des races, où les Français haïssaient les Italiens et les Canadiens haïssaient les Américains.

Cela ressemble un peu à un épisode de la série* Ankogukaï*, avec Takakura Ken et Tsuruta Koji, dans lequel un affrontement entre des clans de yakuzas, issus de Tokyo et d'Osaka, vire au conflit racial car l'un des clans est soutenu par les forces d'occupation américaines...
J'en ai repris en partie l'intrigue, je dois l'avouer. (rires) À cette époque, nous reprenions beaucoup d'intrigues de films étrangers pour créer une histoire. J'avais vu la série des **Ankogukaï** lorsque j'étais au Japon, avec mon frère Léonard. L'idée de cet épisode était intéressante et j'ai pensé qu'elle pouvait aisément être recyclée dans un film de gangsters américain.

Puisque nous y sommes, parlons de* Yakuza *de Sydney Pollack, dont vous avez écrit le scénario avec votre frère Léonard. Racontez-nous la genèse du projet...
Mon frère vivait au Japon à l'époque. Il m'envoyait de longues lettres dans lesquelles il ne cessait de parler des films de yakuzas qu'il venait de voir et il m'incitait vivement à les découvrir. Ce qui fut chose faite. Durant cette période, les films de Bruce Lee étaient très en vogue, et nous voulions surfer sur la vague de leur succès en écrivant un film d'action se déroulant en Asie. L'idée d'écrire un film de yakuzas est venue naturellement, car le genre était inédit en Amérique. Lorsque mon frère est revenu de Kyoto, nous nous sommes mis à la tâche et nous avons pu vendre le scénario de **Yakuza** à la Warner pour une somme astronomique. Néanmoins, le scénario original a été réécrit par Robert Towne, qui lui a donné une orientation plus légère en intensifiant les rapports amoureux entre Robert Mitchum et Keiko

Kishi. Notre version de **Yakuza** était beaucoup plus sombre et violente. C'était un vrai film de yakuzas dans la tradition de ceux de la Toei.

Vous n'aimez pas le film ?
Je dois beaucoup à **Yakuza**, car il a amorcé ma carrière de scénariste, mais je trouve le film trop déséquilibré. Il oscille entre plusieurs genres sans trouver ses marques. Au final, ce n'est ni un film de yakuzas, ni une histoire d'amour.

Il y a de très beaux restes malgré tout. C'est quand même un bon film de yakuzas !
Cela reste un film de Sydney Pollack.

Dans le registre des influences, le traitement de* Yakuza *est plus proche d'un Ninkyo* (film de yakuzas en costumes - ndlr) *issu des studios Toei, tendance* Showa Zanyo-Den *de Saeki Kiyoshi et* Nihon Kyokaku-Den *de Masahiro Makino, que des films de yakuzas contemporains, comme ceux réalisés par Seijun Suzuki ou Tokuzo Tanaka...
C'est vrai. Les films de la Toei étaient les plus grosses influences pour **Yakuza**. Je les préfère même à ceux de la Nikkatsu, qui sont un peu trop décalés, comme peuvent en témoigner les films de Seijun Suzuki. Les films de yakuzas issus de la Toei, et plus particulièrement ceux en costumes, sont plus élégiaques, donc plus prompts à une implication émotionnelle. On suivait généralement le parcours d'un personnage solitaire, fidèle au code d'honneur du milieu, qui se retrouve prisonnier de sa condition lorsqu'il se heurte à un conflit d'intérêt dans lequel est impliqué l'un de ses proches. À partir de là, la portée dramatique du récit était accentuée en mettant le héros dans la pire des situations. Cela se soldait généralement par un violent règlement de comptes, avant que le récit culmine par la scène classique où le héros doit se couper l'auriculaire pour sauver son honneur. Cette histoire est la même dans la plupart des films avec Takakura Ken, Tsuruta Koji, ou encore Fuji Junko, mais son traitement est toujours aussi efficace. Nous avons donc repris le même schéma pour **Yakuza**, mais en y incluant quelques touches faisant référence à la culture occidentale.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Tanaka Ken (Takakura Ken) sort le sabre face aux hommes de main du clan Tono. Un règlement de comptes final d'une violence extrême dans lequel les geysers de sang abondent.

Tanaka Ken : un vétéran de l'Armée Impériale japonaise et ancien yakuza, dont la soif de vengeance va l'enliser dans une redoutable folie meurtrière. Petite anecdote : pour son rôle de gangster froid et méthodique, Takakura Ken fut labellisé « le Clint Eastwood japonais » par la critique américaine.

Tanaka Ken et Harry Palmer (Robert Mitchum), ancien officier de la police militaire et vétéran du LAPD, trouvent un second souffle après avoir provoqué un carnage dans le QG d'un gang de yakuzas. La dynamique relationnelle du duo de Yakuza aura inspiré, entre autres, John Woo, qui, de son propre aveu, en a repris quelques composantes pour bâtir la relation entre Chow Yun-Fat et Danny Lee dans The Killer.

« J'aime beaucoup les films de yakuzas (...) J'ai repris pas mal d'éléments de ce genre pour le scénario de Yakuza... »

Ci-dessus, de haut en bas : Le chapitre du « Temple du pavillon d'or » dans Mishima. Un plan d'une incroyable beauté qui doit beaucoup aux talents de décorateur d'Ishioka Eiko et à la lumière de John Bailey. Un chef-d'œuvre sur lequel Paul Schrader s'attardera longuement dans la seconde partie de l'interview.

Mishima Yukio (Ogata Ken) : un poète aux idéologies extrêmes qui voue un culte démesuré aux préceptes du Bushido et à l'impérialisme japonais d'avant-guerre.

Ci-contre : Le Major Charles Rane (William Devane) et Melio (Pete Ortega) lors de l'insoutenable scène de torture dans Rolling Thunder. Un moment fort qui valut au film une classification X lors de son premier passage devant la censure.

J'aime beaucoup les films de yakuzas de la Toei, j'ai même certains de leurs thèmes chantés par Tsuruta Koji sur mon baladeur. (rires) D'ailleurs, j'ai repris l'un des acteurs de **Showa Zankyo-Den** dans **Mishima**, dont j'ai oublié le nom... Comment s'appelle-t-il déjà ?

C'est Ikebe Ryo (1). Et merci encore de l'avoir pris pour le rôle du commissaire de police dans* Mishima *!
Ikebe Ryo, c'est lui ! J'aime beaucoup cet acteur...

Le final de* Yakuza *se réfère ouvertement à deux films de yakuzas issus des studios Toei :* Gokudo *de Kosaku Yamashita, avec Tomisaburo Wakayama et Tsuruta Koji, et* Gendai Ninkyo-Shi *de Teruo Ishii, avec Takakura Ken et Noboru Ando. Ce sont des influences que vous revendiquez ?
C'est possible. Ma mémoire n'est plus aussi bonne et je ne me souviens plus, hélas, de tous les titres et réalisateurs, car ça fait longtemps que je n'ai plus revu de films de yakuzas. En tout cas, il est fort probable que je les aie vus, car je me souviens avoir repris pas mal d'éléments de plusieurs films de ce genre pour coucher sur papier le règlement de comptes final de **Yakuza**.

Vous dites que vous ne pensez à aucun acteur lorsque vous écrivez un scénario. Pourtant, le rôle de Tanaka Ken semble avoir été écrit sur mesure pour Takakura Ken. Vous reprenez même dans le film sa description faite par la critique japonaise de l'époque : « l'homme qui ne sourit jamais... ».
Je ne sais plus si j'ai écrit cette réplique, mais elle correspond également au mythe du héros solitaire dans la plupart des films d'action. Sinon, Takakura Ken est l'icône la plus représentative du film de yakuzas, et c'était difficile de ne pas s'y référer. Le rôle de Tanaka Ken lui ressemble, c'est vrai, mais personne n'est irremplaçable. Si Takakura Ken s'était fait renverser par une voiture la veille du tournage, il aurait été remplacé par un autre acteur japonais. (rires)

Masato Harada, le réalisateur de* Kamikaze Taxi *et de* Jubaku, *m'avait déclaré que vous auriez rêvé voir John Wayne dans le rôle tenu par Robert Mitchum...
Cela aurait été un choix idéal pour le rôle d'Harry Palmer, mais je ne me souviens plus si j'avais émis l'idée à la production. John Wayne n'était pas au top de sa cote de popularité à cette époque, à cause de ses prises de positions politiques, et il aurait nuit à ce type de film. (rires)

Cela aurait pu être quelque chose, d'autant plus que* Yakuza, *tout comme* Hardcore *également, est une libre relecture de* La Prisonnière du désert *de John Ford...
C'est typique du jeune scénariste que de reprendre les grandes lignes des films qu'il admire. Cela a été aussi le cas pour **Obsession**, qui reprenait en grande partie le scénario de **Sueurs froides** d'Alfred Hitchcock, ou même pour le film de gangsters canadiens dont vous avez remarqué la similitude avec **Ankokukaï**. Cela vous aide à avoir une vision plus concrète de ce que vous écrivez.

En parlant d'*Obsession, *vous avez déclaré que vous étiez déçu par l'adaptation de votre scénario par Brian De Palma. Que reprochez-vous au film exactement ?
Pour commencer, je trouve que les acteurs sont trop froids et trop distants à mon goût. La rigidité de leur jeu n'invite à aucune implication émotionnelle de la part du spectateur. Ensuite, Brian a été obligé de couper plusieurs parties du scénario pour coller à son budget. Et, pour conclure, je pense que j'aurais pu améliorer la fin du film. Je ne sais pas si cela aurait été une fin idéale, mais on aurait tout de même pu essayer.

Sinon, parlons d'une personnalité qui a eu une énorme influence sur vous : John Milius.
(rires gênés) Non...

S'il vous plaît. C'est quand même quelqu'un qui a beaucoup compté pour vous...
Lorsque j'étais un jeune scénariste, deux de mes amis m'avaient laissé une forte impression : John Milius et James Toback. Milius était le meneur d'hommes et Toback était le tombeur de femmes. Ils étaient tellement plus grands que nature et ils dégageaient une telle force de caractère, qu'il était difficile de ne pas tomber sous leur charme. J'étais jeune à l'époque et j'ai changé depuis. Par contre, Milius et Toback sont restés les mêmes malgré toutes ces années. Surtout John Milius ! Il est toujours coincé dans sa mentalité de baroudeur. C'est tout ce que j'ai à dire. (rires)

Parlons maintenant d'un film sur lequel vous vous exprimez très peu, voire pas du tout :* Rolling Thunder, *un western moderne coriace, réalisé par John Flynn, avec William Devane, Tommy Lee Jones, James Best et Luke Askew...
Rolling Thunder devait être mon premier film. Je devais le réaliser avec Tommy Lee Jones dans le rôle du Major Charles Rane. Mais à cette époque, je n'avais pas de véritable contrôle sur mes scénarios, et on me l'avait quasiment volé pour le faire réécrire par quelqu'un d'autre. Le scénario original de **Rolling Thunder** ressemblait un peu à celui de **Taxi Driver**. Le gros problème, avec la réécriture de **Rolling Thunder**, c'est qu'ils ont voulu rendre Rane attachant alors

que c'était un cul-terreux antipathique et raciste, qui tuait des Mexicains parce qu'il ne les aimait pas. C'est ridicule ! Ce serait comme rendre les agissements de Travis Bickle compris et acceptés de tous, et cela rendrait illogique l'existence même du personnage. Cela renvoie exactement à ce dont on a parlé avec l'enseignement de Sam Peckinpah. J'avais écrit un film sur le fascisme et ils l'ont transformé en film fasciste.

Vous n'aimez pas le film de John Flynn ?
Il doit rester quelques bons moments, mais ils ont dénaturé l'essence de mon scénario en rendant le personnage du Major Charles Rane sympathique. Ce serait comme guérir les maux psychologiques de Travis Bickle, tout en l'envoyant quand même faire un carnage, en espérant que le public soit derrière lui. Ça n'a aucun sens. Je n'ai pas revu le film depuis sa sortie et je n'ai pas vraiment envie de le revoir.

Pourquoi ?
Cela risque de provoquer une réaction que je ne souhaite pas. Chaque fois que je revois l'un de mes vieux films, soit je me dis : *« Oh, putain... Quelle daube ! Je croyais que j'avais un certain talent... »* ou alors *« C'est vraiment pas mal ! J'avais un talent que j'ignorais et que je n'ai plus aujourd'hui... »*. (rires)

Savez-vous ce qu'a pensé John Milius de* Rolling Thunder *? Le film lui ressemble beaucoup...
John Milius était un gros fan de **Rolling Thunder**. Il l'a même vu plusieurs fois. (rires)

Si vous aviez réalisé* Rolling Thunder, *aurait-il été le premier film d'une tétralogie consacrée à la solitude et aux maux existentiels d'une personne prisonnière de sa condition, avec* Taxi Driver, American Gigolo *et* Light Sleeper *?
Je ne sais pas. Le scénario original de **Rolling Thunder** était plus axé sur les maux de l'Amérique traumatisée par le conflit vietnamien, alors que **Taxi Driver** était un scénario axé sur les maux d'un Américain de retour du Vietnam. **Rolling Thunder** s'attardait plus sur la frustration d'un fasciste texan n'ayant pu tuer personne au Vietnam, et qui, lors de son retour au pays, se mettait à tuer tous ceux qui ne lui plaisaient pas.

En fait, le personnage de Johnny Vohden, qu'a finalement interprété Tommy Lee Jones, est celui qui se rapproche le plus de Travis Bickle. Contrairement au Major Charles Rane, qui est un homme qui ne vit que pour se venger, Johnny est une âme en peine, perdue dans sa recherche de la paix intérieure...
Je ne pourrais pas vous répondre concrètement, car je n'ai plus le souvenir de ce personnage. Mais sinon, vous avez bien défini Travis Bickle. C'est une âme en peine, perdue dans sa recherche de la paix intérieure.

Propos recueillis et traduits par **Fathi BEDDIAR**
(Remerciements à Agnès Wildenstein et à l'équipe de la Cinémathèque Française)

(1) : Avec plus de 80 films à son actif, Ikebe Ryo est l'un des seconds couteaux les plus populaires du cinéma japonais. Autant à l'aise dans le cinéma d'auteur que dans le cinéma de genre, Ikebe Ryo a traversé des films aussi divers que **Gorath** d'Inoshiro Honda, **Printemps précoce** de Yasujiro Ozu, **L'Amant** et **Tout sur moi** de Kon Ichikawa et la série culte **Showa Zankyo-Den** de Saeki Kiyoshi et Masahiro Makino. Son dernier rôle fut dans **See You** de Koreyoshi Kurahara aux côtés de Takakura Ken, Philippe Leroy-Beaulieu et Tomas Arana.

Ci-dessus, de haut en bas : Geneviève Bujold dans Obsession : l'issue de son calvaire passera par la quête désespérée de son époux, interprété par Cliff Robertson.

John Letour (Willem Dafoe) franchit le point de non-retour en faisant parler la poudre dans Light Sleeper.

Le Major Charles Rane (William Devane), un vétéran du Vietnam hanté par ses souvenirs de soldat, qui, après l'assassinat de son fils et de sa femme, prendra les armes pour se livrer à une application sans détour de la loi du Talion.

SITGES 2004

Du 2 au 11 décembre dernier, les spectateurs européens ont pu se repaître du programme alléchant du Festival du cinéma fantastique de Sitges, 37e du nom, cumulant moult films déjà plébiscités (Old Boy, Le Machiniste, Breaking News, Code 46 ou encore Le Château ambulant), grosses machines hollywoodiennes (Capitaine Sky et le monde de demain) et films d'horreur indépendants (Le Fils de Chucky) sur lesquels nous avons déjà disserté ou disserterons très bientôt. Mieux vaut donc parler des diverses tendances du festival, qui sont également celles d'un certain cinéma fantastique d'aujourd'hui.

Ci-dessus, de haut en bas : **Le Fil de la vie**, un film de marionnettes qui traite en substance de la guerre en Irak et **Team America : World Police**, le pamphlet très controversé des auteurs de **South Park**.

LES FILMS POST-11 SEPTEMBRE

Après les films directement touchés par les événements du 11 septembre (**Spider-Man**, **xXx**), 2004 aura vu poindre les films directement influencés par les mêmes événements, **Le Jour d'après** en tête. Malgré les différents genres dans lesquels ils ont été conçus, **Murder-Set-Pieces** de Nick Palumbo, **Team America : World Police** de Trey Parker et **Le Fil de la vie** de Anders Ronnow-Klarlund traitent tous de façon directe et évidente de l'Amérique d'aujourd'hui, comme de son rapport à la politique étrangère. Big Dam Granger nous parlait le mois dernier de l'aspect éminemment violent et barbare de **Murder-Set-Pieces**, chronique quotidienne d'un serial killer néo-nazi. Reste pourtant que l'un des plus grands malaises du film est de dépeindre une Amérique gangrenée par la peur, chaque endroit présenté dans le film, même le plus anodin, représentant un danger potentiel pour le citoyen lambda, de la gamine jouant à la balançoire à l'amateur de sex-shop. Et le réalisateur d'appuyer un discours type « le Mal attire le Mal » en présentant une image des deux tours en flammes au moment opportun. Pas toujours très fin, **Murder-Set-Pieces** reste néanmoins une œuvre déroutante qui peut faire mal par là où elle passe. Dans un registre plus consensuel, **Le Fil de la vie** traite, selon son auteur, de la guerre en Irak par le biais de marionnettes à l'imagerie heroic fantasy volontiers manichéenne. Brouillon et hésitant, le film rate tout autant sa thématique que son traitement, créant un univers fait de bric et de broc dont l'intrigue vise à ne froisser personne : **Le Fil de la vie**, œuvre royaliste prônant la guerre ou message de paix destiné aux enfants du monde entier ? Nul ne le sait vraiment en sortant du film, et encore moins son auteur ! Plus drôle dans un registre similaire, **Team America : World Police** tire à boulets rouges sur tout ce qui lui passe à portée de la main, de la production Bruckheimer bourrine à la politique mondiale américaine, en passant par les acteurs démocrates activistes, présentés comme des politiciens du dimanche et aussitôt décanillés par des salves de plombs en pleine poire. Cumulant une multitude de passages poilants jusqu'au trognon (la scène de vomi et la scène de cul en tête), le film de Trey Parker propose de plus un tour de force technique tellement impressionnant qu'il coule de source. Dire qu'on va y revenir longuement au moment de sa sortie en France est un doux euphémisme.

LE RETOUR DU SURVIVAL

Certes, la programmation du festival n'a pas marqué de véritable retour du survival à proprement parler, puisque de récentes productions (**Détour mortel**, le remake de **Massacre à la tronçonneuse**, **Haute tension**) ont déjà payé plus ou moins bien leur tribut au genre. Il n'empêche néanmoins que les découvertes simultanées de **Calvaire** du Belge Fabrice Du Welz et de **Creep** de l'Anglais Christopher Smith nous portent à constater qu'il est encore possible aujourd'hui de créer un suspense implacable en jouant sans relâche avec la topographie des décors et la nature vicieuse d'une bande de pouilleux dégénérés, ce que seul **Haute tension** nous avait pleinement démontré jusqu'à son fameux retournement de situation déstabilisateur. Ainsi, **Calvaire** prouve qu'il existe bel et bien des ploucs français enculeurs de cochons, comme va le constater le pauvre Marc Stevens (Laurent Lucas), chanteur itinérant coincé dans la cambrousse par des problèmes automobiles. Recueilli par un aubergiste a priori avenant (Jackie Berroyer), il se retrouve vite pris entre deux feux, lorsque celui-ci et les bouseux du village avoisinant le méprennent

pour la femme qui les a quittés quelques années auparavant. Bétonné de bout en bout, dans son casting (avec Philippe Nahon et Joe Prestia, forcément, faut longer les murs…) comme dans son approche naturaliste très travaillée, **Calvaire** risque bien de retourner quelques spectateurs avides de cinéma viscéral. On en reparle plus longuement lors de sa sortie en salles, prévue pour mars prochain. Question « sick fuck », **Creep** n'est pas en reste non plus, malgré des allures plus policées. Si on passe sur la première demi-heure du film, assez mal gérée et franchement quelconque, le film de Christopher Smith atteint son rythme de croisière lorsqu'il dévoile son boogeyman, un freaks (au look très proche du Yellow Bastard de Frank Miller, l'odeur des boulettes entre les doigts de pied en prime) hantant les couloirs du métro londonien et cherchant des noises à une jeune bourgeoise (Franka Potente) coincée en ces murs pour la nuit. Quelques idées barrées et bien vues, des meurtres saignants, une excellente gestion des multiples possibilités du décor et surtout un ton volontiers malsain et morbide pour une production avant tout mainstream, voilà les atouts indéniables de ce **Creep** mieux pensé et autrement plus jouissif qu'un **Détour mortel** consensuel. À ranger dans la même catégorie, en toutefois moins efficace, le festival a également gratifié son public d'une projection surprise du **Rottweiler** de Brian Yuzna. Terminé tout juste quelques jours avant d'être présenté au public, **Rottweiler**

Ci-dessus : le boogeyman de Creep, un freaks qui traque Franka Potente (en bas, à gauche) dans les couloirs du métro londonien.

Ci-contre : le survival Calvaire, une des meilleures surprises de Sitges.

passe paradoxalement à côté de son pitch (un chien poursuit un prisonnier, point barre) alors que celui-ci est pleinement exploité sur le papier, la faute à un réalisateur décidément peu enclin à prendre ses sujets à bras-le-corps. Comme d'habitude chez Yuzna, on retiendra quelques hors sujets étonnants (le prisonnier se fait violer par une mère de famille à qui il demande de l'aide) alors que le réal sous-exploite les principes purement B de son film (ceux qui sont alléchés par l'idée du Terminadog risquent de faire un caca nerveux !). En tout cas, les problèmes de production survenus sur ce film sont peut-être une sonnette d'alarme pour le réalisateur, qui devrait éventuellement retourner faire du cinéma aux États-Unis.

LA NOUVELLE ÉCOLE ESPAGNOLE

On ne répètera jamais assez à quel point le cinéma de genre espagnol est vivifiant, notamment dans l'acceptation évidente des éléments qui servent directement l'efficacité dudit genre. Le problème, c'est que le public comme les professionnels ibériques ne sont pas pour autant convaincus de la qualité de leur cinéma, leur préférant par exemple le nôtre, bien plus réflexif à leur goût. Et cela s'en ressent dans les quatre titres présentés cette année au Festival de Sitges : **The Birthday** d'Eugenio Mira, **El Habitante Incierto** de Guillem Morales, **Hipnos** de David Carreras et **Frágil** de Juanma Bajo Ulloa (ce dernier à ne pas confondre avec le prochain film de Jaume Balagueró, prévu pour 2005). Si chacun de ces titres se permet une forme très travaillée et indéniablement agréable à l'œil, on ne peut pas dire pour autant que les projets aient été pensés pour séduire un public potentiel, à l'exception peut-être de **Frágil**. Ainsi, **The Birthday** nous annonce que la fin du monde aura lieu le soir même, lors d'un anniversaire huppé. C'est en tout cas le point de départ d'une looooongue comédie qui se verrait bien originale, mais qui manque évidemment de recul quant à son sujet, annonçant le retournement apocalyptique au bout d'une heure de film ! Et le scénariste/réalisateur de combler l'attente (absolument pas récompensée, vu le peu de générosité du film) par des petites touches de surréalisme et le jeu « plus cabot tu meurs » du revenant Corey Feldman, ce qui ne fait pas vraiment un film, on en conviendra… Un peu plus crypto-ésotérique, **El Habitante Incierto** raconte le pétage de plombs d'un homme au bord du gouffre (sa femme le quitte quoi !), persuadé que son immense maison est visitée par une tierce personne se cachant dans le grenier, la salle de bains ou le placard à balais, avant de découvrir un passage qui le mène chez des voisins (attention, traversée du miroir !) étrangement familiers. On peut voir en Guillem Morales un disciple d'Alejandro Amenábar, la virtuosité en moins, si ce n'est que ce dernier s'est toujours préoccupé de ne pas larguer son public dans des délires trop abscons. Mais avec un peu de bonne volonté dans la branlette analytique, certains pourront y trouver leur compte et il y a d'ailleurs fort à parier que le film puisse un jour sortir en salles en France. **Hipnos** ne risque pas, quant à lui, de perdre son spectateur en chemin tant son intrigue est balisée sur des kilomètres : la jeune doctoresse

50 ANS, ET TOUTES SES DENTS

Lorsque le Festival de Sitges ouvrait ses portes, Kitamura et les pontes de la Toho présentaient **Godzilla Final Wars** au Grauman's Chinese Theatre de Los Angeles. Impossible pourtant d'importer le film en pays catalan, et ce même si les 50 ans du roi des monstres étaient célébrés par Sitges. Le festivalier amateur de kaiju eiga dut se contenter d'une bande-annonce assez décevante de l'ultime (enfin, il paraît) film de Godzilla et de plusieurs nuits proposant de revoir quelques beaux faits d'armes du saurien atomique, comme le **Godzilla** original de Ishiro Honda, **Les Envahisseurs attaquent**, **Godzilla vs. Megalon**, **Godzilla vs. Biollante** et **Godzilla, Mothra and King Ghidorah : Giant Monsters All-Out Attack.** À Mad, on se félicita surtout de la présentation de **GMK : Giant Monsters All-Out Attack.** Réalisé par l'équipe responsable de la démentielle dernière trilogie **Gamera** (Shuzuke Kaneko à la réalisation, Shinji Higuchi aux effets spéciaux), **GMK** est la grande réussite de la série initiée par le médiocre **Godzilla Millenium.** Sans atteindre l'hallucinante intensité de **Gamera 3 : Revenge of Iris** (enfermée dans son traditionalisme, la Toho a refusé d'adopter le même système de production), le film de Kaneko parvient à rendre Godzilla à nouveau hargneux (il est le bad guy du film), mêle intelligemment numérique et maquettes traditionnelles, et rend des hommages vibrants à ses prédécesseurs dans un joyeux foutoir réunissant quelques-uns des plus beaux monstres de la série. En attendant la probable sortie dans les salles françaises de **Final Wars**, **GMK** est un incontournable.

Beatriz Vargas (Cristina Brondo, pfiouuu !) débarque dans un hôpital psychiatrique pour étudier un cas assez particulier, avant de découvrir que les méthodes peu orthodoxes du médecin en chef (Féodor Atkine) et quelques événements troublants résonnent comme des résurgences de son passé. La forme du film est de toute évidence flatteuse, le fond beaucoup plus discutable tellement **Hipnos** récite parfaitement le petit dico de la psycho de comptoir. Avec un meilleur script en main, le réalisateur David Carreras sera certainement capable de tirer parti de ses capacités d'esthète. Mais le clou restera certainement la projection de **Frágil** en espagnol non sous-titré. Si les vingt premières minutes du film, quasi-muettes

(une jeune fille de la montagne tombe amoureuse d'un garçon qu'elle se jure de retrouver vingt ans après), clouent littéralement le bec du moindre cynique par une émotion à fleur de peau, le final remet le spectateur à sa place par un retournement de situation volontiers amoral et déstabilisant. De prime abord, on serait tenté d'être énervé par tant de virtuosité émotive mise au service d'un enculage de mouches, mais on demande à comprendre pleinement le film avant de pouvoir le juger promptement.

L'AUTRE AMÉRIQUE

Le cinéma indépendant américain a largement damé le pion aux studios, représentés uniquement par quelques avant-premières prestigieuses massées dans un cadre si rigide et protégé, qu'elles faisaient figure d'exception au sein du festival. Du côté des indépendants, le pire côtoyait le meilleur. Grand danger de cette frange soi-disant affranchie de tout diktat : la fausse originalité. Un écueil que ni **One Point 0**, ni **Prologue** ne parviennent à éviter. Avec sa distribution constituée d'habitués des réalisateurs auteurisants (Udo Kier, Deborah Kara Unger, Bruce Payne et Jeremy Sisto, également producteur), **One Point 0** accumule les trucs éculés du metteur en scène en manque de moyens et surtout d'inspiration. Agrémenté de louvoiements intempestifs, d'intrigues parallèles tortueuses et plombé par une construction rébarbative qui souhaiterait aller crescendo, le scénario participe largement de cet échec. Tourné dans des conditions quasi amateur, **Prologue** est une

LE CAS LÓPEZ

Promedio Rojo est un sympathique film de teen-agers, qui vaut surtout pour quelques séquences de rêveries faisant intervenir un super-héros adipeux et bondissant. Infatigable feu follet, son réalisateur, Nicolás López, sautille dans tous les coins, déconne à tout bout de champ et traîne dans son sillage son coproducteur épuisé. C'est sûr qu'il faut un sacré paquet d'énergie pour, à seulement 21 ans, être le seul mais tangible espoir de l'émergence d'un cinéma de genre chilien. Avec une passion communicative, ce jeune qui en veut revient sur son parcours.

« Je suis un gars élevé avec les films de Kevin Smith, Robert Zemeckis ou encore John Hughes. J'adore les comics, la SF, les séries B d'horreur, je suis un pur produit du cinéma des années 1980... Il est inimaginable pour le Chili de voir émerger un film comme ceux qui ont jalonné ma cinéphilie. Alors, j'ai décidé de forcer le système pour me faire ma place. J'ai produit trois films, je m'occupe d'un festival, j'ai écrit dans des magazines et avec ma première réalisation, **Promedio Rojo**, *j'ai mis en place une large campagne de promotion, qui allait des traditionnelles affiches et bandes-annonces aux produits dérivés. Je me suis défoncé sur le tournage, je savais que si je loupais mon coup, plus personne n'allait me donner l'occasion de refaire un film. Mes efforts ont été payants : au Chili,* **Promedio Rojo** *est sorti il y a un mois et c'est un énorme succès, c'est l'équivalent local de* **Titanic** *! Alors du coup, je suis déjà sur mon film suivant, qui racontera le quotidien de super-héros. »*

À suivre, donc.

chronique pesante du retour au foyer d'une victime d'un pervers, lui-même hanté par le souvenir de son crime. Le scénario aimerait être pudique, il n'est que fuyant ; la réalisation tend vers le réalisme, elle est misérabiliste. Véritablement originaux pour le coup, **Primer** et **Rhinoceros Eyes** redorent le blason des indépendants. Déjà récompensé à Sundance et présenté au dernier marché du film de Cannes, **Primer** suit les expérimentations de deux scientifiques. L'ancien ingénieur Shane Caruth n'a pas choisi la facilité pour son premier film tourné dans une pénurie de moyens totale (le budget s'élève en tout et pour tout à 7000 $!) et uniquement constitué de scènes dialoguées entre les deux mêmes personnages. Miracle : la réalisation ultra rythmée et l'interprétation nickel de ses héros cravatés rendent ce film d'anticipation scientifique captivant. **Rhinoceros Eyes**, lui, décrit l'amour pour une belle décoratrice d'un freaks employé chez un loueur d'accessoires de cinéma. Ponctué de superbes séquences en image par image et agrémenté d'une très belle lumière qui parvient à faire oublier le support vidéo haute définition, **Rhinoceros Eyes** est une émouvante romance fétichiste. On frôle le studio system avec **Final Cut**, produit dans un circuit qui n'a d'indépendant que le nom. Prévu pour une sortie très prochaine en France, **Final Cut** a des faux airs de Philip K. Dick, et ce même si son réalisateur, le très jeune Omar Naim, s'en défend. On y cause pourtant de souvenirs de défunts, embellis par les « cutters » des monteurs chargés de livrer une œuvre de mémoire révisionniste aux proches des décédés. Robin Williams y livre sa sempiternelle composition de gentil triste, et la SF y est définitivement secondaire. Omar Naim tient pourtant son sujet de bout en bout, en particulier dans une fin bien plus radicale qu'il n'y paraît.

MADE IN JAPAN

Toujours aussi productif, Takeshi Miike présentait pas moins de trois films à Sitges. Outre le film de sabre **Izo** (même ses fans ont déclaré forfait durant la projection !) et sa participation avec Fruit Chan et Park Chan-Wook au film omnibus **Three... Extremes** (l'auteur de **Old Boy** sort du lot en livrant de loin le meilleur sketch), on pouvait en effet y découvrir **Zebraman**, son hommage aux super-héros japonais. Grand amateur du genre, le héros du film, Shinishi, n'est dans la réalité qu'un petit professeur timoré et un père sans autorité. En cachette, il exorcise ses frustrations quotidiennes en revêtant le costume (qu'il s'est lui-même confectionné) d'un héros de son enfance : Zebraman. Mais lorsque de véritables monstres menacent ses concitoyens, Shinishu va se découvrir l'étoffe d'un véritable justicier aux pouvoirs hallucinants. **Zebraman** fera sans doute illusion auprès des néophytes en matière de « sentais ». Mais pour qui apprécie ce genre honteusement méconnu en France, le film devient vite insupportable. Dénué de la générosité et de l'habileté des artisans du genre, Miike ne livre qu'un exercice condescendant envers un domaine cinématographique qu'il maîtrise manifestement très mal. Le final est notamment d'une laideur et d'une platitude exaspérantes. On conseillera donc plutôt aux fans de sentais de visionner **Masked Rider 555 : Paradise Lost**, et aux amateurs d'auteurs nippons de s'attarder sur **Vital**, le dernier film du grand Shinya Tsukamoto, également présenté à Sitges. Histoire d'amour nécrophile, **Vital** s'inscrit dans la nouvelle veine introspective de son auteur. Après un accident de voiture, Hiroshi Takagi se réveille amnésique. Sa convalescence terminée, il se lance à corps perdu dans des études de médecine. Mais lors d'un cours

d'anatomie, il réalise que le corps qu'il doit disséquer est celui de son amour décédé. Si Tsukamoto semble avoir abandonné le tempo furieux de ses premières œuvres, c'est au bénéfice de l'intensité des émotions provoquées. Mélodrame agressif, romance coup de poing, **Vital** est aussi poignant qu'éprouvant. Sans aucun doute l'un des plus beaux moments du festival. Enfin, double événement pour l'un des films d'animation en compétition, et toujours en attente d'une sortie française : **Appleseed**. Ce blockbuster nippon est en effet l'adaptation du best-seller de Masamune Shirow, mais aussi le premier long-métrage japonais en images de synthèse avec un rendu cell shading. Techniquement très inégal, même si la 3D sied très bien aux méchas de Shirow, **Appleseed** est au final un ratage passionnant. L'image de synthèse fournit en effet une linguistique cinématographique beaucoup plus complète que l'animation traditionnelle, et force est de constater que la mise en scène gère ses nouveaux outils avec une maladresse assez touchante. Si la japanimation persiste à creuser ce sillon (ce qui est très probable au vu des résultats du film au box-office local), nul doute qu'elle devra apprendre à maîtriser ce nouveau medium avec autant d'efficacité que l'animation 2D. Ce qui, pour l'instant, est loin d'être le cas.

Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS

Page ci-contre : un des protagonistes d'El Habitante Incierto et Robin Williams dans Final Cut.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite : le sketch de Park Chan-Wook dans Three... Extremes, Appleseed et Vital, le dernier film de Shinya Tsukamoto.

PALMARÈS

Meilleur film : **Old Boy**
Meilleur réalisateur : Johnnie To pour **Breaking News**
Meilleur acteur : Christian Bale pour **Le Machiniste**
Meilleure actrice : Monica Lopez pour **El Habitante Incierto**
Meilleur scénario : Frank Cottrell Boyce pour **Code 46**
Meilleure Photographie : Xavi Giménez pour **Le Machiniste**
Meilleure bande-originale : Joshua Hyams et Mark Revel pour **Code 46**
Meilleurs effets spéciaux : **Izo**
Meilleurs effets spéciaux de maquillage : **Three... Extremes**
Meilleure direction artistique : Javier Alvariño et Daniel Izar pour **The Birthday**
Meilleur court-métrage : **The Ten Steps** de Brendan Muldowney
Prix spécial pour Hayao Miyazaki

Apprenez un vrai
métier créatif !

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

• Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques
• Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM Création & Maquillage PARIS

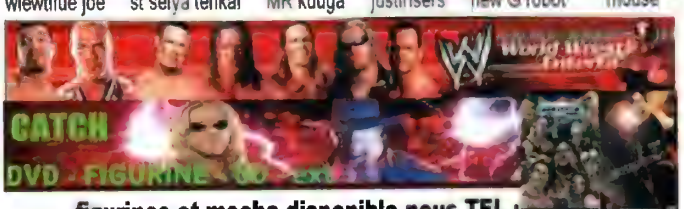
www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à : ITM* 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé
❑ M. ❑ Mlle Nom
Prénom
Adresse
Code Postal Ville
Année de naissance Tél.
E-mail
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage
Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.
MAD 015

NIBES vous souhaite une bonne année
NIBES spécialisé en DVD japanime VO - catch sentai
VENTE PAR CORRESPONDANCE
TEL : 04 94 06 53 96 ou 06 25 83 08 34
NIBES 30 chemin des jonquilles
83500 la seyne sur mer
frais de port 5 € en colissimo suivi
FILM ET LIVE

ANIME VO ET SENTAI
AUTRES TITRES DISPONIBLE NOUS TEL:



figurines et mecha disponible nous TEL :

LA SUITE APOCALYPTIQUE

"Il s'agit de se dresser devant les conflits mondiaux qui sacrifient les enfants au nom de la justice... "

Kinji Fukasaku

"J'ai dû recourir à des images fortes, des électrochocs visuels, pour interpeller le public."

Kenta Fukasaku

EDITION

PC team

MAD MOVIES

DE BATTLE ROYALE

BATTLE ROYALE 2

REQUIEM

JUGÉE TROP VIOLENTE POUR ÊTRE DIFFUSÉE
DANS LES SALLES FRANÇAISES

UNIQUEMENT EN DVD

DVD 1
VERSION FRANÇAISE
VERSION ORIGINALE SOUS TITRÉE FRANÇAIS
JAPON / COULEUR / 2H14MN / CHAPITRES / FORMAT 1.77 16/9 COMPATIBLE 4/3 / DVD 9 / DOLBY DIGITAL 5.1
Filmographie du réalisateur Kinji Fukasaku • Bande Annonce • Spots TV • Making of

DVD 2 LES BONUS
PRODUCTION : Essais en salle d'audition • Anecdotes de tournage • La succession
En souvenir du réalisateur • Scènes inédites • Enregistrement de la Bande Originale
PROMOTION : Film annonce I • Film annonce II • Promoreel • Avant Première
VERSION ORIGINALE SOUS TITRÉE FRANÇAIS / DVD 5 / DOLBY DIGITAL 2.0 / 1H23MN

5.1

DISPONIBLE EN DVD et EDITION COLLECTOR 2 DVD

20 JANVIER 2005

DISTRIBUTION Fravidis

Les super-héros sont-ils solubles dans le cinéma ?

La question est si complexe que deux rédactions se sont unies pour tenter de la résoudre...

132 PAGES !

HORS-SÉRIE
MAD MOVIES

SPÉCIAL COMICS

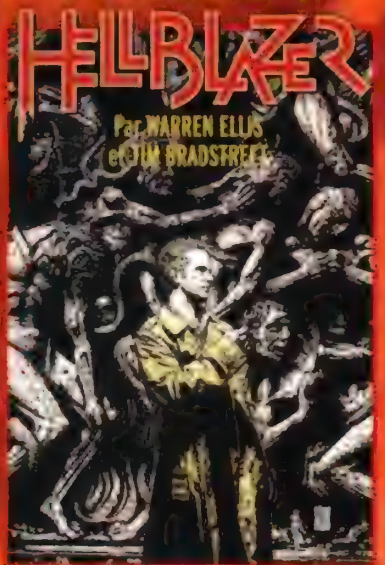
RÉALISÉ PAR L'ÉQUIPE DE COMIC BOX

FANTASTIC FOUR
CONSTANTINE
ELEKTRA
SUPERMAN
BATMAN
SIN CITY
IRON MAN
GHOST RIDER
FLASH
ETC.

LE POINT SUR LES FILMS EN COURS OU EN PROJET ET BIEN SÛR, TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LES COMICS D'AUJOURD'HUI !

COUVERTURE EXCLUSIVE SPIDER-MAN/FANTASTIC FOUR par Mike Mayhew

EN PRIME 22 PAGES DE BD INÉDITES



Avant le film Constantine avec Keanu Reeves, découvrez le comic-book par lequel tout a commencé !

Ultimate X-Men is ™ & © 2004 Marvel Characters, Inc.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Les galettes du Roi !

sommaire

#84 DVD
Bon, on est en janvier et vous vous demandez comment ça se fait que Mad parle du collector du **Retour du Roi**, de **Peter Pan** et d'**Harry Potter 3** ou encore du doublé **Dynamite Jones** alors que vous les avez commandés au Père Noël et que vous les avez reçus le 25 au petit matin. Et bien ça, c'est de la faute au père Moïssakis, qui s'y prend toujours au dernier moment pour concocter sa rubrique. Quel sagouin ce momo quand même !

#98 TÉLÉ MANIAC
On avait déjà Yannick Dahan pour nous parler en long et en large de ***Star Trek*** sous toutes ses sauces, mais voilà maintenant que l'amie Cyrille Giraud lui pique sa place dans le Télémaniac pour défendre le remake télé de ***Battlestar Galactica***, l'une de ses séries préférées de l'époque où elle suçait encore son pouce. On est vernis !

#100 PLAYMAD
Quand on arrive à décrocher Yannick de la télé (parce qu'il est vraiment accro), c'est pour qu'il nous sème dans sa chambre pour jouer à **World of Warcraft** pendant des heures ! Bon, vous me direz, il faut bien que jeunesse se passe, mais on aimerait quand même vous préciser que le monsieur a dépassé la trentaine !

#102 MÉLOMAD
Les fêtes sont finies et le petit Olivier Galliano a eu beaucoup de cadeaux sous le sapin, du moins de quoi remplir sa rubrique du mois ! Et qu'est-ce que le papa Noël lui a ramené ? Les B.O. de **Shrek 2**, **Benjamin Gates et le trésor des templiers** et **Alexandre** ! Quand on connaît le caractère un petit peu agressif d'Olivier (*« Mais il était si doux quand il avait 3 ans »* nous assure sa mère), on sait que le gros barbu en a ramassé plein la poire ! Heureusement, Olivier s'est calmé sur d'autres B.O. plus recommandables !

Le Retour du Roi
version longue édition spéciale
DE PETER JACKSON

IL Y AVAIT FORT À PARIER QUE LA VERSION LONGUE DU RETOUR DU ROI **ALLAIT CORRIGER LES MINCES SCORIES DE LA VERSION DU FILM SORTIE EN SALLES. C'EST EFFECTIVEMENT LE CAS DANS CETTE ÉDITION SPÉCIALE QUI PROPOSE UN MONTAGE PLUS RICHE DE 48 MINUTES, UNE PELLETÉE DE SUPPLÉMENTS ADÉQUATS ET L'ULTIME VOYAGE VERS LA TERRE DU MILIEU...**

Soyons clairs : la version longue du **Retour du Roi** s'impose d'emblée comme un nouveau standard en DVD, un modèle pour tous les autres, une sorte de rêve devenu réalité. Non seulement l'image et le son reproduisent à merveille la flamboyance de cette épopée monumentale, qui reste encore aujourd'hui si titanesque que personne n'a réellement mesuré l'ampleur logistique qui la précède, les sacrifices qui la conditionnent, et l'importance artistique qu'elle revêt dans l'histoire du cinéma, mais encore les scènes inédites et les suppléments finissent d'ajouter la grâce et la noblesse qui la rendent absolument unique.

Si les deux premiers chapitres étaient métamorphosés en versions longues tout en ne modifiant pas le sens et la nature du récit, **Le Retour du Roi** peut se targuer d'être littéralement un autre film. Et c'est a posteriori que l'on mesure à quel point la version cinéma, contrairement aux deux opus précédents, fut la victime de moult sacrifices, dont certains particulièrement douloureux. Étonnamment, ce ne sont pas les scènes les plus attendues qui surprennent. Si le face à face entre Gandalf et le Roi Sorcier d'Angmar, la mort de Saroumane, l'apparition (hilarante) de la bouche de Sauron, l'intermède « Peter Jackson en pirate », ou les ajouts concernant l'Armée des morts sont hallucinants et enrichissent substantiellement le récit, de nombreux passages en apparence anodins le dynamisent davantage, comblent des lacunes vitales, et surtout préparent avec subtilité le climax d'un film pensé comme une longue montée en crescendo. On pense bien sûr à la folie de Denethor, aux références à la lignée royale du Gondor (Sam et Frodon croisant la statue sans tête d'un ancien roi) qui soulignent le passage d'une ère (Minas Tirith et son antique gloire évoquée par Gandalf) à une autre (l'avènement d'Aragorn, bravant Sauron via le Palantir), et surtout au rôle prépondérant d'Eowyn, désormais confidente d'un Merry effrayé, guerrière farouche combattant le chef des Orques dans les champs de Pelennor, et amante éperdue dont on tombe littéralement amoureux. Une femme d'avenir à laquelle Philippa Boyens et Fran Walsh se sont identifiées et qui porte, dans la fragilité de son regard et la force rageuse de ses coups d'épée, le destin de tous les hommes. L'épaisseur qu'elle acquiert dans cette édition donne au film une orientation nouvelle, certes esquissée par Tolkien, mais qui témoigne de la sensibilité de deux scénaristes hors du commun, qui ont su transposer, avec une modernité et un aplomb stupéfiants, un roman « intouchable ».

Une sensibilité, une intégrité et une passion que l'on retrouve chez tous les intervenants, et qui donnent aux divers documentaires une chaleur, une humanité et un enthousiasme auxquels on ne peut rester indifférents. Mieux ! Cette édition donne le sentiment d'un énorme soulagement, d'un râle de satisfaction pour tous ceux qui ont travaillé d'arrache-pied pendant plus de 5 ans, comme s'ils venaient de mesurer le succès des films et l'importance des récompenses qui ont suivi. Et pendant plusieurs heures, on revit avec eux une aventure humaine sans précédent, un projet pharaonique sans commune mesure dans l'histoire du cinéma, une somme de toutes les expériences proprement vertigineuse, où une famille de techniciens et d'artistes privilégiés ont parcouru les plus beaux paysages, pratiqué les disciplines les plus exaltantes, repoussé les limites de la technologie et ressenti les plus intenses des émotions. Impossible de ne pas rêver face aux quelques plans toujours inédits égrenés çà et là (les épilogues concernant Legolas et Gimli) ou de ne pas verser une larme face aux adieux à répétitions d'artistes devenus des frères (incroyables images que celles de Jackson refusant de boucler la dernière scène d'Elijah Wood). **Le Seigneur des anneaux** n'est peut-être qu'une parenthèse dans leur vie, mais une parenthèse qui les aura changés à jamais, qui les aura contraints à tous les sacrifices, et ce dans un seul but : traduire avec génie la plus grande aventure jamais contée, donner au septième art une date de son histoire, mais avant tout offrir au spectateur un chef-d'œuvre impérissable qui le transporte, l'exalte, le grandit, bref, qui lui donne envie de devenir meilleur. Il est de rares instants où il faut savoir s'incliner par respect et admiration. Celui-ci en est un...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - CARTES INTERACTIVES - STORY-BOARDS - GALERIES - BANDES ANNONCES - BONUS CACHÉS.

L'EFFET PAPILLON
ÉDITION COLLECTOR
D'ERIC BRESS ET J. MACKYE GRUBER

Abordant la théorie du chaos de façon très libre, **L'Effet papillon** fait office de pétard mouillé n'exploitant jamais l'énorme potentiel de son sujet. En narrant comment un jeune homme capable de revivre son passé tente de corriger les traumas de son enfance, les réals nous offrent 50 minutes psychologiquement intenses, que l'élément fantastique (le retour dans le temps), amené avec la finesse d'un pachyderme, ruine dans la seconde partie du film. Un élément qui interpelle la théorie du chaos sous son aspect le plus simpliste, et qui contraint les cinéastes à apporter une résolution forcément paradoxale par rapport au sujet. Le Director's cut change diamétralement la fin du récit (les autres scènes ajoutées sont anecdotiques) et opte pour une logique sacrificielle audacieuse. Mais le résultat en revient conceptuellement au même avec ce besoin d'un retour à l'ordre (donc d'une nécessité de contrôle), sorte de happy end dissimulé qui va à l'encontre de l'essence même du chaos. Les multiples fins alternatives prouvent bien que les réals ne savaient pas comment conclure un film qui, justement, ne pouvait se terminer par un quelconque retour à l'ordre. Mais comme disait l'autre : *« Le chaos est la loi de la nature, l'ordre est le rêve de l'homme. »*.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - STORY-BOARDS - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES - COMMENTAIRE AUDIO (UNIQUEMENT SUR LE DIRECTOR'S CUT).

Frères de pellicules
(SPIDER-MAN 2 + LADYKILLERS)

Si le succès de Sam Raimi était jadis basé sur le plébiscite des fan-boys et celui des frères Coen sur l'enthousiasme de la critique, la donne a quelque peu changé ces derniers temps. Raimi a désormais prouvé sa capacité à donner dans le blockbuster fédérateur conciliant l'approbation du public et celle des chroniqueurs, mais du même coup, il a vu son public d'origine remettre en cause son intégrité artistique (voir son monteur, dans les bonus de **Spider-Man 2**, qui le défend bec et ongles contre certains fans ingrats). Par contre, les derniers films des frères Coen (surtout les comédies), produits par des grands studios, ont été bien souvent jugés mineurs par la critique alors qu'ils rencontraient un certain succès international. Et pourtant, **Ladykillers** et son observation poético-sardonique du Sud profond permet ainsi aux frangins d'investir le terrain du remake détourné ou du film de casse, tandis que **Spider-Man 2** donne l'occasion à Sam Raimi de refaire autrement ce qu'il a déjà fait, tout en retrouvant une expressivité formelle qu'on ne lui connaissait plus depuis **Mort ou vif**. Bref, voilà deux films qui partagent la particularité évidente de n'appartenir qu'à leur(s) auteur(s) sans jamais verser dans la redite. La marque des grands cinéastes quoi ! **Ladykillers** fera sans doute d'ici quelques années l'objet d'un collector plus fourni, mais en attendant, il faudra se contenter de machins comme cette featurette sur le luthier qui a fabriqué les instruments du film. Quant au double DVD de **Spider-Man 2**, c'est du lourd et du bon, avec notamment un making-of de plus de deux heures et un Sam Raimi en pleine forme (cf. bonus cachés).

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET BVHE. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET 2.0 (VO ET VF SUR **SPIDER-MAN 2**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - GALERIE - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES (SUR **SPIDER-MAN 2**) - CHANSONS (SUR **LADYKILLERS**) - FEATURETTES - BÊTISIER (SUR LES DEUX).

Adaptations féeriques
(PETER PAN + HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN)

Adaptations réussies et intègres, **Peter Pan** et le troisième **Harry Potter** font preuve de la même sensibilité vis-à-vis de ces contes de fées modernes. Les films parviennent en effet tous les deux à cerner les enjeux scénaristiques d'un tel récit, que ce soit l'éveil de l'imagination chez l'enfant ou encore sa prise de conscience de certaines difficultés inhérentes à la vie. Mais c'est au niveau de la forme qu'**Harry Potter** l'emporte, la vision d'Alfonso Cuarón étant beaucoup plus ample et généreuse que celle de P.J. Hogan. On décèle une présence magique, même discrète, dans chaque plan composé par le réalisateur mexicain, ce qui renforce grandement l'enchantement procuré par le film. De plus, Cuarón ne sacrifie jamais les aspects les plus sombres de l'histoire (vous n'oublierez pas de sitôt les « Détraqueurs », gardiens de la prison d'Azkaban) et livre incontestablement le meilleur opus de la série. Côté bonus, les deux DVD disposent de nombreux suppléments réservés en priorité aux enfants. Reste cependant un excellent documentaire sur J.K. Rowling, qui s'exprime sur la saga cinématographique d'**Harry Potter**.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET WARNER. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEW (SUR **HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN**) - FIN ALTERNATIVE (SUR **PETER PAN**) - SCÈNES COUPÉES - FEATURETTES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

Satire dans tous les coins

(DR. FOLAMOUR : ÉDITION 40ÈME ANNIVERSAIRE + BATTLE ROYALE DIRECTOR'S CUT)

Deux éditions définitives de chez définitives de deux satires politiques virulentes sortent simultanément dans les bacs. Tout d'abord, le fameux **Dr. Folamour** de Stanley Kubrick, monument d'humour absurde et satire glaçante de la course à l'armement. N'étant jamais aussi bon que lorsqu'il s'agit de forcer le trait, Kubrick donne à fond dans la caricature, le jeu déchaîné des acteurs (Peter Sellers, George C. Scott, Sterling Hayden) participant largement au délire ambiant, et termine son film sur l'un des climax les plus couillus de toute l'histoire du cinéma. Inutile de préciser que ce collector renvoie le précédent aux oubliettes, tant au niveau technique (ajout d'une piste DTS) qu'au niveau des bonus, avec entre autres un long making-of, une featurette captivante sur le génial Peter Sellers, et une interview de Robert McNamara (ancien Secrétaire d'État à la défense américaine, déjà « héros » de l'excellent doc d'Errol Morris, **The Fog of War**) qui permet de replacer le film dans son contexte historique. Par contre, pour couper à toute rumeur, la fameuse scène inédite de la bataille de tartes à la crème, bel et bien perdue, n'est présente ici que sous forme de quelques photogrammes. Si l'opus kubrickien tient de la satire politico-philosophique, le **Battle Royale** de Kenji Fukasaku, lui, relève davantage du pamphlet hargneux et vindicatif. En faisant s'entretuer une bande de jeunes sous le regard manipulateur des adultes, Fukasaku ne tente pas de convaincre ses compatriotes d'une quelconque décadence, il leur renvoie carrément à la gueule leur propre image surmontée d'un majeur bien tendu. Point barre. Après tout, le monsieur ne fait pas dans la finesse, comme le prouvera le complètement taré **Battle Royale 2**. Cette nouvelle édition, bien que techniquement inférieure (l'image est très mauvaise), rajoute à la précédente un pacson de bonus. On retiendra le making-of version longue (où Fukasaku dirige ses jeunes acteurs à coups d'éventail sur la tête), la featurette sur les effets spéciaux (les colliers explosifs), celle sur l'anniversaire du réalisateur célébré sur le tournage ou encore ce beau texte de Takeshi Kitano sur Kenji Fukasaku. Quant au nouveau montage, il ne présente pas de grosses différences avec celui sorti en salles : pas de scènes supprimées et quelques rajouts habilement disséminés, en fait des séquences de flash-backs comme celle où les élèves disputent une partie de basket enjouée et une autre où le personnage de Takeshi Kitano est traité un peu plus en profondeur.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET M6 VIDÉO. TRANSFERTS 1.66 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS : MAKING OF - FEATURETTES - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX) - INTERVIEWS - GALERIES (SUR **DR. FOLAMOUR**) - JEU **BATTLE ROYALE** - NOTES DE PRODUCTION - BONUS ÉCRITS - SPOTS TV - AVANT-PREMIÈRE DE **BATTLE ROYALE 2** (SUR **BATTLE ROYALE** DIRECTOR'S CUT).

EMBRASSE-MOI VAMPIRE

DE ROBERT BIERMAN

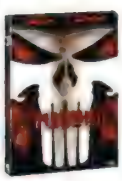
Réalisé en 1989 par Robert Bierman, cinéaste anglais dont la carrière américaine s'arrêta net suite au bide du film, **Embrasse-moi vampire** est une comédie très sombre qui suit la dérive névrotique d'un jeune cadre urbain (Nicolas Cage). Un patron autoritaire, et accessoirement tombeur de ces dames, qui au contact d'une chauve-souris, va progressivement se persuader d'être un vampire, au point de commettre des actes criminels. Porté par un Nicolas Cage génial, à la posture rigide et au regard halluciné, **Embrasse-moi vampire**, outre son incroyable photo en clair-obscur, doit beaucoup au mélange des genres qu'il opère avec finesse. Entre comédie noire et film fantastique, il s'inscrit toujours à la lisière des genres, sans jamais choisir son camp, provoquant un malaise teinté d'ironie qui déstabilise le spectateur. Drôle et audacieux...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

THE PUNISHER

DE JONATHAN HENSLEIGH



Même si je fais partie de ceux qui prennent un plaisir déviant à revoir l'adaptation avec Dolph Lundgren, il faut bien reconnaître que ce n'était pas difficile de faire mieux. Surtout si l'on est un scénariste talentueux qui prétend adorer les comics éponymes. Hélas, et **Blade : Trinity** vient d'en apporter une nouvelle preuve, un bon scénariste ne sait pas forcément tenir une caméra. Dans le cas de Jonathan Hensleigh (**Die Hard 3** quand même !), ça relève carrément du handicap, même si, à sa décharge, la prod lui a laissé une marge de manœuvre réduite. C'est ce que révèle le « journal de guerre » présent sur le DVD, making-of édifiant dont le principal atout est de dévoiler la personnalité affligeante d'un réalisateur imbu de lui-même, présentant sa mise en scène (molle, idiote et d'une laideur rare) comme un croisement entre du Sergio Leone et du Don Siegel : on croit rêver !!!

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - MAKING OF - FEATURETTE - CLIP VIDÉO.

LA MÉMOIRE DU TUEUR

D'ERIK VAN LOOY

Carton national en Belgique flamande, **La Mémoire du tueur** est un bon petit thriller lorgnant tranquillement du côté des USA tout en dépeignant un contexte social tendu que le pays a déjà malheureusement connu : les affaires de pédophilie impliquant des pontes de la politique et de la finance. Ambitieux visuellement, quoiqu'un peu démonstratif (malheureusement, le Scope a été recadré en 1.85), **La Mémoire du tueur** impose une ambiance néo-noir assez réussie et brosse le portrait touchant d'un hitman sur le retour (et atteint d'Alzheimer), bien décidé à foutre le bordel chez ses ex-employeurs impliqués dans une affaire pas jojo. Respectant les balises du polar ricain tout en gardant son identité nationale, le film d'Erik Van Looy assume ses références sans cynisme et fait même preuve d'une certaine pertinence dans l'aspect frontal avec lequel il aborde un sujet si glissant. Une agréable surprise.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - BANDES ANNONCES.

LE JOUR D'APRÈS

DE ROLAND EMMERICH

On peut condamner l'opportunisme de Roland Emmerich, jadis chantre stupide de l'americana, qui retourne sa veste avec ce film éloquent sur l'impact du 11 septembre sur Hollywood. On peut aussi saluer son scénario nettement progressiste et qui tranche avec la régression des idéologies américaines. Autrement dit : quelles que soient ses motivations, son discours reste louable. Dans les deux cas, il serait malhonnête de nier que **Le Jour d'après** est tout simplement un des meilleurs films catastrophe du genre, surpassant par ses thèmes (la décimation des différentes calamités météorologiques est originale et jamais redondante) et franchement impressionnant. Autant de qualités soutenues par une édition qui n'a pas usurpé son qualificatif de « spéciale », et dans laquelle les amateurs de technique pourront se repaître d'un véritable festin. En excellent artisan, Emmerich y dévoile ses méthodes cartées et s'efface (un peu trop) souvent devant deux porteurs : le directeur de la photo Ueli Steiger et l'énarrable Karen Goulekas, qui passe malheureusement sous silence ses frictions avec Digital Domain (pour nous en parler dans l'interview qui suit !). À noter des scènes coupées édifiantes sur les objectifs du film, qui rendent encore plus radicale (et pour le coup, bien trop manichéenne) l'attaque des dérives du capitalisme. Julien DUPUY

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO – FEATURETTES – SCÈNES COUPÉES – GALERIES – MODULES VUES GLOBALES – BANDES ANNONCES.

INTERVIEW KAREN GOULEKAS, SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX SUR LE JOUR D'APRÈS

Le nombre de sociétés à avoir travaillé sur Le Jour d'après a énormément augmenté vers la fin de la post-production. Pourquoi ?

Nous nous sommes retrouvés dans une situation où nous avions passé plus d'un an à travailler avec la même compagnie (1), et il nous restait moins de six mois avant la sortie du film. Même si leur travail était plutôt bon, ils n'avaient pas les épaules pour prendre en charge la totalité des plans truqués. Je pense qu'ils ont largement sous-estimé les ressources humaines et matérielles dont ils auraient besoin. Ils se sont contentés de regarder le nombre de plans truqués prévus, qui s'élevait à 416. C'est une quantité assez minime de nos jours, mais ils n'ont pas tenu compte du fait que ces plans allaient être spécialement compliqués à effectuer. Il est devenu évident que nous ne pourrions pas terminer notre travail dans les temps, en tout cas avec le niveau de qualité souhaité par Roland. J'ai alors commencé à chercher différentes compagnies susceptibles de rejoindre la production.

N'était-il pas plus facile pour vous de confier la totalité du travail à une seule compagnie, comme ILM par exemple ?

En théorie, oui. Cependant, suite à cette expérience, je crois que je n'opterai plus jamais pour cette solution. Le danger de perdre le contrôle sur votre travail et de gaspiller le temps qui vous est imparti est vraiment bien trop grand.

Cette situation a dû être cauchemardesque, non ?

C'était non seulement difficile, mais aussi effrayant. Ce choix était cependant la solution la moins risquée. Fort heureusement, nous avons joué un maximum de chance en découvrant de jeunes sociétés, comme The Orphanage, bourrées de talents et qui nous ont sortis de l'embarras. Roland et moi tenons à tous les remercier du fond du cœur. Sans eux, le film tel que vous le connaissez n'existerait pas.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

(1) : Il s'agit de Digital Domain. Au final, une quinzaine de compagnies ont travaillé sur le film, tandis que Digital Domain s'est concentré sur la tempête de Los Angeles.

DVD RAPIDO

TAKING LIVES - DESTINS VOLÉS

Dans **Taking Lives**, on se la joue à la **Se7en** : générique faussement glauque (et repompé quasiment au plan près sur son modèle), pluie battante, tueur intelligent mais quand même méchant, etc. En plus, il y a notre Olivier Martinez national (enfin, ça fait déjà un moment qu'on l'a refilé aux ricains, celui-là) qui fait des blagues sur les seins de la femme de Jean-Huques Anglade et parle anglais avec un accent du sentier. Que demander de plus ? Ah si, la jolie Angelina se fait culbuter chemisier ouvert par Ethan Hawke. Une raison de voir le film ? Absolument ! (Warner)

INSTINCTS MEURTRIERS

Dans le domaine chaudasse policière, après l'agent Jolie, parlons de l'inspecteur Ashley Judd. Grosse nympho se tapant à la chaîne des étalons trouvés aux comptoirs des bars (dommage, je n'y traînais pas...), mais quand même bon flic en service, la miss Judd enquête sur une série de meurtres louches sous la tutelle de ce bon vieux Garcia (Andy bien sûr, pas le fils de la concierge !) et de son mentor Samuel L. Jackson. Trauma de l'enfance et autres pathos de flicaille sont le ressort de ce polar réalisé par un Philip Kaufman fatigué. (M6 Vidéo)

WONDERFUL DAYS

Grosse bouillabaisse animée, vendue comme étant l'événement venu de Corée du Sud par une poignée d'intégristes aveugles du cinéma asiatique, **Wonderful Days** est un gros foirage référentiel aux ambitions graphiques certes louables, mais aux tenants scenaristiques aux abonnés absents. À cela s'ajoutent un character design raté et un rythme plus que soporifique. Allez les gars, avouez au moins que vous avez dormi pendant le film ! (FPE)

POINT D'IMPACT

Pour son Noël, le petit Bob (Misiorowski, le réalisateur de ce chef-d'œuvre) s'est vu recevoir un joli train électrique ainsi qu'un bel hélicoptère Playmobil. Bien décidé à utiliser ses magnifiques jouets, il eut l'idée d'y ajouter son Big Jim belge, un certain Jean-Claude Van Damme. Enfin, pour compléter tout ce petit monde, il piqua la Barbie brune de sa sœur (Laura Elena Harring) pour la foutre dans cette embrouille. Et hop, l'affaire est dans le sac, **Point d'impact** est né ! Magie du cinéma... (Metropolitan)

LE RETOUR

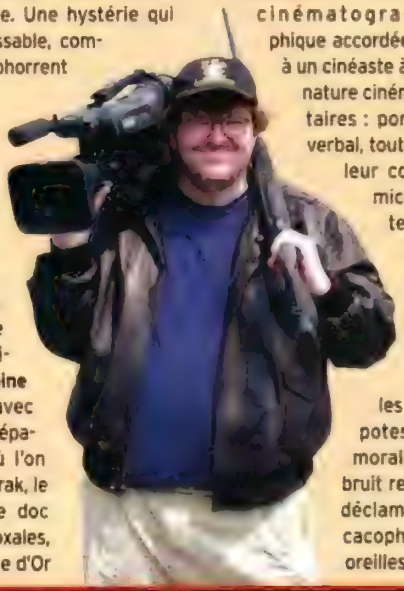
Moins rigolo, le drame d'Hal Ashby, portrait au vitriol d'une Amérique brisée par le conflit vietnamien, est un concentré d'émotions brutes servi par une distribution en béton armé et une B.O. rock faisant la part belle aux Rolling Stones. Nouvelle performance pour Jon Voight (qui à l'époque les enquille) en infirme blasé amoureux de la belle Jane Fonda. Un très grand film où le cadre de drame national est ramené à celui de drame intimiste poignant. Attention néanmoins, le DVD est scandaleusement recadré... (MGM)

Le bruit de la démocratie

(ROGER ET MOI + BOWLING FOR COLUMBINE : ÉDITION PRESTIGE + FAHRENHEIT 9/11)

Agitateur populaire qui a redéfini les acquis du documentaire en s'imposant au centre de l'image comme pivot ironique du projet, prisme identificateur, et vecteur engagé d'une démonstration aussi documentée que partisane, Moore se dévoile étonnamment par l'hystérie chaotique qu'il suscite. Une hystérie qui démontre combien il est insaisissable, combien ceux qui le vénèrent ou l'abhorrent ne savent pas par quel bout le prendre, combien sa personnalité aussi sincère et courageuse que populiste et publicitaire, signe le grand retour d'un contre-pouvoir populaire, que l'establishment politique et intellectuel, même solidaire, ne comprend pas et ne sait pas relayer. Preuve en est l'incroyable incohérence éditoriale des éditions DVD de **Bowling for Columbine** (vendu en édition prestige avec **Roger et moi**, également dispo séparément) et **Fahrenheit 9/11**, où l'on mélange confusément Cannes, l'Irak, le cinéma et la politique, chaque doc enchaînant les réflexions paradoxales, telle cette accusation d'une Palme d'Or politique et non cinématographique accordée à un cinéaste à qui l'on reproche par la suite la nature cinématographique de ses documentaires : portnawak ! Mais dans ce chaos verbal, toutes les opinions coexistent, et de leur confrontation naissent les prémices d'une vérité. Ces DVD restent donc indispensables pour tous ceux qui, même (et surtout) s'ils ne sont pas d'accord avec Moore, se targuent d'avoir une âme citoyenne. Dans un monde dominé par les terroristes de la pensée, où les croyances fanatiques des despotes le disputent aux logorrhées moralisatrices des néo-libéraux, ce bruit retrouvé de la démocratie, certes déclamatoire, rugissant, et parfois cacophonique, sonne doux à nos oreilles...

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : M6 VIDÉO, WARNER ET STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.33 ET 1.85 (16/9 ET 4/3). SON 5.1 (VO ET VF DE **FAHRENHEIT 9/11** ET VO DE **BOWLING FOR COLUMBINE**) ET 2.0 (VO ET VF DE **ROGER ET MOI** ET VF DE **BOWLING FOR COLUMBINE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (SUR **BOWLING FOR COLUMBINE** ET **ROGER ET MOI**) - DOCUMENTAIRES - INTERVIEWS (SUR **FAHRENHEIT 9/11** ET **BOWLING FOR COLUMBINE**) - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES (SUR **FAHRENHEIT 9/11**) - CLIP VIDÉO - DÉBAT (SUR **BOWLING FOR COLUMBINE**).

LA PANTHÈRE ROSE

DE FRIZ FRELENG

1963 : **La Panthère rose** mis en boîte, Blake Edwards est en plein montage et réfléchit quant à un générique d'ouverture drôle et enjoué, reflétant l'univers décalé et jouissif de son long-métrage. L'animation semble alors la solution adéquate, permettant ainsi au réalisateur de donner ses instructions et de déléguer son pouvoir de metteur en scène à d'autres créateurs, en l'occurrence Friz Freleng (réalisateur, dessinateur, scénariste et animateur de nombreux dessins animés de la Warner) ainsi qu'a David H. DePatie, producteur et ami du même Freleng. Bossant d'arrache-pied pour donner au maître « la panthère idéale », l'équipe de Freleng/DePatie livrera à Edwards la figure nonchalante et espiègle que ce dernier attendait. Résultat : le succès du personnage est tel qu'une série animée est mise en chantier par les studios United Artists. Avec son esprit burlesque et slapstick, son rythme jazzy et son humour pince-sans-rire, ***La Panthère rose*** jouit d'une cote d'amour inégalée avec le public et enchante toutes les générations par son côté décalé. Le célèbre épisode ***La Vie en rose***, véritable modèle d'humour chaplinien, restera un indéniable grand moment de comédie US, animée ou non. L'opportunité d'un tel coffret est donc du pain béni pour les fans (124 épisodes quand même). Quant aux autres, c'est l'occasion rêvée de plonger sans retenue dans l'univers « cool attitude » du félin rose.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF).

Black sista

(DYNAMITE JONES + DYNAMITE JONES ET LE CASINO D'OR)

Quand Max Julien (**The Mack** !) écrivit le personnage de Cleopatra Jones, un agent secret du gouvernement américain spécialisé dans la lutte anti-drogue, le règne de Pam Grier sur le terrain du film rôle-titre (avec moult personnages désormais culte – Foxy Brown, Coffy, Friday Foster...) allait marquer le genre. Jack Starrett, le réalisateur du sympathiquement couillu **Slaughter** avec Jim Brown, se chargea alors de mettre en boîte les aventures de cet agent pas comme les autres. Choisissant l'élégante Tamara Dobson (vue dans le WIP **Les Anges du mal**) pour revêtir la défroque de Cleo, Starrett réalise un bon p'tit polar urbain rythmé et drôle, où la bad girl de service n'est autre que l'hystérique Shelley Winters, matrone sadique et baronne de la came. La suite du film de Starrett, qui cette fois se déroule à Hong Kong, sera produite par le nabab Run Run Shaw. Si Dobson renquille, Starrett laisse sa place à Charles Bail, un habitué de la petite lucarne (il réalisa des épisodes de ***CHiPs***, ***K2000***, ***Manimal***...), qui trouve en la personne de Stella Stevens (qui jouait d'ailleurs dans **Slaughter**), le personnage idéal de méchante trafiquante de drogue lesbienne. Le côté « pseudo exotique » du film est cependant assez foiré, l'ancrage urbain du premier opus faisant la qualité du film de Starrett. Enfin, il reste quelques scènes assez funs, typiques du genre (fusillades, coups de savate et autres poursuites motorisées) qui raviront les amateurs d'action 70's.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF).

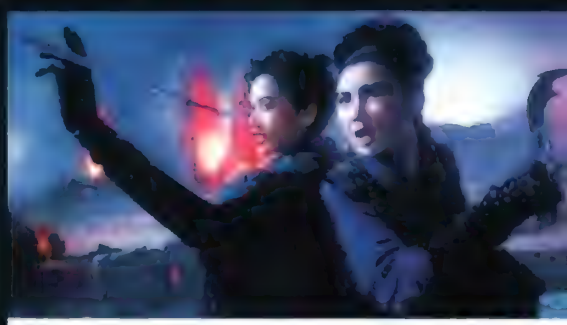
À la vie, à la mort !

(FRÈRES DE SANG + LE TRIO MAGNIFIQUE + DEUX HÉROS)

Entre HK qui sort les gros calibres et Wild Side qui enchaîne les plus beaux fleurons de la Shaw et un grand nombre de **Zatoichi**, on ne sait plus où donner de la tête. Ce mois-ci, ce sont trois Chang Cheh qui débarquent, et pas des moindres : le tragique **Frères de sang**, le bourrin **Deux héros**, et le chevaleresque **Trio magnifique**. Trois films qui illustrent parfaitement les différents courants qui animaient le cinéma d'exploitation de la Shaw. Incontestablement, **Le Trio magnifique** (1966), véritable fresque épique, est le plus beau des trois, en raison d'une photo irréprochable et d'un sens de l'espace inédit, qui donne déjà une idée des intentions futures de Chang Cheh en termes de mise en scène, alors qu'il ne s'agit que d'un de ses premiers films. Plus maîtrisés en termes de découpage, de rythme et de structure, mais moins « graphiques », **Deux héros** (1974) et **Frères de sang** (1973), œuvres cultes tournées rapidement à une époque où Chang Cheh sortait jusqu'à six films par an, correspondent à sa période la plus prolifique, durant laquelle il aborda le film martial sous tous les angles possibles, quitte à briser les règles d'or du wu xia pian. Si **Deux héros** est ultra fun parce que linéaire et bourrin, valorisant les différentes techniques martiales exposées, **Frères de sang** est un drame intimiste qui rompt avec de nombreuses traditions de la Shaw, questionnant la loyauté, l'honneur et la trahison à travers le parcours de trois personnages dont l'amitié indéfectible sera mise à rude épreuve. Une œuvre si puissante que John Woo, assistant réal sur le film, en reprendra la thématique dans **Une balle dans la tête**. À Hong Kong, tout est histoire de filiation...

Yannick DAHAN.

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOST). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE (SUR **FRÈRES DE SANG** ET **DEUX HÉROS**) - AFFICHES (SUR **LE TRIO MAGNIFIQUE**) - INTERVIEWS - GALERIES - BANDES ANNONCES (SUR TOUS).



COFFRET HEROIC TRIO / EXECUTIONERS

DE JOHNNIE TO

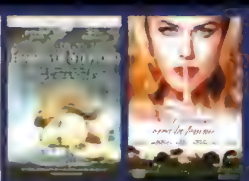
Dotés d'un casting qui réunit trois des plus charismatiques actrices de Hong Kong (Michelle Yeoh, Maggie Cheung et la regrettée Anita Mui, excusez du peu !), les films de Johnnie To constituent une tentative bienvenue et énergique pour imposer sur le marché de l'archipel trois icônes super héroïques. Du coup, Chin Siu-Tung se lâche et nous gratifie ainsi de certaines chorégraphies assez démentes, ponctuées de jets de motos et de voitures, et de coups de tatanes bien destructeurs ! Dommage cependant que la direction artistique manque singulièrement de tenue, hésitant entre les univers du wu xia pian, du comic-book et du film d'espionnage, la faute à un budget plus que modeste n'ayant pas permis au réalisateur de matérialiser un monde crédible à l'écran. Johnnie To explique d'ailleurs dans une interview qu'il a été obligé de tourner les deux films avec le budget d'un seul et que le marché hongkongais n'est définitivement pas près d'accueillir des films de super-héros. Puisse-t-il se tromper tant l'architecture de la ville et son atmosphère hautement cinégénique semblent être un terrain d'expérimentations rêvé pour le genre.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT SUR **EXECUTIONERS** ET VF D'**HEROIC TRIO**) ET 1.0 (VO D'**HEROIC TRIO**). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION - GALERIES PHOTOS - BANDES ANNONCES.

Vous, les femmes...

(LES FEMMES DE STEPFORD + ET L'HOMME CRÉA LA FEMME)



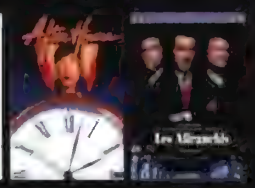
La sortie quasi simultanée des deux adaptations (1975 et 2004) du roman d'Ira Levin nous permet de faire le comparatif qui s'impose. Au-delà du traitement appliqué (le film de Bryan Forbes est un thriller de SF, celui de Frank Oz une comédie satirique), **Les Femmes de Stepford** et **Et l'homme créa la femme** tendent vers un idéal féministe dont la finesse varie selon les points de vue. Celui de Forbes (et surtout du scénariste William Goldman, véritable responsable de la réussite des **Femmes de Stepford**) a le mérite de s'imbriquer dans la trame dramatique du film qui culmine lors d'une révélation finale savamment distillée. Au contraire, celui de Frank Oz (dont on espère que la vision de la femme ne se borne pas à Miss Piggy, ce dernier interprétant sa voix, on le rappelle...) est assené avec une telle lourdeur qu'on le croirait sponsorisé par les chiennes de garde, si ce n'est qu'une autre révélation finale vient carrément contredire une satire anti-machiste prétendument féroce. Quant à la question *« Mais que viennent foutre ces films dans Mad ? »*, on serait simplement tenté de vous diriger vers le premier film (et uniquement celui-ci) pour le découvrir, de peur de trop en dévoiler...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PARAMOUNT ET DREAMWORKS. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **ET L'HOMME CRÉA LA FEMME**) ET 1.0 (VO ET VF SUR **LES FEMMES DE STEPFORD**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - SCÈNES INÉDITES - BÊTISIER (SUR ET **L'HOMME CRÉA LA FEMME**) - FEATURETTES - BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX).

MAD DVD

PAS UNE MINUTE À PERDRE
(AFTER HOURS + LES AFFRANCHIS)



Scorsese revient au cinéma et en DVD. En plus de ses moins connus **Who's That Knocking at my Door** et **Alice n'est plus ici**, Warner nous sort donc le collector tant attendu des **Affranchis** et une sympathique petite édition d'**After Hours**, les deux films les plus fiévreux du cinéaste new-yorkais. Qu'il s'agisse de la nuit éprouvante d'un petit col blanc paumé dans la Grosse Pomme ou la saga authentique d'un mafieux étalée sur trente ans, Scorsese choisit de traiter ses deux histoires sur un mode speed et syncopé, par le biais d'un montage réellement stupéfiant et de mouvements de caméra étourdissants. **Les Affranchis** est donc enfin disponible dans une édition DVD digne de ce nom, avec le film sur une seule face et des bonus sur un second disque. Des bonus certes pas époustouflants (DVD Warner oblige, pas de sous-titres sur les commentaires audio) mais qui se laissent visionner, comme cette featurette traitant de l'influence du film sur les réalisateurs américains actuels (avec des interviews de Frank Darabont, Joe Carnahan, ou encore des frères Hughes). Plus concise, l'édition d'**After Hours** va à l'essentiel et nous propose notamment quelques scènes inédites intéressantes.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO SUR **LES AFFRANCHIS**) ET 2.0 (VF SUR **LES AFFRANCHIS**, VO ET VF SUR **AFTER HOURS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - BANDE ANNONCE (SUR TOUS) - SCÈNES INÉDITES (SUR **AFTER HOURS**) - FEATURETTES (SUR **LES AFFRANCHIS**).

SHREK 2
D'ANDREW ADAMSON, KELLY ASBURY ET CONRAD VERNON

Le support DVD a cela d'intéressant qu'il permet parfois, au détour d'un commentaire audio, de cerner la personnalité d'un cinéaste et celle de son film. Ainsi, alors qu'il commente une scène de **Shrek 2** où un personnage est ridiculisé, l'un des réalisateurs se met à se foutre ouvertement de la gueule du personnage en question, avant que son collègue, gêné, ne le rappelle à l'ordre. Trop tard, l'espace d'un instant, la saga **Shrek** apparaît à visage découvert, révélant le mépris profond et l'opportunisme flagrant se cachant derrière l'esprit bon enfant et frondeur. Car, comme dans le premier opus, l'effronterie ne s'illustre ici qu'à travers une enfilade insupportable de parodies aussi vaines que prétentieuses (oui, Katzenberg continue de régler ses comptes avec le Grand Satan Disney) ainsi qu'une prédilection pour la flatulence comme discours contestataire et non comme plaisir régressif assumé. **Shrek 2** est en fait un film qui ne fonctionne que sur les apparences et qui ne se préoccupe que du confort de son spectateur, l'abreuvant de tubes FM ou de clins d'œil faussement complices pour mieux le rallier à sa cause (on a parfois l'impression d'être dans un meeting politique). Apparences aussi que cette morale crétine pour canettes de soda, qui prône à tout prix le fait d'être soi-même alors qu'on ne sait plus qui est l'autre (la princesse, trop gourde pour s'apercevoir que le Prince charmant n'est pas Shrek). Finalement, malgré son triomphe mondial hallucinant, **Shrek 2** est à l'image des starlettes de la télé-réalité qu'il parodie (mais pas trop) dans un bonus idiot baptisé « L'Idole de Fort Fort Lointain » : aujourd'hui célébré, demain ridicule.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : DREAMWORKS. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - BÊTISIER - PARODIES - LE JOURNAL DE FORT FORT LOINTAIN - JUKE-BOX - JEUX INTERACTIFS - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES.

CITY OF MEN
DE FERNANDO MEIRELLES

Après la claque **La Cité de Dieu**, voir débouler cette mini série initiée par les responsables du choc ciné de 2003 (dont l'auteur de la nouvelle originale, Paulo Lins, et le scénariste Bráulio Mantovani) relève d'un véritable bonheur, même si le DVD ici chroniqué n'est disponible qu'en Angleterre (en VOST anglais). Ni préquelle, ni séquelle au long de Meirelles, ***City of Men*** reprend les bases scénaristiques et sociologiques posées par **La Cité de Dieu** et dépeint le quotidien d'Acerola (Douglas Silva, le petit Dé de **La Cité de Dieu**) et Laranjinha, deux jeunes vivant au cœur d'une favela de Rio. Trafic de came, descentes de police et règlements de comptes entre dealers sont le lot habituel de cet havre de non-paix. Face à cette déferlante, les aléas de la vie des deux gamins ne se limitent pas qu'à la survie, mais également à l'épanouissement de leur adolescence et des expériences qui en découlent (amours, études, amitiés). Ce refus de misérabilisme est renforcé par le regard touchant que portent les différents réalisateurs (dont Kátia Lund, la coréalisatrice de **La Cité de Dieu**) et scénaristes sur leurs protagonistes. On retrouve dans les deux saisons proposées la fougue visuelle du long-métrage de Meirelles, croisement entre un Tony Scott (la mise en scène « topographique ») et un William Friedkin (le cadre nerveux, la caméra portée), qui donne à cette prod TV un cachet de très haute tenue. Diffusée lors de la semaine de l'enfance au Brésil à raison d'un épisode par jour, ***Cidade dos Homens*** (le titre original) fut un succès national. On espère qu'un éditeur français se penchera sur la question pour sortir cette bombe dans nos contrées.

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 UK. ÉDITEUR : OPTIMUM HOME ENTERTAINMENT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST ANGLAIS).

PLAGA ZOMBIE ZONA MUTANTE

D'HERNAN SAEZ & PABLO PARÉS

Pablo Parés et Hernan Saez, 26 ans chacun, 23 films au compteur, ça laisse rêveur. Des titres ? **El Ultimo Gaucho Ninja**, **New York Cop**, **El Ataque del Vampiro Espacial** et **Plaga Zombie** en 1997 auquel ils donnèrent une suite en 2001, l'excellent et ici présent **Plaga Zombie Zona Mutante.** Testé en catimini par l'armée, un virus d'origine extraterrestre se répand dans une petite ville avoisinante, transformant tous ses habitants en morts-vivants, évidemment avides de chair fraîche (sinon ça donne **Les Revenants**, et l'on s'emmerde comme des rats). Trois rescapés plus débiles les uns que les autres (déjà présents dans le premier opus, et dont deux sont interprétés par les réals) décident de partir en guerre contre cette sombre menace, voire de sauver l'humanité tout entière si l'armée, désirant étouffer l'affaire, ne les réduit pas en charpie avant les zombies. Du taf en perspective pour nos zigotos aussi trouillards que téméraires. En dignes héritiers de Sam Raimi et de Peter Jackson, Pablo Parés et Hernan Saez emballent un film survolté : de la première à la dernière image, ça n'arrête pas. Même si certains maquillages des plus grossiers et quelques mate-paintings assez foireux viennent trahir un manque de budget flagrant, **Zona Mutante** affiche une note d'intention assez ambitieuse qu'une maîtrise technique sans faille viendra soutenir. Hystérique, indomptable, la caméra des deux Argentins colle à ces héros à qui rien ne sera épargné, rappelant ainsi le meilleur d'**Evil Dead** et de **Bad Taste.** Vous l'aurez compris, il s'agit bel et bien là du meilleur titre jamais sorti en DVD par Uncut Movies, DVD à l'interactivité passionnante et très complète. L'avenir appartient à Hernan Saez et Pablo Parés, alors n'hésitez pas à découvrir ce film avant qu'ils ne se retrouvent à leur tour adulés par la horde mainstream.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ARGENTINE. 2001. RÉAL. : HERNAN SAEZ ET PABLO PARÉS. INT. : HERNAN SAEZ, PABLO PARÉS, PAULO SORIA, BERTA MUNIZ... TRANSFERT 1.33 (4/3). SON STÉRÉO (VO). SUPPLÉMENTS : GALERIE DE PHOTOS, MAKING OF, SCÈNES COUPÉES, TEASER, TRAILER. DIST. : UNCUT MOVIES.

THE BONE SNATCHER

DE JASON WULFSOHN

Tourné pour 6 millions de dollars en Namibie, **The Bone Snatcher** est un petit inédit vidéo des plus sympathiques, arrivant sans peine à transcender son histoire faiblarde et plutôt bavarde (des chercheurs sont en proie à une horde de fourmis dévoreuses de chair humaine se cachant sous le sable d'un désert étouffant) par des effets gore plutôt crados (écorchés vifs en pagaille) et une créature inédite, assemblage d'os humains rappelant vaguement un chien, des plus réussies. Le minimum exigé est donc ici largement atteint.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL. : JASON WULFSOHN. INT. : SCOTT BAIRSTOW, RACHEL SHELLEY, PATRICK SHAI WARRICK GRIER... TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF).

THE WISHER

DE GAVIN WILDING

Attention, v'là **The Wisher**, un killer aux cheveux sales tout droit sorti d'un film d'horreur que va voir une bande d'attardés mentaux qui deviendra sa cible privilégiée, la jolie Mary (Liane Balaban) en tête. En dépit du peu de place qu'il m'est accordé, ne tournons pas autour du pot : ce film ne vaut pas tripette vu qu'il ne s'y passe absolument rien (deux meurtres softs à tout casser), que les acteurs font peine à voir et que le message véhiculé (*« les films d'horreur c'est pas sain ! »*) va à l'encontre de notre passion. Ah tiens, le responsable est le génie derrière **Christina's House.** Tout s'explique...

Alexandre BUSTILLO.

DVD INÉDIT USA. 2002. RÉAL. : GAVIN WILDING. INT. : LIANE BALABAN, RON SILVER... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VF). DIST. : F.I.P.

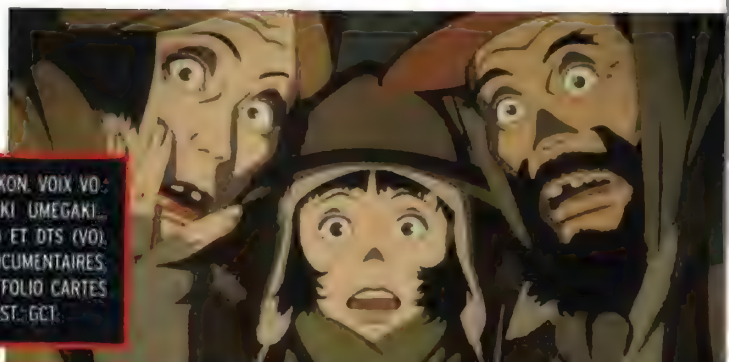
TOKYO GODFATHERS

DE SATOSHI KON

Et allez ! Encore un inédit de taille qui n'aura pas les faveurs d'une distribution en salles à laquelle il pouvait largement prétendre. Remake libre du **Fils du désert** de John Ford (avec un travelo en lieu et place de John Wayne !) entrepris par Satoshi Kon dans la foulée de son ambitieux (et toujours inédit) **Millenium Actress**, **Tokyo Godfathers** est un conte de Noël sur l'équipée rédemptrice à travers Tokyo d'un trio de clochards accompagné d'un nourrisson abandonné. Si la quête de nos trois rois mages d'opérette s'avère particulièrement émouvante et cocasse, au fur et à mesure que se déroule l'intrigue se dévoile le vrai projet du réalisateur de **Perfect Blue** : la recréation réaliste d'un univers urbain transfiguré par l'utilisation de l'animation. Employant les techniques de son médium dans le but de livrer un film qui approche le vérisme de la prise de vue réelle tout en le dépassant, Kon a ainsi accouché de l'une des plus belles hymnes qui soit à la capitale nippone. Cette superbe édition collector 2 disques, accompagnée d'excellents bonus sur la conception du film, est présentée dans un coffret et limitée à 5000 exemplaires. Qu'on se le dise.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 JAPON. 2003. RÉAL. : SATOSHI KON. VOIX VO : TORU EMORI, AYA OKAMOTO, YOSHIAKI UMEGAKI... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF, DOCUMENTAIRES, BANDES ANNONCES, STORY-BOARD, PORTFOLIO CARTES POSTALES, DESSIN ORIGINAL DÉDICACÉ. DIST. : GCTI.



INTERVIEW DE FRED OLEN RAY - RÉALISATEUR DE SCALPS

PLUS BESOIN, AUJOURD'HUI, DE PRÉSENTER FRED OLEN RAY. AVEC 100 FILMS AU COMPTEUR, IL S'EST IMPOSÉ COMME LE KING DE LA SÉRIE B ET Z CALIFORNIENNE DANS LES ANNÉES 80 ET 90. FAN ULTIME DES UNIVERSAL MONSTERS ET D'ABBOTT ET COSTELLO, FRED OLEN RAY FAIT SES PREMIERS PAS AU CINÉMA EN TANT QU'ACCESSOIRISTE SUR LE COMMANDO DES MORTS-VIVANTS **AVANT DE PASSER À LA RÉALISATION. REVENONS DONC SUR LE DÉBUT DE SA CARRIÈRE À L'OCCASION DE LA SORTIE EN DVD DE** SCALPS, **L'UN DE SES PREMIERS FILMS.**

Peut-on dire que* Scalps *est votre premier film professionnel ?

En quelque sorte, oui. Avant **Scalps**, j'avais réalisé **The Brain Leeches**, un film dont j'ai affreusement honte, tourné avec une caméra 16 mm noir et blanc, 298 dollars seulement et plusieurs fourmis en plastique achetées au bazar du coin. Puis, j'ai fait **Alien Dead** et **Halloween Planet**, un programme télé pour les enfants qui ne fut jamais diffusé. Même si **Alien Dead**, produit pour 12 000 dollars avec Buster Crabbe (Flash Gordon dans les serials) au générique, fut représenté par la Cannon dans les années 80, on peut en effet considérer que **Scalps** est mon premier vrai film.

Puis vous êtes parti tenter votre chance à Los Angeles...

En 1981, j'ai décidé de quitter la Floride avec mon frère John et mon fils Chris, qui avait alors 4 ans, pour aller m'installer en Californie. Si je voulais faire carrière dans le cinéma, d'autant plus en tant que réalisateur et producteur indépendant, il fallait que je sois sur place, là où tout se passe, c'est-à-dire à Hollywood. Mais lorsque je suis arrivé à Los Angeles, ce n'était pas facile. J'avais ni voiture ni boulot, juste 180 dollars en poche. J'ai décroché divers petits jobs par intérim, je construisais des bouts de décors ou des armes pour des films tels que **Vendredi 13** et **Dar l'invincible**. Toute ma famille en Floride s'inquiétait beaucoup pour moi. Ils essayaient

de me décourager et me disaient de rentrer. Ils avaient même contacté mon ancien employeur pour s'assurer que je pourrais reprendre mon poste si je revenais, et m'ont proposé de m'envoyer 600 dollars à condition que cet argent me serve à acheter un billet d'avion. En fait, à force d'essayer de me faire changer d'avis, ils n'ont fait que me conforter dans mon choix. J'ai toujours été assez désobéissant et borné. Heureusement, car cela a été payant.

Comment avez-vous eu l'idée de* Scalps *?

Un vieil ami à moi, T.L. Lankford, qui au fil des années resta un de mes plus fidèles collaborateurs, nous avait rejoint et ensemble, nous avons eu l'idée de **Scalps**. En fait, c'est mon frère qui a trouvé le concept de base du film, un soir en rentrant de son travail. Il est arrivé à la maison tout excité et m'a dit : *« Fred, on devrait faire un film très simple, donc peu coûteux, mais qui serait malgré tout très commercial parce qu'il surferait sur la vague des slashers. Il y aurait seulement six ados, une tente, quelques cavernes et surtout l'esprit vengeur d'un démon indien. On va faire un film très gore car c'est ce que les gens veulent voir actuellement. ».* J'étais en effet persuadé qu'on tenait l'idée du siècle. Ou plutôt l'idée qui me permettrait de faire mes preuves, de faire ce film moi-même, sans attendre qu'un producteur accepte de me donner de l'argent. Avec John, nous avons commencé à écrire le scénario pendant que T.L. essayait de réunir les 15 000 dollars nécessaires à la réalisation de **Scalps**, ce qui lui a pris moins d'un mois. Il avait tout simplement emprunté 100 ou 1000 dollars à tous les gens qu'il connaissait. Nous avions même réussi à obtenir la participation de deux stars : Kirk Alyn, qui incarnait Superman dans les serials des années 40 et avec qui j'avais déjà tourné **Halloween Planet**, et Carroll Borland, la partenaire de Bela Lugosi dans **Mark of the Vampire**, que Forrest J. Ackerman, l'éditeur du magazine Famous Monsters of Filmland, m'avait présentée quelques semaines plus tôt et qui n'avait pas fait de films depuis 35 ans. Le tournage de **Scalps** s'est quasiment déroulé sans accroche. C'est ensuite que les problèmes ont commencé à pleuvoir.

C'est-à-dire ?

Dans un premier temps, nous n'avions pas les moyens de faire développer notre film à Hollywood, donc nous avons envoyé tous les négatifs dans un laboratoire à Baltimore. Mais comme nous étions à l'autre bout du pays, il était tout simplement impossible de vérifier les rushes quotidiennement. Le labo nous envoyait des bouts de film tous les mois pour qu'on leur donne notre accord, ce qui en cas de problème ne nous permettait pas de retourner des scènes. Et ce que je redoutais le plus est fatalement arrivé. Comme notre directeur de la photographie était un débutant qui ne savait pas trop ce qu'il faisait, toutes les images étaient floues et surexposées. Nous avons donc coupé bon nombre de plans pourtant réussis d'un point de vue artistique pour monter le film comme on pouvait, avec le reste des plans utilisables. **Scalps** ne ressemble donc pas vraiment à ce que je souhaitais, mais au moins, on avait fait notre premier film. C'est alors que la société 21st Century Distribution est entrée dans la partie avec l'idée de sortir **Scalps** en salles. Nous étions totalement inexpérimentés mais très excités par le fait de voir notre film orner les devantures des cinémas, même si nous l'avions imaginé dès le départ comme un produit destiné au marché de la vidéo, qui était alors en plein essor. Les exécutifs nous proposaient de gonfler **Scalps** en 35 mm à leurs frais. On leur a donc donné le film sans se poser de questions. Très rapidement, on s'est rendus compte qu'on avait fait une grave erreur. Dans un premier temps, 21st Century Distribution refusa de nous donner une copie, même vidéo, de notre propre film. Il faut dire qu'ils l'avaient totalement remonté, en insérant des plans de la fin au début et que le film n'avait maintenant plus aucun sens. Ensuite, nous n'avons jamais reçu notre pourcentage sur les recettes tous les quatre mois, comme promis. J'appelais leur bureau à New York plusieurs fois par jour, sans résultat, jusqu'à ce que les notes de téléphone ne me permettent plus de continuer. Finalement, au bout d'un an et demi, on a enfin reçu un courrier de la part de 21st Century Distribution pour nous annoncer... qu'on leur devait 30 000 dollars ! C'était le monde à l'envers.

Quel regard portez-vous sur* Scalps *aujourd'hui ?

Même si je ne suis ni très satisfait ni très fier de ce film, et malgré tous les problèmes qu'on a rencontrés en post-production et lors de la distribution, je porte **Scalps** assez haut dans mon estime. C'est ce film qui m'a mis le pied à l'étrier et qui a lancé ma carrière. Pour bon nombre de fans, **Scalps** reste un véritable film culte aujourd'hui. Il a donc une valeur sentimentale très forte pour moi.

Propos recueillis et traduits par Damien GRANGER

SCALPS

DE FRED OLEN RAY

Dans le genre film mythique et quasi introuvable, **Scalps** fait figure de cas d'école. Quatrième film du très prolixe Fred Olen Ray (après **The Brain Leeches**, **Halloween Planet** et **Alien Dead**), **Scalps** fut longtemps interdit dans de nombreux pays. Evidemment, plus de 20 ans plus tard, le donne a considérablement changé, le film d'Olen Ray n'étant pas aussi gore et violent qu'on a bien voulu le dire. Ecrite par le vétéran T.L. Lankford (**Phantom Empire**, **Hollywood Chainsaw Hookers**), l'histoire nous emmène au beau milieu du désert californien, là où un groupe d'étudiants en archéologie effectue des recherches. A force de gratter le sol à la recherche du moindre petit bout de poterie, les apprentis Dr. Jones vont réveiller l'esprit d'un shaman revanchard. Armé de tout son attirail (arc, poignard et tomahawk), l'indien à la tronche en peau de fesses et visage se lance alors à la poursuite des zozos, bien décidé à leur faire payer de leur vie et de leurs scalps, vous n'en saurez point) cette intrusion sur son territoire. Beaucoup plus inspiré par la vague du survival initiée par **La Colline a des yeux** que par le déferlement du slasher qui balayait l'Amérique à cette époque, **Scalps** (présenté ici dans sa version longue) se regarde aujourd'hui comme le vestige d'une époque désormais révolue. A l'instar des reliques si convoitées par ses protagonistes, ce film n'a de valeur que celle attribuée par sa place dans l'histoire, sentiment renforcé par une copie assez sombre et granuleuse. N'y voyez donc pas là un fleuron du film d'horreur, mais plutôt une trace laissée par un homme devenu depuis un maître dans son domaine. Enfin, **Scalps** comporte son lot de décapitations et de crânes mis à nus, effets sanglants à mettre au crédit du grand et débutant d'alors Bart Mixon, qui depuis de **Killer Klowns à Hellboy**, en passant par **Massacre à la tronçonneuse 2** et **House of 1000 Corpses**, s'est taillé une réputation à toute épreuve.

Alexandre SUSTRAC

DVD INEDIT USA. 1983. RÉAL.: FRED OLEN RAY. INT.: KIRK ALYN, RICHARD HENCH... TRANSFERT 1.66. SON 1.0 (YOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : GALERIE DE PHOTOS, BANDE ANNONCE. DIST.: UNCUT MOVIES.

GORGO

D'EUGÈNE LOURIÉ

LES BRITANNIQUES AUSSI ONT LEUR GODZILLA : GORGO, UN DINOSAURE TITANESQUE QUI, À LA RECHERCHE DE SA PROGÉNITURE, EFFACE DE LONDRES QUELQUES-UNS DE SES PLUS BEAUX MONUMENTS. UN MONSTRE OUI, MAIS PRINCIPALEMENT MOTIVÉ PAR UN INSTINCT MATERNEL DONT LE RÉALISATEUR EUGÈNE LOURIÉ FAIT L'APOLOGIE...

Surtout connu pour avoir imaginé et construit les décors des plus grands films de Jean Renoir (**La Bête humaine**, **La Règle du jeu** et **Le Fleuve**), Eugène Lourié, né en Ukraine, puis détenteur de la nationalité française avant d'immigrer aux États-Unis au moment de l'Occupation, passe à la réalisation avec un film de monstre : **Le Monstre des temps perdus**, en 1953. Fort du succès d'une série B portée par les effets spéciaux de Ray Harryhausen, le cinéaste novice reste dans le créneau du gigantisme pour ses films suivants. Coup sur coup, il tourne **The Giant Behemoth**, dont Douglas Hickox partage la paternité, **The Colossus of New York** et enfin **Gorgo**, daté de 1961. Un cas d'autant plus unique qu'Eugène Lourié travaille à la télévision sur la série de science-fiction ***World of Giants***.

Quand Eugène Lourié aborde le genre fantastique, il agit de manière extrêmement classique. C'est ainsi que **Le Monstre des temps perdus**, agressif dinosaure sorti de son sommeil millénaire par une explosion atomique, rejoint finalement ses cousins du Jurassique sous l'effet du nucléaire. Une mort grandiose et pathétique, presque égale en intensité à celle de King Kong. Elle ne laisse justement personne insensible, ni Jean Renoir, ni la fille du réalisateur, alors âgée de six ans. À la disparition du dinosaure, la gamine fond en larmes : *« Papa, tu as tué le gentil grand monstre ! »* lui reproche-t-elle.

Sept ans plus tard, non sans être passé par trois autres projets liés aux créatures titanesques, Eugène Lourié se souvient encore de ces sanglots. Alors qu'il se prépare à refuser la proposition des producteurs Louis et Herman King, deux anciens truands, de tourner un quatrième film de monstre, considérant qu'il avait suffisamment exploité le filon, le cinéaste se reprend. Un nouveau film de monstre d'accord, mais à sa façon, dans une autre direction que celle des sentiers battus. Celle d'un spectacle où la créature vante les valeurs de la famille en portant secours à son rejeton capturé par les hommes. Une idée touchante, qui plaira aux frères King, si attachés à leur mère. Ces derniers envisagent d'abord de produire **Gorgo** avec une firme japonaise, coproduction légitimée par le succès international de **Godzilla**. Lorsque la société nippone en question retire ses billes, les King et Eugène Lourié demandent au scénariste Daniel James (caché sous le pseudo de Daniel Hyatt) de revoir sa copie. En clair, de déplacer l'action du Japon à la Grande-Bretagne. Opération relativement simple, même si la contribution de nouveaux scénaristes contrarie le réalisateur par *« des moments de violence pas vraiment nécessaires et quelques incohérences »* présents dans la nouvelle histoire. Il s'en accommode néanmoins, rodé par ses précédentes réalisations à l'illustration du cas d'une maman dragon sortant de ses abysses pour récupérer son bambin pêché par un équipage au large d'une île. Évidemment, dans l'expression de sa colère maternelle, le monstre adulte réduit à l'état de gravats les fameux monuments londoniens.

Les effets spéciaux de Ray Harryhausen demandant des délais très longs et un investissement substantiel, Eugène Lourié et les King misent sur une technique nettement plus abordable afin de projeter Gorgo mère et fils sur le devant de la scène. *« Nous avions deux exemplaires pour chaque monstre... »* raconte Herman King. *« À l'intérieur de la combinaison en caoutchouc de la mère, il y avait un cascadeur mesurant 1m90. Dans celle du bébé, un type de la taille d'un jockey. Nous disposions également d'une version des deux costumes bourrée de gadgets et de batteries qui permettaient aux yeux, aux membres et aux mâchoires de bouger. »* Rudimentaire mais tellement convaincant à l'époque que **Gorgo** est gratifié d'une nomination à l'Oscar pour ses effets spéciaux, orchestrés par Tom Howard, un artisan en fonction sur **2001, l'odyssée de l'espace**, **La Maison du Diable**, **Le Village des damnés** et **Quand les aigles attaquent**. Aucune distinction par contre pour les images fignolées de Freddie Young, chef-opérateur légendaire de **Lawrence d'Arabie** et du **Docteur Jivago**, à qui **Gorgo** doit non seulement de splendides couleurs chaudes, mais aussi une belle séquence de tempête. Une séquence sans trucage, car, bloqués au bout de la jetée du port de Dun Laoghaire, où l'équipe trouva un phare à sa convenance, le directeur de la photographie et ses techniciens attendirent une accalmie en filmant la mer démontée et ses vagues se fracassant contre l'édifice. Courageux, mais pas téméraire, Freddie Young refusa cependant, à la demande du réalisateur, de sortir du phare pour mieux cadrer un bateau ballotté par les flots. La scène se bouclera plus tard, en toute sécurité, dans le bassin d'un studio. On ne se refait pas.

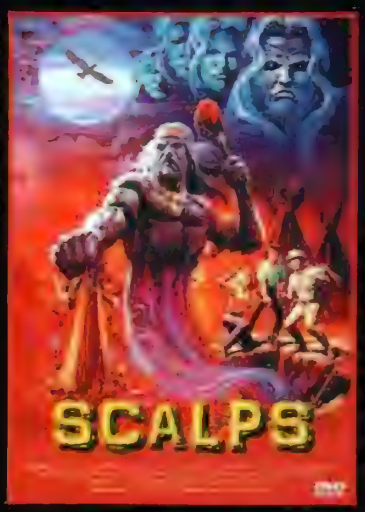
Marc TOULLEC

DVD INEDIT GRANDE-BRETAGNE. 1961. RÉAL.: EUGÈNE LOURIÉ. INT.: BILL TRAVERS, WILLIAM SYLVESTER, VINCENT WINTER, CHRISTOPHER RHODES, JOSEPH O'CONOR... FORMAT : 1.66. SON : 2.0 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE - MAKING OF.
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Issus de la génération montante du cinéma gore, Pablo Parés et Hernán Sáez nous offrent avec PLAGA ZOMBIE : ZONA MUTANTE un film grand-guignolesque aux scènes gore époustouflantes. Féroce, original, déjanté, aucun terme n'est assez fort pour décrire ce qui s'avère être l'un des meilleurs films de zombies jamais réalisé... DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



SCALPS a été censuré voire complètement interdit dans la quasi-totalité des pays dans lesquels il a été distribué jusqu'à ce jour. Jugé trop intense par la censure pour être vu par des peuples dits civilisés, SCALPS est présenté pour la première fois en Europe dans sa version intégrale contenant toutes les scènes chocs et gore qui ont fait sa renommée internationale. DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 15 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 25 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 6 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS	❑ THE DEAD NEXT DOOR	❑ THE NECRO FILES[1]	❑ PREMUTOS	❑ INFANTRY OF DOOM
❑ BACK FROM THE DEAD	❑ THE BURNING MOON	❑ REDNECK ZOMBIES	❑ SCRAPBOOK[1]	❑ ANGEL OF DEATH[1]
❑ BLACK PAST	❑ PSYCHOS IN LOVE	❑ FANTOM KILER[1]	❑ PARTS OF THE FAMILY	❑ SKINNED ALIVE
❑ FANTOM KILER 2[1]	❑ FLESH EATING MOTHERS	❑ THE DARKNESS BEYOND	❑ DEMONIUM	❑ I PISS ON YOUR GRAVE[2]
❑ TERROR TOONS	❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)	❑ DEATH FACTORY (DVD)	❑ UNHINGED (DVD)	❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
❑ FANTOM KILER 3[1] (DVD)	❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)	❑ ROSSA VENEZIA[3] (DVD)	❑ THE NECRO FILES 2[3] (DVD)	❑ GIRLS SCHOOL SCREAMERS (DVD)
❑ SLIME CITY (DVD)	❑ SCALPS (DVD)	❑ PLAGA ZOMBIE : ZONA MUTANTE (DVD)		

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

NEO publishing

ENCORE PLUS DE

LE MOULIN DES SUPPLICES

Si le cinéma populaire italien trouva en Mario Bava l'un de ses plus grands maîtres, celui-ci entraîna toute une vague de réalisateurs dont certains n'avaient que peu à envier au maestro. D'abord documentaliste réputé, Giorgio Ferroni est l'un de ces artisans qui oeuvra dans le cinéma de genre au sein de la glorieuse Cinecitta. « Le moulin des supplices » sera son premier vrai succès.

Ce classique de l'horreur gothique vous est ici présenté pour la première fois dans une copie restaurée au format respecté.
Ce DVD comporte également de quoi ravir les cinéphiles les plus exigeants en permettant de visionner, en plus de la version française, le très recherché montage italien.

Versions : française, anglaise et italienne
Bonus : bandes annonces, galerie photo, filmographies

BLUE HOLOCAUST

Malsain et poétique, la nécrophilie par Joe D'Amato.
Versions française et italienne.
Bonus : filmographies, biographies, films annonces

STARCRASH ÉDITION COLLECTOR 2DVD

Le space opera-culte de Luigi Cozzi avec un casting dément dont la légendaire Caroline Munro.
Versions française 5.1 Dolby/DTS, anglaise et italienne.
Edition collector 2 DVD : le film Starcrash en version remastérisée + le film Starcrash 2 + 2 heures de documentaire

LA NUIT DES MORTS VIVANTS

Le film-culte de George Romero avec, en jaquette, l'affiche d'origine et en bonus, le court-métrage «the night of the living bread»,
Versions française et anglaise
Bonus : bandes annonces, filmographies, court métrage

L'ENFER DES ZOMBIES ÉDITION COLLECTOR 2DVD

Découvrez ou redécouvrez l'œuvre qui a apporté ses lettres de noblesse aux films de zombies italiens. Le film le plus attendu de Lucio Fulci enfin en DVD zone 2 dans une version au son remasterisé et bourrée de bonus.
Bonus : plus de 2 heures de vidéo, commentaire audio, livret 16 pages, filmographies, fiches techniques, bande originale

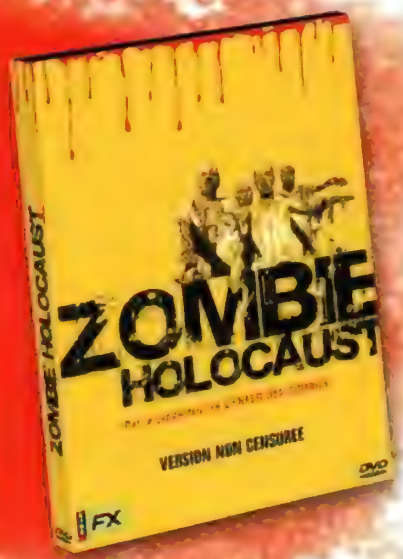
SANG SUR LA NEIGE

'AVION DE 'APOCALYPSE

ien avant « 28 jours lus tard », les zombies ambadaient déjà. Un rûlot gore ultra violent made in Lenzi ».

ersions française, anglaise italienne.

onus : filmographies, ographies, films annonces



ZOMBIE HOLOCAUST

Zombies vs cannibales : round 1 ! Une perle du cinéma d'exploitation qui vous réserve un festival d'atrocités.

Versions française et italienne.

Bonus : filmographies, biographies, films annonces

PACK FULCI EDITION COLLECTOR

Les plus grands films du maître du gore enfin réunis.
Des œuvres majeures qui ont projeté le bis dans la cour des grands, influence revendiquée par Burton et Tarantino entre autres.

www.neopublishing.com

BON DE COMMANDE

Neo Publishing - 18 rue Ficatier - 92400 Courbevoie - France

L'enfer des zombies (2 dvd) + livret	24,99	❑
Zombie Holocaust	11,99	❑
L'avion de l'Apocalypse	11,99	❑
Blue Holocaust	14,99	❑
Starcrash Edition Collector (2 dvd)	19,99	❑
Pack Lucio Fulci Collector (6 dvd)	75,00	❑
La nuit des morts vivants	09,99	❑
Le moulin des supplices	14,99	❑

Frais de port à rajouter sur le total de votre commande
- Envoi d'un ou deux DVD : 1,90 euros de frais de port
- Envoi de 3 DVD et plus : 5,20 euros de frais de port

+ Frais de port

TOTAL A PAYER

OUI, je commande et je joins mon règlement par chèque à l'ordre de Neo Publishing

Nom ____ Prénom ____

Adresse ____

Code postal ____ Ville ____

Téléphone ____ Email ____

NEO publishing

Photos non contractuelles

→ par Cyrille GIRAUD

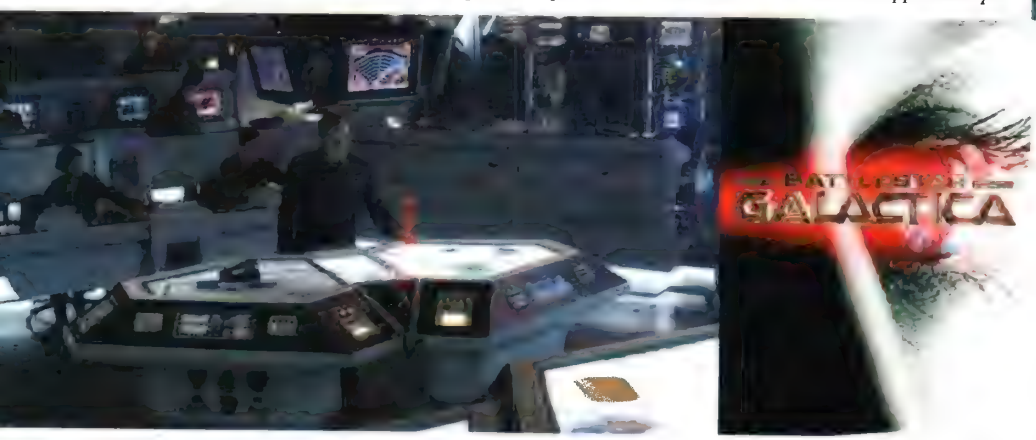
Nouvelle riposte

LE 19 ET LE 26 JANVIER SUR 13ÈME RUE, *BATTLESTAR GALACTICA* RENAÎT DE SES CENDRES, POUR UNE MINI SÉRIE DE DEUX FOIS UNE HEURE TRENTE CONFIÉE AUX BONS SOINS D'UN VÉTÉRAN DE *STAR TREK*. UN RETOUR CONVAINCANT, MARQUÉ PAR LES ATTENTATS DU 11 SEPTEMBRE ET LE DÉSIR ARDENT DE DÉBARRASSER LA SCIENCE-FICTION DE SES ORIPEAUX LES PLUS CLINQUANTS.

1977. George Lucas ne décolère pas. L'objet de son courroux : la série TV ***Galactica*** qu'il prétend pompée sur le premier épisode de **La Guerre des étoiles**, bien que celle-ci puise davantage dans l'univers de ***Star Trek***... Mais quelques éléments similaires au niveau des décors et des costumes le confortent dans la décision d'intenter un procès auprès de la 20th Century Fox, contre Glenn Larson et Universal. Plus encore que les emprunts à **La Guerre des étoiles**, c'est la participation de John Dykstra à la série qui titille sévère le gros George. Le même Dykstra justement à l'origine des effets spéciaux révolutionnaires de **La Guerre des étoiles**, avec qui Lucas se brouilla avant même que le film ne soit achevé.

En dépit de la guérilla juridique que lui livrèrent les avocats de la Fox et de Lucasfilm, Glenn Larson gagna son procès, en justifiant ses influences et en soulignant dans son scénario la présence du mythe des Treize Tribus d'Israël, de la notion de Terre Promise et de plusieurs éléments bibliques ou mythologiques. Et, à partir du 17 septembre 1978 sur ABC, les chasseurs Viper de Galactica de déployer leurs ailes dans 34 épisodes. Un succès relatif au début, mais qui avec le temps prendra de l'ampleur. Les téléspectateurs commencent alors à

s'attacher aux aventures des pilotes Starbuck et Apollo, bataillant contre les infâmes Cylons, le tout dans le cadre d'une confédération humaine tentant coûte que coûte de préserver la paix.
Peu à peu, à l'instar de nombreuses autres séries TV des seventies, ***Galactica*** prend les atours d'une icône kitsch de son temps. Un culte est né, certes pas aussi ardent et populaire que celui de ***Star Trek***, mais néanmoins vivace dans les conventions de science-fiction. Si vivace que les fans les plus fervents entreprennent une croisade pour le retour de la série à la télévision : pétitions sur Internet, courriers aux présidents de chaînes... La machine, aussi modeste soit-elle, est en marche. Aux commandes, Richard Hatch, l'interprète d'Apollo. Dans l'espoir d'une nouvelle version de ***Galactica***, il finance, coréalise et coécrit en 1999, **Battlestar Galactica : The Second Coming**, court-métrage auquel ne se rallie malheureusement pas Dirk Benedict, alias Starbuck.
Si ***Battlestar Galactica*** n'atteint pas son objectif – convaincre Universal de rappeler les survivants de l'ancienne équipe –, le studio ne néglige pas pour



autant l'éventualité d'un remake de la série. Tant et si bien qu'un ***Galactica*** nouveau est programmé pour 2001... pour être finalement annulé à la dernière minute, malgré l'intérêt que lui porte Bryan Singer, amené sur le projet par l'un de ses partenaires sur **X-Men**, le producteur Tom DeSanto.
Déçu, Richard Hatch ne lâche cependant pas prise. Si ***Galactica*** nouveau il y a, il veut être de la partie. Quand Universal et Sci-Fi Channel demandent à Ronald D. Moore, vétéran de ***Star Trek : Next Generation*** et de ***Star Trek : Deep Space Nine***, d'en prendre les rênes, il insiste pour le rencontrer. En vain, pas l'ombre d'un Richard Hatch dans le ***Battlestar Galactica*** programmé sur Sci-Fi Channel le 8 décembre 2003... Y avait-il de la place pour lui d'ailleurs ? La réponse tendrait plutôt vers la négative, tant le pilote se veut différent de la série des seventies, s'affirmant comme une « réinvention » clairement revendiquée par ses artisans. En somme, un retour aux sources avant que la série ne s'égare dans un immense entrepôt de quincaillerie futuriste. Très peu pour Ronald D. Moore qui, en dépit de son cursus, déclare : *« Plutôt que de créer un univers complètement différent du nôtre, et d'imaginer une culture étrangère qui nous dépasse, j'ai abordé les choses sous cet angle : comment vous et moi réagirions si, dans une navette spatiale, nous étions témoins de la destruction du monde ? En revoyant le pilote de la série originale, j'ai d'ailleurs été frappé par sa noirceur : on assiste à l' anéantissement presque total de la civilisation humaine, à l'image du 11 septembre et de ses événements tragiques. ».*
Et le producteur/scénariste de peindre le revival de ***Galactica*** aux couleurs sombres des attentats terroristes d'Al Quaida, les Cylons reprenant la fonction belliqueuse des fous de Dieu dans une attaque massive contre l'ensemble des colonies humaines.
À la manière d'un Pearl Harbor, sans préavis militaire, les Cylons balaient l'espèce humaine à grands coups de bombes thermo-nucléaires. Parallèlement, les vaisseaux des Cyclons paralysent la flotte humaine pour mieux la pulvériser. Une atmosphère de fin du monde que distille la sobre mise en scène de l'Australien Michael Rymer, fils de pub passé à la réalisation cinéma avec **La Reine des damnés** : *« Je suis un cinglé de science-fiction, particulièrement de* **2001, l'odyssée de l'espace**. *Mais pour moi,* ***Battlestar Galactica*** *n'appartient pas pour autant au genre, du moins pas totalement. C'est avant tout un film de guerre, un film politique. Les thèmes que nous illustrons sont profonds et ne se limitent pas aux restrictions d'un genre. ».* D'où, dès les premières minutes, un ton grave, une ambiance de plus en plus oppressante renforcée par la photo de Joel Ransom (***Band of Brothers***) et des décors plus dépouillés qu'à l'accoutumée. *« Je voulais, en tant que réalisateur, me raccrocher à des événements actuels, à la guerre en Irak par exemple. ».*
Même le thème musical de Stu Phillips se fait plus discret dans le pilote, n'intervenant que dans les séquences de batailles spatiales. En clair, ***Galactica 2004*** coupe les ponts avec ***Galactica 1978***.
Mais si les visages changent, les personnages, eux, restent. En premier lieu, le commander Adam, officier en chef du Galactica interprété par Edward James Olmos, acteur/réalisateur de **Sans rémission** et flic sardonique de **Blade Runner**. À ses côtés, toujours Apollo (Jamie Bamber en lieu et place de Richard Hatch) et Starbuck qui, au passage, change de sexe. *« Transformer Starbuck en femme compte parmi les premières idées qui me sont venues à l'esprit. »* précise Ronald D. Moore. *« Dans la série originale, Dirk Benedict l'incarnait avec un tel panache que les spectateurs l'ont immédiatement identifié à son personnage. Mieux valait ainsi s'en écarter au maximum, tout en préservant quelques-unes de ses caractéristiques, mais dans une optique radicalement différente... ».* En l'occurrence celle de la comédienne Katee Sackhoff, tête brûlée qui inflige à l'invasion Cylon ses plus sévères pertes...
Baltar (John Colicos) reprend lui aussi du service, aux côtés de l'acteur James Callis qui fait face au Cylon N°6 (Tricia Helfer, ancien mannequin pour la lingerie Victoria's Secret !), créature synthétique curieuse de la nature humaine. On peut alors constater une rupture brutale avec le manichéisme d'antan, comme c'est le cas pour le personnage de Laura Roslin (Mary McDonnell), 46ème membre d'un gouvernement exterminé et que les circonstances conduisent à la présidence de la Fédération et de ses 50 000 survivants. *« Mary apporte à Laura Roslin une profondeur, une complexité et une authenticité que je n'avais pas entrevues dans le scénario. »* déclare Michael Rymer. De la pommade promotionnelle ? Pour une fois non, tant la Présidente Roslin, par sa volonté farouche de survie et sa fragilité, façonne la série à son image, au carrefour de la résignation et de la résistance.
Bien que ses protagonistes commencent par s'y avouer vaincus (*« On a perdu la guerre »* reconnaissent-ils), constat défaitiste a priori intolérable sous l'administration Bush, ***Battlestar Galactica*** revu et corrigé obtint un beau succès à la TV. Satisfaite, la chaîne Sci-Fi vient de commander à Ronald D. Moore treize nouveaux épisodes. Des prolongations promises sur le même modèle.

➜ par Yannick DAHAN

World of Warcraft

APRÈS LA DÉFERLANTE DES FÊTES DE FIN D'ANNÉE, IL EST TEMPS DE DIGÉRER LE SURPLUS VIDÉOLUDIQUE QUE NOUS NOUS SOMMES PRIS EN PLEINE POIRE. ENFIN, PAS DE QUOI RESTER TROP LONGTEMPS SUR NOTRE FAIM NON PLUS, LA SORTIE ÉVÉNEMENT DE WORLD OF WARCRAFT **CONSTITUANT UNE BELLE OPPORTUNITÉ DE NE PAS LÂCHER LE PAD...**

L'événement du mois est la sortie du déjà culte **World of Warcraft**, première incursion du studio Blizzard, créateur des mythiques sagas **Starcraft** et **Diablo**, dans le jeu de rôle massivement multiplayer (MMORPG). Un jeu que tous les fans de la saga **Warcraft** imaginaient déjà comme un second souffle nécessaire à un genre en pleine émergence. Un genre déjà vieux de quelques années mais qui, depuis peu, prend un véritable essor, comme si les éditeurs venaient de percuter que l'avenir ne réside pas simplement dans le online (de plus en plus présent sur console, avec même l'apparition de chats via Wi Fi sur les nouvelles consoles portables) mais dans le concept de « communauté de joueurs ». Et rien de tel pour fédérer que de proposer à des milliers de gamers d'interagir en même temps, par le biais d'avatars herculéens, dans un monde fantastique aux possibilités infinies. **World of Warcraft**, qui débarque intelligemment après plusieurs grands noms du MMORPG, est en réalité la réponse la plus simple (donc la plus géniale) et la plus opportuniste à cette nouvelle donne. La plus simple parce que les gars de Blizzard n'ont pas cherché à révolutionner le genre. Sorte de croisement parfaitement réussi entre **Ultima Online** (pour les tradeskills), **Everquest** (pour le power levelling) et **Diablo** (pour la gestion de l'inventaire entre autres), **World of Warcraft** prend le meilleur de tous les mondes, en corrige les défauts ou les manquements (les plaintes des joueurs sur d'innombrables forums ont été épluchées) et le digère à la sauce Blizzard. En résulte un univers extrêmement cinématographique, à l'histoire solidement inscrite dans les précédents opus de la saga (et dont on trouve ici des stigmates magnifiques !), aux musiques épiques, aux décors d'heroic-fantasy fabuleux (tout en restant cartoon, ce qui allège le jeu en textures et accroît sa stabilité), et aux avatars dantesques, donnant aux joueurs un sentiment de puissance immédiat. Il faut voir plusieurs morts-vivants haineux (dont votre serviteur !), cracher des boules de feu sur des elfes de nuit capables de se métamorphoser en animaux sauvages, pour mesurer la puissance émotionnelle que procure ce jeu monstrueux !

Mais **World of Warcraft** est aussi opportuniste parce qu'il a bien compris que de nombreux MMORPG, comme **Anarchy Online** par exemple, étaient trop difficiles d'accès, trop complexes et nécessitaient des paramétrages incessants, limitant de facto leur cible potentielle. Du coup, ce qui distingue le chef-d'œuvre de Blizzard de ses concurrents est l'extrême simplicité de sa prise en main, le confort de son gameplay et le minimalisme de son interface. Les créateurs du jeu ne s'en cachent pas : **World of Warcraft** cherche avant tout à toucher un public plus vaste que celui des seuls hardcore gamers, en particulier les joueurs occasionnels, qui veulent pouvoir se connecter simplement 20 minutes par jour. Mais cette simplicité ne signifie pas que le jeu n'a aucune profondeur. Au contraire, **World of Warcraft** réussit avant tout à corriger les erreurs de ses aînés, et à maîtriser son évolution en fonction des réels souhaits des joueurs. Le meilleur exemple est l'excellent système de quêtes qui permet aux joueurs de toujours progresser, même seuls, sans être obligés d'attendre des plombes pour entrer dans une équipe et buter un certain type de monstre dans un lieu précis, comme c'est le cas (très énervant) dans **Final Fantasy Online** par exemple. L'idée est de laisser le joueur libre d'évoluer à sa guise, sans cette pression sociale propre aux autres MMORPG, et qui (comme dans la vie) ne tient pas compte du rapport intime que nous entretenons chacun les uns avec les autres. Et c'est cette prise en compte de notre rapport parfois difficile aux autres (timidité, frustration, etc.), ici traduite par le choix laissé au joueur d'évoluer en solitaire s'il le souhaite, qui fait toute la force de **World of Warcraft**. Qui a dit que les jeux vidéo n'étaient pas humains ?

notules ludiques

EVERQUEST 2 (PC)

Par manque de place, il nous est impossible de traiter tous les jeux qui sortent, surtout s'il s'agit de MMORPG (déjà qu'un seul dans le genre vous bouffe votre vie, ruine votre couple et vous engraisse comme une grosse otarie bourrée à la bière. Oui, c'est addictif à ce point !). Notons toutefois l'arrivée dans les bacs (enfin, depuis novembre dernier, mais les MMORPG n'ont pas de timing précis, c'est tout leur intérêt) de la suite du mythique Everquest, le jeu qui, aux côtés d'**Ultima Online**, posa les bases des MMORPG actuels. Encore plus beau que **World of Warcraft**, même si l'on ne peut pleinement en profiter aujourd'hui (car il parie sur la longevité du titre et se révélera vraiment sur des PC plus puissants), **Everquest 2** joue la carte du « bigger, better, louder » et enrichit à tout point de vue l'univers de la saga. Le hic, c'est qu'**Everquest 2** n'est pas un jeu PvP (joueur contre joueur). Et vous me direz : quel intérêt peut avoir un univers persistant brassant des milliers de joueurs bourrins si on ne peut pas se foutre sur la gueule entre nous ? Bonne question...

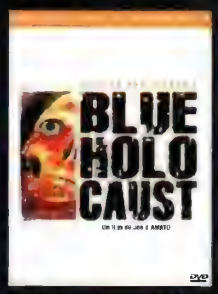
RATCHET ET CLANK 3 (PS2)

Incroyable finition, effets spéciaux à gogo, prise en main ultra intuitive, gestion parfaite des actions dans l'espace (ça pète dans tous les sens !), graphismes délirants et fun omniprésent, c'est clair, **Ratchet et Clank 3** est un somptueux actioner qui donne à une saga réellement évolutive une dimension d'autant plus épique que s'y ajoute enfin un mode multijoueurs (comme quoi, le online s'inscrit désormais sur tous les supports et dans tous les genres). À l'instar des **Spyro** qu'il développait sur PS1, le studio Insomniac sait renouveler l'intérêt de ses sagas à chaque nouvel opus. La classe !

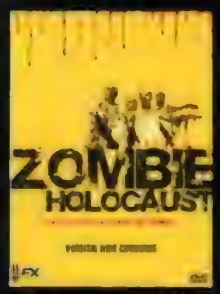
DVD ZONE 2 NEUFS

L'enfer des zombies Edition Collector 25 €

Opération peur 15 €



Blue Holocaust 15 €



Zombie Holocaust 12 €

Cannibal Ferox 15 €

Frayeurs 20 €

L'Au-delà Collector 20 €

La Maison... Collector 20 €

L'Avion de l'apocalypse 12 €

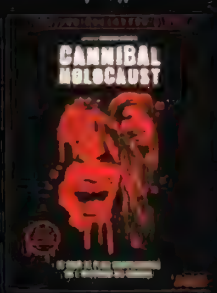
Le Moulin des supplices 15 €

Baron Vampire 20 €

Lisa et diable 20 €

Hache pour lune de miel 20 €

Lord of the strings 15 €



Cannibal Holocaust 20 €

MOVIES 2000

OFFRE NOËL : frais de port gratuits à partir de 3 DVD commandés.

DVD ZONE 1 NEUFS

Le Village 35 €

Alien Vs Predator 35 €

Resident Evil 2 35 €

Shaun of the Dead 30 €

Wake of Death 35 €

Exorcist : the begining 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

New Police Story 25 €

Breaking News 25 €

Chinese Ghost Story 25 €

Appleseed 2004 25 €

Ghost in the shell 2 25 €

BIENTÔT DISPONIBLE

Bientôt : import Belgique, Allemagne, Hollande, Italie, Espagne, Angleterre.

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

→ par Olivier GALLIANO

Shrek 2 / Benjamin Gates et le trésor des templiers

HARRY GREGSON-WILLIAMS / TREVOR RABIN - VARESE SARABANDE / HOLLYWOOD RECORDS

Ces deux scores sont parfaits pour se faire une idée générale de la qualité musicale que peut engendrer le studio MediaVenture. **Shrek 2** est un pur moment de bonheur (profitez-en, les compliments ne vont pas durer) dans la lignée du magnifique et épique score de **Sinbad** composé par Harry Gregson-Williams. Dommage que la musique soit limitée par les thèmes « héroïco-pouet-pouet » créés pour le précédent opus avec l'aide de John Powell. Le compositeur se lâche pour illustrer le Chat Botté, et nous pond un morceau complètement dément avec un mélange de sessions orchestrales et de guitare sèche. On fera l'impasse sur les quelques morceaux aux rythmiques désastreuses et convenues qui viennent entacher une belle surprise. Quant au score de **Benjamin Gates**, composé (enfin, je me comprends...) par un Trevor Rabin qui tire la bourre à un Eric Serra pour savoir lequel des deux fera le plus mauvais score, on peut dire que la barre est placée très haut dans la nullité. Tous les défauts du style mediaventurien sont synthétisés ici. Pour les masos uniquement. (41 min. & 39 min.)

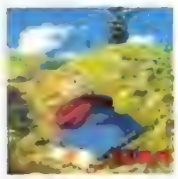
NEWS

- Hans Zimmer remplace Harry Gregson-Williams sur le dessin animé ignoble **Madagascar**. C'est bien dommage.
- Rayon oldies qui font du bien, Aleph Records va enfin concocter une sortie des scores de **Magnum Force** et de **L'Inspecteur ne renonce jamais**, mis en musique par Lalo Schifrin.
- Vampz nous a sorti une petite fournée de CD « club » [illegible] **The Agony and the Ecstasy** en édition « deluxe » (Alex North & Jerry Goldsmith), **Three Coins in the Fountain** (Victor Young), **Viva Maria !**, **Le Roi de cœur** (Georges Delerue) et **Sheena** (Richard Bartlett).

Le Château ambulant

JOE HISAISHI - IMPORT

Du chemin, Joe Hisaishi en aura parcouru énormément auprès d'Hayao Miyazaki. À l'époque de **Nausicaä**, une partie de la musique était faite à l'aide de synthés faute de moyens conséquents. Aujourd'hui, l'époque est complètement révolue, tout est orchestral excepté les maquettes musicales (que les Japonais éditent sous le nom d'« image album »). Mais il aura fallu le succès immense de **Chihiro** pour qu'Hisaishi fasse dorénavant l'image album avec un orchestre. C'est limite de la démence, mais on peut apprécier la musique à sa juste valeur avant de l'entendre totalement développée dans le film. L'image album est toujours structuré en suites, alors que le soundtrack est directement tributaire du film. Très appréciable pour toute personne qui s'intéresse au processus créatif d'une bande originale. Guère éloigné des scores du **Voyage de Chihiro** et du **Mécano de la General**, le score du **Château ambulant** est de plus en plus maîtrisé, les influences classiques se faisant de plus en plus présentes. On n'échappera pas au thème, magnifique comme d'habitude, et à une vingtaine de secondes démentes (une sorte d'invocation avec un chœur possédé) qui rappellent les chants d'enfants du **Château dans le ciel**. Pourtant, il manque indéniablement la fraîcheur qui caractérisait les premiers scores d'Hisaishi et qui les rendait inoubliables. Bon, on ne va pas bouder notre plaisir en commençant l'année avec cette B.O. à l'image du bonheur que procure la vision du dernier film de Miyazaki. (image album :



L'Enfant des loups

SERGE FRANKLIN - LYMPIA RECORDS

Attention, chef-d'œuvre ! Lympia Records, un tout nouveau label, réédite le score de Serge Franklin composé au début des années 90 pour un téléfilm en trois parties. Et ils n'ont pas bâclé le travail. Totalement remasterisé à partir des bandes stéréo d'origine (quelques défauts subsistent, mais rien de bien méchant), avec des morceaux inédits et un livret bourré d'infos, entre analyse et notes du compositeur : la claque est totale. L'orchestre symphonique Fysio de Prague (60 musiciens, 30 choristes), dirigé par Mario Klemens, donne une violence à l'ensemble de la musique, *« véritable opéra barbare »* pour reprendre le commentaire du livret. L'émotion que dégage la musique aux accents moyen-âgeux est presque palpable avec ses chœurs énergiques basés sur des textes liturgiques donnant une touche religieuse à l'ensemble. Une qualité orchestrale indéniable, qui se fait trop rare aujourd'hui devant l'invasion des bidouilles électroniques. Vangelis peut aller se rhabiller cash avec son score d'**Alexandre**. Un CD absolument indispensable, surtout qu'il est disponible depuis un bon moment (disponible ici : www.enfantdesloups.com). En souhaitant de tout cœur que Lympia continue sur sa lancée. (77 min.)

Alexandre

VANGELIS - SONY MUSIC

Si vous n'aimez pas Vangelis, ce n'est pas la peine d'essayer d'écouter ce score. Oliver Stone a complètement pété un boulon en engageant le compositeur grec connu surtout pour ses albums synthétiques et ses scores de **Blade Runner** et des **Chariots de feu** grâce auquel il a gagné un Oscar (devant **Les Aventuriers de l'arche perdue** de John Williams et **Le Dragon du lac de feu** d'Alex North, soit dit-en passant...). Directement dans l'esprit du score de **1492** et de son album *Mythodea*, Vangelis compose une musique mi orchestrale mi synthé pour illustrer les aventures du héros le plus « gay » de la Grèce. Les parties orchestrales sont un peu faiblardes et les sons électroniques de Vangelis donnent un cachet un peu daté. Quant au thème et autres mélodies, on se croirait revenu à l'époque de son album *Voices* (qui est par ailleurs l'un de ses meilleurs). À noter que le CD omet de nombreux thèmes présents dans le film, et se différencie du score altéré par les remontages, obligeant notre ami grec à utiliser plus de sons électroniques pour raccommoder. On ne peut pas s'empêcher de penser qu'Oliver Stone aurait dû engager un certain Basil Poledouris. Qui ça ? Ah oui, le compositeur de **Conan le barbare**... (56 min.)

Kansen & Yogen

KUNIAKI HAISHIMA & KENJI KAWAI - IMPORT

La vague de films horrifiques japonais lancée depuis **The Ring** tourne carrément en rond, et la musique suit exactement le même chemin. Sur ce CD, on a donc la partition de **Kansen** composée par Kuniaki Haishima, qui a déjà œuvré sur des animes tels que **Spriggan : The Movie** et la récente série ***Monster***. Plus que de la musique, Haishima nous balance tous les sons et autres samples de chœurs qui traînaient sur sa commode, et tente de faire flipper le spectateur avec une musique qui singe tant bien que mal ce que Kenji Kawai a instauré avec **The Ring** (puis avec **The Ring 2** et **Dark Water**...) et maintenant **Yogen**. N'allez pas croire que Kawai innove, ce score étant un total recyclage des B.O. précédemment citées. Une belle mélodie par-ci, des chœurs déshumanisés par-là, et des longues plages d'ambiance interminables propres à foutre la pétoche comme jamais. Le style de Kawai est immédiatement reconnaissable et appréciable (surtout quand vous venez d'écouter juste avant la purge qui remplit la première moitié du CD). Alors, si vous trippez sur la musique de **The Ring**, **Yogen** devrait vous combler. (66 min.)

LA COLLECTION "LE MEILLEUR DES B'MOVIES", SI VOUS AVEZ MANQUÉ LE DÉBUT

1. Patrick

2. Le Survivant d'un monde parallèle

3. Le Corps et le fouet

4. Creature

5. L'Île de l'épouvante

6. Le Cirque des vampires

7. Le Club des monstres

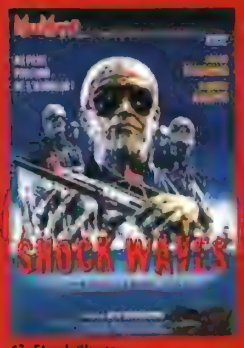
8. The Stuff

9. La fille de Jack l'éventreur

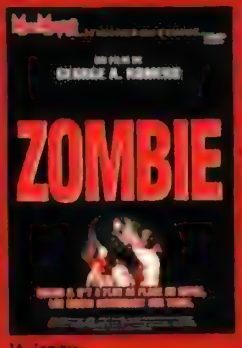
10. Mutations

11. La Vierge de Nuremberg

12. Le Retour de la créature du lagon



13. Shock Waves



14. Zombie

15. Rawhead Rex

16. Death Race 2000

17. Transmutations

18. Soif de sang

19. Harlequin

22. L'Horrible Docteur Orlof

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19. (Tél. : 01 44 84 85 29)

Je choisis le(s) DVD suivant(s) :

❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5 ❑ 6 ❑ 7 ❑ 8 ❑ 9
❑ 10 ❑ 11 ❑ 12 ❑ 13 ❑ 14 ❑ 15 ❑ 16 ❑ 17 ❑ 18
❑ 19 ❑ 20 ❑ 21 ❑ 22 ❑ 23 ❑ 24

Prix unitaire : 6€ (Frais de traitement et de port compris).
Prix spécial pour la collection des 24 DVD : 99€ (Frais de traitement et de port compris).
Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD ou pour la collection des 24 DVD. Offre valable jusqu'au 31/07/2005.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de Mad Movies/CPF par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_| (Mois/Année)

Date
Signature obligatoire :

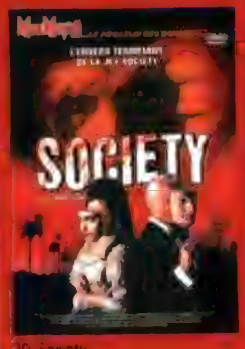
NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

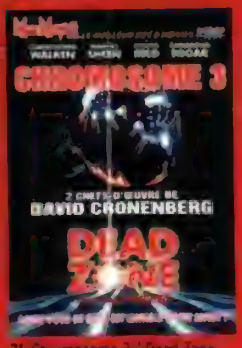
_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____



20. Society



21. Chromosome 3 / Dead Zone

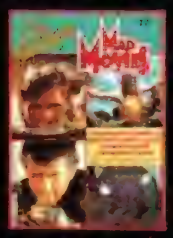
23. Le Sadique Baron Von Klaus

24. Les Maîtresses du Dr Jekyll

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...



33 Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 House / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton /** «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant /** int. Stuart Gordon...

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante

49 Hellraiser / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int. Paul Verhoeven...

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «Vendredi 13, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d'*Evil Dead 2*...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants...**

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg : interview et dossier...

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV *Freddy*...

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du Fantastique»...

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4...**

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker...**

65 Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava...

66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks* (série)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier **«La Malédiction» /** int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...**

76 Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...**

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3...**

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...**

82 Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte* / int. carrière de Joe Dante

83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...

84 Jurassic Park / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms...***

85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park /** int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie /** Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf /** tous les **Hurlements / Body Melt...**

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... /

Body Bags / The Crow / la saga des **Baby Cart...**

90 The Crow / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead...**

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...**

92 L'Etrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...**

94 Dellamorte Dellamorte / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom...

97 *X-Files* / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / *Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes...**

100 SPÉCIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. *X-Files* / Toy Story.

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...

102 N° SPÉCIAL *X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu....100 pages

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsui Hark...

104 *X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...**

106 Star Wars édition spéciale / **Le Maître des Illusions /** int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro **Godzilla /** int. Wes Craven...

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium*...

110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier...**

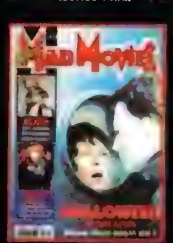
112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...

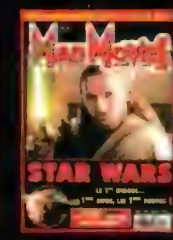
113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...

114 Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gore»...

116 Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy* / dossier «Séries TV»...





117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes...**

118 Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slashers»...

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouilles»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...**

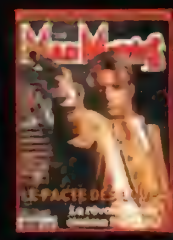
124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch...**

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini /** rétro **Hellraiser**

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kai* / «Hommage à la *Hammer*»...



129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «*Troma*»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster **Final Fantasy...**

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes /** Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko /** «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon / Rollerball / Monstres & Cie /** int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room /** «30 scènes inoubliables»

142 SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable / Femme Fatale...**

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2, Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / «L'esprit comic-book en 30 films»

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 nanars assumés»

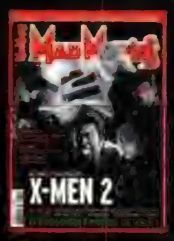
145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **cXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma thaïlandais / int. carrière Sergio Solima

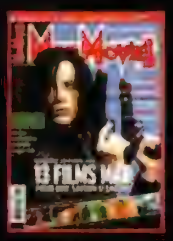
149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / int. carrière José Mojica Marins



150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** / **Animatrix** / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003



153 Dossier Les Événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**, **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Termiator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** / **Matrix Revolutions** / **Gothika** / **Zatoïchi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** / **Big Fish** / **Paycheck** / **Open Range** / **L'Hirondelle d'or** / Cheng Pei Pei / **Cannibal Holocaust** / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Aragami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** /

Screaming Dead / int. carrière Ruggero

163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / int. carrière James Ellroy (1ère partie)

165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Casshern** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film + le comic-book / **Wonderful Days** / int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

PAYS ____

☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date d'expiration : ☐☐/☐☐
Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN
143 COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166									

❑ Hors série n°1 John Carpenter
❑ Hors série n°2 Peter Jackson
❑ Hors série Cinémas d'Asie

☐ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case»

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque **mois**

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 59

COLOR ME BLOOD RED

1964. RÉAL. ET SCÉN.: HERSCHELL GORDON LEWIS. INT.: DON JOSEPH, SCOTT H. HALL, CANDI CONDER, JEROME EDEN, JIM JAEKEL, ELYN WARNER, PATRICIA LEE. PROD.: DAVID F. FRIEDMAN, HERSCHELL GORDON LEWIS, BOX OFFICE SPECTACULARS. USA.

En dépit de sa bande-annonce prometteuse et répétitive où l'on nous informe de l'horreur de la situation (« *Gardez bien cela en tête : ce n'est qu'un film, ce n'est qu'un film…* »), **Color Me Blood Red** n'est qu'une curiosité inoffensive inspirée du classique **Un baquet de sang** de Roger Corman. Pour rehausser l'éclat de ses tableaux, un peintre méconnu pense à utiliser du sang humain, d'un rouge si vif qu'on le croirait factice (et c'est bien le cas puisqu'il s'agit d'un film !). Pour une fois, Lewis ne tient pas ses promesses, s'attarde sur les conversations lénifiantes d'insupportables teenagers, se fourvoie dans de jolies vues quasi touristiques de la Floride, réduit les effets gore à leur strict minimum, et se contente de répéter des cadrages biscornus pour mieux souligner la démence de son héros. Une déception à la hauteur de nos vaines espérances.

Color Me Blood Red. Don Joseph, le peintre maudit, voit rouge !

LE COLOSSE DE HONG KONG

THE MIGHTY PEKING MAN, OU **GOLIATHON**. 1977. RÉAL.: HO MENG-HUA. INT.: KU FENG, DANNY LEE (LI HSIU HSIEN), EVELYNE KRAFT, HSIAO YAO, LIN WEI-TU, WU HANG-SHENG, CHEN PING. PROD.: RUNME SHAW, SHAW BROTHERS. HONG KONG.

Après **King Kong** en 1976, voici Hong Kong en 1977. Et ça démarre fort : un mastodonte tout poilu émerge des cimes, secoue la neige de sa fourrure et commence à faire son travail, c'est-à-dire écraser un maximum de choses, y compris quelques indigènes au passage. Puis, retour à la civilisation, où un narrateur nous explique qu'il veut s'emparer de la bestiole afin de l'exhiber aux quatre coins du monde et se remplir vite fait les poches. Une voix timide ayant osé arguer des difficultés inhérentes à un tel projet, l'homme trouve aussitôt le genre d'arguments qui terrasse l'incré-

Le Colosse de Hong Kong. Evelyne Kraft joue les Tarzanes.

dule : « *Nous l'attraperons avec ce que possède l'homme, mais qui manque encore à l'animal : l'intelligence.* » ! Très fort… De fait, **Le Colosse de Hong Kong** mélange le mythe de King Kong et de la tarzane, car l'animal protège une belle blonde assez potelée (Kraft, autrement dit la « Lady Dracula » d'un film homonyme tourné la même année), tandis que la confrontation entre le singe et la civilisation se double de la lutte non moins classique des bons et des méchants. Excédé par la fourberie des hommes, le colosse se cherche en plein Hong Kong un monument rappelant assez l'Empire State Building pour s'y faire abattre de toute urgence par quelques hélicoptères. On appelle ça le respect dû aux classiques ! (M46P.43).

LE COLOSSE DE NEW YORK

THE COLOSSUS OF NEW YORK. 1958. RÉAL.: EUGENE LOURIE. SCÉN.: THELMA SCHNEE, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE WILLIS GOLDBECK. INT.: OTTO KRUGER, ROBERT HUTTON, ED WOLFF, MALA POWERS, ROSS MARTIN, CHARLES HERBERT. PROD.: WILLIAM ALLAND PRODUCTIONS. USA

Surprenant récit d'anticipation traitant de la vie du cerveau après la mort du corps. Suite au décès de son fils scientifique, un père, savant lui aussi, récupère sa cervelle et la nourrit comme dans le *Donovan's Brain* de Curt Siodmak, puis la dispose dans une carcasse métallique aux allures de robot géant. Mais même si le transplanté développe à présent de nouveaux pouvoirs, il a aussi gardé ses souvenirs et des émotions. Ce n'est pas seulement Robocop, c'est aussi Murphy. Il rencontre son fils, qui l'appelle Mister Giant, surveille sa femme sur le point de succomber à un autre homme, et connaît toutes les souffrances du monstre mainte-

Le Colosse de New York. Un robot accro à l'héroïne !

nu en vie contre l'ordre naturel des choses. Réalisant l'incongruité de sa survie forcée (« *Without a soul, there's nothing but monstrousness !* » se lamente-t-il), l'androïde demande à son fils, futur savant lui aussi, n'en doutons pas, de l'aider à se détruire. Eugène Lourie, futur auteur d'un innovant **Gorgo** dans le registre jusqu'ici sans surprise du monstre géant ravageant la ville, brosse là une histoire assez curieuse, où la fable science-fictionnelle cède vite le pas au mélo lacrymal.

COLPI DI LUCE

1985. RÉAL.: ENZO G. CASTELLARI. SCÉN.: ENZO G. CASTELLARI, TITO CARPI. INT.: ERIK ESTRADA, MICHAEL PRITCHARD, LOUIS GENEVA, THOMAS MOORE (ENNIO GIROLAMI), PEGGY ROWE. PROD.: JUSO-MANZOTTI, FASO FILM/METRO FILM. ITALIE.

Entre **Tuareg** et **Striker**, Castellari livre ce petit produit limite science-fictionnel, plus connu sous son titre « export » de **Light Blast**. Les auteurs ne se foulent pas les neurones : Erik Estrada (un paquet de **CHiPs** à son actif) incarne le policier sur les traces du savant fou Saboda, menaçant de faire sauter San Francisco au moyen d'un rayon laser haute fréquence si on ne lui livre pas une certaine somme d'argent (bravo Saboda, ça c'est du vrai « sabodage » !). Heureusement, ça bouge pas mal, les poursuites de voitures se succèdent (le classique syndrome de **Bullitt** à Frisco !), et les caractères sont assez fous pour faire oublier les nombreuses références à des productions antérieures. Flop retentissant en Italie, mais de l'aveu même de Castellari à l'époque, ces films d'action italiens s'amortissaient uniquement sur le marché international. Dans cet esprit, l'équipe technique et artistique comprenait autant d'Italiens que d'Américains pour ce tournage effectué sur les lieux-mêmes de l'action.

IL COLTELLO DI GHIACCIO

OU **DETRAS DEL SILENCIO** (TITRE ESPAGNOL). 1972. RÉAL.: UMBERTO LENZI. SCÉN.: UMBERTO LENZI, ANTONIO TROISI. INT.: CARROLL BAKER, ALAN SCOTT, EDUARDO FAJARDO, JORGE RIGAUD, EVELYN STEWART, SYLVIA MONELLI, FRANCO FANTASIA, ROSA MARIA RODRIGUEZ. PROD.: TRITONE FILMINDUSTRIA, MUNDIAL FILM. ITALIE/ESPAGNE.

Carroll Baker, ex « **Baby Doll** » devenue reine du giallo (la reine-mère prétendaient même ses détracteurs vers la fin !) figure ici l'héroïne accablée par l'assassinat de ses proches. Déjà marquée à l'âge de 12 ans par le décès accidentel de ses parents, elle en resta muette depuis ce jour funeste (« yes ! » ajoutaient certains détracteurs… Bon, ça suffit les tracteurs, maintenant…). Après l'arrestation d'un vrai drogué faux coupable, le tueur poursuit son œuvre, ne laissant dans la nuit que la phosphorescence de ses yeux hallucinés. Umberto Lenzi, grand copieur devant l'éternel, s'inspire de pas mal de précédents titres, mais brosse quand même une atmosphère bien tendue, riche en suspense, incluant au passage quantité de références au genre fantastique : messe noire, adorateur du Diable, poupée vaudoue, nuits d'orage et sorcelleries diverses. Appelée **Knife of Ice**, ou **Silent Horror** aux USA, cette bande est également connue sous son titre espagnol, **Detras del Silencio** (voir affiche).

COMA

1994. RÉAL.: DENYS GRANIER-DEFERRE. SCÉN.: JACQUELINE CAROT, D'APRÈS FRÉDÉRIC DARD. INT.: RICHARD ANCONINA, ANNA KANAKIS, SERGE MERLIN, ISABELLE CANDELIER. PROD.: CINEMAX PARADISE PROD/INA/FASO FILMS. DISTR.: ARTEDIS. FRANCE/ESPAGNE.

Adaptation tardive d'un roman de Frédéric Dard publié en 1959 au Fleuve Noir, et plusieurs fois réédité depuis (Presse-Pocket, 1966, NéO, 1980...). Un scénariste venu repérer à Hambourg des lieux de tournage, rencontre dans le train une fascinante jeune femme, puis tombe sur le ballast, déséquilibré par la portière refermée sur lui. Soudain, le décor change. Notre personnage se retrouve blessé chez la passagère, soigné par elle et sa sœur, toutes deux suspendues à son chevet, semblant chacune vouloir l'attirer vers un destin différent. Les dernières pages nous révèlent que tout le récit, à partir de sa chute, reflète ses dernières pensées avant sa mort accidentelle. Granier-Deferre gâche le sujet, transpose l'action au Portugal, donne une autre signification à l'accident, ce qui décale le récit, puis verse dans la banalité, là où justement le suspense s'intensifiait dans le texte original. Frédéric Dard, disparu en juin 2000, et qui valait mieux que les tout derniers « San-Antonio » signés de sa main, supervisait autrefois les adaptations à l'écran de ses livres. Une certaine Jacqueline Carot s'en charge ici, carottant tout l'intérêt de l'intrigue.

LE COMA DES MORTELS

2003. RÉAL. ET SCÉN.: PHILIPPE SISBANE. INT.: ALEXANDRE CROSS, ROGER CAREL, FERNAND GUIOT, ALEXANDRE ZEFF, YVES ARNAUT, MARIE RIVA. PROD.: PHILIPPE SISBANE, AURÉLIEN GUÉGUAN. FRANCE.

« *Nul doute que l'on reparlera de Philippe Sisbane* » prévenait jadis un critique visionnaire dans le n°50 de Mad Movies (c'était peut-être bien moi, d'ailleurs !). Et que se passe-t-il à peine 120 numéros plus tard ? Bingo ! Consultée à ce sujet, une fameuse fameuse astrologue n'eut qu'un cri : « *Saperlipopette alors, ça me flanque sur le cul* (si, si ! Il s'agit d'Elizabeth Fessier...), *j'ai l'air nul maintenant avec mes à peu près-visions astrales* ! ». Au Théâtre de Paris, en septembre 87, se déroulait en effet le 4e Festival du Super 8 et 16 mm de Mad Movies, où le jeune Sisbane présentait deux courts-métrages en 16, **Les Gémeaux**, et **Mon père : Victor F.**, une déclinaison hyper esthétique du thème de Frankenstein. Seize ans plus tard, donc, sort ce **Coma des mortels** dont le titre calembour cache le sujet pathétique. Un savant récupère le cerveau d'un condamné, parvient à le ranimer et à rentrer en contact avec lui. Comme il s'agit par hasard de son frère jumeau, nous apprenons leur ancienne rivalité tout en mesurant la jalousie encore tenace du cerveau en survie. Amoureux de la belle image, Sisbane aborde ici de nombreux thèmes traduisant assez bien sa passion pour le fantastique traditionnel auquel il n'a jamais cessé de rendre hommage.

COMANDO DE LA MUERTE

1990. RÉAL.: ALFREDO GURROLA. SCÉN.: DAN GAZES, GARY BURAK, SOFIA DUCK. INT.: SERGIO GOYRI, JORGE LUKE, CESAR SOBREVALS, JANINA HIDALGO, ERNESTO YANEZ, GERARDO VIGIL. PROD.: ELLIOT MARGOLIS, IGNACIO GARCIA, PRODUCTORA CINEDOS. MEXIQUE.

Aventures post-apocalyptiques signées Alfredo Gurrola, déjà responsable d'un assez « gore » **El Trailer Asesino**, l'histoire d'un allumé, admirateur de **Mad Max**, qui vole un poids lourd et écrase tout sur son passage, de l'automobiliste trop lent à la mémé qui traverse hors des clous. Il s'agit cette fois de science-fiction... mexicaine, donc ! Après une longue période de guerre totale, toute civilisation a disparu, sauf une poignée de survivants empressés de s'en mettre à nouveau plein la tronche (les mecs qui n'ont rien compris !). Le héros doit lutter pour sa (sur) vie, affronter des primitifs, et même tout un couvent de nonnes devenues sorcières pour des raisons obscures. Avec les bien connus (surtout au Mexique !) Jorge **El Santo Officio, El Trono del Infiernio** Luke, et Cesar **El Puno de la Muerte, La Furia de los Karatecas** Sobrevals.

COMBAT D'AMOUR EN SONGE

2000. RÉAL. ET SCÉN.: RAOUL RUIZ. INT.: MELVIL POUPAUD, LAMBERT WILSON, CHRISTIAN VADIM, ELSA ZYLBERSTEIN, MARIE-FRANCE PISIER, DIOGO DORIA, ROGÉRIO SAMORA, DUARTE DE ALMEIDIA. PROD.: PAULA BRANCO, GÉMINI FILMS. DIST.: GÉMINI FILMS. FRANCE.

Un nouveau pas dans l'univers onirique de Raoul Ruiz, cinéaste visionnaire dont l'imagerie importe davantage que le discours narratif, tels ces poèmes de Léo Ferré (*La Mémoire et la mer*, notamment), quand la beauté vous frappe sans le recours à la compréhension rationnelle. Ce plaisir sémantique de jouer ainsi sur le fil du signifiant et du signifié nous vaut cette fois une galerie de saynètes à travers le temps et l'espace. Un homme et une femme adoptent diverses personnalités, pour se perdre, peut-être mourir, ou bien se retrouver. Les acteurs, parfois désemparés, cherchent le bon registre et déclament au hasard, dans cette étrange histoire où l'auteur semble passer en revue ses précédents films, comme autant de tableaux anthologiques (**Les Trois couronnes du matelot, La Ville des pirates, L'Île au trésor**, et surtout **L'Hypothèse du tableau volé**, où il montrait déjà sa fascination pour l'image et sa symbolique). En clair, Raoul Ruiz se regarde de plus en plus filmer et nous le donne à voir, avec ses paradoxes et sa distanciation habituelle.

Combat d'amour en songe. Elsa Zylberstein songe...

COMBAT SHOCK

OU **AMERICAN NIGHTMARES**. 1987. RÉAL. ET SCÉN.: BUDDY GIOVINAZZO. INT.: RICKY GIOVINAZZO, VERONICA STORK, MITCH MAGLIO, MICHAEL TIERNO, NICK NASTA, ASAPH LIVNI. PROD.: BUDDY GIOVINAZZO. TROMA/PRISM. USA.

Sur les traces d'**Eraserhead** (Lynch) et de **Basket Case** (Henenlotter), Giovinazzo décrit l'enfer au quotidien, d'abord au Vietnam face à la réalité des massacres, puis à New York, nous montrant une autre Amérique, misérable et désespérée. Le récit n'offre aucun recul, artistique ou humoristique, à brosser le portrait clinique de ce rescapé de guerre revenu détruit, qui sème la mort au hasard, puis

dans sa famille, avant de se tirer une balle dans la tête. Tour à tour sordide (la prostitution adolescente), insupportable (le bébé mutant et ses horribles cris), pathétique (le junkie sans seringue s'injectant sa dose en s'ouvrant la veine), morbide (la voix off du héros nous livrant ses pensées) ou répugnant (les taudis où grouille la vermine), **Combat Shock**, avec son outrance volontaire, reste une expérience unique dans le cinéma qui nous occupe ici. Tourné sur deux ans, en 16 mm, et pour un buget total de 40 000 dollars, le titre connut plusieurs montages, de 85 à 100 minutes, soit la version intégrale sortie chez nous en vidéo il y a une dizaine d'années (Haxan Film).

COME RUBAMMO LA BOMBA ATOMICA

1967. RÉAL.: LUCIO FULCI. SCÉN.: ALLESSANDRO CONTINENZA, ROBERTO GIANV TI, AMEDEO SOLLAZZO. INT.: FRANCO FRANCHI, CICCIO INGRASSIA, YOUSSEF WAHBY, JULIE MENARD, EUGENIA LITREL, LEDA PALMA, FRANCO BONVICINI. PROD.: FIVE-FONO ROMA. ITALIE.

Les comiques Franco et Ciccio, vite surnommés chez nous « Les deux Corniauds », parodièrent les succès fantastiques du moment, avec des **Lo Uccido, Tu Uccidi, Deux corniauds contre Hercule**, **Dos Cosmonautas a la Fuerza**, ou encore **Un Mostro e Mezzo**, parodie maousse du thème de Frankenstein. Mixe d'**Opération Tonnerre** et de **James Bond contre le Dr. No**, ce titre met en scène des espions incapables, Derek Flit (pour **Notre homme Flint**), Modesty Bluff (pour **Modesty Blaise**), et le célèbre James Bomb, tous à la recherche d'une nouvelle arme nucléaire échouée dans l'océan, au grand dam de la

Come Rubammo la Bomba Atomica. À gauche : Franchi et Ingrassia face au redoutable Dr. Si !

méchante organisation « Spectrale ». De son côté, le redoutable docteur Si (!) convoite le même engin, dans le but de ressusciter les momies d'Égypte grâce à l'énergie atomique (trop délire le plan !). Les deux acolytes, d'abord rivaux, s'allieront avant de récupérer l'engin, sur le point d'exploser lorsqu'approche le mot « fin » ! Franchi est décédé en 1991, son compère Ingrassia en 2003. Lucio Fulci, disparu lui aussi, se spécialisa un temps dans ce genre de comédies (avec le même duo, ou bien avec l'acteur Lando Buzzanca), virant parfois à l'érotisme (bien secondé par la belle et peu farouche Edwige Fenech), ce qui le rendit populaire en Italie, avant de devenir le grand spécialiste du gore que l'on sait.

THE COMEBACK

OU **THE DAY THE SCREAMING STOPPED**. 1978. RÉAL.: PETE WALKER. SCÉN.: MURRAY SMITH. INT.: JACK JONES, PAMELA STEPHENSON, DAVID DOYLE, HOLLY PALANCE, RICHARD JOHNSON, BILL OWEN. PROD.: PETE WALKER, HERITAGE LTD. GB.

Pete Walker donne d'abord dans la comédie érotique, puis sacrifie au thriller glaçant, bien marqué par deux de ses compatriotes : Hitchcock et... Agatha Christie ! Son milieu de carrière le place sous l'influence du giallo, avec tueurs déments et meurtres à l'arme blanche, jusqu'à trouver son propre style à la faveur de l'iconoclaste **House of Mortal Sin**, un audacieux réquisitoire envers la gent ecclésiastique. Mais **The Comeback** ne reflète pas son meilleur profil. Le script se réduit à une simple histoire de vengeance à l'encontre d'une

rock star (qui chante, hélas !), responsable involontaire du suicide d'une groupie terrassée par l'annonce de son mariage. Tueur masqué, meurtres sophistiqués et séquences hallucinatoires renvoient encore au giallo, montrant une fois de plus la docilité d'un cinéaste habitué à suivre les modes. Titré **Hallucinations**, ou **Bain de sang** à la vidéo, **The Comeback** traîna à peu près dans tous les festivals de l'époque : Sitges, Marché du Film de Cannes, Festival du Rex, etc.

COMEDIA FANTASTICA

1975. RÉAL. ET SCÉN.: ION POPESCU-GOPO. INT.: DEM RADULESCU, VASILIA TASTAMAN, CORNEL COMAN, GEORGE MIHAITA, HOREA POPESCU. PROD.: CASA DE FILME CINCI. ROUMANIE.

Récit d'anticipation qui trancha sévère sur la sélection du Festival de Berlin, en juillet 75. Il s'agit de fantastique roumain, et son auteur jusqu'ici signait des films d'animation et de gentillettes comédies science-fictionnelles : **Faust XX** (une histoire de transfert d'esprit), **Pasi Spre Luna** (voyage dans la Lune, rencontre avec les Dieux de l'Olympe), et même, un peu plus tard, **Povesta Dragosti**, annonciateur d'**E.T.** avec ce couple de paysans qui adopte un charmant petit extraterrestre. **Comedia Fantastica** relate la création d'un androïde en laboratoire, pourvu de toutes les connaissances possibles, sans pour autant souffrir des défauts de l'espèce humaine. Une créature de Frankenstein parfaite qui, bien sûr, finit par s'échapper pour se trouver des petits camarades. En parallèle à cette histoire, un robot dépêché par des Aliens parcourt la planète afin d'y détecter de nouvelles formes d'énergie. Le ton moralisateur du récit n'empêche pas l'humour sarcastique et un regard assez lucide sur la civilisation moderne.

THE COMEDY OF TERRORS

1963. RÉAL.: JACQUES TOURNEUR. SCÉN.: RICHARD MATHESON. INT.: VINCENT PRICE, PETER LORRE, LINDA ROGERS, BORIS KARLOFF, BASIL RATHBONE, BEVERLY HILLS, JOYCE JAMESON. PROD.: JAMES H. NICHOLSON, SAMUEL Z. ARKOFF, AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES. USA.

Une production AIP calquée sur le **Tales of Terrors** (chez nous, **L'Empire de la terreur**) signée Roger Corman, où déjà la comédie prenait le pas sur l'épouvante dans la série des œuvres inspirées d'Edgar Poe. Même si le script en l'occurrence n'a rien à voir avec l'écrivain maudit, ce film reflète à merveille la Corman's touch, dont on retrouve ici tous les artisans de l'époque : Matheson (scénario), Daniel Haller (décors), Floyd Crosby (photo), Les Baxter (musique), et à la production, le tandem habituel Arkoff/Nicholson. Vincent Price et Peter Lorre composent un savoureux duo d'entrepreneurs funéraires menacés par la faillite, qui assassinent leurs futurs (et involontaires) clients. Mais l'affaire se complique quand ils s'attaquent à leur bailleur de fonds venu réclamer son loyer (Basil Rathbone), lequel va se révéler littéralement « increvable ». Avec encore Boris Karloff dans le rôle d'un vieillard gâteux, et une jolie actrice au nom prédestiné, aperçue plus tard dans **Invasion of the Bee Girls**, **Brides of Blood** et **La Guerre des cerveaux** : Beverly Hills ! Sorti autrefois en vidéo chez RCV sous le titre **Le Croque-mort s'amuse**.

The Comedy of Terrors. Peter Lorre et Vincent Price en croque-morts : les affaires reprennent !

THE COMIC

1985. RÉAL. ET SCÉN.: RICHARD DRISCOLL. INT.: JEFF PIRIE, JOY LANE, BERDIA TIMINI, KIM STONE, STEVE MUNROE, BERNARD PLANT, BOB FLAG. PROD.: RICHARD DRISCOLL, WEIRD PRODUCTIONS. USA.

Richard Driscoll touche un peu à tout, et pas mal à Linnea Quigley ces derniers temps, pour laquelle il tourne avec un rare sens de l'opportunisme la belle tétralogie **Harry and the Wizard**, **Kannibal**, **Blade Hunter** et **Legend of the Rings**, tous évidemment calqués sur autant de succès incontournables ! En 1985, il produisait, écrivait, tournait et montait (mais pas avec n'importe qui !) ce **The Comic** au titre trompeur. Rien de comique, en effet, dans cette société future dictatoriale, où le héros comédien trucide un rival pour prendre sa place dans un cabaret branché, puis commet quelques méfaits avant son arrestation. Il revit alors son criminel parcours à travers diverses hallucinations, où, entre autres, lui apparaît le spectre de sa victime. Manifestement plongé sous l'influence d'**Orange mécanique** et du **1984** tourné l'année précédente,

The Comic (1985) et ses gags féroces !

l'auteur reçut en pleine poire cette flèche assassine d'un critique à peine remis de sa torpeur driscollienne : *« Rien ne se passe dans ce film, et le rien qui s'y passe n'est même pas intéressant ! »*. Vexé, Driscoll lâcha la camera durant une bonne quinzaine d'années. Le critique, quant à lui, court toujours…

THE COMIC

1969. RÉAL.: CARL REINER. SCÉN.: CARL REINER, AARON RUBEN. INT.: DICK VAN DYKE, MICKEY ROONEY, MICHELE LEE, CORNEL WILDE, PERT KELTON, STEVE ALLEN, FRITZ FELD, MANTON MORELAND. PROD.: CARL REINER, AARON RUBEN, COLUMBIA. USA.

Carl Reiner, père de Rob, mais aussi l'auteur du génial **L'Homme aux deux cerveaux**, aime à se pencher sur son passé à la faveur de comédies nous ramenant près de quarante ans en arrière : **Les Cadavres ne portent pas de costard**, ou encore ce titre, hommage aux films muets, mais surtout à ses acteurs, souvent restés dans l'ombre des Charlie Chaplin ou des Douglas Fairbanks. Dick Van Dyke incarne l'un d'eux, mélange de plusieurs artistes réels, hélas égaré par l'ambition et une vie privée dissolue qui compromettent sa carrière, jusqu'à son déclin final. Parmi de savantes compositions imitant les comédiens de l'époque (Mickey Rooney dans le rôle d'un Ben Turpin au strabisme inquiétant), le fantastique y trouve son compte lors d'une séquence où Van Dyke se livre à un pastiche de John Barrymore dans **Doctor Jekyll and Mister Hyde** (1920).

THE COMING

VID.: **SORCELLERIE**. 1980. RÉAL. ET SCÉN.: BERT I. GORDON. INT.: GUY STOCKWELL, SUSAN SWIFT, TISHA STERLING, BEVERLY ROSS, DAVID ROUDS, LAUREN DOWNING. PROD.: BERT I. GORDON, INTERNATIONAL FILMS. USA.

Bert I. Gordon, alias Mr. BIG, lâche ses monstres géants habituels pour une adaptation très approximative des *Sorcières de Salem* d'Arthur Miller. Le révérend Parris (un des rares personnages repris de la pièce originale) interroge de prétendus sorciers ou sorcières qui, sous la torture, avouent tout ce qu'on leur demande. Le père d'une fillette

condamnée au bûcher se transporte de 1692 en 1980 pour retrouver la réincarnation de son accusatrice et tenter d'annuler la sentence. En dépit de sa trame peu crédible, **The Coming** surprend agréablement, même si l'auteur livre là le moins « gordonnien » de ses films (ou peut-être pour cette raison-là, d'ailleurs), avec sa luxueuse photographie et de superbes vues de cimetière où le spectre de l'inquisiteur apparaît putréfié, comme s'il sortait du dernier Fulci alors à la mode. À voir surtout pour le double rôle de la jeune Susan Swift, déjà remarquée deux ans plus tôt dans l'inquiétant **Audrey Rose**.

The Coming. La fillette innocente échappera au bûcher : burnt to be alive !

COMMANDMENTS

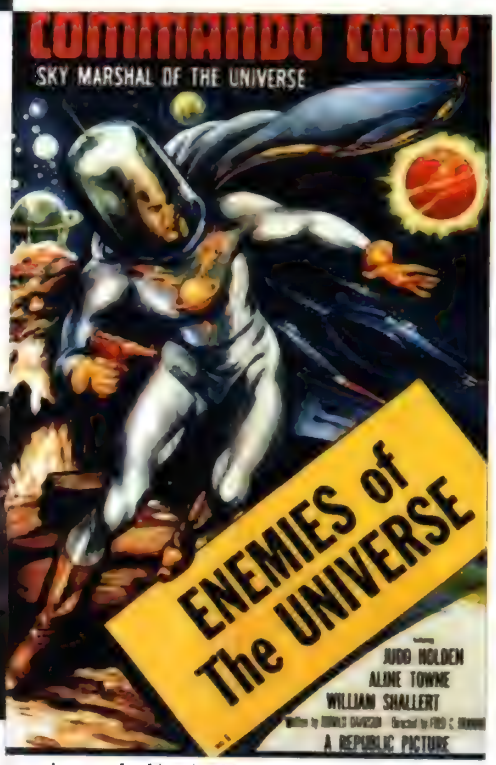
VID.: **COMMANDEMENTS**. 1999. RÉAL. ET SCÉN.: DANIEL TAPLITZ. INT.: AIDAN QUINN, ANTHONY LAPAGLIA, COURTENEY COX, PETER JACOBSON, PAMELA GRAY, PATRICK GARNER. PROD.: MICHAEL CHINICH, DANIEL GOLDBERG, JOE MEDJUCK, UNIVERSAL PICTURES. USA.

Métaphore biblique du destin de Job, malchanceux, pauvre et malade, mais réjoui quand même dans sa foi inébranlable (ne dit-on aussi bien *« Pauvre comme Job »* que *« Moi alors, j'ai un bon job »* ?). Réactualisé sous la forme d'une comédie spirituelle (aux deux sens du terme), cela nous vaut l'histoire de Seth (Aidan Quinn), ayant perdu tour à tour femme, travail et maison (et même son trousseau de clés, qui, par bonheur, ne lui est plus utile !). Au lieu de se lamenter sur son sort, il accepte l'épreuve, et part même à la rencontre de nouveaux ennuis en bravant les dix commandements dans une quête mystique où il finira par trouver sa rédemption. Taplitz signe là une œuvre atypique, contemplative et morale, riche en images esthétisantes, ou parfois fulgurantes (la tornade, l'apparition divine…), en tous cas bien éloignée de son inspiration ordinaire : **Black Magic**, **Nightlife**, etc.

COMMANDO CODY : SKY MARSHAL OF THE UNIVERSE

1953. RÉAL.: FRED C. BRANNON, HARRY KELLER, FRANKLYN ADREON. SÉRIE TV. SCÉN.: RONALD DAVIDSON, BARRY SHIPMAN. INT.: JUDD HOLDREN, WILLIAM SHALLERT, RICHARD CRANE, ALINE TOWNE, GLORIA PALL, PETER BROCCO, CRAIG KELLY. PROD.: FRANKLYN ADREON, HOLLYWOOD TELEVISION SERVICE. USA.

Série télévisée, suite des trois serials « Republic Pictures », **King of the Rocket Men** (1948), **Radar Men from the Moon**, et le génialement titré **Zombies of the Stratosphere** (1952). Dans le premier, un homme-fusée affronte le vilain Dr. Vulcan



qui tente de détruire New York au moyen d'un terrible engin : le Décimator ! Dès le suivant, le personnage de Commando Cody apparaît, dans la même panoplie d'homme-fusée, pour affronter quelques Sélénites envahisseurs, et dans le troisième, un nouveau Rocket Man, Larry Martin, s'oppose à des Aliens, comme par hasard complices du bloc communiste ! Car si les cœurs étaient chauds, la guerre, elle, restait froide… Cette quatrième mouture reprend le personnage de Cody, aux prises avec un extraterrestre belliqueux dont le but vise à envahir les planètes habitées. Tournée à l'économie, cette série utilise de nombreux stock-shots des précédents volets et mélange les genres au fil des 12 épisodes formant à chaque fois une histoire complète (à l'inverse des trois serials). Dave Stevens devait s'en inspirer pour ses comics de 1981, eux-mêmes adaptés à l'écran en 1991 sous le titre de **Rocketeer** ! Une œuvre périlleuse et périssable dont l'intérêt, outre la présence de Jennifer Connelly, se résume à cette simple question : *« Comment notre héros fait-il pour ne pas se brûler les fesses en plein vol ? »*.

Le Monstre

Durant trois numéros, Mad Movies revient sur l'une des sagas les plus essentielles du cinéma de science-fiction : la trilogie Quatermass. On commence ce mois-ci avec le premier épisode, qui a initié le succès d'une certaine firme nommée Hammer...

Sur ces deux pages, de gauche à droite et de haut en bas :
Le Docteur Gordon Briscoe (David King-Wood), l'associé de Quatermass, examine l'astronaute Carroon (Richard Wordsworth) sous les yeux de sa femme Judith (Margia Dean).

Victor Carroon, victime d'une mutation incontrôlable.

Judith et Victor, un couple marqué par le destin.

Le Professeur Quatermass (Brian Donlevy), Briscoe et l'inspecteur Lomax (Jack Warner), trois hommes qui essaient de comprendre...

L'inspecteur Lomax et le producteur de la BBC (Gordon Jackson), en direct de Westminster Abbey, assistent à des événements pour le moins étranges.

L'Angleterre du milieu des années 50 se passionne pour les dramatiques télé filmées en direct. C'est à cette époque que les sujets de sa Gracieuse Majesté se retrouvent chaque soir les yeux rivés sur leur petit écran pour suivre sur la BBC une série écrite par Nigel Kneale, ***The Quatermass Experiment***, racontant les enquêtes surnaturelles du scientifique Bernard Quatermass, interprété par le vétéran Reginald Tate (**Colonel Blimp**), dont ce sera d'ailleurs l'une des dernières prestations. Ce phénomène télévisuel ne passe pas inaperçu et une petite boîte indépendante alors peu connue, la Hammer Film Production Limited, conclut un deal avec la BBC et décide d'en tirer une adaptation cinématographique.

UN MONSTRE HUMAIN

La Hammer entrevoit alors le potentiel commercial d'un tel film mais ne pense pas avoir les reins assez solides pour se permettre de voir les choses en grand. Un tout petit budget est donc débloqué et la firme fait appel à Val Guest, un réalisateur qui s'est fait une certaine réputation avec quelques comédies à succès. Guest vient notamment de réaliser **Life with the Lyons** et **The Lyons in Paris**, un diptyque sur une famille d'Anglais loufoques inspiré d'un feuilleton radiophonique très populaire. La Hammer pense que le metteur en scène sera capable de réitérer le succès public avec un matériau de base sensiblement identique. De plus, histoire d'envisager une distribution outre-Atlantique, c'est le comédien américain Brian Donlevy (**Les Bourreaux meurent aussi**, **Le Carrefour de la mort**), réputé pour ses rôles de personnages autoritaires, qui est choisi pour incarner le pugnace Professeur Quatermass.
Tourné à la fin de l'année 1954 dans les studios de Bray, **Le Monstre** est donc une petite production qui mobilise les talents et les apports de tous ses participants. Ainsi, sur la suggestion du maquilleur Phil Leakey, Guest décide de donner à Carroon un look triste et tourmenté, faisant ainsi de la transformation qu'il est en train de subir un processus douloureux et involontaire qui va forcer l'empathie du public vis-à-vis de la créature. Cette volonté de montrer le caractère pathétique du personnage sera encore accentuée lors de sa rencontre avec une petite fille qui renvoie directement au **Frankenstein** de la Universal. De même, juste après la projection du premier « rough cut », la décision sera prise de rajouter in extremis un plan à effets spéciaux dans la scène finale représentant le monstre dans sa phase terminale. Le plan d'un œil humain perdu au milieu du magma de chairs visqueuses et informes, rehaussé sur la bande son d'un cri humain déchirant. Le propos est en fait de retrouver la pureté des films de monstres des années 30 et de s'éloigner des films de science-fiction américains belliqueux qui versent trop souvent dans la parabole politique bien lourdingue. Un discours certes pas militant mais bien présent dans le film, notamment lorsque Lomax, le sympathique inspecteur de police incarné par Jack Warner, dit à Quatermass : *« Il n'y a aucun gagnant dans une guerre froide. »*.
Ce retour vers un fantastique aux racines plus gothiques constituera les prémices d'une formule sur laquelle la Hammer bâtira par la suite sa renommée.

PETITS ARRANGEMENTS AVEC LA CENSURE

Val Guest, quant à lui, apporte au film son atout majeur : sa crédibilité. Insistant sur les détails scientifiques (un peu trop même, selon les critiques de l'époque), il tenta de rendre tangible chaque élément du script et de lui donner une véracité palpable. Ainsi, lors du tournage de la scène où Carroon se fait examiner, le réalisateur invita un vrai médecin sur le plateau afin de superviser les faits et gestes des acteurs. Comme il l'expliqua, sa hantise était d'entendre les spectateurs rire lors des premières projections : *« Cela m'inquiétait beaucoup. Je voulais faire preuve d'audace sur ce film et j'avais peur que mes partis pris rendent les personnages ridicules. Du coup, j'ai fait quelque chose qui se faisait rarement : j'ai réuni toute l'équipe et tout le casting et je leur ai demandé de se convaincre que cette histoire pouvait vraiment arriver. »*. Mais le cinéaste ne se contente pas d'haranguer ses collègues. Il travaille également en étroite collaboration avec son chef-opérateur Walter Harvey afin de créer des éclairages réalistes et décidera même de filmer certaines scènes caméra à l'épaule (notamment au début du film, lorsque les pompiers, les flics et les badauds découvrent la fusée crashée), conférant ainsi à ces séquences un aspect quasi documentaire susceptible d'immerger encore plus le spectateur dans l'histoire incroyable que raconte son film.

Peu avant sa sortie en salles, **Le Monstre** subira les foudres de la censure et écopera d'un infâmant X. Val Guest avait été averti dès le départ par un membre du comité de censure, qui, après avoir lu le scénario, le prévint : *« Si vous faites ce film, je serai obligé de le classer X. »*. Guest tint bon et fut même conforté par la Hammer, qui décida de titrer le film **The Quatermass Xperiment** et donc de détourner effrontément la marque de la censure à des fins commerciales. Annulant les craintes de Guest, le film fut un triomphe en salles et fit une grosse impression sur les spectateurs. **Le Monstre** sortit même aux États-Unis allégé de 4 minutes et rebaptisé de façon moins provocatrice **The Quatermass Experiment**. Pourtant, Val Guest se défendait d'avoir fait un film horrible : *« Par pitié, ne parlez pas de film d'horreur. Pour moi, il s'agit d'un film d'épouvante. Le monstre détruit la vie autour de lui certes, mais c'est contre sa volonté. On a pitié de lui à la fin. »*.

EN ROUTE POUR LA GLOIRE

Néanmoins, la pitié n'est pas la caractéristique première de Quatermass. Porté par la prestation énergique de Donlevy, le Professeur apparaît comme un scientifique implacable, qui ne vit que par sa soif de connaissance et sa détermination à affronter les pires horreurs. À la fin du film, interrogé par un jeune homme qui lui demande s'il peut faire quelque chose, Quatermass lui répond sèchement : *« Oui, je vais avoir besoin d'aide. »*. Et le dernier plan, en plongée, le montre en train de marcher vers l'horizon et vers de nouvelles aventures. C'est là aussi l'une des nombreuses qualités du film que d'avoir créé un héros presque antipathique et de l'inscrire à l'intérieur d'un métrage qui mobilise autant les émotions de son spectateur. Film atypique mais très gros succès commercial, **Le Monstre** a donc engendré une franchise remarquable en même temps qu'il permettait à la Hammer de débuter une longue série de films fantastiques qui allaient marquer l'histoire du genre.

Arnaud **BORDAS**

THE QUATERMASS XPERIMENT. GB, 1955. RÉAL.: VAL GUEST. SCÉN.: RICHARD LANDAU ET VAL GUEST D'APRÈS UNE HISTOIRE DE NIGEL KNEALE. DIR. PHOT.: WALTER J. HARVEY. MUS.: JAMES BERNARD. PROD.: ANTHONY HINDS ET ROBERT L. LIPPERT POUR HAMMER FILM PRODUCTION LIMITED. INT.: BRIAN DONLEVY, JACK WARNER, MARGIA DEAN, THORA HIRD, GORDON JACKSON, DAVID KING-WOOD, RICHARD WORDSWORTH... DUR.: 1H22. SORTIE ANGLETERRE LE 28 SEPTEMBRE 1955.

RÉSUMÉ :
Initiateur d'un programme spatial, le Professeur Bernard Quatermass (Brian Donlevy) voit l'une de ses fusées retomber sur Terre en catastrophe. Sur les trois astronautes faisant partie de la mission, seul Victor Carroon (Richard Wordsworth) a survécu, les deux autres ayant disparu mystérieusement. Le survivant, en état de choc et physiquement diminué, est immédiatement soumis à une batterie de tests dirigés par Quatermass, qui va vite s'apercevoir que le malheureux a été contaminé par une entité extraterrestre très dangereuse...

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vends VHS originales : polars italiens, post-apo, peplums, horreur, gialli, westerns spaghetti, wu xia pian... Liste sur demande à Philippe Chouvel, 27 rue Henri Cureyras, 03300 Cusset.

■ Vds DVD + K7 vidéos à prix raisonnable. Tous genres (comédie, horreur, western, comédies musicales...). Tél : 04 50 37 58 54. Demandez Mr. Tony après 20 h *(bonjour le nom de mafiosi !)*.

■ Vds fanzines, revues : Mad Movies *(traître !)*, E.F., Fangoria, Cinefex, Monster Bis, Ciné Zine Zone, Impact, Midi-Minuit Fantastique... Livres sur le gore, et sur les vampires. Affiches : **Mad Max, Street Trash, La Malédiction de Frankenstein, Caligula** + autres réjouissances *(mouiiii...)*. Mr. Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38320 Le Versoud.

■ Recherche tout sur la série *V* (DVD, posters, articles...) et sur Jane Badler. Contacter le 06 64 29 45 40.

■ Recherche K7 VIP à prix raisonnable. Vds/échange films rares K7 et DVD (fantastique anglais, HK Vidéo, Jess Franco, giallo, polars). Liste contre 1 timbre poste à Mr. Olivier Galanti, 60 rue Tronchet, 69006 Lyon.

■ Cherche à contacter T. Ledesma, D. Vanleene, N. Fougerolles, P. Hocquard et J. Monard (Belgique). Cherche films muets originaux pas ré-orchestrés *(même pas par André Rieu ?)*. Mr. Franz Gay, 106 Rue Charles III, 54000 Nancy. Tel : 06 74 45 47 91.

■ Vds beaucoup de DVD à 7,50 € ou 15 € l'unité. Et vends autoradio Pionner avec chargeur de 6 CD *(et ben, ça nous change ça...)*. Joindre un timbre pour la liste à Sébastien Tigoulet, 32 route de Lagny, Bordeaux 77410 Villevaudé.

■ Vds en DVD édition collector **Rossa Venezia** (porno gore). Prix : 20 €, port inclus. Demander Patrick au 06 12 33 09 75.

■ Recherche sous tous format le film belge **Le Sadique aux dents rouges** de Van Belle *(moi je l'ai, mais en format K7 audio raconté par Marlène Jobert, mais c'est la version de Van Morrison)*. Arnaud Juherian, 10 rue Lavoisier 75008 Paris. Tel : 06 22 50 10 70. Maijuherian@ifrance.com.

■ Recherche tout sur le film **Armageddon** *(aaah, enfin on parle de bon cinéma après tous ces westerns et polars italiens !)* avec Bruce Willis : document, poster, articles et photo dédicacée. Marlène Bonnet, 8 rue Chateaubriand, Queven 56530.

■ Vds nombreux DVD imports : films rares tous genres années 60 à 90 : bis italien, érotique (Tinto Brass, Russ Meyer + sexy comédies : E. Fenech...) + porno Italie/U.S. (D'amato, 35 mm U.S., Traci Lords, Tracy Adams...) *(J'achète !)*. À partir de 10 €, liste sur demande : Joël au 01 60 16 49 18.

■ Recherche E.F. n° 3, 6, 12 et Fantastyka n° 3, 4, 5, 7, 8, 9, 11, 12, 18. recherche aussi le livre 80 grands succès du cinéma fantastique n°2. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy. Tél : 01 60 46 31 72.

■ Vds en VHS et en VF : **Dynamite Jones, Les Baroudeurs, Kickangels** + en vost : **Le Bal des vampires, Day of the Animals**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue benquez, 65000 Tarbes.

■ Vds coffret 8 DVD, The Jess Franco Collection - Anchor Bay (**Ilsa, Bluerita, Love Camp**...) 150 € + port + d'autres DVD imports. Florent au 05 59 70 11 92.

■ Vds ou échange contre jeux PS2, DVD zone 2 : **Deux soeurs, Battle Royale 2, Suspiria, Le Lac des morts-vivants, La Compagnie des loups**, et plus encore. Vends K7 du documentaire **La Ferme des morts** et affiches de Godzilla (Honda). Tél. : 02 38 33 15 64.

■ Vends DVD zone 1 et 2, 10 et 15 € pièces, 400 affiches ciné de 1969 à 1995, 1 800 € le lot ou détail. Jeux photos, revues : Mad Movies *(vous êtes sans pitié les mecs...)*, Impact, EF, Cinénews, Studio, Clap Mag, DVD Vision, Lucas Film Mag et BD comics, divers. Liste contre 2 timbres à Mr Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny, Tél. : 06 68 37 00 68.

■ Vends (ou échange contre B.D) : affiches, photos d'exploitation, livres, revues (sur le cinéma et tous genres) + de 2000 références. Liste contre 2 timbres. Hibert Christian, 28, rue du sculpteur Abbal, 31390 Carbonne.

■ Recherche films bis européens (WIP, Nazisploitation, Nunsploitation, gore, zombies, cannibales), **Une Vierge chez les morts-vivants** (VHS Carrere) *(tu sais, on l'a sorti en DVD celui-là, en triple programme... C'est pas mal le DVD aussi...)*, **Camp 731, Zombi 90** (Andreas Schnaas) à prix raisonnables *(en même temps, une telle sélection, c'est pas très raisonnable quand même...)*. Guillaume au 06 13 92 49 57, après 20 h en semaine.

■ Vends grand nombre de VHS (tous genres, mais surtout fantastique/horreur) : **Apocalypse dans l'océan rouge, Contamination, Marathon Killer, Exterminator 2, Phenomena, Massacre au drive-in, La Malédiction du fond des temps** (très rare), **6 femmes pour l'assassin**, ainsi que des K7 X des années 70 et 80 (Marylin Jess, Ginger Lynn, Teresa Orlowsky, Sylvia Kristel...) + DVD **L'Au-Delà** collector (8 €) état quasi neuf. Propose également *(ouah, j'ai mal aux doigts à force de taper son annonce à rallonge !)* revues : EF numéro 104, 114, 69, 89 et du 73 au 81 (4 € pièce). Les VHS sont à des prix raisonnables, entre 4 et 6 €. Pour 6 VHS achetées, la 7ème est offerte. Ecrire à Rémy Delpodio, 20 impasse Croix de Regniers, 13004 Marseille *(Ouf !)*.

■ Fan de films d'horreur et de home-cinéma recherche passioné(e)s pour correspondance *(chéri, ce soir, on ne va pas faire l'amour, on va parler 5.1 et DTS !)*. Alain Mure, 12 boulevard A. Vovaldi, 42000 Saint-Etienne.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES** HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

PETER CHUNG (ANIMATRIX) RINTARO (METROPOLIS)

PRESENTENT

ALEXANDRE LE GRAND

UN ROI
UN HEROS
UNE LEGENDE

EN EDITION 3 DVD LE 8 DECEMBRE

BONUS : INTERVIEWS DU RÉALISATEUR, 1 LIVRET COLLECTOR
VERSION FRANÇAISE & VERSION ORIGINALE

DVD VIDEO

KAZE
www.kaze.fr

©Character Designer : Peter Chung D'après l'oeuvre de : Hiroshi Aramata Production : Rintaro / Masao Maruyama ©Alexander Commitee

ON NE CHOISIT PAS SA FAMILLE...

GRAND PRIX
FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE GERARDMER 2004

"Un sommet du film d'angoisse.(...) Tel son homologue japonais RING, 2 SŒURS vous tient en haleine durant deux heures, entre machinations machiavéliques et événements surnaturels."
STUDIO MAGAZINE

EN DVD ET DOUBLE DVD COLLECTOR

OÜI 102.3 FM

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

Comme au Cinema.com

Ciné Live
LE MAGAZINE DU CINEMA

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM